

# SECRETS

*de*

# SERPENTARD



TOME II  
LE PENSIONNAT WIMBLEY



SECRETS  
DE  
SERPENTARD

TOME II  
LE PENSIONNAT WIMBLEY

Mathilde Vouin



## AVANT-PROPOS

Ce récit prend racine dans la célèbre saga *Harry Potter*, écrite par J.K. Rowling. Il s'agit d'un préquel : il exploite la période qui précède la naissance de Harry Potter, en respectant les informations dispersées dans les sept tomes. Pour ce faire, je me suis évidemment appuyée sur la lecture des livres, mais j'ai également été aidée par le site Wiki Harry Potter, qui a réalisé un précieux travail de synthèse.

Une grande partie des personnages, tout comme l'univers de Harry Potter en général, appartiennent à J.K. Rowling. Cette histoire est une fanfiction et ne peut faire l'objet d'une transaction commerciale. Le prix de l'ouvrage papier ne représente que le coût du support papier (impression et livraison).

Le texte est disponible gratuitement sur les plateformes suivantes :

- Wattpad
- Fanfiction.net
- HP fanfiction
- Fanfictions.fr

Par ailleurs, ce tome contient quelques scènes de violence : je déconseille donc sa lecture aux jeunes enfants (il est déconseillé au moins de 12 ans sur les sites de fanfiction).

Ceci étant dit, je vous souhaite une très bonne lecture !

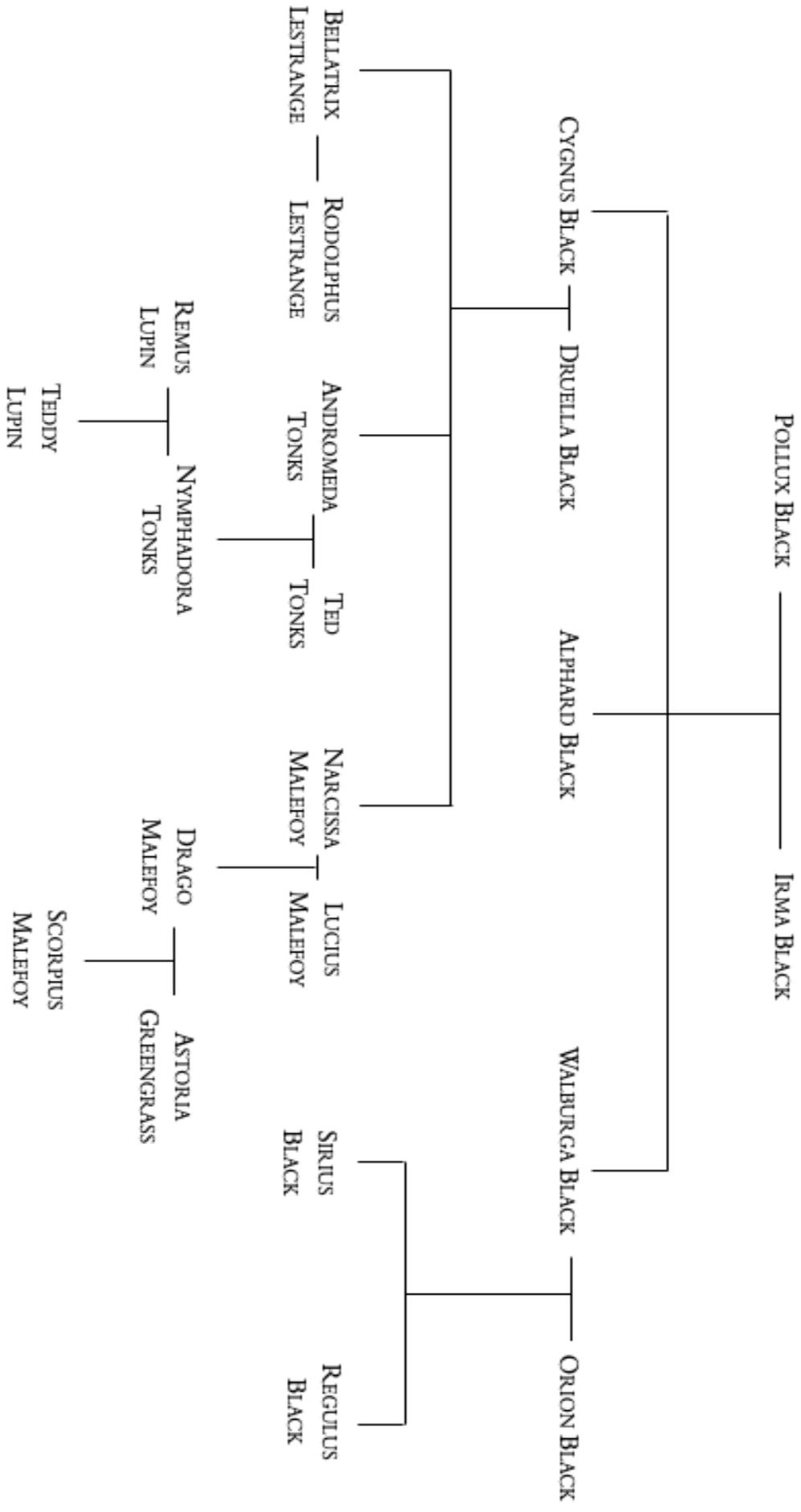


TOME II

LE PENSIONNAT WIMBLEY



ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE BLACK (EXTRAIT)





## LE PENSIONNAT WIMBLEY

À l'époque où Lucius et Narcissa n'étaient encore que de jeunes mariés, il existait, au beau milieu d'une des plus grandes forêts d'Angleterre, un lieu charmant et abrité du monde, destiné à accueillir les jeunes sorciers qui en avaient besoin avant leurs onze ans – âge de leur admission à Poudlard.

Pour comprendre les raisons de l'existence d'un tel lieu, il faut savoir une chose : si la plupart des enfants ont un jour rêvé de posséder des pouvoirs magiques, afin de multiplier par douze le nombre de gâteaux contenus dans un sachet ou bien pour effrayer un grand frère enquiéquant, ces pouvoirs, pour ceux qui en sont pourvus, peuvent parfois se révéler très gênants, encombrants, et rapidement se transformer en cadeau empoisonné.

La magie qui habite un enfant peut se manifester de façons très diverses, plus ou moins discrètes, et plus ou moins faciles à contrôler. Ainsi, dès la naissance d'un jeune sorcier, il arrive que d'étranges phénomènes se produisent dans le foyer où il se trouve : il existe ainsi des bébés voleurs, qui font disparaître les objets autour d'eux ; des bébés gloutons, dont le biberon ne se vide jamais, et qui atteignent rapidement un poids record si on n'y prend pas garde ; ou encore les bébés peintres, voyageurs, destructeurs, et enfin, ceux – beaucoup plus nombreux – dont la nature sorcière ne se révèle que plus tardivement.

Lorsque les sorciers parlent des conséquences dévastatrices que peuvent avoir les pouvoirs magiques d'un enfant, la famille Dumbledore est, encore aujourd'hui, le premier exemple qui

leur vient à l'esprit : après un incident causé par de jeunes Moldus mal intentionnés, les pouvoirs d'Ariana Dumbledore – sœur cadette d'Albus et Aberforth Dumbledore – étaient devenus totalement incontrôlables, obligeant sa famille à lui interdire de sortir de chez elle. Et malgré cela, Ariana avait fini par sortir de ses gonds à l'âge de quatorze ans, provoquant une explosion gigantesque qui fut fatale à leur mère ; et elle-même était décédée peu de temps après, en essayant d'interrompre un duel entre ses deux grands frères et le mage noir Gellert Grindewald.

Lorsque quelqu'un a l'audace d'évoquer le décès d'Ariana Dumbledore à voix haute, un lourd silence suit généralement le récit de cette histoire ; certains sorciers préfèrent donc employer des anecdotes plus légères, comme celle de Fergus Goyle qui savait faire naître des flammèches au creux de ses poings, ou, mieux encore, celle d'Arthur Weasley qui disparaissait de son berceau pour réapparaître dans une maison moldue voisine en poussant de grands éclats de rire.

Mais à ces quelques exceptions près, pour la plupart des familles de sorciers, les pouvoirs magiques de leur enfant ne représentent pas un véritable problème : il leur suffit d'être assez vigilant, d'installer des Sortilèges de Protection un peu partout dans la maison, et d'apprendre à leurs enfants les quelques astuces bien connues du monde sorcier pour se maîtriser dès leur plus jeune âge.

En revanche, lorsqu'une famille de Moldus découvre que leur progéniture a la faculté de traverser les murs ou de faire cracher des crapauds à de méchants camarades de classes, la situation peut rapidement virer au cauchemar, autant pour les parents dépassés que pour l'enfant incompris, qui, le plus souvent, éprouve la plus grande difficulté à réprimer les phénomènes qui se produisent autour de lui. Avant que la société des sorciers ne se préoccupe de ce problème, on pouvait donc observer un grand nombre d'abandons des enfants Nés-Moldus, surtout si l'enfant naissait

dans une famille nombreuse ou était habité par une forme de magie particulièrement agressive.

Heureusement pour toutes ces familles et tous ces enfants, un jour, une sorcière nommée Eleanor Wimbley avait croisé la route d'un petit Né-Moldu doué de pouvoirs explosifs que sa famille avait beaucoup de mal à supporter. Touchée par la détresse de ce jeune garçon rejeté par les siens, Eleanor Wimbley s'était présentée devant Albus Dumbledore et avait demandé son aide afin de construire un établissement qui puisse accueillir ces très jeunes sorciers avant l'âge d'admission à Poudlard et leur permettre d'exercer la magie de façon encadrée, à l'abri des regards indiscrets.

Ariana Dumbledore était morte cinquante-six ans plus tôt, mais le souvenir de sa vie tragique était encore cuisant dans la mémoire de son frère aîné ; et, quelques années auparavant, Albus Dumbledore avait été peiné par le devenir d'un jeune sorcier nommé Tom Jedusor, abandonné à sa naissance, dont l'enfance pénible passée dans un orphelinat moldu avait contribué à le mettre sur la voie de la magie noire.

Il avait donc applaudi l'initiative et avait immédiatement fait le nécessaire auprès du Magenmagot pour obtenir le financement requis pour la construction du pensionnat. L'établissement ouvrit ses portes un an plus tard ; la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre, au Royaume-Uni et au-delà, et l'établissement connut un succès immédiat.

Le pensionnat Wimbley était donc ouvert à tous les jeunes sorciers de moins de onze ans, que leurs parents soient des Moldus ou des sorciers ; cependant, pour les raisons expliquées précédemment, il comptait une écrasante majorité de Nés-Moldus. Et c'était d'ailleurs la raison pour laquelle il était âprement critiqué par les sorciers britanniques convaincus de la supériorité des Sang-Pur, furieux de voir accueillis dans un établissement magique ce qu'ils considéraient comme des sorciers de seconde classe, voire comme de dangereux fraudeurs

qui risquaient de leur usurper leurs privilèges s'ils avaient accès aux clés du monde magique plus tôt que prévu.

Dès l'ouverture de l'établissement, Eleanor Wimbley avait reçu d'innombrables lettres d'insultes et de menaces ; pas moins d'une centaine de demandes avaient été adressées au Magenmagot par de puissants sorciers pour réclamer à grands cris la fermeture du pensionnat ; mais après de nombreux débats houleux, le Magenmagot avait finalement rejeté ces demandes aux motifs abjects, Eleanor Wimbley avait appris à neutraliser les Beuglantes qui lui étaient adressées, et le pensionnat tenait tête depuis vingt ans, au grand dam des plus anciennes familles de sorciers.

Ces vingt années avaient été belles, riches et mouvementées, autant pour les sorciers qui tenaient le pensionnat que pour les enfants qui y avaient été accueillis. Le quotidien y était rythmé par l'arrivée de nouveaux pensionnaires, souvent en état de grande détresse ; ceux-ci mettaient un certain temps à s'adapter à leur nouvel environnement, et le personnel du pensionnat Wimbley devait rivaliser de créativité pour apaiser l'angoisse générée par de si grands pouvoirs contenus dans de si petites mains. Les risques du métier étaient nombreux : blessures magiques, lassitude, sentiment d'impuissance ; mais l'espoir et l'émerveillement succédaient à l'abattement, et les sourires des enfants et de leurs familles soulagées encourageaient ces courageux sorciers à poursuivre ce travail fastidieux.

Hélas, à l'aube du vingtième anniversaire du pensionnat, une ombre menaçante planait sur les murs blancs du joli bâtiment – une ombre nommée Abraxas Malefoy.

Le vieil homme était évidemment l'un des principaux détracteurs du pensionnat. Le fait que de jeunes Nés-Moldus soient rejetés par leur famille et condamnés à la misère ne lui avait jamais déplu ; et voir le Ministère allouer ne serait-ce qu'un seul gallion à ce qu'il considérait comme des hybrides contre-nature lui donnait de l'urticaire.

Depuis la création du pensionnat, il s'employait donc activement à répandre l'idée qu'il s'agissait d'un établissement maléfique, véritable gouffre de dépenses, et principale raison de tous les maux du monde magique. Et quelques années plus tôt, après s'être accidentellement empoisonné avec du venin de serpent qu'il destinait à Nobby Leach, il avait redoublé de haine envers l'établissement d'Eleanor Wimbley, redoutant de mourir avant que celui-ci ne disparaisse.

Il avait donc fait saboter quelques meubles et quelques objets destinés au pensionnat, provoquant ainsi des accidents inquiétants ; puis il avait soudoyé l'un des inspecteurs du Ministère qui allaient régulièrement juger de la sécurité et du bon fonctionnement du pensionnat. Moyennant une bourse bien remplie, l'inspecteur était allé raconter à qui voulait l'entendre que lors de son dernier passage, Eleanor Wimbley avait refusé de le faire entrer dans le pensionnat, puis avait ordonné à ses plantes maléfiques de l'attaquer. La *Gazette du Sorcier* s'était emparée du scoop en consacrant à l'inspecteur une longue interview en première page ; et cette histoire, dans le climat de terreur et de déraison qui accompagnait la montée en puissance de Voldemort, avait porté une lourde estocade à la réputation de l'établissement.

Une enquête était donc en cours. Eleanor Wimbley luttait bec et ongles pour prouver que la visite de l'inspecteur s'était parfaitement bien passée, mais après les accidents inquiétants qui avaient déjà eu lieu au sein du pensionnat, les enquêteurs se montraient particulièrement méfiants et pointilleux.

Abraxas Malefoy espérait donc convaincre Eleanor Wimbley de capituler en lui proposant une importante somme d'argent si elle acceptait de fermer son pensionnat une bonne fois pour toutes. Pour que la proposition soit la plus convaincante possible, il avait ordonné à son messenger préféré de se rendre sur place : et il ne s'agissait pas d'un hibou mais son propre fils, Lucius, accompagné de sa chère et tendre épouse.

Le pensionnat se trouvait au beau milieu d'une forêt dense, et pour s'y rendre sans y avoir été invité, il fallait rouler pendant deux heures sur une voie cahoteuse avant d'atteindre la grande clairière où il se trouvait. Mais Narcissa et Lucius n'en furent nullement incommodés, puisque leur voiture spacieuse roulait en lévitation une quinzaine de centimètres au-dessus de la voie accidentée, comme la plupart des véhicules sorciers.

Dans la voiture, tous les deux étaient silencieux, tournés chacun vers leur fenêtre, et regardaient pensivement le soleil apparaître et disparaître derrière les feuilles des arbres. Lucius triturait sa boutonnière avec nervosité et Narcissa caressait machinalement son ventre plat, la mine sombre.

Narcissa avait été grandement déçue par ses premiers mois de mariage. Lucius n'y était pour rien, mais Abraxas Malefoy semblait déterminé à les empêcher de se voir. Comme s'il était effrayé par l'idée que son fils soit heureux, il s'appliquait à remplir chacune de ses journées de tâches assommantes et à l'empêcher de passer la moindre minute en compagnie de son épouse.

Au lieu de réclamer par courrier les dettes qu'on lui devait, comme il l'avait toujours fait, il estimait désormais nécessaire que Lucius y aille en personne, soi-disant pour une plus grande efficacité. De même, Abraxas se plaignait de nouvelles douleurs aux doigts et de problèmes de vue, et quand Lucius n'était pas occupé à réclamer des dettes ou à menacer de pauvres employés du Ministère, et espérait enfin pouvoir se reposer, son père exigeait de lui qu'il l'assiste dans la rédaction de tous ses courriers et dans la tenue de son livre de comptes.

Lucius s'en excusait toujours auprès de Narcissa, mais il était évident que lui-même prenait beaucoup de plaisir à renforcer son influence au sein du monde magique. Dans le climat d'incertitude qui régnait, les sorciers étaient plus vulnérables aux menaces et aux promesses, et même les membres les plus éminents du Magenmagot se surprenaient parfois à accepter ses

propositions malhonnêtes en l'échange d'une bourse bien remplie ou d'une promesse de protection...

De fil en aiguille, Lucius lui-même avait insidieusement changé. Certes, il avait toujours parlé des Moldus avec le plus grand mépris, et des autres sorciers avec une condescendance assumée ; mais depuis qu'il consacrait l'entièreté de son temps à manigancer en faveur des Sang-Pur au sein du Ministère et des autres institutions magiques, il s'était pleinement approprié toutes les convictions de son père et avait fait de la lutte contre les Moldus une affaire toute personnelle.

Narcissa ne comptait plus les journées passées à déambuler dans le manoir, ni les soirées à attendre Lucius, où elle finissait par s'endormir sur le livre *Le Grand mystère des dragons* que Vera lui avait envoyé. Et à propos de dragons, elle s'était rendue plusieurs fois sur la côte irlandaise pour prendre des nouvelles du sien, Balaur, qui était dans une forme éblouissante. Narcissa y allait seule, car elle ne s'était toujours pas réconciliée avec Daisy depuis son mariage, et chaque fois, elle était trop maussade pour chevaucher son dragon, ce qui les attristait tous les deux.

C'est pourquoi, lorsque Lucius avait annoncé à Narcissa qu'il devait se rendre au pensionnat Wimbley, elle avait décrété sur un ton sans réplique qu'elle viendrait avec lui, et l'avait suivi sous le regard désapprobateur d'Abraxas Malefoy.

Elle accompagnait parfois Lucius à des fêtes ou à des réceptions, mais c'était la première fois qu'elle l'accompagnait dans le but de menacer quelqu'un. Elle n'avait pas choisi le pensionnat Wimbley par hasard : elle avait entendu son propre père déprécier le pensionnat et sa directrice un nombre incalculable de fois, et elle était curieuse de voir à quoi ce lieu ressemblait réellement. D'après son père, c'était un endroit mal famé, où des Sang-de-Bourbe aux pouvoirs malfaisants se concertaient pour nuire au reste des sorciers.

Mais sur le chemin qui menait au pensionnat Wimbley, l'esprit de Narcissa était occupé par d'autres tracas. En effet, cela faisait

presque deux ans que Lucius et elle étaient mariés, et elle n'attendait toujours pas d'enfant. Pourtant, l'envie lui était venue très vite, comme une évidence, quasiment dès les premiers jours de vie conjugale : elle voulait un enfant à chérir, une frimousse qui mêle les traits de Lucius aux siens, un petit être tout neuf qui l'ancre pour de bon dans sa nouvelle vie et qui efface tous les regrets de l'ancienne. Et c'est avec une inquiétude croissante que, chaque mois, avec une régularité exaspérante, Narcissa constatait qu'elle n'était toujours pas enceinte.

Lucius, lui, ne manifestait pas la moindre impatience. Après tout, ils étaient jeunes, ils avaient tout leur temps, comme il le disait chaque fois pour rassurer son épouse.

Dans la voiture qui s'enfonçait de plus profondément dans la forêt, Narcissa se mit à l'observer discrètement. Comme d'habitude, il s'était apprêté avec soin ; la lumière qui filtrait par la fenêtre faisait étinceler ses bottes de cuir parfaitement cirées, ses boutons de manchette argentés et la broche qui maintenait sa lourde cape en place. Le menton appuyé sur son poing, les yeux rivés vers le lointain, il préparait sans doute soigneusement les arguments destinés à convaincre Eleanor Wimbley d'abandonner son pensionnat. À vrai dire, il était sans cesse absorbé par ses projets et ses manigances, toujours en train de méditer sur les diverses stratégies qu'il fallait adopter pour venir à bout de ses adversaires. Dans ces circonstances, Narcissa avait bien du mal à retenir son attention, et l'époque où ils se prélassaient ensemble dans la Salle de Bains des préfets de Poudlard lui semblait bien lointaine...

Perdue dans sa contemplation, Narcissa sursauta lorsque la voiture ralentit avec souplesse. Elle se pencha pour apercevoir le pensionnat, mais elle ne voyait aucun bâtiment, ni aucun enfant – seulement une muraille hostile qui se dressait devant eux.

Elle sortit de la voiture, défroissa sa robe et sa cape de velours, et se redressa pour examiner plus attentivement l'obstacle qui

leur faisait face. C'était une muraille surprenante, puisqu'elle n'était pas composée de pierres, mais de plantes – des plantes qui étaient elles-mêmes à la fois menaçantes et fascinantes. On ne distinguait pas de tronc, ni de feuilles, seulement un enchevêtrement d'épines acérées, arquées comme des griffes. La voiture de Lucius et Narcissa s'était d'ailleurs prudemment arrêtée à bonne distance, afin d'être hors de portée des épines tranchantes.

– Des Tentagriffes, identifia Lucius, presque avec admiration. Il eut un petit rire, et ajouta aussitôt :

– Avec une défense pareille, je serais étonné que cette chère Eleanor Wimbley n'ait rien à se reprocher...

Au moment où il disait cela, un sanglier téméraire passa près de leur voiture et s'approcha du mur végétal : aussitôt, un tentacule griffu surgit du massif et voulut harponner l'animal, qui dévia brusquement de sa trajectoire et s'éloigna de l'enceinte du pensionnat en poussant des grognements de protestation.

Au moment où Lucius et Narcissa commençaient à se demander comment ils allaient franchir la muraille de Tentagriffes, il y eut un « pop ! » sonore, et un vieil homme moustachu habillé d'une salopette terreuse apparut devant eux.

– Qui voilà ? Ah, bonjour, m'sieur dame, grogna l'homme avec une voix rocailleuse. Puis-je savoir ce qui vous amène par ici ?

Lucius eut un sourire en coin en regardant le petit homme de haut en bas, et lui tendit sa main gantée de cuir.

– Bonjour, mon brave... Nous venons rendre visite à Mrs Wimbley. Sommes-nous au bon endroit ?

Le vieil homme leva la tête pour regarder Lucius dans les yeux.

– Vous n'êtes pas attendus, dit-il froidement.

– En effet, notre visite est improvisée... Mais Mrs Wimbley sera sans aucun doute intéressée par ce que je souhaite lui dire.

– Mmh-mmh, fit le gardien avec scepticisme.

– Nous ne nous sommes pas présentés... Je suis Lucius Malefoy, et voici mon épouse... Narcissa.

Narcissa inclina légèrement la tête en signe de salutation, et remarqua que, si l'homme avait à peine regardé Lucius et ignorait la main qu'il lui tendait, il avait plissé les yeux en entendant son prénom.

– Narcissa, répéta-t-il pensivement en hochant la tête. Narcissa... Tiens, tiens...

Puis il releva les yeux vers Lucius qui attendait sa réponse avec un sourire faussement aimable.

– Enchanté, Mr et Mrs Malefoy, répondit l'homme, qui n'avait pas l'air enchanté du tout. Je suis William Painswick, gardien du pensionnat Wimbley.

Ce nom réveillait quelque chose dans la mémoire de Narcissa – quelque chose de désagréable, sans qu'elle sache identifier quoi. Mais elle pouvait deviner, à la fierté qui transparaisait dans la voix du vieil homme, qu'il n'existait pas de statut plus honorable à ses yeux. Elle vit, brodé sur le torse que le vieil homme bombait orgueilleusement, un hibou argenté aux deux grands yeux ronds, perché sur une inscription brodée du même fil argenté : *Pensionnat Wimbley*.

– Je souhaite m'entretenir avec Mrs Wimbley, répéta Lucius. C'est assez urgent.

William Painswick projeta en avant ses sourcils broussailleux, et fixa Lucius avec intensité.

– Et je peux savoir pourquoi ?

– C'est confidentiel, répondit Lucius avec agacement.

– Mauvaise réponse, grinça William Painswick. En tout cas, j'espère que vous n'êtes pas un de ces guignols qui lui envoient des Beuglantes tous les quatre matins... C'est moi qui trie son courrier, et je peux vous dire que ces saletés me bousillent les oreilles.

Narcissa vit Lucius tendre la main vers sa baguette, sous sa cape, et lui retint le poignet.

– Pas du tout, voyons, dit-elle avec douceur. Nous aimerions simplement lui parler quelques instants. Pouvez-vous lui demander de nous recevoir ? Elle sera peut-être d'accord.

William Painswick regarda à nouveau Narcissa avec un air étrange, puis disparut en grommelant. Narcissa et Lucius attendirent quelques minutes, sans rien dire. Lucius tapotait nerveusement sur le sol avec la pointe de ses bottes noires, et Narcissa écoutait le vent caresser le feuillage orangé des arbres au-dessus de leur tête ; puis William Painswick réapparut.

– Elle est d'accord, grogna-t-il.

Lucius émit une exclamation satisfaite.

– Mais il faut que vous me donniez vos deux baguettes, poursuivit William Painswick. Et je vous préviens, ce n'est pas négociable.

Lucius s'apprêtait à protester, mais Narcissa lui saisit à nouveau le poignet et lui fit signe de s'incliner.

– Bien sûr, les voici, dit-elle en tendant sa propre baguette.

De mauvaise grâce, Lucius plongea sa main sous sa cape de velours et imita son épouse. Il considéra d'un œil dégoûté les doigts épais aux ongles noircis qui se refermaient sur sa baguette.

– Ne l'abîmez pas, dit-il avec froideur. Cela vous coûterait cher.

– Je vous retourne la mise en garde, Mr Malefoy. Une fois à l'intérieur, je compte sur vous pour ne pas faire de geste brusque... Autrement, dit-il en désignant les Tentagriffes, nos petites gardiennes se feront un plaisir de s'occuper de vous.

Le gardien rangea les deux baguettes dans sa poche et fit un geste de la main vers la haie de griffes. Avec un craquement sinistre, celles-ci s'écartèrent docilement devant eux pour former un tunnel tout juste assez large pour laisser passer deux personnes côte à côte. Au bout du tunnel de griffes obscures, Narcissa pouvait voir une lumière douce, de l'herbe, et elle crut même entendre quelques rires d'enfants. Elle eut immédiatement envie de s'approcher, mais Lucius la retint : à la place des Tentagriffes

se tenait un fossé profond de plusieurs mètres, qui les séparait de l'extrémité du tunnel.

Elle se tourna pour interroger William Painswick, mais celui-ci avait de nouveau disparu. Après quelques secondes, une pierre large, ronde et plate surgit du fond du fossé et Lucius et Narcissa le traversèrent sans encombre.

– Je ne pensais pas qu'elle accepterait de nous voir, avoua Lucius. Habituellement, elle ne laisse personne rentrer, sauf les inspecteurs du Ministère.

Une fois arrivés au bout du tunnel, l'ensemble du terrain fut visible. William Painswick les attendait ; il guetta leur réaction avec un petit sourire en coin, et Narcissa fit de son mieux pour lui cacher son étonnement. En se basant sur ce que lui avait raconté son père lorsqu'elle était enfant, Narcissa avait imaginé un lieu sombre et sinistre, peuplé de gens hargneux et mal intentionnés ; mais il était évident que c'était loin d'être le cas.

Ils se trouvaient sur le bord d'un immense terrain, couvert d'un tapis d'herbe grasse et verte, bordé par la haute haie d'épines hostiles qui l'isolait totalement du monde extérieur et par quelques arbres de couleur rouille. Au milieu du terrain se dressait un large édifice circulaire, couvert d'un dôme impressionnant ; le tout était en pierre calcaire brute, si blanche qu'elle semblait émettre de la lumière. Au-dessus de la porte d'entrée était gravée l'inscription suivante : *PENSIONNAT WIMBLEY – Refuge pour jeunes sorciers aux pouvoirs encombrants*. Cette inscription surplombait un gros rond de pierre, sur lequel était gravé le symbole du pensionnat : un hibou aux ailes argentées qui ouvrait deux grands yeux ronds. La façade était sculptée en bas-relief : deux immenses silhouettes humaines se tenaient de part et d'autre de l'immense porte en chêne, de profil, et se serraient la main au-dessus de la porte. La première silhouette portait un chapeau pointu, tandis que la deuxième était tête nue – un Moldu, sans aucun doute.

– Quelle indécence, marmonna Lucius en voyant la fresque.

La bâtisse blanche s'étendait vers d'innombrables pavillons éparpillés au fond de la clairière, qui était si grande qu'on devait plisser les yeux pour en apercevoir l'extrémité, obscurcie par les grands arbres qui s'y trouvaient. Partout sur la pelouse, de gros crabes pourvus d'antennes immenses coupaient le gazon avec leurs pinces – mais Narcissa ne les remarqua même pas, immédiatement happée par la contemplation du petit groupe d'enfants qui jouaient au milieu du terrain.

Ils étaient manifestement occupés à jardiner, supervisés par un homme noir de peau qui riait d'une manière étrange en se balançant d'avant en arrière et par une jeune femme aux cheveux frisés, accoudée sur une pioche. À vue d'œil, les enfants avaient entre cinq et dix ans ; et en voyant leurs petites mains maculées de terre, leurs frimousses adorables, leurs cheveux ébouriffés et leurs yeux rieurs, Narcissa sentit quelque chose se froisser douloureusement dans sa poitrine.

Seuls quelques détails trahissaient leurs pouvoirs magiques : l'un d'eux flottait quelques centimètres au-dessous du sol, les tresses d'une petite fille ondulaient comme des serpents autour de sa tête, et l'ombre d'un autre dessinait des motifs inquiétants sur le sol. Le potager dont ils avaient la charge n'était pas un potager ordinaire, car les légumes, au lieu de pousser tranquillement dans la terre, s'amusaient à sauter au-dessus des enfants qui essayaient de les récolter. À côté d'eux, un gros oiseau aux pattes minuscules, coiffé d'une unique plume verte qui formait une houppette, observait les jeunes enfants en se dandinant.

La femme aux cheveux frisés les encourageait avec amusement :

– Allez, les enfants, attrapez-moi ces Courges Sauteuses, il nous les faut pour le dîner ! Et Jimmy ! Il faut *enlever* les mauvaises herbes, pas les faire pousser !

– Oh non, Regina ! Moi, je les aime bien ! Regarde celle-là, elle est toute mignonne...

– Eh bien, garde-la pour ta chambre. Mais ici, c'est pour les légumes !

– Pas étonnant qu'ils aiment les mauvaises herbes, puisqu'ils en *sont* eux-mêmes, glissa Lucius à l'oreille de Narcissa.

William Painswick se retourna, le regard dur :

– Mrs Wimbley est dans son bureau, dit-il en désignant la grande bâtisse blanche. Venez.

Rares étaient ceux qui avaient déjà vu Eleanor Wimbley en chair et en os. Eleanor Wimbley n'aimait pas sortir de son pensionnat, et il était situé dans un coin si reculé de la forêt que peu de personnes s'aventureraient jusque-là.

Alors que Lucius et Narcissa passaient près d'eux, ils entendirent plus nettement les paroles que les enfants échangeaient avec les deux adultes qui les surveillaient.

– Plus que deux courges à attraper ! lança la dénommée Reginia. Et après ça, nous irons commencer les préparatifs pour le spectacle de Noël, d'accord ?

– Oh ouiii !

– On peut y aller tout de suite, Reginia ?

– Une fois que vous aurez récolté assez de courges pour le dîner ! Allez, nous y sommes presque !

– Pfff...

– C'est nul, les courges !

– Ça parle de quoi, cette année, le spectacle ?

– Vous verrez bien...

– Dis-nous, dis-nous !

– Pas besoin de crier, les enfants ! Je ne le sais pas encore, puisque c'est vous qui allez l'inventer.

– OOOH !

– Trop-gé-nial !

– C'est vrai ? On va *inventer* une histoire ?

– Oui... Tous ensemble.

– Waouh, s'extasièrent en chœur plusieurs d'entre eux.

– Mais on n'est pas des écrivains, Madame Reginia !

La jeune femme leur sourit tendrement.

– Tout le monde peut inventer des histoires, Luisa. Et je suis sûre que vous en avez plein à raconter.

– Est-ce qu'il pourra y avoir une princesse ?

– Et un dragon ?

– Moi, j'aimerais qu'il y ait un petit chat, murmura timidement un jeune garçon aux énormes lunettes.

– Vous voyez, rit Reginia, vous avez déjà plein d'idées...

Narcissa dut se faire violence pour s'éloigner d'eux et pour entrer dans le pensionnat à la suite de William Painswick. En franchissant la porte de chêne, sous l'arche de pierre blanche, elle remarqua la finesse des détails sculptés sur celle-ci. Le hall d'entrée était une grande pièce simple aux murs blancs, pourvue de trois petites portes et de bancs en bois rustiques. Un étendard violet pendait du plafond, brodé du fameux hibou argenté.

– Asseyez-vous, dit William Painswick en désignant un des bancs en bois. Mrs Wimbley va vous recevoir.

– Combien de temps devons-nous attendre ?

– Comme vous pouvez l'imaginer, Mrs Wimbley est très occupée, dit William Painswick. Elle vous recevra dès qu'elle le pourra.

– Nous n'avons pas toute la journée, grinça Lucius.

– Oh, bien sûr, vous pouvez tout à fait revenir un autre jour. Nous sommes à votre disposition, Mr Malefoy...

William Painswick grimaça un sourire faussement aimable, puis retourna dans le jardin. Lucius poussa un soupir agacé, tandis que Narcissa se mit à examiner le reste de la pièce avec attention.

Le long des murs s'étalait une frise composée de vingt photos d'enfants, une par année, chacune comptant de plus en plus d'enfants souriants. Certains n'apparaissaient qu'une seule fois mais la plupart d'entre eux étaient présents sur au moins quatre ou cinq photos, de telle sorte qu'on pouvait les voir grandir au fur et à mesure des années.

– J'espère que nous n'allons pas attendre trop longtemps, dit Lucius en s'asseyant sur un des bancs.

Narcissa resta debout et suivit des yeux la frise d'enfants souriants. Avec un pincement au cœur, elle posa une main sur son ventre désespérément plat.

– Alors, la plupart de ces enfants sont...

– Des Sang-de-Bourbe ? Bien sûr. Aucune personne sensée n'accepterait de faire élever son enfant ici. Les parents de ces mouflets sont soit des Moldus, soit des sorciers imbéciles qui ne comprennent rien à la magie.

– Mais au moins, au lieu d'être influencés par leur famille moldue, ces enfants sont éduqués par des sorciers... Non ?

– Parce que tu crois qu'Eleanor Wimbley leur donne une éducation digne de ce nom ? Crois-moi, elle passe son temps à leur raconter que les Moldus et les sorciers sont faits pour s'entendre, et surtout qu'ils sont égaux en terme d'intelligence... On ne peut pas imaginer de telles bêtises.

Narcissa haussa les épaules, et vint s'asseoir à côté de lui sur le banc.

– Je suis fatiguée, soupira-t-elle en posant la tête sur son épaule.

Elle espérait que Lucius la reconforte, comme il savait si bien le faire, mais il était bien trop préoccupé par la mission que lui avait donné son père.

– Je vais demander à ce vieillard de l'appeler immédiatement, dit-il en se levant. Je n'ai pas de temps à perdre.

Il s'éloigna à grands pas et sortit à nouveau dans le jardin. Narcissa appuya sa tête sur le mur de pierre blanche et poussa un nouveau soupir, très lasse. Elle resta ainsi plusieurs minutes, à regarder le plafond drapé de mauve ; puis elle réalisa que quelqu'un parlait d'une voix douce dans l'une des pièces voisines. Intriguée, elle se leva et se mit à la recherche de la provenance de cette voix.

Son ouïe la guida jusqu'à l'une des portes en bois ; timidement, elle l'entrouvrit et la voix se fit plus distincte. Elle jeta un regard derrière elle : le hall d'entrée était toujours désert et silencieux.

Elle ouvrit entièrement la porte et fit quelques pas dans un couloir aux murs blancs et lumineux, couverts de dessins d'enfants. La voix provenait d'une pièce sur la gauche de Narcissa, où un jeune homme était assis en face d'une minuscule petite fille ; c'était lui qui parlait avec une voix aussi douce. Lorsque Narcissa apparut dans son champ de vision, il lui adressa un bref sourire puis reporta son attention sur l'enfant.

Autour d'eux, la pièce était remplie d'objets et d'accessoires tous aussi étranges les uns que les autres, étiquetés avec soin : des Gants protecteurs, des Chaussures gravitationnelles, des Casques anti-pousse de cheveux, mais aussi de la Peinture contre les transplanages intempestifs et des Détecteurs d'étincelles magiques.

– Tu es vraiment sûr, Romeald ?

Tous les deux contemplaient une paire de gants noirs très fins, brodés de runes avec du fil argenté, posés sur la table devant la petite fille. Elle parlait avec une voix craintive et maintenait ses mains en l'air comme si quelqu'un la tenait en joue : elle avait manifestement très peur de toucher quoique ce soit.

– Ne t'en fais pas, tu ne détruiras rien, dit le jeune homme. Ces gants te conviendront parfaitement, je les ai faits pour toi.

La petite fille regarda les gants avec un air circonspect. Elle avait les cheveux courts, châtain, ébouriffés et coupés de façon anarchique. Ses yeux clairs étaient profondément cernés et on pouvait deviner sa détresse à ses vêtements trop larges, ponctués de cratères brûlés, et à la maigreur extrême de deux bras qui en émergeaient.

– Alors... ils ne risquent pas d'exploser ?

– Non, Livia. Regarde les dessins que j'ai brodés dessus : ce sont des motifs enchantés. Ils vont absorber la magie qui

s'échappe de tes mains et t'empêcher de faire exploser des objets.  
On essaie ?

Avec une grande appréhension, la petite fille abaissa sa main gauche et attrapa les gants du bout des doigts. Quelques crépitements laissèrent une marque de brûlé sur la table, mais les gants restèrent indemnes. Elle les enfila avec une émotion mal contenue, puis le dénommé Romeald lui tendit un crayon à papier.

– Tiens, dit-il. Prends-le.

La petite Livia toucha prudemment le crayon à papier : rien ne se produisit. Ébahie, elle le prit dans sa main et le regarda comme s'il s'agissait du plus précieux des trésors.

– Ça marche, dit-elle, les yeux brillants.

Moins surpris, Romeald semblait néanmoins aussi émerveillé qu'elle.

– Ça veut dire que je vais pouvoir écrire comme les autres ?  
Me brosser les dents toute seule ?

Elle tenta maladroitement de manipuler le crayon, mais cela faisait manifestement très longtemps qu'elle n'avait rien tenu entre ses doigts ; le crayon lui échappa des mains et tomba sur le sol avec un son mat.

– Ne t'en fais pas, dit Romeald, nous allons faire plein de petits exercices pour te réhabituer. Les gants sont peut-être un peu grands pour toi, je vais les ajuster...

Pendant que le dénommé Romeald avait le dos tourné, Narcissa s'éloigna et retourna s'asseoir sur le banc du hall d'entrée, embarrassée et perplexe. Avant qu'elle n'ait eu le temps de réfléchir à ce qu'elle venait de voir, des bruits de pas parvinrent à ses oreilles ; elle se redressa et tendit le cou, curieuse de voir à quoi pouvait bien ressembler Eleanor Wimbley.

Mais les deux femmes qui apparurent dans l'encadrement de la porte ne prêtèrent aucune attention à Narcissa. La plus jeune des deux pleurait et la deuxième l'entraînait vers le jardin. Deux badges indiquaient leurs prénoms : Elcidie et Kardelia.

– Là, là... Allons prendre l'air, ça va te faire du bien.

La jeune femme tenait des lunettes cassées dans sa main, et avait une marque rouge en-dessous de l'œil.

– Raconte-moi, dit doucement l'autre femme en lui prenant la main.

– C'est la petite nouvelle, Sheryl, sanglota la première. C'est impossible de s'occuper d'elle, on arrive à peine à rentrer dans sa chambre... Elle arrive à grimper aux murs et réduit tout ce que nous lui donnons en poussière... Chaque fois que nous essayons de la rassurer, ses pupilles s'embrasent et quelque chose de terrible se produit...

– J'imagine que vous avez installé tous les Sortilèges de Protection nécessaires ?

– Bien sûr... Nous avons suivi la procédure habituelle. Mais cela fait plusieurs jours que c'est comme ça, on n'en peut plus ! Et les recherches sur ses parents ne donnent rien. Ils se sont tout simplement volatilisés... Vraiment, c'est trop horrible.

– Elle doit bien le sentir, hélas. Et maintenant, que fait-elle ?

– Elle dort.

– Bon, c'est bien. Je passerai la voir dans l'après-midi, d'accord ? C'est une situation difficile, il faut que nous nous relayions. En attendant, repose-toi.

Elles échangèrent un pâle sourire.

– Les premiers mois ici, ça n'est jamais facile, poursuivit celle qui semblait plus expérimentée. Et c'est vrai, il arrive que certaines situations restent insolubles pendant un long moment, malgré toute notre bonne volonté. La première chose à faire, c'est de s'entraider...

Elles franchirent la porte d'entrée et leurs voix s'évanouirent dans le jardin. Narcissa se tassa sur le banc, de plus en plus mal à l'aise. Elle commençait à regretter d'être venue, lorsqu'un autre bruit de pas se fit entendre depuis la porte qui se trouvait en face d'elle, et une femme entra dans la pièce.

C'était une femme noire de peau, de taille moyenne, vêtue d'une simple robe violette. Ses cheveux crépus étaient tressés et piquetés de perles argentées.

– Bonjour, lui dit la femme avec un grand sourire. Vous devez être Mrs Malefoy ? Je suis Eleanor Wimbley, la directrice de cet établissement.

Narcissa se leva, incapable de lui témoigner autre chose que du respect. Eleanor Wimbley était bien plus âgée et plus petite qu'elle, et Narcissa était habillée de manière beaucoup plus élégante, mais elle se sentait tout de même intimidée par sa présence. Malgré sa robe banale, ses mains calleuses et l'absence de pierre précieuse accrochée à son cou, Eleanor Wimbley avait une allure envoûtante, et son visage rayonnait de sagesse et de douceur.

– Vous souhaitiez me parler, je crois ?

– Euh... C'est à dire que... Mon mari était justement parti vous chercher, bafouilla Narcissa en regardant vers la porte qui donnait sur le jardin.

– Eh bien, il aurait mieux fait de m'attendre ici. Puis-je vous faire visiter en attendant son retour ?

Narcissa regarda vers le jardin et aperçut Lucius qui arpentait le fond du terrain en fulminant.

– Ne vous en faites pas, votre mari nous rejoindra en chemin. Venez, suivez-moi !

Eleanor Wimbley s'était lentement approchée d'elle ; elle lui prit délicatement le bras et l'entraîna vers la porte qui menait vers le dédale infini des couloirs du pensionnat. Narcissa n'opposa qu'une faible résistance, hypnotisée par la douceur et l'enthousiasme d'Eleanor Wimbley.

En ouvrant une des trois portes du hall d'entrée, elles entrèrent dans un couloir courbé qui semblait suivre le mur extérieur du pensionnat. Le couloir aux murs de pierre blanche était ponctué de portes ouvertes, qui donnaient sur des salles de classe ou de jeu, toutes différentes, mais toutes circulaires, « pour que

personne n'aille jamais au coin », plaisanta Eleanor Wimbley. La salle de géographie donnait l'impression de rentrer dans un globe terrestre grandeur nature ; dans la salle dédiée aux mathématiques, des prismes et des sphères colorés lévitaient dans les airs ; dans celle dédiée à l'histoire, une frise chronologique d'une complexité inimaginable défilait lentement sur les murs, et en touchant une partie, on avait accès à d'innombrables photographies d'époque et aux séquences d'archives correspondantes.

– Vous voyez, disait gaiement Eleanor Wimbley, nous ne leur apprenons pas à se *servir* de la magie, ils sont beaucoup trop jeunes pour cela ; mais nous essayons de leur apprendre à contrôler leurs pouvoirs et à maîtriser leurs émotions – ce qui revient souvent au même, à cet âge-là. Et pour cela, nous essayons de leur expliquer comment fonctionne la magie qui habite en eux, mais aussi le monde dans lequel ils vivent, et comment les sorciers et les Moldus interagissent entre eux.

Narcissa songea, honteuse, qu'elle n'avait aucune connaissance de tout ce dont Eleanor Wimbley parlait ; heureusement, la directrice du pensionnat changea de sujet pour décrire à Narcissa l'organisation de son établissement.

Le pensionnat était ouvert à tous les enfants qui en avaient besoin, indépendamment de la nature de leurs parents, Eleanor Wimbley insistait bien sur ce point. Elle les recueillait à la demande des familles qui étaient à bout de force ; ou bien elle recevait un signalement de la part de sorciers, qui avaient identifié un jeune sorcier méconnu en détresse. Dans ce dernier cas, elle menait l'enquête pour savoir s'il s'agissait réellement d'un petit sorcier, et si c'était bien le cas, elle s'autorisait à rendre visite à la famille en question pour leur expliquer pourquoi les murs de leur maison s'étaient transformés en sucre d'orge ou pourquoi l'aîné de la fratrie avait vu ses cheveux devenir orange après une dispute avec son petit frère, et en quoi tous ces événements

désagréables étaient totalement indépendants de la volonté de leur enfant.

Cette révélation menait à plusieurs types de réactions : les parents étaient souvent soulagés de trouver une explication à tous ces incidents, mais d'autres étaient parfois horrifiés ou simplement perplexes. Eleanor Wimbley leur proposait alors son aide, soit par le biais de visites répétées à domicile, soit en hébergeant temporairement leur petit sorcier.

Le choix était souvent difficile. Les parents détestaient l'idée de se séparer de leur enfant, souvent jeune ; mais la situation était parfois si difficile pour tout le monde qu'on finissait par en arriver là. Évidemment, les parents de ces enfants pouvaient faire revenir leur enfant auprès d'eux à n'importe quel moment, mais en dehors des vacances scolaires, cela arrivait très rarement ; et les familles pouvaient venir au pensionnat autant qu'elles le souhaitaient.

– Vous hébergez des... des parents *Moldus* ? s'étrangla Narcissa en apprenant cela. Et ils voient tout ça ?

– Bien sûr. Nous les accueillons à tout moment. Ce sont de très jeunes enfants, vous l'avez bien vu. Je n'ai pas la prétention de remplacer leur famille. Souvent, lorsqu'ils emmènent leur enfant ici pour la première fois, ils restent plusieurs jours avec eux, pour la transition... Et, pour les parents qui le souhaitent, c'est l'occasion de se familiariser avec les principes fondamentaux de la magie...

Narcissa ouvrit de grands yeux ronds. Des *Moldus* qui apprenaient la magie ? Elle pria intérieurement pour que son père n'ait jamais vent de cette conversation.

– Je parle des principes *théoriques*, bien entendu, sourit Eleanor Wimbley en voyant l'expression stupéfaite de Narcissa. C'est important pour eux de comprendre pourquoi leur enfant n'arrive pas à se contrôler et comment l'aider. Pour le moment, cet enseignement a eu des effets extrêmement bénéfiques, autant pour les enfants que pour leurs parents. L'objectif final est de

trouver un équilibre entre leur famille et le nouveau monde qui s'offre à eux.

Narcissa n'avait jamais pensé aux difficultés que pouvaient éprouver ces enfants pour vivre de cette manière, entre deux mondes. Mal à l'aise, elle repensa aux quelques fois où elle avait ri aux plaisanteries de Lucius sur les Nés-Moldus qui n'avaient jamais entendu parler de Poudlard avant leur première rentrée...

– C'est pourquoi, pour les quelques sorties que nous faisons avec les enfants, je les emmène aussi bien à des concerts de musique moldue qu'à des matches de Quidditch, poursuivit Eleanor Wimbley. Et croyez-moi, cela les émerveille tout autant. Quand je pense que nous avons vécu si longtemps dans la haine de nos voisins... Il est temps de s'en affranchir, n'est-ce pas ?

Tout en bavardant, Narcissa et Eleanor suivirent le couloir qui s'enfonçait en spirale dans le pensionnat, et passèrent devant un grand réfectoire avec une unique table centrale, taillée dans la même pierre blanche que les murs du pensionnat, puis devant des dortoirs confortables, remplis de lits superposés couverts de peluches. Au-dessus de leur tête, le dôme de pierre était de plus en plus haut. Arrivées sous le centre de la voûte, elles parvinrent à une porte que Narcissa faillit rater tant elle était bien camouflée, taillée dans la même pierre blanche que le reste des murs, si bien qu'elle aurait pu n'être qu'un simple renforcement. Eleanor Wimbley approcha sa main de la porte, et un hibou argenté se mit à briller sur la pierre blanche. Elle poussa la porte et fit signe à Narcissa de rentrer dans son bureau.

Dans la pièce ronde, un grand bureau en bois était couvert d'enveloppes violettes, frappées du sceau du pensionnat Wimbley – le hibou argenté aux grands yeux ronds. Les murs étaient tendus de draperies violettes, brodées du même hibou argenté. Et sur le sol, à nouveau, se trouvait une grande dalle ronde où était gravé le même motif, et autour de laquelle les pierres formaient des cercles concentriques. D'innombrables

photographies trônaient sur les étagères et sur le bureau : on y voyait Eleanor en compagnie de familles réconciliées, d'enfants, d'adolescents ou de jeunes adultes, tous souriants, brandissant un diplôme ou la main d'un époux. Chaque photo était accompagnée d'un petit mot : *Merci pour tout, je vous dois tellement ; Merci infiniment pour votre aide précieuse ; Merci encore pour votre présence et votre soutien...*

Au fond de la pièce, dans un recoin sombre, se trouvait une imposante vitrine, derrière laquelle une quantité importante de Beuglantes s'époumonaient inutilement contre le verre blindé. La plupart d'entre elles étaient blanches et parcheminées, mais trois d'entre elle se démarquaient par leur couleur rose vif. Narcissa s'en approcha, intriguée.

– J'en reçois tous les jours, soupira Eleanor Wimbley. Je me fiche des insultes qui me sont adressées, mais je ne tiens pas à ce que les enfants se familiarisent avec les grossièretés qu'elles contiennent.

Eleanor Wimbley rejoignit Narcissa à côté de la vitrine pleine de Beuglantes, saisit un petit sachet posé sur une étagère et le glissa dans une petite trappe sur le côté de la boîte vitrée. Le spectacle devint alors tout à fait intéressant : la poudre se répandit dans la vitrine comme une fumée grisâtre, et les Beuglantes se mirent à éternuer à tout bout de champ, postillonnant des morceaux de papier et se percutant les unes les autres.

– On s'amuse comme on peut, sourit Eleanor en donnant un petit coup contre la vitrine.

Narcissa sourit à son tour, et reporta son attention sur les photographies qui remplissaient la pièce.

– Comment vous est venue l'idée de créer ce pensionnat ?

Le sourire d'Eleanor Wimbley s'élargit. Narcissa n'avait pas posé beaucoup de questions depuis que les deux femmes s'étaient saluées, et Eleanor interpréta celle-ci comme un signe de sympathie.

– C'était il y a tout juste vingt ans, dit Eleanor. Je m'en souviens comme si c'était hier. Vous avez dû apercevoir mon frère Erik, tout à l'heure... Il est un peu différent, vous l'avez sans doute remarqué ? Enfin, peu importe ; à l'époque, il était hospitalisé en permanence, et un jour, il s'est lié d'amitié avec le petit garçon qui occupait la chambre voisine...

Eleanor s'approcha de son bureau, et prit un petit cadre photo qui s'y trouvait. La photo était un peu plus vieille que les autres ; on y voyait Eleanor, plus jeune de vingt ans, à côté d'un petit garçon blond qui souriait timidement, le menton baissé. Tous les deux se tenaient devant un terrain vague parsemé de grosses pierres blanches. Eleanor s'appuyait sur un panneau bancal où était inscrit *PENSIONNAT WIMBLEY – Construction en cours*, et le petit garçon brandissait joyeusement une pelle plus grosse que lui.

– C'est lui, dit Eleanor. C'est un Né-Moldu. Il vivait dans une famille nombreuse, trop à l'étroit... Ses pouvoirs magiques étaient extrêmement puissants, impossibles à contrôler... Il s'était attiré beaucoup d'ennuis, et sa famille était totalement dépassée. Sur un coup de tête, j'ai décidé de l'aider, lui et tous les jeunes enfants sorciers qui étaient dans la même situation. J'ai vendu ma maison, et avec le peu d'argent que j'avais, j'ai acheté ce terrain. Nous avons construit le pensionnat ensemble, tous les trois, avec mon frère.

– Votre frère vit ici ?

– Oui. La compagnie des enfants et le calme de la campagne lui réussit beaucoup.

D'un large geste du bras, elle désigna toutes les photos qui se trouvaient dans la pièce.

– Il s'est même découvert une passion pour la photo... Pourvu qu'il n'y ait pas de flash, bien sûr.

Narcissa reporta son attention sur la photo jaunie qu'Eleanor lui montrait et ne put s'empêcher d'être attendrie par le regard farouche et les cheveux blonds du petit garçon.

– Comment s'appelle-t-il ?

La question parut troubler Eleanor. Elle regarda Narcissa avec le même regard étrange que William Painswick lorsqu'elle avait prononcé son prénom.

– Edward, répondit-elle finalement, avec une certaine méfiance.

Narcissa hocha la tête, surprise par ce changement d'attitude.

– Et... Qu'est-il devenu ?

Eleanor la regarda encore un peu plus intensément, et ramena la photo jaunie contre elle.

– Il va très bien, répondit-elle prudemment. Il est... marié, et a une petite fille.

Elle semblait craindre la réaction de Narcissa. Dans une pièce voisine, un très jeune enfant se mit à gazouiller, mais Narcissa n'y prêta aucune attention.

– Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda Narcissa, un peu pincée.

Eleanor hésita, indécise, puis secoua la tête et retrouva toute sa sérénité.

– Ce n'est rien, dit-elle avec légèreté. Venez, j'ai autre chose à vous montrer !

Eleanor Wimbley entraîna Narcissa près d'une armoire, et en ouvrit la porte. Narcissa constata que celle-ci était remplie par une quantité incroyable de médailles.

– Il y a des médailles de l'honnêteté, de l'enthousiasme, de la persévérance, dit Eleanor. J'en distribue généreusement...

Narcissa se sentait de plus en plus mal à l'aise. Elle regarda vers la porte, et pensa que Lucius devait être en train de les chercher.

– Si vous étiez un de ces enfants, je vous aurais sans doute donné celle-ci, dit Eleanor Wimbley.

Narcissa se retourna. Eleanor lui tendait une médaille brillante. Elle la saisit entre ses doigts, et effleura par inadvertance la peau noire d'Eleanor Wimbley, qui était chaude et rassurante. Elle examina la médaille de plus près, et y lut le mot

« COURAGE ». Troublée, elle fronça les sourcils pour manifester son incompréhension.

– J'ai appris ce qui est arrivé à votre mère, dit calmement Eleanor Wimbley. Ce doit être très dur pour vous. Il paraît que c'était une femme d'une douceur et d'une gentillesse exceptionnelles.

Narcissa eut soudain très chaud, et ses mains se mirent à trembler autour de la médaille argentée. Elle fut frappée par la bienveillance et la sincérité de ces mots. Exceptés peut-être Lucius et Daisy, tous ceux qui lui avaient exprimé leur soutien l'avaient fait en employant des formules toutes préparées, en se dandinant d'un pied sur l'autre avec un air embarrassé ; mais surtout, dans la peine qu'ils avaient exprimé, ces hypocrites n'avaient jamais parlé que de l'inoubliable beauté de Druella Black, comme si c'était la seule qualité qu'ils regrettaient d'elle, comme si la mère de Narcissa n'en possédait aucune autre et avait perdu toute valeur à leurs yeux lorsque la maladie avait altéré la finesse de ses traits. De nombreuses fois, face à ces fausses démonstrations de sollicitude, Narcissa avait ravalé des réparties cinglantes et s'était contentée de sourire docilement en marmonnant de vagues remerciements.

– Et puis, ajouta Eleanor Wimbley avec malice, vous méritez cette médaille rien que pour habiter sous le même toit qu'Abraxas Malefoy ! Avant l'apparition de Voldemort, c'était sans aucun doute la personne que les sorciers craignaient le plus... Vous saviez que certains parents menaçaient leurs enfants de les envoyer chez les Malefoy s'ils ne finissaient pas leur assiette de légumes ?

Eleanor Wimbley rit avec légèreté, et Narcissa l'imita timidement.

– Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle là-dedans, dit une voix traînante derrière elles.

Lucius avait fini par les retrouver, et même s'il affichait un calme apparent, Narcissa devinait au léger tremblement de sa

voix qu'il était absolument furieux d'avoir été obligé de leur courir après pendant qu'elles devisaient gaiement.

– Ah, vous voilà enfin, Mr Malefoy ! Nous vous attendions en faisant une petite visite du pensionnat...

– Oui, c'est ce que j'ai constaté, dit Lucius en rentrant dans la pièce, faisant claquer ses talons sur le sol.

Narcissa se rappela soudain la raison de leur venue, et fourra précipitamment la médaille dans l'ourlet de sa cape. Elle sentait le regard furieux de Lucius l'interpeller ; quant à Eleanor Wimbley, elle continuait de sourire sereinement.

– Vous disiez tout à l'heure que vous vouliez me parler, Mr Malefoy ?

– Absolument ! Figurez-vous que je ne suis pas venu pour faire une *petite visite*, mais pour une affaire de la plus haute importance !

– C'est donc cela. Après les lettres, disons... Quelque peu *désobligeantes* que j'ai reçues de votre père, je crois savoir de quoi il s'agit.

Lucius lui tendit une lettre du Ministère.

– Voilà une convocation pour une audience. L'enquête est mal engagée pour vous, Mrs Wimbley. Le témoignage de l'inspecteur vous condamne.

Eleanor prit délicatement le parchemin que Lucius lui tendait, le déplia délicatement et la parcourut d'un œil amusé.

– Comment se fait-il que le Ministère ait envoyé quelqu'un d'aussi important que vous pour me faire parvenir une simple lettre ? Un hibou aurait parfaitement fait l'affaire.

– C'est moi qui ai insisté pour vous la faire parvenir, dit Lucius. Je tenais à vous faire une proposition.

– Je vous écoute, dit Eleanor en haussant les épaules.

Lucius fit quelques pas dans le bureau, examina avec mépris les nombreuses photos qui y étaient exposées, et s'assit dans un gros fauteuil de cuir sans y avoir été invité.

– Combien ? demanda-t-il, ses mains jointes sur ses jambes croisées.

Eleanor Wimbley eut un petit rire.

– Combien voulez-vous ? insista Lucius. Pour fermer définitivement ce pensionnat, et vivre paisiblement jusqu'à la fin de vos jours ?

– Mr Malefoy, vous perdez votre temps. Je n'accepterai pas la moindre noise de votre part, et tant que je vivrai, j'emploierai toutes mes forces pour maintenir ce pensionnat ouvert.

– Oh, je vous en prie, épargnez-vous de telles souffrances, dit Lucius avec un petit geste désinvolte de la main. Et faisons gagner du temps à tout le monde. Prenez les quelques milliers de gallions que nous vous proposons, faites vos bagages et disparaissez, le monde magique s'en portera bien mieux.

Eleanor secoua la tête avec obstination.

– Je crois au bon sens du Ministère, dit-elle, et votre proposition m'y encourage. Si vous étiez tout à fait certain de l'issue défavorable de cette enquête, vous ne seriez pas ici... Je me trompe ?

Lucius émit un claquement de langue agacé.

– Mrs Wimbley, s'il vous plaît, éclairez-moi sur vos motivations... Partir à la pêche aux petits Sang-de-Bourbe pour les propulser dans notre monde si bien gardé, héberger des *Moldus* dans un établissement magique, leur expliquer le fonctionnement de notre société... En voulez-vous à ce point aux sorciers, pour persister ainsi à vouloir les faire tomber en disgrâce ?

Les yeux noirs d'Eleanor Wimbley brillèrent un peu plus intensément.

– Je vous retourne la question concernant vos motivations, Mr Malefoy. Vous qui venez de vous marier, et qui avez manifestement plus d'argent que quiconque, quel intérêt trouvez-vous à gâcher une journée de soleil comme celle-ci pour faire fermer un établissement d'une importance totalement

surestimée, et qui se contente de mettre à l'abri une vingtaine d'enfants dont vous ne connaissez ni le nom ni l'histoire ?

Narcissa baissa les yeux, car elle était en partie d'accord avec Eleanor Wimbley. Tout cela était si assommant ! Pourquoi Lucius préférerait-il ce genre de visite désagréable à sa propre compagnie ? Pourquoi ne pas laisser cette femme tranquille, et profiter du ciel encore clément pour se promener dans leur jardin, avant de se prélasser tranquillement au coin du feu, tous les deux ?

Mais Lucius, décidément, ne décolérait pas.

– Mon père et moi œuvrons nuit et jour pour conserver la grandeur de la société des sorciers, face à des nuisibles comme *vous*, grimaça-t-il. Nous, les grandes familles de sorcier, sommes la force de l'Angleterre, comme nous l'avons toujours été ! Nous sommes connus dans le monde entier pour notre Registre des Sang-Pur ! Nous n'avons aucunement besoin d'être dilués avec cette *racaille* ! Que chacun reste dans son monde, et les hippogriffes seront bien gardés !

Eleanor Wimbley le toisa froidement, puis se détourna et entreprit de ranger son bureau en désordre.

– Si vous n'avez rien d'autre à me dire, je vous renvoie vers la sortie, dit-elle.

– C'est un choix regrettable, Mrs Wimbley. Lorsque cet établissement aura mis la clé sous la porte, vous n'aurez plus que vos yeux pour pleurer. Et je doute qu'après avoir fait perdre un temps précieux au Magenmagot, le Ministère soit aussi généreux avec vous que lorsque vous avez fait ouvrir ce pensionnat.

– William vous raccompagnera, indiqua Eleanor Wimbley en faisant un geste agacé vers la porte. Ah, Mr Malefoy, j'oubliais...

Lucius se tourna vers elle, sur ses gardes.

– Où avez-vous trouvé votre chapeau ? J'aimerais acheter le même, pour l'épouvantail que nous allons mettre à côté du potager.

Lucius ne se laissa pas démonter.

– Voilà une brillante idée, commenta-t-il. Malheureusement, je doute que ce soit dans vos moyens. Permettez-moi de vous prodiguer un petit conseil : si j'étais vous, je n'investirais pas trop dans ce potager. Il sera bientôt détruit, comme tout cet établissement.

– Oh ! Je vous en prie, faites-le fermer... J'en ouvrirai deux autres !

– Nous aurons l'occasion de le vérifier, répliqua Lucius. Narcissa, partons d'ici.

Narcissa sortit à grands pas, très droite, sans accorder un regard à Eleanor Wimbley, et Lucius claqua furieusement la porte derrière eux.

Une fois que les deux époux furent sortis, Eleanor Wimbley cessa de sourire et tomba sur son fauteuil en poussant un long soupir de lassitude. L'étau se resserrait de jour en jour ; les sorciers conservateurs étaient toujours puissants, malgré ce que voulait faire croire le Ministère. La possibilité que le pensionnat doive fermer ses portes était de plus en plus probable, et cette idée lui était insupportable.

Machinalement, elle releva le cadre qu'elle avait précipitamment tourné face contre son bureau avant d'aller accueillir Narcissa.

– Mon petit Edward, heureusement que tu es là pour me donner du courage, dit-elle en retrouvant le sourire chaleureux qu'elle avait momentanément perdu.

Elle sortit la photo de son cadre, et lut une nouvelle fois les quelques lignes qui étaient écrites au dos de celle-ci :

*Chère Eleanor,*

*J'espère que tout va bien au pensionnat. Notre petite Nymphadora est née en pleine santé. Elle nous a même offert une première surprise : c'est une Métamorphomage ! Elle est pleine d'énergie, et nous comble de bonheur à chaque instant.*

*Je suis si heureux que j'ai du mal à y croire. Merci encore, Eleanor, car c'est notre rencontre qui m'a mis sur le chemin de ce bonheur-là.*

*Andromeda se joint à moi pour t'embrasser avec affection, et Nymphadora attend avec impatience de recevoir ta visite.*

*À très bientôt,*

*Ted.*

Sur la photo souriaient Edward Tonks, dit Ted, son épouse Andromeda et leur charmante petite fille aux cheveux roses. Le garçon avec qui Eleanor avait construit le pensionnat était devenu un charmant jeune homme, au regard toujours farouche. Quoiqu'il arrive, songea Eleanor pour se rassurer, je n'aurai pas fait tout cela en vain...

Elle fut interrompue dans ces réflexions par un petit coup donné sur sa porte par William Painswick : les Malefoy venaient de disparaître dans la muraille de Tentagriffes.

– C'est bon, ils sont partis, dit-elle d'une voix forte en direction de la draperie violette qui se trouvait juste derrière elle.

Elle écarta la tenture et frappa trois coups sur la porte dérobée qui se trouvait derrière. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit lentement et une jeune femme apparut dans l'encadrement. Ses traits ressemblaient à ceux de Narcissa de manière saisissante, et ses longs cheveux noirs et bouclés frémissaient d'effroi.

– Ma pauvre Cissy, gémit Andromeda. Eleanor, il faut faire quelque chose ! Lucius est un monstre !

*De nos jours*

*Bonjour Drago,*

*Je vais commencer par te présenter mes excuses pour avoir tant tardé à te répondre. Malheureusement, me replonger dans tous ces vieux souvenirs a été bien plus douloureux que prévu : malgré la présence précieuse des Weasley et des Potter, je dois avouer que le courage me manque depuis que Teddy a quitté la maison.*

*Après ce long délai, voici tout de même quelques nouvelles de ton fils Scorpius. J'ai appris par les Potter qu'Albus et lui auraient entrepris de voyager autour du monde pour une durée indéterminée. Leur localisation change sans cesse ; je crois qu'ils sont toujours en Europe mais qu'ils s'approchent de l'Asie centrale. Je les envie, cette région du monde fourmille de Livres Voyageurs.*

*D'après les rares lettres d'Albus, j'ai l'impression que ton fils Scorpius se porte bien ; ils se promènent, voient des tas de choses formidables et font des rencontres passionnantes. Nous espérons tous que cela lui donnera envie de reprendre contact avec toi.*

*En ce qui concerne ta deuxième requête, je vais sans doute te décevoir, mais Ted et moi avons été tenus à l'écart pendant la Première Guerre car Maugrey estimait que nous courrions un plus grand danger que tous les autres – ce qui, admettons-le, était parfaitement ridicule.*

*Les deux souvenirs que je t'envoie datent plutôt de l'avant-guerre et du tout début de celle-ci, après quoi le récit de notre*

*quotidien entre quatre murs ne t'apportera pas grand-chose. Ainsi, tu pourras découvrir de tes propres yeux le tristement célèbre pensionnat Wimbledon, et tu auras peut-être une idée un peu plus précise de la manière dont la Première Guerre a commencé. Tu pourras aussi voir à quoi ressemblait Adam Claring, dont tu as sûrement déjà entendu parler. Après tout, c'est en partie pour lui que l'Ordre du Phénix a été nommé ainsi...*

*Je te fais également parvenir plusieurs articles de journaux à propos de cette terrible nuit de Noël – inutile de te préciser à laquelle je fais allusion. C'est Ted qui les a gardés, à l'époque ; j'avoue que je n'ai pas eu la force de les lire à nouveau mais je pense que tu y trouveras quelques informations précieuses sur tous ces sinistres événements.*

*J'espère sincèrement que tout cela te sera utile ; quoiqu'il en soit, je t'adresse tous mes encouragements car je trouve que ton projet est très prometteur. Remettre un peu de sens dans tout ce chaos me paraît nécessaire, et je regrette que personne ne s'y soit attelé plus tôt. J'espère donc que tu viendras à bout de ce récit et que Scorpius voudra bien entendre tout ce que tu as à lui dire. Si jamais je parviens à entrer en contact avec lui, je te promets que j'essaierai de lui faire entendre raison – sans lui parler de ce que tu entreprends, bien entendu.*

*Je te souhaite bien du courage, Drago, et n'hésite pas à me solliciter de nouveau si tu en as besoin.*

*À bientôt peut-être,*

*Andromeda*

Dans le silence immobile et glacé du manoir, le bruit que fait Drago en repliant la lettre parcheminée paraît assourdissant.

Il se trouve dans l'aile Nord, qui n'a pas été chauffée depuis plusieurs mois ; une buée épaisse s'échappe de ses lèvres à chaque expiration, il tremble de froid malgré plusieurs couches de vêtements et doit frotter vigoureusement ses mains l'une contre l'autre pour espérer conserver l'usage de ses doigts.

Il se trouve dans une petite pièce sombre dépourvue de fenêtres, éclairée par la lueur vacillante de la chandelle qu'il tient à la main. Il n'y a pas de table non plus, pas de bureau, pas même un fauteuil, seulement une imposante bassine de pierre gravée de runes qui flotte au milieu de la pièce.

Du bout des doigts, Drago touche le bord de la bassine et tâtonne le long des irrégularités du granit. Elle était encore brisée en morceaux il y a peu de temps, avant d'être minutieusement réparée. Il ne manque aucun éclat, aucune rune n'est déformée : la Pensine des Malefoy est de nouveau prête à l'emploi.

Avec appréhension, il regarde furtivement autour de lui : sur les étagères qui courent le long des murs, d'innombrables fioles couvertes de givre scintillent paisiblement, remplies d'une substance argentée qui ne semble ni liquide, ni gazeuse, et sur laquelle le froid n'a pas de prise. Une armée de souvenirs heureux lui tend les bras, tous soigneusement ordonnés, classés par ordre chronologique et affublés d'étiquettes, sur lesquelles les prénoms d'Astoria et de Scorpius se trouvent presque systématiquement.

Drago se surprend à s'en rapprocher, aimanté par la tentation de s'y replonger pour la énième fois ; mais il se ravise aussitôt. Il n'a que trop perdu de temps : pour l'heure, ce sont les deux petits flacons envoyés par sa tante Andromeda qui l'intéressent. Le premier est étiqueté *Pensionnat Wimbley : Anniversaire Nymphadora*. Le souvenir qui se trouve à l'intérieur évolue paisiblement, nimbé de volutes rosées. À l'inverse, celui qui se trouve dans le second flacon – étiqueté *Pensionnat Wimbley :*

*Nuit de Noël* – crépite intensément et se cogne sans cesse aux parois de verre.

– Le *Pensionnat Wimbley*, murmure Drago.

Ce nom ne lui est que trop familier. Il l'a entendu des dizaines de fois dans la bouche de son père ou de ses amis, toujours pour s'en moquer ou pour se vanter des torts qu'ils avaient causé à l'établissement et à sa propriétaire...

La gorge serrée, Drago dévisse le bouchon pour libérer le premier souvenir. Aussitôt, celui-ci s'échappe de son flacon et s'étale dans la Pensine. Des images lumineuses éclairent la pièce, les visages souriants de plusieurs personnes se succèdent au fond du bassin de pierre ; en tendant l'oreille, on peut même entendre le rire d'une petite fille.

Avant de se pencher au-dessus de la Pensine, il hésite. Il éprouve un certain malaise à l'idée de se plonger dans le passé de ceux à qui sa famille a fait tant de mal, surtout dans un lieu aussi symbolique que le Pensionnat Wimbley.

Mais il secoue la tête. Les anciens ennemis de son père ne sont plus les siens, au contraire. Et il doit se dépêcher : tout ce qu'il a à raconter ne peut attendre d'être révélé. Il faut que Scorpius sache, et il est grand temps qu'Andromeda apprenne certaines choses, elle aussi...

## LES TROIS PENSIONNAIRES

Derrière la draperie violette brodée de fil d'argent, Andromeda se tenait dans l'encadrement de la porte et avait manifestement écouté toute la conversation qui venait d'avoir lieu entre Lucius, Narcissa et Eleanor.

– Rasseyons-nous, dit Eleanor Wimbley avec douceur.

Andromeda regarda vers la porte qui donnait sur le couloir, probablement tentée par l'idée de se lancer à la poursuite de sa petite sœur.

– Ce n'est pas le moment, Andromeda. De toute manière, Lucius vous empêcherait de parler paisiblement. J'ai eu une autre idée... Viens, écoute-moi.

Eleanor lui prit le bras, comme elle l'avait fait pour Narcissa quelques minutes plus tôt, et la ramena vers le petit salon dissimulé derrière la porte dérobée.

Dans cette deuxième pièce, les murs étaient également tendus de violet, et les fauteuils confortables arboraient la même teinte. Sur la table basse ronde en bois verni qui occupait le centre du salon, deux bougies dorées attendaient d'être allumées sur un gâteau au chocolat ; autour, cinq tasses de thé refroidissaient, et une bouteille de champagne couverte de gouttelettes d'eau attendait d'être distribuée dans six coupes vides.

Assis autour de la table, Ted Tonks tenait la petite Nymphadora sur ses genoux et essayait de l'empêcher d'entamer le gâteau à pleines poignées. À côté d'eux, un autre homme aux cheveux blond foncé arborait un insigne d'Auror et tenait dans la main une attestation frappée de son nom complet : *Alastor*

*Maugrey*. Enfin, assise sur un minuscule tabouret, ses petits pieds se balançant dans le vide, Mrs Painswick souriait avec la plus grande des gentillesse. Son badge de sa librairie voyageuse *Le Chat qui souris* était épinglé sur son chemisier bariolé et elle tenait un cadeau rectangulaire sur ses genoux.

– Vous avez parlé de notre mère, n'est-ce pas ? demanda fiévreusement Andromeda à Eleanor Wimbley. Est-ce que Cissy a dit quelque chose à propos de moi ? Elle doit m'en vouloir terriblement...

– Du calme, Andromeda, tempéra Eleanor. Asseyons-nous.

Elle lui désigna la place qui se trouvait à côté de Ted, et s'assit à côté d'elle. Aussitôt qu'Andromeda fut assise entre eux, elle parvint à maîtriser un peu mieux son désarroi.

– J'ai pensé à quelque chose pendant que je bavardais avec elle, poursuivit Eleanor. J'espérais vous donner l'occasion de discuter toutes les deux dans un contexte plus apaisé... Et je crois avoir trouvé un moyen.

– Lequel ?

– Eh bien... Ce n'est pas facile. Nous savons de source sûre que depuis que tu t'es enfuie, Hector Crabbe continue de vous rechercher activement tous les trois, et de ce fait, nous devons absolument limiter vos sorties...

– Mais, Eleanor...

– Elle a raison, grogna Alastor Maugrey. Je vous confirme que cette enflure est toujours sur les dents. Si je ne l'avais pas lancé discrètement sur de fausses pistes, il vous aurait peut-être déjà trouvés ! Non, je vous assure, il faut redoubler de vigilance... Ce genre de petite réunion doit absolument rester exceptionnelle.

Ted et Andromeda échangèrent un sourire discret, amusés par l'humeur perpétuellement inquiète de leur ami Maugrey.

– Il dit vrai, renchérit à son tour Mrs Painswick d'une voix fluette. Il rôde sans cesse sur le Chemin de Traverse et ne se gêne pas pour intimider tous ceux qui seraient susceptibles de

connaître votre adresse. C'est déjà la cinquième fois qu'il me rend visite et ses hommes surveillent la librairie en permanence.

– Nous ne pouvions pas rester chez nous, alors même qu'Alastor vient d'être nommé Auror de premier ordre, dit fermement Andromeda. Certains risques valent tout de même la peine d'être pris.

– Oui ! Risques, risques ! claironna Nymphadora en se tortillant sur les genoux de Ted.

– De toute manière, ce pensionnat est à l'abri de Crabbe, dit Ted en caressant la nuque soyeuse de Nymphadora. Personne ne peut franchir les Tentagriffes sans l'autorisation d'Eleanor.

– Il pourrait tout de même transplaner, ou arriver par la voie des airs...

– Seulement s'il sait que vous êtes ici, tempéra à nouveau Eleanor. Enfin, j'ai pensé à un autre moment... Un moment où vous avez déjà prévu de revenir ici, et où la sécurité du pensionnat sera triplement assurée par Dumbledore, par les Aurors et par moi-même...

– La fête de Noël ?

– Je ne suis pas pour, bondit aussitôt Maugrey. Trop de monde, trop de dangers ! Je suis très heureux de vous voir aujourd'hui, mais...

– Nous viendrons quoi qu'il arrive, coupa Ted. Le vingtième anniversaire du pensionnat... Je ne raterais cela pour rien au monde.

– De toute manière, l'invitation est déjà partie, dit Eleanor avec malice. Je l'ai glissée dans la cape de Narcissa.

Andromeda écarquilla ses yeux gris et Maugrey manqua de s'étouffer avec sa tasse de thé.

– Tu lui a rédigé une invitation ? Mais... quand ?

– Oh, à l'instant, pendant que Lucius me postillonnait au visage. Je l'ai écrite mentalement avec l'Encre Télépathique que Romeald m'a offerte, sur une petite carte qui traînait sur mon

bureau, et je l'ai fait léviter jusqu'à la poche de Narcissa... Ils n'y ont vu que du feu !

Eleanor souriait, visiblement très fière d'elle.

– Tu crois qu'elle viendra ? demanda Andromeda avec un mélange d'espoir et d'appréhension.

– Elle semblait attendrie et intéressée par ce lieu, en tout cas, affirma Eleanor Wimbley. Nous verrons bien.

– Avez-vous parlé de moi dans cette lettre ? Lui avez-vous dit que je serai là ?

– Non, pas du tout. Mieux vaut être prudent : je ne doute pas de sa bonne foi, mais si Lucius ou son père venaient à lire cette lettre...

Eleanor était ravie de son petit tour de passe-passe. Mrs Painswick poussa un petit gloussement ravi, imitée avec brio par Nymphadora ; Andromeda se mit à contempler le fond de sa tasse de thé ; Ted regarda son épouse avec inquiétude et Maugrey marmonna quelque chose comme « Vigilance constante grmbl rml ».

– Merci infiniment d'avoir accepté de les accueillir, en tout cas, murmura finalement Andromeda. Ça n'était pas une visite très agréable.

– Oh, je n'aurais jamais accepté de recevoir Lucius seul, mais tu m'avais si souvent parlé de Narcissa que j'étais curieuse de la rencontrer. Je dois dire qu'elle est assez touchante, même si elle me semble un peu désorientée.

– C'est bien ce que je pensais, gémit Andromeda en secouant la tête. Et dire que j'avais confiance en Lucius pour prendre soin d'elle ! Je me suis lamentablement trompée... Et pourtant, malgré son caractère prétentieux, il était si attentionné envers elle à Poudlard, si prévenant... Il n'avait rien du grossier personnage que nous venons d'entendre !

– Pas besoin d'être un enquêteur de la Police Magique pour deviner qui est derrière tout ça, dit sombrement Alastor Maugrey.

– Tu veux dire... Tu penses au père de Lucius ? Abraxas ?

– Bien sûr. C'est une règle qui se vérifie trop souvent : chaque fois que quelque chose va de travers dans ce pays, on tire sur le fil et c'est lui qui se trouve au bout. Mais évidemment, il est intouchable : la famille Malefoy a financé si généreusement la reconstruction du monde sorcier après le passage de Grindelwald... Quasiment la moitié du Ministère leur appartient !

– Oh, misère, gémit Andromeda et enfouissant son visage dans ses mains. Quand je pense qu'elle habite sous le même toit que lui !

Eleanor lança un regard appuyé à Maugrey pour lui signifier que ses tentatives de réconfort n'étaient pas très adaptées ; Ted, lui, se contenta de poser timidement sa main sur l'épaule d'Andromeda.

– Tu ne pouvais pas deviner que ça se passerait comme ça, murmura Ted. Et elle non plus.

– Ma-ma, gazouilla Nymphadora en tendant les bras vers sa mère. Mama !

Andromeda regarda sa fille et sourit faiblement.

– Oui, mon ange, tu as raison, murmura-t-elle en embrassant son petit poing. N'y pensons plus.

Nymphadora avait tout juste deux ans. Ses cheveux roses chewing-gum hérissés autour de son visage joufflu résistaient à toute tentative de démêlage, et chaque fois que Ted ou Andromeda s'y risquaient, la petite se mettait à pousser des rugissements dignes d'une lionne adulte.

– Elle a eu du mal à se tenir tranquille, soupira Ted. J'avais tellement peur qu'on l'entende depuis le bureau... Heureusement, Alastor l'a distraite.

Alastor Maugrey leur adressa un demi-sourire, et Andromeda se confondit à nouveau en excuses.

– Désolée d'avoir interrompu ce petit goûter, je... Je voulais seulement entendre le son de sa voix.

– Pas de problème, grogna Maugrey avec son amabilité habituelle. Au contraire, je suis ravi d'en savoir un peu plus sur les méthodes de ce jeune Malefoy.

– Oh, là là... Vous croyez qu'il la maltraite ? s'alarme de nouveau Andromeda.

– Non, je ne pense pas, assura Eleanor Wimbley. C'est assez étrange, mais dès qu'il la regardait, je sentais... Comme si son regard s'adoucissait d'un coup. Non, vraiment, Andromeda, je pense qu'il prend soin d'elle... Autant que son père le lui permet.

– Comme c'est touchant, commenta Maugrey.

– Alastor, je suis vraiment désolée, soupira Andromeda. Je suis en train de gâcher cette belle après-midi, alors que nous devrions être en train de célébrer l'anniversaire de Nymphadora et ta promotion au sein des Aurors...

Pendant qu'Andromeda parlait, Ted se joignit à Eleanor pour fusiller Maugrey du regard.

– Euh... Voyons, Andromeda, tu ne gâches rien du tout, marmonna Maugrey, un peu embarrassé. Malgré cette petite visite intempestive, nous avons encore toute l'après-midi... Et puis, Adam n'est même pas encore là.

– Tiens, c'est vrai, dit Mrs Painswick en regardant sa minuscule montre. Il tarde à venir.

– Comme d'habitude, grogna Maugrey.

Comme pour le contredire, à l'instant même où il prononçait ces mots, la cheminée qui se trouvait au fond de la pièce se mit à crépiter, puis à produire de grandes flammes vertes, et une silhouette élancée se dessina dans la cheminée.

– Adam, te voilà, dit Eleanor avec tendresse.

Un jeune homme de l'âge de Ted venait de rentrer dans la pièce. Il se distinguait de ses deux amis – blonds et d'humeur plutôt placide – par ses cheveux noirs de jais et par la fougue flamboyante qui animait chacun de ses gestes.

En l'occurrence, il semblait particulièrement agité. Vêtu d'une cape violet foncé, il regarda un à un Eleanor, Andromeda,

Maugrey, Ted et Mrs Painswick avec suspicion, l'index tendu devant lui.

– Qui ? articula-t-il simplement. *Qui* a fait ça ?

– Que se passe-t-il, Adam ?

– Eleanor, c'est toi ?

– Mais enfin, calme-toi un peu, je t'en prie. De quoi parles-tu ?

Sans répondre, le dénommé Adam extirpa de sa cape une enveloppe froissée et parcheminée frappée du sceau de Gringott's.

– Regardez ça, murmura-t-il.

Maugrey s'empara de l'enveloppe, et entreprit de l'examiner sous toutes les coutures.

– Elle n'est pas ensorcelée, dit Adam, exaspéré. Je l'ai déjà ouverte.

– On ne sait jamais, grogna Maugrey. C'est la procédure.

Il poursuivit son examen minutieux, puis l'ouvrit et se mit à la lire avec attention, avant d'écarquiller les yeux avec stupeur.

– C'est une plaisanterie, murmura-t-il.

– Que se passe-t-il ?

Le jeune homme aux cheveux noirs les scruta du regard, essayant vainement de détecter la moindre trace de mensonge dans leur comportement.

– Ce n'est donc pas l'un d'entre vous, dit-il, déboussolé. Mais alors *qui*...

– Ça suffit, Adam, le coupa Eleanor avec fermeté. Assieds-toi tout de suite, et explique-nous ce qu'il se passe.

Eleanor était bien la seule à pouvoir lui parler avec une telle autorité. Adam accepta de cesser de remuer dans tous les sens et s'assit à la place que lui désignait Eleanor, entre Maugrey et Mrs Painswick.

– Soit, dit-il en se tordant nerveusement les mains. Bon, vous n'êtes pas sans savoir que depuis des années – depuis l'incendie, en fait... La banque Gringott's se permet de m'interdire d'accéder

complètement à mes comptes pour de prétendues *enquêtes*, et que je dois me contenter de retirer quelques gallions par-ci par-là, sans avoir accès à l'intérieur du coffre...

– À mon avis, ce sont Piscus Crabbe et Orion Black qui sont derrière tout ça, corrigea Maugrey. Ils lancent ces alertes pour entraver leurs ennemis dans leurs mouvements financiers.

– Peu importe, car je viens d'obtenir gain de cause, coupa Adam. Après avoir examiné à plusieurs reprises chaque gallion qui se trouvait dans mon coffre, Gringott's a décrété que personne n'y avait dissimulé quoique ce soit d'illégal.

– Excellente nouvelle ! se réjouit Ted en levant sa tasse de thé.

– Sauf que...

– Il est vide ? demanda anxieusement Eleanor.

Adam éclata de rire.

– Oh non, loin de là.

Nymphadora le regardait avec de grands yeux craintifs, soudain intimidée. Adam prit la lettre de Gringott's à Maugrey et la fit passer à Eleanor, qui la lut à son tour.

– Mon dieu, dit-elle au bout de quelques secondes. Adam, c'est énorme !

– Combien y a-t-il ? demanda Ted avec impatience.

– Plus de cent mille gallions, dit Adam avec un sourire.

Tout le monde écarquilla les yeux avec stupeur.

– Cent mille !

– C'est incroyable...

– Mais d'où vient tout cet argent ? De tes parents ?

À cette question, Adam s'assombrit aussitôt.

– C'est là que je suis perplexe, dit-il. Je n'en ai pas la moindre idée, mes parents n'avaient pas un sou et leurs amis non plus. D'après le relevé de Gringott's, cet argent est arrivé petit à petit sur mon compte : à peu près cinq mille gallions par an depuis vingt ans, déposés par ce mystérieux bienfaiteur aux environs de Noël... Et par le moyen d'un contrat strict qui exige l'anonymat

le plus complet. Le premier dépôt d'argent date d'il y a vingt ans... C'est-à-dire quelques jours après l'incendie.

– Adam, quoiqu'il arrive, c'est une excellente nouvelle...

– Peut-être, mais qui que ce soit, pourquoi se cacher de moi ? Pourquoi ne m'avoir rien dit, pendant tout ce temps ?

– Tu n'as trouvé que des gallions dans le coffre ? Pas un mot, pas un indice ?

– Si, il y avait... cette enveloppe violette, dit Adam. Eleanor, j'étais sûr que c'était toi...

– Adam, enfin, rit Eleanor. Premièrement, la somme dont tu me parles est complètement en dehors de mes moyens ; et deuxièmement, si je possédais une telle fortune, penses-tu que je la réserverais à un seul de mes pensionnaires ?

Adam haussa les épaules, un peu renfrogné. Il ouvrit lentement l'enveloppe violette, en extirpa un parchemin assorti et le posa sur la table afin que tout le monde puisse le voir. Une écriture élégante avait tracé ces mots à l'encre argentée :

TEL LE PHÉNIX  
L'ESPOIR RENAÎT DE SES CENDRES

– C'est ce qu'il y avait écrit sur le parchemin, dit Adam d'une voix blanche. Sur le morceau de parchemin que je serrais dans la main, cette nuit-là, quand Eleanor m'a trouvé dans le jardin.

– Oui... Oui, je me souviens.

– Qui d'autre avait connaissance de ce billet ?

– Personne d'autre que nous, assura Eleanor.

Ils s'échangèrent des regards troublés, renvoyés vers de lointains souvenirs.

Vingt ans auparavant, alors que le pensionnat venait tout juste d'être construit et que Ted était encore le seul enfant résidant sur les lieux, Eleanor Wimbley avait accueilli Adam Claring et Alastor Maugrey coup sur coup, juste après l'un des plus sinistres évènements de l'histoire du monde magique.

À cette époque, les regrettés parents d'Adam étaient de fervents défenseurs de l'égalité de tous les sorciers, sans qu'aucune distinction ne soit faite en fonction de leur statut de naissance. Tous deux avaient même créé une fondation dans ce but – la Fondation pour l'Égalité des Sorciers et la Protection des Moldus.

Ayant jugé la méthode douce insuffisante pour lutter contre les discriminations coriaces qui régissaient le monde magique, certains membres de la Fondation avaient commis quelques exactions notables : l'empoisonnement de quelques banquets « réservés aux Sang-Pur », le sabotage de locaux servant de ralliement à des groupuscules particulièrement agressifs envers les Moldus...

Ces méthodes avaient immédiatement été condamnées par le Magenmagot, qui, à l'époque, était en immense majorité constitué de sorciers issus d'anciennes familles aussi renommées que conservatrices. Jakob et Sarah Claring, ainsi que quelques-uns de leurs proches associés, avaient donc été poursuivis et contraints de se cacher avec leur fils pour échapper à ce semblant de justice.

L'ensemble des Sang-Pur avait fait corps pour supprimer la menace qu'ils représentaient, les contraignant à changer de cachette régulièrement ; et par une froide nuit de Noël, l'immeuble vétuste où la famille Claring avait trouvé refuge avait été victime d'un incendie criminel et dévastateur. Seul Adam en avait mystérieusement réchappé et avait été déposé par un bienfaiteur anonyme devant la porte du pensionnat Wimbley tout juste construit – avec, pour seul indice concernant l'identité de son sauveteur, une sorte de dicton griffonné à la hâte sur un morceau de parchemin...

Quant à Maugrey, ses deux parents étaient à l'époque des Aurors chevronnés : lorsque l'alarme avait été donnée, tous deux s'étaient précipités sur les lieux de l'incendie et avaient perdu la vie en essayant de maîtriser les flammes qui ravageaient

l'immeuble. N'ayant pas de famille proche, le jeune Alastor Maugrey, alors âgé de dix ans, avait été conduit au pensionnat par Albus Dumbledore, faisant de lui le troisième enfant accueilli par Eleanor – suivant Ted et Adam de près.

– C'est fou, c'est complètement fou, soupira Adam. Plus de cent mille gallions, rendez-vous compte ! Qui pourrait bien se délester d'une telle fortune sans que personne ne le remarque ?

– Peut-être un ancien ami de tes parents qui souhaite rester anonyme, supposa Ted. Que de mystère !

– Les anciens amis de mes parents sont tous morts, exilés ou bien décidés à ne plus rien avoir à faire avec moi, grinça Adam. Je les ai déjà contactés auparavant... Non, je ne crois pas que l'un d'entre eux y soit pour quelque chose.

– En tout cas, qui que ce soit, c'est une excellente nouvelle...

– Oui, je suis reconnaissant... mais aussi en colère. J'aimerais tellement savoir qui se cache derrière tout ça.

– Est-ce si important ?

– Évidemment que c'est important ! Si c'est cette même personne qui m'a sauvé des flammes... J'aimerais au moins qu'on me raconte cette nuit-là ! J'aimerais savoir pourquoi je suis le seul à avoir survécu... Et à quoi ressemblaient les criminels...

– Et moi donc, murmura Maugrey.

– Et l'idée que quelqu'un, quelque part, sait quelque chose sur tout ça...

– Il – ou elle – finira peut-être par se révéler, dit Eleanor avec douceur. Nous l'espérons tous autant que toi.

Ils restèrent silencieux quelques instants, tous perdus dans leurs pensées.

– Et maintenant... que vas-tu faire de tout cet argent, Adam ?

– J'en ai déjà dépensé une partie aujourd'hui, avoua-t-il.

– Vraiment ?

– Oui, d'où mon retard. Mais... Ça devrait vous plaire, regardez.

Il tendit la main vers son sac, qui passa au-dessus de la tête de Maugrey pour se poser sur ses genoux. Avec l'expression d'un petit enfant qui ouvre un cadeau de Noël, il ouvrit la fermeture éclair et extirpa du sac une grande robe satinée de couleur prune, avec un grand M brodé de fil d'or sur la poitrine...

Maugrey eut un petit rire, Ted poussa une exclamation impressionnée que Nymphadora essaya timidement d'imiter, Mrs Painswick gloussa avec ravissement et Andromeda ouvrit de grands yeux ronds.

– Tu as finalisé ton inscription au Magenmagot ! s'écria Eleanor. Adam, c'est incroyable ! Félicitations !

– Les Greengrass ont fini par convaincre tout le monde, confirma Adam. Il ne me manquait plus que les frais d'adhésion. Vous avez devant vous le remplaçant du vieil Albertus Giblett, qui prend sa retraite dans quelques semaines !

– C'est formidable ! Tu dois être le plus jeune membre depuis longtemps... Si ce n'est depuis toujours !

– En effet, je vais fortement abaisser la moyenne d'âge... Il était temps ! Et ce n'est pas tout, regardez...

Il sortit de son sac une liasse de parchemins sur laquelle était inscrit : *Fondation pour l'Égalité des Sorciers et la Protection des Moldus*.

– Ne me dis pas que...

– La Fondation est de retour, dit Adam avec émotion. Un nouveau coffre de Gringott's porte son nom, et j'ai réussi à obtenir des locaux au Ministère.

– Oh, Adam...

– Tu vas faire sensation !

– C'est le but.

– Et les Collinards ne vont pas apprécier...

– C'est le but aussi, figure-toi.

– Fais bien attention à toi, tout cela est risqué. Dans l'esprit des sorciers, la Fondation n'a pas bonne presse : elle est encore associée à leurs méthodes musclées.

– Cela changera. Pas d'empoisonnement, pas de sabotage, c'est promis. Les Greengrass m'aideront à lui donner un nouveau visage... Je serai vigilant là-dessus.

Ted fit un clin d'œil en direction de Maugrey :

– En tout cas, quoiqu'il arrive, tu auras un Auror de premier ordre dans ta garde rapprochée...

– Pardon ?

Adam interrogea Maugrey du regard, qui lui désigna timidement son attestation nouvellement obtenue, posé sur un coin de la table.

Adam en laissa tomber sa liasse de parchemins.

– De premier ordre ? Déjà !

Sans retenue, Adam se jeta sur lui et le serra dans ses bras avec force.

– Alastor, mon ami ! Toi, Auror de premier ordre ! Je suis si heureux ! Et vous ne me l'avez même pas dit !

– Tu ne nous en as pas donné l'occasion, marmonna Maugrey en essayant de repousser légèrement l'étreinte étouffante d'Adam.

– Nous avons tant de choses à fêter, résuma Eleanor.

– Oui, et à propos... si nous mangions le gâteau ? Je crois que Nymphadora s'impatiente, dit Andromeda en essayant d'empêcher sa fille de lui arracher une mèche de cheveux.

– Tu ne lui as même pas dit bonjour, Adam, fit remarquer Ted.

– C'est vrai, excuse-moi. Cette histoire me met dans tous mes états.

Adam se redressa dans le canapé de cuir, défroissa un peu ses vêtements et fit un petit signe de la main à Nymphadora. Il paraissait soudain beaucoup plus détendu.

– Coucou, petite Nymphadora, dit-il timidement. Tu es belle comme tout, dis donc ! Et tu grandis à vue d'œil... Tu seras bientôt plus grande que ton père !

– Pfff... C'est malin.

Ted leva les yeux au ciel avec amusement, et Nymphadora se blottit contre lui en regardant Adam du coin de l'œil.

– Elle a peur de moi, soupira-t-il. Je dois parler trop fort.

– C'est vrai que tu l'impressionnes, sourit Andromeda. Ne t'inquiète pas, mon cœur, c'est un ami de papa...

– Elle est vraiment adorable, dit Adam. Félicitations à tous les deux.

Ted lui adressa un regard reconnaissant. D'un geste délicat de la main, Andromeda alluma les bougies ; Eleanor claqua des doigts et les lumières de la pièce s'éteignirent. Tous en chœur, ils entonnèrent une petite chanson d'anniversaire pour Nymphadora, qui savourait avec ravissement tous ces regards béats posés sur elle.

Lorsque la chanson s'acheva, Andromeda lui présenta le gâteau au chocolat et ses deux bougies. Nymphadora souffla maladroitement sur les deux petites flammèches ; la première s'éteignit, mais elle dut reprendre son souffle pour venir à bout de la seconde. Une odeur agréable se répandit dans la pièce, les lumières se rallumèrent, tout le monde applaudit gaiement et Nymphadora éclata de rire.

Alors que les applaudissements s'amenuisaient, Nymphadora frappa dans ses mains et les deux bougies se rallumèrent aussitôt, sous les exclamations admiratives des adultes qui l'entouraient.

– Bougies ! s'écria-t-elle.

– Oui, mon ange, c'est exactement ça... Des *bougies*.

Nymphadora souffla sur les bougies, les ralluma une troisième fois en frappant dans ses mains et les éteignit à nouveau en postillonnant partout sur le gâteau. Tout le monde applaudit à nouveau en riant.

– Quel talent, s'enthousiasma Maugrey, les yeux brillants. À ce rythme-là, je vais devoir lui réserver une place chez les Aurors !

Nymphadora leva ses grands yeux sombres vers lui et battit des bras, entremêlant ses doigts dans ses cheveux roses.

– Au-'or ! piailla-t-elle avec enthousiaste. Moi, Au-'or !  
– Alastor, je t'en prie, ne lui donne pas de mauvaises idées, protesta gentiment Andromeda.

Ted se contenta de sourire et de prendre Nymphadora contre lui pendant qu'Andromeda découpait le gâteau d'anniversaire.

– Je lui ai apporté un petit cadeau, dit Mrs Painswick.

– Moi aussi, dirent Adam et Maugrey en chœur.

– Et moi aussi, murmura Eleanor.

– Oh, c'est adorable... Il ne fallait pas...

– Eleanor, à toi l'honneur, proposa Mrs Painswick.

Eleanor Wimbley leur tendit un petit paquet. Andromeda aida Nymphadora à l'ouvrir : il s'agissait d'un tee-shirt blanc, tout simple.

– C'est Romeald qui l'a fait, expliqua Eleanor. Sa couleur changera en fonction de celle de ses cheveux.

Nymphadora plaqua le tissu contre elle, et il prit aussitôt la même teinte rose vif que sa chevelure. Constatant cela, Nymphadora donna à ses cheveux une teinte violette ; et la couleur du tissu suivit presque simultanément.

– C'est formidable, s'émerveilla Ted. Tu vas être ravissante, Dora...

Mrs Painswick leur tendit ensuite son paquet rectangulaire : il s'agissait d'un livre pour enfant, avec de superbes illustrations finement réalisées qui firent briller les yeux de Nymphadora.

– Pour les Livres Voyageurs, il faudra attendre encore un peu, précisa Mrs Painswick avec malice.

Puis ce fut le tour d'Adam. Il mit son sac sur ses genoux, mais hésita un instant avant d'en sortir son cadeau.

– Ne vous moquez pas de moi, d'accord ?

– Enfin, Adam...

Il finit par sortir du sac une grosse peluche grise d'hippopotame. Elle était vieillie, décolorée ; l'une de ses oreilles avait disparu, remplacée par un cratère brûlé.

– Voilà, dit-il.

Ted et Maugrey le regardaient avec un drôle d'air.

– C'est le tien, grogna Maugrey.

– Tu ne pouvais pas dormir sans, renchérit Ted. Une nuit, alors que tu l'avais oublié dans le jardin, nous avons passé des heures à le chercher près des Tentagriffes.

– Oui, je me souviens. C'était le seul objet qui ait résisté à l'incendie. La seule chose qui me restait de ma vie d'avant... Et de mes parents.

– Tu es sûr que...

– Je n'en ai plus besoin, assura Adam. Et je serais ravi qu'il dorme en bonne compagnie. Tu vas bien t'en occuper, Nymphadora, n'est-ce pas ?

Il tendit la vieille peluche à Nymphadora, qui, d'abord craintive, finit par accepter de la prendre. Elle aussi semblait comprendre l'importance de cet objet, car elle le manipulait avec le plus grand soin.

– Potam ! déclara-t-elle finalement.

Et elle le serra fort contre sa poitrine. Ted et Andromeda lui sourirent avec attendrissement ; et Maugrey donna une tape sur l'épaule d'Adam, qui semblait très ému.

– Après ça, mon cadeau va faire bien pâle figure, dit Maugrey en sortant de sa poche une forme cylindrique maladroitement emballée dans du papier.

– Ooh, regarde, Nymphadora... Qu'est-ce que c'est ? chantonna Ted en lui présentant le cadeau.

Nymphadora déchira le papier avec impatience et saisit la baguette miniature qui se trouvait à l'intérieur. À l'instant où elle la brandissait, trois étincelles dorées en jaillirent et elle poussa une exclamation émerveillée.

– Ooh ! Maman ! regarde !

– C'est fantastique, ma chérie, dit Ted.

– Oui, c'est superbe, mais... Est-ce vraiment autorisé ? demanda craintivement Andromeda.

– Oui, comme les petits balais volants, affirma Maugrey. Elle ne pourra pas lancer des sorts avec, seulement produire ces quelques étincelles inoffensives.

– *Pour une petite sorcière brillante et enthousiaste*, lut Ted sur le petit mot qui l'accompagnait. C'est toi, ça, Dora ? Hmm ?

Nymphadora éclata de rire et battit des cils, les joues roses.

– Elle comprend très bien, rit Eleanor.

– Quelle adorable petite fille, renchérit Mrs Painswick.

– Je sers le champagne, ou bien je vais me mettre à pleurer, annonça Adam.

– Oh, Adam...

Pendant qu'il remplissait les coupes, Eleanor se leva pour prendre une des photos qui siégeaient sur la commode, et revint s'asseoir.

– Regardez ça, dit-elle avec émotion.

– Oh, vous êtes très beaux, commenta Mrs Painswick.

La photo avait été prise au même endroit que la première, où seul Ted se trouvait ; cette fois-ci, un beau bâtiment blanc se dressait derrière eux et deux nouveaux garçons entouraient Eleanor Wimbley.

Ted se trouvait sur la gauche et souriait timidement, le menton baissé ; de l'autre côté d'Eleanor, Maugrey était plus grand que lui et se tenait très droit, avec cet air grave et préoccupé qu'il conserverait avec le temps. Il posait une main sur l'épaule d'Adam, qui, à l'époque, était beaucoup plus petit que lui. Les bras croisés, le petit garçon aux cheveux noirs de jais fixait l'objectif avec hargne et défi. La photo avait été prise à peine quelques mois après le tragique incendie qui avait emporté leurs parents : Adam portait d'ailleurs quelques marques de brûlures au niveau du cou.

– Et regardez-vous, aujourd'hui, dit Eleanor en leur souriant tendrement. Un jeune papa, un Auror de premier ordre et un membre du Magenmagot ! Vous avez fait tellement de chemin, tous les trois... Et si vous saviez à quel point je suis fière de vous...

Vous avez fait preuve d'un courage extraordinaire, après toutes les épreuves que vous avez traversé.

– C'est grâce à toi que nous les avons surmontées, 'Leane, dit Adam en levant sa coupe vers Eleanor. C'est pour toi que nous devrions trinquer.

– Je suis d'accord, approuva Ted en levant sa coupe à son tour.

– Allons, allons... N'en faites pas trop, mes chéris. Vous savez bien que j'ai la larme facile.

– À ce pensionnat, alors... Qui nous a permis de nous épanouir sereinement.

– Exactement, conclut Maugrey avec un sourire. Longue vie au pensionnat Wimbley, à ses pensionnaires et à toutes leurs petites familles.

– Et à mon mystérieux ange gardien, ajouta Adam, pensif.

Les coupes de cristal s'entrechoquèrent. Nymphadora réclama la sienne à grands cris, mais n'eut droit qu'à quelques gorgées de jus de citrouille ; et les autres vidèrent leurs coupes avec enthousiasme, ranimés par toutes ces joyeuses nouvelles.

\*\*\*

Dans la voiture qui s'éloignait du pensionnat, Lucius harcelait Narcissa de questions. Sa voix était devenue tendue et sèche : il savait qu'il allait devoir annoncer son échec à son père, et le redoutait grandement.

– Pourquoi as-tu accepté de visiter le pensionnat avec elle ? demanda-t-il à Narcissa. Si cela se savait...

Narcissa resta silencieuse. Toute cette tension lui avait donné le tournis.

– Tu as été manipulée, poursuivit Lucius, furieux. Elle a très bien deviné que tu étais mon point faible, et elle s'est servie de toi ! Tu es trop naïve ! Je n'aurais pas dû t'emmener avec moi.

Narcissa le fusilla du regard.

– Avoir peur de ton père n'est pas une excuse valable pour me parler sur ce ton, dit-elle d'une voix tranchante.

– Je n'ai pas peur de lui, se récria Lucius.

– Oh, Lucius, s'il te plaît... Il te terrorise ! Tu lui obéis au doigt et à l'œil, sans jamais protester !

– Je proteste quand il s'agit de toi.

– Eh bien, dans le cas présent, il s'agit justement de moi ! Quand allons-nous passer un peu de temps tous les deux ? Je sais que tu prends beaucoup de plaisir à interférer dans les affaires du Ministère, mais moi aussi, j'ai besoin de ta présence ! J'en ai assez de m'endormir dans un lit vide, et de boire le thé avec les pimbêches que tes amis affectionnent tant !

Lucius mit du temps à répondre. Il se trouvait dans une douloureuse impasse : le bonheur de Narcissa lui tenait à cœur – presque autant que l'opinion de son père. Et lorsque ces deux éléments rentraient en conflit, comme c'était le cas depuis plusieurs mois, Lucius avait beaucoup de mal à trancher...

– Je veux juste lui montrer que je ne suis pas un incapable, comme il semble tellement le croire, dit finalement Lucius.

Très lasse, Narcissa haussa les épaules et se tourna résolument vers la fenêtre.

– Je sais que tu attends désespérément d'être enceinte, dit doucement Lucius. Mais ton impatience ne doit pas te pousser à être attendrie par le moindre enfant ! Ne t'en fais pas, ajouta-t-il en voyant l'air attristé de Narcissa, je te promets que nous en aurons bientôt un. Et tu ne penseras plus à *eux*, conclut Lucius en faisant un geste vers le pensionnat.

– Tais-toi, s'il te plaît, répondit Narcissa.

Elle pensa aux hautes haies hostiles du pensionnat qui ne faisaient que s'éloigner d'elle. Elle ne parvenait pas à décider ce qui la tentait le plus entre emporter un de ces enfants avec elle pour le chérir et le gâter, au mépris de toutes les règles de bienséance qu'on lui avait inculquées depuis le berceau ; ou bien redevenir elle-même une enfant et se joindre à eux pour n'avoir

plus d'autres soucis que d'attraper des Courges Sauteuses et recevoir des médailles de courage.

Pendant le trajet, elle trouva l'invitation qu'Eleanor Wimbley avait glissé dans sa poche et la déplia discrètement pour que Lucius ne la voie pas.

*Chère Narcissa,*

*Si vous le souhaitez, sachez que je serais ravie de discuter avec vous plus longuement, à l'occasion, par exemple, de la fête de Noël qui a lieu au pensionnat le soir du 24 décembre. Vous y serez la bienvenue, ainsi que votre amie Daisy, que je connais de réputation et que je me ferais un plaisir de rencontrer.*

*Si par bonheur vous acceptez cette invitation, présentez en arrivant ce morceau de papier ou la médaille que je vous ai donnée, et les Tentagriffes s'ouvriront aussitôt devant vous.*

*À bientôt j'espère,  
Eleanor.*

Narcissa froissa la lettre et la fourra bien au fond de sa poche, furieuse de constater qu'Eleanor Wimbley arrivait parfaitement à semer le trouble dans son esprit.

En rentrant au manoir, Narcissa monta dans leur chambre sans dire un mot. Elle s'assit devant l'écritoire en bois verni incrusté d'ivoire, prit sa plume, ouvrit son journal, et resta ainsi durant plusieurs minutes, ne sachant si elle devait critiquer ce qu'elle venait de voir ou en faire l'éloge. Elle repensa au grand jardin, au petit groupe d'enfants, à la voix douce du dénommé Romeald et au sourire bienveillant d'Eleanor Wimbley ; mais en posant sa plume sur le carnet rose, elle se souvint des premières pages qu'elle y avait écrites à l'âge de neuf ans, de toutes les mises en garde que son père lui avait faites à propos des Nés-Moldus, et tout ce que celui-ci lui avait enseigné ressurgit. En admettant qu'elle avait été éblouie par le pensionnat et par sa directrice,

Narcissa avait l'impression de trahir son père, et pire encore, de trahir une part d'elle-même.

Toujours indécise, elle referma son journal sans avoir écrit un mot. Puis elle prit une feuille de parchemin, et sans trop savoir ce qui l'avait décidée, elle écrivit à Daisy. Elle n'avait quasiment pas adressé la parole à son amie depuis son mariage, car elle lui en voulait de lui avoir caché la grossesse d'Andromeda ; mais la raison de leur dispute lui apparaissait désormais totalement puérile.

*Chère Daisy,*

*J'espère que tu vas bien et que ton projet de créer un nouveau modèle de balai se passe comme tu le souhaites. Si tu es d'accord, j'aimerais beaucoup aller faire un tour avec toi sur la côte, afin de prendre des nouvelles de nos dragons.*

*Viens me rendre visite dès que tu le pourras.*

*Je t'embrasse,*

*Cissy*

Narcissa ne jugea pas utile de s'excuser, estimant que sa proposition parlait d'elle-même ; mais elle griffonna tout de même un petit gnome à côté de sa signature, en souvenir de la Grotte des Gnômes Fous du jardin des Goyle, où Daisy et elle avaient passé de longues heures à rire et à discuter pendant leur enfance. Narcissa plia donc son parchemin en quatre et le plaça dans l'enveloppe bleue. Elle y écrivit l'adresse des Goyle – *Sommet de la Colline d'Émeraude* – et dessina un autre petit gnome avec amusement, puis descendit de sa chambre. En passant dans le hall d'entrée sur la pointe des pieds, elle entendit les remontrances acerbes qu'Abraaxas Malefoy adressait à son fils à propos du refus qu'il avait essuyé au pensionnat Wimbley. Puis elle sortit et se rendit dans la volière pour envoyer sa lettre, en

prenant bien soin de passer le plus loin possible de l'entrée du vivarium.

## CHEZ LES GOYLE

Dans la volière, Narcissa confia la lettre à un hibou robuste du nom d'Arcadir, qui s'envola aussitôt vers la Colline d'Émeraude. Elle savait que les hiboux des Malefoy étaient tous efficaces et parfaitement dressés ; elle n'avait donc aucun doute sur le fait que son courrier arriverait rapidement à destination.

Cependant, depuis qu'Abraxas Malefoy se servait de son fils comme d'un hibou, Arcadir et ses compagnons, désœuvrés, s'étaient laissé aller à la paresse et à la gourmandise, et ne pensaient qu'à manger du Miamhibou tout le jour durant. Arcadir, qui, quelques mois auparavant, aurait pu se vanter de pouvoir traverser le Royaume-Uni en une seule journée, traînait de l'aile malgré le faible poids de la lettre que Narcissa lui avait confiée ; il dut renoncer à atteindre Londres avant la nuit tombée et s'endormit dans un arbre qui se trouvait sur son chemin.

Le lendemain, il se remit en route, affamé et fatigué par sa nuit humide. Tout en battant des ailes, le hibou pestait intérieurement contre ses conditions de travail déplorables. Et pour commencer, est-ce que livrer une lettre de cette *Narcissa* était vraiment un travail digne d'un hibou grand-duc comme lui, le favori d'Abraxas Malefoy, qui avait toujours mené à bon port ses lettres les plus confidentielles ?

Oh oui, Arcadir était certainement un des hiboux les plus rapides et les plus fiables qu'on puisse trouver... Il n'était pas comme ces étourdis de Durmstrang, par exemple, qui avaient perdu la précieuse lettre d'admission destinée à Lucius... Quelle honte ! pensa Arcadir. Il se souvenait encore de la terrible colère

d'Abraxas Malefoy, cet été-là, une colère qui grandissait chaque fois que la nuit tombait, à mesure qu'on se rapprochait de la première rentrée de son fils, et que la lettre n'arrivait pas... Tout ça pour recevoir, trois jours après ladite rentrée, une lamentable lettre d'excuses de Durmstrang racontant que la chevêchette brune qui leur apportait la lettre d'admission avait été attaquée par un énorme volatile... Fadaïses ! Il fallait s'y attendre, pensa Arcadir. On n'avait pas idée de se fier à des chevêchettes brunes ! Non, les hiboux grand-duc, comme lui, étaient les seuls qui soient réellement fiables...

Tout en ruminant ces présomptueuses pensées, Arcadir arriva aux alentours de Londres en milieu de journée. Depuis le ciel, il repéra immédiatement la Colline d'Émeraude, jolie oasis de verdure au milieu de la grisaille londonienne. Il descendit rapidement, survola la grande maison blanche qui avait jadis appartenu à la famille Black ; il remonta en altitude pour s'éloigner des deux pitbulls des Crabbe qui s'étaient mis à aboyer furieusement en le voyant passer ; il survola ensuite la splendide roseraie des Rosier, la maison en forme de harpe des Selwyn, puis celle des Parkinson, couverte de miroirs étincelants ; et enfin, il se dirigea droit sur la maison des Goyle, la plus grande de toutes, située au sommet de la Colline, lançant ses tourelles biscornues et multicolores vers le ciel. Essoufflé, Arcadir fit une halte sur le rebord d'une de leurs fenêtres et chercha Daisy dans l'immense jardin rempli d'animaux.

Depuis son poste d'observation, Arcadir pouvait admirer l'ensemble de la propriété. Derrière la maison, le jardin luxuriant recouvrait toute la pente de la Colline d'Émeraude ; il était parcouru de sentiers ombragés qui serpentaient entre les grottes obscures, les arbres centenaires, les imposants blocs de pierre et les petits étangs marécageux. Les premiers animaux qui sautaient aux yeux étaient les plus gros : deux énormes mammifères au pelage violet et duveteux, pourvus d'une étonnante crinière rose et de trompes spiralées qui leur permettaient de s'abreuver au

bord d'un étang. Plus proches de la maison, des mouches grosses comme des bœufs broutaient le gazon, faisant étinceler dans la lumière leurs éblouissantes ailes en or massif et le duvet chatoyant qui recouvrait leur postérieur.

Arcadir regarda un peu plus haut, et plissa les yeux avec méfiance en voyant les nombreux oiseaux multicolores perchés sur les arbres centenaires. Ah, les Barbacardes, avec leur plumage bariolé, leurs trois paires d'ailes et leurs chants mélodieux... Ils faisaient les fiers du haut de leur arbre, mais ils n'étaient que des fanfarons sans aucune robustesse ! Et heureusement, ils ne prêtaient aucune attention à Arcadir : ils étaient trop occupés à esquiver les Ravluks ailés qui s'amusaient à leur voler dans les plumes.

Exaspéré par le spectacle de tous ces animaux oisifs, Arcadir se concentra sur la recherche de Daisy Goyle. Il aperçut Vera, sa mère, avec sa longue tresse de cheveux cuivrés, en train de donner des gallions à manger aux mouches géantes. Il y avait également Fergus Goyle, son mari, un petit homme au ventre rond, au crâne dégarni et à la mine toujours joyeuse, face à un chevalet en bois, en train de peindre un Arbre Nuage qui étendait vers le ciel son feuillage blanc et cotonneux. Daisy, en revanche, n'était pas dans le jardin.

Alors qu'Arcadir s'apprêtait à prendre à nouveau son envol pour faire le tour de la maison, la fenêtre qui se trouvait derrière lui s'ouvrit, et une jeune femme aux pommettes saillantes et au front extraordinairement large apparut. Avant qu'Arcadir n'ait le temps de réagir, la jeune femme le saisit fermement par le cou et lui arracha ladite lettre, avant de lui claquer la fenêtre au bec sans lui donner la moindre récompense. Furieux, Arcadir se laissa planer jusqu'aux herbes hautes qui envahissaient le jardin des Goyle, et se posa sur le chevalet de Fergus pour réclamer ne serait-ce qu'une poignée de Miamhibou. Celui-ci poussa une exclamation joyeuse :

– Oh ! Superbe ! Regarde un peu, Vera chérie, voilà un oiseau qui sait apprécier la peinture !

Ravi d'être acclamé de la sorte, Arcadir gonfla son plumage gris perle, déploya ses ailes et ouvrit grand le bec pour recevoir sa récompense ; mais Fergus Goyle se contenta de tremper son pinceau dans de la peinture orange et d'écraser ses poils gluants sur le bec d'Arcadir.

– Voilà pour toi, mon petit ! Un peu de couleur dans ta vie ! s'exclama Fergus Goyle, radieux.

Et il regarda le bec orange du hibou avec une immense fierté. Une fois remis de sa surprise, Arcadir émit un sifflement furieux, déploya ses ailes et s'envola en faisant tomber dans l'herbe la toile de Fergus Goyle.

– Coller de l'herbe sur ma peinture ! s'émerveilla Fergus. Quelle audace ! Je n'y avais jamais songé moi-même... Merci, gracieux volatile !

Arcadir siffla de nouveau en passant au-dessus de Vera, qui regardait la fenêtre de son salon avec une expression soupçonneuse, et il s'envola vers l'horizon en pestant contre cette maudite époque où les hiboux n'étaient plus traités dignement.

Malheureusement pour lui, lorsque ce pauvre Arcadir s'était posé sur le rebord de la fenêtre, il ne s'était pas douté que derrière la vitre se trouvait une personne qui aimait beaucoup se mêler de ce qui ne la regardait pas.

Quelques minutes avant l'arrivée d'Arcadir, donc, dans le salon désordonné des Goyle, Carla était assise à côté de la fenêtre, les bras croisés, et s'adonnait à une activité dont elle était particulièrement friande : fulminer. N'importe quel prétexte était bon à prendre : à la moindre contrariété, elle s'installait dans un endroit où on pourrait la remarquer, croisait ses bras sur sa poitrine et prenait une expression boudeuse qui signifiait : « Regardez-moi, je souffre terriblement ! »

Ce jour-là, Carla fulminait justement à propos d'un de ses sujets de prédilection : le désordre qui régnait dans la maison des Goyle. Car si la jeune femme convoitait depuis longtemps cette maison pour sa grandeur démesurée et sa position haut placée sur la Colline d'Émeraude, elle se serait volontiers passée de son contenu.

Dans le salon des Goyle, donc, comme dans toutes les autres pièces de la maison, chaque espace disponible était occupé par des animaux magiques ou par ce qui se rapportait à leur étude, à tel point que la cheminée mauve et bancale qui se trouvait au fond de la pièce était à peine visible depuis la fenêtre. Partout, des tarentules géantes de couleurs variables se promenaient sur les murs ; des chenilles grosses comme des avant-bras rampaient sur les rebords des fenêtres ; des casques de scaphandre remplis d'insectes reposaient sur une table en carapace de tortue ; le canapé et les fauteuils étaient occupés par des œufs de couleur, de forme et de taille diverses, ou par des bocaux de salive et d'excréments que Vera et Fergus Goyle conservaient précieusement pour en étudier les propriétés. Pour arranger le tout, un ravluk – un de ces petits singes verts, ailés et malicieux qui accéléraient la croissance des végétaux qui se trouvaient à leur portée – avait réussi à rentrer dans la maison et fouillait dans le désordre à la recherche de nourriture, éparpillant sur son passage des Veracrasse mutants et des œufs écrasés.

Le seul espace vide se trouvait au milieu de la pièce, en raison de la vente d'un énorme crâne de dragon aux Crabbe, seule victoire dont Carla pouvait se féliciter depuis son mariage avec Edgar Goyle.

Lassée de ruminer à propos du désordre ambiant, Carla fit rapidement dériver ses pensées vers le jour de son mariage avec Edgar, qui avait eu lieu un mois auparavant. Bien que la cérémonie ait été très réussie, les invités n'avaient qu'un seul sujet de conversation à la bouche : les dragons. Tout comme Carla, les invités pensaient voir Vera en offrir un à Edgar, et avaient

scruté le ciel pendant toute la cérémonie, s'attendant à voir surgir à tout instant une des gigantesques créatures. Lorsqu'Edgar avait répondu avec étonnement qu'il ne souhaitait pas obtenir de dragon, et que sa mère n'avait donc pas l'intention de lui en offrir un, un murmure déçu avait parcouru l'assistance et les invités s'étaient rapidement pressés autour de Narcissa et Daisy pour les bombarder de questions à propos de leurs nouveaux compagnons. Les deux jeunes filles avaient donc été au centre de l'attention toute la journée, et le froid qu'il semblait y avoir entre les deux anciennes camarades de Carla n'avait pas suffi à la consoler de s'être fait voler la vedette.

C'est pourquoi, quand Carla aperçut le hibou grand-duc provenant de chez les Malefoy se poser sur le rebord de la fenêtre du salon pour reprendre son souffle, elle n'hésita pas à se jeter sur lui pour lui arracher la lettre qu'il apportait.

Une fois la fenêtre refermée au bec de l'oiseau furieux, Carla examina l'enveloppe et constata avec plaisir que la lettre était adressée à Daisy.

– Cette lettre va attendre un peu avant d'atteindre sa destinataire, murmura Carla. Je vais d'abord voir ce qu'elle contient...

– Ah, Carla, c'est donc toi qui as si gentiment réceptionné le courrier, dit la voix de Vera Goyle derrière elle.

Le cœur de Carla fit un bond, et par réflexe, elle cacha l'enveloppe bleue derrière son dos. Elle n'avait pas entendu Vera entrer : celle-ci était postée près de la porte du salon, accoudée à une pioche magique qui lui servait à entretenir son jardin, et regardait sa belle-fille avec un sourire amusé. Sur son épaule, le ravluk Albert s'appliquait à adopter exactement la même attitude que sa maîtresse.

– C'est à moi, grogna Carla.

– Vraiment ? Et qui donc t'envoie des lettres ? Si mes souvenirs sont bons, Juliet Selwyn est la seule personne qui est capable de te supporter, et elle habite la maison voisine.

– Mes correspondances ne vous regardent pas, Vera !

– En effet, en effet. À moins que cette lettre ne nous soit destinée, à moi ou à ma fille, et que tu ne sois en train d'essayer de l'intercepter. Et au vu de la manière dont tu caches l'enveloppe derrière ton dos, j'ai comme un léger doute.

Carla serra l'enveloppe dans sa main, bien décidée à résister si Vera essayait de s'en emparer. Mais Vera ne semblait pas vouloir engager la lutte. Elle se contenta de regarder quelque chose qui se trouvait derrière Carla, et de faire un signe de tête dans cette direction.

Quand Carla se retourna, elle se retrouva nez à nez avec une grosse tête d'autruche, dont les yeux noirs et brillants la regardaient fixement.

Elle poussa un cri strident, et, de surprise, elle lâcha l'enveloppe bleue. Avant qu'elle ne tombe au sol, l'autruche attrapa l'enveloppe dans son bec, arrachant au passage un petit morceau de la robe de Carla. Puis ses longues pattes se replièrent sous elle, et l'autruche prit la forme d'une grosse boule de plumes qui roula jusqu'au pieds de Vera en renversant sur son passage des bœufs et de salive. Puis ses longues pattes se déplièrent, et l'autruche déposa l'enveloppe bleue dans la main de Vera.

– Merci, Pantruche, sourit Vera en caressant le duvet rose qui recouvrait la tête de l'Autruche Rétractable. Voyons... Miss Daisy Goyle, Sommet de la Colline d'Émeraude, Chambre rose du troisième étage... Aurais-tu changé de prénom, Carla ? Et de chambre ? Je n'en ai pas été avertie.

Sur l'épaule de Vera, Albert feula en direction de Carla, et Pantruche l'imita en émettant un sifflement affreux.

– Ça n'est pas de chance pour toi, claironna Vera, je surveille l'horizon aujourd'hui... Car j'attends un colis !

– Encore un colis ? gémit Carla. Qu'est-ce que c'est, cette fois-ci ? Des limaces mangeuses de chair ? Des castors à dents de sabre ?

– Rien de tout cela. Ce sera une surprise !  
– Une surprise ? Oh, misère... Nous n'avons déjà que trop d'animaux dans cette maison ! Nous devrions en vendre, et non en acheter !

– Carla, comme je l'ai déjà dit une bonne centaine de fois, je vendrai ce qu'il me plaira de vendre...

– Mais réfléchissez un peu, nous pourrions en tirer une fortune ! Tenez, vos Dopsidons, qui pondent des œufs d'or... Je me suis renseignée, ils valent le triple de leur poids en Gallions ! Nous serions riches, et sans avoir à nous occuper de ces immondes bestioles !

Vera répondit par un petit rire et un haussement d'épaules.

– Avec le train de vie que tu mènes, ma chère Carla, la somme que nous obtiendrions sera dilapidée en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Mes chers Dopsidons alimentent notre fortune depuis des années, et ça n'est pas près de changer... Même si, j'en conviens, ils sont un peu moins productifs depuis que ce *Voldemort*...

– Oh ! Par pitié, arrêtez de prononcer ce nom, nous pourrions nous attirer sa colère !

– ...monte en puissance. Toutes ces mauvaises ondes doivent perturber mes petits protégés...

Alors que Vera laissait sa phrase en suspens, Edgar Goyle fit irruption dans la pièce, plongé dans ses pensées. En voyant l'expression exaspérée de Carla, il comprit immédiatement ce qui se passait, et amorça aussitôt un demi-tour vers l'extérieur de la pièce.

– EDGAR ! rugit Carla. Viens ici immédiatement !

Edgar Goyle se figea et obéit, résigné. Carla roula des yeux furieux et fit un signe à son mari – un petit mouvement de tête menaçant et aussi peu subtil que ce dernier.

Les joues d'Edgar Goyle rougirent instantanément. S'il y avait bien quelque chose qu'il détestait davantage que ces

confrontations incessantes entre sa femme et sa mère, c'était d'être pris à parti comme il l'était à ce moment précis.

– Maman, euh... Carla voulait bien faire, je t'assure, bafouillait-il.

– Permetts-moi d'en douter, répliqua sèchement Vera.

– Maman, s'il te plaît... Carla... Carla ne se sent pas chez elle dans cette maison.

– Une maison ? couina Carla. C'est un véritable zoo ! Hier, un ravluk est rentré dans ma chambre et a volé toutes mes broches !

– Oui, Vorax, celui que tu as tenté d'ébouillanter parce qu'il occupait le siège du jardin, répondit placidement Vera.

– Ah ! Vous allez tous me rendre folle ! s'écria Carla en faisant mine de tomber dans les pommes.

Vera Goyle se mit à caresser rêveusement les poils rouges d'une chenille dodue qui se promenait sur l'étagère la plus proche.

– Ma chère Carla, si tu souhaites te trouver un autre domicile qui te conviendrait mieux, je n'y vois aucune objection, dit-elle sans cesser de sourire. Et si tu continues d'intercepter notre courrier, je me ferais un plaisir d'accélérer la procédure.

Et Vera tourna les talons pour mettre fin à la discussion, Albert sur son épaule, mais Carla ajouta perfidement :

– Ah, Vera, j'allais oublier... Edgar a quelque chose à vous dire... À propos de *Vous-Savez-Qui*, dont vous parliez justement il y a un instant...

Vera se retourna vers son fils, et haussa un sourcil, abandonnant pour quelques instants son assurance joyeuse.

– Il veut rejoindre ses rangs, dit Carla.

Edgar Goyle était devenu écarlate, de la pointe de ses orteils à la racine de ses cheveux.

– Euh... Ça... Ça n'est pas tout à fait ça, ma chérie... Et puis, tu n'étais pas obligée d'en parler maintenant...

– Qu'est-ce que c'est que ces histoires, Edgar ?

Pour la première fois depuis le début de leur conversation, la voix de Vera trembla légèrement.

– Vous avez bien vu le message qu'ils ont fait passer ! cria Carla. Ceux qui le rejoignent seront glorifiés, et les autres, écrasés !

– Ce sont des sottises ! explosa Vera. Voldemort est un dangereux mage noir, certes, mais il est hors de question de céder à la panique ! Et il est – écoute-moi bien, Edgar – il est hors de question que mon fils prenne part à ces atrocités ! Alors vous allez me faire le plaisir d'oublier cette folie des grandeurs, et vous allez faire comme tout le monde : rester tranquille, et attendre les instructions du Ministère !

Carla ouvrit la bouche, mais Vera la fit taire d'un geste sec.

– Plus un mot, Carla ! Et maintenant, sors de cette pièce !

Dès que les grommellements de Carla eurent disparu dans le couloir, Vera se tourna vers Edgar. Il essayait de se faire tout petit, ce qui était particulièrement compliqué en raison de son importante corpulence.

– Tu as épousé une folle, mon fils, constata Vera, dépitée. Je ne l'ai jamais appréciée, mais je dois dire que depuis quelque temps, son orgueil prend de plus en plus de place dans cette maison... Elle te mènera à ta perte, je te l'ai déjà dit : tu ferais mieux de la chasser avant qu'elle ne nous cause du tort !

Edgar secoua vigoureusement la tête et Vera cessa d'insister. Elle était dans une impasse : si elle chassait Carla de sa maison, Edgar s'en irait avec elle, et alors elle perdrait de vue son fils, que malgré sa lenteur d'esprit et sa maladresse, elle aimait de tout son cœur. Mieux valait, même si cela mettait ses nerfs à rude épreuve, supporter la présence de Carla et continuer ainsi à exercer un minimum de contrôle sur leurs activités...

Incapable de raisonner son fils, Vera se résigna à sortir du salon, absolument furieuse, et monta les escaliers qui menaient au troisième étage, où se trouvait la chambre de sa fille Daisy. Chacun de ses pas résonnait avec force dans la maison, car elle

écrasait chaque marche avec autant de conviction que s'il s'était agi de Carla elle-même.

Arrivée au troisième étage, elle traversa un couloir tortueux et toqua à la porte peinte en rose de la chambre de sa fille.

– Oui ?

– C'est moi, ma chérie...

– Entre, entre !

Vera poussa la porte, et faillit recevoir un minuscule balai dans l'œil. En réalité, toute la chambre de Daisy contenait une vingtaine de balais miniatures, qui faisaient une dizaine de centimètres et qui voletaient partout dans les airs, en se cognant de temps à autre sur les murs rose vif.

Depuis sa sortie de Poudlard, deux ans plus tôt, Daisy n'avait qu'une idée en tête : innover en matière de balai volant. Le dernier *Luminos 3000* avait été une grande déception pour les passionnés de Quidditch : après d'innombrables promesses de vitesse stupéfiante et de maniabilité inédite, le modèle mis en vente était bourré de fautes de fabrications, et les ventes étaient retombées aussi vite qu'elles ne s'étaient envolées.

Daisy, tout comme de nombreux autres jeunes sorciers ambitieux, rêvait de s'emparer du créneau. Elle avait toujours été fascinée par les lois si particulières qui s'appliquaient au vol de balai ; après avoir passé ses ASPIC avec brio, elle avait lu les sept tomes du *Traité sur l'aérodynamique des véhicules magiques* ; et lorsqu'elle n'aidait pas sa mère à nourrir et à soigner leurs nombreux animaux, elle fabriquait des balais miniatures et tentait de trouver la nouvelle formule ou le nouveau matériau qui ferait la une de *Balai-Magazine* et qui révolutionnerait le monde du Quidditch.

Pour l'instant, elle n'avait rien trouvé, mais elle ne désespérait pas. Son bureau était recouvert de parchemins remplis de formules compliquées et raturées, ses doigts étaient constellés de tâches d'encre, mais cela ne l'empêchait pas de sourire tranquillement à sa mère, confortablement installée dans une

coquille Saint-Jacques géante qui lévissait cinquante centimètres au-dessus du sol et qui lui servait de fauteuil.

Face à sa fille cadette, Vera se détendit immédiatement. Edgar lui causait du souci, mais heureusement, Daisy était une source inépuisable de bonheur et de fierté.

– J'ai du courrier pour toi, dit Vera.

Elle lui tendit l'enveloppe bleue. Elle n'avait plus aucune envie de parler de Carla.

– Je pense qu'il s'agit de Narcissa, dit-elle. Le plumage du hibou qui l'a apporté était bien trop beau pour ne pas appartenir aux Malefoy ! Et regarde, il y a un petit gnome dessiné sur l'enveloppe.

– Cissy ! s'exclama Daisy en déchirant l'enveloppe avec enthousiasme. Oui, tu as raison c'est bien elle. Vraiment, elle est incorrigible ! Depuis des mois, elle ne m'adresse pas la parole à cause de cette histoire avec Andromeda, et maintenant, elle m'écrit comme une fleur, comme si de rien n'était ! Comme s'il ne s'était rien passé !

Vera s'assit à côté de sa fille dans la grosse coquille Saint-Jacques qui lui servait de fauteuil.

– Ne sois pas trop dure avec elle, ma chérie. Lors de son mariage, elle avait perdu sa mère et sa sœur du même coup, moins d'un an auparavant. Tous ces bouleversements ont pu la pousser à commettre des erreurs de jugement. Vois comment elle se comporte avec toi, mais cette lettre ressemble beaucoup à une manière déguisée de te demander pardon.

– Ne t'inquiète pas, Maman, sourit Daisy. De toute façon, il n'y a rien que je ne puisse pas pardonner à Cissy.

Alors que Vera caressait tendrement la joue de sa fille, Carla passa sa tête dans l'embrasure de la porte, l'air plus odieux que jamais. Elle s'approcha lentement de Daisy pour lire par-dessus son épaule, mais celle-ci replia vivement la lettre, sur la défensive.

– Je ne t'ai pas autorisée à entrer, fit remarquer Daisy.

– J'ai entendu qu'il s'agissait de Narcissa, dit Carla d'une voix mielleuse. Je voulais simplement avoir de nouvelles... Après tout, c'est mon amie aussi.

– Elle va très bien, répliqua Daisy. J'irai la voir cette après-midi, et je n'oublierai pas de lui transmettre toute ton affection.

Carla eut un petit rire moqueur.

– Tout de même, quand j'y pense... Narcissa doit être tellement soulagée d'avoir épousé Lucius, après ce qu'Andromeda a fait. Honnêtement, c'était inespéré. Lucius aurait pu épouser quelqu'un de tellement mieux que Narcissa ! Juliet Selwyn, par exemple... Et elle, au moins, ne compte pas de Sang-de-Bourbe dans sa famille !

Daisy fusilla Carla du regard.

– Je n'apprécie pas beaucoup Lucius, mais au moins, il a été assez intelligent pour faire passer son affection pour Narcissa avant les préoccupations stupides dont tu parles, répondit-elle sèchement.

– Hum... Intelligent, je ne sais pas... Mais au moins, leur domaine est ordonné, grimaça Carla en repoussant du bout du pied un énorme Cafardos à crête qui s'intéressait d'un peu trop près à la consistance de ses petits chaussons.

Et, voyant qu'elle ne pourrait leur soutirer aucune information croustillante, Carla s'en alla, et Daisy agita sa baguette vers la porte pour que celle-ci se ferme derrière elle.

– Cette fille est infernale, s'indigna Daisy. Je me demande ce qu'Edgar peut bien lui trouver.

Vera acquiesça, l'air grave.

– Une vraie plaie, en effet... Ton pauvre frère se fait mener par le bout du nez, mais impossible de lui faire entendre raison.

Elles restèrent silencieuses quelques instants, découragées par l'impasse dans laquelle elles se trouvaient. C'est Daisy qui finit par prendre la parole, pour aborder un sujet plus léger.

– Pour cette après-midi, est-ce que je peux emprunter la moto ? Je pense que nous allons rendre visite à nos dragons.

– Mais bien sûr, ma chérie. C'est un excellent choix, ça vous changera les idées...

## L'ANCÊTRE DE TOUS LES MALEFOY

Après le déjeuner, Daisy enfourcha la moto rose de sa mère et partit en pétaradant dans l'allée pavée de la Colline d'Émeraude. Alors qu'elle s'apprêtait à décoller, elle constata, dépitée, la présence d'Hector et Rascus Crabbe en travers de son chemin.

– Eh, Daisy !

– Alors, miss Goyle, on se promène ?

Daisy serra les dents, enfonça rageusement l'accélérateur, et la moto décolla, survolant les deux énormes jumeaux Crabbe qui poussèrent des exclamations déçues.

– Reviens ! beugla Hector Crabbe en essayant de lui attraper le pied.

Daisy l'esquiva et la moto rose bonbon de la famille Goyle monta dans les airs à une vitesse impressionnante. Lorsqu'elle passa au-dessus de l'imposante grille en fer forgé qui marquait l'entrée de la Colline d'Émeraude, Daisy enfonça le bouton d'invisibilité et la moto parut se volatiliser.

– Quels mufles, ces deux-là, soupira-t-elle en secouant la tête.

Puis elle jeta un œil sur la boussole incrustée dans le guidon et mit le cap sur le Wiltshire.

Sur le trajet qui la menait au manoir des Malefoy, Daisy observa le paysage avec affliction. On n'y voyait pas grand-chose, car une brume glacée flottait au-dessus du sol. Partout, insidieusement, les forces obscures gagnaient en puissance, et les animaux comme les plantes en étaient affectés. Alors que l'automne commençait tout juste, la plupart des arbres avaient déjà abandonné leur feuillage, et leurs branches se

recroquevillaiement sur elles-mêmes, comme apeurées. De même, sur son trajet, Daisy manqua d'être percutée par un essaim d'oiseaux migrateurs qui fuyaient vers des terres plus apaisées.

Daisy ne retrouva son sourire qu'en apercevant les innombrables tourelles du manoir des Malefoy se découper dans la brume. Celui-ci, entouré d'un solide Sortilège de Repousse-Nuages, ne souffrait absolument pas des lambeaux de brume qui s'enroulaient autour des habitations environnantes. Elle atterrit sur le perron de marbre noir, essuya ses joues humides, poussa les deux battants de l'imposante porte d'entrée et entra dans le manoir d'un pas décidé.

– Qui va là ? couina un vieil elfe à la peau verdâtre qui descendait le splendide double escalier du hall d'entrée.

– Oh, bonjour... Prunnas, c'est bien ça ? Je viens rendre visite à Narcissa.

Le vieil elfe la regarda avec méfiance. Sa peau était parcourue de stries vertes, comme l'écorce d'un vieil arbre ; il avait un nez qui ressemblait à un gros bec plat, qui lui donnait une voix nasonnante, et de petits yeux noirs et perçants.

– La maîtresse ne reçoit jamais de visites, marmonna-t-il. C'est louche.

Avant que Daisy n'ait eu le temps d'insister, une voix plus fluette retentit depuis l'étage :

– Mais si, justement, la maîtresse attendait quelqu'un ! Elle m'en a parlé ce matin, pendant que je la coiffais... C'est peut-être vous ?

Une petite elfe à la peau rose et rebondie apparut en haut des marches, souriante.

– Ce doit être moi, en effet, sourit Daisy.

– Elle sera ravie de vous voir, elle vous attendait avec impatience ! Elle est dans le grand salon !

– Lidelys ! protesta Prunnas. Nous devons demander l'autorisation du Maître avant de faire rentrer quelqu'un !

– Venez, madame, je vous emmène !

Lidelys dévala les escaliers en bousculant Prunnas, débarrassa Daisy de sa lourde cape orange et la prit par la main pour la mener au salon.

– Maîtresse ! Votre amie est là ! couina-t-elle.

Narcissa, qui était assise auprès du feu sur un grand canapé de cuir, se leva d'un bond.

– Daisy ! s'exclama-t-elle.

– Cissy ! lui répondit Daisy en venant à sa rencontre.

Les deux amies s'étaient vues pour la dernière fois lors du le mariage d'Edgar et Carla, deux mois auparavant. Lorsque Daisy l'étreignit avec enthousiasme, elle trouva que Narcissa était encore plus pâle qu'auparavant.

– Lucius n'est pas là ? demanda Daisy.

– Non... Il a été invité à l'inauguration du nouveau Département des Catastrophes Magiques. Notre fortune a amplement contribué à le rénover.

– Oh, je vois. Dis donc, il est plus occupé que le Ministre !

Narcissa haussa les épaules avec un sourire forcé qui ne trompait personne.

– J'y étais invitée aussi, mais j'ai préféré me reposer, dit-elle en guise d'explication, comme pour sous-entendre que sa vie était toute aussi trépidante que celle de son mari.

– Je te comprends dit Daisy pour détendre l'atmosphère. Ces fêtes doivent être d'un ennui... Alors, on va revoir nos deux dragons ? J'espère qu'ils sont en forme ! Tu as ton sifflet ?

Narcissa accepta avec un enthousiasme un peu plus franc, et acquiesça en désignant le sifflet vert couvert d'écailles qui était suspendu à son cou. Les deux amies sortirent et enfourchèrent la moto en se moquant discrètement de la voix nasonnante de Prunnas. Tout en gloussant, elles atteignirent rapidement la côte ; sur le trajet, la brume se dissipa et l'air se radoucit autour d'elles.

Elles posèrent pied à terre en haut de falaises battues par les vents, couvertes d'un tapis herbeux, quelques mètres au-dessus

des vagues qui s'écrasaient contre la roche. Leurs capes claquaient dans le vent et leurs cheveux venaient leur chatouiller les narines.

– Parfait ! déclara Daisy par-dessus le vagissement du vent. Je suis venue plusieurs fois ici, il n'y a jamais personne !

Elle sortit son sifflet violet du col de sa robe et le tritura avec impatience.

– On y va ?

– On ne risque pas d'être vues ? s'inquiéta Narcissa en regardant autour d'elle.

– Mais non, les Rocheux Irlandais volent toujours au ras des falaises. Dans le pire des cas, les Moldus qui sont près d'ici entendront une sorte de grondement, pas plus.

– Bon, très bien... Dans ce cas, allons-y.

Tout en frissonnant d'excitation, Daisy et Narcissa soufflèrent dans leurs sifflets et leur bruit strident et familier leur vrilla les tympans. Au lieu de s'arrêter lorsqu'elles cessèrent de souffler, le bruit se fit plus strident encore, et elles durent se boucher les oreilles pour ne pas endommager leur audition.

– Il faudra qu'on arrange ça, dit Daisy. C'est insupportable...

Mais heureusement, au bout d'une minute à peine, deux bruits énormes se firent entendre dans le lointain et les sifflets cessèrent d'émettre ce son odieux. Aussitôt, Daisy et Narcissa se prirent la main avec un regard enfantin, et gloussèrent avec impatience.

– J'ai hâte ! s'exclama Daisy.

Les grondements s'amplifiaient, de plus en plus impressionnants ; ils se rapprochaient et semblaient maintenant provenir de la falaise en-dessous d'elles.

– Ils doivent être tout près... AH !

De surprise, Narcissa s'agrippa au bras de Daisy : deux gigantesques créatures couvertes d'écailles venaient de surgir de la falaise.

– Balaur ! Ramia !

Deux formes ailées se détachèrent dans le ciel et projetèrent leurs ombres immenses sur le sol. Pendant quelques instants, elles

tournoyèrent autour de Daisy et Narcissa en poussant des rugissements de joie. Tout en ralentissant son atterrissage à l'aide de ses deux immenses ailes, Ramia se posa en premier à côté de Daisy et s'ébroua vigoureusement, faisant étinceler ses écailles violettes dans la lumière de l'après-midi. Balaur, lui, vola au ras du sol sur quelques centaines de mètres, tout en labourant la terre avec sa queue hérissée de pics rocheux ; puis il revint vers Narcissa et se posa à côté d'elle en ronronnant, visiblement ravi de retrouver sa maîtresse.

– Tu es magnifique, murmura Narcissa.

Les deux dragons avaient encore légèrement grandi ; deux paires d'énormes cornes pointues avaient commencé à pousser de part et d'autre de leurs têtes. Narcissa retrouva avec bonheur le regard vert et malicieux de Balaur, ses mouvements souples et majestueux, sa peau sombre et brillante qui semblait faite de roche, ses pattes puissantes qui faisaient trembler la terre lorsqu'il se déplaçait. Il lui donna un vigoureux coup de langue râpeuse qui déchira sa robe, puis abaissa vers elle sa tête cornue afin d'être caressé.

Le souffle brûlant du dragon lui ébouriffa les cheveux, et aussitôt qu'elle eut plongé son regard dans les yeux mouvants et espiègles de son compagnon, Narcissa se sentit enveloppée par l'enthousiasme et l'affection fidèle qu'il lui portait. Du plat de la main, elle caressa avec bonheur ses écailles aux reflets verts qui diffusaient une douce chaleur, et se hissa sur la pointe des pieds pour toucher la bosse pierreuse qui luisait paisiblement au milieu de son front.

Alors qu'elle l'effleurait du bout des doigts, Narcissa retrouva cette impression délicieuse qu'elle avait eu au cours de leur première rencontre, le jour de son mariage : celle que tous ses sentiments, même les plus intimes et les plus contradictoires, étaient parfaitement entendus et compris, sans être jugés d'aucune façon. Son cœur s'allégea comme par magie ; elle

raffermit sa prise sur la bosse, prit une profonde inspiration et ferma les yeux pour savourer ce sentiment de plénitude.

Ses tracas ayant cessé de parasiter ses pensées, elle put se concentrer à son tour sur ce que le dragon éprouvait en cet instant. À travers le simple contact de sa paume sur son front, toutes les perceptions de l'énorme créature parvenaient à Narcissa avec une intensité et une précision renversantes : le bonheur et l'excitation qui faisaient frétiller sa queue, mais aussi l'énorme cœur qui pulsait des battements lents et profonds dans sa poitrine, les griffes qui trépignaient d'impatience sur la roche ou encore les écailles qui frémissaient sur ses muscles bouillonnants. Quelques instants plus tard, Narcissa se sentait aussi euphorique que son compagnon ailé et ses mésaventures récentes lui semblaient parfaitement secondaires. Ravie, elle éclata de rire, et son dragon lui donna un nouveau coup de langue, encore plus vigoureux.

– Allez, Cissy, en selle ! dit la voix de Daisy plusieurs mètres au-dessus d'elle.

Tout à sa joie de retrouver son compagnon ailé, Narcissa en avait presque oublié la présence de son amie. Celle-ci avait déjà enfourché Ramia, et, du haut de son encolure hérissée de pics rocheux, elle regardait Narcissa avec défi.

Balaur poussa un rugissement excité et inclina le cou pour faciliter l'ascension de Narcissa. Elle se délesta donc de sa cape, grimpa prudemment sur l'aile de Balaur, puis effectua avec agilité le reste de l'ascension et enfourcha le dos du dragon. Ses jambes se calèrent parfaitement dans les plateformes écaillées qui se trouvaient sur l'encolure, et elle s'agrippa aux deux pics rocheux qui se trouvaient devant elle.

– Et voilà, murmura-t-elle.

Elle se trouvait déjà à trois bons mètres du sol, et eut un petit sursaut quand Balaur se redressa complètement.

– Oh ! Doucement, doucement...

Devant eux, Daisy encourageait Ramia à s'envoler. La dragonne violette ne se le fit pas dire deux fois : avec lourdeur, elle fit quelques pas vers le bord de la falaise et se jeta dans le vide. Narcissa entendit Daisy crier de surprise, puis éclater de rire dans le tumulte des vagues.

– Oh, là là, murmura Narcissa, soudain apeurée.

Elle sentit une vague de chaleur se diffuser au niveau de ses mains, et comprit que Balaur essayait de la rassurer.

– On y va tranquillement cette fois-ci, d'accord ? murmura-t-elle.

Balaur se retourna pour lui lancer un regard espiègle et compréhensif. Il remua gentiment pour éprouver la stabilité de sa cavalière, puis attendit qu'elle lui donne le signal de départ.

– Allez, c'est parti, dit Narcissa en caressant la peau écaillée qui se trouvait devant elle.

Avec précaution, il déploya ses ailes immenses, fit quelques pas sur le sol herbeux et donna une impulsion pour décoller. Narcissa se cramponna de toutes ses forces et sentit le corps de Balaur s'affranchir de la gravité, lui donnant une impression grisante de puissance et de légèreté.

Balaur vola au-dessus du sol pendant quelques secondes, puis vira doucement de côté pour survoler la mer. Là, ils aperçurent Daisy et Ramia qui volaient en tournoyant juste au-dessus des vagues, soulevant des gerbes d'écume lorsque la queue de Ramia heurtait l'une d'entre elles. Daisy riait aux éclats et leur faisait de grands signes, radieuse.

– Cissy ! Venez par ici !

Balaur se stabilisa au-dessus d'eux et poussa un rugissement ravi, aussitôt imité par Ramia. Sous Narcissa, le vent puissant s'engouffrait dans les ailes du dragon et le maintenait parfaitement stable. Elle avait de nouveau l'impression que ces immenses ailes et cette infallible stabilité lui appartenaient pleinement, et bientôt, il ne resta plus rien de son appréhension initiale.

Au-dessus d'elle, le soleil filtrait à travers une étendue infinie de nuages, et en-dessous, la mer scintillait à perte de vue, immense, mouvante et bleue. Pendant un long moment, Narcissa se contenta de planer tranquillement au-dessus des falaises, décrivant de larges cercles pour admirer la vue, confortablement accoudée à l'encolure de Balaur et bercée par le roulis de ses battements d'aile ; ses cheveux blonds étaient fouettés par le vent, et elle repensait à la Chaumière aux Coquillages, à sa mère et à ses sœurs, envahie par une douce nostalgie. En-dessous d'elle, le corps massif du dragon diffusait une aura inexplicable, qui la réchauffait et enveloppait ses peines d'un fluide réconfortant.

Daisy, quant à elle, encourageait sa dragonne à faire des acrobaties spectaculaires : toutes les deux montaient vers le ciel à la verticale, survolaient Narcissa et Balaur puis se laissaient tomber en piqué, vrillaient au ras des falaises et se redressaient en surfant entre les vagues avec agilité.

Lorsque le soir commença à tomber, les deux amies se décidèrent à regagner la falaise, où la moto rose de Daisy les attendait sagement. Narcissa mit pied à terre et rejoignit Daisy, qui haletait et ruisselait d'eau salée après avoir fait plusieurs pirouettes au ras des vagues avec Ramia.

– Je suis trempée, rit-elle. Vite, ma baguette...

Elle passa sa baguette le long de ses vêtements et de ses cheveux, et fut entièrement sèche en un instant. Ramia, elle, décida de s'ébrouer au-dessus d'elles et les arrosa à nouveau d'une pluie d'embruns.

Après avoir fait leurs adieux à leurs montures et leur avoir promis qu'elles reviendraient vite, Narcissa et Daisy se renvolèrent sur la moto des Goyle pour arriver avant la nuit tombée. À leur retour, Narcissa était tout à fait revigorée ; elle insista donc pour entraîner Daisy faire une longue balade dans son merveilleux jardin, éclairé par de jolies bulles de lumière qui lévitaient dans les airs. Une bruine légère tombait sur le

Wiltshire, mais grâce aux parafeuilles qui flottaient docilement au-dessus de leurs têtes, les deux amies n'en furent pas incommodées. Tout en lui faisant goûter les Savorines et les Flavirs Argentés, Narcissa eut tout le loisir de raconter à Daisy à quel point Lucius était un mari formidable, et comme la vie était douce dans sa nouvelle demeure. Elle omit délibérément de lui parler de ses longues soirées de solitude, de leur visite au pensionnat Wimbley et du vague malaise qui grandissait en elle depuis des mois.

– Tu as de la chance de vivre ici, dit doucement Daisy en faisant briller un flavir argenté couvert de gouttelettes d'eau dans la lumière des lanternes flottantes. Partout ailleurs, la situation se détériore terriblement...

Daisy lui donna alors des nouvelles du monde extérieur. Contrairement à ce que le Ministère essayait de faire croire aux sorciers pour les empêcher de céder à la panique, Voldemort et ses sbires étaient loin de s'affaiblir. Ces derniers s'étaient même donné un nom : les Mangemorts. Leurs agressions ne se limitaient plus aux quartiers Moldus mal famés, mais visaient désormais des lieux fréquentés ; ainsi, dans le mois précédent, trois restaurants et un lieu moldu rempli de provisions appelé *supermarché* avaient été attaqués. De nombreux commerces, moldus ou sorciers, avaient donc fermé provisoirement leurs portes, ce qui rendait l'atmosphère encore plus pesante.

Mais parmi tous ces faits sordides, l'affaire qui défrayait actuellement la chronique était le meurtre récent de Cassandra Shelby, capitaine de la Brigade de la Police Magique. D'autres sorciers – principalement des Nés-Moldus ou leur famille – avaient déjà été tués auparavant, mais ceux-ci se promenaient dans la rue ou dans un endroit public ; à l'inverse, Cassandra Shelby avait été retrouvée morte chez elle, dans sa demeure pourtant entourée des Sortilèges de Protection les plus puissants parmi ceux qui existaient et qui étaient, jusqu'ici, un moyen rassurant de se protéger de la menace ambiante. Une enquête

était en cours, mais personne ne parvenait à donner une réponse satisfaisante aux journalistes de *La Gazette du Sorcier*, qui harcelait le Ministère pour savoir comment des Mangemorts avaient pu s'introduire dans le domicile si bien gardé de Cassandra Shelby.

La panique de la population était donc de plus en plus difficilement maîtrisable. Eugenia Jenkins, la Ministre, était d'ailleurs vivement critiquée par Bartemius Croupton, le Directeur du Département de la Justice magique, pour la faiblesse des mesures entreprises.

– Mais, sur la Colline d'Émeraude ? l'interrompt Narcissa. Vous n'êtes pas embêtés par toutes ces histoires de Mangemorts, si ? Ils en veulent aux Moldus et à leurs défenseurs, ils ne s'attaqueront sûrement pas à nous...

– Non, pas encore de Mangemorts sur la Colline d'Émeraude, soupira Daisy. Mais cela ne saurait tarder, je vois Evan Rosier et Damian Nott se parler sans cesse à voix basse et cela n'augure rien de bon...

Daisy en profita pour parler de sa propre maison, qui ne lui offrait pas le répit recherché depuis que l'odieuse Carla avait emménagé chez eux.

– Carla a changé, soupira Daisy alors qu'elles revenaient lentement vers le manoir en traversant la serre des plantes tropicales. Elle exerce une mauvaise influence sur mon frère. Elle le harcèle pour qu'il rejoigne les Mangemorts, et surtout, elle voudrait nous chasser de la maison, mes parents et moi, pour être la seule maîtresse des lieux et pouvoir vendre tous nos animaux à des trafiquants. Maman et Papa l'en empêchent, mais pour combien de temps ?

Quand Daisy eut terminé son compte-rendu effarant, Narcissa passa un long moment à la réconforter, et à lui assurer qu'elle serait toujours la bienvenue au manoir des Malefoy dès qu'elle en éprouverait le besoin. Et tout en disant cela, la main sur l'épaule de Daisy, Narcissa se félicita intérieurement de s'être

exilée dans son grand manoir, et de s'être ainsi abritée des tourments du monde extérieur – sans se douter, bien évidemment, que ceux-ci n'avaient jamais été aussi proches de venir frapper à sa porte.

Lorsqu'elles rentrèrent au manoir, elles demandèrent à Lidelys de leur apporter deux thés brûlants et allèrent s'installer au salon, près de la cheminée au somptueux manteau de marbre dans laquelle un grand feu brûlait sans discontinuer. À peine s'étaient-elles confortablement installées dans le canapé de cuir que Prunnas se présenta à elles. Il tenait un plateau d'argent à la main, sur lequel se trouvait une enveloppe rouge – de la même couleur que la couverture du précieux livre de comptes d'Abraxas Malefoy.

– De la part du Maître, dit Prunnas d'une voix mauvaise, en décochant un regard noir à Daisy.

Narcissa saisit l'enveloppe, fit un petit signe à Prunnas pour lui demander de déguerpir, et celui-ci obtempéra en maugréant. En ouvrant l'enveloppe, Narcissa découvrit un mot particulièrement aimable écrit par la plume acérée d'Abraxas Malefoy :

*Chère Narcissa,*

*Premièrement, je tiens à vous rappeler que ce manoir n'est pas un moulin : gardez à l'esprit qu'il faut m'avertir lorsque vous souhaitez accueillir des invités.*

*Et ensuite, je reçois quelques amis ce soir. Pour des raisons que vous n'avez pas à connaître, je souhaite que cette visite reste entre eux et moi. Je vous prierai donc de rester dans votre chambre après vingt-deux heures.*

– Décidément, il n'a pas l'air commode, sourit Daisy en lisant par-dessus l'épaule de Narcissa.

Celle-ci fronça les sourcils, interloquée, et regarda à nouveau par-dessus son épaule avec l'impression désagréable d'être observée.

– Je le déteste, dit Narcissa à voix basse, pour ne pas être entendue des personnages qui habitaient les portraits les plus proches. Il critique tout ce que je fais, et il se sert de Lucius comme d'une marionnette...

– D'après ce qu'on m'a dit, ça n'a pas l'air de déplaire à Lucius, objecta gentiment Daisy.

La remarque n'était pas malveillante, mais Narcissa lui fit comprendre d'un regard qu'il valait mieux pour elle qu'elle ne critique pas ouvertement Lucius devant elle. De manière générale, Narcissa détestait que quiconque remette Lucius en question, car avec lui, c'était tous les choix de Narcissa qui chancelaient ; et comme elle avait parfois du mal à se persuader elle-même qu'elle avait fait les bons, surtout depuis qu'ils avaient visité le pensionnat Wimbley, elle refusait que d'autres avis que le sien viennent s'immiscer dans cet équilibre déjà fragile. Et Daisy le comprit aussitôt, car elle fit un geste désinvolte de la main et poursuivit tout naturellement :

– Et sinon, tu n'as pas envie de savoir qui sont les mystérieux invités d'Abraxas Malefoy ?

– Pfff... Je me demande qui peut bien lui rendre visite. Il ne sort jamais, et ne reçoit personne... Si tu veux mon avis, il ne s'agit pas du tout d'une sympathique petite réunion entre amis.

– Allez, réponds à ma question : ça te dirait de savoir de quoi il s'agit, oui ou non ?

Le regard de Daisy brillait de malice.

– C'est peine perdue, soupira Narcissa. Je suis certaine qu'ils vont s'enfermer dans sa bibliothèque, là-bas, et Abraxas Malefoy a jeté un Sortilège d'Impassibilité sur la porte : impossible de regarder par la serrure ou d'entendre quoique ce soit !

Mais contre toute attente, le sourire de Daisy s'élargit encore.

– Je crois que j'ai ce qu'il nous faut...

Devant l'air interrogateur de Narcissa, Daisy claqua des doigts et sortit fièrement de sa poche un carré de tissu blanc, au centre duquel était brodé un grand œil bleu.

– C'est un mouchoir ? demanda Narcissa en haussant un sourcil, circonspecte.

– Non, un chiffon, dit Daisy comme si la nuance était d'une importance capitale. Mais pas seulement ! Rappelle-toi, on nous en a parlé dans un cours sur les objets magiques, en dernière année... Bon, c'est vrai que tu n'avais pas trop la tête à ça, à ce moment-là... C'est un Chispion !

– Un Chispion ?

Daisy hocha la tête avec enthousiasme, mais Narcissa n'arrivait pas à se départir de son scepticisme.

– Et ce... Ce *Chispion* va nous chuchoter à l'oreille qui vient rendre visite à Abraxas Malefoy ?

– Il va nous aider à le découvrir, dit Daisy en se levant. Où est la bibliothèque dont tu parlais ?

– Qu'est-ce que tu veux y faire ? s'inquiéta Narcissa. Abraxas remarque tout. Si nous bougeons le moindre objet d'un millimètre, il le saura.

– Ne t'en fais pas, je ne déplacerai rien.

Narcissa se laissa convaincre et l'emmena vers la bibliothèque, tout en s'arrêtant à chaque porte et à chaque couloir pour regarder à droite et à gauche afin de s'assurer qu'Abraxas Malefoy ou l'elfe Prunnas n'étaient pas dans les parages.

– À l'heure qu'il est, il doit être dans l'aile Nord, en train de distiller ses horribles potions, chuchota-t-elle à Daisy qui regardait par-dessus son épaule avec espièglerie.

Enfin, Narcissa passa la double porte qui menait à la bibliothèque et fit entrer Daisy. La pièce était grande, circulaire ; une large table ronde en ébène occupait le centre de la pièce et le sol était recouvert d'une lourde peau d'ours polaire, dont la tête aux yeux vides exhibait ses crocs aiguisés en direction de la porte d'entrée. Sur une commode, un globe

céleste gravé de la carte des étoiles côtoyait la maquette d'un fabuleux trois-mâts et une épée au pommeau finement ciselé, enveloppée d'un fourreau enrichi de pierreries.

Mais l'attention de Daisy se porta sur la grosse lampe ronde et argentée qui était suspendue au plafond au-dessus de la table centrale.

– C'est exactement ce qu'il nous fallait, dit Daisy.

– Ce qu'il vous fallait pour quoi ? demanda une voix de crécelle dans le coin de la pièce.

Narcissa sursauta. De l'autre côté de la table ronde se trouvait le portrait d'une vieille dame, ridée et couverte de bijoux du bout de ses doigts à la racine de ses cheveux, qui avaient disparu sous des broches et des diadèmes ornés de pierres précieuses.

– Eh bien, mesdemoiselles, je vois que vous n'avez pas le sens des convenances ! s'exclama la vieille dame de sa voix de crécelle. Sachez que vous vous trouvez devant Prisca Malefoy, l'épouse d'Armand Malefoy, fondateur de ce manoir et de cette famille ! Je suis l'ancêtre de tous ceux qui sont nés entre ces murs ! Et surtout, je suis la seule femme qui ait assez de mérite pour que mon portrait soit affiché dans une des pièces principales du manoir, pendant que toutes les autres croupissent au grenier !

Tout en disant cela, Prisca se rengorgeait de fierté, manifestement ravie de pouvoir vanter ses propres mérites. Narcissa, d'abord impressionnée, se dit que la vieille femme était sans doute sensible à la flatterie, et se souvint qu'elle-même était très douée en la matière.

– Nous sommes très honorées de faire votre connaissance, dit-elle en faisant une révérence d'une profondeur exagérée.

Elle fit signe à Daisy de l'imiter, et Daisy obtempéra.

– Distrains-la, lui souffla Daisy. Je m'occupe du reste.

Tandis que Daisy s'approchait de la table ronde en regardant la lampe argentée, Narcissa se plaça face au portrait de Prisca Malefoy, de manière à obstruer son champ de vision le plus complètement possible.

– Je suis Narcissa Malefoy, dit-elle avec déférence. Croyez-moi, j'étais très impatiente de vous rencontrer...

– Bien sûr, bien sûr, comme je vous comprends, minauda Prisca Malefoy en caressant une des cinq rivières de diamants qui pendaient à son cou. Qui ne serait pas intimidé, devant une femme de ma stature ? Vous a-t-on raconté que c'est grâce à moi que mon mari Armand a hérité de ce manoir ?

Narcissa n'avait aucune envie de recevoir une leçon d'histoire, mais se força à feindre la curiosité :

– Ah, vraiment ?

– On ne vous l'a pas dit ! s'indigna Prisca Malefoy de sa voix haut perchée. Armand exagère, il tire toujours tout le mérite à lui ! Oh, certes, il a beaucoup aidé le roi dans sa conquête de l'Angleterre... Il n'excellait pas sur le champ de bataille, mais c'était un brillant stratège, comme il vous l'a sûrement dit lui-même ! C'est pourquoi, une fois installé sur le trône d'Angleterre, le roi a voulu le récompenser... Mais il nous destinait un petit château froid et humide, et en Écosse par-dessus le marché ! Moi, Prisca Malefoy, qui ne connaissait que la douceur des vallons français, aller vivre en Écosse ? Non, non, c'était inacceptable ! J'ai donc fait boire au roi une solide Potion de Confusion – j'en ai toujours une dose dans mes boucles d'oreilles, et c'est très utile, croyez-moi – et il a fini par nous léguer ce superbe manoir, qu'il voulait initialement choisir comme résidence d'été... Et mon mari et moi avons pu savourer notre victoire dans ce magnifique endroit – après avoir chassé les gueux qui vivaient sur ces terres, bien entendu !

Contre toute attente, Prisca avait piqué la curiosité de Narcissa.

– Mais alors... Nous tenons ce château d'un roi moldu ?

– Enfin, de qui voulez-vous que nous le tenions ? Vous savez, il n'y a pas toujours eu de Ministère de la Magie ! À l'époque, nous étions bien obligés de côtoyer les Moldus pour accéder au pouvoir et aux privilèges ! Ah, il fallait se donner les moyens de

ses ambitions, croyez-moi... Bien sûr, ça n'était pas sans peine, les Moldus étaient si sales, et si bêtes... Mais au moins, ils étaient faciles à manipuler !

Narcissa hocha la tête, indécise.

– Vous semblez surprise, ma petite... Toutes ces œuvres d'art, dans le château, qui les a faites, d'après vous ? Vous croyez que de nobles sorciers perdraient leur temps si précieux à peinturlurer des morceaux de plâtre ou à recopier bêtement les cartes de notre monde ?

À nouveau, Narcissa resta interdite. Elle ne s'était jamais posé la question, mais elle avait toujours été persuadée qu'elle vivait dans un environnement totalement clôturé, strictement distinct de celui des Moldus : et voilà qu'elle apprenait que le parquet qu'elle foulait chaque jour, les tableaux sur lesquels elle posait ses yeux et les fauteuils au tissu broché dans lesquels elle se prélassait des après-midis entières, tout avait donc été confectionné par des Moldus !

En face d'elle, Prisca Malefoy poursuivait, implacable :

– Vous êtes la femme de Lucius, c'est bien cela ? Eh bien, figurez-vous que le *premier* Lucius Malefoy – oui, il y en a eu un autre, ce prénom est si joli – a bien failli épouser la reine Elizabeth, première du nom, il y a à peine quatre siècles ! Elle a fini par l'éconduire, et bien mal lui en a pris, car ce cher Lucius lui a jeté une malédiction, et plus aucun homme n'a jamais voulu d'elle ! Na !

Pour Narcissa, l'idée qu'un ancêtre de Lucius ait voulu épouser une femme moldue paraissait aussi absurde que s'il s'était agi d'une vache ou d'une armoire.

– Enfin, ne parlons plus du passé : depuis la création du Code International du Secret Magique, nous n'avons plus besoin de nous frotter à ces stupides Moldus... Parlons plutôt de vous ! Vous vous appelez Narcissa, c'est bien cela ?

– Oui, c'est exact, répondit-elle, tout en essayant de digérer toutes les informations qu'elle venait d'apprendre.

– Bon, très bien... Je regrette que nous ne nous soyons pas rencontrées plus tôt ! Auparavant, tous mes descendants venaient me présenter leur épouse, et c'était à moi de juger si elle était convenable ou non ! Mais que voulez-vous, tout se perd... Alors, regardez-moi... Ma foi, vous avez le regard vif, la dent saine, vous me semblez bien bâtie... Oui, très bien... Quel âge avez-vous ?

– J'ai vingt ans, répondit Narcissa, trop décontenancée pour s'offusquer d'être traitée comme une pièce de viande.

– C'est parfait ! s'exclama Prisca Malefoy en tapant dans ses mains, faisant tinter tous les bijoux qui recouvraient ses poignets et ses doigts. Moi qui m'inquiétais pour l'avenir de notre lignée, me voilà rassurée !

Alors que Narcissa cherchait quelque chose à répondre, elle vit Prisca Malefoy regarder au-dessus de sa tête en fronçant les sourcils.

– Hum... Dites-moi, ma chère Narcissa, savez-vous pourquoi votre amie est-elle debout sur la table de vos ancêtres ?

Narcissa fit volte-face et constata que Daisy était en effet debout sur la surface lisse de la table, pieds nus, et astiquait la lampe en argent avec énergie.

– Daisy !

Daisy sursauta, en lâcha son chiffon blanc et redescendit précipitamment de la table.

– Excusez-moi, je croyais avoir vu une toile d'araignée, là-haut, bredouilla Daisy.

– Une toile d'araignée ! Enfin, ma petite, mais il faut utiliser la magie pour ces choses-là ! Sinon, vous allez vous tuer à la tâche ! Il n'y a que les moldues qui arrivent à tenir leur maison toutes seules sans perdre la tête !

Prisca Malefoy fronça à nouveau ses sourcils dessinés au crayon.

– Vous n'êtes pas des Cracmols, au moins ?

– Oh non, répondit aussitôt Daisy.

– Bien sûr que non, renchérit Narcissa.

– Prouvez-le ! Je ne veux pas de ces saletés dans ma maison !

Narcissa trouva que c'était une remarque un peu sévère de la part d'une femme qui avait passé sa vie à côtoyer des Moldus, mais elle n'en laissa rien paraître.

– Bien sûr, voilà nos baguettes...

– *Ianua aperio*, dit Daisy.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit docilement, et Prisca Malefoy se calma.

– Bon, bon, très bien... Je vous laisse partir... Revenez vite me voir, ma chère Narcissa, d'accord ? J'ai beaucoup apprécié notre petite conversation !

– Oui, oui, balbutia Narcissa en poussant Daisy vers la porte.

Daisy prit un air idiot pour annihiler tout soupçon, et Narcissa l'entraîna vers la sortie en lui tapotant sur l'épaule. Elle vit avec soulagement Prisca Malefoy lui adresser un regard compatissant.

– J'ai réussi ! se réjouit Daisy dès qu'elles furent en dehors de la pièce.

Mais Narcissa ne partageait pas son enthousiasme.

– Qu'est-ce que tu fabriquais, avec la lampe ? Imagine qu'elle raconte ça à Abraxas Malefoy ?

– Ne t'inquiète pas, tout ira bien ! Maintenant, vite, où est ta chambre ? demanda Daisy, surexcitée. Qu'est-ce qu'on s'amuse ! Ça me rappelle quand on essayait d'espionner nos parents, tu te souviens ?

Narcissa emmena Daisy jusqu'à sa grande chambre, toujours un peu renfrognée. Là, Daisy examina chaque recoin et chaque objet avec ravissement, puis se rendit dans la salle de bains. Elle admira l'immense baignoire octogonale en marbre rose qui occupait le centre de la pièce, les robinets en argent en forme de têtes de serpents aux détails si minutieusement travaillés qu'elles semblaient prêtes à mordre quiconque s'en approchait ; mais elle s'intéressa surtout au grand miroir au cadre d'or qui était suspendu au-dessus des deux éviers.

– Magnifique, magnifique, dit Daisy avec enthousiasme.

À nouveau, elle passa son Chispion sur l'intégralité de la surface du miroir, bien que celui-ci fût déjà d'une propreté impeccable grâce aux bons soins de Prunnas et de Lidelys. Quand elle eut terminé, elle recula d'un pas et déclara :

*– Nettoie le verre, nettoie l'argent*

*Quant à nos yeux, fais-les plus grands*

*Récure l'ivoire, retire la craie*

*Et permets-nous d'entendre ce qui est secret.*

Pendant quelques secondes, rien ne se passa, et Narcissa se demanda un court instant si, avec tous les malheurs qui lui arrivaient, Daisy n'avait pas perdu la tête.

– Tu vas voir, ça va marcher, assura Daisy.

Et en effet, quelque chose d'étrange se produisit. Au centre du miroir, l'image qu'il renvoyait se troubla, et la surface lisse se mit à onduler comme un liquide sur lequel tombaient une multitude de gouttes d'eau. Le processus se propagea sur toute la surface du miroir, et bientôt il prit l'aspect d'une flaque d'eau qui subissait une grosse averse : on n'y voyait que des tâches de couleur brouillées, qui apparaissaient et disparaissaient, s'agitaient et miroitaient ; puis, la perturbation se calma progressivement, les taches de couleur reprirent leur place et la surface du miroir reprit un aspect lisse et immobile. Mais ça n'était plus son reflet que Narcissa voyait : c'était la bibliothèque d'Abraxas Malefoy, avec ses livres aux reliures ouvragées, ses cartes célestes, ses fauteuils matelassés et son tapis en peau d'ours polaire. Elle voyait la pièce d'en haut, aussi clairement que si elle se trouvait elle-même accrochée au plafond à la place de la lampe en argent.

– Et maintenant, il n'y a plus qu'à attendre l'arrivée de ces mystérieux invités ! triompha Daisy en se frottant les mains.

Ravies, elles retournèrent au salon, où Lidelys leur avait préparé deux assiettes de soupe fumantes, idéales pour les réconforter après cette journée passée au dehors. Elles mangèrent gaiement, puis remontèrent dans la chambre de Narcissa.

En entrant dans la salle de bains, Daisy caressa amoureusement les bords de la baignoire octogonale en marbre rose qui occupait le centre de la pièce :

– Et si on prenait un bain ? proposa-t-elle malicieusement.

Narcissa, fourbue et gelée, accepta volontiers. Elles remplirent la baignoire au-delà du raisonnable, et Narcissa montra à Daisy tous les flacons de sels de bain et de liquides moussants, qui pouvaient former des bulles de formes diverses.

– Regarde celui-là, c'est Lucius qui me l'a offert, dit Narcissa en ouvrant un flacon qui dispersa des bulles en forme de cœur dans le bain et dans la pièce.

Daisy éclata d'un rire joyeux.

– Pfff ! Quand on sait qu'il passe son temps à menacer de mort les employés du Ministère, on ne se doute pas qu'il offre des bulles de savon en forme de cœur à sa dulcinée... Cissy, tu as transformé le grrrand Lucius Malefoy en petit nounours en sucre...

Les deux amies étaient toujours en train de s'éclabousser en riant aux éclats lorsque le gong du portail en fer forgé retentit au dehors.

– Ils arrivent ! s'exclama Daisy en sortant hors du bain.

Les deux amies se lovèrent dans deux peignoirs couleur d'ambre, posèrent des serviettes chaudes sur leurs épaules et s'installèrent devant le grand miroir de la salle de bains. Dès qu'elles s'en approchèrent, leur reflet disparut, remplacé par la bibliothèque d'Abraxas Malefoy. Celui-ci y était justement occupé à faire des vérifications dans son livre de comptes, enveloppé dans son grand manteau noir fermé jusqu'au col par deux rangées de boutons argentés. Sur sa poitrine, brodé de fils d'argent, le blason de la famille Malefoy étincelait – un M brillant cerclé de lances, de dragons et de serpents.

– Le miroir va se transformer à chaque fois que je m'en approcherais ? s'inquiéta Narcissa.

– Non, seulement quand tu le souhaiteras, la rassura Daisy.

À travers le miroir, elles entendirent la porte grincer, puis la voix de Prunnas s'éleva, légèrement atténuée.

– Maître, le premier invité est là, dit-il avec obséquiosité.

– Fais-le entrer, répondit Abraxas Malefoy.

Quelques secondes plus tard, un pas lourd résonna dans le manoir. La porte de la bibliothèque s'ouvrit avec fracas et une ombre massive entra dans la pièce. Daisy tressaillit en reconnaissant l'homme qui venait d'entrer. Piscus Crabbe n'avait pas changé d'un pouce : son œil dépourvu de sclère, entièrement noir et luisant, semblait examiner toute la pièce en même temps, tandis que l'autre fixait Abraxas avec défi ; il portait son habituel manteau de cuir doublé de fourrure et clouté aux épaules, où les coutures semblaient toujours sur le point de céder.

Il marcha droit sur Abraxas, leva sa main grosse comme une assiette, et lui administra une bourrade dans le dos, si violente que Narcissa crut qu'Abraxas allait se casser en deux.

– Toujours vivant, mon vieil ami ? À chaque fois que je te touche, j'ai l'impression que je vais te passer au travers, ricana Piscus Crabbe en lui donnant une deuxième tape dans le dos.

Abraxas Malefoy s'écarta de lui, rouge écarlate, pris d'une violente quinte de toux. Puis il se ressaisit progressivement, et son visage se contracta en un semblant de sourire.

– Alors, ne me touche pas, dit-il à Piscus Crabbe d'une voix chuintante. Ça vaudra mieux pour nous deux.

Piscus Crabbe poussa un nouveau ricanement et son regard glissa vers la porte de la pièce.

– Où est le magot ?

– Ne parle pas si fort, toussota Abraxas Malefoy, la voix un peu enrouée. Suis-moi, je vais te montrer... Tout est dans le salon.

Abraxas Malefoy saisit sur la table une fiole remplie d'un liquide noir et épais, puis quitta la pièce en s'appuyant sur sa canne, suivi de près par Piscus Crabbe.

– Qu'est-ce qu'il y a dans le salon ? demanda Daisy. Je n'ai rien vu, tout à l'heure.

– Il n'y a rien, répondit Narcissa, les sourcils froncés.

Mais déjà, les deux hommes reparaissaient dans l'encadrement de la porte, et Daisy et Narcissa se turent pour écouter ce qu'ils disaient.

– Comme tu vois, tout est en parfait état, dit Abraxas Malefoy. Et la Brigade de Police Magique ne trouvera jamais cette cachette.

– Mouais, répondit Piscus Crabbe en haussant les épaules. Je ne suis toujours pas convaincu.

– Alors, reprends ce qui t'appartient, mon ami. Mais je te préviens, je ne lèverai pas le petit doigt pour t'aider si tu te fais prendre une deuxième fois par le Ministère.

– Nous en discuterons tous les trois, quand *il* arrivera...

– Eh bien justement : le voilà.

Abraxas Malefoy désigna la cheminée. Les flammes qui y dansaient venaient de prendre une couleur verte intense ; elles se mirent à grandir, grandir, jusqu'à atteindre la taille d'un homme ; puis une silhouette de petite taille apparut au milieu des flammes vertes et fit un pas hors de la cheminée. Cette fois-ci, c'est Narcissa qui tressaillit.

– Orion, murmura-t-elle.

– Je suis ravi de vous revoir, mes chers amis, dit la voix nasillarde et désagréable de l'homme de petite taille qui venait d'apparaître.

## LES QUATRE TRUANDS

Orion s'avança vers la table de sa démarche inégale, traînant derrière lui sa jambe vexée, faisant cliqueter les nombreux médaillons métalliques exposés sur sa poitrine.

Dans la salle de bains, les mains de Narcissa se crispèrent sur son peignoir doré. Trois hommes, qui étaient probablement ceux qu'elle détestait le plus au monde, étaient là, dans sa propre maison, prêts à boire le vin de sa cave et à se prélasser sur ses fauteuils, tandis que son propre père se morfondait au 12, square Grimmaurd, que son mari s'amusait en bonne compagnie et qu'elle-même était recluse dans sa chambre comme une enfant punie ; et alors qu'elle avait fait le dos rond pendant des mois, elle sentit la révolte gronder en elle.

Dans le miroir au cadre doré, on pouvait voir les trois hommes se toiser, debout autour de la table.

– Mon cher Orion, dit Abraxas Malefoy de sa voix glaciale. J'espère que tu sauras raisonner notre ami Crabbe, car je crois comprendre qu'il n'est pas tout à fait convaincu du bien-fondé de notre marché...

Piscus Crabbe secoua vigoureusement son énorme tête.

– Diviser en trois, ça ne rapporte pas assez, maugréa Crabbe.

Abraxas Malefoy posa sur lui ses yeux glacés.

– Mon cher Crabbe, dois-je te rappeler que sans moi et sans Vera Goyle, tu serais en train de croupir à Azkaban ? Et que toute votre entreprise, si rentable soit-elle, aurait fait faillite ?

Crabbe fit la moue, comme un enfant contrarié.

– Tu devrais encore être en train de nous remercier d'avoir réussi à subtiliser toutes ces pièces à convictions au Ministère, à nos risques et périls, insista Abraxas Malefoy.

– Ouais, d'accord, vous nous avez filé un petit coup de main après l'histoire du Collier d'Opale. Et heureusement, Vera a refusé de toucher l'énorme récompense que vous lui aviez proposé. Mais depuis, Abraxas, tu te contentes de garder un œil sur le magot, et à côté de ça, tu te remplis les poches sans rien faire.

– C'est ce qu'on appelle du génie, sourit Abraxas.

Furieux, Piscus Crabbe dirigea alors sa colère vers Orion :

– Tout est ta faute, Orion ! Tout ça parce que tu m'as ordonné d'accuser Cygnus, juste avant l'audience ! Et dire que je t'ai bêtement obéi ! Tu aurais pu choisir n'importe quel vagabond un peu louche ! Mais non, tu as voulu faire porter le chapeau à Cygnus !

– Crabbe a raison, c'était loin d'être brillant, commenta Abraxas Malefoy. N'importe qui aurait pu convenir, et tu as choisi ton beau-frère et cousin... Un des derniers Sang-Pur qui siégeait au Magenmagot après mon départ ! Je me demande vraiment où tu avais la tête.

– Moi, je sais très bien où il avait la tête, gronda Piscus Crabbe. Il ne s'est toujours pas remis de ses déboires amoureux avec...

– N'en parlons plus ! le coupa Orion. Tu es en liberté, et le pactole est sauf : c'est tout ce qui compte.

– J'aurais pu me tirer d'affaire autrement, si tu ne m'avais pas ordonné d'accuser Cygnus ! Et nous aurions récupéré tous nos objets grâce à *mes* relations, sans que nous ayons à partager le butin en trois ! Je pensais que tu avais une idée derrière la tête, mais non, tu ne pensais qu'à cette stupide vengeance... Et tu croyais que ta tigresse d'épouse allait te laisser faire emprisonner son frère ? À cause de toi, nous avons dû agir dans la précipitation...

– *J'ai* dû agir dans la précipitation, corrigea Orion.

– Non, *nous* avons dû agir dans la précipitation, souligna Abraxas Malefoy. Crois-moi, Orion, je n'ai pas oublié la manière dont tu m'as sorti du lit au beau milieu de la nuit pour me supplier de faire disparaître les pièces à convictions qui accablaient Cygnus ! Je me demande encore ce que Walburga t'a fait pour t'inspirer une telle terreur...

– En tout cas, maintenant, le pactole est amputé d'une part, grogna Piscus Crabbe, les bras croisés. Et d'une part bien trop conséquente, à mon avis...

– Si notre marché ne te convient pas, je t'en prie, reprends donc ce qui t'appartient, proposa une nouvelle fois Abraxas Malefoy. En ce qui me concerne, je le trouve équitable : je stocke, vous vendez. Chacun prend sa part de risque et en tire un bénéfice en conséquence...

En faisant progressivement le lien avec les quelques conversations qu'elle avait surprises au 12, square Grimmaurd, entre son père et Orion, puis entre Orion et Walburga, Narcissa commençait à comprendre ce que les trois hommes avaient manigancé.

Lorsque Piscus Crabbe avait été emprisonné pour trafic d'objets magiques, Orion s'était violemment disputé avec Cygnus, et avait donc décidé de le faire accuser. Pour Orion, c'était le plan idéal : il était débarrassé de son beau-frère, son rival de toujours ; et Piscus Crabbe restait complice. Orion restait donc maître des objets qui n'avaient pas été perquisitionnés, et obtenait sa vengeance définitive contre Cygnus...

Heureusement, Walburga avait capoter ce plan, infallible en apparence : elle avait menacé Orion, et lui avait ordonné de faire libérer Cygnus sur-le-champ. Narcissa se souvenait encore de l'odeur de chair brûlée qui avait imprégné les murs du salon après cette dispute, et la main d'Orion en gardait un souvenir noirci autour de son annulaire...

Tout cela, Narcissa l'avait compris depuis de nombreuses années, grâce aux conversations nocturnes qu'elle avait écoutées

depuis la cage d'escalier, au 12, square Grimmaurd ; cette trahison était d'ailleurs une des raisons majeures qui la poussaient à détester son oncle Orion.

En revanche, ce qu'elle avait longtemps ignoré, et qu'elle apprenait tout juste, c'était l'identité de ceux qui avaient tiré son père d'affaire. Effrayé par la colère de Walburga, Orion était donc allé demander de l'aide à Abraxas Malefoy, un ancien ami de Cygnus, puissant et informé... Et celui-ci, avec l'aide de Vera, avait fait disparaître toutes les preuves du Ministère, transformant ainsi le procès en véritable farce.

Vera l'avait fait gratuitement, sans doute par loyauté envers son amie Druella ; mais Abraxas, moins généreux, avait vu là une excellente occasion d'alimenter sa fortune, et avait exigé de prendre part à ce trafic si lucratif d'objets ensorcelés...

En revanche, ce que Narcissa ne comprenait pas, c'était *où* Abraxas pouvait bien cacher tous ces objets.

– Asseyez-vous donc, mes amis, et buvons un peu, proposa Abraxas Malefoy pour apaiser l'atmosphère. Prunnas ! appela-t-il.

Le vieil elfe ouvrit aussitôt la porte de la bibliothèque, comme s'il s'était tenu à l'affût pendant toute la durée de la conversation. Il apportait sur un plateau d'argent la carcasse translucide et fossilisée d'un animal marin, remplie de vin rouge aux reflets rubis. La crête de l'animal formait une anse, qu'il était difficile de saisir sans se trancher la main. En voyant cette anse si menaçante, Narcissa comprit l'origine des bandages que Prunnas portait en permanence autour de ses paumes.

Tout en boitant, Orion s'assit en face d'Abraxas et Piscus Crabbe s'écrasa sur le fauteuil qui se trouvait entre eux deux. Avec d'infinies précautions, Prunnas servit les trois hommes dans des verres en cristal, et ils sirotèrent le vin en silence, sans cesser de se jauger mutuellement par-dessus le rebord de leurs verres.

– Où trouves-tu un vin pareil ? demanda Orion avec une pointe de jalousie. Il n'y a que chez toi que je trouve les breuvages aussi subtils...

– C'est mon petit secret, sourit Abraxas. Mais si tu veux m'en commander quelques bouteilles, je te ferai parvenir mon catalogue.

Constatant que l'ambiance était légèrement détendue, Abraxas Malefoy attira devant lui son livre à la couverture rouge.

– Et maintenant, si nous faisons les comptes ? proposait-il innocemment.

– Les... Les comptes ?

– Eh bien oui, les comptes ! Je veux être sûr que personne ne soit spolié... Il serait regrettable que j'aie omis de vous verser quelque rente, n'est-ce pas ?

Piscus Crabbe et Orion échangèrent un regard furtif qui ne laissait aucun doute sur le sens d'une éventuelle arnaque entre les trois hommes.

– Faisons, faisons, capitula Piscus Crabbe avec un geste excédé.

Abraxas Malefoy entama donc l'inventaire de tous les objets qui avaient transité par sa maison.

– Une Tabatière Inflammable, un Couteau Vengeur... énumérait-il. Pour ceux-là, vos dettes sont réglées, vous m'avez fait parvenir mon dû...

– Tous ces objets étaient ici ? s'inquiéta Daisy auprès de Narcissa. Tu crois qu'il y en a d'autres ?

– Je n'en ai aucune idée, répondit Narcissa, prise au dépourvu. Je n'en ai pas vu la moindre trace.

Dans le miroir au cadre doré, Abraxas Malefoy regardait sa liste, faussement étonné.

– Il manque trois objets que je vous ai expédié, mais dont vous ne m'avez donné aucune nouvelle : un Collier d'Étranglement, une paire de Chaussures Cuisantes et une assiette en vertèbre de

Basilic. J'ai expédié les deux premières à Crabbe, la troisième à Orion.

– Rien ne t'échappe, dit Orion avec un sourire ironique en sortant de sa bourse une poignée supplémentaire de pièces d'or.

Piscus Crabbe l'imita de mauvaise grâce, en marmonnant des paroles indistinctes.

Une fois que les pièces d'or furent rassemblées devant Abraxas Malefoy, celui-ci recula son siège de quelques centimètres, révélant un trou grand comme une pièce de monnaie à l'extrémité de son accoudoir. Avec un sourire en coin, il détacha un de ses boutons de manchette argentés, et l'enfonça dans ce petit trou. Piscus et Orion l'observaient avec une curiosité masquée, mais au moins égale à celle de Daisy et de Narcissa. Au pied de la bibliothèque, derrière Abraxas Malefoy, qui ne prit pas la peine de se retourner, un grand coffre laqué de vert émeraude apparut en scintillant comme un mirage. Le coffre s'ouvrit avec un long grincement, et les pièces d'or qui se trouvaient devant Abraxas Malefoy allèrent s'y ranger docilement.

Alors que Piscus Crabbe se redressait sur son siège pour apercevoir l'intérieur du coffre, Abraxas Malefoy retira son bouton de manchette du trou qui se trouvait sur son accoudoir, et le coffre disparut.

– Bien, soupira Abraxas tandis que la plume de queue de paon traçait un trait sévère en travers du livre à la couverture rouge sang. Je vois que ces quelques vérifications n'étaient pas superflues.

Il jeta un coup d'œil à sa montre au bracelet en écailles de python :

- Et nous sommes pile à l'heure.
- À l'heure pour quoi ?
- Pour accueillir le quatrième convive...
- Tu as invité quelqu'un d'autre ? Je te préviens, il est hors de question d'inclure une quatrième personne dans notre marché !

– Je n'en avais pas l'intention, se défendit Abraxas Malefoy.  
– Et peut-on savoir qui se joint à nous ?  
– Une de tes voisines, Crabbe, nous en parlions justement tout à l'heure... Il s'agit de Vera Goyle.

À côté de Narcissa, Daisy tressaillit.

– Maman ! Pourquoi fréquente-t-elle ces fripouilles ?

– Il doit y avoir une bonne raison, dit Narcissa.

Au salon, Piscus Crabbe était aussi étonné que Daisy :

– Vera ! Pourquoi s'embarrasser d'elle ?

– Parce qu'elle me procure une denrée d'une importance capitale ; et qu'elle me divertit, ce dont j'ai grand besoin aussi...

Un grand vacarme provenant du dehors les interrompit.

– Mais quand diable se décidera-t-elle à faire enfin preuve d'un peu de discrétion ? pesta Abraxas Malefoy en refermant d'un coup sec le livre rouge.

Comme pour légitimer sa remarque, un concert d'aboiements retentit et les trois hommes échangèrent un regard incrédule. Piscus Crabbe se leva en bousculant la table, renversant au passage son verre de vin et celui d'Orion.

– Les Goyle n'ont pas de chien ! s'exclama-t-il, affolé. Ce sont des Aurors ! Orion, c'était un piège ! Abraxas, il... il nous a dénoncés !

– Assieds-toi, idiot, dit calmement Abraxas Malefoy en resservant du vin à ses invités. Si des Aurors se trouvaient dans mon jardin, nous entendrions d'ici les Koripecs les réduire en charpie. Le nouveau venu n'est peut-être pas Vera, mais en tout cas, je puis t'assurer que ça n'est pas un ennemi.

– Les Koripecs ? Tu crois vraiment que ces stupides volatiles bleus seraient de taille face à des Aurors ?

– Je te mets au défi de les affronter, dit Abraxas Malefoy. Ils volent si vite qu'il est difficile de les neutraliser en agitant sa baguette dans tous les sens.

Les aboiements semblèrent se rapprocher. Dans la salle de bains de Narcissa, Daisy approcha la main du miroir pour diriger

l'angle de vue vers l'entrée de la bibliothèque, juste à temps pour voir Vera Goyle pousser les deux battants de la porte et rentrer dans la pièce, échevelée, le sourire aux lèvres et les bras grands ouverts.

– Bonjour, tout le monde ! s'exclama-t-elle joyeusement, en dégainant son habituel sourire étincelant de blancheur.

– Je t'avais dit d'arriver *discrètement*, dit Abraxas Malefoy de sa voix menaçante. Narcissa est en haut avec ta fille, et je ne tiens pas à ce qu'elles viennent nous déranger.

Mais tout comme l'enthousiasme de Vera semblait ne jamais atteindre Abraxas, la froideur de celui-ci n'eut aucune prise sur la nouvelle venue.

– Je suis venue en trottinette, déclara-t-elle, rayonnante, les joues rosies par l'air vif du début d'automne. C'était fantastique !

– En *quoi* ?

– En *trottinette*. Un engin moldu... Je l'ai un peu trafiqué pour qu'il puisse voler, c'était plus commode...

– Tu es venue avec un engin *moldu* ?

– Quelle horreur !

– Oh non, je vous assure ! Aucun désagrément lié au transplanage, ou à la poudre de cheminette... Une vue superbe sur le ciel nocturne... Et par rapport au balai, c'est bien plus stable ! Et tout ça sans avoir entre les jambes cette espèce de tige rigide qui menace de vous scier en deux au moindre virage !

– Il y a bien longtemps que je ne suis pas monté sur un balai, grinça Abraxas. J'ai du mal à me souvenir des sensations que cela procure.

– Je n'ai jamais réussi à faire voler ces engins-là, grogna Piscus Crabbe. J'ai cassé tous ceux que j'ai utilisé ! En revanche, je me souviens très bien de la dernière fois qu'Orion est monté sur un balai... Tu en as gardé un joli souvenir, pas vrai mon grand ? ricana Piscus Crabbe en donnant un coup de pied dans la jambe d'Orion – celle qui boitait.

– Aïe ! sursauta Orion, perdu dans ses pensées depuis quelques minutes. Laisse-moi tranquille, imbécile !

– Arrêtez de vous chamailler, proposa Vera, et admirez plutôt mon nouveau manteau !

Elle étendit les bras et fit le tour de la table en pivotant sur elle-même pour laisser les trois hommes apprécier l'ensemble de son long manteau, découpé dans une fourrure iridescente aux reflets mauves et turquoise.

– Charmant, grimaça Piscus Crabbe. Quel animal as-tu chapardé pour obtenir cette fourrure ?

– Tais-toi et touche, dit-elle en lui tendant sa manche. Regarde comme c'est doux !

– Hmmh, c'est vrai que c'est plaisant, marmonna Piscus Crabbe en passant ses énormes doigts dans la fourrure dense du manteau. Qu'est-ce que c'est ? De la peau de Coranac ?

– Tu es fou ! s'indigna Vera. Par les moustaches de mes Ravluk, je ne tuerai jamais un de mes petits protégés pour leur fourrure...

– Bon, bon ! C'est une œuvre de tes vers couturiers, dans ce cas ?

– Perdu, rit Vera. Ce sont les poils qui poussent sur mes chers Dopsidons !

– Ces mouches géantes qui te pondent des œufs d'or ? Mais leurs poils...

– Ne poussent que sur leur derrière, compléta Orion dans un petit rire.

Piscus Crabbe écarquilla son œil noir et luisant, et s'écarta de Vera en poussant un rugissement dégoûté.

– Tu portes un manteau fait en... poils de fesses de mouche !

– Je n'ai pas pu résister, rit Vera en se frottant à Piscus Crabbe. Ils faisaient de si jolis reflets... Quand je leur ai fait leur petit rafraîchissement annuel, j'en ai profité pour collecter leurs petites toisons, et voilà le résultat.

Abraxas Malefoy observait Vera avec un sourire amusé qui le faisait presque paraître aimable.

– As-tu ce que je t'ai demandé d'apporter, Vera ? demanda-t-il.

– Bien sûr !

Vera ouvrit son manteau turquoise et une dizaine de petits oisillons multicolores se dispersèrent dans la pièce. Ils voletèrent autour des invités pendant quelques instants puis se perchèrent sur le dossier du fauteuil destiné à Vera.

Sans y prêter la moindre attention, Vera sortit de sa poche intérieure une liasse de billets d'un aspect étrange.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Orion, méfiant.

– Ce ne sont pas vos affaires, répondit sèchement Abraxas en donnant une bourse de velours vert à Vera.

Vera prit la bourse, qui émit un tintement suggestif, et la mit dans son manteau, à la place des liasses de billets qu'elle venait de donner à Abraxas. Puis elle s'écarta pour s'approcher du piano à queue qui se trouvait près du portrait de Prisca Malefoy.

– Jolie bestiole que tu as là, commenta Vera Goyle en caressant les contours du piano, qui émit quelques accords hostiles.

– Quand je pense que ces Moldus se fatiguent à en jouer, commenta Orion.

– Moi, je crois que ça ne me déplairait pas tant que ça, dit Vera.

Et elle s'assit sur le siège sculpté, ignorant les gammes enragées du piano qui ne voulait pas être touché.

– Éloigne-toi, lui dit Abraxas Malefoy. Je l'ai dressé pour que personne ne puisse s'en approcher.

– Toi, tu as fait ça ? Et pourquoi donc ?

– Peu importe, grommela Abraxas Malefoy, qui secoua la tête comme pour chasser un souvenir dérangeant.

Et soudain, les aboiements qu'ils avaient entendu à l'arrivée de Vera retentirent à nouveau, tout proches.

– Qu'est-ce que...

– Ah ! Avec tout ça, j'en oubliais l'essentiel ! déclara joyeusement Vera.

Sous le regard inquiet de ses trois compères, Vera se leva, s'approcha de la porte de la bibliothèque, plaça son pouce et son index entre ses lèvres et siffla bruyamment.

Quelques secondes plus tard, l'origine des aboiements apparut à ses côtés. Ces aboiements, donc, que Narcissa avait attribué à une meute de chiens, provenaient en réalité d'un seul et même animal au poil ras et bleu, qui ressemblait en tout point à un chien – à la seule différence près qu'il possédait trois têtes.

Piscus Crabbe s'en étrangla avec son verre de vin, Orion eut un mouvement nerveux pour s'éloigner de l'animal et les mains d'Abraxas Malefoy tressaillirent légèrement.

– Vera ! dit Abraxas Malefoy avec colère. Qu'est-ce que c'est encore que cette *horreur* ?

– Je vous présente Attila ! exulta Vera. C'est un cerbère nain ! Je l'ai reçu aujourd'hui !

Il s'ensuivit un grand moment d'agitation. Attila se mit à bondir partout dans la pièce avec enthousiasme, ses trois gueules répandant une abondance de salive sur les murs et sur le tapis de peau ; Piscus Crabbe voulut lui donner un coup de pied, mais il glissa sur de la salive et son corps massif s'étala sur le sol ; Orion sortit sa baguette magique, mais Attila lui grimpa dessus, et saisit sa baguette entre ses crocs acérés ; les oisillons multicolores qui étaient sortis du manteau de Vera tournoyaient dans la pièce en piaillant, ce qui contribuait à exciter le nouveau venu. Ce fut seulement après plusieurs minutes de pagaille qu'Abraxas Malefoy réussit à lancer un sortilège au cerbère turbulent : celui-ci s'affaissa sur le sol en soupirant d'aise et le calme revint dans la pièce.

Piscus Crabbe réussit à rouler sur lui-même en gémissant, puis releva son buste de géant en s'appuyant sur le piano, qui exprima bruyamment son mécontentement. Orion récupéra sa baguette mâchouillée et baveuse, en pestant contre le pauvre Attila ; et

Abraxas, ses cheveux blancs légèrement décoiffés, examinait les dégâts avec fureur pendant que Vera se tordait de rire dans un coin de la pièce.

Il fallut un petit moment pour que les quatre convives se réconcilient. Prunnas accourut pour réparer les rideaux déchirés et les objets mordillés, et servit une nouvelle rasade de vin à tout le monde. Il posa également sur la table une énorme jarre de cristal, remplie d'un liquide vert ; dès que l'étrange objet se trouva au centre de la table, le contenu de la jarre s'illumina et se mit à bouillonner ; et une spirale de fumée verte monta lentement vers le plafond, formant de belles volutes denses et paresseuses.

– Mince, on verra moins bien, pesta Daisy en voyant la fumée éclipser les détails du salon.

Lorsqu'ils reprirent place autour de la table, seule Vera avait encore le sourire. Machinalement, chacun tendit une main ouverte vers la jarre et quatre étranges tuyaux argentés se matérialisèrent devant eux, tous reliés au récipient de verre. Abraxas, en premier, porta l'extrémité métallique du sien à ses lèvres, et inspira profondément ; le liquide vert et phosphorescent qui se trouvait dans la jarre bouillonna alors plus intensément, et la spirale de fumée interrompit son ascension ; puis Abraxas expira un gros nuage de fumée verte et opaque qui le masqua pendant plusieurs secondes à la vue de ses invités.

– Voilà un Fumesbire de qualité, commenta Orion en imitant Abraxas.

La fumée de Fumesbire avait la capacité de prendre n'importe quelle forme, selon les souhaits de ceux qui l'expiraient. La fumée qui s'échappa des lèvres charnues de Piscus Crabbe alla former un énorme crabe, qui s'épanouit sur la table en faisant claquer silencieusement ses pinces de fumée ; le souffle d'Orion dessina les armoiries de la famille Black ; Abraxas souffla un long serpent d'une précision stupéfiante, qui fit le tour de ses épaules, descendit le long de son bras et se dressa avec orgueil devant

lui... avant d'être coupé en deux par un gigantesque dragon de fumée.

– J'adore ce jeu ! s'enthousiasma Vera en crachant un deuxième dragon, qui rejoignit le premier pour tourbillonner dans la pièce et se volatiliser contre la fenêtre.

Elle adressa un grand sourire à Abraxas, puis, sans lui laisser le temps de contre-attaquer, elle sortit un petit étui rectangulaire de sa poche, couvert d'enluminures finement travaillées.

– Faisons, une Bataille Magique, proposa-t-elle.

Voyant que personne ne s'opposait à cette idée, elle ouvrit l'étui et les cartes se distribuèrent d'elles-mêmes à toute vitesse. La Bataille Magique était un jeu amusant et simple en apparence. Chaque joueur possédait des cartes représentant des créatures magiques allant du gnome de jardin au Magyar à Pointes, des objets magiques comme le Retourneur de Temps ou la Pensine, et des forces magiques comme la Divination ou la Legilimancie. À chaque tour, la plus puissante combinaison l'emportait. Cependant, il n'existait aucun consensus sur la hiérarchie des cartes, et s'il n'y avait aucun doute sur le fait qu'un dragon pouvait battre à plate couture un petit Boursouf inoffensif, il était plus difficile de trancher sur l'issue d'un combat entre une licorne et un centaure, ou entre un stupide troll des montagnes et un Niffleur capable de Legilimancie. Tout cela laissait beaucoup de place au débat et assez peu à la rigueur. Les joueurs passaient souvent leur temps à se disputer à propos de l'issue des duels fictifs qui s'engageaient, et abandonnaient le plus souvent bien avant que le vainqueur ne soit proclamé.

Mais pour Abraxas Malefoy, qui savait tirer profit de n'importe quelle situation, c'était le jeu idéal. C'est pourquoi il proposa, comme d'habitude, de miser une importante somme d'argent sur l'issue du jeu. Vera, joueuse, accepta avec enthousiasme ; Piscus et Orion rechignèrent quelques instants, puis se laissèrent convaincre. Ils posèrent donc devant eux plusieurs poignées de gallions et la partie commença.

– Quelle belle soirée en perspective ! se réjouit Vera en frappant dans ses mains.

– Vera, raconte-moi donc le mariage d'Edgar, réclama Abraxas en triant ses cartes. J'ai appris que c'était une journée mouvementée.

– Toujours aussi bien renseigné, Abraxas... Pour ma part, j'en suis grandement satisfaite : tous les invités étaient ravis, Daisy s'est follement amusée et Carla a piqué une crise de nerfs quand elle a appris que je ne lui offrirai pas de dragon... Une réussite absolue, en somme.

– Il paraît que l'employée du Ministère qui a dirigé le mariage était un peu trop curieuse ?

– J'allais y venir. Tout aurait été parfait, donc, si je n'avais pas surpris cette horrible petite femme en train de fouiller mon secrétaire... Je la trouvais pourtant amusante, avec son cardigan rose... D'ailleurs, Abraxas, c'est elle qui a marié Lucius et Narcissa, tu devrais vérifier tes affaires...

– Vraiment ? Ombrage, c'est bien cela ? Cette jeune écervelée qui ressemble à un crapaud ? Quel toupet, rit Abraxas Malefoy. Mais pourquoi fait-elle cela ?

– J'ai fait ma petite enquête, dit Vera. Elle cherche des informations compromettantes sur nos familles pour nous faire du chantage. Au mariage de Damian et Magdalena Nott, elle avait trouvé des Fumobecs dans le placard de Theodora Nott, et menaçait de la dénoncer... Cette petite garce osait donner des ordres à Theodora ! Elle lui avait réclamé un papier qui attesterait qu'elle faisait partie de la grande famille Nott... Et dire qu'elle comptait me faire du chantage, à moi aussi, rit Vera en secouant la tête. Quelle inconsciente !

– Pas assez inconsciente pour tenter quelque chose contre moi, en tout cas, remarqua Abraxas Malefoy. Ma réputation doit être plus dissuasive que la tienne ! Elle a simplement essayé de s'attirer la sympathie de Carla et de Juliet, et je crois qu'elles se sont plutôt bien entendues.

– Ça ne m'étonne qu'à moitié, grimaça Vera en triturant sa longue tresse de cheveux cuivrés. Elles forment une belle triplète... En tout cas, cette *Dolores Ombrage* ne nous embêtera plus : je l'ai dénoncée au Département de l'Administration Magique, et ils l'ont reléguée au Bureau des Plaintes. Elle va recevoir des sorciers de mauvaise humeur toute la journée, ça la changera des mariages !

– Tu as bien fait, approuva Orion. Les gens doivent savoir ce qui les attend, s'ils osent s'attaquer à nous !

– Allez, Black, joue un peu, au lieu de bavarder !

– Ne m'appelle pas comme ça, grinça Orion. On risque de me confondre avec mon beau-frère.

– Ah tiens... Que devient-il, ce pauvre Cygnus ? s'enquit Abraxas.

– Ce *pauvre* Cygnus ? s'indigna Piscus Crabbe. Tu le plains ? Alors qu'il voulait me faire enfermer à Azkaban ?

– J'ai toujours beaucoup de respect pour lui, affirma Abraxas Malefoy. Nous avons coopéré pour faire démissionner notre cher Ministre Nobby Leach, dans le temps. Cygnus m'était plutôt sympathique. Lui, au moins, avait du panache et des principes.

– Trop de principes, répliqua Orion. C'est ce qui l'a perdu. Il refuse d'accepter que le temps des honnêtes hommes est révolu ! Il pourrait être assis avec nous autour de cette table, mais non, il continue à se morfondre en se lamentant sur son passé soi-disant glorieux... Si Walburga ne prenait pas soin de lui, il ne serait déjà plus de ce monde.

– Ne parle pas trop fort, je te rappelle que sa fille est à l'étage.

– Tiens, c'est vrai ! Cette charmante Narcissa... En voilà une qui a le sens des opportunités.

– C'est peut-être elle qui devrait se joindre à nous, à la place de Cygnus ?

Orion et Piscus rirent grassement ; et dans la salle de bains, quelques étages au-dessus de leurs têtes, Narcissa tordit sa

serviette entre ses mains comme s'il s'était agi du cou de ces deux hommes répugnants.

– Comment va-t-elle, Abraxas ? l'interrogea Vera. Je ne l'ai pas vue depuis longtemps. Ne se sent-elle pas trop seule, dans ce grand manoir éloigné de Londres ?

– Je ne sais pas, grogna Abraxas Malefoy. Mais elle serait bien mal avisée de s'en plaindre ! Elle devrait m'être reconnaissante de la tolérer sous mon toit, alors qu'elle exerce une influence néfaste sur Lucius...

– *Néfaste* ? bondit Vera. Abraxas, enfin, tu n'es pas sérieux...

– Bien sûr que si ! Elle ne cesse de le distraire, et cela me déplaît. Oh, je sais que tu l'apprécies, Vera, mais je crains que Cygnus n'ait pas réussi à lui transmettre sa noblesse d'âme...

Orion eut un petit ricanement.

– Tu as raison de te méfier, approuva Piscus Crabbe. Les Black sont de vraies teignes ! Tenez, prenez Andromeda, par exemple, qui s'est enfuie avec ce sale Sang-de-Bourbe... Et je parie que si quelqu'un arrive à obtenir la main de Bellatrix, il ne finira pas l'année... Sans parler de Walburga, qui mène Orion à la baguette !

Le sourire moqueur de ce dernier se figea immédiatement.

– Ça, c'est bien vrai, dit Abraxas Malefoy en retrouvant son sourire glacé. Je me souviens encore d'Orion, tout penaud, quand il est venu me supplier de tirer Cygnus d'affaire parce que Walburga l'avait menacé...

L'oncle Orion inhala une longue bouffée de fumée verte, qui ressortit par ses deux narines et s'étala sur la table.

– En attendant, répliqua perfidement Orion, je n'ai vu aucun signe annonciateur d'un petit héritier, en apercevant Narcissa au mariage d'Edgar et Carla, l'autre jour... Combien de temps attendras-tu avant de t'inquiéter pour l'avenir de ta lignée, Abraxas ?

Ce dernier le toisa froidement, mais avant qu'il ne réplique, Vera s'empressa de changer de sujet :

– Ahem ! Et à part ça... Tiens, je voulais connaître votre avis à propos de quelque chose... Tout le monde s'inquiète à propos ce mage noir, *Voldemort*... Il paraît que son armée gagne en puissance. Mais la *Gazette du Sorcier* se contredit sans cesse à ce sujet, j'avoue que je suis un peu perdue.

Abraxas haussa les épaules. Visiblement, la tentative de distraction avait réussi.

– Ça ne serait pas la première fois qu'un mage noir fait le fanfaron, répondit Abraxas Malefoy. D'après mes espions, il a du mal à recruter de nouveaux sorciers. Tous les Embrumés se sont précipités à ses côtés, mais depuis plusieurs mois, personne ne l'aurait rejoint... Je ne pense pas qu'il représente une réelle menace.

– En tout cas, déclara amèrement Vera Goyle en frictionnant son cerbère qui ronflait à ses pieds, Carla a convaincu mon fils d'aller se joindre à ces meurtriers...

– Qu'il se joigne d'abord à mes deux garçons ! proposa Piscus Crabbe. Ils ont déjà commencé leurs recherches !

– Tes fils veulent rejoindre Voldemort ? Première nouvelle !

– Vera, ne prononce pas son nom à tort et à travers, grimaça Orion. Ça me donne des... Des frissons désagréables.

– Tu es en train de me dire que tu as peur d'un nom ?

– Appelons-le *Vous-Savez-Qui*, proposa Crabbe, qui partageait visiblement l'avis d'Orion. Je disais donc que mes deux fils s'apprêtaient à le rejoindre... Edgar aussi, manifestement, même s'il ne compte pour la moitié d'un – désolé, Vera, mais tu dois admettre que ton fils n'est pas une lumière... Et mes fils essaient aussi de convaincre Damian Nott, Evan Rosier, Balderic Parkinson, Orpheus Flint, Andy Selwyn...

– Evan Rosier ? Balderic Parkinson et Damian Nott ? s'étonna Vera. Ce sont des garçons plutôt intelligents. Je ne pense pas qu'ils soient capables de faire quelque chose d'aussi stupide que de rejoindre ce dangereux mage noir.

– Pour le moment, ils sont encore réticents, mais je vois bien qu'ils commencent à changer doucement d'avis. L'appât du pouvoir, sans doute ! Vous voyez, le renversement se prépare, et si j'étais vous, je ne resterais pas les bras croisés...

Il regardait Abraxas avec intensité. Lucius avait toujours mené ses deux fils à la baguette ; depuis son plus jeune âge, le jeune Malefoy était la coqueluche du monde magique et collectionnait les prétendantes, tandis que les deux jumeaux Crabbe peinaient tous les deux à trouver une fiancée. Après la fuite d'Andromeda, Juliet Selwyn, Helen Flint, Magdalena Nott et Lavenia Parkinson leur avaient toutes ri au nez.

Mais Piscus Crabbe rêvait de renverser les rôles. Ses deux fils séduiraient Voldemort par leur force et leur brutalité, cela ne faisait aucun doute. Et pour les récompenser de lui avoir assuré la loyauté des Collinards, Voldemort ferait d'eux ses principaux associés... Et à ce moment-là, ce seraient eux qui donneraient des ordres à Lucius Malefoy... Et plus aucune sorcière n'oserait repousser leurs avances...

– À toi de jouer, Crabbe ! s'exclama Orion en le sortant de ses rêveries.

Piscus Crabbe regarda les cartes qu'il tenait en main et en joua une au hasard. Le tas de pièces d'or qui se trouvait devant lui s'amenuisait sérieusement, tout comme celui d'Orion ; celui de Vera était quasiment le même qu'au début, tandis que celui qui se trouvait devant Abraxas était de plus en plus conséquent.

– À quoi penses-tu, Abraxas ? demanda Vera. Toi aussi, tu es bien songeur.

Avec une lenteur maîtrisée, Abraxas posa ses yeux pâles et glacés sur Piscus Crabbe.

– Je m'interroge sur tes motivations, Crabbe. Tu n'as jamais été très impliqué dans la lutte pour la conservation de nos valeurs, tu étais trop occupé à te remplir les poches avec Orion...

– Au diable les valeurs ! À mon avis, ces Embrumés ont tous les Collinards dans leur viseur. Et comme je les comprends : nous

sommes des Sang-Pur riches et puissants, nous aurions dû être les premiers à les rejoindre ! Et pourtant, jusqu'ici, nous rechignons tous à le faire, et préférons notre petit confort à la compagnie de ces sauvages d'Embrumés... Beaucoup de grandes familles vont bientôt tomber, je le sens. Et je ne veux pas en être ! Je vais proposer l'aide de la famille Crabbe à Voldemort, et je suis certain qu'il appréciera. Après tout, nous pouvons lui offrir tout ce dont il a besoin : de l'or, un réseau de puissants alliés, et un lieu de rassemblement.

– Un lieu de rassemblement ? Lequel ?

– Dans ma maison, tout simplement !

– Chez toi ? Sur la Colline d'Émeraude ? Tu accueillerais tous ces criminels...

– Accueillir, c'est contrôler, affirma Crabbe en levant son verre.

Vera ne partageait pas son enthousiasme.

– Alors, ce sont tes fils qui ont mis ces idioties dans la tête du mien, soupira-t-elle.

– Ils ont dû lui en parler, c'est certain, répondit Crabbe. Après tout, plus ils sont nombreux à faire la démarche, plus Vous-Savez-Qui sera reconnaissant envers ceux qui l'ont initiée : nous, les Crabbe ! Imaginez comme il récompensera la première famille de Collinards qui lui a tendu la main, et qui lui a ouvert le chemin vers la victoire !

– C'est de la folie, protesta Vera.

Mais elle n'en dit pas davantage, accablée par tant d'orgueil insatiable ; quant à Abraxas Malefoy, la fumée verte qui sortait de sa bouche formait des motifs inquiétants.

La suite de la partie se déroula dans un silence pesant. Même les petits oiseaux colorés qui étaient posés sur le dossier de Vera avaient cessé de chanter, et dans la pièce enfumée, la lumière verte que dégageait le Fumesbire donnait aux visages une allure inquiétante. Les mains d'Orion et de Crabbe se vidèrent progressivement de leurs cartes, et leurs pièces d'or

disparaissèrent, happées par les stratégies redoutables d'Abraxas Malefoy. Vera était celle qui résistait le mieux, mais ses cartes étaient avalées une par une par l'armée de géants qu'Abraxas avait constituée devant lui.

– J'ai gagné, dit finalement Abraxas Malefoy en posant sur la table la carte qu'il venait de piocher.

Les trois autres se penchèrent sur la carte en question, qui représentait un sablier d'or.

– Le temps, dit Vera.

– C'est peine perdue, rien n'y résiste, pesta Orion en jetant sur la table ses deux centaures et le dragon qu'il gardait précieusement depuis le début de la partie.

– Comment fait-il pour gagner à chaque fois ? gémit Piscus Crabbe en imitant son voisin.

Abraxas entreprit d'amasser le tas d'or vers lui, mais Vera arrêta son geste avec un sourire de défi.

– Si je bats cette carte, j'ai gagné ?

Abraxas Malefoy eut un petit rire.

– Tu nous sers la même comédie à chaque fois, Vera. Les premières fois, je t'ai crue, mais maintenant, ça ne prend plus.

– Si tu ne me crois pas, triplons la mise, proposa Vera.

Elle n'avait plus qu'une seule carte en main. Orion essaya de voir ce que c'était, mais Vera la cachait habilement.

– C'est bien pour te faire plaisir, dit Abraxas.

À nouveau, il détacha un de ses boutons de manchette, et le plaça dans le petit trou qui était sur son accoudoir. Le coffre réapparut, et une énorme quantité de pièces d'or s'en envola pour se poser devant Abraxas.

Vera, à son tour, sortit de son manteau une bourse de velours orange écartelée par les gallions qu'elle contenait, et la jeta devant elle.

– Alors, quelle est cette mystérieuse carte ?

Abraxas, Piscus et Orion se regardaient en riant, ravis de voir Vera se ridiculiser. Leurs visages se décomposèrent en voyant la

carte scintillante que Vera posa sur la table d'un geste triomphant. L'animal qui y était dessiné, avec ses plumes pourpres et ses serres dorées, était parfaitement reconnaissable.

– Depuis quand y a-t-il un *phénix* dans la Bataille Magique ? s'étrangla Abraxas.

– C'est une nouvelle édition, dit Vera avec un geste désinvolte. Merci beaucoup, Abraxas.

Dans la salle de bains, Narcissa et Daisy jubilaient.

– Bien joué, Maman ! rit Daisy.

Vera, elle aussi, savourait sa victoire. Ses oisillons colorés s'étaient remis à chanter, et voletaient en tous sens à travers la pièce. Elle inhala une longue bouffée de fumée verte, tout en regardant Abraxas avec ses yeux rieurs ; puis elle expira, et un nouveau dragon de fumée prit forme, plus grand que les précédents ; il fit un tour de la table en volant, puis Abraxas sortit sa baguette de sa canne d'un coup sec, et dissipa le dragon d'une étincelle verte entre les deux yeux.

– Ne te vante pas, dit Abraxas Malefoy.

Sa voix était maîtrisée, mais sa main trembla légèrement quand il repoussa son tas d'or vers Vera.

– Ces jeux ne m'amuse plus, déclara-t-il en se levant, la mâchoire serrée.

Il revissa sa baguette dans sa canne, et sortit en s'appuyant dessus, vexé.

– C'était de bonne guerre, Abraxas ! rit Vera.

Et, dès qu'Abraxas fut hors de sa vue, elle se renversa dans son fauteuil avec un grand soupir de contentement.

*Toc ! Toc ! Toc !*

Orion et Piscus Crabbe sursautèrent : trois coups venaient de retentir sur les carreaux.

– Des Aurors ! souffla Piscus, qui gardait quelques séquelles de son séjour dans une geôle du Ministère.

– Mais non, enfin, le rassura Vera.

Elle pointa sa baguette vers la fenêtre, qui s'ouvrit à la volée, laissant l'air frais de la nuit dissoudre les volutes de fumée verte qui tournoyaient dans la pièce.

Un énorme oiseau entra par la fenêtre, passa au ras du crâne dégarni d'Orion qui sauta en l'air, et battit des ailes pour se poser sur le poing de Vera Goyle, acclamé par les piailllements des oisillons multicolores qui se trouvaient autour d'elle.

– Cléopâtre ! s'exclama celle-ci avec enthousiasme, en caressant les plumes blanches et ébouriffées qui ornaient le cou de l'aigle.

– Satané volatile ! maugréa Orion en remettant en place les rares cheveux qui lui restaient sur le crâne. Un de ces jours, je le ferais bien cuire à la broche...

Vera eut un petit rire réjoui.

– C'est mon compagnon le plus utile, fanfaronna-t-elle. Cléo a le chic pour intercepter les hiboux les plus importants... C'est grâce à elle que je m'informe de tous les petits secrets qui animent le monde sorcier...

Elle ouvrit son énorme manteau de fourrure, sortit un parchemin chiffonné de sa poche intérieure et l'agita devant les yeux de ses deux compères.

– Voilà sa plus belle prise ! exulta-t-elle.

Elle le déplia, et ses deux interlocuteurs échangèrent un regard inquiet lorsqu'ils virent l'emblème de Durmstrang dessiné sur le verso de la lettre. Après avoir jeté un coup d'œil vers la porte de la bibliothèque, Vera se mit à lire avec cérémonie :

– *Cher Mr Abraxas Malefoy, l'honorable école de Magie de Durmstrang...*

Elle leva furtivement les yeux, afin d'apprécier l'effet que sa lecture avait sur ses interlocuteurs.

– *... vous informe que la candidature de votre fils Lucius a été retenue, et que nous le convions chaleureusement à nous rejoindre. Vous trouverez ci-joint la liste des fournitures pour la première année...*

Narcissa laissa échapper une exclamation de surprise, et Orion et Piscus Crabbe étaient tout aussi médusés.

– Tu as osé ! s'étrangla Crabbe. Alors c'est à cause de toi, si cette fameuse lettre s'est perdue !

– Oh, le jeu en valait la chandelle ! Chaque fois qu'il nous prend de haut, je jette un petit coup d'œil à ce billet, et je me félicite d'avoir berné un des hommes le plus influents du monde magique... C'est mon petit gri-gri, en quelque sorte.

Orion, lui, ne partageait absolument pas son enthousiasme.

– Moi qui pensais qu'Abraxas voulait nous camoufler son échec ! Il avait donc raison de s'en vanter, l'animal... Lucius avait bien été reçu à Durmstrang, depuis le début !

Quant à Piscus Crabbe, il n'en revenait toujours pas.

– Vera, tu es complètement folle ! Tu sais ce qu'il te ferait, s'il apprenait ça ? Il était tellement furieux que Lucius doive aller à Poudlard !

– Oh, mais il ne l'apprendra pas, n'est-ce pas ? répliqua Vera avec un sourire éclatant. Vous êtes bien placés pour savoir qu'il faut être fou pour évoquer le sujet devant Abraxas, et que ceux qui s'y sont risqués l'ont amèrement regretté. Et de toute manière, même si vous aviez le malheur de lui raconter, il ne vous croirait pas, et s'empresserait de vous accuser à ma place ! Je n'ai aucun mobile pour cette farce, tandis que vous, qui en êtes jaloux depuis toujours... Vous aviez tout intérêt à priver Lucius de sa scolarité à Durmstrang...

Le sourire de Vera s'élargit encore, et elle attrapa la carafe de vin pour se resservir. Sonnés, Orion et Piscus Crabbe se levèrent.

– Allons voir ce que fait Abraxas, proposa Orion, un peu chamboulé par cette révélation.

– Je vous rejoins, déclara Vera.

Orion et Piscus Crabbe quittèrent la pièce, et Vera se retrouva seule.

– Vera ! s'exclama aussitôt une voix de crécelle dans le coin de la bibliothèque.

– Prisca ! répondit Vera en imitant la voix aigrette de Prisca Malefoy. Comment allez-vous, vieille branche ?

Narcissa et Daisy échangèrent un regard étonné en entendant Vera s'adresser avec autant de familiarité au portrait de Prisca Malefoy.

– Vera, vous êtes imprudente ! Leur montrer la lettre de Durmstrang, quelle folie !

Narcissa constata avec stupéfaction que l'ancêtre de Lucius semblait être parfaitement au courant de cette supercherie.

– Il faut bien que je m'amuse de temps en temps, dit Vera. Je n'ai pas pu résister, il fallait que je les effraie un peu... Cela leur apprendra à dire du mal de mon fils !

– Oh, Vera, vos fantaisies vont finir par me rendre folle ! Je vous en prie, à l'avenir, ne recommencez plus...

– Je ferai de mon mieux, dit Vera avec un sourire malicieux. Mais honnêtement, la compagnie de ces pignoufs est si difficile à supporter... Comme s'ils valaient mieux que ces Embrumés dont ils disent tant de mal !

– Ces *Embrumés* ? J'ai entendu ce mot plusieurs fois au cours de la soirée. Éclairez-moi, Vera... Que signifie-t-il ?

– Oh, ce n'est pas flatteur : il s'agit d'un surnom méprisant pour ceux qui fréquentent l'Allée des Embrumes. La plupart d'entre eux sont répudiés par les puissantes familles de sorciers... Ce qui est assez hypocrite, puisqu'ils ont souvent secrètement recours à leurs services.

– Je vois. Et Piscus Crabbe a parlé de *Collinards*, j'imagine que cela a un rapport avec la Colline d'Émeraude ?

– En effet. Un autre surnom pour désigner ceux qui y vivent, et plus largement, les familles de sorciers anciennes et fortunées.

– Je vois, soupira Prisca. Que de conflits inutiles ! Cela me donne le tournis. Heureusement que vous êtes là pour m'éclairer sur tout ceci, Vera. Vous ne pouvez pas savoir à quel point je vous suis reconnaissante de continuer à nous rendre visite. Vous

êtes ma seule alliée ici, la seule personne en qui je fais confiance pour veiller sur mes descendants !

À côté de Narcissa, Daisy poussa un soupir de soulagement.

– Voilà pourquoi elle fréquente ces fripouilles, dit-elle. Parce que Prisca le lui a demandé !

Dans la bibliothèque, Vera avait perdu son assurance joyeuse, et affichait un air soucieux.

– Malheureusement, j'ai bien peur que je ne vous sois plus d'une grande utilité, Prisca.

– Ne dites pas ça, s'il vous plaît ! C'est justement maintenant que j'ai besoin de vous ! Vous avez vu le visage d'Abraxas lorsque vous parliez de Voldemort ! Il va envoyer Lucius le rencontrer, j'en suis sûre ! Je ne peux pas l'accepter, il faut empêcher ça...

– Je n'arrive même pas à en dissuader mon propre fils, soupira Vera avec lassitude. Je ne vois pas comment je pourrais convaincre Abraxas de laisser Lucius en-dehors de cette guerre. Il exigera que son fils soit au premier plan, comme toujours...

– Vera, je vous en conjure ! Protégez Lucius de l'ambition de son père, comme vous l'avez protégé, il y a maintenant dix ans de cela !

– C'était différent, à l'époque. Je n'ai eu qu'à intercepter une simple lettre pour répondre à votre demande. Nous pouvons cependant être fières de nous : grâce à ce tour de passe-passe, Lucius a échappé à une scolarité entière à Durmstrang. C'était déjà une belle victoire.

– Oui, c'est vrai, et je ne vous remercierais jamais assez d'avoir fait cela pour moi. Je ne pouvais pas supporter l'idée de voir Lucius partir si loin... Il était si jeune... Et il me semble que c'est encore le cas...

Narcissa allait de surprise en surprise. Non seulement c'était Vera qui avait empêché l'admission de Lucius à Durmstrang, mais elle l'avait fait à la demande de Prisca Malefoy ! Et cette dernière, malgré son air hautain et ses manières désagréables,

semblait prête à tout pour protéger Lucius... Peut-être méritait-elle finalement un peu de sympathie, se dit Narcissa.

– J'espérais qu'Abraxas s'adoucirait avec l'âge, regretta Prisca Malefoy. Mais en réalité, c'est l'inverse qui se produit. Ah, si seulement Athénaïs était encore de ce monde ! Elle le rendait si heureux, si doux ! Parfois, il me semble qu'elle a emporté toutes ses qualités dans sa tombe...

– Nous la regrettons tous, assura Vera.

Les deux femmes restèrent silencieuses quelques instants, l'une confortablement installée dans son énorme manteau de fourrure, l'autre jouant nerveusement avec les rivières de diamants qui ruisselaient autour de son cou.

– J'ai aperçu votre fille tout à l'heure, avec Narcissa, dit machinalement Prisca Malefoy. Daisy, c'est bien cela ? Elle vous ressemble énormément.

Vera acquiesça, songeuse.

– Je me suis amusée à les intimider, dit Prisca avec une gaieté forcée, teintée de tristesse. Si vous saviez comme je m'ennuie, coincée dans ce portrait...

– Ils reviennent, constata Vera en entendant des voix d'hommes s'approcher. Une dernière chose, Prisca, j'aimerais savoir... À quoi sert tout cet argent moldu que je donne à Abraxas chaque fois que je le rencontre ?

Prisca laissa échapper un petit rire.

– La raison est dans votre main, Vera.

Vera leva son verre, rempli de vin aux reflets rubis.

– Du vin moldu ?

– Bien meilleur que le nôtre, depuis la nuit des temps, affirma Prisca. Les sorciers ont toujours refusé de s'abaisser aux règles subtiles de la fermentation, et malgré l'emploi de la magie, le résultat est toujours désastreux.

Vera prit une nouvelle gorgée de vin et haussa les sourcils.

– Les Moldus sont parfois surprenants, admit-elle en souriant.

– Je vous envie, soupira Prisca. Le peintre qui a fait mon portrait ne savait dessiner que les grappes de raisin ! Voilà un millénaire que je mange ces espèces de billes sucrées, j'en suis écœurée !

Daisy et Narcissa se regardèrent avec l'expression d'enfants qui auraient trouvé où leurs parents cachaient leurs friandises. Abraxas Malefoy, derrière son rejet absolu de tout ce qui attrayait aux Moldus, buvait chaque jour une boisson qui était la leur ! Voilà pourquoi il ne le servait qu'en carafe, et arrachait les étiquettes de toutes ses bouteilles... Et voilà pourquoi il restait toujours aussi évasif sur son origine !

Narcissa était toujours aussi abasourdie quand Orion, Piscus et Abraxas rentrèrent dans la bibliothèque, manifestement réconciliés. Abraxas remplit leurs quatre verres, et leur proposa de trinquer une dernière fois avant de rentrer chez eux.

– À quoi buvons-nous ? demanda Vera.

– À la santé de nos ennemis, répondit Abraxas Malefoy en levant son verre.

Ses lèvres, avec tout le vin qu'il avait bu, avaient pris une teinte violette, ce qui rendait son visage encore plus effrayant.

– Qu'ils reposent en paix, approuva Piscus Crabbe en vidant son verre d'un trait.



## LE FILS PRODIGE

À des kilomètres de là, au Ministère, la fête battait son plein : l'inauguration du nouveau Département des Accidents et Catastrophes Magiques avait attiré de nombreux sorciers, désireux d'oublier les évènements tragiques qui agitaient le monde extérieur.

Les locaux du Département venaient d'être refaits à neuf, en grande partie financés par la fortune des Malefoy. Lucius déambulait donc avec aisance dans les couloirs d'une propreté impeccable, tout en examinant avec attention la qualité des travaux effectués.

Le parquet sombre et rutilant était parfaitement ciré, et sur les murs carrelés de vert émeraude, aucun défaut n'était visible. Les locaux étaient situés au troisième étage du Ministère de la Magie, c'est-à-dire à plusieurs centaines de mètres sous terre ; mais ils étaient pourtant pourvus de fenêtres, qui montraient un paysage modifiable au gré des envies des employés. À intervalles réguliers, le symbole du Département était plaqué sur le mur ou au-dessus des portes : deux anneaux ovales imbriqués, au centre duquel brillait une étoile à sept branches flanquée des initiales *D. A. C. M.*

La salle centrale était immense, hexagonale, occupée en son centre par une grande table de la même forme. Une carte du Royaume-Uni aux inscriptions anciennes et à la couleur parcheminée était imprimée sur toute la surface de la table. Sur une estrade, une jeune femme vêtue de rouge en expliquait le fonctionnement à une foule de spectateurs impressionnés.

– Dès qu'un incident magique se produit, une alarme se déclenche dans cette pièce, disait-elle avec fierté. La carte indiquera aussitôt le lieu, le mécanisme, mais aussi le coupable éventuel de l'incident. Cela permet à la Brigade de réparation d'agir au plus vite...

Le regard de la jeune femme balaya son assistance du regard et croisa celui de Lucius ; aussitôt, ils échangèrent un sourire entendu. Tous les deux se connaissaient bien : deux années auparavant, Marla avait été renvoyée par le patron du *Chaudron Baveur*, qui trouvait qu'elle consacrait trop de temps à faire des tours de passe-passe pour impressionner ses clients. Par pure coïncidence, Lucius se rendait ce jour-là au *Chaudron Baveur* pour offrir quelques gallions à un de ses informateurs, en l'échange de révélations précieuses à propos des affaires qui agitaient le monde magique.

Il avait d'abord été impressionné par l'habileté magique de la jeune femme et par ses capacités à embobiner tous ceux qui l'observaient ; mais surtout, il avait reconnu chez elle l'absence totale de scrupules qui caractérisait tous ses potentiels associés. Il avait donc décidé de lui proposer son aide, ce qu'elle avait volontiers accepté. Lucius l'avait recommandé à quelques relations, et de fil en aiguille, la jeune femme s'était vue confier des postes de plus en plus avantageux d'Ingénieur Magique, jusqu'à être celle qui concevrait la pièce maîtresse du nouveau Département des Accidents et Catastrophes Magiques.

La jeune femme qui présentait sa nouvelle création était bien différente de celle qui amusait les clients en transformant les choppes de Bièraubeurre en clarinettes, renfrognée derrière son comptoir crasseux... Debout sur son estrade, adulée par une armée de regards admiratifs, elle rayonnait, éblouissante dans une longue robe de satin rouge ; et tout cela, c'était grâce à Lucius...

Après avoir terminé son discours, Marla serra de nombreuses poignées de main et reçut de nombreux bouquets de fleurs, tout en se frayant un chemin vers Lucius, tout sourire.

– Toutes mes félicitations, commenta Lucius en désignant les innombrables bouquets que Marla avait reçus. Votre carrière vient de décoller de façon spectaculaire.

– C'est sûr, ricana Marla, dont le passé vulgaire refaisait surface de temps à autre. J'aurais aimé que ce gros lourdaud de Glimpse soit là pour voir ça...

Lucius sourit en pensant à la manière dont le patron du Chaudron Baveur avait renvoyé Marla. Ce fameux Glimpse devait s'en mordre les doigts, désormais...

– Il entendra parler de vous, je n'en doute pas, dit Lucius en désignant Rita Skeeter qui se promenait dans un coin de la salle, sa Plume à Papote s'agitant frénétiquement au-dessus du calepin qui flottait dans les airs à côté d'elle.

Marla lui fit un clin d'œil appuyé.

– Tout ça, c'est grâce à vous, Mr Malefoy, dit-elle en saisissant deux coupes de champagne sur un plateau d'argent qui passait à côté d'eux.

– Je suis certain que vous saurez me remercier, dit Lucius en prenant la coupe que lui tendait Marla.

– C'est déjà le cas, dit-elle en caressant amoureusement les contours de la carte. J'y ai apporté quelques modifications de mon cru... Si, un jour ou l'autre, vous ou l'un de vos amis provoque un accident magique, la carte mettra un peu plus de temps à réagir que d'habitude... Et les coupables ne seront pas identifiés, bien évidemment.

Lucius haussa les sourcils, admiratif. Leurs coupes de champagne s'entrechoquèrent avec un tintement cristallin, et ils échangèrent un sourire satisfait. Marla but sa coupe d'un trait, avec un air de défi, et Lucius fit de même. Ils discutèrent quelques instants, puis Lucius se souvint qu'il avait d'autres interlocuteurs à solliciter, à féliciter et à menacer.

– Je vous laisse à vos admirateurs, dit-il pour mettre fin à leur conversation, en désignant un grand nombre de personnes qui attendaient leur tour pour parler à Marla.

– Dommage, commenta Marla en haussant les épaules et en s'éloignant d'une démarche chaloupée.

Lucius la regarda s'éloigner avec un sourire amusé, puis embrassa du regard le reste de la salle hexagonale. Tout autour de la table centrale, d'autres bureaux s'alignaient ; ils étaient destinés au travail, mais pour l'heure, ils étaient recouverts de grandes nappes couleur prune et de nombreux plats somptueux s'y alignaient.

Le Département des Accidents et Catastrophes Magiques, comme son nom l'indiquait, avait pour rôle de résoudre tous les problèmes qui découlait d'un incident causé par la magie. L'immense panneau qui recouvrait tout un mur de la pièce hexagonale expliquait très bien la procédure à suivre. Ledit panneau se divisait en trois parties, qui correspondaient aux trois étapes du plan officiel : *Secourir*, *Effacer*, *Apaiser*.

La première était le travail de la Brigade de réparation des accidents de sorcellerie ; les Forces des tâches invisibles et le quartier général des Oubliators se chargeaient de la deuxième, qui consistait non seulement à réparer les dégâts mais également à modifier les mémoires des témoins moldus, afin que l'existence du monde magique reste bien secrète ; et enfin, le Comité des inventions d'excuses à l'usage des Moldus se préoccupait d'inventer toutes sortes d'excuses non-magiques pour expliquer les phénomènes étranges qui avaient eu lieu.

Voldemort ne leur facilitait pas la tâche, car chacune de ses victimes était agressée d'une manière différente, et le Comité des inventions d'excuses peinait à égaler l'inventivité du mage noir et de ses sbires quand il s'agissait d'expliquer aux Moldus comment les chaussures d'un groupe de victimes avaient pris feu en pleine rue, sans aucun élément déclencheur apparent, ou comment les visages d'autres jeunes Moldus s'étaient retrouvés couverts d'écailles.

Tout en serrant les mains et en prenant des nouvelles de ceux qui méritaient son attention, Lucius s'approcha de l'immense

panneau qui regroupait toutes les situations envisageables et comment y remédier.

Dans la partie de gauche, celle qui concernait la première phase – *Secourir* – Lucius examina une affiche qui titrait : *Que faire en cas d'incendie d'origine magique ?* Les différentes étapes étaient ensuite détaillées avec précision et soigneusement illustrées, allant de *Déterminer l'origine de l'incendie (dragon, Feudeymon ou explosion accidentelle)* à *Évacuer les différentes victimes, que celles-ci soient des sorciers ou des Moldus*.

En lisant cette étape, Lucius fronça les sourcils, contrarié : c'était précisément ce qu'il espérait ne pas lire.

– Ah, Mr Malefoy, vous voilà, dit une voix féminine en l'interrompant dans sa lecture.

Elza Toothil était une femme de taille moyenne, à la peau mate et aux grands yeux noirs, dont le menton toujours levé et les gestes énergiques en disaient long sur l'autorité et sur l'ambition qui l'animaient.

– Mrs Toothil, la salua Lucius en s'inclinant. Je vois que vous venez inspecter le résultat ?

– Oui, le déménagement commence demain, confirma la directrice du Département des Accidents et Catastrophes Magiques. Je voulais à nouveau vous remercier pour votre don...

Lucius sourit intérieurement. Ceux qui le craignaient prenaient toujours soin de le flatter lorsqu'ils avaient quelque chose à se faire pardonner. Quand un échange commençait ainsi, Lucius savait que son interlocuteur était à sa merci.

– Je ne l'ai pas fait par charité, vous le savez bien, répondit-il avec froideur.

Eugenia Jenkins avait été extrêmement réticente à accepter la donation de la famille Malefoy, mais lorsque le plafond de l'ancien Département avait commencé à tomber en poussière et que les Oubliators et les Excusateurs s'étaient mis en grève, Jenkins n'avait pas eu d'autre choix que celui de revenir sur ses paroles.

– Bien entendu, bien entendu, assura Mrs Toothil avec un sourire crispé. Vous savez, j'ai choisi mon agent le plus compétent pour s'occuper du Wiltshire. Et le deuxième, pour la partie de Londres où se trouve la Colline d'Émeraude. Les accidents qui ont lieu là-bas seront les mieux pris en charge, je peux vous l'assurer.

– Tant mieux, tant mieux, dit Lucius.

Il attendait la suite avec impatience, et de délectait de voir les mains d'Elza Toothil trembler face à lui, alors qu'elle avait le double de son âge.

– Cependant... En ce qui concerne votre deuxième requête... Elza Toothil regarda le sol, embarrassée.

– Je ne crois pas pouvoir la satisfaire, dit-elle d'une toute petite voix.

– C'est ce que j'ai constaté, en effet, dit froidement Lucius en désignant l'affiche. Je croyais pourtant avoir été clair : vous deviez spécifier dans vos directives que les sorciers devaient être secourus en priorité, avant les Moldus... Nous avons pourtant un marché.

– J'ai fait tout ce que j'ai pu, Mr Malefoy, dit Elza Toothil d'une voix suppliante. Mais, vous savez... Par les temps qui courent... Faire ce genre de distinction peut être source d'ennuis... On pourrait croire que je cautionne ces meurtres affreux...

– Ça, c'est votre problème, répliqua Lucius. Je vous pensais pourtant avertie du sort qui est réservé à ceux qui me déçoivent... Il serait regrettable qu'un tragique incident vienne ravager ces locaux si rutilants, n'est-ce pas ?

Lucius regarda autour de lui, les yeux plissés.

– Les murs sont particulièrement fins, ici, dit-il. Un Feudeymon se propagerait en un clin d'œil... Et cette pauvre affiche ne vous serait d'aucune utilité, dit Lucius en désignant avec un sourire ironique l'affiche qui détaillait la marche à suivre en cas d'incendie.

– Mr Malefoy...

– Vous avez jusqu'à demain pour refaire tout ce panneau, et y inscrire ce que nous avons convenu, dit Lucius. Si j'étais vous, je ne prendrais pas le risque d'avoir du retard.

Il grimaça un demi-sourire, et, sans prendre la peine d'écouter la réponse d'Elza Toothil, il s'éloigna à grands pas, à la recherche de ses quelques amis qui se promenaient dans les locaux.

Sur son passage, on le saluait avec crainte et respect, en inclinant la tête et en rajustant sa tenue. Comme il était agréable de décider de toute chose, d'avoir le pouvoir de briser des carrières et d'en forger d'autres, de tenir tous ces destins à la merci de sa bourse, de faire vibrer le monde à la force de ses menaces...

Tout en se délectant de ces agréables pensées, Lucius poursuivit son chemin et rejoignit un petit groupe de jeunes gens presque aussi bien vêtus que lui, en train de converser gaiement assis autour d'une table. Toute la jeunesse dorée du monde magique était là : l'élite des Sang-Pur, les fines fleurs de la Colline d'Émeraude, la plupart des *Collinards*, comme les désignaient ceux qui en étaient jaloux. Tous ces jeunes gens avaient à peu près le même parcours que Lucius : ils étaient habitués à orchestrer des manigances en secret, et à récolter les honneurs au Ministère en dispensant quelques infimes portions de leur fortune démesurée.

– Et voilà le roi de la soirée ! exulta le plus grand d'entre eux en voyant Lucius approcher.

Le grand jeune homme blond leva son verre dans sa direction, imité par ses voisins.

– Bonsoir, Rosier, le salua Lucius.

Evan Rosier était le fils aîné d'Opportus Rosier, l'oncle maternel de Narcissa. Il était vêtu d'un pardessus bleu, et comme d'habitude, une rose aux pétales denses provenant de son splendide jardin était épinglée sur sa poitrine. Il tira une chaise à côté de lui, et Lucius s'y laissa tomber. À sa gauche se trouvait

Damian Nott, un jeune homme asiatique aux longs cheveux noirs et lisses qui portait un pardessus doré avec une abeille brodée de fils noirs sur la poitrine. Ils discutèrent avec animation, et tous félicitèrent Lucius pour avoir réussi à financer la réparation des locaux, étendant ainsi davantage l'influence des Sang-Pur au sein du Ministère.

Cependant, après quelques coupes de champagne, les pensées de Lucius se mirent à dériver vers Narcissa et sa mine s'assombrit. Il avait beau remporter tous ces succès, son épouse n'y accordait aucune importance, et ne pensait qu'à une chose : avoir un enfant. Lucius ne comprenait pas très bien cette obsession étrange, et en réalité, cette idée l'effrayait plus qu'autre chose. Il comprenait que l'enfance de Narcissa avait été la plus belle période de sa vie, et qu'elle souhaitait ardemment la revivre à travers la maternité ; mais quand on parlait d'enfance à Lucius, une armée de souvenirs douloureux venait l'assaillir, et il sentait son estomac se cabrer... Ainsi, lorsque Narcissa racontait les jeux qu'elle avait partagé avec Daisy, et cette belle insouciance qu'elle avait connue sur la Colline d'Émeraude, Lucius faisait de son mieux pour la comprendre, mais malgré ses efforts, il ne parvenait pas à concevoir ce bonheur-là, qui ne lui avait jamais été accordé. Alors que ferait-il d'un enfant, lui qui avait tant détesté en être un ?

– Eh bien, Lucius, de quoi rêves-tu ? l'interrompit Evan Rosier en lui donnant une tape sur l'épaule.

Lucius sursauta ; il renversa un peu de champagne, que Rosier vint aussitôt compenser en remplissant sa coupe à ras bord.

– Nous nous sommes un peu disputés, avec Narcissa, avoua Lucius. Rien de grave, ajouta-t-il aussitôt en voyant Juliet Selwyn regarder vers lui, pleine d'espoir.

Rosier haussa les épaules, comme si cela n'avait aucune importance. Lucius se tourna donc vers Damian Nott, qui était le seul, avec lui, à être déjà marié.

– Ça ne vous arrive jamais, avec Magdalena ?

Nott eut un petit rire, comme si l'idée était totalement absurde.

– Pour se disputer, encore faut-il se parler, dit-il à voix basse, afin que ses proches voisins soient les seuls à l'entendre. Et Magdalena ne parle pas : elle *déblatère*. Je ne l'ai jamais entendue dire quelque chose d'intelligent !

Il disait cela avec fierté, comme si c'était quelque chose d'appréciable.

– Et cela te satisfait ? demanda Lucius.

Nott haussa ses épaules étroites.

– Tout ce que je demande, c'est une bonne épouse qui me fasse de beaux enfants... et qui ne me résiste pas trop au moment du coucher, s'esclaffa-t-il.

– Coquin !

Evan Rosier éclata d'un rire sonore, mais Lucius haussa les sourcils avec mépris et but une gorgée de champagne.

– Tu oublies le sang pur, fit remarquer Balderic Parkinson, qui était assis à côté de Damian Nott.

– C'était tellement évident que je n'ai pas jugé utile de le préciser, répliqua Nott.

– Bon, Lucius, raconte-nous... À propos de quoi vous êtes-vous disputés ? s'enquit Evan Rosier.

Lucius hésita un instant, puis, enivré par le champagne, leur livra ce qu'il avait sur le cœur.

– Narcissa rêve d'être enceinte, dit Lucius. Depuis le mariage, elle ne pense qu'à cela, et elle s'impatiente de plus en plus... Et hier, elle m'a accompagné, quand je suis allé au pensionnat Wimbley... Alors, elle a vu tous ces jeunes enfants... Ça s'est mal passé, voilà tout.

– Quelle idée tu as eu, aussi, d'épouser une Black, commenta Parkinson en levant les yeux au ciel. C'est bien connu, ce sont de vraies tigresses !

– Moi, je suis d'accord avec Lucius, déclara Rosier en lui secouant vigoureusement l'épaule. Il me faut une femme de

caractère ! Hélas, l'éducation qu'on leur donne sur la Colline d'Émeraude n'y est pas très propice.

– Tu n'as qu'à épouser la Ministre, raila Parkinson en désignant la petite femme en robe bleue qui était entourée de tous les notables du Magenmagot.

– Jenkins ? Ah, j'aurais adoré ! s'exclama Rosier sans saisir l'ironie du propos. Elle, au moins, je suis sûr qu'elle a de la poigne ! Mais malheureusement, ne sommes pas tout à fait compatibles sur le plan des convictions politiques...

À ces mots, le sourire de Damian Nott se figea. Alors que Lucius replongeait dans ses sombres pensées, Nott regarda tour à tour Balderic Parkinson et Evan Rosier, avec le plus grand sérieux, et tous les deux acquiescèrent d'un signe de tête.

– Lucius...

– Hmm ?

– Nous voulions te parler de quelque chose, dit Evan Rosier en remplissant à nouveau le verre de Lucius à ras bord.

Lucius se redressa et fit un geste du menton pour les inciter à parler.

– Oui ? Je vous écoute.

Rosier, Nott et Parkinson s'entreregardèrent, afin de décider lequel d'entre eux allait se dévouer pour expliquer leur plan ; puis ce fut Evan Rosier qui prit la parole.

– C'est à propos de... Tu sais... Ce mage noir...

Malgré la gravité de son interlocuteur, Lucius émit un petit rire moqueur.

– Toi non plus, tu n'oses pas prononcer son nom ? Tu sais, nous autres Sang-Pur n'avons rien à craindre de lui...

– Nous n'en sommes pas convaincus, coupa Evan Rosier.

Lucius haussa un sourcil, peu habitué à être contredit par ses pairs.

– Ici, au Ministère, Jenkins et ses conseillers déploient des efforts considérables pour minimiser la menace qu'il représente. Mais nous avons eu d'autres informations contradictoires de la

part des Crabbe, qui ont toujours un œil sur l'Allée des Embrumes... On dit qu'il ranime les morts et connaît des envoûtements qui dépassent notre imagination... Qu'il est de la même stature que Gellert Grindelwald... Non, Lucius, nous pensons qu'il est puissant, assez puissant pour renverser le pouvoir en place.

– En fait... Écoute, Lucius, nous... Nous voudrions le rejoindre.

Lucius s'en étrangla avec son champagne, et se mit à rire.

– C'est une plaisanterie ?

Mais aucun de ses trois amis n'avait l'air de plaisanter.

– Vous n'êtes pas sérieux...

D'un geste, il désigna la myriade de vêtements somptueux qui virevoltaient autour d'eux, les plats exquis qui s'alignaient sur les tables et les sorcières plantureuses qui les regardaient du coin de l'œil.

– Vous voulez renoncer à tout ce luxe, à tous ces succès, pour rejoindre une bande de mécréants sanguinaires qui, de toute manière, nous riraient au nez ?

– Oh, je ne crois pas qu'ils nous riraient au nez, dit Parkinson en secouant la tête.

– Au contraire, assura Nott. Ils seraient ravis que nous venions renflouer leurs rangs, et surtout financer leur guerre... Ils sont puissants, mais furieux de voir que leur projet n'enthousiasme pas l'entièreté des Sang-Pur...

– Et pourtant, leur projet m'enthousiasme, rectifia Lucius. Mes ancêtres et moi-même luttons pour ce même projet depuis des siècles...

– Mais sans efficacité, fit remarquer Parkinson.

– ...Cependant, leur manière de lutter ne me convient pas, soutint Lucius en secouant la tête. Pourquoi se salir les mains, quand on peut influencer le monde depuis son fauteuil ?

– Parce que c'est bien plus efficace, susurra Nott.

– Et que c'est parfois nécessaire, appuya Parkinson.

Evan Rosier se pencha encore vers Lucius, et lui saisit le bras, mais Lucius s'écarta de lui.

– Pourquoi êtes-vous si pressés, tout à coup ? demanda Lucius, irrité. Nous avons tous les moyens de nous protéger. Laissons ce mage noir faire le ménage si ça lui chante, cela ne peut nous être que profitable... Mais ne nous en mêlons pas trop, ce serait prendre des risques inutiles. Attendons un peu, et rejoignons-le quand la victoire sera assurée !

– Je crains que nous n'ayons plus le choix, dit Parkinson avec gravité. Tu l'as bien vu, ils ont commencé à assassiner des sorciers...

– Nous ne serons pas en tête de liste, répliqua Lucius. S'il est assez intelligent pour mériter notre intérêt, cet *Homme-Serpent* éliminera d'abord le fond du panier.

– Cassandre Shabby était une Sang-Pur, rappela Nott. Non, Lucius, tu te trompes... Quiconque refuse de se soumettre à lui subira le même sort.

– En revanche, pour ceux qui le rejoignent...

– C'est la gloire assurée, conclut Rosier dans un souffle.

Lucius regarda tour à tour ses trois voisins, qui le regardaient avec un espoir fiévreux.

– Je ne comprends pas votre insistance, s'agaça Lucius. Pourquoi n'allez-vous pas le rencontrer vous-mêmes ?

Il avait la désagréable impression que ses amis voulaient l'envoyer en éclaireur, afin qu'il brave tous les dangers à leur place. Or, s'il y avait bien une chose que Lucius avait en horreur, c'était le danger.

– Lucius, tu ne comprends pas, dit Rosier en se penchant vers lui pour lui prendre le poignet. Tiens, allez, reprends donc un peu de champagne... Nous avons besoin de quelqu'un qui puisse unir tous les Sang-Pur derrière lui ! Crabbe a commencé à nous convaincre, mais les Goyle, les Selwyn et les Flint sont encore réticents... Et je refuse que la Colline d'Émeraude s'entredéchire. Les Sang-Pur pourraient se trahir, se dénoncer entre eux... Non,

non, il nous faut une figure de proue, quelqu'un qui annihile toutes nos petites querelles internes, et qui décide l'intégralité de notre camp à s'unir d'un même mouvement à Tu-Sais-Qui !

– Et tu es tout désigné pour cela, assura Parkinson.

– Vous perdez la tête, les coupa sèchement Lucius.

Il fit mine de se lever, mais d'un même geste, Nott, Parkinson et Rosier le retinrent.

– Lucius, tu ne réalises pas... Toi et Narcissa, vous êtes tout simplement *iconiques*, murmura Evan.

Résigné, Lucius se laissa à nouveau tomber dans son fauteuil avec un soupir de lassitude.

– Enfin, pourquoi crois-tu que nous sommes si nombreux à nous presser auprès de toi, et à rechercher ton attention ? À ton avis ? Eh bien, c'est parce que tu nous *inspires*, parce que *tout le monde*, ici, rêve de te ressembler...

– Tous les habitants de la Colline d'Émeraude ont le portrait d'un Malefoy dans leur salon... Et dans un coin de leur tête, renchérit Nott. Tout le monde espère avoir un jour avoir ta richesse, ta prestance, et surtout ton pouvoir ! Et ils pensent naïvement qu'en gravitant autour de toi, ils pourront s'en approprier quelques fragments...

– Voyez-vous ça, lâcha Lucius.

– Tu n'auras aucun effort à faire ! Ils te tomberont tous dans les bras ! Je le ferais bien à ta place, crois-moi, mais la moitié des habitants de la Colline d'Émeraude croit que je suis fou à lier, dit Evan Rosier avec un petit rire qui légitimait largement ce soupçon. Tandis que toi, tu mettrais tous les Sang-Pur d'accord ! Tu es le seul qui en ait le pouvoir !

Lucius attendait patiemment la fin de leur éloge, les yeux dans le vague, essayant de ne pas montrer l'effet que lui faisaient toutes ces flatteries.

– Imagine un peu, lui murmura Evan Rosier à l'oreille. Tous les Sang-Pur d'Angleterre, ralliés sous la bannière des Malefoy... Imagine ton portrait, dans la galerie de tes ancêtres, et ce qu'il y

aurait écrit au-dessous, si tu devenais le bras droit de Tu-Sais-  
Qui...

Comme Lucius ne répondait pas, Evan Rosier glissa un regard vers Parkinson et Nott, qui lui signalèrent d'un mouvement de tête qu'ils étaient à court d'arguments.

– Allons, mes amis... Trinquons à nouveau, déclara Nott avec un enthousiasme feint.

Lucius tendit sa main vers sa coupe de champagne et Rosier lui agrippa à nouveau le poignet.

– Lucius, mon bon ami... Promets-moi d'y réfléchir.

– C'est tout réfléchi, répliqua Lucius en se dégageant. C'est *non*.

– Allons, allons, encore un verre, dit Parkinson en remplissant ceux de ses amis. À la santé de Lucius !

– À la santé de Lucius, approuva Nott en levant sa coupe.

– Doucement, mes amis, tempéra Lucius en portant la sienne à ses lèvres. La fête ne fait que commencer...

\*\*\*

Aussitôt Vera, Orion et Piscus Crabbe partis du manoir des Malefoy, Daisy s'en alla elle aussi ; Narcissa l'embrassa avec enthousiasme et les deux amies se promirent de se revoir au plus vite.

Après l'avoir vue disparaître dans la nuit sur sa moto volante, Narcissa sortit son journal rose et pailleté, et entreprit d'y inscrire tout ce qu'elle venait d'entendre, afin de n'oublier aucun détail de toutes les nouvelles informations qui tourbillonnaient dans son esprit. En une seule journée, Narcissa avait appris plus de choses sur la famille Malefoy qu'en deux années entières passées dans le manoir.

En refermant son journal, Narcissa fit tomber sur le sol la photo qu'elle avait prise avec ses deux sœurs sur le Chemin de Traverse, juste après l'acquisition de sa nouvelle baguette et du

sublime peigne Démêltout qu'elle avait offert à Andromeda. Sur la photo, les trois sœurs étaient fidèles à elles-mêmes : Andromeda souriait sagement, Bellatrix grimaçait un sourire renfrogné en essayant de sortir du cadre de l'appareil photo et Narcissa essayait de les rapprocher l'une de l'autre tout en regardant Bellatrix avec une admiration éperdue. En voyant leurs trois visages ainsi côte à côte, la nostalgie lui brouilla la vue.

Depuis son mariage, Narcissa n'avait eu aucune nouvelle de Bellatrix. Si impétueuse qu'elle fût, et même si Narcissa avait initialement refusé de l'admettre, sa sœur aînée lui manquait. Que devenait-elle ? Était-elle en bonne santé ? Qui prenait soin d'elle, en l'absence de Narcissa ? Sans surveillance, Bellatrix était capable du pire envers les autres, mais aussi envers elle-même...

*Accueillir, c'est contrôler*, avait dit Piscus Crabbe. Et cette phrase commençait à faire son chemin dans l'esprit de Narcissa... Mais elle fut interrompue par des cris qui provenaient du rez-de-chaussée. Aussitôt, elle s'approcha de son miroir ; le reflet se transforma et elle découvrit qu'Abraxas était en train de se disputer avec Prisca.

– Abraxas ! disait Prisca avec sévérité. J'espère que vous ne songez pas à faire ce à quoi je pense !

Abraxas Malefoy se réservait un énième verre de vin, visiblement exaspéré par l'inquiétude de son ancêtre.

– Il est temps pour Lucius de devenir un homme, Prisca... Il s'épanouit orgueilleusement dans ces réceptions fastueuses, mais il ne reste pas sur ses gardes ! La preuve : il ne prête aucune attention à ce... ce *Vous-Savez-Qui*, alors que c'est précisément lui qui devrait concentrer toute notre attention ! Je repense à toutes les histoires que j'ai entendues à son sujet, et auxquelles je n'ai pas accordé assez d'importance... Pour une fois, je crois que je me suis fourvoyé, et que Crabbe a raison : nous avons peut-être affaire à un véritable mage noir, au moins aussi puissant que Gellert Grindewald... Et si celui-ci met ses menaces à exécution, il pourrait donc renverser le Ministère ! Il faut rencontrer cet

homme, Prisca, au moins pour savoir de quoi il retourne. Lucius doit partir à sa recherche.

– Abraxas ! gronda Prisca. Cet homme est un meurtrier ! Et Lucius n'a que vingt ans !

– Vingt et un ans ! corrigea Abraxas. Et c'est plus qu'assez pour sortir de son espace de confort et se mesurer aux dangers du monde extérieur !

– Et vous, que faisiez-vous, à son âge ? Vous faites le fier, mais vous n'étiez qu'un jeunot ! Vous veniez de vous marier avec Athénaïs et vous ne pensiez qu'à roucouler dans le jardin ! Lucius et Narcissa ne se voient qu'en pointillés, vous ne leur laissez même pas le temps de profiter l'un de l'autre ! Ne vous étonnez pas si vous n'avez pas encore de petits-fils ! Je vous rappelle que c'est par *votre* faute que vous ressemblez à un mort-vivant, et que ça n'est certainement pas une raison pour priver Lucius de sa jeunesse !

Prisca venait de dire tout haut ce que Narcissa pensait tout bas depuis plus d'un an. Intérieurement, elle se promit d'aller dans le jardin déposer une gerbe de fleurs sur la tombe de Prisca Malefoy, dès le lendemain.

– Un homme digne de ce nom est capable d'honorer ses obligations conjugales tout en participant aux luttes de pouvoir qui ont lieu au-dehors ! répliqua Abraxas Malefoy. Et de toute manière, le temps presse : l'urgence n'est pas de fonder une famille, mais d'anticiper les conséquences du bouleversement qui se prépare, afin de ne pas être pris au dépourvu...

– Et lorsque Lucius l'aura rencontré ? Vous comptez aider Voldemort ? Soyons honnêtes, notre contribution sera probablement décisive dans le conflit qui l'opposera au Ministère. Réfléchissez avant de l'aider à atteindre son but : si Voldemort gagne, c'est un monde de chaos qui nous attend. Est-ce là ce que vous souhaitez ?

Abraxas balaya la remarque d'un revers de main.

– La question n'est pas de défendre le bien, ou de maintenir la paix, mais d'être toujours du côté du vainqueur. Et entre une Ministre désespérée et un mage noir aux pouvoirs possiblement stupéfiants, à votre avis, qui a le plus de chance de remporter la partie ? Peu importe le résultat : un Malefoy doit faire le nécessaire pour rester au sommet de la pyramide, que celle-ci soit d'or ou de cendres. Autrement, il ne mérite pas de porter ce nom.

Abraxas posa son verre sur la table avec un geste qui scellait la fin de la conversation. Narcissa ne voyait pas Prisca, mais au cliquetis de perles qu'elle entendait, la matriarche devait secouer la tête avec accablement.

Au bout d'un long moment, Abraxas Malefoy se tourna vers la fenêtre, car un bruit métallique venait de leur signaler l'ouverture du portail en fer forgé.

– Ah, le voilà qui rentre, dit-il.

Et le ton de sa voix ne laissait planer aucun doute sur le fait que les supplications de Prisca n'avaient eu strictement aucun effet.

Quelques instants plus tard, depuis son poste d'observation, Narcissa vit l'ombre élançée de Lucius apparaître dans le rectangle lumineux que l'éclairage du couloir projetait sur la moquette verte de la bibliothèque.

– Entre donc, dit la voix glaciale d'Abraxas Malefoy.

– Père, lui répondit celle de Lucius, bien plus enjouée. Vous êtes encore réveillé, quelle bonne surprise !

– Tu vas voir si c'est une bonne surprise, marmonna Abraxas Malefoy, sans que Lucius ne l'entende.

Puis il haussa la voix pour poursuivre :

– Approche, et assieds-toi... J'ai à te parler.

Lucius rentra donc dans la pièce avec entrain, la démarche légèrement bancal, les joues roses, sa cape posée de travers sur ses épaules. Il saisit le siège qui se trouvait à côté de son père et s'y laissa tomber en soupirant d'aise.

– Quelle soirée, murmura-t-il, les yeux dans le vague.

– Oui, j'ai l'impression que tu as passé un agréable moment, dit Abraxas Malefoy avec un sourire pincé.

– Vous auriez adoré, Père ! Des soirées comme on n'en a plus fait depuis longtemps... Décidément, le Ministère est prêt à tout pour nous faire oublier la situation actuelle ! Des chants, des danses, et tout cela à leurs frais... J'en suis fourbu !

Il se pencha sur la table, tendit sa main vers la crête acérée qui formait l'anse de la carafe de vin, mais Abraxas Malefoy l'écarta de lui.

– J'ai l'impression que tu as déjà bu plus que de raison, dit-il en imitant le ton enjoué de son fils.

La main de Lucius se referma dans le vide, et il continua de fixer la carafe inaccessible pendant plusieurs secondes, l'air déçu.

– Hmm... Malheureusement, le vin du Ministère est loin d'être aussi bon que le nôtre, soupira-t-il.

– Cela ne m'étonne pas, gronda Abraxas Malefoy. Leurs finances sont au plus mal, et pourtant ils continuent de jeter l'argent par les meurtrières ! Et tout ça pour entretenir des choses aussi absurdes que le *pensionnat Wimbley*...

Lucius poussa un petit gloussement, et Abraxas Malefoy le regarda avec exaspération.

– À propos, où en es-tu de ce côté ? Est-ce que l'enquête avance ? Va-t-on enfin en finir avec ce maudit pensionnat ?

Lucius écrasa sa joue sur son poing, les yeux mi-clos, et haussa mollement les épaules.

– Ne peut-on pas attendre demain pour parler affaires ? Il est deux heures passées, et j'aimerais retrouver Narcissa...

– Non, justement, nous ne pouvons pas *attendre* ! dit Abraxas Malefoy en frappant un grand coup sur le sol avec sa canne.

Lucius sursauta et se redressa brusquement contre le dossier de son siège.

– Hein ? Pardon, vous disiez... ? Ah, oui, le pensionnat Wimbley... Ahem, où en étais-je... Oui, donc, j'ai revu tout à

l'heure cette petite femme qui nous a mariés, Narcissa et moi... Comment s'appelle-t-elle, déjà ? Flores, non, Agnès...

– Dolores Ombrage, dit Abraxas Malefoy entre ses dents, la main crispée sur le pommeau de sa canne.

– Oui, c'est cela, merci... Dolores Ombrage, donc. Une jeune femme parfaitement odieuse, délicieusement exécrationnelle, qui déteste Eleanor Wimbley probablement plus que tous les Sang-Pur d'Angleterre réunis...

Lucius s'interrompt pour étouffer un long bâillement.

– Enfin, peu importe...

– En effet, peu importe.

– Cette charmante *Ombrage*, donc, travaille au Ministère depuis cinq ans, et cherche désespérément à faire décoller sa carrière. Hélas, elle a été chassée du Département de l'Administration Magique après le mariage de Carla et Edgar Goyle, où elle s'est montrée, disons, un peu trop intrusive avec la famille Goyle... Vera l'a dénoncée, elle est désormais contrainte de travailler au Bureau des Plaintes Magiques...

– Excuse-moi, Lucius, mais en quoi les déboires de cette petite écervelée sont-ils censés m'intéresser ?

– Eh bien, ils nous intéressent justement parce que la plainte de l'inspecteur a été reçue par ce fameux Bureau des Plaintes, et que Dolores Ombrage s'est engagée à traiter ce dossier avec la plus grande sévérité...

– Bien, dit Abraxas Malefoy. J'espère qu'elle sera plus efficace pour régler cette affaire qu'elle n'a été discrète pour fouiller dans le secrétaire de Vera Goyle !

Lucius acquiesça mollement – ou en tout cas, trop mollement au goût de son père.

– Tu n'as pas l'air enchanté par cette perspective, remarqua Abraxas. Je sais que Narcissa a été attendrie par ces immondes petits Sang-de-Bourbe, mais ça n'est pas une raison pour te montrer indulgent avec Eleanor Wimbley. C'est une plaie pour notre pays : il faut abattre cette négresse, Lucius.

– Oui, Père, je le sais... Mais Narcissa n'est pas aussi engagée que nous dans cette lutte – enfin, pas encore... Et puis, elle ne s'est pas encore remise du décès de sa mère : elle reste fragile, et je préférerais ne pas la brusquer.

– Gouverne ta femme comme tu l'entends, mon fils, répondit Abraxas Malefoy avec agacement. En revanche, ne la laisse pas te mener par le bout du nez. Si nous attendons encore davantage, Eleanor Wimbley pourrait trouver un moyen de nous échapper ! Vingt ans que cela dure, Lucius ! Vingt ans que les Sang-de-Bourbe accèdent avec autant de facilité que nous à Poudlard et aux privilèges qui, jusqu'ici, n'appartenaient qu'aux véritables sorciers ! Et si tu restes les bras croisés pour satisfaire les pleurnicheries de ton épouse...

– Narcissa ne *pleurniche* pas, corrigea fermement Lucius.

Mais Abraxas Malefoy ne lui prêta aucune attention.

– ...Il ne restera plus rien de notre belle culture sorcière, et de notre prestige ! Déjà, le Magenmagot veut supprimer la Fête Nationale des sorciers, pour ne pas froisser ces imposteurs...

– À ce propos, le coupa Lucius en changeant habilement de sujet, la question est réglée. Le Département des Évènements Magiques a désespérément besoin d'argent, et je leur ai proposé un large prêt, en échange de l'annulation de ce décret. Cette nouvelle loi ne passera jamais.

Abraxas Malefoy resta silencieux, et Lucius en profita pour poursuivre sur sa lancée.

– J'ai également rencontré le Directeur du Département de la Coopération Magique Internationale... Je crois que je me suis attiré sa sympathie. Cela peut nous être fort utile, par les temps qui courent...

Lucius s'interrompt pour attendre une réaction de la part de son père, qui l'observait en plissant les yeux, et en caressant la tête de serpent argentée qui se trouvait sur le pommeau de sa canne.

– Tu es donc satisfait de toi, constata Abraxas Malefoy.

Sa voix était encore plus glaciale que d'habitude, mais Lucius, enivré par le champagne et par sa folle soirée, ne remarqua rien et continua de foncer tête baissée dans le piège que lui tendait son père.

– Oui, plutôt, répondit-il, fier d'avoir retrouvé son assurance habituelle.

Comme s'il espérait que son père serait redevenu plus clément, il étendit à nouveau sa main vers la carafe de vin. Mais cette fois-ci, son père saisit sa canne, et, à l'aide du pommeau en forme de serpent, il lui écrasa brutalement la main sur la table.

– Père ! protesta Lucius en essayant vainement de retirer sa main.

– Je me demande ce que j'ai fait pour avoir un fils aussi dépourvu d'intelligence, siffla Abraxas en appuyant encore davantage sur la main de Lucius.

Quelques étages plus haut, dans sa salle de bains, Narcissa venait de sursauter, et mobilisait toute sa volonté pour se retenir de descendre dire le fond de sa pensée à Abraxas avant de lui faire manger sa canne.

– Je... Aïe ! Je ferai fermer le pensionnat, Père... Ce n'est... Ce n'est plus qu'une question de temps, je vous assure...

– Justement, c'est bien là le problème ! Maintenant, nous ne pouvons plus faire le moindre arrangement sans que le Ministère enclenche une procédure qui durera assez longtemps pour que je n'en voie jamais la fin ! Du temps, je n'ai plus beaucoup devant moi, Lucius. Je m'affaiblis de jour en jour. Je ne peux pas me permettre d'attendre la résolution de ces affaires que tu fais tant traîner ! Quant au prêt que tu as proposé au Département des Évènements Magiques, c'est une idiotie ! Nos dépenses ont déjà quasiment doublé ces derniers mois, tout ça parce que tu es incapable de résoudre le moindre problème sans faire des promesses démesurées à tous nos entremetteurs !

Lucius s'apprêtait à répliquer quelque chose, mais son père le fit taire d'un geste de la main et pointa sur lui un index accusateur.

– Et je crois que depuis tout ce temps, la solution à tous nos problèmes était sous notre nez, mais que tu l'as volontairement écartée, parce que tu en avais peur !

– Abraxas, cela suffit, gémit Prisca depuis son portrait.

Mais celui-ci ne lui accorda aucune importance.

– Mais... De quelle solution parlez-vous, Père ?

– Ah, ce que tu peux être sot, parfois ! Enfin, Lucius, à ton avis ? Quelle est la seule chose qui puisse effrayer le Ministère davantage que les menaces d'un Malefoy ?

Au fur et à mesure qu'Abraxas parlait, il rapprochait son visage de celui de Lucius à tel point que ceux-ci se touchaient presque lorsque Lucius finit par comprendre que son père parlait de Voldemort.

– Père, vous n'y pensez pas... Vous-même disiez que nous ne pouvions pas l'envisager... Ce sont des Embrumés, des mécréants de la pire espèce...

– J'ai dit ça parce que je me suis fondé sur *tes* informations, qui provenaient du Ministère ! Mais j'ai découvert aujourd'hui que tous les habitants de la Colline d'Émeraude s'apprêtaient à les rejoindre ! Si je n'avais pas été aussi vigilant, ils nous seraient tous passés devant, par ta faute !

– Les Collinards, vous dites ? Euh... Vous devez vous tromper, mentit Lucius d'une toute petite voix.

– Les Crabbe sont en train de les convaincre, et quand ce sera le cas, tu seras le dernier à rejoindre le camp de la victoire, et tu nous feras passer pour des imbéciles !

– Mais si le Ministère l'apprend...

– Oh, secoue-toi un peu, Lucius ! Le pouvoir, désormais, ne se joue plus au Ministère ! Tu veux peut-être finir comme Cygnus Black ?

– Je... Je croyais que vous l'appréciez.

– C'est le cas. C'est un homme admirable. Mais son entêtement lui a coûté sa carrière et son honneur : ne commets pas la même erreur que lui.

Lucius soupira, sonné.

– Je pensais que vous seriez fier de moi, après tout ce que j'ai fait pour être dans les petits papiers de la Ministre...

– Si ce qu'on dit est vrai, Eugenia Jenkins n'aura bientôt plus aucun pouvoir. Non, crois-moi, il vaut mieux miser sur ce mage noir... Et tu as intérêt à le trouver rapidement, car tu n'auras aucune chance d'attirer son attention, une fois qu'il aura rencontré les deux fils Crabbe, ces colosses...

– Mais comment voulez-vous que je...

– Mais je ne sais pas, débrouille-toi ! Ah, ce que tu peux manquer d'initiative... Fais le nécessaire, Lucius, voilà tout. Il faut que ce mage noir soit de notre côté, coûte que coûte.

Lucius voulut dire quelque chose, mais son père l'en empêcha de nouveau.

– Cette conversation est close, dit-il en se levant. Tu peux aller roucouler avec ta bien-aimée, puisque c'est manifestement la seule chose que tu sois capable de faire.

Et il partit d'un pas raide, en s'appuyant sur sa canne.

Après son départ, Lucius resta pendant plusieurs minutes dans la bibliothèque. Il massa sa main endolorie et regarda les objets qui se trouvaient dans la pièce avec une expression sidérée, comme s'ils étaient tous complices de ce qui venait de se passer. Prisca essayait de le réconforter depuis son portrait, mais Lucius ne semblait pas l'entendre.

Lorsqu'il se décida quitter la pièce, Narcissa fit un geste vers le miroir, et l'image de la bibliothèque disparut, remplacée par son propre reflet. Elle se leva, rangea précipitamment son journal intime sous une latte du parquet de leur chambre, nettoya d'un coup de baguette magique les flaques d'eau savonneuse qui restaient sur le sol, enfila sa chemise de nuit satinée et s'installa

devant son miroir pour peigner ses cheveux blonds, encore un peu humides.

Malgré l'impatience qu'il avait ressenti toute la soirée à l'idée de serrer Narcissa dans ses bras, Lucius ne monta pas tout de suite se coucher. Tout d'abord, il fit un détour par le couloir de ses ancêtres, celui dont les murs étaient recouverts de portraits grandeur nature. Dans les cadres finement ouvragés, accrochés sur le mur avec une régularité irréprochable, ses innombrables ancêtres sommeillaient, confortablement installés dans de somptueux habits de soie et de fourrure.

Au fur et à mesure que ses yeux s'acclimataient à la pénombre, Lucius distingua les inscriptions de lettres d'or qui se trouvaient au bas de chaque portrait. On y trouvait le nom de l'ancêtre représenté, ainsi que les faits notables que chacun pouvait se vanter d'avoir accompli au cours de sa vie.

*Armand Malefoy*

*A jadis aidé le roi Guillaume Ier d'Angleterre dans sa  
conquête de l'Angleterre*

*S'est établi dans le Wiltshire, et y a acquis un large domaine*

*Nicholas Malefoy*

*A ingénieusement profité de la peste noire pour chasser  
définitivement les derniers moldus qui vivaient sur ses terres*

*Septimus Malefoy*

*Premier conseiller du Ministre Unctuous Osbert  
A empêché l'adoption du Code de protection des Moldus*

Arrivé au bout de la galerie, après avoir lu pensivement les titres des dizaines de portraits qui s'alignaient, Lucius s'arrêta, tout en tanguant légèrement sur ses jambes à cause de tout le champagne qu'il avait bu. Il restait encore quelques portraits

vides, dont la toile était restée noire. Face à l'un d'eux, Lucius observa le reflet imprécis de son visage pâle et de ses beaux vêtements dans le vernis de la toile, et se mit à imaginer ce qu'il y aurait écrit au bas de son portrait, quand son heure serait venue...

*Lucius Malefoy*

*Fidèle associé du plus grand mage noir de tous les temps  
A rassemblé une armée de Sang-Pur et a rétabli la  
domination des sorciers sur le monde  
A étendu l'emprise des Malefoy au-delà des frontières*

À cette pensée, Lucius se surprit à frémir d'excitation. Son père avait raison : jusqu'ici, il préférait rester tranquillement au Ministère, là où tout lui était déjà acquis ; mais après tout, peut-être que ses amis disaient vrai... Il s'était sans doute sous-estimé, il était capable de voir plus grand... Oui, il était peut-être celui que tous les Sang-Pur attendaient, depuis tout ce temps... Alors, finalement... Et si le jeu en valait la chandelle ?

Pendant ce temps, Narcissa peignait ses cheveux blonds avec lenteur, tout en réfléchissant à toute vitesse. Dans quelques instants, Lucius allait entrer, et, elle en était désormais certaine, allait lui proposer de se joindre à Voldemort.

Elle essayait donc de réfléchir posément aux deux choix qui s'offraient à elle.

Il fallait refuser, bien sûr, c'était ce qu'il y avait de plus raisonnable. Rejoindre Voldemort n'avait aucun sens, c'était un assassin, un être profondément mauvais, qui n'avait rien à voir avec l'image que Narcissa se faisait d'elle-même... Alors, pactiser avec lui... Non, c'était impensable...

Mais tout de même... Après tout... Si Crabbe disait vrai, si les habitants de la Colline d'Émeraude s'apprêtaient réellement à franchir le pas, alors il leur faudrait suivre le mouvement, ce

serait inévitable... Ne valait-il pas mieux prendre les devants, plutôt que de faire partie des suiveurs qui ne récolteraient jamais aucun mérite ? Ce serait risqué, c'est vrai, mais Narcissa s'ennuyait tellement que ce risque lui semblait presque attrayant...

Narcissa entendit la porte de la chambre s'ouvrir. En regardant derrière elle, elle vit Lucius pousser la porte avec lenteur, et sa confusion était si flagrante que Narcissa en eut de la peine pour lui. Elle regrettait de lui avoir parlé avec froideur lorsqu'ils avaient quitté le pensionnat Wimbley. Il lui apparaissait désormais évident que Lucius n'y était pour rien et qu'Abraaxas Malefoy était coupable de toutes les fautes.

Lorsque Lucius vit Narcissa dans la salle de bains, un sourire affectueux illumina son visage, et il s'approcha d'une démarche légèrement incertaine.

– Tu ne dors pas, dit-il, les yeux brillants, en s'appuyant contre le mur de la salle de bain.

Narcissa laissa sa brosse à cheveux sur l'émail rutilant de l'évier, et rejeta ses longs cheveux blonds en arrière en s'approchant de lui.

– Daisy m'a rendu visite aujourd'hui. Elle est partie il y a seulement une demi-heure.

Lucius hocha la tête, ses yeux pâles rivés sur les lèvres de son épouse. Manifestement, il mourait d'envie de l'embrasser.

– Comment s'est passée ta soirée ? demanda Narcissa en dénouant le cordon argenté qui retenait la cape de Lucius autour de ses épaules.

Lucius regarda sa cape glisser sur le sol, pensif.

– C'était à mourir d'ennui, comme d'habitude quand tu n'es pas là, dit-il en titubant un peu.

Cette remarque arracha un sourire à Narcissa.

– Allons, je suis sûre que tu t'es amusé, dit-il. Tu as encore du rouge à lèvres sur la joue.

Lucius haussa un sourcil, interloqué, leva sa main pour se frotter la joue, puis interrompit son geste et sourit à nouveau en replaçant une mèche de cheveux blonds derrière l'oreille de Narcissa.

– Tu essaies de me faire marcher ? gloussa-t-il. Bien joué, mais ça ne prend pas.

Il se pencha vers elle, puis s'interrompit.

– Je voulais te dire... Je suis désolé à propos d'hier, dit-il en articulant approximativement. Au pensionnat Wimbley... J'ai été trop rude avec toi.

Narcissa n'avait pas pensé au pensionnat de la journée. Ce problème lui apparaissait désormais totalement secondaire, et elle avait été tellement confuse pendant la visite que ses souvenirs en étaient imprécis.

– N'en parlons plus, dit-elle en secouant la tête.

Lucius acquiesça, soulagé. Il se pencha encore et ils s'embrassèrent enfin.

– J'ai détesté me disputer avec toi, lui dit Lucius à l'oreille. Cette journée a été la plus longue de ma vie. Ne recommençons plus jamais.

– Marché conclu, approuva Narcissa en souriant.

Narcissa l'attira vers le grand lit à baldaquin et se laissa tomber sur les innombrables oreillers de plume. Lucius retira maladroitement sa veste et ses bottes de cuir, et s'allongea à côté d'elle en soupirant d'aise.

– Alors, raconte-moi... Comment allait Daisy ?

– Plutôt bien, même si l'état du pays l'inquiète et que Carla leur rend la vie impossible... Enfin, pour nous changer les idées, nous sommes monter Ramia et Balaur...

– Ah oui ?

– Oui, ça m'a fait beaucoup de bien. Je pense que j'irai là-bas plus souvent, à l'avenir... Nous pourrions y aller ensemble, si tu veux.

– Ce serait bien, oui...

Narcissa soupira intérieurement : Lucius avait acquiescé sans y croire une seule seconde. Son père lui laissait à peine le temps de dormir, alors pour une après-midi entière de divertissement...

– Ensuite, je lui ai fait visiter le jardin, poursuivit Narcissa sans entrain. Et puis, nous sommes montées ici car ton père avait des invités.

– Des invités ? demanda vivement Lucius. Qui donc ?

– Je ne sais pas, mentit Narcissa. Je ne les ai pas vus. Pourquoi cette question ?

– Oh... Non, ce n'est rien... Simplement... Mon père semble avoir changé d'avis sur beaucoup de choses, ce soir.

Lucius haussa les épaules, pensif. Narcissa lui caressa doucement les cheveux, et il parut se sentir mieux pendant quelques instants – puis il fut regagné par ses préoccupations.

– À propos de quoi a-t-il changé d'avis ? demanda innocemment Narcissa.

Perdu dans ses pensées, Lucius mit un moment à répondre.

– Eh bien... Il pensait initialement que rejoindre *Tu-Sais-Qui* était imprudent... Mais maintenant, il soutient que c'est indispensable.

Il marqua une pause, tout en observant Narcissa du coin de l'œil.

– Qu'en penses-tu ? demanda-t-il.

Narcissa battit des paupières. Avait-elle vraiment le choix ? Ou bien, ce choix était-il vraiment celui de rejoindre Voldemort ou de s'en tenir à distance ?

Non, en réalité, il se résumait plutôt à celui-ci : soit elle s'arc-boutait pour essayer d'empêcher Lucius d'accomplir ce que tout le monde l'encourageait à faire, soit elle jouait le jeu et l'accompagnait docilement dans sa démarche.

Si elle optait pour la première solution, il fallait être lucide : elle n'avait pratiquement aucune chance de parvenir à le raisonner. À sa connaissance, Lucius n'avait jamais désobéi à son père. Malgré ses supplications, il irait se joindre à Voldemort ;

et, lassé par les reproches de Narcissa, il agirait sans jamais la consulter, sans même l'avertir de ses manigances... Et elle, à force de réprimandes, deviendrait une épouse aigrie, irascible, exactement comme la tante Walburga...

À l'inverse, si elle choisissait de soutenir Lucius, celui-ci aurait l'impression d'être compris, soutenu, aimé. Ils pourraient alors discuter ensemble de chaque décision, que Narcissa pourrait sagement influencer. Elle pourrait se tenir à ses côtés en permanence, veiller à ce qu'il ne lui arrive rien...

– Alors ?

Narcissa déglutit avec difficulté et se redressa pour s'asseoir en tailleur sur le lit. Lucius l'observait toujours.

– J'ai entendu des cris, en bas, dit-elle pour retarder le moment où elle devrait donner son avis. Tu sais, Lucius... Tu devrais arrêter de te laisser faire.

Lucius se détourna aussitôt, mal à l'aise.

– Tu te rends compte de la manière dont il te traite ?

– Il a raison d'agir ainsi, soutint Lucius. Il m'endurcit, il me prépare. C'est grâce à lui que je suis à cette place, aujourd'hui.

– Oh non, Lucius, je t'en prie... Ta réussite, c'est à ton travail acharné que tu la dois ! À tout le temps que tu y as consacré ! Et maintenant, tu es le maître des lieux, tout autant que lui... Garde à l'esprit que tu pourrais le chasser, si tu le voulais !

– Jamais je ne ferais une chose pareille, protesta Lucius. Je lui ai déjà causé assez de tort...

Il s'interrompit, les lèvres pincées. Narcissa fronça les sourcils, sceptique.

– Je te demande pardon ?

Lucius détourna son regard, et ses pensées semblèrent dériver vers de lointains souvenirs.

– De quoi parles-tu, Lucius ? insista Narcissa. Tu as toujours été un fils exemplaire... Bien trop exemplaire, selon moi.

Lucius continua de fixer le mur pendant quelques secondes, puis reporta son attention sur Narcissa.

– Je n'ai pas très envie d'en parler maintenant, soupira-t-il.

Narcissa en fut désappointée, mais elle jugea que Lucius avait déjà essuyé suffisamment de réprimandes et décida de ne pas insister davantage.

– Parlons plutôt de ce *Volde...* Enfin... Ce *Tu-Sais-Qui*, reprit Lucius. Qu'en penses-tu ?

Ils se faisaient face, tout proches, assis sur les édredons moelleux. Chacun observait avec attention le comportement de l'autre, guettant le moindre signe d'assentiment ou de désaccord.

Après des mois d'ennui et de lassitude, l'esprit de Narcissa s'était remis en marche. Plus que jamais, elle refusait de prolonger cette situation où Lucius était absent et obéissait à son père à la baguette. Il fallait changer cela. Par n'importe quel moyen.

– Je suis partagée, dit-elle prudemment.

Elle hésitait à parler. Elle avait peur : peur de Voldemort et de le rencontrer à nouveau, bien sûr, mais encore davantage de ce qu'il pourrait lui faire, à elle qui connaissait leur repaire, qui avait vu les visages des Mangemorts, qui connaissait la plupart de leurs noms depuis le jour où Bellatrix l'avait emmenée dans le sous-sol du *Serpent qui Fume*. À ce moment-là, Narcissa n'avait pas songé aux conséquences de cette rencontre, mais depuis que Cassandra Shelby avait été assassinée dans sa propre demeure, elle avait commencé à craindre pour elle-même. Il ne faisait aucun doute que les Mangemorts ne tarderaient pas à considérer qu'elle en savait trop, et qu'elle représentait donc une menace à éliminer. Bellatrix la protégerait sans doute, mais pour combien de temps ?

Quant à l'aspect global de la guerre, Narcissa ne s'y était jamais réellement intéressée, trop préoccupée par ses propres soucis. Elle n'avait jamais mesuré la gravité de ce qui se tramait, et l'idée que des gens pourraient perdre la vie à cause de la décision qu'ils étaient en train de prendre ne l'effleura même pas.

– Avant tout, je voudrais te dire quelque chose, dit-elle. Quelque chose que j'aurais dû te dire depuis longtemps.

Lucius ne cilla pas. Ses yeux pâles la fixaient avec intensité.

– Je sais où trouver Tu-Sais-Qui, avoua-t-elle. Je sais où les Mangemorts se réunissent.

Lucius fronça les sourcils.

– Comment cela ?

– Grâce à Bellatrix. Elle combat à leurs côtés depuis des années. Un jour, peu après la mort de ma mère, elle m'a menée jusqu'à leur lieu de rendez-vous. Elle voulait que je me joigne à eux.

– Attends, attends... Tu y es allée en personne ?

– Oui.

– Tu as rencontré les Mangemorts ? Tu as vu leurs visages ? Tu connais leurs noms ?

– Oui, certains...

– Bellatrix voulait que tu te *joignes à eux* ?

– C'est cela.

– Et tu as refusé ?

– Oui. Cela me répugnait.

Lucius plissa les yeux, de plus en plus attentif.

– Je sais que j'aurais dû t'en parler plus tôt, mais je n'y ai pas vraiment accordé d'importance, à ce moment-là. Et depuis, je n'y ai pas beaucoup repensé.

Lucius hocha la tête, l'incitant à poursuivre.

– J'avais aussi terriblement honte, poursuivit Narcissa. Je n'en ai parlé à personne, pas même à Daisy. C'était un moment douloureux... Je voulais oublier tout ça.

– Je comprends, dit simplement Lucius. Mais ça ne répond pas tout à fait à ma question. À l'époque, donc, tu as refusé la proposition de Bellatrix. Mais aujourd'hui, qu'en penses-tu ?

Narcissa ne savait pas quoi répondre. *Que pensait-elle ?* C'était une bonne question. Cela faisait bien longtemps qu'on ne lui avait pas demandé son avis pour quoique ce soit. Que pouvait-

elle bien *penser*, depuis son grand manoir isolé de la réalité, alors que Lucius se tenait chaque jour informé de tous les enjeux de la guerre qui se préparait ? Après tout, ce qu'elle pensait de la situation n'avait pas réellement d'importance. Contrairement à elle, Lucius était avisé et infallible. Il fallait s'en remettre à lui. C'était là l'ordre des choses.

– Quoique nous fassions, je veux que nous le fassions ensemble, dit-elle finalement.

Elle avait parlé calmement ; et pourtant, elle sentait son cœur battre avec force dans sa poitrine, résonner dans ses tempes, comme s'il essayait de protester. En face d'elle, Lucius acquiesça. Ses yeux pâles brillaient de plus en plus fort.

– Dis-moi ce que tu comptes faire, proposa Narcissa. Il me semble que tu as déjà ta petite idée là-dessus.

Lucius se redressa, pressa sa main dans la sienne. Il prit son temps, choisissant soigneusement les mots qu'il s'appêtait à prononcer. Narcissa sentit les battements de son cœur accélérer la cadence.

– J'ai longtemps été partagé, dit-il. J'avais du mal à envisager l'idée de rejoindre un clan de brigands et de malfaiteurs, mené par un mage noir d'une puissance incertaine... Mais aujourd'hui, avec les nouvelles informations que je possède... Oui, je pense que nous rapprocher de Tu-Sais-Qui peut nous être profitable. Je pense qu'il aura de bonnes raisons de nous écouter, et que nous pourrions influencer ses décisions pour servir nos intérêts. Et surtout... Je pense que cela nous mettrait à l'abri de toute menace.

Il parlait avec une diction impeccable, assuré et séduisant, exposant un argumentaire aussi éloquent que superflu : Narcissa était déjà vaincue. Lucius avait raison – il avait *toujours* raison, de toute manière. Il ne se trompait jamais, ne commettait aucune erreur. Il savait toujours exactement ce qu'il fallait faire, en toutes circonstances.

– Tu sais tout cela mieux que moi, murmura Narcissa lorsqu'il eut terminé. Ta décision sera la bonne, j'en suis certaine.

Lucius lui sourit avec tendresse. La victoire était proche.

– Je ne veux pas te brusquer, dit-il. C'est vrai que c'est une décision un peu précipitée. Mais après avoir discuté avec Rosier, Nott, Parkinson... Et avec mon père... Je pense qu'ils ont raison. Je pense que c'est le choix le plus sûr.

Il baissa ses yeux pâles vers le ventre de Narcissa et l'effleura d'une main affectueuse.

– Je veux dire : le plus sûr pour nous deux... mais aussi pour notre future descendance. Quand le moment sera venu. Et il viendra, je te le promets.

Narcissa acquiesça, soudain émue.

– Je te fais confiance pour cela, dit-elle en posant sa main sur celle de Lucius.

Lucius lui caressa le ventre, radieux. Narcissa lui prit la main, l'embrassa sur le bout des doigts et se pencha vers lui, le sourire aux lèvres.

– Dois-je comprendre que tu approuves mon plan ? sourit Lucius.

– Disons plutôt *notre* plan, corrigea Narcissa.

N'y tenant plus, ils s'embrassèrent tendrement, puis de plus en plus avidement. Lucius passa une main sur sa joue, derrière son oreille, dans sa nuque. Puis il pressa sa peau le long de ses cuisses, de ses hanches, de son ventre. Narcissa déboutonna sa chemise avec habileté et l'embrassa dans le cou, où son souffle chaud le fit frémir d'impatience.

Et tout en s'embrassant, ils se dévêtirent mutuellement et s'unirent aussi étroitement que possible, heureux de se retrouver enfin.



## AU SERPENT QUI FUME

Les jours suivants, Lucius et Narcissa restèrent cloîtrés dans leur chambre afin d'échafauder le plan qui leur permettrait de s'attirer les faveurs de Voldemort. Ils n'ouvrirent leur porte à personne – pas même à Prunnas, qui vint plusieurs fois sommer Lucius de descendre parler à son père.

– N'y vas pas, lui conseilla Narcissa à chaque fois qu'elle voyait le regard de Lucius glisser vers la porte. Tu lui expliqueras le moment venu. Montre-lui que tu es capable d'agir sans le consulter.

Et chaque fois, Lucius se laissa convaincre, même si l'idée de désobéir à son père semblait l'angoisser démesurément. Pendant ces quelques jours, Narcissa retrouva le Lucius qu'elle avait connu avant leur mariage, celui qui était doux et tendre avec elle, qu'elle embrassait sur la joue en riant, avec qui elle pouvait se moquer de tout le reste. Elle se félicitait : son plan semblait déjà fonctionner, puisque Lucius était redevenu lui-même, restait à ses côtés et écoutait ses propositions avec intérêt – ce qui n'était pas arrivé depuis des mois.

Ensemble, ils se mirent d'accord sur toutes les étapes, sur toutes les dates cruciales, sur tous les détails de leur plan. Ils envoyèrent une lettre aux Crabbe pour les envoyer sur une fausse piste ; ils riaient et s'embrassaient sans cesse, exaltés et complices, étonnés par leur propre audace.

Un soir, ils revêtirent des vêtements sombres et élégants, ainsi que deux capes de velours noir aux fermoirs d'argent. Ils descendirent au rez-de-chaussée à pas feutrés, afin de ne pas

croiser Abraxas Malefoy. Lucius, aux aguets, regardait furtivement autour de lui, comme s'il apprêtait à le voir surgir à tout moment. Près de la porte, Narcissa aperçut la canne de son beau-père, dont le pommeau argenté était sculpté en forme de tête de serpent ; elle songea que tous les moyens étaient bons pour impressionner Voldemort et ses sbires, et s'empara de la canne pour la donner à Lucius.

– Mon père va la chercher partout, dit Lucius, réticent à l'idée de lui désobéir une fois de plus.

– Quand tu lui expliqueras pourquoi tu lui as prise, il comprendra, répliqua Narcissa en saisissant la main de Lucius pour la serrer autour de la canne.

Ils se rendirent dans le salon, se placèrent entre les deux colonnes de marbre de la cheminée, prirent chacun une poignée de poudre de Cheminette et déclarèrent en chœur :

– Chemin de Traverse !

Après une explosion verte, le Chemin de Traverse apparut devant eux, désert et lugubre. Narcissa entraîna immédiatement Lucius vers l'Allée des Embrumes, en marchant d'un pas rapide, excitée par leur propre imprudence. Leur capuchon enfoncé sur leur tête, ils gardaient le visage baissé et maintenaient leurs capes fermées pour cacher aux mendiants leurs bijoux et leurs vêtements précieux. Ils passèrent donc devant les diverses enseignes de l'Allée des Embrumes, *Le Cerveau Flou*, *La Corne Rouge*, Narcissa ignorait les mendiants qui s'agrippaient à sa cape et Lucius et les repoussait d'un coup de canne contre les vitrines remplies d'ongles humains, de têtes miniatures, d'araignées et de cervelles en bocaux.

Enfin, Narcissa s'arrêta en reconnaissant la devanture encrassée et opaque qu'elle cherchait. Au-dessus de leurs têtes, les inscriptions mal entretenues se dressaient au-dessus de la vitrine, soulignées par un long reptile vert gravé dans le bois, et indiquaient le nom de l'établissement : *Au Serpent qui fume*.

– C'est ici ? demanda Lucius.

– Oui... C'est encore plus sinistre que dans mes souvenirs.  
– Reste bien près de moi, lui dit Lucius en serrant ses doigts gantés de cuir autour de sa main.

Narcissa le regarda avec amusement.

– Tu as peur ?

– Pas du tout ! Seulement... Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose.

Narcissa ne put s'empêcher de rire. Elle-même ne pensait qu'à Bellatrix, qui ne se trouvait plus qu'à quelques mètres d'elle, et à l'impatience qu'elle ressentait à l'idée de la serrer dans ses bras.

– Je ne plaisante pas, dit Lucius.

– Allons, l'encouragea Narcissa. Pense à ce que ton père dira, quand tu lui raconteras tout ce que tu as vu !

Lucius acquiesça, et serra contre lui la canne au pommeau sculpté.

– Prêt ?

– Allons-y, dit Lucius avec plus d'assurance.

Ils échangèrent un dernier regard, un petit signe de tête d'encouragement, ils raffermirent leur prise sur le bras de l'autre, puis montèrent les quelques marches et franchirent en même temps la porte opaque qui les séparaient de Lord Voldemort.

Dans le sous-sol du *Serpent qui Fume*, Voldemort et ses partisans réfléchissaient justement à la meilleure manière de punir les sorciers qui refusaient de le rejoindre. Voldemort était tranquillement assis à une table ronde, ses mains pâles et nacrées jointes devant lui. Un capuchon noir recouvrait son crâne presque chauve, et plongeait le haut de son visage dans l'obscurité ; on ne voyait de lui que son sourire malveillant et ses pupilles qui rougeoyaient dans l'ombre.

Une dizaine d'ombres se pressaient autour de lui et se battaient pour obtenir son attention. Tous buvaient des chopes remplies de liquide fluorescent, visqueux et mouvant ; le liquide était vert s'il s'agissait de Bigoliard, rouge s'il s'agissait de Brulator, gris

foncé s'il s'agissait de Têtournis, et jaune vif s'il s'agissait de Décroche-Panse. Ils parlaient avec animation, entrechoquaient leurs verres en aspergeant leurs voisins, la table et le sol ; les boissons renversées sur les dalles de pierre produisaient des bulles opaques qui, en éclatant, éclaboussaient les pieds de chaises et les chaussures alentours.

Eux aussi possédaient un Fumesbire, mais celui-ci était de bien moins bonne qualité que celui des Malefoy : la fumée qui s'en échappait produisait des formes instables, floues, et dégageait une odeur âcre qui rendait l'atmosphère difficilement respirable.

À l'écart du groupe, sous une arcade, Bellatrix observait une bulle qui se formait au fond de sa chope de Bigoliard avec abattement. Ses doigts tremblaient légèrement autour du verre, sa cape noire était en piteux état, et sur son visage émacié, on n'avait pas vu l'ombre d'un sourire depuis bien longtemps.

Dans le groupe d'hommes qui se pressaient autour de Voldemort, personne ne s'en étonnait : cela faisait un long moment que son humeur était mélancolique, et la situation était loin de s'arranger.

En effet, l'époque exaltante où Bellatrix assassinait des Moldus aux côtés de Voldemort, dont elle était alors l'unique élève, était révolue depuis longtemps. Depuis, Voldemort lui avait ordonné de lui trouver d'autres combattants. Bellatrix avait alors rallié à leur cause ses anciens camarades de Poudlard : Corban Yaxley, Thorfinn Rowle, Dorimius Gibbon, les Carrow, les frères Lestranger. Bellatrix avait mis du cœur à l'ouvrage, soucieuse de satisfaire son Maître ; elle était ensuite allée chercher Walden Macnair et Travers, qu'elle connaissait à peine, ainsi qu'Antonin Dolohov, un ancien préfet de Serpentard. Tous, sans exception, avaient répondu à l'appel. Après ce succès, Bellatrix pensait rester l'élève privilégiée de Voldemort, mais il n'en fut rien : celui-ci considéra qu'il n'avait plus rien à apprendre à Bellatrix, et se consacra tout entier à la formation de ses nouveaux disciples.

Rapidement, ils avaient quasiment égalé Bellatrix, si ce n'était en puissance, du moins en cruauté. Voldemort en était ravi, et Bellatrix s'efforçait de s'en réjouir : ce que le Seigneur des Ténèbres souhaitait, elle le souhaitait aussi, se répétait-elle inlassablement. Car après ces premiers succès, ils s'étaient heurtés à la réticence des Sang-Purs plus aisés, qui rechignaient à se battre et à renverser un système qui, au fond, leur était toujours profitable. Bellatrix avait alors sollicité sa petite sœur, Narcissa, persuadée qu'elle parviendrait à la convaincre de se joindre à eux, et persuadée qu'elle entraînerait les Goyle avec elle, puis tous ces imbéciles de Collinards avachis... Mais son plan avait échoué car Narcissa avait catégoriquement refusé, et quelques mois plus tard, à son mariage, elle l'avait traitée comme une malpropre et ne lui donnait plus aucune nouvelle depuis.

Pendant ce temps, la stratégie des Mangemorts avait également évolué : maintenant, il ne s'agissait plus de tuer directement, mais de manipuler afin de prendre le contrôle du Ministère. Voldemort recommandait désormais l'usage du sortilège *Imperium* davantage que celui des deux autres Sortilèges Impardonnables, pour le plus grand plaisir de Corban Yaxley, qui était extrêmement doué pour soumettre les esprits les plus rebelles à sa cruelle volonté, et s'attirait ainsi toutes les grâces de Voldemort.

Bellatrix, en revanche, n'appréciait pas ces nouvelles méthodes. Depuis ses premiers pas aux côtés de Lord Voldemort, elle avait trouvé une jouissance infinie dans ces meurtres irréfléchis, impulsifs, gratuits ; et maintenant, il fallait calculer, surveiller, manœuvrer... Pourquoi tant de manigances si assommantes, alors que leur puissance était si grande et ne demandait qu'à tout détruire sur son passage ? Pourquoi refusaient-ils de se montrer en plein jour pour affronter directement les Aurors ? Lorsque Bellatrix avait manifesté son impatience, on l'avait prié d'attendre docilement le moment opportun pour renverser le Ministère. Mais de quoi avaient-ils

peur, au juste, tous ces incapables ? Pourquoi étaient-ils si pressés de remettre à plus tard les confrontations directes ?

Non, décidément, les tours et les détours qu'ils empruntaient ne plaisaient pas à Bellatrix. Il y a peu, Yaxley avait décidé de soumettre Cassandre Shabby, une Auror un peu trop vantarde, au sortilège de l'Imperium ; et il avait presque réussi, en soumettant d'abord son mari, qui leur avait docilement ouvert la porte de leur maison entourée des Sortilèges de Protection les plus puissants qui soient... Mais au moment fatidique, alors que Cassandre Shabby venait de rentrer chez elle, et que Yaxley s'apprêtait à faire appel à son talent de manipulateur hors pair pour l'ensorceler, Bellatrix n'avait pas pu résister à la tentation de la tuer. En faisant capoter ce plan, elle s'était attiré les foudres de Voldemort, ce qui la plongeait dans un état de profond désespoir.

Malgré tout, Bellatrix savait, au plus profond d'elle-même, qu'elle était la seule qui comprenne vraiment le Seigneur des Ténèbres comme lui-même la comprenait, la seule qui ait accès à quelques-uns de ses secrets... Voldemort avait même fait garder, dans son coffre de Gringott's, une coupe dorée qui semblait être un objet de la plus haute importance. *Je tiens cette coupe autant qu'à toi, Bellatrix, alors tâche d'en prendre soin*, lui avait-il dit en lui glissant délicatement la coupe dorée entre les mains.

Il lui arrivait donc encore d'être tendre avec elle, même si ces moments se faisaient rares. C'était bien la preuve qu'il avait de l'affection pour elle ! Mais alors, pourquoi persistait-il à l'ignorer, parfois pendant plusieurs semaines d'affilée ?

Un autre facteur exerçait une grande influence sur l'humeur de Bellatrix : l'absence de son cousin Regulus. En effet, avant que celui-ci ne commence sa scolarité à Poudlard, Bellatrix prenait presque autant de plaisir à lui raconter ses exploits qu'à les réaliser. Regulus l'écoutait toujours avec la plus grande attention, ses yeux gris écarquillés, impressionné par autant de

puissance et de talent. Il lui allouait toute l'admiration que le père de Bellatrix avait oublié de lui donner ; et depuis qu'il était à Poudlard, Bellatrix n'avait plus personne pour la regarder comme il le faisait. Ils s'étaient échangé quelques lettres, où Regulus lui avait parlé de ses nouveaux amis, dont un certain Severus Rogue que Bellatrix ne pouvait s'empêcher de jalouser. Dans ses lettres, Regulus lui promettait de la rejoindre au sein des Mangemorts, dès qu'il aurait fini sa scolarité à Poudlard ; mais il n'avait que quatorze ans, et Bellatrix était découragée par le temps qu'il lui restait à attendre.

Malheureusement pour ses innombrables victimes, le seul remède que Bellatrix avait trouvé pour anesthésier le désarroi qui l'habitait était de déverser sa rage sur autrui. En effet, chaque crime la plongeait dans un état de torpeur délicieuse, où elle se sentait engourdie, anesthésiée, libérée de sa propre conscience, détachée d'elle-même et de tous ses soucis. Cela ne durait pas, et ses ruminations finissaient toujours par la rattraper ; il lui fallait alors recommencer, plus vite, plus fort ; chaque crime en appelait un autre, toujours plus violent, toujours plus cruel.

Hélas, loin d'éteindre le mal-être qui la dévorait, ces crimes ne faisaient que l'enraciner, l'ensevelir sous d'innombrables couches de plomb, le rendant ainsi inaccessible à toute forme d'apaisement durable. Depuis bien longtemps, Bellatrix était devenue incapable d'identifier ses émotions, de les analyser, de les expliquer ; et lorsque celles-ci l'envahissaient, elle était à leur merci, incapable de les maîtriser, et elle n'avait plus d'autre choix que de les faire taire à grands coups de violence. Alors, enfin, les cris de supplication de ses victimes provoquaient ce qu'elle désirait si ardemment : elle disjonctait littéralement, se détachait de toutes ses pensées, se laissait engloutir par une décharge fulgurante d'énergie, pendant laquelle elle se sentait invincible, toute-puissante, capable de tout, y compris de s'éviter de souffrir. Puis elle retombait, engourdie, hébétée, détendue. Le simple fait de penser à cette déflagration d'adrénaline et à la léthargie

enivrante qui suivait lui faisait serrer les poings, et lui donnait envie de saisir sa baguette, afin de provoquer des cris de douleur qui couvriraient enfin le bruit assourdissant et inintelligible de ses pensées.

– Alors, Bellatrix, encore en train de rêvasser ? demanda une voix goguenarde, provenant d'une ombre trapue qui s'approchait d'elle.

Il ne manquait plus que ça, gronda intérieurement Bellatrix en reconnaissant Rodolphe Lestranger. Dès qu'elle se mettait à l'écart, ce lourdaud venait l'importuner. Rodolphe en avait toujours pincé pour elle et semblait persuadé que ses tentatives d'approche répétées finiraient par avoir de l'effet.

Mais Bellatrix ne répondit rien, et ne laissa rien paraître. Elle avait l'impression que tous ses membres étaient de plomb.

– Je sais ce que tu penses, dit Rodolphe. Tu en as assez de Yaxley, de ses petites combines et de ce fichu sortilège *Imperium*... N'est-ce pas ?

Sans répondre, Bellatrix se renversa sur le dossier de sa chaise et posa une main sur ses yeux. Par pitié, pensa-t-elle, qu'il me laisse tranquille...

– Tu sais, je pense la même chose que toi, dit Rodolphe Lestranger en s'asseyant tout près d'elle. Moi aussi, je crois que nous perdons notre temps à suivre les manigances de Yaxley. Moi aussi, je préférerais combattre à l'air libre, plutôt que d'échafauder des stratagèmes sans fin dans cette cave étouffante... Moi aussi, je crois que tous les autres rechignent à combattre parce qu'ils sont lâches...

Bellatrix sentit son haleine lui effleurer la joue, et fut submergée par la nausée.

– Nous avons plus de points communs que tu ne le crois, Bellatrix. Nous sommes les seuls qui croyons vraiment au Seigneur des Ténèbres...

Soudain, Bellatrix sentit quelques gouttes d'alcool l'éclabousser. Juste à côté d'elle, Rodolphus LeStrange poussa un hurlement :

– AAARGH ! Encore toi, sale petite garce !

À travers le brouillard de son esprit embrumé, Bellatrix distingua une silhouette mince, hautaine, distinguée, de longs cheveux blonds et lisses... Sa vision trouble s'éclaircit aussitôt.

– Cissy ! s'exclama-t-elle en se redressant d'un bond.

– Je n'ai pas pu résister, sourit Narcissa en désignant la chope qu'elle venait de vider sur la tête de Rodolphus LeStrange.

Bellatrix lui arracha la chope des mains, et d'un geste brusque, la fracassa sur la tête de Rodolphus LeStrange, qui poussa un nouveau cri de rage et de surprise. Puis, après un coup de pied bien placé de la part de Bellatrix, il se plia en deux et se recroquevilla misérablement sur le sol. Les quelques hommes qui s'étaient détournés de Voldemort pour observer la scène émirent des exclamations de douleur solidaire, et d'autres éclatèrent de rire.

– Ça lui apprendra, déclara Bellatrix.

Puis elle se tourna vers sa petite sœur, et tous les deux se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, mêlant leurs parfums respectifs de fumée et d'eau de toilette coûteuse.

– Cissy, tu es revenue !

– Bella !

– Tu m'as manqué, lui souffla Bellatrix. Désolée pour la dernière fois...

Tous ceux qui avaient côtoyé Bellatrix de près ou de loin savaient à quel point il était rare d'entendre des mots d'excuses de sa part. Narcissa en fut honorée, mais également inquiète : pour que Bellatrix s'abaisse à cela, il fallait vraiment que son moral soit au plus bas.

– Tu t'es enfin décidée à te débarrasser de Lucius ? demanda Bellatrix, pleine d'espoir.

– Non, il est en haut...

Le sourire de Bellatrix s'effaça.

– Tu as amené Lucius *ici* ?

– Oui. Burton se souvenait de moi, il a donc accepté de me laisser descendre, mais il retient toujours Lucius en haut. Il attend l'accord de... du *Seigneur des Ténèbres* pour le laisser rentrer.

Autour d'elles, des ricanements enthousiastes fusaient de toute part.

– Hé ! Regardez-moi ça !

– Visez un peu qui est de retour !

– La dernière fois, elle s'est enfuie en courant, je vous le rappelle...

– Alors, *Cissy*, on espère que maintenant, tu fais moins ta mijaurée ?

– Elle a agressé mon frère ! s'indigna Rabastan Lestranger en exhortant ses voisins. Il faut la punir !

– Essaie seulement, et tu auras affaire à moi, dit Bellatrix en s'interposant.

– Écartez-vous tous, dit une voix douce et aiguë et sifflante, au-dessus des exclamations moqueuses.

La voix était calme, mais semblait venir de tous les endroits à la fois et résonnait avec plus de force que tous les braillements des Embrumés réunis. Toute l'agitation retomba immédiatement et tout le monde se tut. Dans la lumière vacillante des torches qui brûlaient le long des murs, à travers l'atmosphère enfumée de la cave du Serpent qui Fume, Narcissa distingua une silhouette encapuchonnée fendre le groupe qui s'était formé autour d'elles, et Voldemort posa ses yeux incandescents sur elle. Elle sentit à nouveau son regard de braise la transpercer de part en part, mais en serrant la main de Bellatrix dans la sienne, elle réussit à rester stoïque malgré tout.

– Ma chère Bellatrix... commença Voldemort sans quitter Narcissa des yeux.

Bellatrix frémit en l'entendant prononcer son prénom.

– Ne m'avais-tu pas dit que ta sœur se défait de moi ?

– Si, Maître, concéda Bellatrix, en se penchant légèrement vers l'avant pour mieux le convaincre de sa bonne foi. Initialement, elle ne voulait pas croire en votre puissance... Mais vous voyez qu'elle a fini par entendre raison.

À son tour, Narcissa fit une petite révérence.

– Oui, Maître. Désormais, je suis toute à vous.

Voldemort observa longuement les deux sœurs Black. Tous les yeux étaient rivés sur lui et guettaient sa réaction.

– Avant notre première rencontre, Bellatrix m'avait longuement parlé de toi, Narcissa, dit-il finalement. Je dois dire que j'ai été déçu de voir que tu t'étais lâchement enfuie, plus déçu encore d'apprendre par Bellatrix que tu l'avais méprisée le jour de ton mariage...

– J'ai commis des erreurs, Maître. Aujourd'hui, je les regrette et ne peux que vous demander de me pardonner.

– Et pourquoi te pardonnerai-je ?

– Parce que ce serait dans votre intérêt.

Quelques ricanements fusèrent devant autant de présomption.

– Dans mon *intérêt*, répéta Voldemort avec amusement. Voilà qui est intéressant... Tu as refusé de rejoindre mon camp, alors que Bellatrix t'en a donné plusieurs fois l'occasion... Tu viens d'agresser un de mes plus fidèles serviteurs, qui m'a été utile à de nombreuses reprises...

Rodolphus Lestranger essaya son visage poisseux dans un torchon que lui tendait son frère, et renifla avec animosité à l'intention de Narcissa.

– Donne-moi une seule raison de l'empêcher de te donner la correction que tu mérites ?

Bellatrix s'avança d'un pas pour défendre sa petite sœur, mais Voldemort fit un geste imperceptible de la main, et elle s'arrêta net. Elle jeta un regard de côté à Narcissa, lui signifiant que c'était à elle de répondre et la suppliant de trouver une réponse convaincante.

Narcissa regarda tour à tour les mines revêches des frères Lestranger, la carrure écrasante de Thorfinn Rowle, le couteau effilé qui pendait à la ceinture d'Alecto Carrow, le long visage tordu d'Antonin Dolohov, et tous les autres, qui l'observaient avec une hostilité manifeste. Visiblement, ils souhaitaient ardemment assister à une nouvelle démonstration de violence et de cruauté. Mais bientôt, se dit Narcissa pour se donner du courage, si leur plan réussissait, tous ces hommes seraient contraints d'obéir à ses ordres et à ceux de Lucius...

– J'aimerais que mon mari soit présent pour vous donner toutes les explications nécessaires, dit Narcissa en relevant le menton. Il est en haut, et attend votre autorisation pour descendre.

Voldemort se tourna vers son plus proche voisin. Corban Yaxley était, depuis quelques temps, grâce à son habileté toute particulière pour le Sortilège *Imperium*, le favori du Seigneur des Ténèbres. Il était grand et costaud, ses cheveux blonds et lisses étaient attachés en queue de cheval et son visage était fait de reliefs grossiers, comme s'il était taillé dans un bloc de pierre.

– Qu'en penses-tu, Yaxley ? Devrions-nous accepter ? Devrions-nous rencontrer ce...

Il interrogea Narcissa du regard.

– Son nom est Lucius Malefoy, compléta Narcissa avec froideur.

– Très bien... Alors, Yaxley, devrions-nous écouter ce que ce *Lucius Malefoy* a à nous proposer ?

Yaxley fit craquer ses phalanges et croisa les bras avec suffisance, flatté que le Seigneur des Ténèbres consulte son avis.

– Honnêtement, Maître, je ne vois pas ce qu'il pourrait nous apporter, dit Yaxley. Nous n'avons pas besoin de lui pour gagner. Nous ferions mieux de les punir, lui et son épouse, pour avoir mis autant de temps à se décider...

Un murmure d'assentiment traversa la cave. Cependant, Voldemort continua de fixer Yaxley, et son regard se fit plus sévère.

– Ton excès de confiance nous perdra, Yaxley, dit Voldemort. Un bon guerrier sait qu'une armée a perpétuellement besoin de sang neuf et de nouvelles idées.

Il reporta son attention sur un homme qui se trouvait à côté de Yaxley, et qui était si grand que son visage était masqué par l'ombre des arcades.

– Greyback, va chercher notre invité, ordonna Voldemort.

Le dénommé Greyback s'avança. Sa carrure était encore plus menaçante que celle des autres hommes présents, et son visage était particulièrement repoussant, avec des petits yeux enfoncés dans leurs orbites, un front et une mâchoire proéminente, le tout parcouru de nombreuses cicatrices. En passant à côté de Narcissa, il lui adressa un sourire inquiétant, dévoilant des petites dents jaunes et pointues, et elle dut retenir un frisson.

Greyback monta les escaliers d'un pas lourd, adressa quelques mots bourrus à Burton et redescendit. En regagnant sa place, il bouscula légèrement Narcissa et murmura quelque chose à l'oreille de Yaxley. Celui-ci semblait irrité que sa réponse ait déplu à Voldemort, et se contenta de hausser les épaules en réaction à ce que venait de dire Greyback.

Tous les regards étaient tournés vers le rideau de dents. Sous sa cape, Narcissa triturait nerveusement les plis de sa robe entre ses doigts. On entendit les pas de Lucius résonner dans l'escalier de pierre, il écarta le rideau de dents en collier du bout de sa canne et entra dans la cave.

En voyant le col blanc et soigné qui enserrait son cou, les boutons finement travaillés qui brillaient le long de ses manches, les bagues qui étincelaient autour de ses doigts, le blason argenté qui brillait sur sa poitrine et la canne au pommeau sculpté, l'assemblée se figea un instant ; puis Yaxley partit dans un grand rire et la plupart des Embrumés l'imitèrent.

– Regardez-moi ce petit marquis de pacotille, s'esclaffa Yaxley en donnant un coup de coude à un homme qui riait un peu moins bruyamment que les autres.

Lucius lui répondit par un petit signe de tête. Il se redressa et rassura Narcissa d'un regard, laissant les moqueries fuser autour de lui.

– C'est avec *ça* qu'on va se battre ?

– Laissez-moi rire...

– Il faut peut-être lui faire la révérence ? renchérit Thorfinn Rowle en joignant le geste à la parole.

– Et lui baiser la main ?

– Ou bien le dépouiller de ses beaux bijoux, dit Rodolphe Lestranger, dont les cheveux dégouttaient encore un peu de Décroche-Panse visqueux.

– Silence, susurra Voldemort à voix basse, et les moqueries s'évanouirent immédiatement.

Voldemort s'avança vers Lucius, et s'arrêta pour le dévisager. Lucius soutint le regard de Voldemort avec une assurance étonnante, même si celui-ci était un peu plus grand que lui. Narcissa pensa qu'il avait déjà été jaugé de la même manière par des professeurs, des Aurors, des Ministres, alors qu'il remplaçait son père aux réunions mondaines, et qu'il avait toujours su faire ses preuves : il avait un talent inégalable pour charmer son interlocuteur, et Voldemort ne semblait pas faire exception à la règle. Les hommes qui les entouraient espéraient qu'il manifeste de la peur, mais Narcissa fut la seule à remarquer la palpitation discrète d'une veine de son front et le tressaillement léger de son petit doigt autour du pommeau de sa canne.

– Tu souhaites donc te battre à mes côtés, dit finalement Lord Voldemort.

– Non, Maître, dit Lucius en s'inclinant avec assurance.

Il marqua une courte pause et arbora son sourire le plus charmeur.

– Je souhaite bien plus que cela.

Voldemort sembla apprécier son effronterie. Son visage manifestait une certaine curiosité à l'égard du nouveau venu.

– Sois plus clair, dit-il simplement.

Lucius regarda autour de lui, et eut l'air de découvrir la vétusté de la pièce où ils se trouvaient. Sans dire un mot, il se mit à déambuler à travers la pièce, huma l'air avec dégoût, passa un doigt sur le mur et s'essuya dans un mouchoir de soie en y laissant de vilaines traces noires, donna un petit coup de canne dans une marmite cabossée qui traînait dans un coin, faisant résonner un son creux. Narcissa ne put s'empêcher de sourire : décidément, le mépris était l'attitude qui lui seyait le mieux.

Au moment où Voldemort allait manifester son impatience, Lucius demanda :

– Êtes-vous pleinement satisfait de cet endroit, Maître ?

Voldemort plissa les yeux sans répondre. Lucius s'assit sur un siège et s'accouda sur la petite table ronde, à la place que Voldemort occupait quelques minutes plus tôt.

– Il se trouve que j'ai un autre repère à vous proposer, dit Lucius avec un air énigmatique. Un endroit plus vaste, mieux dissimulé...

– Et où se trouve cet endroit ?

– Dans mon humble demeure. À quelques kilomètres de Londres, loin des regards indiscrets, loin du Ministère... L'endroit parfait pour orchestrer toutes vos opérations, en somme.

Voldemort consulta du regard les hommes qui se trouvaient autour de lui. La contrariété était tout à fait lisible sur leurs visages.

– Pourrais-je le visiter ?

– J'allais vous le proposer, dit Lucius avec un sourire triomphant.

– Maître, ce n'est pas prudent, protesta Yaxley. Je te connais, Malefoy ! Tu passes ton temps au Ministère ! Tu es de leur côté, c'est certain ! Cette invitation est un guet-apens !

– Merci d'introduire la suite de mes propos, dit Lucius avec un petit signe de tête condescendant. Comme le dit votre... Hmm... Votre charmant subalterne, j'occupe un rôle privilégié au sein du Ministère. Je possède énormément de relations... et un nombre important d'entre elles serait prêt à travailler à votre service, si je vous aidais à les convaincre.

– De combien de partisans parlons-nous ?

Lucius et Narcissa échangèrent un regard. Ils avaient établi ensemble la liste de ceux qu'ils comptaient rallier à leur cause, et le résultat était encourageant.

– Vous tripleriez vos effectifs, déclara Lucius d'une voix neutre.

Des exclamations s'élevèrent immédiatement parmi les Embrumés. Tant de nouveaux partisans ? Et si ce Malefoy disait vrai, ils auraient des espions au sein même du Ministère...

– Et quand ces précieux alliés nous rejoindraient-ils ?

À nouveau, Lucius et Narcissa échangèrent un regard entendu.

– Comme tous les ans, nous donnerons un banquet dans notre manoir à l'occasion d'Halloween, le 31 octobre : nous vous les présenterons à ce moment-là.

Un nouveau concert d'exclamations retentit. Yaxley fulminait, visiblement furieux d'avoir été traité de *subalterne*.

– Et qui sont ces futurs alliés ? demanda-t-il avec agressivité. Je ne me fierai pas à des inconnus...

– Oh, mais ce ne sont pas des inconnus. Ce sont même les familles les plus éminentes du monde magique. Les Crabbe, les Nott, les Rosier... Si vous m'écoutez, Maître, ils seront tous à vos pieds, et toutes leurs fortunes seront dans votre bourse. Ils ne sont peut-être pas aussi malfaisants que vos partisans actuels ; mais ils sont riches, influents, et pourraient bien accélérer le renversement de la balance.

Le visage de Voldemort se fendit en un sourire satisfait.

– Voilà qui est agréable à entendre, dit-il. En vérité, j'attends depuis des mois que quelqu'un ait enfin le courage d'entreprendre cette démarche.

Narcissa sourit discrètement : Piscus Crabbe avait visé juste, même s'il n'en serait jamais récompensé.

– Si ton plan fonctionne, poursuivit Voldemort, tu seras gratifié bien au-delà de tes espérances. En revanche, saches que si tu me déçois...

Voldemort leva une main, et les torches qui brûlaient le long des murs vacillèrent toutes en même temps, au bord de s'éteindre. Dans la semi-obscurité, il saisit sur la table une bougie posée dans un crâne et l'éleva près de son visage. Lucius ne put retenir un imperceptible mouvement de recul en découvrant l'intégralité des traits brouillés et menaçants de Voldemort, qui étaient jusqu'alors partiellement masqués par son capuchon.

– ...Toi et ta chère épouse connaîtront le même sort que ce pauvre homme, acheva-t-il en caressant le crâne osseux parfaitement poli.

On entendit plusieurs ricanements enthousiastes, dont ceux de Yaxley et de Rodolphus Lestrange. Puis Voldemort souffla sur la bougie et les torches retrouvèrent leur vivacité initiale.

– Partons visiter notre futur repaire, dit-il de sa voix douceuse.

Il se tourna vers Bellatrix, que Narcissa sentit tressaillir à côté d'elle.

– Ma chère Bellatrix, je savais que je pouvais compter sur toi pour me trouver des alliés... Décidément, chaque jour me confirme à quel point tu m'es précieuse.

Bellatrix sembla alors sur le point de défaillir de joie.

– Mène-nous là-bas, dit Voldemort en s'approchant d'elle à pas feutrés.

Il posa une main délicate sur son épaule, et Bellatrix le regarda avec une admiration éperdue, le menton un peu pendant. Narcissa s'empara de la main de Bellatrix, en la pressant

légèrement pour maintenir sa grande sœur dans la réalité. Lucius les rejoignit, tout en prenant soin d'adresser son sourire le plus provocant à Yaxley et à tous les autres.

– Vous autres, attendez-moi ici, dit Voldemort sans cesser de fixer Bellatrix avec un sourire charmeur.

Lucius saisit la main de Narcissa. Aussitôt, ils eurent l'impression détestable d'être aspiré à travers un tuyau de plomb, puis l'air frais du Wiltshire leur caressa les joues. Ils se trouvaient tous les quatre sur le perron de marbre noir du manoir des Malefoy, dont les tourelles orgueilleuses semblaient s'élever un peu plus haut que d'habitude vers le ciel obscur.

Lucius poussa les deux battants de l'immense porte d'entrée, et pour la première fois de sa vie, Narcissa fut heureuse d'entendre la voix d'Abraxas Malefoy résonner dans le hall.

– LUCIUS ! éructa celle-ci, alors que l'ombre menaçante et courbée se dessinait dans l'encadrement d'une porte. Comment as-tu OSÉ...

– Maître, je vous présente mon père, dit Lucius.

Abraxas Malefoy se figea dès que sa vue lui permit d'identifier les quatre silhouettes qui se trouvaient devant lui. Son sang devait être froid comme le marbre de ses murs, pensa Narcissa : en croisant le regard de Voldemort, il ne tressaillit même pas.

– Le Seigneur des Ténèbres, dit-il après plusieurs secondes, comme s'il s'adressait à un simple collègue.

– Mr Malefoy, répondit Voldemort sur le même ton neutre.

Ils se dévisagèrent à nouveau pendant plusieurs secondes, avant qu'Abraxas Malefoy ne déclare :

– Soyez le bienvenu chez moi. Mon fils va vous faire visiter.

C'était une façon de rappeler à Lucius et à Narcissa qu'il était encore le maître des lieux. Et lorsque Voldemort passa devant lui, il leur fit un signe discret mais menaçant en désignant la canne au pommeau d'argent que Lucius tenait dans sa main. Mais pour une fois, Lucius n'y prêta aucune attention, et lui répondit

par un regard confiant qui signifiait : « Laissez-moi faire, Père, vous ne le regretterez pas... »

Bellatrix, Narcissa, Lucius et Voldemort déambulèrent longuement dans le manoir. Bellatrix essayait d'attirer l'attention de Voldemort en racontant comme elle avait lutté pour convaincre sa sœur depuis des années – mais en vain : Lord Voldemort n'avait d'yeux que pour Lucius.

Narcissa observait en secret l'expression avide qui animait le visage de celui-ci. Elle savait exactement ce qu'il ressentait : Voldemort dévorait des yeux ce jeune homme si séduisant, si ambitieux, avec le désir intense de donner ce nouveau visage à sa lutte. Lucius, de son côté, fut absolument parfait. Il guida Voldemort à travers le manoir, en traversant tous les endroits stratégiques, et notamment la galerie de portraits de ses ancêtres.

– Mes très chers ancêtres, je vous présente...

Il hésita un instant.

– ...Celui-Dont-On-Ne-Doit-Pas-Prononcer-Le-Nom, proposa-t-il dans un sursaut d'inspiration.

Un sourire se dessina dans l'ombre du capuchon de Voldemort.

– Ce nom me plaît, dit-il dans un murmure.

– Il vous sied à merveille... Maître.

Alors que Voldemort s'avançait à pas silencieux le long du couloir bordé de portraits, dans les cadres dorés, plusieurs ancêtres échangèrent des regards surpris, admiratifs, parfois craintifs.

– Ah ! Est-ce vous qui souhaitez établir la domination des sorciers sur le monde ? demanda Nicholas Malefoy, qui venait de s'éveiller de sa sieste.

– C'est moi-même, répondit Voldemort en s'arrêtant devant le portrait.

– Bravo, approuva Septimus Malefoy. Cela aurait dû être ainsi depuis bien longtemps !

– Nous vous souhaitons bonne chance, renchérit Brutus Malefoy. Écrasons cette vermine !

Voldemort ne savait plus où donner de la tête. Il les remercia pour leurs vœux, et ils poursuivirent la visite. Lucius lui présenta chaque recoin comme s'il s'appêtait à lui vendre le manoir. Narcissa s'étonna de voir Voldemort légèrement troublé, presque ému ; manifestement, c'était la première fois qu'on lui faisait un tel accueil dans un endroit aussi grandiose.

– C'est parfait, murmura-t-il simplement lorsqu'ils eurent terminé la visite. J'attends avec impatience ce banquet dont vous m'avez parlé. Nous nous reverrons donc à cette occasion.

Il se tourna vers Bellatrix :

– J'espère t'y revoir également, Bellatrix...

– Sans aucun doute, Maître, déclara alors Narcissa. Car dorénavant, Bellatrix habitera ici.

Tous les regards se tournèrent vers elle : celui de Bellatrix, émerveillé ; celui d'Abraxas, furieux ; celui de Lucius, surpris ; et enfin celui de Voldemort, amusé.

Abraxas fut le plus prompt à réagir :

– C'est hors de quest...

– Quelle merveilleuse idée, le coupa Voldemort. Rien ne pourrait me réjouir davantage que de savoir Bellatrix à vos côtés.

Abraxas Malefoy n'osa pas protester, et Bellatrix sauta au cou de Narcissa. Les deux sœurs montèrent dans l'aile Ouest, où Narcissa donna une des plus belles chambres à Bellatrix, un étage en-dessous de la sienne.

– Alors ? Tu trouves les Embrumés fréquentables, maintenant ? la taquina Bellatrix en s'allongeant sur les édredons moelleux.

– Certainement pas, répondit Narcissa en s'allongeant à côté d'elle. Mais maintenant, nous pouvons les forcer à nous respecter.

Elle était absolument persuadée d'avoir pris la bonne décision ; et la tête de Bellatrix posée sur son épaule la confortait dans cette naïve impression.

\*\*\*

De son côté, Voldemort retourna au *Serpent qui Fume*, où il se délecta des mines défaits de ceux qu'il y avait abandonnés. Il adorait prendre ses partisans au dépourvu ; il avait d'abord accordé ses faveurs à Bellatrix, puis à Yaxley, mais aucun ne l'avait durablement satisfait.

Au milieu de la nuit, quand les autres se dispersèrent, il retourna dans la salle du bar, où Burton s'affairait pour nettoyer toutes les chopes utilisées au cours de la nuit. Sans qu'il ait besoin de demander, Burton posa devant lui une chope de Brulator rouge et visqueux.

– Alors, Maître... Que pensez-vous de vos nouveaux alliés ?  
Voldemort but une gorgée de Brulator avant de répondre.

– Eh bien... À première vue, ce jeune Malefoy me semble intéressant.

– Hm-hmm... Mais ne craignez-vous pas qu'il vous suive par simple opportunité, et non par conviction, à l'inverse de vos partisans actuels ? demanda Burton avec animosité.

Voldemort s'arrêta de boire, passa sa langue fourchue sur ses lèvres et regarda Burton, soupçonneux.

– Dis-moi, Burton... Serais-tu jaloux, toi aussi ?

Le vieil homme s'inclina derrière le comptoir, autant par respect que pour fuir le regard incandescent qui le traversait de part en part.

– Oh non, Maître, loin de là... Je me réjouis de votre réussite... Simplement... J'espère... J'espère que ces *Malefoy* ne vous décevront pas.

Pendant de longues secondes, Voldemort resta immobile, savourant le spectacle du corps de Burton courbé de frayeur

derrière son comptoir crasseux, éclairé par intermittence par l'orage qui se formait au-dehors. Puis il gloussa, s'en détourna et but une nouvelle gorgée de Brulator.

– Ne t'en fais pas pour cela, Burton. Si c'est le cas, je les détruirai tous jusqu'au dernier, dit-il en faisant claquer sa langue fourchue dans sa bouche.

Drago se réveille en sursaut, trempé de sueur. Avec des gestes imprécis, il se redresse, allume une chandelle pour chasser l'obscurité autour de lui ; et une fois la pièce éclairée, il doit battre des paupières plusieurs fois pour faire disparaître la vision cauchemardesque du visage de Voldemort et de ses deux pupilles verticales rougeoyant de cruauté. Il essaie tant bien que mal de respirer calmement, de se répéter que la peur qui le submerge n'est qu'un vieux souvenir. Autour de lui, la nuit est profonde, le silence absolu. Il n'y a aucun danger.

Drago se trouve dans une chambre exigüe de la tourelle Est, un étage en-dessous du petit bureau où il écrit à son fils depuis plusieurs semaines. La pièce est froide et humide ; des gouttelettes de condensation descendent le long des murs et la peinture du plafond se décolle un peu partout. Au-dessus de la porte, un vautour empaillé dessine une ombre menaçante ; comme dans le bureau, les tableaux ont été recouverts de draps pour faire taire les reproches incessants des ancêtres qui y résidaient.

Malgré le bruit de sa respiration saccadée, la voix de Voldemort continue de siffler dans les oreilles de Drago : *Si c'est le cas, je les détruirai tous jusqu'au dernier*, avait-il dit. Quand Burton avait raconté ce court échange à sa mère, le vieil homme était déjà à moitié fou ; et pour eux, il était déjà trop tard, bien trop tard... Car au moment précis où sa mère écoutait Burton soliloquer sur les mauvaises intentions de Voldemort, Drago se trouvait chez *Barjow & Burke*, en train de manigancer pour

introduire des Mangemorts dans l'enceinte de Poudlard – un acte qu'il regretterait pour le reste de son existence.

Quand Drago repense à cette sombre période de sa vie, il ne peut s'empêcher de frissonner. Il doit se lever et se planter devant le miroir pour se convaincre que non, il n'a plus seize ans depuis longtemps, et qu'il n'aura plus jamais à affronter le regard malfaisant de Lord Voldemort.

Au moment même où il parvient à se calmer légèrement, un bruit sec et répété le fait sursauter de nouveau. Il met quelques instants à comprendre que ce n'est pas seulement son cauchemar qui l'a réveillé : quelque chose est en train de frapper contre le carreau.

Il s'en approche, le cœur battant, et découvre une petite chevêchette brune perchée sur le rebord de la fenêtre. Drago la reconnaît immédiatement : c'est celle qui lui a amené la lettre d'Andromeda, quelques jours plus tôt. Accrochés à sa patte, Drago trouve une enveloppe parcheminée recouverte d'une fine pellicule de neige et un sac en tissu dont le contenu tinte avec un joli bruit cristallin.

Intrigué, il détache l'ensemble de la patte de la chouette, qui semble épuisée et dépitée d'avoir été envoyée une nouvelle fois dans cette demeure aussi délabrée. Avec un sifflement courroucé, elle époussète ses ailes et disperse des flocons de neige un peu partout sur le tapis. Sans y accorder la moindre importance, Drago extirpe de l'enveloppe humide un parchemin couvert de l'écriture délicate, régulière et soignée de sa tante Andromeda.

*Cher Drago,*

*Voici un deuxième colis qui te sera probablement plus utile que le premier. J'espère simplement que tu ne m'en voudras pas quand tu sauras de quelle manière je l'ai obtenu.*

*Teddy est venu me rendre visite hier, et – pardonne-moi – bien que tu m'aies demandé de garder tout cela secret, je n'ai pas pu m'empêcher de lui parler de ton projet. Cela dit, malgré la promesse que j'ai trahie, je pense avoir eu raison de le faire : tout comme moi, Teddy a éprouvé un vif intérêt pour ce que tu prépares, et en a profité pour me révéler quelque chose que, jusqu'à présent, il avait gardé pour lui.*

*Ce qui se trouve dans le sac que je t'envoie, Teddy l'a découvert le jour de sa majorité, dissimulé dans le coffre de Gringott's que son père avait fait ouvrir à son nom. Je pense que ce cher Remus a voulu s'assurer que son fils garde quelques souvenirs de lui, au cas où il disparaîtrait pendant la guerre. Bien sûr, je me déssole que cette éventualité soit devenue réalité, mais je ne peux que me réjouir de l'anticipation dont il a fait preuve. J'aurais aimé que ma petite Nymphadora fasse de même, elle aussi. J'imagine que Remus le lui a proposé, mais qu'elle s'est contentée de lui rire au nez avec légèreté...*

*Enfin ! Je m'égare. Teddy était très ému de me révéler tout cela. Il m'a raconté ce qu'il avait appris grâce à ce merveilleux cadeau et je suis certaine que tu y trouveras ton compte, toi aussi. Ne te sens pas gêné de t'y plonger, c'est lui qui a insisté pour que je te les envoie. Il m'a promis qu'il ne dirait rien à Scorpius, ni à personne d'autre : en échange, nous te faisons tous les deux confiance pour prendre soin de tout ceci.*

*À bientôt,  
Andromeda*

*P.S. : aux dernières nouvelles, Scorpius et Albus se trouvent quelque part en Asie centrale. Albus ne donne pas beaucoup de*

*nouvelles mais leur voyage semble passionnant. Je ne manquerai pas de te tenir au courant de leur progression.*

Drago replie le parchemin et reporte son attention sur le sac en tissu, de plus en plus intrigué. En y regardant mieux, le contenu brille d'une mystérieuse lueur argentée...

Avec d'infinies précautions, il prend le sac et le pose sur son lit. Il desserre la ficelle du bout des doigts, en écarte délicatement les bords...

Le contenu du sac se déverse sur les draps et éclaire le visage de Drago d'une douce lueur. Ce sont des petites fioles en cristal, datées et étiquetées, qui renferment la même substance argentée, ni liquide, ni gazeuse. Drago les fait doucement rouler sur le drap pour lire les étiquettes : *Rencontre de Sirius et James, Sirius quitte sa maison, Création de l'Ordre du Phénix...*

Drago sent son cœur se serrer de reconnaissance : ces fioles contiennent chacune un véritable trésor. Il les étale sur son lit et en trouve rapidement plusieurs datées de la période qu'il est précisément en train de raconter, de ces quelques mois où le monde magique a basculé dans le chaos. Il s'empare donc de l'une d'entre elles et l'approche de la flamme vacillante de la chandelle.

L'étiquette est détrempée par la neige, mais en plissant les yeux, Drago parvient tout de même à déchiffrer ces deux mots :

*Les Animagi*

AMATO ANIMO  
ANIMATO ANIMAGUS

Il faisait nuit.

Dans la forêt, Remus courait à en perdre haleine. À travers les branches des arbres obscurs et menaçants qui se dressaient au-dessus de sa tête, la lune brillait avec une rondeur impitoyable ; ses jambes semblaient peser le triple de leur poids, et une force considérable le tirait vers l'arrière pour l'empêcher d'arriver à temps...

Il courut désespérément jusqu'à apercevoir la forme de sa maison se découper au sommet d'une colline. Il appela le nom de ses parents, mais personne ne répondit. Avec l'impression d'être vêtu de plomb, il se précipita vers la porte d'entrée, tout en priant pour que le pire ne se soit pas encore produit.

La porte s'ouvrit d'elle-même au moment où il tendait la main vers la poignée, et il s'arrêta net, le cœur battant à tout rompre : une créature monstrueuse se tenait sur ce qui restait du paillason. Elle avait plus ou moins la forme d'un loup, avec une fourrure noire et épaisse, des yeux rouges et cruels, des crocs gigantesques et dégoulinants de sang frais.

Remus comprit aussitôt que ce qu'il craignait le plus était arrivé. Par la fenêtre du salon, il pouvait apercevoir la pièce ravagée, le mobilier accueillant réduit en poussière, mais surtout le sang qui éclaboussait les murs ; et maintenant, le loup monstrueux se dressait devant lui, prêt à le dévorer...

– Remus !

Quelque chose lui agrippa l'épaule ; par réflexe, Remus se dégagea brutalement, avant de réaliser que ça n'était pas une patte griffue mais la main secourable d'un de ses meilleurs amis.

– Tout va bien, Remus, murmura James. C'est nous.

Il mit quelques instants à revenir dans la réalité. Autour de lui, aucune trace d'une forêt menaçante : il se trouvait dans le dortoir des Gryffondor, plongé dans la pénombre à cette heure avancée de la nuit. Sous ses mains, ça n'était pas l'herbe de son jardin mais un drap trempé de sueur ; face à lui, il n'y avait aucune bête monstrueuse, seulement ses trois meilleurs amis assis sur son lit. Ses parents n'avaient pas été dévorés, ils étaient sans doute en train de dormir paisiblement, en sécurité.

– Encore un cauchemar ? demanda Sirius.

Remus hocha la tête, et essuya ses tempes d'un revers de manche avant de se redresser complètement.

– Quelle heure est-il ? C'est moi qui vous ai réveillés ?

Habituellement, seul Sirius avait le sommeil assez léger pour se rendre compte que Remus gémissait pendant ses cauchemars. James ouvrit la bouche pour lui répondre, mais un bruit de tonnerre lui coupa la parole. Simultanément, un éclair de lumière blanche venue du dehors illumina les visages de James, Sirius et Peter, tous les trois à la fois inquiets et surexcités. Et en voyant qu'ils avaient leurs baguettes en main, Remus comprit.

– Il y a de l'orage...

– Oui, chuchota Sirius. Il faut y aller maintenant !

– Et vite, renchérit James.

– Mais... Quelle heure est-il ?

– Trois heures du matin, dit Peter d'une voix craintive.

– Peu importe, ça fait des mois qu'on attend ça ! Il faut aller voir ! Cette fois-ci, nos potions sont devenues rouges, c'est sûr !

– Allez, mettez vos chaussures ! Et vos manteaux aussi, il va bientôt pleuvoir !

– Peter, n'oublie pas le parchemin avec la formule... Juste au cas où.

Encore trempé de sueur, Remus enfila en vitesse son manteau par-dessus son pyjama troué et son unique paire de baskets usées.

– C'est parti, murmura James. Serrez-vous bien contre moi sous la Cape d'Invisibilité. À cette heure, le nouveau concierge doit faire la ronde du côté des Serpentard : la voie devrait être libre, mais il vaut mieux éviter de réveiller les portraits.

Sans un bruit, à la file indienne, ils sortirent tous les quatre du dortoir assoupi, traversèrent la salle commune des Gryffondor et entrouvrirent le portrait de la grosse dame pour sortir dans le couloir.

– Je ne peux pas attendre, trépignait Sirius. Oh, les amis ! Cette fois c'est la bonne, je le *sens* !

– Chhht !

– Mon cœur bat tellement fort, renchérit Remus.

Ils se réprimandaient mutuellement, mais avaient tous les quatre une irrépressible envie de rire. Serrés les uns contre les autres sous la Cape d'Invisibilité, ils descendirent sur la pointe des pieds les escaliers de marbre, parcoururent quelques corridors déserts et glacés, et arrivèrent enfin à la porte qui donnait sur le domaine de Poudlard. James les arrêta d'un geste ; il sortit de sous la cape, fit quelques pas devant eux, scrutant les murailles et les tourelles de l'immense château.

– Attendez ! Je vérifie... Non, aucune lumière... Tout le monde dort ! On y va !

Dans le jardin, ils se mirent à courir, exaltés et nerveux. Un grand sourire aux lèvres, Remus sentait la présence de James devant lui, de Sirius à sa droite qui riait aussi, et de Peter, quelques mètres derrière eux. L'herbe humide lui fouettait les chevilles ; il ne pleuvait pas encore, mais le tonnerre roulait au-dessus des montagnes de l'autre côté du lac, faisant monter l'excitation d'un cran.

En quelques minutes, ils arrivèrent au pied du Saule Cogneur, où ils ralentirent le pas pour attendre Peter.

– *Immobulus*, dit James à voix basse.

Les branches de l'arbre se figèrent dans le ciel sans étoiles, et les quatre garçons se faufilèrent jusqu'au trou dissimulé par les racines de l'arbre. Une fois dans le tunnel souterrain, ils allumèrent leurs baguettes et s'encouragèrent mutuellement du regard ; puis ils avancèrent ensemble, leurs baguettes levées pour chasser l'obscurité devant eux.

Lorsque le tunnel remonta vers la surface, Remus sentit une boule d'angoisse familière se former au creux de son ventre. Ils s'extirpèrent du tunnel pour entrer dans une des pièces obscures et poussiéreuses de la Cabane Hurlante, et un vague malaise passa entre eux : la pièce dans laquelle ils se trouvaient était saccagée, les murs striés de griffures à la profondeur inquiétantes, et les fenêtres étroites étaient toutes cassées, sans exception.

C'était ici que Remus se transformait en loup-garou, une fois par mois, lors de la pleine lune. La Cabane Hurlante avait été construite spécialement pour lui, sur les ordres de Dumbledore. Elle n'avait pas de porte, et seulement des fenêtres étroites ; le passage secret qui y menait pouvait être verrouillé à clé ; de cette manière, une fois transformé, Remus y était emmuré et ne pouvait faire de mal à personne – sauf à lui-même. Sous son pyjama, les blessures qu'il s'était infligées la dernière fois qu'il s'était transformé en bête sanguinaire se mirent à picoter.

– Je déteste cet endroit, marmonna Remus en frissonnant.

– Ne restons pas là, décréta James. Sortons.

Avec beaucoup de précautions, ils passèrent à travers une fenêtre étroite et se rassemblèrent dans le jardin sinistre qui entourait la Cabane Hurlante. À l'instant où ils levaient leurs baguettes vers la cachette qui occupait leurs pensées depuis des mois, un énorme éclair zébra le ciel dans un bruit assourdissant.

– Remus, vas-y, dit James. Va voir.

– Vous êtes sûrs ?

– Oui, affirma Sirius.

Un peu tremblant, Remus obtempéra et fit quelques pas vers le fond du jardin, délimité par un petit muret qui était sur le

point de s'effondrer. Il sentit à peine les ronces et les orties lui griffer les chevilles, et s'agenouilla dans le recoin sombre qu'il connaissait bien.

– Vous êtes vraiment sûrs que je peux regarder ?

– Oui, vas-y !

– D'après le livre, on peut regarder dès le premier éclair de l'orage, assura James. Il y en a déjà eu plusieurs. Et cette fois-ci, je suis certain que le reste du processus a fonctionné : nous avons bien senti le « second battement de cœur » dont ils parlaient.

Remus hocha la tête et se retourna vers la lourde dalle qui cachait leur fabuleux trésor.

– Bon, eh bien... Allons-y.

Dans son dos, James, Sirius et Peter se tenaient la main avec appréhension. Remus partageait largement les craintes de ses amis : cela faisait maintenant trois ans qu'ils avaient entamé la démarche complexe et exigeante qui devait leur permettre de devenir des Animagi, c'est à dire d'acquérir une seconde enveloppe charnelle – celle d'un animal – et d'en faire usage autant qu'ils le souhaiteraient.

Même s'il n'avait pas pris part à cette aventure, Remus en connaissait chaque étape sur le bout des doigts : conserver une feuille de mandragore dans la bouche pendant un mois entier, la placer dans une fiole exposée au clair de lune, y ajouter un de ses propres cheveux et une cuiller en argent de rosée recueillie dans un lieu qui n'a été ni exposé au soleil, ni foulé par l'homme pendant sept jours entiers... Y incorporer la chrysalide d'un Sphinx Tête-de-Mort, placer le mélange dans un endroit sombre et calme...

Remus ne put s'empêcher de retracer une dernière fois toutes les étapes qui avaient mené jusqu'à celle-ci, afin d'être certain que chacune d'entre elles avaient été réalisées avec rigueur. Car la moindre anicroche pouvait se solder par de terribles mutations, comme l'avait montré l'exemple de Piscus Crabbe,

avec son globe oculaire entièrement noir et ses quatre rangées de dents.

– Alors ?

– Dis-nous !

Derrière lui, ses amis s'impacientaient sérieusement : après une ultime vérification mentale, il se décida donc à soulever la lourde dalle de pierre qui abritait de la lumière du jour et du bruit environnant les trois fioles qu'ils avaient dissimulé là plusieurs semaines auparavant. *Si vous avez respecté scrupuleusement les étapes ci-dessus, vous y trouverez une potion rouge sang...*

Durant un court instant, Remus ne vit rien dans la cavité obscure, et fut saisi de peur. Et si quelqu'un les avait dérobées ? Et si un petit animal les avait trouvées, et emportées loin d'ici ?

Mais aussitôt, un nouvel éclair zébra le ciel et éclaira le fond de la cavité pierreuse, faisant étinceler les trois petites fioles de cristal et révélèrent ainsi la couleur de leur contenu...

– C'est... je dirais que c'est...

– Bon sang, Remus ! s'impacienta Sirius.

– ...à peu près de la même couleur que James quand il croise Lily dans le couloir, sourit Remus en leur montrant les trois fioles, désormais remplies d'un liquide rouge sang.

L'incompréhension, la stupeur et enfin une joie inexprimable se succédèrent sur leurs visages. Sirius hurla de fierté, James se jeta dans ses bras, et tous deux happèrent Peter et Remus dans leur étreinte, au risque de faire tomber les trois précieuses fioles.

– Rouge ! C'est *rouge* ! On a réussi !

– Pas si vite, pas si vite, tempéra Remus. Maintenant... il faut essayer.

– Ici ?

– Oui, c'est mieux. Le livre disait que la première fois, il valait mieux être dans un endroit clôturé. Au cas où l'instinct animal prend le dessus.

Ils contemplèrent les trois fioles et leur contenu rouge sang avec un sourire extasié. Cette couleur tant désirée était le fruit

de trois années de travail acharné, de quatre tentatives avortées respectivement par le manque de rigueur de Peter, par un clair de lune trop nuageux, par une ingestion de la feuille de mandragore lors d'un fou rire trop prolongé et par une rupture des chrysalides lors de l'incorporation à la potion.

– C'est rouge, répéta Peter, n'osant y croire.

Ils examinèrent les initiales gravées sur chaque fiole et s'emparèrent de celle qui leur appartenait. Sirius la serra contre son cœur, tandis que Peter la tenait un peu éloignée de lui, les jambes flageolantes.

– Euh... Qui commence ? demanda-t-il d'une voix hésitante.

– Je dirais que l'honneur revient à James. C'est lui qui a eu l'idée des Animagi.

La proposition satisfait tout le monde, et James s'avança dans son pyjama rayé, sa fiole de cristal en main, pour se placer à l'endroit du terrain qui était le moins accidenté.

– C'est le moment de vérité, claironna-t-il.

Contrairement à Remus, il ne prit pas la peine de repenser à toutes les étapes qui l'avaient mené jusqu'ici. Il se contenta d'ouvrir la fiole, de la porter à ses lèvres et de la boire d'un trait, sans aucune hésitation. Face à lui, ses trois amis se serraient les uns contre les autres, prêts à lui venir en aide si nécessaire.

– Ta baguette, vite ! couina Peter.

James lui adressa un sourire serein, puis pointa solennellement sa baguette sur sa poitrine et déclama la formule fatidique :

– *Amato Animo Animato Animagus*, dit-il d'une voix claire.

Comme si James avait invoqué le tonnerre, une lumière blanche et crue inonda leurs visages fébriles et la déflagration leur vrilla aussitôt les tympanes. Une bourrasque violente fit grincer les volets cassés de la Cabane Hurlante et fit frissonner les quatre garçons dans leurs pyjamas ; l'instant d'après, de grosses gouttes de pluie se mirent à tomber du ciel, crépitant sur leurs cuirs chevelus, sur les tuiles qui recouvraient le toit de la Cabane et sur les gravats qui se trouvaient autour d'eux.

Face à eux, le sourire fanfaron de James s'évanouit. Soudain très pâle, il lâcha sa baguette et crispa ses deux mains sur sa poitrine.

– James ! s'écria Sirius en se précipitant à son secours.

James leva le bras vers lui pour le tenir à distance, incapable de parler.

– Ne le touche pas, ordonna Remus en retenant Sirius. Tant qu'il ne se met pas en danger, ne le touche pas !

James opina du chef, ferma les yeux et tomba à genoux sur la pierre en se tordant de douleur.

– Tout est normal, affirma Remus à voix basse pour rassurer Sirius et Peter. Souvenez-vous des instructions : *la première transformation est généralement douloureuse et effrayante...*

Et en effet, ce qui se passait sous leurs yeux était passablement terrifiant. Pendant que James continuait de gémir, ses quatre doigts fusionnèrent entre eux et prirent une teinte obscure, tandis que son pouce rapetissait le long de son bras ; les pans de son manteau fusionnèrent avec son pyjama, puis avec sa peau, qui se couvrit progressivement d'un pelage brun-roux. Mais surtout, et c'était ce qui horrifiait le plus ses trois amis, son visage se déformait de façon inquiétante : ses beaux yeux noisette grossissaient à vue d'œil, ses lunettes se plaquaient sur son visage et y disparaissaient comme par magie, ses traits séduisants s'allongeaient et se couvraient de poils, ses narines s'élargissaient, son cou se tordait dangereusement vers l'arrière...

– Quelque chose pousse sur sa tête, gémit Peter en regardant entre ses doigts.

– Des cornes, dit Sirius. C'est peut-être un taureau, ou un bélier... Ouille, ça doit lui faire tellement mal...

– Non, ce ne sont pas des cornes... Regardez...

Devant eux, James se redressa complètement et cligna des yeux. Mais ça n'était plus vraiment James – ou en tout cas, ça n'était pas l'apparence qu'ils lui avaient toujours connue.

– Garde ton calme, James, murmura Remus. Tu as réussi.

– Ouah, souffla Sirius. C'est magnifique.

James avait désormais quatre pattes, un magnifique plastron brun-roux, deux gros yeux noisette situés de part et d'autre de sa tête, des naseaux tachetés de blanc ; mais surtout – surtout – il était couronné par deux bois de taille respectable, gracieusement courbés et élégamment ramifiés, qui se découpaient nettement dans le ciel orageux et lui conféraient un panache éclatant.

James fit quelques pas vers ses amis, un peu maladroitement ; il pencha la tête d'un côté, puis de l'autre afin de voir ce qui pesait si lourd ; puis il se redressa fièrement, ouvrit la bouche et poussa une espèce de grognement rauque et sonore qui retentit avec force dans la forêt environnante et fit sursauter Sirius, Remus et Peter.

Une fois remis de leur frayeur, ils s'approchèrent de James et caressèrent sa fourrure avec des sourires béats, incrédules devant la preuve palpitante de leur réussite. Enfin, après plusieurs minutes, James regarda autour de lui, se replia légèrement sur lui-même, et après un effort manifeste, il retrouva son apparence humaine par le procédé inverse, qui fut un peu plus long que le premier. Lorsque ses bois eurent entièrement disparu, il se trouvait à quatre pattes ; ses lunettes nouvellement apparues chutèrent sur le sol, puis lui-même toussa faiblement et s'écroula sur le côté.

– James !

Sirius, Remus et Peter s'agenouillèrent auprès de lui. Il était conscient, mais il tremblait terriblement ; sa peau était brûlante et il respirait avec difficulté, comme s'il avait du mal à se réhabituer au corps qu'il avait toujours connu. Sirius le redressa doucement et Remus l'aida à soutenir sa tête, qui dodelinait dangereusement.

– Un cerf, haleta James, trempé de sueur et de pluie. Je suis un cerf.

– Le roi de la forêt, renchérit Sirius. Tiens, prends ça.

D'une main tremblante, James remit les lunettes que lui tendait Sirius. Tout en reprenant sa respiration, il observa tour à tour ses trois amis, leurs pyjamas imbibés de pluie, leurs cheveux qui gouttaient sur leurs joues et leurs regards inquiets.

– Ne prenez pas cet air si pitoyable, protesta-t-il derrière ses lunettes couvertes de buée. J'ai réussi, oui ou non ?

Il éclata d'un rire victorieux, et Remus et Sirius l'imitèrent aussitôt, laissant éclater leur joie et leur soulagement. À l'inverse, Peter avait bien du mal à se remettre de ses émotions.

– Tu... Tu as eu mal ? demanda-t-il craintivement.

– Horriblement, confirma James avec un grand sourire. J'avais l'impression que mon cœur allait exploser, que ma peau était en train de se déchirer... Que mon crâne était en train de se fendre sur les côtés...

– Oh, là, là, gémit Peter, dont le teint avait pris une teinte cireuse.

– Tu nous as fait peur, avoua Remus. J'ai vraiment cru que tu tombais dans les pommes.

– Vous me sous-estimez, claironna James. J'étais juste un peu étourdi, voilà tout.

– Oui, bien sûr, ironisa Sirius. C'est exactement ça.

James rit de nouveau et lui donna une tape sur l'épaule.

– Allez, debout ! C'est ton tour, maintenant !

Sirius frissonna d'excitation et se leva d'un bond, sans même penser à proposer à Peter de prendre la deuxième place.

– Vous allez voir, dit Sirius en brandissant sa fiole. Je suis sûr que je serai un lion !

Remus sourit, attendri. Depuis leur première année, il n'y avait rien que Sirius désirait davantage que de prouver son appartenance véritable à la maison Gryffondor.

Sirius se campa donc devant eux sous la pluie battante, la poitrine gonflée d'espoir et d'impatience. Dans sa main, la petite fiole de cristal gravée de ses initiales *S.B.* semblait battre à l'unisson avec son cœur ; ses jambes flageolaient légèrement,

même s'il essayait de ne rien laisser paraître. Il échangea un sourire de défi avec James, accueillit le regard encourageant de Remus et se sentit enhardi par l'appréhension que manifestait Peter.

Il ouvrit la fiole et la but sans hésitation. Et tout comme James, il pointa sa baguette sur sa poitrine et prononça d'une voix claire la formule :

– *Amato Animo Animato Animagus !*

La réaction fut immédiate. Sirius comprit pourquoi James avait été incapable de parler dès les premières secondes de sa transformation : une vive douleur dans la poitrine lui coupa le souffle, se propagea dans tout son corps et le fit tomber à genoux. Son cœur se mit à battre à une vitesse et une intensité jamais atteintes, à tel point que Sirius eut l'impression qu'il s'agissait d'un animal galopant vers lui à toute allure...

Et en effet, en dehors de ses trois amis, il commença à percevoir une autre présence à ses côtés, à la fois inconnue et profondément familière... Oui, quelque chose approchait, mais ça n'était pas derrière lui, ni devant lui, mais plutôt *en lui* ; une ombre, d'abord indistincte, émergea douloureusement de ses pensées ; puis elle se précisa, le laissant voir deux pattes, puis quatre, des oreilles, une épaisse toison noire...

Un loup ? Sirius en aurait été ravi, cela l'aurait rapproché de Remus ; mais ça n'était pas un loup, il le *sentait*...

Ailleurs, James l'appelait, mais Sirius se sentait éloigné de tout. La douleur faisait siffler ses oreilles, et l'animal – un chien, c'était un chien – enflait en lui, lui écartelait les côtes, lui écrasait les doigts, lui transperçait la peau...

Au moment où la souffrance physique fut telle que Sirius fut tenté d'interrompre le processus, tout s'arrêta. La douleur lancinante qui lui parcourait le corps s'atténua peu à peu ; Sirius cligna des paupières pour chasser les larmes qui lui brûlaient les yeux, et regarda autour de lui.

Il était assis sur son arrière-train, face à Remus, James et Peter qui le regardaient béatement. Il voulut les interpeller, mais seul un jappement enthousiaste s'échappa de sa bouche – de sa gueule, désormais. Ses deux pattes avant étaient couvertes d'un beau pelage lustré, aussi soigné que sa crinière de cheveux bouclés. Une nouvelle bourrasque le fit frissonner et Sirius se rendit compte qu'il était trempé jusqu'aux os. Avant même qu'il ait pu analyser cette information, il s'était redressé sur ses pattes arrière et s'ébrouait vigoureusement pour chasser les litres d'eau de pluie infiltrés dans son beau pelage noir.

– Il se prend vraiment pour un chien ! s'extasia James.

– Sirius, non ! protesta Remus. Tu nous arroses !

En entendant les voix et les rires de ses amis, Sirius se sentit soudain envahi pour une tendresse immense et irréprouvable, qui ne lui laissait pas d'autre choix que de leur manifester. C'est donc avec une euphorie incontrôlable qu'il se mit à courir et à sauter autour d'eux, sa queue fouettant l'air derrière lui, ses aboiements sonores retentissant dans la nuit.

– On va nous entendre, gémit Peter en regardant vers le château.

– On s'en fiche, le rabroua James, aux anges.

– Il est déjà agile, commenta Remus en tournant vivement la tête pour le suivre du regard.

Sirius se jeta sur eux, en proie à de toutes nouvelles pulsions, absolument incapable de maîtriser son enthousiasme à l'idée de se frotter contre eux, de se rouler sur leurs jambes, de leur lécher le visage... Il se sentait absolument ravi, émerveillé par leur simple présence, baigné dans une gratitude incroyable à l'idée de se trouver à leurs côtés. Il y avait James, avec qui il entretenait une amitié fusionnelle et inaltérable... Remus, dont le courage n'avait d'égal que la gentillesse... Et puis Peter, dont la maladresse et la naïveté avaient tout de même quelque chose de touchant... Quelle joie, quel bonheur ! Les avoir ainsi, tous les trois auprès de lui !

Pendant plus d'un quart d'heure, il se laissa aller à cet élan subit provoqué par son nouvel instinct animal ; puis sans pouvoir s'en empêcher, il se mit à courir autour de la Cabane Hurlante et à se rouler dans les herbes hautes qui se trouvaient autour, enhardi par les rires de ses amis.

– Il est temps de te retransformer, Sirius, tempéra Remus au bout d'un moment. Peter attend son tour.

N'ayant, à cet instant, aucun désir plus cher que de faire plaisir à Remus, Sirius obtempéra docilement. La douleur fut tout aussi intense, et l'effort encore plus important ; mais après quelques minutes, il parvint à retrouver sa forme humaine.

– Oh ! Oh ! haleta Sirius en riant. Un chien !

Allongé au milieu d'un bosquet, épuisé et pantelant, il fut pris d'une terrible quinte de toux, rapidement transformée en éclats de rire.

– Oh, les amis... C'était incroyable ! En vous regardant, j'ai eu comme... un élan d'affection pour vous...

– Oui, j'ai l'habitude de provoquer ce genre de réaction, dit James, hilare.

– J'avais tellement envie de vous renifler ! De jouer avec vous, de me frotter contre vous ! C'était *énorme* !

– Sirius... Tu ferais mieux de sortir des orties, fit gentiment remarquer Remus.

C'est seulement à ce moment-là que Sirius prit conscience des brûlures qu'il avait sur les mains et des feuilles d'orties qui s'étaient glissées sous son pyjama. Il poussa un juron, et tenta de s'extirper tant bien que mal du bosquet dans lequel il se trouvait ; mais ses jambes étant trop faibles pour le porter, il dut se contenter de se faire traîner par Remus en s'égratignant les genoux et en déchirant son pantalon.

– Je ne peux pas me lever, soupira Sirius en s'écroulant sur James. Je suis trop faible.

– Viens là, mon gros toutou, rit James en le prenant dans ses bras.

Tous les deux avachis par terre, ils se tournèrent vers Peter, qui essayait tant bien que mal de camoufler la peur panique qui le submergeait.

– C'est ton tour, chantonna James avec un sourire démoniaque.

– J'ai hâte de voir quel animal tu seras, renchérit Sirius. Je te verrais bien en petit cochon...

– Arrêtez un peu, coupa Remus. Viens, Peter, je vais rester à côté de toi.

Le processus fut bien plus laborieux que pour James et Sirius. Malgré les encouragements de Remus et la retenue dont Sirius et James firent preuve, Peter ne parvenait pas à se résoudre à boire la potion. Il fallut plus d'un quart d'heure et toute la réassurance dont ils étaient capables pour le convaincre ; ensuite, ils durent s'y reprendre à trois fois pour qu'il accepte de prononcer la formule à l'unisson avec eux.

Et quand, enfin, les quatre mots furent sortis de sa bouche, Peter se mit à couiner de façon affreusement ridicule et se mit à rapetisser à toute vitesse.

– Attention !

– Il a disparu !

– Remus, tu le vois ?

– Attendez... Non, je...

Remus avança avec inquiétude sa baguette devant lui et sursauta. Aussitôt, quelque chose tressaillit dans l'herbe et un nouveau couinement se fit entendre, plus faible et beaucoup plus aigu...

– Là ! C'est lui !

Juste derrière un caillou, un petit mammifère aux longues moustaches les regardait en tremblant de peur et en couinant de façon pitoyable. Sous son pelage grisâtre, on pouvait voir qu'il respirait à toute vitesse, manifestement effrayé.

– Un rat, s'esclaffa James. C'est un rat !

– Arrête ! Tu vas lui faire peur !

– Regardez sa queue ! On dirait un gros lombric !

S'ensuivit un long moment de panique : Peter disparut dans les hautes herbes et il fut impossible de le retrouver car il s'enfuyait dès qu'il les voyait approcher. Après plusieurs rondes autour de la Cabane Hurlante, ils se décidèrent à donner des instructions à voix haute, et ils retrouvèrent Peter sous sa forme humaine, roulé en boule et tremblant de peur dans le coin obscur où ils avaient dissimulé les fioles.

– Quelle poule mouillée, lâcha Sirius avec mépris.

– Hé, Peter !

Peter continuait de les regarder avec crainte, et faisait des mouvements saccadés en fronçant le nez, comme le petit rongeur qu'il était quelques instants plus tôt.

– Tu n'es plus un rat, idiot, se moqua James. Tu peux nous parler normalement.

– J'ai cru qu'on ne te retrouverait jamais, dit Remus, soulagé. Alors, comment c'était ?

Peter mit quelques instants à retrouver l'usage de la parole, et Sirius ne manqua pas de manifester son impatience à plusieurs reprises.

– Il... Il y avait... Un poids énorme qui m'écrasait de tous les côtés, dit Peter, la voix tremblante d'émotion. Quand ma queue s'est mise à pousser, j'ai cru que j'allais m'évanouir de douleur... Et après... Vous étiez tous les trois gigantesques ! J'avais peur que vous m'écrasiez !

– C'est justement ce que j'essayais de faire...

– Sirius !

– En tout cas, tu as réussi, coupa James. Bienvenue au club des Animagi, Peter.

C'était exactement ce qu'il fallait dire pour que leur ami ait la volonté de retrouver une certaine contenance. Il se redressa tant bien que mal entre Sirius et James et bomba discrètement le torse : il avait surmonté l'épreuve avec succès. Il était devenu un

Animagus. Il était désormais l'égal des deux garçons les plus drôles, les plus séduisants et les plus populaires de l'école.

– Il faudra revenir ici souvent pour s'entraîner, dit Sirius. Comme ça, on sera prêts pour la prochaine nuit de pleine lune.

Leurs quatre regards se tournèrent vers la Cabane Hurlante et leurs pensées convergèrent vers ce qui avait motivé leur démarche : avoir la possibilité de rester aux côtés de Remus pendant les nuits d'épouvante où il subissait sa terrible transformation. Car, en théorie, les loups-garous se s'en prenaient qu'aux êtres humains...

Remus avait à la fois espéré et redouté ce moment. Bien sûr, avoir la compagnie de ses trois amis pour attendre le lever de lune était préférable à l'attente angoissée et solitaire qu'il subissait chaque mois dans ce sinistre taudis. Mais ensuite...

– Remus, ça va ?

Il haussa les épaules, la gorge serrée.

– Tu ne seras plus seul, maintenant, dit doucement Sirius. On sera là.

Remus secoua la tête.

– Vous ne savez pas ce que c'est, murmura-t-il. Ça n'a rien à voir avec ce que vous venez de faire. Je... Je ne serai plus moi-même, vous comprenez ? Je serai un monstre ! Vous allez être horrifiés, dégoûtés !

Face à lui, James et Sirius s'étaient départis de leurs airs fanfarons. Quant à Peter, comme d'habitude, il faisait de son mieux pour les imiter.

– Pour l'instant, en dehors de Severus Rogue, mes parents sont les seules personnes qui m'ont vu me transformer, poursuivit Remus. Et je les terrifie. Je vois très bien comment ils me regardent, les lendemains de pleine lune, et... S'il y a une seule chose que je craigne, c'est que vous me regardiez de la même manière.

– Ça ne sera pas le cas, assura Sirius.

– Comment peux-tu en être sûr ?

– Il faut nous faire confiance. Nous savons que ce n'est pas toi, Remus.

– Et si je vous fais du mal ? Si je vous griffe, si je vous mords ? Je ne me le pardonnerais jamais.

– Ça n'arrivera pas, dit James. Les loups-garous n'attaquent que les humains, souviens-toi.

– Vous en êtes absolument sûrs ? Je ne ferais qu'une bouchée de Peter.

– Peter restera sur mon dos, promit James. Il n'y aura aucun danger.

Sirius s'avança et posa une main sur l'épaule de Remus.

– On sera là, répéta-t-il. On a toujours été là.

– Ça va aller, tu verras, renchérit James.

Peter, lui, se contenta de faire un geste maladroit pour lui toucher le bras.

– C'est tellement injuste, murmura Remus. Je voudrais tant être libre comme vous. Ce Greyback... Je voudrais le tuer.

En prononçant ce nom, Remus tressaillit. Il n'avait pas encore cinq ans quand le redoutable loup-garou s'était introduit dans sa chambre pour se venger de l'offense que son père lui avait faite. Le souvenir du bruit que Fenrir Greyback avait fait en défonçant sa fenêtre et de sa silhouette massive qui se dressait au-dessus de son lit lui donnait encore de terribles frissons.

– Et nous donc, rit James. Attends un peu que nous soyons des Aurors aguerris, et nous irons lui régler son compte *illico*.

Cette perspective arracha un faible sourire à Remus.

– N'en parlons plus, soupira-t-il. Désolé d'avoir gâché ce moment.

Sirius eut un petit rire.

– Tu ne gâches rien du tout, voyons. Je t'assure, c'est vraiment l'endroit idéal pour avoir ce genre de conversation déprimante.

– Tout à fait, rit James. Avec un peu de chance, grâce à toi, nous allons tous attraper une pneumonie qui nous permettra de louper nos retenues de la semaine prochaine...

– ...et de nous faire bichonner par Mrs Pomfresh à la place, compléta Sirius.

Remus regarda autour de lui. Ils étaient tous les quatre frigorifiés et trempés jusqu'aux os. Les cheveux bouclés de Sirius dégoulinèrent de pluie, James grelottait dans son pyjama trempé, les chaussures de Peter faisaient un bruit grotesque quand il se déplaçait et leurs lèvres avaient pris une teinte bleutée. Et pourtant, personne ne songeait à se plaindre.

– Merci, les amis, dit Remus.

– Oooh, fit Sirius en se rapprochant de lui.

– Arrête ça tout de suite ou je vais me mettre à pleurer, dit James en les prenant tous les trois dans ses bras.

Après plusieurs minutes d'embrassades maladroitement, ils regagnèrent la Cabane Hurlante et son tunnel souterrain. Dans la pente qui montait vers le château, ils glissèrent plusieurs fois dans les rigoles de boue formées par l'orage ; ils étaient donc dans un état absolument pitoyable lorsqu'ils furent de retour dans le dortoir et durent réprimer un fou rire en comparant l'état catastrophique de leurs pyjamas.

Frigorifiés, ils se frictionnèrent avec des serviettes chaudes et sèches, revêtirent des pyjamas propres puis s'affalèrent tous les quatre dans le lit de Remus, désireux de prolonger ce précieux moment de complicité jusqu'au lever du jour.

## LE FARDEAU DE REMUS

- Remus ? Eh, Remus...

Pour la deuxième fois de la nuit, Remus se réveilla en sursaut et constata qu'Aurelius Watson, un autre élève de cinquième année, était en train de lui pincer le bras pour l'extraire d'un profond sommeil.

- Euh... Excuse-moi de te déranger, chuchota Aurelius à toute vitesse, visiblement embarrassé de le surprendre en train de dormir avec trois autres personnes. Dumbledore te cherche... Il voulait te voir.

Remus se redressa un peu. Il avait mal à la gorge, James l'écrasait de tout son poids et les cheveux trempés de Sirius lui chatouillaient les narines.

- Dumbledore veut me voir ? répéta-t-il, un peu hébété.

Aurelius acquiesça, et Remus sentit aussitôt la panique le submerger. Cela avait forcément un rapport avec le fait qu'ils avaient enfreint un nombre incalculable de règles au cours des dernières heures. Auraient-ils été surpris, observés, suivis ? Et pourquoi Dumbledore ne souhaitait s'adresser qu'à lui ? Peut-être pensait-il que c'était lui qui avait dirigé cette opération, qui avait guidé ses amis jusqu'à la Cabane Hurlante...

- Quelle heure est-il ?

- Bientôt onze heures.

- Oh, là là... Merci, Aurelius. Je vais me lever.

Le garçon opina du chef, laissa tomber les rideaux rouges et or du lit de Remus et s'éloigna discrètement.

– Poussez-vous un peu, pesta Remus en bousculant ses trois amis pour s'extraire de son lit. Je dois me préparer.

– Grmbl, grogna Peter en lui tournant le dos.

Sirius ne remua pas d'une oreille, et James passa un bras autour de lui pour le retenir.

– Ne pars pas, Evans, marmonna-t-il dans son sommeil.

– Moi, c'est Remus, répliqua-t-il en s'arrachant à son étreinte.

James s'éveilla en sursaut, et après quelques instants de confusion déçue, son visage s'illumina.

– Oh ! Les amis... Dites-moi vite ! Est-ce qu'on a rêvé de la même chose ?

À côté de lui, Sirius renifla et passa une main dans ses cheveux mouillés.

– Je crois bien que oui, gémit-il. Mon dos me brûle atrocement... Fichues orties !

– Et je crois que j'ai attrapé froid, renifla Remus.

Il parvint enfin à enjamber Sirius et sortit du lit. Il se débarrassa de son pyjama et enfila en vitesse son uniforme de Poudlard.

– Je n'arrive pas à croire qu'on a réussi, murmura James en le regardant s'habiller. Nous sommes décidément les élèves les plus géniaux de cette école.

– En attendant, on va avoir des ennuis, dit Remus en nouant nerveusement sa cravate rouge et jaune. Je suis convoqué dans le bureau de Dumbledore.

– Ah oui ? Tu nous diras, dit mollement James, que cette perspective ne semblait pas effrayer le moins du monde.

Remus épingla son insigne de préfet sur sa veste et sortit du dortoir. D'un pas précipité, il se rendit devant la gargouille solitaire qui marquait l'entrée du bureau de Dumbledore, ignorant les regards méprisants de certains élèves sur son uniforme rapiécé.

– *Croustifix*, murmura Remus.

Le seul avantage de sa condition était de pouvoir solliciter Dumbledore à tout moment, car celui-ci s'arrangeait pour lui

faire parvenir le mot de passe de son bureau à chaque fois qu'il en changeait – juste au cas où.

La gargouille fit un pas de côté et le mur derrière elle s'ouvrit, laissant voir un escalier mobile en colimaçon. Remus monta sur la première marche et l'escalier tourna sur lui-même, l'amenant en douceur jusqu'à la porte au heurtoir en cuivre qui permettait d'accéder au bureau de Dumbledore. Il essaya tant bien que mal de défroisser sa chemise et d'arranger un peu sa tenue, puis il frappa.

– Entrez, dit la voix paisible et rassurante d'Albus Dumbledore.

Au moment où Remus entra dans le bureau, son cœur bondit. Dumbledore était assis sur son fauteuil, fidèle à lui-même dans un superbe habit brodé ; en revanche, la présence de cinq autres adultes à ses côtés était tout à fait inhabituelle – et celle de ses parents était même assez inquiétante.

– Papa ? Maman ? Mais...

Remus ne pensait pas les revoir avant Noël. Lyall Lupin et Espérance Howell étaient, comme d'habitude, dans un état assez pitoyable. Leurs vêtements étaient ternes et abîmés ; des ombres mauves soulignaient leurs yeux ; sa mère se tordait anxieusement les mains et le crâne de son père était de plus en plus dégarni.

Et tout ça, pensa Remus, c'était entièrement sa faute. C'était à cause de toute cette angoisse que sa condition de loup-garou engendrait chez ses parents, à cause de leurs déménagements incessants et de l'isolement qui en découlait.

En voyant leurs mines encore plus défaites que d'habitude, Remus pensa instantanément qu'ils venaient d'apprendre qu'il était renvoyé. Dumbledore était revenu sur sa décision, c'était évident ; maintenant qu'il avait grandi, il estimait que sa présence à Poudlard était trop dangereuse ; ou bien le Ministère avait décrété que son inscription était illégale... C'était la seule raison qui puisse expliquer pourquoi ses parents avaient été convoqués à Poudlard. Et l'Auror aux cheveux blond foncé assis à la droite

de Dumbledore était sans doute là pour l'escorter jusqu'à chez lui, sans qu'il puisse dire au revoir à ses amis... Il y avait aussi un jeune homme brun que Remus avait déjà vu dans *La Gazette du Sorcier*, et enfin une femme plus âgée, noire de peau, que Remus avait déjà rencontrée plusieurs fois – Eleanor Wimbley.

– Remus, mon chéri, dit sa mère, les larmes aux yeux. Viens, assieds-toi ici...

– Comment vas-tu, mon bonhomme ?

Son père voulut lui ébouriffer les cheveux, mais Remus se dégagea vivement.

– Qu'est-ce que vous faites là ?

– Assieds-toi, Remus...

– Je suis renvoyé, c'est ça ? Je vais devoir quitter l'école ?

L'Auror aux cheveux blond foncé haussa les sourcils ; ses parents quittèrent un instant leur expression navrée pour prendre un air sincèrement surpris ; Eleanor Wimbley échangea un regard attristé avec le jeune homme brun qui était appuyé contre la fenêtre et les yeux de Dumbledore étincelèrent derrière ses lunettes en demi-lune.

– Pourquoi voudrais-tu être renvoyé, Remus ? demanda calmement ce dernier.

– Je ne sais pas, je...

– À moins que tu aies commis quelque délit dont je n'ai pas connaissance, ta présence entre les murs de Poudlard est toujours souhaitée. Assieds-toi, s'il te plaît.

Remus hésita un instant. Toutes ces personnes importantes réunies dans la même pièce autour de ses parents ne pouvaient lui apprendre que de mauvaises nouvelles.

– Assieds-toi, mon chéri, répéta sa mère en lui prenant nerveusement la main.

Cette fois-ci, Remus se laissa faire et s'assit entre ses deux parents.

– Je suis désolé de te convoquer de façon aussi impromptue, en tout cas. On dirait bien que tu as été brutalement sorti du lit.

Remus grimaça un sourire et haussa les épaules. Il n'était pas vraiment d'humeur à plaisanter.

– Tu as toutefois raison sur un point : les nouvelles que je souhaite t'annoncer sont loin d'être réjouissantes. Tu l'as peut-être déjà deviné, mais il s'agit de Fenrir Greyback.

Dumbledore marqua une nouvelle pause et croisa les mains sur son bureau. Remus sentit sa mère tressaillir à côté de lui : elle non plus n'avait jamais oublié cette nuit-là, où Fenrir Greyback s'était introduit chez eux pour le mordre et où son père ne lui avait sauvé la vie que de justesse. En tant que moldue, elle devait avoir une tout autre idée de son avenir, lorsqu'elle avait accepté d'épouser un sorcier.

– D'après les informations du Ministère, il semblerait en effet que Voldemort ait conclu un sombre pacte avec Fenrir Greyback. Il aurait recours à ses services en échange de son soutien et de sa protection... Ce qui a, tu peux l'imaginer, plusieurs conséquences fâcheuses. La première est le fait que Greyback se sent moins vulnérable et hésite donc moins à attaquer. La nuit dernière, il a attaqué et grièvement blessé une jeune fille dans l'Est du pays... Non loin de chez toi, à vrai dire.

– Nous allons *encore* déménager ? soupira Remus.

Son père posa une main sur son épaule et sa mère étouffa un sanglot.

– C'est ce que nous recommandons, en effet, dit calmement Dumbledore. Il serait regrettable que Fenrir Greyback retrouve votre trace grâce aux nombreux informateurs de Voldemort. Nous avons peur...

– ... qu'il veuille finir le travail, compléta Remus avec lassitude.

Eleanor Wimbley eut un nouveau regard attristé. À côté de Remus, son père détourna le regard.

– La deuxième, c'est que le Ministère a redoublé de vigilance à son sujet. C'est en partie une bonne nouvelle, car ils finiront peut-être – et je l'espère – par l'attraper. Cependant, et tu apprendras cela en lisant la *Gazette du Sorcier* de ce matin, le

Ministère a publié un nouveau décret stipulant que « tout signe suspect au moment de la pleine lune sera considéré comme une menace et sera suivi d'enquêtes approfondies ». Ce qui est assez contrariant, puisque la Cabane hurlante fait l'objet de plaintes régulières à ce moment précis. Afin d'assurer ta sécurité et la confidentialité de notre stratagème, j'ai donc dû prendre quelques mesures dont je voulais te faire part...

Dumbledore se tourna vers l'Auror qui se trouvait à côté de lui.

– Je te présente Alastor Maugrey, qui fait partie du Bureau des Aurors, dit Dumbledore. C'est lui qui supervisera la surveillance de la Cabane pendant les nuits de pleine lune. Il s'assurera qu'aucun habitant téméraire de Pré-au-Lard ne s'aventure trop près de ton abri.

L'Auror aux cheveux blond foncé fit un petit signe de tête en direction de Remus.

– Ne t'en fais pas, dit-il avec rudesse. Ton secret est bien gardé.

– Et voici Adam Claring, qui travaille au Ministère, poursuit Dumbledore. Il fera en sorte que la Cabane Hurlante ne fasse jamais l'objet d'une enquête.

Debout près de la fenêtre, Adam Claring se redressa à son tour. Remus se souvenait maintenant de lui : *La Gazette du Sorcier* écrivait régulièrement des articles à son sujet. Ses deux parents avaient été tués dans un incendie d'origine criminelle parce qu'ils s'étaient opposés à de puissantes familles de sorciers ; et depuis plusieurs années, Claring tentait visiblement de poursuivre ce que ses parents avaient commencé. Dès sa sortie de Poudlard, il s'était rapproché de Nobby Leach à l'époque où celui-ci était Ministre de la Magie et avait progressivement occupé une place de plus en plus importante parmi ses conseillers. Publié à la une de *La Gazette*, son *Manifeste contre la corruption dans le monde magique* avait fait grand bruit, car il y avait dénoncé plusieurs sorciers ayant fait pression sur Nobby Leach au Ministère – dont

Abraxas Malefoy, Orion Black et de nombreux habitants de la Colline d'Émeraude...

Adam Claring lui adressa également toute sa sympathie, mais l'attention de Remus était ailleurs. Aussi respectables soient ses interlocuteurs, toute leur compassion l'étouffait. Dumbledore prit de nouveau la parole, expliqua à Remus les différents Sortilèges de Protection qui seraient placés autour de la Cabane Hurlante, les nouvelles précautions à prendre, les autres personnes qu'il allait devoir contacter. Il semblait fier de montrer à Remus qu'il avait su mobiliser toutes ces relations pour lui venir en aide. Avec une pointe de culpabilité, Remus pensa qu'il aurait dû lui en être reconnaissant, mais qu'en réalité, il n'avait qu'une envie : partir en courant et oublier tous ces innombrables stratagèmes.

Quelques années plus tôt, Remus aurait sans doute accueilli ces nouvelles avec résignation ; mais avec l'adolescence, un sentiment de révolte s'était éveillé en lui. Tout aurait pu, aurait dû être si simple... Si seulement il était comme tous les autres garçons de son âge, et non un élève détraqué dont la simple présence à Poudlard provoquait tant de complications...

Une fois que Dumbledore eût terminé son exposé, ses parents voulurent discuter quelques instants avec lui. Dumbledore, Eleanor Wimbley, Alastor Maugrey et Adam Claring se retirèrent à l'autre bout de la pièce pour discuter entre eux et leur laisser un peu d'intimité.

Aussitôt, les parents de Remus l'étreignirent avec force et le couvrirent de baisers.

– Désolé pour tous ces chamboulements, mon chéri, dit sa mère en l'embrassant sur le front.

– Mais ne t'en fais pas, nous allons vite trouver une nouvelle maison.

– Eleanor a gentiment proposé de nous accueillir au pensionnat, en attendant...

– Et pour les vacances de Noël...

– Je resterai à Poudlard, coupa Remus. Je préfère.

Sa mère ouvrit la bouche, mais il ne lui laissa pas le temps de parler.

– J'y vais, je dois travailler, déclara-t-il. J'ai plein de devoirs à rendre.

Remus vit qu'il leur faisait de la peine, mais il n'arrivait pas à faire autrement.

– Je te raccompagne, Remus, dit doucement Eleanor Wimbley alors qu'il regagnait l'escalier. J'ai quelques petites choses à te dire.

Remus haussa les épaules. Il se sentait épuisé. Dumbledore leva l'index :

– Remus, une dernière requête me concernant... Sache que tu seras *toujours* le bienvenu à Poudlard. Je souhaite qu'à l'avenir, tu ne doutes plus de ceci. Sommes-nous bien d'accord ?

Remus acquiesça rapidement, assailli par la culpabilité, et suivit Eleanor Wimbley dans l'escalier. La porte au heurtoir de cuivre se referma derrière eux, et l'escalier mobile se mit en mouvement pour les déposer derrière le pan de mur qui les séparait du couloir. Là, Eleanor Wimbley se plaça face à lui.

Elle était vêtue d'une simple robe violette, et ses beaux cheveux crépus encadraient un visage rayonnant de douceur. Remus l'avait déjà rencontrée à plusieurs reprises : elle avait souvent proposé à ses parents de l'héberger au pensionnat Wimbley, mais ceux-ci avaient refusé de s'en séparer et préféré conserver l'anonymat de Remus. C'était également elle qui avait signalé la situation à Albus Dumbledore afin qu'il fasse le nécessaire pour l'accueillir à Poudlard dans de bonnes conditions ; et depuis, elle lui rendait régulièrement visite en le convoquant discrètement dans le bureau du directeur.

– Tout d'abord, je tenais à te féliciter pour ce début d'année, dit-elle. Albus et Minerva m'ont rapporté à quel point tu étudiais avec sérieux.

Ses yeux noirs le sondaient avec une douceur agréable, sans insistance ni compassion mal placée.

– Mes amis m'aident beaucoup, répondit Remus. Ils sont très intelligents.

– Tout comme toi, ajouta Eleanor Wimbley. Ce sont toujours ceux dont tu me parlais l'autre fois ? Sirius, je crois ? Et ensuite... James ? Et Peter ?

Remus acquiesça, un peu plus détendu. Eleanor Wimbley, au moins, savait ce qui comptait vraiment à ses yeux.

– Eh bien, je suis ravie de te savoir bien entouré. Je ne vais pas te retenir très longtemps, mais avant de nous quitter, je voulais te donner quelque chose...

Eleanor Wimbley écarta un pan de sa cape et en extirpa une petite fiole de cristal dans laquelle scintillait un liquide fascinant, qui brillait spontanément d'une douce lueur orangée, apaisante comme un feu de cheminée.

– Voici une potion qui pourrait t'intéresser, expliqua Eleanor Wimbley. Elle est produite par des fleurs... un peu particulières, qui poussent au sous-sol de mon pensionnat.

– À quoi sert-elle ?

– À guérir les plaies plus rapidement.

Remus sentit ses joues prendre une teinte cerise et rajusta son col de chemise, terriblement gêné à l'idée que ses horribles cicatrices soient visibles.

– Ça ne se voit pas, dit doucement Eleanor Wimbley. C'est Albus qui m'a parlé de cette problématique et de ta réticence à aller voir Madame Pomfresh chaque mois... ce que je peux très bien comprendre.

Un peu moins crispé, Remus regarda la fiole. Il eut l'impression qu'elle lui réchauffait la main.

– Au moment de l'ingestion, les plaies récentes se mettent à briller fortement pendant quelques minutes. Assure-toi simplement d'être discret, et n'en parle à personne d'autre qu'à

tes plus proches amis. Je ne veux pas que cette potion fasse l'objet de convoitises.

– Entendu, dit Remus en hochant la tête.

– Et maintenant, avant de te laisser retourner à tes occupations diverses... Je voulais simplement t'avertir qu'un de mes anciens pensionnaires était en train de chercher à fabriquer une potion qui permette aux loups-garous de conserver toute leur lucidité pendant leur transformation. Une potion *Tue-Loup*... Je n'aime pas beaucoup ce nom, mais qui sait ? Elle pourrait être efficace et rendre tes nuits de pleine lune plus paisibles.

– Ce serait formidable, dit Remus avec sincérité.

Il ne comptait plus les nuits où il se réveillait en nage, persuadé d'avoir tué ses propres parents.

– Je ne veux pas te donner de faux espoirs... Il faudra peut-être encore du temps avant que cette potion soit mise au point. Mais j'espère que cela te donnera des perspectives agréables.

Remus hocha la tête, reconnaissant.

– À bientôt, Remus, conclut Eleanor Wimbley. Prends bien soin de toi.

Derrière elle, le mur de pierre coulissa et révéla la gargouille qui leur tournait le dos. La gargouille fit un pas de côté et libéra l'espace qui permettait de regagner le couloir. Après avoir salué Eleanor Wimbley, Remus s'y faufila et retourna d'un pas vif vers les espaces communs de la maison Gryffondor, sa petite fiole précieusement blottie dans sa main, un peu étourdi par toutes ces nouvelles informations.

Au fur et à mesure qu'il se rapprochait du dortoir, son cœur s'allégea comme par magie ; et lorsqu'il entra dans la pièce remplie de lits à baldaquin tendus de draperies rouge et or, toute sa fatigue s'était envolée. En pyjama sur son lit, James et Sirius étaient plongés dans la lecture d'un exemplaire de *La Gazette du Sorcier*, tandis que Peter essayait d'écrire à même le sol sur un parchemin taché d'encre.

– Je n'y arriverai jamais, gémit Peter au moment où Remus entra.

– Tu plaisantes ? se moqua James. Tu es en train de copier sur nous !

– Hé ! Voilà Remus !

Sirius s'était redressé sur le lit, un grand sourire aux lèvres. À l'endroit où il s'était brûlé avec les orties, son cou était couvert de plaques rouges et boursouflées.

– Alors, ce petit rendez-vous ? C'est quoi, cette fiole ?

Remus commença par leur montrer son contenu luminescent, et leur répéta mot pour mot ce qu'avait dit Eleanor Wimbley.

– Tu crois que ça fonctionne pour les brûlures d'orties ? demanda Sirius en se grattant le dos.

– Je refuse que Remus t'en donne la moindre goutte, déclara James sur un ton chevaleresque en mettant sa main sur sa poitrine.

Remus eut un sourire amusé. Il leur fit part des inquiétudes de Dumbledore à propos de Fenrir Greyback, du fait qu'il allait devoir déménager pour la énième fois, de son intention de rester à Poudlard pour Noël ; et enfin, il mentionna les différentes personnes qui avaient été témoins de leur entrevue.

– Alastor Maugrey ? Tu as vu Alastor Maugrey ? bondit James, les yeux brillants.

– Qui est-ce ? couina timidement Peter.

– Tu ne le connais pas ! La famille Maugrey est une légende, murmura James. Mes parents étaient amis avec ceux d'Alastor, avant qu'ils ne meurent en essayant de sauver les Claring de cet horrible incendie. C'était il y a vingt ans, mais ils en parlent encore avec émotion.

– J'aimerais beaucoup serrer la main d'Adam Claring, ajouta Sirius. Son *Manifeste contre la corruption dans le monde magique* a fait l'effet d'une bombe, il y a quelques années. Il avait cité mon père et Piscus Crabbe, et depuis, leurs comptes font l'objet de contrôles renforcés à Gringott's. Parfois, à table, je cite

quelques phrases du manifeste, juste pour le plaisir de l'énerver...  
Ça marche à tous les coups.

- Retournons voir Dumbledore, décida James.
- Pourquoi ? demanda vivement Remus.
- Parce que nous avons quelque chose à lui dire.
- Et quoi donc ?

Sirius, lui, avait tout de suite compris.

– Il faudra compter trois couverts de plus pour le repas de Noël, dit-il avec légèreté. Nous resterons avec toi pour les vacances.

Peter mit un moment à comprendre qu'il était inclus dans cette affirmation et hocha la tête pour approuver.

– Inutile de nous remercier, Remus. Ton petit discours de cette nuit était déjà de trop.

– Mais... Je vous ai juste dit *merci*, protesta Remus avec un petit rire. Vous le méritez.

– Bon, bon, si tu insistes...

James, Sirius et Peter s'habillèrent en vitesse et ils sortirent tous les quatre du dortoir. Ils traversèrent la salle commune des Gryffondor et gagnèrent le couloir, où ils croisèrent la route de Lily Evans et Mary Macdonald, toutes les deux plongées dans l'édition du jour de *La Gazette du Sorcier*. À la une, celle-ci affichait un portrait mobile d'Adam Claring, surplombée par les gros titres : *Adam Claring entre au Magenmagot et remet sur pied la Fondation pour l'Égalité des Sorciers et la Protection des Moldus*.

– Je l'adore, disait Mary Macdonald avec exaltation. Il est si courageux, pour dénoncer tous ces hommes malhonnêtes... Tellement engagé dans la lutte pour l'égalité dans le monde magique... Et puis, il est si *beau*, regarde...

– C'est vrai qu'il n'est pas mal, concéda Lily.

Les deux jeunes filles s'éloignèrent dans le couloir sans même remarquer les quatre garçons qu'elles venaient de croiser. James

voulut faire demi-tour pour leur arracher le journal des mains, mais Sirius et Remus le retinrent de justesse.

– C'est décidé, je déteste ce type, grogna-t-il.

Sirius eut un petit rire, qui ressemblait désormais à un aboiement.

– Oh ! Regarde plutôt qui vient ! dit-il pour faire diversion.

D'un même mouvement, ils tournèrent la tête vers l'extrémité du couloir. Une femme de haute taille coiffée d'un chignon sévère se dirigeait vers eux. Elle portait des lunettes carrées et une superbe robe vert émeraude qui ondulait au rythme de ses pas.

– Le professeur McGonagall, murmura James avec adoration.

Tous les quatre s'écartèrent avec cérémonie pour la laisser passer. Comme d'habitude, elle semblait préoccupée mais prenait tout de même la peine d'observer les élèves avec attention.

– Bonjour, professeur, dirent James et Sirius, la bouche en cœur.

Le professeur McGonagall tourna la tête vers eux et ralentit légèrement le pas.

– Bonjour, Potter... Bonjour, Black, dit-elle avec un mélange d'amusement et de méfiance. Bonjour, Lupin, et bonjour, Pettigrow...

– Votre robe est vraiment superbe, claironna James.

Cette fois-ci, le professeur McGonagall s'arrêta complètement.

– Je vous remercie, Potter. Mais dites-moi, tous les quatre... Il me semble que vous avez un devoir de Métamorphose important à me rendre lundi, n'est-ce pas ? Vous avez peut-être mieux à faire que de rester plantés là à commenter les tenues des passants ?

Elle avait parlé avec froideur, mais ils étaient certains d'avoir vu un sourire naître au coin de ses lèvres.

– Quant à vous, Potter... Ne devriez-vous pas être sur le terrain de Quidditch, afin de vous préparer au match de la semaine prochaine ?

– Vous avez tout à fait raison, professeur...

– Nous y allons de ce pas, renchérit James. Et pour le match... Ne vous en faites pas, je n'en ferai qu'une bouchée. Comme d'habitude.

– Mais j'y compte bien, Potter.

Le professeur McGonagall leur fit un signe de tête et poursuivit son chemin, faisant onduler derrière elle sa longue robe de velours vert.

– Elle est folle de nous, affirma James en la regardant s'éloigner.

– Si elle savait ce qui s'est passé cette nuit, gloussa Sirius.

– J'ai tellement envie de lui dire, dit rêveusement James. *Dites-moi, professeur, saviez-vous que nous faisons désormais partie du même club ?*

– Partons d'ici avant que vous n'ayez d'autres mauvaises idées de ce genre, sourit Remus.

Tout en riant, ils se rendirent dans le couloir où se trouvait la gargouille qui gardait l'entrée du bureau de Dumbledore.

– Ton frère a battu les Serdaigle à plate couture, l'autre jour, dit James à Sirius. Il a attrapé le Vif d'Or en quelques minutes à peine... Ça me fait mal de l'admettre, mais il est plus doué que je ne le pensais.

– Je compte sur toi pour l'écraser la semaine prochaine, dit Sirius avec mépris.

– Silence, coupa Remus.

Il se trouvaient devant la gargouille qu'ils cherchaient. À voix basse, Remus prononça le mot de passe pour la deuxième fois de la journée ; la gargouille les laissa passer, et ils se tassèrent tous les quatre sur une marche de l'escalier mobile qui les amena devant la porte au heurtoir de cuivre. De là, ils pouvaient entendre des voix masculines s'échapper du bureau...

– Chhht, chuchota Sirius en posant un doigt sur ses lèvres. Écoutons-les !

– On ne devrait pas...

– Juste une minute, chuchota James à son tour.

Sans un bruit, ils collèrent quatre oreilles sur la porte et distinguèrent progressivement plusieurs voix discuter avec animation.

– Claring, toutes mes félicitations, dit la voix paisible de Dumbledore. J'ai vu que la grande nouvelle avait éclaté.

– Non sans heurts, grogna Maugrey. Les Collinards ont failli déclencher une émeute au Ministère.

– Vraiment ?

– Cet imbécile de Parkinson a fait apparaître des flammes factices juste derrière moi, dit Adam Claring avec amertume. J'ai eu la peur de ma vie. Je n'ai même pas pu finir mon discours.

– J'étais sûre que ce serait risqué, dit la voix inquiète d'Eleanor Wimbley. Adam, promets-moi que tu feras attention...

– Ne t'en fais pas, 'Leane. Alastor assure ma protection.

– Qui d'autre était présent, lors de l'investiture ? demanda Dumbledore, intéressé.

– Oh, la petite bande habituelle... Nott, Rosier, Selwyn... Malefoy n'était pas là, en revanche, et les jumeaux Crabbe non plus.

Sirius fit une petite grimace. Autant de noms qu'il connaissait par cœur, autant de jeunes gens que sa famille aurait souhaité qu'il fréquente...

– On dirait qu'ils se soucient de moins en moins des conséquences de leurs actes, remarqua Dumbledore. Ou bien, dans le cas de Malefoy, qu'ils se désintéressent de ce qui se joue au Ministère. Mes amis, je crains fort que tous ces sorciers ne soient en passe de se joindre à Lord Voldemort.

– C'est aussi mon avis, dit sombrement Adam Claring.

– Attendez une seconde, dit brusquement la voix de Maugrey.

James, Sirius, Remus et Peter entendirent un raclement de chaise. Ils n'eurent pas le temps de s'écarter de la porte : celle-ci s'ouvrit en trombe, et, déséquilibrés, ils chutèrent en avant aux pieds d'Alastor Maugrey, qui pointait sur eux une baguette menaçante.

– Oh, excusez-nous...

– Baissez votre baguette, Maugrey, dit tranquillement Dumbledore. Ce ne sont que des élèves.

Les quatre garçons se relevèrent et époussetèrent tant bien que mal leurs uniformes.

– Bonjour, Mr Maugrey, dit James en inclinant la tête devant l'Auror. Euh... Mes parents me parlent tout le temps de vous.

– Tes parents ?

– Oui... Euphemia et Fleamont... Potter.

Remus sourit discrètement : James était intimidé, ce qui était extrêmement rare. Quant à Maugrey, il se détendit légèrement mais sa baguette était toujours pointée sur eux.

– Bonjour, Mr Claring, osa dire Sirius. Mes parents parlent souvent de vous aussi... en mal. Mais je les contredis toujours.

Adam Claring le remercia de bon cœur et Eleanor Wimbley leur sourit avec tendresse. Derrière la barbe argentée de Dumbledore, son expression était difficilement lisible mais ses yeux bleus étincelaient de malice derrière ses lunettes en demi-lune.

– C'est pour ça que vous êtes là ? grommela Maugrey. Pour lui demander des autographes ?

– Non ! se défendit Sirius. Nous voulions... Nous voulions simplement parler au professeur Dumbledore. Nous avons quelque chose à lui dire... à propos des vacances.

– Je crois savoir de quoi il s'agit, dit Dumbledore avec amusement. Je note donc vos noms dans la liste des élèves présents aux vacances de Noël ? N'oubliez pas de demander à vos parents de m'envoyer un hibou.

– Mais...

– Pour toi, Sirius, la situation étant un peu particulière... Je demanderai à ton ancêtre de les avertir de ta décision. Et je ferai le nécessaire pour qu'ils ne s'y opposent pas.

Et Dumbledore inclina la tête vers le portrait de Phineas Black, son arrière-arrière-grand-père qui avait été directeur de Poudlard environ un siècle plus tôt. Un autre portrait de lui était exposé au 12, square Grimmaurd, ce qui lui permettait de voyager entre les deux et de rapporter à la famille Black tout ce qu'il entendait.

– Merci, dit Sirius, reconnaissant.

Dans le bureau, les quatre garçons s'échangèrent des sourires complices. Seul Alastor Maugrey ne semblait pas apprécier ce qu'il se passait.

– Quoiqu'il en soit, je n'aime pas les oreilles indiscretes, grogna Maugrey. Qu'est-ce qui me prouve que vous n'allez pas répéter tout ce que vous venez d'entendre ?

– Vous allez être obligés de me croire sur parole, Alastor, dit Dumbledore sur un ton léger. Malgré leur espièglerie, ces quatre garçons ont toute ma confiance.

– Il n'empêche, insista Maugrey. Ces gamins vont s'attirer des ennuis ! Vous devriez leur donner une retenue, afin qu'on ne les y reprenne plus.

– Non ! couina Peter.

– Ça ne changera pas grand-chose, dit James en haussant les épaules. Nous en avons déjà plusieurs par semaine.

– J'ai peut-être une autre idée, sourit Dumbledore. Attendez... Oui, la date devrait convenir à Remus.

Il fit un clin d'œil à Eleanor Wimbley, puis s'adressa de nouveau aux quatre garçons qui se tenaient face à lui.

– Le pensionnat Wimbley recherche des volontaires énergiques pour une célébration qui approche à grands pas... J'espère que vous aimez le baby-sitting, messieurs ?



## UNE NOUVELLE ALLIANCE

Pendant que Sirius, James, Remus et Peter célébraient leurs succès à Poudlard, des hiboux grand-duc provenant du manoir des Malefoy s'éparpillaient à travers le pays pour distribuer des invitations à un bal masqué le soir d'Halloween ; et tous ceux qui avaient eu l'honneur d'en recevoir une s'empressèrent de l'accepter, sans se douter une seule seconde de ce qui les attendait.

Durant les quelques jours qui précédèrent le bal, Abraxas et Lucius mirent au point un discours des plus convaincants, destiné à rallier tous leurs invités au clan de Lord Voldemort. Ils répétèrent des heures durant dans la grande salle de bal qui allait accueillir les convives ; Narcissa n'assista pas aux répétitions, mais elle entendit à travers la porte la canne d'Abraxas Malefoy frapper le sol à plusieurs reprises, pendant qu'il hurlait à son fils qu'il ne serait jamais à la hauteur.

Pendant la journée du 31 octobre, Prunnas et Lidelys décorèrent le château avec de véritables toiles d'araignée, des lanternes-citrouilles au sourire maléfique, des chauve-souris domestiquées pour rester sagement suspendues au plafond. Et plus les préparatifs avançaient, moins Lucius semblait serein. Pendant que Narcissa passait une robe parme et de longs gants assortis, Lucius revêtit un costume couleur d'ambre et entreprit de s'observer nerveusement dans le miroir.

– Tout va bien se passer, lui assura Narcissa en nouant les attaches dorées de sa veste. Tu sauras parfaitement t'y prendre, j'en suis certaine.

– D'habitude, l'assemblée ne compte pas de meurtriers sanguinaires, répondit Lucius d'une voix étranglée en desserrant le col de sa chemise.

Et pourtant, au moment où le gong du portail annonçait les premiers invités, toute trace d'appréhension disparut du visage de Lucius, remplacée par une expression de maîtrise confiante admirablement feinte ; et lui et Narcissa descendirent les escaliers main dans la main pour accueillir leurs premiers invités.

Evan Rosier, Balderic Parkinson et Damian Nott avaient été conviés avec un peu d'avance, et étaient les seuls avertis de l'objectif de cette splendide réception. Lucius ne les avait pas choisis par hasard : ils habitaient sur la Colline d'Émeraude et y étaient respectés par la plupart de ceux que Lucius souhaitait convaincre.

– Regardez-moi ces petites canailles ! leur lança Evan Rosier avec un sourire éclatant, après avoir ouvert d'un geste théâtral les deux battants de l'imposante porte d'entrée.

Il portait un superbe pardessus bleu ciel, et tenait dans la main un masque assorti. Il marcha à grandes enjambées conquérantes, les bras ouverts, et donna l'accolade à Lucius.

– Alors, comme ça, on a rencontré le Seigneur des Ténèbres ! Petit cachottier !

Il éclata d'un rire sonore et fit mine de lui pincer la joue avec affection.

– Bonjour, Rosier, dit Lucius en se dégageant poliment. Tu sembles être dans une forme éblouissante.

– Vous voir me donne des ailes, mes amis ! Et voilà Narcissa, ma tendre cousine ! Comment vas-tu ?

Et sans prévenir, il attrapa Narcissa par la taille, la souleva du sol, la fit tourner un instant dans les airs et la reposa un mètre plus loin.

– Evan ! rit Narcissa en retombant sur le sol.

– Toujours aussi resplendissante ! dit-il en lui baisant la main avec des manières exagérées. Parkinson, Nott, venez par ici !

Damian Nott, avec ses longs cheveux noirs lissés et un pardessus doré, fit son entrée aux côtés de Magdalena Nott, son épouse ; et Balderic Parkinson entra à son tour. Et la personne qui se trouvait à côté de lui était d'encore moins agréable compagnie que cette peste de Magdalena Nott : il s'agissait de Juliet Selwyn, avec qui il était fiancé depuis peu.

– Bonjour, Lucius, roucoula cette dernière sans accorder un regard à Narcissa.

– Bonjour à tous les deux... Et félicitations pour vos fiançailles, répondit Lucius avec indifférence.

Juliet piqua du nez vers sa superbe robe verte, assortie au pardessus de son mari. Lucius, quant à lui, reporta son attention sur ses amis :

– J'ai appris que vous aviez semé le trouble au Ministère, il y a quelques jours... Pendant l'investiture d'Adam Claring.

Les trois hommes échangèrent des regards complices, manifestement très satisfaits d'eux-mêmes.

– Ce n'est pas prudent, dit sèchement Lucius. Le Ministère est sur les dents, en ce moment. Vous risquez d'attirer l'attention sur nous.

– Oh, allez, Lucius... Tu aurais vu sa tête, quand les flammes sont apparues derrière lui ! C'était à mourir de rire. Et son copain Auror était absolument furieux.

– Ce n'est pas n'importe quel *copain Auror*, corrigea Lucius. Il s'agit d'Alastor Maugrey, issu d'une interminable lignée d'Aurors de premier ordre, tous plus coriaces les uns que les autres... Ses parents sont morts en essayant de sauver les Claring. Et pour arranger le tout, il a été élevé au Pensionnat Wimbley ! Celui-là risque de nous donner du fil à retordre, à l'avenir.

– Oui, bon...

– Tu en sais des choses, Lucius, roucoula Juliet sous le regard courroucé de son futur mari.

– Ne me dis pas que tu te réjouis de cette nomination, Lucius...

– Bien sûr que je m'en réjouis. Voyons, réfléchissez... C'est du pain béni ! Claring n'est pas très populaire, il souffre encore de la réputation violente de ses parents...

– Tu sais qu'il veut taxer nos fortunes pour éviter au Ministère de faire appel à nos financements directs... Instaurer un *quota* de Sang-de-Bourbe au Magenmagot, vous imaginez un peu ? Sans parler de sa maudite Fondation...

– Justement, dit Lucius avec un sourire. Rien de mieux pour effrayer les Sang-Pur... Et pour les convaincre de prendre parti pour nous !

Evan Rosier, Balderic Parkinson et Damian Nott s'entreprégardèrent avec perplexité, puis éclatèrent d'un rire ironique.

– Je vois, dit Evan Rosier. Mon cher Lucius, tu as toujours un coup d'avance !

– Cela se pourrait...

– En tout cas, pour ma part, je ne suis pas tranquille, affirma Damian Nott avec gravité. Dois-je vous rappeler que ce sont nos parents, nos oncles et nos tantes qui sont à l'origine de l'incendie qui a tué ses parents ? Certes, ils n'ont jamais été identifiés, mais Claring a peut-être des soupçons. Nous serions alors en grand danger...

– Mon père m'a assuré qu'ils avaient pris toutes les précautions nécessaires, à l'époque, affirma Lucius. Et si Claring avait eu des soupçons, je t'assure que j'en aurais été immédiatement averti...

– Je suis certain qu'il a des pouvoirs démoniaques, insista Nott. Comment aurait-il pu échapper à cet incendie, sinon ? J'ai récemment jeté un coup d'œil aux archives, et d'après les quelques témoins, le démon de feu qui a ravagé l'immeuble n'a pas été détruit, mais *absorbé*...

– Absorbé ?

– Mais... par qui ? Ou par quoi ?

– Les rares témoins étaient trop éloignés pour le voir. Ils sont simplement vu le feu converger vers une forme noire et

s'évanouir brutalement, comme si quelqu'un l'avait *avalé*. Avaler un Feudeymon, vous vous rendez compte ? Seule une créature terriblement diabolique en serait capable.

– Cela expliquerait son tempérament aussi impétueux...

– Ne raconte pas de sottises, s'il te plaît, l'interrompt Lucius avec agacement. Ce genre de choses est strictement impossible.

– Enfin, regarde son slogan : si ça ne prouve pas qu'il y a une part diabolique en lui...

Tout en observant la réaction de Lucius, Balderic Parkinson brandit sous son nez un prospectus de couleur rouge sombre frappé d'une écriture flamboyante :

LA FONDATION POUR L'ÉGALITÉ DES SORCIERS  
ET LA PROTECTION DES MOLDUS  
RENAÎT DE SES CENDRES

ADAM CLARING  
SIÈGERA AU MAGENMAGOT  
À PARTIR DU MOIS DE NOVEMBRE

REJOIGNEZ-NOUS !

– Eh bien ?

– Il *renaît de ses cendres*, lut Parkinson d'un air sinistre. C'est une référence à l'incendie ! Et cette couleur rouge... Ça n'est pas un prospectus, mes amis : c'est une authentique mise en garde !

– Je compte sur toi pour en parler à tous les invités avant mon discours, rit Lucius. Ce sera du plus bel effet.

Parkinson renonça à convaincre Lucius du bien-fondé de ses inquiétudes et la conversation dériva vers les quelques alliés d'Adam Claring. À côté de Narcissa, Magdalena et Juliet s'en désintéressèrent aussitôt.

– Alors, Narcissa, il paraît que tu t'es réconciliée avec cette cruche de Daisy, dit Magdalena.

Narcissa serra les poings.

– Oui, c'est exact, dit-elle avec froideur.

– Elle est toujours plongée dans ses recherches à propos de balais volants ?

– Absolument, répondit Narcissa avec aplomb. Je crois qu'elle progresse.

– Ça promet, pouffa Juliet Selwyn.

Dans un premier temps, Narcissa se retint de répliquer. Mais après tout, si elle avait fait le choix de rejoindre le Seigneur des Ténèbres, c'était bien pour qu'on la respecte, et à quoi bon être respectée si elle ne pouvait pas défendre ceux qu'elle aimait ?

– Et vous, sur quoi avez-vous travaillé, cette semaine ? demanda Narcissa. À assortir vos tenues à celles de vos maris ? À parfaire votre manière de tenir une tasse de thé ?

Juliet et Magdalena prirent la même expression choquée, ce qui leur donnait l'air encore plus idiot. Il y eut quelques secondes de malaise généralisé, pendant lequel aucun des quatre hommes ne sut quel parti prendre ; et ce fut finalement Evan qui les sortit de ce mauvais pas, avec sa frénésie habituelle.

– Ça n'était qu'une plaisanterie, Narcissa, évidemment ! Daisy est tout à fait charmante ! Allons, parlons plutôt de *ce soir*... Où aura lieu la fête ?

– Dans la salle de bal... La salle principale, précisa Lucius.

– Parfait ! Nous allons être nombreux... Et le discours ?

– Quel discours ? demanda Juliet.

Tout le monde l'ignora.

– Je le prononcerai là-bas, dit Lucius en désignant une petite estrade proche de la cheminée.

– Bien, bien, approuva Evan Rosier. La sonorité de la salle est bonne... Nous nous disperserons au sein des invités, tous les trois, dit-il à Nott et Parkinson. Et nous les entraînerons tous dans notre enthousiasme !

Tous les trois semblaient incroyablement excités de prendre part au grand basculement qui se préparait.

– Quand je pense que les Crabbe voulaient faire exactement la même chose que toi, et que tout le monde refusait de les écouter, rit Parkinson lorsqu'ils eurent discuté de quelques détails du déroulement de la soirée.

– Mais de quoi parlez-vous, à la fin ? demanda Magdalena Nott.

Narcissa comprit avec satisfaction que leurs compagnons n'avaient pas daigné informer Magdalena et Juliet de ce qui allait se passer.

– Vous verrez tout à l'heure, leur répondit-elle avec un sourire, tout en plaçant sur le haut de son visage un masque de satin et de perles assorti à sa robe.

Les invités ne tardèrent pas à arriver, et commencèrent à se rassembler dans l'immense salle de bal. Les bruissements des robes, le carillon des bijoux et les éclats de voix résonnaient sous le lustre qui scintillait de tous ses cristaux clairs et raffinés. Malgré leurs sourires éclatants, on devinait que nombre d'entre eux étaient profondément embarrassés.

Les rumeurs avaient commencé à se répandre : plusieurs familles de sorciers avaient revu leur jugement concernant Lord Voldemort. Une partie non négligeable d'entre eux s'apprêtaient à le rejoindre ; d'autres y étaient encore réticents, par peur ou par conviction. Mais qui se trouvait dans quel camp ? À qui pouvait-on se confier ? Quel discours fallait-il tenir ? Et surtout : que recommandait la famille Malefoy ?

Cette interrogation informulée pouvait se lire sur tous les visages. Les regards glissaient vers Lucius, ou vers son père ; les invités s'évertuaient à sonder leurs expressions, dans l'espoir de déceler leurs intentions. Dans cette atmosphère craintive, personne ne remarqua la silhouette encapuchonnée qui les observait depuis la mezzanine, sous les dorures, ni les invités entièrement masqués, habillés de manteaux sombres et râpés, qui déambulaient parmi eux.

Malgré l'embarras des invités, la première partie de la soirée se passa donc à peu près normalement. Les Goyle tardèrent à arriver, et Narcissa souhaita un instant qu'ils ne viennent pas. Elle ne voulait pas les inviter, car elle souhaitait qu'ils restent en-dehors de la guerre ; mais cela aurait été trop soupçonneux. Les Goyle entrèrent donc dans la salle de bal peu avant le discours de Lucius, portant le même masque couvert de plumes orange – sauf Edgar, qui en portait un rouge, assorti à la robe de Carla.

Narcissa n'avait rien dit à Daisy à propos de Voldemort. La dernière fois qu'elles s'étaient vues, Daisy avait fermement condamné sa démarche, et Narcissa avait mollement acquiescé. Quant à Vera, elle luttait depuis quelque temps pour empêcher son fils de rejoindre les Mangemorts : comment réagiraient-elles quand elles apprendraient que Lucius et Narcissa leur avait tendu un piège ?

Pour l'instant, Daisy ne soupçonnait absolument rien, et s'approcha de Narcissa, un grand sourire aux lèvres.

– Cissy ! Comment vas-tu ? Oh, et Bellatrix, tu es là aussi, remarqua Daisy, un peu gênée.

– Comme tu peux le voir, dit Bellatrix en posant sa main sur celle de Narcissa.

Narcissa sentit une brûlure familière naître au creux de son estomac – celle qu'elle ressentait chaque fois qu'elle se sentait tiraillée entre deux parts d'elle-même.

– Assieds-toi, proposa Narcissa à Daisy en tirant une chaise à côté d'elle.

Son amie s'y laissa tomber avec joie. Ses yeux verts pétillaient avec intensité, et Narcissa remarqua qu'elle portait autour du cou le sifflet couvert d'écailles violettes qui lui servait de signal pour appeler sa dragonne.

– Joli collier, commenta Narcissa en caressant les écailles violettes.

– N'est-ce pas ? Ça me donne du courage de l'avoir autour du cou.

– Bonne idée, je ferai sans doute la même chose, à l'avenir... Ainsi, Carla et Juliet y réfléchiront à deux fois avant de me prendre de haut !

Daisy rit gaiement, et approuva avec enthousiasme.

– Je crois que j'ai progressé, par rapport à mon prototype de balai, chuchota-t-elle à l'oreille de Narcissa.

– C'est vrai ? Tu as de nouvelles idées ?

– Oui... Il faudra que tu viennes à la maison prochainement, pour que je te montre tout ça, dit Daisy.

Narcissa acquiesça avec sincérité.

– Qui sont tous ces hommes habillés de noir ? demanda Daisy en regardant la foule.

– Oh, des amis de Lucius, répondit vaguement Narcissa. Tiens, justement, il va nous les présenter...

Lucius avait attendu que l'ensemble des invités soit légèrement grisé par le champagne, et avait demandé à Prunnas de resservir plusieurs fois ceux qui pourraient potentiellement s'opposer à lui. Et il jugeait maintenant que les invités étaient assez mûrs pour être réceptifs à ses arguments.

Il se leva donc, fit un petit signe à Evan Rosier, à Balderic Parkinson et à Damian Nott, qui se dispersèrent dans la salle, au milieu des groupes compacts de convives.

Il marcha vers la petite estrade dressée à côté de la splendide cheminée de marbre, retira son masque et le posa sur le pupitre qui lui faisait face. Il paraissait parfaitement calme, malgré son front légèrement imbibé de sueur. Il jeta un regard à son père, qui était assis à la table la plus proche et dardait sur son fils ses yeux pâles et froids.

Abraxas Malefoy était habillé de son habituel manteau noir, fermé par deux rangées de boutons d'argent, avec le blason des Malefoy brodé sur la poitrine ; et Narcissa le soupçonnait de

porter une cuirasse sous son manteau pour paraître moins maigre. Lucius lui adressa un sourire qui n'obtint pas de réponse.

D'un geste discret, il essuya la sueur qui perlait au-dessus de sa lèvre supérieure, puis le long de ses tempes. Il s'éclaircit la gorge, et à l'aide d'un couteau en argent, frappa trois petits coups sur la coupe de cristal qu'il tenait à la main.

Le premier tintement s'évanouit dans la clameur de la salle. Evan Rosier, Balderic Parkinson et Damian Nott restreignirent leurs voisins au silence en désignant Lucius, et les voix furent remplacées par des chuchotements fiévreux, que les deux autres tintements métalliques couvrirent aisément.

- Que va-t-il annoncer, à votre avis ?
- Peut-être que Narcissa est enceinte, dit quelqu'un de naïf.
- Tu crois ?
- Il était temps...

En entendant murmurer cela, Narcissa se sentit envahie de tristesse. D'un geste hâtif, elle prit sa coupe de champagne et la but d'un trait, comme si cela pouvait faire redescendre les larmes qui lui montaient aux yeux. Elle s'efforça de se concentrer, et fixa malgré sa vue brouillée la silhouette dorée de Lucius qui se dressait au-dessus de la foule d'invités.

– Mes chers amis, je vous souhaite la bienvenue, déclara-t-il avec douceur.

À côté de lui, les instruments magiques cessèrent de jouer. Evan Rosier applaudit avec enthousiasme, imité par quelques-uns de ses voisins amusés.

– Si je me permets de vous demander le silence et d'interrompre cette charmante musique...

Deux invités lançaient des regards excités à Narcissa. Elle essuya tant bien que mal de les ignorer, assaillie par une tristesse grandissante.

– Mes amis, vous qui venez régulièrement festoyer ici, dans ce manoir... Vous qui savez si bien apprécier notre sens de l'hospitalité... Je tenais à vous dire à nouveau à quel point nous

sommes heureux, mon père et moi, d'avoir pu vous réunir ici malgré cette époque tourmentée.

Il parcourut la foule du regard et fit un geste ample du bras.

– Quelle fierté, quel bonheur de voir les plus illustres familles du monde magique se presser sous notre toit... À vous voir ainsi, je ne peux m'empêcher de penser à tous les millénaires d'histoire que nous représentons. Je repense aussi à nos ancêtres, les premiers sorciers qui ont foulé cette terre... Et à ce qu'ils penseraient de nous, aujourd'hui. Ce qu'ils penseraient de ce monde magique, dont ils ont fait la fortune et la beauté pendant des siècles et des siècles.

Narcissa frissonna. Les chuchotements dans la salle cessaient progressivement. Le silence s'étendait comme une onde autour de Lucius, et la résonnance de sa voix se propageait au-dessus des têtes.

– Oui, décidément, il ne faut pas l'oublier : ce sont nos familles qui ont créé, organisé, financé le moindre atome de cette si belle société. Et pourtant...

Il laissa sa phrase en suspens. Plusieurs invités froncèrent les sourcils ; Lucius quitta son visage rayonnant pour devenir grave et soucieux.

– Et pourtant, mes amis, ce même monde magique est en train de se retourner contre nous.

À côté de Narcissa, Daisy remua sur sa chaise, mal à l'aise.

– Certains d'entre vous ne l'ont peut-être même pas remarqué, car ce changement s'est fait lentement, insidieusement... Mais en quelques dizaines d'années, combien de libertés nous ont été retirées ? Combien de décrets nous a-t-on imposés au nom de la sainte *Protection des Moldus* ? Combien d'entre nous ont été injustement condamnés parce qu'ils ne faisaient que se défendre contre l'opresseur ? Et surtout... de quoi va-t-on encore nous déposséder, si nous ne réagissons pas ?

Dans l'assemblée, de nombreux sorciers avaient déjà été poursuivis pour avoir pratiqué de la magie devant et parfois même *sur* des Moldus. Opportus Rosier, par exemple, avait déjà passé quelques mois à Azkaban pour avoir transformé un jeune garçon moldu en araignée pour amuser ses propres enfants ; Agapé Humphrey, elle, était connue par le Ministère pour jouer des mauvais tours à ses voisins moldus en faisant pourrir toutes les plantes qui poussaient dans leur jardin ou en infligeant régulièrement des Charmes d'Agrandissement aux quelques rats qui peuplaient leur grenier. En entendant Lucius défendre la possibilité d'agresser les Moldus sans être inquiété par le Ministère, tous s'empressèrent donc d'acquiescer avec enthousiasme.

– Mes amis, l'heure est grave : demain matin, Adam Claring entrera au Magenmagot, dit sombrement Lucius. Et sa maudite Fondation est de retour. Vous savez tous ce que cela signifie : seuls les plus jeunes d'entre nous ont la chance d'avoir oublié la terreur que les deux Claring ont répandu parmi les sorciers... Oh, leur fils prétend qu'il n'emploiera jamais la violence, mais ses objectifs sont semblables : *réformer* le monde magique. Il ne s'en cache pas. *Réformer*... Je dirais plutôt *rétrécir*, appauvrir, effacer petit à petit tout ce qui fait la beauté de notre culture sorcière... Intégrer les Sang-de-Bourbe et leurs ignobles mœurs moldues aux nôtres...

L'assemblée poussa des exclamations de dégoût.

– Si nous laissons faire le Ministère, c'est l'extinction qui nous menace, poursuivit Lucius avec hargne. La misère, la terreur, la traque, la dépravation...

– Hors de question ! s'exclama Damian Nott, électrisé.

– Il faut agir ! cria Evan Rosier.

Lucius leur adressa un signe de tête discret et reconnaissant.

– Il faut agir, oui, je crois que nous sommes tous d'accord sur ce point. La colère gronde parmi vous, mes amis, je la perçois depuis longtemps... Et pourtant...

Pour la deuxième fois, il laissa sa phrase en suspens. Autour d'eux, le silence était de plus en plus épais.

– Et pourtant, il y a quelques années, un mage noir dont je ne prononcerai pas le nom tuait pour la première fois quatre Moldus, dans un quartier mal famé de Londres... Et quelques mois plus tard, il appelait tous les sorciers à se battre à ses côtés, résuma Lucius.

Très sérieux, il descendit de l'estrade, et se mit à déambuler au milieu des invités, comme s'il cherchait quelqu'un ; et la foule s'écarta sur son passage, comme si chacun craignait d'être pris à parti.

– Aucun de nous n'a répondu à cet appel, poursuivit-il en pivotant sur lui-même. Non, pas une grande famille de sorciers n'a daigné rejoindre Vous-Savez-Qui. Et pourquoi l'aurions-nous fait ? Nous sommes si bien installés dans nos petites vies, tellement enfoncés dans notre quotidien... Alors, pourquoi prendre le risque de côtoyer un dangereux criminel ?

Dans l'assemblée, les convives échangeaient des regards inquiets.

– Mes chers amis, j'ai le regret de vous dire qu'en commettant cette terrible erreur, nous avons tous renié notre héritage, dit Lucius.

Il fit une courte pause pour donner de l'effet à cette lourde accusation.

– Depuis toujours, nous autres sorciers vivons reclus dans l'ombre, dans des pays occupés par les Moldus, gouvernés par eux et délimités par leurs stupides frontières ; depuis toujours, nous sommes pourchassés sans relâche, condamnés à une existence secrète, parfois même emprisonnés pour avoir montré notre vrai visage... À la merci de ces parasites, forcés de supporter leurs mœurs en tout point inférieures aux nôtres...

Autour de lui, les regards étaient fixes, quelques bouches entrouvertes ; ses paroles imprégnaient les esprits comme du mauvais alcool. Ses formules vides coagulaient l'ambition des

plus jeunes et la nostalgie des plus âgés ; elles agrégeaient toutes leurs petites frustrations, leur peignaient une révolution glorieuse qui remplacerait avantageusement leur quotidien morose...

– Qui, parmi vous, n'a jamais rêvé de traverser le ciel en balai, en plein jour, sans avoir le Ministère à ses trousses ? Qui n'a jamais rêvé de sortir de chez soi sans être obligé de porter ces ridicules vêtements moldus ? Qui n'a jamais souhaité abolir toutes ces règles qui nous entravent ? Qui n'a jamais questionné l'absurdité de cette situation, où cette vermine moldue évolue librement sans que personne ne lui demande de rendre des comptes, pendant que nous, nobles et puissants sorciers, sommes contraints de leur céder le pouvoir ?

Evan Rosier, Balderic Parkinson et Damian Nott acquiesçaient bruyamment, tout en donnant des petits coups de coude à leurs voisins pour les impliquer davantage.

– Alors, mes amis, où est passée la fierté d'être sorcier ? N'en avez-vous pas assez d'être écrasés par le carcan des lois, toujours plus nombreuses, et toujours au service des Moldus ?

– Si ! hurla Evan Rosier, faisant sursauter ses voisins.

– Plus qu'assez ! renchérit Balderic Parkinson.

– N'en avez-vous pas assez ? répéta Lucius en ouvrant les bras.

– Si ! répondirent de nombreux sorciers.

Lucius hocha la tête, satisfait, et remonta sur l'estrade qui se trouvait à côté de la cheminée. Narcissa sentait le regard inquiet de Daisy l'interpeller, mais elle refusait d'y répondre. Elle aperçut Vera et Fergus se glisser vers la porte de sortie, pour constater que celle-ci était verrouillée.

– Et pourtant, quand Vous-Savez-Qui nous a proposé de se joindre à lui pour mettre fin à cette insupportable situation, nous avons tous fait la sourde oreille... Mais pourquoi, mes amis ? Pourquoi ? Par paresse ? Par mépris pour les truands qui se trouvaient déjà à ses côtés, et que certains d'entre nous surnomment les *Embrumés* ?

On entendit quelques grognements hostiles, provenant des silhouettes masquées aux manteaux râpés.

– Et nous voilà, deux partis qui gagneraient à coopérer, mais qui n’y parviennent pas...

Au fur et à mesure que Lucius développait son discours, les silences se faisaient plus denses dans l’assemblée, les murmures plus intenses quand une révélation frappait les esprits. Comme tout cela était surprenant ! Deux clans de Sang-Pur, tous cousins, qui poursuivaient le même but, mais qui, séparés par la grandeur de leur fortune et la qualité de leurs habits, n’avaient jamais été capables de s’allier...

– Aujourd’hui, Vous-Savez-Qui nous tend à nouveau la main, dit Lucius avec un geste rassurant. Il nous pardonne notre lenteur d’esprit et nous offre une seconde chance. Et je crois, mes amis, qu’il est temps de s’en saisir. Car la seule solution pour que les Moldus nous respectent enfin, c’est d’abolir cette frontière entre nous, les Collinards, et ceux que nous appelions les Embrumés ! La seule solution, c’est l’union de tous les Sang-Pur contre le fléau qui nous menace !

– Oui !

– Il a raison !

– Car ce que nous voulons tous, c’est que justice nous soit rendue ! Et puisque le Ministère ne s’en soucie pas, nous allons la rendre nous-même ! dit Lucius en brandissant son poing serré.

– C’est ça !

– Parfaitement !

– Ce que nous allons entreprendre, certains en avaient parlé, des centaines de fois ; mais jusqu’ici, personne ne l’avait jamais fait ! Et le temps est venu ! Car la magie est puissance, la magie est sagesse ! Laissons-la éclater au grand jour, et construisons une nouvelle ère ! Un nouveau monde, pour nous, les sorciers ! Un nouveau rêve, où nous serons enfin libres ! Où nous n’aurons plus jamais à nous cacher, où nous ne serons plus jamais punis à cause de ces satanés Moldus !

Lucius éleva le bras, et tendit la main vers la mezzanine :

– Et voilà celui qui nous va nous aider à le réaliser !

Tous les regards suivirent son geste. Avant que les convives n'aient pu l'observer suffisamment, Voldemort disparut dans une énorme traînée de fumée noire qui décolla de la mezzanine, vola au-dessus des têtes, et atterrit aux côtés de Lucius. Narcissa sentit Daisy lui saisir le poignet, mais elle se dégagea fermement ; et Bellatrix se leva de son siège, les mains jointes, au comble de l'excitation.

La silhouette de Voldemort apparut au milieu des volutes ; il adressa un signe de tête approbateur à Lucius, puis se tourna vers les convives et s'approcha du pupitre.

– Bonsoir, mes chers amis, dit-il de sa voix douce et sifflante.

Dans la salle, les lumières vacillèrent un peu.

– Mes alliés et moi-même sommes ravis de vous compter parmi nous, poursuivit-il. Vous vous demandez peut-être où sont mes partisans ; eh bien, vous serez surpris d'apprendre qu'ils se promènent parmi vous depuis le début de la soirée...

Et d'un même geste, toutes les silhouettes aux manteaux sombres et râpés passèrent leur baguette devant leur visage, et leurs masques se volatilisèrent. Corban Yaxley, Antonin Dolohov, Thorfinn Rowle, Rodolphus et Rabastan Lestrange, Fenrir Greyback, Macnair, Travers, Gibbon, tous exposèrent leurs visages hostiles et striés de cicatrices aux regards des autres Sang-Pur qui s'écartèrent, tous horrifiés. La vision de tous ces hideux personnages fit aussitôt retomber l'enthousiasme général. Dans la foule, quelqu'un laissa échapper un petit cri ; et pendant plusieurs secondes, aucun mot ne fut prononcé.

La salle était alors scindée en deux : les familles fortunées d'un côté, qui regardaient avec crainte et dégoût le petit groupe d'hommes et de femmes vêtus de noir qui se trouvaient à l'autre bout de la pièce.

Le son qui perça le silence fut le claquement des talons d'Evan Rosier sur le sol de la salle de bal. Celui-ci s'avança d'un pas tranquille, dominant la foule de sa haute taille, roulant ses épaules bien sculptées sous son pardessus turquoise. Il s'avança vers le groupe d'Embrumés et tendit la main à celui qui lui semblait le moins intelligent.

– Bonjour, mon brave, dit-il avec amabilité.

Le petit homme replet parut intimidé par autant de grâce ; hypnotisé, il tendit la main et serra celle d'Evan Rosier, la bouche entrouverte, sous le regard désapprobateur de Corban Yaxley.

Balderic Parkinson s'avança à son tour :

– Vous êtes un modèle pour nous tous, dit-il d'une voix forte. Notre alliance nous sera profitable, j'en suis certain !

Et Damian Nott les imita, en rejetant ses longs cheveux noirs et lisses en arrière.

– C'est un honneur de faire votre connaissance, dit-il en s'avançant vers Travers. La famille Nott se réjouit de faire alliance avec vous.

Peu à peu, l'atmosphère se détendit, et l'espace qui se trouvait entre les deux clans s'amenuisa. Voldemort en profita pour reprendre la parole :

– Évidemment, si certains refusent de se joindre à nous, je le comprendrai tout à fait, dit-il d'une voix douce. Vous pouvez partir dès maintenant, je ne vous en tiendrai pas rigueur...

Quelques familles s'entreregardèrent timidement.

– Et pour être certain qu'il ne vous arrive rien sur le chemin du retour, mon homme de main, Fenrir Greyback, se fera un plaisir de vous raccompagner chez vous...

Corban Yaxley tapa sur l'épaule de l'intéressé ; celui-ci eut un large sourire pour laisser l'assemblée apprécier la longueur de ses dents pointues, ses ongles jaunes et crochus, et ses petits yeux

noirs enfoncés dans leurs orbites. En voyant cela, ceux qui semblaient hésitants se ravisèrent immédiatement.

– Parfait, conclut Voldemort en voyant que personne ne bougeait d'un millimètre. Le vieil elfe de maison que vous avez peut-être aperçu tout à l'heure va passer parmi vous avec une sacoche, et si vous le souhaitez, vous pourrez lui donner quelques pièces ou quelques-uns de vos bijoux, afin de participer au financement de cette guerre qui s'annonce victorieuse.

Sur ces mots, il recula et laissa Lucius s'approcher du pupitre.

– Mes amis, nous voilà en guerre contre les Moldus, annonçait-il avec un grand sourire conquérant. Nous nous apprêtons à rentrer dans l'Histoire. Ainsi unis, aucun obstacle ne sera de taille à nous arrêter ! Ensemble, nous marcherons vers la victoire, et ensemble, nous gouvernerons le monde ! Alors...

Il leva bien haut sa coupe en cristal.

– Que la fête commence !

Tout le monde applaudit avec enthousiasme, et alors que l'orchestre d'instruments magiques se mettait à jouer, Narcissa osa enfin se tourner vers Daisy, qui n'avait pas cessé de la regarder pendant tout le discours, et qui était absolument atterrée.

– Cissy, dit-elle simplement, mais qu'est-ce que vous avez fait ?

Elle était plaquée sur son siège, le souffle court, et toute trace d'allégresse avait disparu de son visage.

– Je vais t'expliquer, lui dit Narcissa.

Daisy secoua la tête, les larmes aux yeux.

– Il n'y a rien à expliquer, Cissy ! Comment as-tu pu...?

– Non, écoute-moi ! Tu as bien entendu Piscus Crabbe, l'autre jour ! Tous ces gens auraient rejoint Voldemort, quoiqu'il arrive ! Piscus Crabbe avait déjà commencé à les convaincre ! Nous l'avons tout simplement devancé, mais ça n'aurait rien changé... Et puis, Abraxas rabaisait constamment Lucius, je ne pouvais plus le supporter ! Je voulais lui montrer de quoi nous étions capables, sans lui... Et Piscus Crabbe, et

Orion, tu as vu comment ils parlaient de mon père ? Nous ne pouvions pas les laisser prendre le pouvoir à notre place ! Nous avons le choix : participer au combat, ou la subir de plein fouet, voilà tout !

Au lieu de se détendre, Daisy parut encore plus effrayée.

– Cissy, enfin, c'est la guerre ! Ce n'est pas un jeu ! On ne pactise pas avec des êtres aussi maléfiques simplement pour se venger, ou pour imposer le respect !

– J'avais aussi peur pour Bellatrix, plaida Narcissa.

– Eh bien, tu aurais dû parler de cette impossible situation à quelqu'un de compétent ! Je ne sais pas, au Ministère, par exemple, ou à l'Hôpital Sainte-Mangouste, que sais-je !

À ces mots, le visage de Narcissa se ferma, et Daisy comprit immédiatement quelle erreur elle avait commise.

– Le Ministère a voulu emprisonner mon père, alors qu'il était innocent, dit Narcissa d'une voix glaciale. Et l'Hôpital Sainte-Mangouste a fait semblant de soigner ma mère pendant des années, tout ça pour continuer de nous vendre ces fichues fioles à prix d'or ! Ils nous ont ruinés, ils nous ont contraint à la soumission, et tu voudrais que je leur livre ma sœur, la seule famille qui me reste ?

– Cissy...

– Lucius est la seule personne qui m'ait jamais aidée, décréta Narcissa, dans le simple but d'être blessante. Je n'ai confiance qu'en lui.

Derrière le loup orange de Daisy, son visage se ferma également.

– Très bien, dit-elle. Dans ce cas, je te laisse avec tes nouveaux amis.

Au moment où elle se levait, ses deux parents étaient en train de s'approcher. En voyant le manteau de fourrure de Vera Goyle, son ravluk Albert posé sur son épaule et son cerbère nain qui se frottait à ses jambes, Narcissa sentit sa gorge se serrer.

– Félicitations, lui dit sombrement Vera. Vous avez fait entrer le chat dans la cage aux lutins.

Dans sa voix, l'inquiétude prenait encore plus de place que la colère.

– Je commence à avoir chaud, murmura Fergus Goyle derrière elle.

Contrairement à Vera, il ne semblait pas en colère, simplement absent. Face à eux, Narcissa resta obstinément silencieuse. Elle avait l'impression d'être une enfant que l'on grondait.

– Partons immédiatement, soupira Vera. Fergus va se trouver mal. Bonne soirée, Narcissa. Nous reparlerons de tout cela plus tard... Si tu acceptes de nous revoir.

Et, Prunnas ayant rouvert la porte, elle entraîna son mari et sa fille vers l'extérieur. Narcissa les suivit des yeux pendant qu'ils s'éloignaient, et lorsqu'ils eurent disparu derrière la porte d'entrée, elle saisit sa coupe de champagne et la but d'un trait.

Dès que les Goyle eurent franchi la porte d'entrée, Daisy se réfugia dans les bras de sa mère.

– Je ne comprends pas ce qui lui a pris, soupira Daisy en secouant la tête.

– Le chagrin et la solitude nous poussent parfois à des extrémités difficilement imaginables, lui répondit Vera en passant un bras autour de ses épaules.

Fergus, qui était à quelques pas, sembla s'éveiller brutalement et approuva avec énergie.

– C'est de vous, Vera chérie ? Je n'ai jamais entendu quelque chose d'aussi vrai. C'est précisément la raison pour laquelle j'ai décidé de ne jamais être malheureux.

Vera et Daisy sourirent, et Vera caressa la joue de son mari, qui faisait vingt bons centimètres de moins qu'elle.

– Vous n'auriez pas dû venir, mon cher Fergus. Avec votre santé fragile, vous auriez pu faire un malaise.

– Ne vous en faites pas, assura Fergus. Je me sens déjà beaucoup mieux.

Un gros bruissement de feuilles au bas des marches du perron interrompit ce moment de tendresse. Leurs regards convergèrent vers le buisson que leur cerbère nain était en train de réduire en charpie.

– Ça alors, Attila ! s'exclama Fergus Goyle. Ne fais pas ça, tu pourrais te planter une épine dans le palais !

Et il se précipita pour arracher les trois mâchoires du cerbère du bosquet de roses qu'il était en train de ravager. Vera et Daisy, quant à elles, longèrent machinalement le mur du manoir jusqu'aux grandes fenêtres à croisillons qui donnaient sur la salle de bal, et se penchèrent discrètement pour y jeter un œil sans être vues. Au milieu des convives qui se donnaient l'accolade, elles aperçurent Narcissa assise à sa table, à côté de Bellatrix qui applaudissait avec enthousiasme. Narcissa fixait intensément ses mains croisées devant elle, et jetait parfois des regards furtifs à la chaise vide que Daisy venait de quitter, ou à la porte que les Goyle venaient de franchir.

– Le plus raisonnable serait de tous les dénoncer au Ministère, remarqua Daisy.

Vera hocha la tête, accablée.

– Oui... Oui, c'est ce qu'il conviendrait de faire, en effet.

Dans la salle de bal, elles virent Narcissa saisir une bouteille de champagne et se resservir un verre, les yeux brillants.

– Mais nous n'allons pas le faire, soupira Daisy. Pour ne pas mettre Cissy et Edgar en danger. N'est-ce pas ?

Vera acquiesça et déglutit avec difficulté. Elle se détourna et leva les yeux vers le ciel encombré de nuages noirs.

– Si Lulu voyait ça, murmura-t-elle.

Daisy lui prit la main.

– Ne t'en fais pas, Maman. Je suis sûre que Narcissa finira par réaliser qu'elle s'est trompée.

– Oui, sans doute... Il ne nous reste plus qu'à espérer que cela arrive avant qu'il ne soit trop tard.

Dans un silence pesant, les trois Goyle s'éloignèrent et disparurent dans l'obscurité.

Quelques minutes après le départ des Goyle, deux autres invités quittèrent la fête – et ils n'étaient pas de meilleure humeur que les premiers déserteurs. Piscus Crabbe était le plus furieux des deux, et ne cachait pas son mécontentement :

– Satanés Malefoy ! tonna-t-il. Si seulement mes fils avaient rencontré Tu-Sais-Qui avant Lucius... Nous serions actuellement dans *ma* maison, ce seraient *mes* fils qui auraient prononcé ce discours, ce seraient eux qui auraient récolté tous les honneurs, et qui seraient en train de serrer la main de Tu-Sais-Qui en ce moment ! Ah, cette crapule d'Abraxas... Quand je pense que je lui ai servi mon ingénieuse stratégie sur un plateau ! L'idée de leur offrir un repaire, d'allier nos deux clans... Tout est de moi ! Quand je pense qu'il prétendait ne pas être intéressé par Tu-Sais-Qui ! Quand je pense que Lucius a indiqué une fausse rumeur à mes fils pour les envoyer dans le nord du pays ! Ils nous ont bien roulé, ces enflures ! Mais ils le regretteront... Oui, ils le regretteront ! Mes fils auront la peau de ce Lucius, et moi, j'aurai la peau de son père !

Orion, à côté de lui, n'écoutait pas un mot des menaces de Piscus Crabbe. En descendant avec difficulté les marches du perron de marbre noir, il tourna son petit buste raide et bancal vers les tourelles du manoir des Malefoy, et laissa ses pensées dériver vers d'autres tourelles – celles de Poudlard. Si Voldemort appréciait les jeunes gens riches et ambitieux, Orion avait quelqu'un à lui présenter. Quelqu'un qui pourrait lui plaire, peut-être encore davantage que ce freluquet de Lucius Malefoy... Quel âge avait Regulus, déjà ? Treize ans, quatorze ans ? Quatorze ans, ça n'était pas si jeune après tout, il devait déjà être en train de devenir un homme...

Dans la salle de bal, le champagne coulait de nouveau à flot dans les coupes en cristal. Les invités s'étaient débarrassés de leurs masques incommodes et Abraxas Malefoy était parti se coucher, lassé de les voir saccager son superbe parquet. Narcissa était encore en train de penser à Daisy et à Vera quand Lucius vint se laisser tomber sur la chaise que Bellatrix venait d'abandonner pour aller prendre part aux duels qui s'organisaient dans le jardin.

– Tu n'as pas l'air dans ton assiette, lui dit Lucius en lui prenant la main.

– Ce n'est rien, répondit-elle. Je me suis un peu disputée avec Daisy... Et je crois que j'ai bu trop de champagne...

Lucius se pencha vers elle et lui embrassa la main. L'odeur de son souffle indiquait qu'il avait bu au moins autant de champagne qu'elle. Après le succès de son discours, ses yeux brillaient d'excitation et de fierté ; mais malgré tout, il fit un effort pour reconforter Narcissa avec sérieux.

– Tu sais, Narcissa... Je sais à quel point tu l'apprécies, mais... Je pense que malgré toute sa bonne volonté, Daisy ne te comprendra jamais *totalemment*. Elle ne sait pas ce que c'est, elle, de devoir grandir avec l'absence de sa mère et le mépris de son père.

Narcissa acquiesça, la gorge serrée.

– Quand je t'ai rencontrée, j'ai senti tout de suite que nous avions quelque chose d'important en commun, mais j'ai mis longtemps à comprendre quoi, poursuivit Lucius. Et aujourd'hui, je sais que ce sont nos deux solitudes nous ont poussé l'un vers l'autre, et qu'elles continuent de nous lier... Et nous allons leur montrer, tous les deux, ce que nous valons *vraiment*, acheva Lucius en désignant d'un geste du bras l'ensemble des invités qui ouvraient leurs bourses pour les vider dans la sacoche que Prunnas leur présentait.

Narcissa sourit, et posa sa tête sur son épaule ; mais elle n'en était pas rassurée pour autant.

– C'est vrai, tu as raison... Mais tout de même, je ne peux pas m'empêcher de penser... Et si nous étions en train de faire fausse route ? Et si nous réalisions, un jour, que nous nous sommes trompés sur toute la ligne ?

Lucius se retourna à demi vers les invités, qui commençaient à être sérieusement ivres. Il ne semblait pas croire une seconde que cela puisse se produire.

– Dans ce cas, nous nous tromperons ensemble, dit-il avec un petit gloussement, comme s'il ne pouvait rien imaginer de plus excitant.

Narcissa passa une main dans la nuque de Lucius, où ses cheveux blonds étaient trempés de sueur. À ses côtés, elle ne se sentait pas toujours heureuse, mais elle se sentait enviée, puissante et en sécurité ; et après tout ce qu'elle avait traversé, elle décida de s'en contenter, même si cela impliquait de participer à cette guerre dont l'enjeu la dépassait complètement, et même si cela devait froisser Daisy et Vera.

– Ça me convient, conclut-elle en l'embrassant. Au fait, je ne t'ai pas félicité pour ton discours... Tu as été parfait.

Le sourire de Lucius s'élargit.

– Merci... Je t'ai regardée tout du long. Si tu n'avais pas été là, je me serais enfui en courant ! Grâce à toi, Tu-Sais-Qui est absolument ravi de nos services.

– Je ne le vois plus... Il est parti ?

– Oui, ça n'est pas un grand boute-en-train... Bon, on va faire la fête ?

Un peu revigorée, Narcissa se laissa entraîner par Lucius au milieu des convives. Dans la salle de bal, les invités dansaient avec énergie ; debout sur l'immense table ouvragée, Parkinson faisait couler du champagne sur une pyramide de coupes en cristal ; MacNair et Travers organisaient un duel de serpents, et des invités surexcités pariaient sur leur favori en jetant des poignées de gallions sur le sol ; Rodolphus et Rabastan Lestrange fouillaient les capes brodées accrochées sur le porte-manteau

ambulant, et empochaient tout ce qu'ils y trouvaient ; près du buffet, Burton échangeait des flasques de Bigoliard et de Têtournis contre des bagues ou des boutons de manchette ; Thorfinn Rowle vendait des Fumobecs à tous ceux qui étaient ravis de se débaucher de la sorte ; Prunnas passait entre les jambes des invités avec une sacoche pourvue d'un puissant Sortilège d'Extension, et Evan Rosier marchait à côté de lui, houspillant les danseurs pour qu'ils fassent la plus généreuse donation possible.

– Allez, allez, mes amis ! Pour financer notre lutte, aucun sacrifice n'est trop grand ! Regardez, j'ai donné ma montre, et Nott sa chaîne en or ! Je vois de jolies pierres précieuses qui ne m'ont pas encore été confiées... Pensez à tous les Aurors que nous allons pouvoir corrompre, grâce à cette fortune ! Pensez à la victoire qui nous attend ! Merci, monsieur, merci... Et madame, là-bas, puis-je vous demander votre diadème ? Il ne vous est pas vraiment utile, et il jure avec la couleur de vos yeux... Ah, vous voilà enfin raisonnable !

L'état des invités faisait de plus en plus honte à voir. La musique semblait ne jamais s'interrompre, et Narcissa avait l'impression de voir les choses se dérouler au ralenti. Elle était à la fois fascinée et effrayée par la puissance de l'hystérie collective qui s'emparait de la foule, par le renoncement de la raison qui s'opérait. Elle se blottit contre Bellatrix plusieurs fois, dès qu'elle en avait l'occasion.

– Tu es ivre, Cissy, lui dit Bellatrix alors que celle-ci l'étreignait pour la dixième fois.

– Peut-être, marmonna-t-elle en resserrant encore davantage son étreinte.

Vers le milieu de la nuit, Evan Rosier fit monter Lucius sur la table, à la vue de tous.

– Mes amis ! Écoutez-moi ! cria-t-il d'une voix mal articulée.

La musique diminua en intensité, et les danseurs se tournèrent vers les deux jeunes hommes blonds qui étaient debout sur la longue table ouvragée.

Evan Rosier désigna Lucius :

– Voilà notre champion ! Celui que nous attendions tous ! L'étoile qui nous guidera jusqu'à la victoire, aux côtés du Seigneur des Ténèbres !

Evan Rosier brandit une couronne sertie de pierres précieuses qu'il avait trouvée dans une des innombrables pièces du manoir ; Lucius s'agenouilla devant lui, les bras écartés, et tout le monde éclata de rire. Au milieu de la frénésie des convives, Narcissa avait du mal à respirer.

– Voilà pour toi, dit Evan Rosier en posant la couronne sur les cheveux blonds de Lucius.

Et quelques invités se prosternèrent à leur tour, dans un concert d'applaudissements déchaînés.

Lorsque les derniers invités quittèrent le manoir, aux premières lueurs de l'aube, Lucius et Narcissa restèrent sur le perron à leur faire de grands signes, puis retournèrent dans la salle de bal, où le sol était jonché de gallions, de verres brisés, de morceaux de citrouilles éclatées, de confettis dorés et de cadavres de bouteilles qui flottaient dans des flaques de champagne. Dans un coin, le vainqueur du duel de serpents déchiquetait de ses crochets la dépouille du perdant ; et dans le fond de la pièce, l'orchestre magique continuait de jouer avec énergie.

Lucius et Narcissa étaient complètement ivres, d'autant plus qu'ils avaient pris soin de boire une dernière coupe avec chacun des invités, afin que chacun quitte le manoir avec un sentiment d'importance.

– Quelle soirée ! Et quelle bande d'idiots ! s'esclaffa Lucius en refermant derrière lui les portes de la salle de bal.

Il se laissa tomber sur une chaise, et imita un invité en train de l'acclamer :

– Oui ! Oui ! Il a raison !

Puis il secoua la tête, hilare.

– Si j'avais su qu'ils seraient si faciles à manipuler, j'aurais fait tout ça depuis longtemps...

Narcissa s'écroula sur ses genoux, car elle peinait à tenir debout. Lucius l'attira contre lui et l'étreignit avec force ; puis il attrapa sur la table la couronne sertie de pierres précieuses qu'Evan Rosier avait posé sur sa tête pendant la soirée, et la posa sur celle de Narcissa.

– Elle te va bien aussi, dit-il avec amusement.

Narcissa caressa le métal froid et les pierres précieuses qui cerclaient son front. Le succès faisait briller les yeux pâles de Lucius ; ils étaient tous les deux trempés de sueur, ils avaient les joues rouges et le cœur battant.

– Tout ça pour un discours, haleta-t-elle.

– Mais quel discours !

– C'est vrai... J'ai beaucoup aimé ta petite envolée lyrique, à la fin... *Construisons une nouvelle ère ! Un nouveau monde, pour nous, les sorciers !* s'exclama-t-elle en imitant sa voix pompeuse et ses gestes grandiloquents.

– *Un nouveau rêve, où nous serons enfin libres !* rit Lucius en articulant approximativement.

Narcissa éclata de rire et se blottit contre lui.

– Quelle soirée, soupira-t-elle.

Lucius l'embrassa sur le sommet de la tête et lui caressa doucement le dos. Ils restèrent enlacés sur le siège pendant de longues minutes, tous les deux songeurs.

– Attends, dit soudain Lucius. J'ai une idée...

Il se mit à remuer, et voulut se lever. Alors que Narcissa, étourdie, se rasseyait sur la chaise la plus proche pour ne pas tomber, Lucius marcha à grands pas vers un coin de la pièce, suivant une trajectoire dont la rectitude laissait à désirer. Tout en essayant de maintenir sa tête droite, Narcissa vit Lucius

s'emparer de la sacoche de cuir dans laquelle Prunnas avait récolté les donations des invités.

– Regardons un peu tout ce que ces crétins nous ont donné, ricana-t-il en soupesant le sac avec un air satisfait.

Avec agilité, il monta debout sur une des chaises, puis sauta à pieds joints sur la longue table ouvragée qui se trouvait au milieu de la pièce.

– Prête ? demanda-t-il en brandissant la sacoche de cuir tendue à exploser.

Affalée sur sa chaise, Narcissa répondit par un petit rire. Lucius retourna la sacoche, et immédiatement, un torrent de gallions et de bijoux se déversa sur la table, dans une quantité telle que le tas d'or commença à glisser vers le sol, et Lucius dut se déplacer sur la table pour répartir leur trésor.

Narcissa renversa sa tête en arrière, radieuse, et eut l'impression que le lustre de cristaux scintillants suspendu au-dessus de sa tête brillait encore plus qu'à l'accoutumée. Elle sourit encore plus largement et ferma les yeux, s'abandonnant un instant à la léthargie qui s'emparait d'elle.

– Narcissa ! Viens ! appela Lucius.

– J'arrive, répondit-elle à mi-voix, baignée dans la lumière étincelante du gigantesque lustre de cristal.

Elle entendit des raclements de chaises, puis des bruits de pas qui se rapprochaient d'elle. Au moment où elle ouvrit les yeux, Lucius était en train de se pencher sur elle, et il l'embrassa dans le cou.

– Lucius ! rit Narcissa.

– Viens ! répéta Lucius en la tirant par la main.

Narcissa se leva en tanguant un peu et se laissa entraîner vers la table couverte de pièces d'or.

– Les invités se sont battus pour donner le maximum, gloussa Lucius. Viens voir, il y a de vraies merveilles...

Un peu hébétée, Narcissa essuya son front et ses tempes ruisselants de sueur.

– Tu-Sais-Qui n'aura peut-être pas besoin de *tout* ce trésor, dit Lucius en lui passant au poignet un bracelet serti de pierres précieuses. Après tout, c'est grâce à nous qu'il l'a obtenu...

Et ils s'affublèrent en riant des plus beaux bijoux qu'ils trouvaient. Lucius n'avait jamais été aussi exalté, aussi rayonnant ; quant à Narcissa, elle ne savait plus très bien où elle en était. Autour d'elle, la lumière jaillissait de tout ce qu'elle regardait : du lustre de cristal, des flaques de champagne répandues sur le sol, de la chevelure blonde de son mari, de ses yeux pâles, de ses bijoux étincelants, du trésor étalé sur la table ; dans le fond de la pièce, l'orchestre magique semblait jouer de plus en plus vite, et son cœur, dans sa poitrine, battre de plus en plus fort. Une excitation obscure montait en elle, avec une intensité croissante.

Sans vraiment s'en rendre compte, ils s'allongèrent sur la table et s'enlacèrent étroitement, faisant tomber une cascade d'or qui carillonnait en ricochant sur le sol ; et au moment où Lucius descendait ses mains le long de ses hanches, Narcissa lui échappa et descendit de leur estrade improvisée.

– Reviens, souffla Lucius.

Narcissa répondit par un éclat de rire, et, portée par une envie inexplicable, elle se mit à courir vers la porte dérobée qui se trouvait dans un coin de la pièce.

– Hé ! Reviens !

Alors qu'elle franchissait la porte, elle entendit Lucius se lancer à sa poursuite.

– Ah, tu veux jouer à ça ? gloussa-t-il. Tu vas voir... Attends un peu, que je t'attrape !

Ils parcoururent le manoir en long, en large et en travers, se cachant dans des alcôves pour s'effrayer mutuellement, se cognant dans les murs en riant aux éclats et en s'embrassant fougueusement à chaque fois que l'un rattrapait l'autre. Ils n'avaient jamais autant ri, ils ne s'étaient jamais sentis aussi puissants, aussi intensément vivants.

– Nous allons être les rois du monde ! criait Lucius en lui courant après.

Au détour d'un couloir, Narcissa fit tomber sur le sol un vase en porcelaine finement travaillée, et il se brisa en morceaux ; elle s'arrêta aussitôt de rire et s'appuya sur le mur, catastrophée. Lucius regarda fixement les morceaux de vase pendant quelques instants ; puis, afin de signifier à Narcissa que le vase sublime n'était qu'une babiole insignifiante dans leur fortune extraordinaire, il donna un coup dans le vase jumeau, qui se trouvait juste en face, et qui subit le même sort que le premier. Il éclata de rire, rapidement imité par Narcissa, de nouveau grisée.

De retour dans le splendide hall d'entrée, Lucius la porta dans l'escalier, tombant à la renverse à plusieurs reprises – mais cela ne les fit rire que davantage. Ils rejoignirent l'aile Ouest en titubant, et, dans le couloir qui menait à leur chambre, ils se retirèrent mutuellement leurs vêtements en les arrachant à moitié, à la fois par désir et par maladresse ; puis ils se jetèrent sur le lit et firent longuement l'amour, pressant et caressant leurs peaux moites, s'embrassant et se mordillant, ivres de champagne et d'allégresse.

Dehors, le jour se levait lorsqu'ils ils s'endormirent, étroitement enlacés et le sourire aux lèvres, sans s'inquiéter un seul instant de leur propre malfaisance, ni de la cruauté de celui qui tenait désormais leur destin entre ses mains.

## LE MATCH

À des kilomètres de là, à travers le rideau de pluie qui tombait du ciel, les spectateurs rassemblés sur les gradins du terrain de Quidditch de Poudlard distinguaient à peine les ronds de métal doré qui marquaient les buts de part et d'autre du stade. On aurait dit qu'il pleuvait de la boue, et sans les exclamations des supporters qui fusaient en tous sens, il aurait été impossible de savoir quelles étaient les deux maisons qui allaient s'affronter.

- Serpentard ! Serpentard !
- Gryffondor ! Les rois du Vif d'Or !
- Allez, Potter, écrase-les !

Au milieu du terrain, sous la pluie battante, les deux équipes verte et rouge se faisaient face, attendant le commencement du match. Regulus, cramponné à son balai, regardait le cercle des joueurs au-dessous de lui, et encore plus bas, le coffret contenant les quatre balles du Quidditch : le Souaffle, écarlate et volumineux ; les deux Cognards, noirs et nerveux ; et surtout, celle qui intéressait précisément Regulus, dorée et grosse comme une noix : le Vif d'Or.

Regulus était en quatrième année et était l'attrapeur de Serpentard pour la troisième année consécutive. Et pourtant, il avait beau occuper le poste le plus prestigieux de l'équipe de Quidditch, il ne songeait même pas à s'en vanter : perché sur son balai à plusieurs dizaines de mètres du sol, ballotté par les bourrasques et grelottant dans sa tenue de Quidditch détrempée par la pluie, il ne faisait pas vraiment le fier. Afin de lutter contre le trac qui lui tenaillait le ventre, semblable à celui qu'il ressentait

systématiquement avant chaque match, Regulus s'efforçait de ne pas penser au vide qui se trouvait au-dessus de lui, ni à tous les élèves qui espéraient qu'il tombe de son balai – ces pensées-là ne faisaient qu'empirer les choses. Non, comme il en avait pris l'habitude, il s'efforçait plutôt de repenser méthodiquement à toutes les étapes franchies avec succès, depuis la première fois où il était monté sur un balai, jusqu'à ce poste d'attrapeur qu'il n'aurait jamais cru mériter.

Ce parcours n'avait pas été exempt de difficultés. Si dès les premières leçons de vols, leur professeure l'avait complimenté sur la précision de sa trajectoire et son aisance aérienne, l'idée de faire partie de l'équipe de Quidditch lui avait paru insurmontable. Lui, dont l'estomac devenait acide dès qu'il devait prendre la parole en classe, se retrouver au centre de l'attention de tous ces élèves en furie pendant un match entier ? Non, c'était impensable.

Et pourtant, lorsqu'en deuxième année, sa professeure de vol l'avait incité à passer les sélections pour le poste d'attrapeur qui venait de se libérer, Regulus n'avait pas pu s'empêcher de s'en vanter timidement auprès de son ami Rogue ; et celui-ci, beaucoup trop raide pour faire un bon joueur de Quidditch, n'avait eu de cesse de vouloir convaincre Regulus de tenter sa chance. Il l'avait donc incité à s'entraîner pendant leur temps libre, lui avait préparé des potions pour rendre sa vue plus performante, et l'avait quasiment traîné de force jusqu'aux sélections ; là, malgré son appréhension maladive, Regulus avait attrapé le Vif d'Or avant tous les autres concurrents et avait été choisi par le capitaine pour être le nouvel attrapeur – non sans une certaine réticence de la part des autres membres de l'équipe, qui estimaient que Regulus était trop frêle, trop jeune, et trop solitaire pour avoir l'esprit d'équipe.

Depuis, son agilité et sa précision faisaient de lui un atout majeur pour l'équipe de Serpentard, qui écrasait

systématiquement les équipes de Poufsouffle et de Serdaigle, dont le talent des attrapeurs laissait à désirer.

En revanche, affronter la maison Gryffondor restait un défi de taille, puisque leur attrapeur était au moins aussi agile que Regulus, avait plus d'expérience, plus de puissance, et, surtout, intimidait ce dernier au plus haut point – pour la simple et bonne raison qu'il s'agissait de James Potter.

– Degulus ! Hé, Degulus !

Regulus fit un effort immense pour ne pas lever la tête vers son rival, se contentant de prier pour que le match commence le plus vite possible. En dehors du terrain de Quidditch, il fuyait James comme la peste : il se souvenait trop bien des tâches d'encre qui avaient constellé ses livres pendant les mois qui avaient suivi leur première rencontre.

Mais en l'occurrence, il n'avait pas d'autre choix que de l'affronter. Il s'agrippait donc à son balai avec d'autant plus de force que les deux derniers matchs qui avaient opposé Serpentard à Gryffondor avaient été remportés par ces derniers – grâce à James, évidemment. Depuis que la date du match avait été annoncée, Regulus ne désirait qu'une chose : remporter la partie et effacer le sourire goguenard qui se dessinait sur les lèvres de James dès que celui-ci l'apercevait. Et en attendant le commencement du match, il s'efforçait de l'ignorer, ce qui était un exercice particulièrement difficile car James se trouvait pile en face de lui et ne cessait de lui lancer des injonctions moqueuses :

– Allez, Degulus ! Je vois bien que tu as la frousse ! Déclare forfait, arrêtons là ! Allons nous changer et boire un bon chocolat chaud, ça arrangera tout le monde !

Regulus serra les dents et se retint de répondre. Sur le terrain de la répartie, James serait toujours vainqueur : il fallait se résoudre à le laisser dire. Regulus ne devait avoir qu'un seul objectif en tête : attraper le Vif d'Or avant ce crétin.

En bas, sur la terre ferme, leur professeure de vol, Mme Brisemou, parlait avec Dumbledore en montrant le ciel avec de grands gestes. Peut-être le match allait-il être reporté, avec cette pluie battante...

Pour patienter, Regulus chercha des yeux son ami Rogue dans les gradins. Ce dernier était sans aucun doute la seule personne qui désire plus ardemment que Regulus la défaite de Gryffondor – ou plus exactement de James Potter, son ennemi juré. Malgré les torrents de pluie qui s'abattaient sur le stade, grâce à sa vue perçante, Regulus repéra la silhouette d'épouvantail de son ami. Il était installé au premier rang, à sa place habituelle, un peu à l'écart des autres groupes. Regulus plissa les yeux et crut le voir lever son pouce en signe d'encouragement.

Hélas, un peu plus haut dans les gradins se trouvait son frère Sirius, qui brandissait avec Remus Lupin et Peter Pettigrow une imposante banderole aux couleurs de Gryffondor. En voyant son frère scander le nom de son rival avec autant d'ardeur, Regulus sentit une bouffée de jalousie brûlante l'envahir. Depuis le début de leur cinquième année, Sirius et ses trois amis étaient plus complices que jamais ; ils ne se quittaient plus, échangeaient à voix basse des paroles excitées et se donnaient d'étranges surnoms dont personne ne comprenait le sens. Regulus aurait aimé y être indifférent ; mais hélas, c'était loin d'être le cas.

– Alors, Degulus, c'est Servilus que tu cherches ? J'espère qu'il saura te consoler après la défaite que je vais t'infliger ! À moins que tu ne préfères aller pleurer dans les bras de ton amie fantôme ?

Tout en essuyant la pluie qui ruisselait sur ses joues, Regulus fit une petite grimace. James faisait évidemment référence à Mimi Geignarde, le fantôme qui hantait les toilettes du deuxième étage, où Rogue et Regulus se réunissaient plusieurs fois par semaine pour s'entraîner à la confection de potions et à la réalisation d'enchantement difficiles. Au début, la présence de Mimi avait été bien difficile à supporter, puisqu'elle ne cessait de

leur crier dessus, de renverser leurs chaudrons et d'inonder le sol. Mais au fur et à mesure, elle avait compris qu'ils n'avaient pas l'intention de se moquer d'elle ; elle s'était donc progressivement habituée à leur présence, jusqu'à guetter leur venue avec impatience et à les considérer comme ses amis.

Regulus devait bien l'avouer, Mimi Geignarde l'avait grandement aidé à s'intégrer à Poudlard, comme elle l'avait fait auparavant avec d'autres élèves en difficulté. Elle qui connaissait le château par cœur, elle l'avait aidé à s'y repérer, lui avait prodigué des conseils pour ne pas bafouiller devant ses camarades, l'avait longuement encouragé avant chaque match de Quidditch, et de ce fait, avait amplement contribué à toutes ses victoires.

Regulus aurait dû être reconnaissant à l'idée de pouvoir compter sur Rogue et sur Mimi Geignarde en toutes circonstances, mais en vérité, il avait du mal à penser à leur étrange trio sans en avoir terriblement honte, et sans en vouloir à ses deux amis d'être aussi bizarres.

Il repensa furtivement à Rogue, à ses cheveux gras, à son nez crochu, à la manière étrange qu'il avait de s'habiller. Puis à Mimi, à sa voix désagréable, à ses lunettes épaisses et son visage boutonneux. Lui, Regulus Arcturus Black, issu d'une telle lignée, avoir pour amis un élève obnubilé par les Potions et le fantôme geignard d'une Sang-de-Bourbe à lunettes... Quel manque de panache, quelle déchéance...

Comme son père le lui répétait à tout bout de champ, c'était peut-être là la preuve que le respect dû aux véritables sorciers se perdait. À une autre époque, disait-il, tous les élèves se seraient bousculés pour s'attirer ses faveurs. Et c'était loin d'être le cas, même si on sentait que le vent était en train de tourner...

– Je vais te battre, Degulus, comme les dernières fois ! claironnait James en se balançant avec nonchalance sur son balai. Tu le sais déjà, n'est-ce pas ? Pour tout ce que tu as fait à Sirius, je vais te battre !

– La ferme, Potter ! beugla une voix quelques mètres en-dessous de Regulus.

– Si tu continues, on va te casser les dents, renchérit une autre.

Regulus baissa les yeux et reconnut les deux batteurs de son équipe, Liam Avery et Robin Mulciber. Ils étaient d'une férocité rarement atteinte par des batteurs de Quidditch, et n'hésitaient pas à se servir de leur propre corps pour percuter leurs adversaires, ce qui leur valait le surnom de Cognards Humains.

James s'apprêta à répliquer, mais la voix de Madame Brisemou, leur professeure de Quidditch et arbitre, retentit dans tout le stade :

– Silence dans les rangs ! rugit-elle. Veuillez être attentifs : le match va commencer !

À travers les gouttes de pluie qui ruisselaient sur son visage, Regulus distingua la silhouette musculeuse de Madame Brisemou s'approcher du coffret qui contenait les quatre balles.

– Comme vous avez pu le constater, les conditions sont particulièrement difficiles aujourd'hui ! Mais puisqu'il fait ce temps-là depuis des mois, nous avons pris la décision de ne pas annuler le match ! Aussi, plus que jamais, je compte sur votre respect des règles et sur votre fair-play !

Quelques élèves de Serpentard ricanèrent.

– Et maintenant... En position... C'EST PARTI !

D'un coup de pied, Madame Brisemou ouvrit le coffret qui contenait les balles. Le Souaffle s'éleva dans les airs et les six poursuiveurs se précipitèrent dessus pour l'attraper. Puis les deux Cognards l'imitèrent, et enfin, le Vif d'Or. Regulus dut se concentrer pour observer le coffret à travers la mêlée des joueurs, et crut apercevoir un éclat doré s'envoler vers les buts de Serpentard. Sans attendre, il se précipita à sa poursuite. Aussitôt, la voix familière de Debbie Bradley se mit à grésiller à travers le stade :

– Les Gryffondor prennent immédiatement l'avantage ! Williams attrape le Souaffle ! Oh, jolie passe à Branstone, bravo

Stephanie ! Regardez comme les trois poursuivants sont parfaitement coordonnés ! Ils tentent une attaque en faucon... Ils fondent vers les buts... Aïe ! Overcliff les intercepte ! Quel beau chassé-croisé... Le Souaffle repart vers les buts de Serpentard... Mulciber frappe le Cognard... Attention ! Ouf, Lufkin l'évite de justesse...

Regulus essayait de ne pas prêter attention aux péripéties du match. Une seule chose devait lui importer : attraper le Vif d'Or. Il devait ignorer le reste, hormis peut-être la trajectoire des Cognards.

Il avait perdu de vue la petite balle dorée, mais il avait cru la voir partir du côté des buts des Serpentard. Il se mit donc à survoler le terrain au-dessus des gradins, essayant d'ignorer les invectives des supporters vêtus de rouge. Il était trempé jusqu'aux os ; son uniforme glacé lui collait à la peau, ses gants de cuir glissaient sur le manche de son balai ; en résumé, il avait l'impression de patauger plutôt que de voler. Les spectateurs auraient pu penser qu'il se reposait, mais en réalité, tous ses muscles étaient tendus, et tous ses sens étaient en éveil.

– Ouille, les Serpentard réussissent à rattraper Branstone... Ils s'emparent du Souaffle... Farley fait la passe à Baddock... Eeeet BUUUT ! Dommage, Fancourt avait presque réussi à l'intercepter ! Dix points pour Serpentard ! La lutte est serrée, mes amis, voilà un beau match qui s'annonce !

Les deux équipes se battirent avec ferveur pendant plus d'un quart d'heure, sans que Regulus ne voie apparaître le Vif d'Or. Les scores ne s'espaciaient jamais de plus de vingt points, et malgré la météo catastrophique, ni les joueurs ni les supporters ne perdaient en énergie.

Et soudain, alors que Regulus s'était laissé distraire par un incident causé par Avery qui avait délibérément percuté Stephanie Williams de plein fouet, il perçut un bourdonnement discret au-dessus de sa tête, et en levant le visage, il vit l'objet qu'il rêvait de tenir entre ses doigts depuis plusieurs jours.

Son premier réflexe fut de se précipiter dessus, mais il se retint. Il décida plutôt de ne pas faire de geste brusque, et se mit à le suivre en essayant d'avoir l'air naturel : il ne voulait surtout pas attirer l'attention de James Potter, qui cherchait le Vif d'Or à l'autre bout du terrain...

Il se rapprochait donc progressivement de la petite balle dorée. Il la fixait tellement intensément qu'il en oubliait de cligner des yeux.

Hélas, le Vif d'Or se rapprocha de la tribune où se trouvait Debbie Bradley, et Regulus l'entendit s'exclamer :

– Hé ! Là-bas ! Black semble avoir repéré le Vif d'Or ! Il essayait de ne pas se faire remarquer, mais c'est loupé ! Ça y est, Potter fonce sur lui !

En moins de dix secondes, James rejoignit Regulus. N'ayant plus besoin d'être discret, Regulus accéléra et se lança au coude-à-coude avec James à la poursuite de la précieuse balle dorée.

Le Vif d'Or s'éleva dans les airs avec une rapidité stupéfiante, et James et Regulus montèrent à sa suite, presque à la verticale. L'altitude jouait en défaveur de Regulus : il était bien plus léger que James, et se faisait balloter par le vent violent, tandis que la trajectoire de son adversaire restait nettement plus stable. Regulus risqua un regard vers le bas : au-dessous d'eux, le stade avait disparu. On ne voyait qu'un océan gris, fait de pluie et de brume.

Mais Regulus n'était plus le petit garçon peureux qui s'était collé à sa voisine pendant toute la traversée du lac, lors de son premier jour à Poudlard. La peur était toujours présente, elle le tenaillait dès qu'il devait parler en public, s'élever dans les airs sur son balai ou traverser seul un couloir bondé d'élèves de Gryffondor, mais Regulus avait appris à apprivoiser cette vague glaciale qui se répandait dans ses veines à la moindre occasion. Tout en gardant ses yeux fixés sur le Vif d'Or, il reconnut la sensation bien trop familière de cette sueur froide qui se mêlait à l'eau de pluie qui ruisselait le long de sa colonne vertébrale ;

ses mains tremblaient le long du manche de son balai, mais il le serra avec d'autant plus de force, et avec cette peur intense vint aussi la détermination de la vaincre.

Il essaya de bousculer James pour le faire dévier de sa trajectoire, mais cela n'eut quasiment aucun effet ; en revanche, James lui rendit sa bousculade, et Regulus faillit en lâcher son balai. Ses mains ripèrent sur le manche, le faisant perdre le contrôle de sa trajectoire ; son ascension s'interrompit et il tomba en chute libre de plusieurs dizaines de mètres avant que sa prise soit assez ferme sur le balai pour le stabiliser.

Il dut s'arrêter pour reprendre ses esprits, et passa plusieurs minutes à observer la mer de brume qui s'étendait partout autour de lui, pantelant et grelottant. Il se sentait pathétique et furieux contre lui-même : il avait perdu James de vue, et celui-ci ne tarderait pas à attraper le Vif d'Or. Il allait devoir redescendre, piteux, et supporter le spectacle de la foule d'élèves en délire qui acclamait James, Sirius en tête ; il allait devoir endurer les regards haineux du reste de son équipe, qui seraient écœurés d'avoir perdu...

Égaré dans ses sombres pensées, il faillit ne pas remarquer la silhouette de James qui redescendait en piqué vers le sol. Le Vif d'Or avait décidé de regagner le terrain de Quidditch : Regulus avait donc encore toutes ses chances de gagner. Soudain revigoré, plus déterminé que jamais, il serra les dents et s'élança à toute vitesse à la poursuite de James.

Il le rattrapa en un clin d'œil. Son esprit en alerte fonctionnait à toute allure, et son balai s'efforçait de suivre la cadence. Grâce à sa petite taille, le vent lui opposait très peu de résistance ; il parvint à descendre quasiment à la verticale, et se rapprocha ainsi du Vif d'Or, tandis que James peinait à descendre aussi vite.

Ils crevèrent les nuages et débarquèrent au milieu du terrain, où la lutte faisait rage pour attraper le Souaffle ou percuter les adversaires avec des Cognards. Aussitôt, la voix de Debbie retentit :

– Ah ! Voilà nos attrapeurs favoris ! Là aussi, la lutte est serrée ! Le Vif d'Or fonce vers le milieu du terrain !

En effet, le Vif d'Or filait droit vers la mêlée de joueurs qui luttait pour s'emparer du Souaffle. Si Regulus le suivait, il serait dangereusement exposé, il pourrait être percuté à tout moment...

– Potter fait un écart pour éviter Lufkin... Il s'éloigne du Vif d'Or ! Black prend l'avantage !

Grisé d'entendre cela, Regulus décida de maintenir sa trajectoire coûte que coûte. Pour cela, il frôla Stephanie Williams, qui rata un but à cause de lui ; il dut vriller pour éviter un Cognard, mais réussit à se rapprocher du Vif d'Or.

– Black se faufile entre les joueurs, quelle agilité ! Il semble sur le point d'attraper le Vif d'Or... Mais Potter n'a pas dit son dernier mot ! Il revient dans la course... Il fonce vers Black, bien décidé à ne pas le laisser gagner !

Regulus avait l'impression de ne faire plus qu'un avec son balai. Il ne pensait plus à rien, ne réfléchissait plus. Il ne sentait ni le crépitement de la pluie sur son visage, ni la vibration du balai entre ses jambes, ni la brûlure de ses yeux qui débordaient de larmes. Comme s'il se trouvait dans un rêve, il desserra sa poigne autour du manche de son balai, et avança sa main vers le Vif d'Or... Il n'était plus qu'à une vingtaine de centimètres... Une dizaine...

– Potter se rapproche dangereusement de Black ! Il prend de la vitesse... Par Merlin, c'est impressionnant ! Il le rattrape...

Regulus sentait la présence de James, juste derrière lui... Il sentait à quel point il peinait à l'égaliser en vitesse, lui qui était plus large d'épaules... Et devant lui, Regulus avait le sentiment que la petite balle dorée s'épuisait, renonçait peu à peu à lui échapper... Ses changements de direction se faisaient moins combatifs... Et maintenant, Regulus touchait les ailes argentées du Vif d'Or, il en effleurait le métal froid et doré... Sa main se

refermait, il sentait la petite sphère si familière au creux de sa paume... Il la tenait !

– Est-ce que je vois ce que je vois ? braila Debbie Bradley. Oui, hélas ! Black a attrapé le Vif d'Or ! SERPENTARD L'EMPORTE !

Regulus avait ralenti l'allure sans même s'en rendre compte, tremblant d'épuisement. Les ailes du Vif d'Or frappaient contre le dos de sa main pour lui faire lâcher prise, mais il n'avait jamais serré quelque chose aussi fort. En-dessous de lui, les supporters vêtus de verts hurlaient de joie, triomphants. Certains sautaient sur place, manquant de glisser sur les gradins détremés par la pluie. Serpentard avait gagné – Regulus avait gagné. Et, plus important encore : il avait battu James.

Il regarda autour de lui dans l'espoir de croiser un regard amical, ou de voir quelqu'un s'approcher pour lui donner l'accolade, mais tous les joueurs de Serpentard étaient occupés à se congratuler entre eux et ne lui accordaient plus aucune attention. Même Debbie Bradley préférait énumérer les prouesses des poursuivants, sans prendre la peine de masquer sa préférence pour la maison Gryffondor. La seule personne qui le regardait se trouvait à quelques mètres de lui, et il s'agissait – encore et toujours – de James Potter.

– Bien joué pour cette fois, Degulus, dit-il avec mépris. J'espère que ça t'aidera à être un peu moins jaloux de moi.

Regulus serra le poing, piqué au vif ; il tenta de trouver quelque chose à répliquer, mais ne parvint qu'à ouvrir la bouche pour la refermer aussitôt.

– Tu sais, ce n'est pas comme ça que Sirius va t'apprécier, poursuivit James, implacable. D'après lui, tu deviens de plus en plus idiot avec les années. Pas étonnant que tu n'aies aucun ami... En revanche, c'est à se demander si tu es vraiment de la même famille que Sirius...

Les oreilles de Regulus se mirent à bourdonner, et il sentit son visage se couvrir de vilaines plaques rouges – comme chaque fois

que quelqu'un mentionnait son manque de popularité, ou pire encore, le comparait avec son frère. En face de lui, les yeux noisette de James le fixaient avec colère. Si seulement celui-là pouvait tomber de son balai, si seulement quelque chose pouvait le faire taire...

Sans que Regulus ne comprenne pourquoi, le sourire moqueur de James s'évanouit brusquement, comme par miracle. Il regardait quelque chose qui se trouvait derrière l'épaule de Regulus – quelque chose qui se rapprochait avec un sifflement inquiétant.

– Hé ! cria-t-il en tendant le bras. ATTENTION ! Derrière toi...

Un peu sonné par la méchanceté de ce qu'il venait d'entendre, Regulus se retourna avec trop de lenteur ; et sans pouvoir esquisser le moindre geste, il vit un Cognard se rapprocher de lui à une vitesse effrayante. La vision du terrain de Quidditch et des banderoles vertes fut balayée par un éclair noir fulgurant ; et avec une violence inouïe, la masse sphérique le percuta en pleine poitrine.

– Black ! cria Debbie Bradley.

Le souffle coupé, Regulus fut aveuglé par des centaines d'étoiles clignotantes. Projeté contre les tapisseries qui recouvraient les gradins, il se sentit glisser le long de celles-ci, avec l'impression que le monde tournait autour de lui à une vitesse vertigineuse. Au bout d'un moment qui lui sembla interminable, il heurta le sol, son nez et sa bouche se remplirent de sable, il roula sur le dos et s'immobilisa.

Aussitôt, un goût métallique se répandit dans sa bouche, et une douleur atroce lui transperça la mâchoire, le dos, les membres. Il avait l'impression que son corps avait éclaté en morceaux. Il serra le poing, et constata que le Vif d'Or lui avait échappé ; il eut tout juste la force de tourner la tête vers le ciel, et aperçut James au-dessus de lui, se rapprochant du sol pour lui porter secours. Quelle humiliation, pensa-t-il... Sous sa tête, le sable boueux

trépidait, frappé de coups sourds... La pluie glaciale crépitait sur son front, sur ses joues... Puis un voile brumeux tombait devant ses yeux...

Il entendit la voix de Debbie Bradley, anormalement lointaine :

– Par Merlin, quelle chute ! Est-ce qu'il bouge encore ?

Regulus essaya de lever la tête, mais la simple contraction de sa nuque le vida de toutes ses forces, et il retomba dans le sable, inerte. Quelque part au-dessus de lui, il entendait des exclamations inquiètes, d'autres moqueuses, et parmi elles, il en était sûr, il y avait le rire sonore de Sirius...

*Tais-toi... Mais tais-toi*, pensa-t-il avant de s'évanouir.

Regulus resta inconscient pendant un temps indéterminé. Il fit des rêves étranges, dans lesquels son frère Sirius lui brandissait un Cognard sous le nez en riant :

– Je t'ai fait une farce, Degulus ! C'est moi qui étais sur le balai, c'est moi qui t'ai envoyé ce Cognard !

Regulus essayait de protester, mais ne réussissait qu'à émettre des gargouillis incompréhensibles. Il reprit furtivement conscience deux jours plus tard, à l'infirmerie de Poudlard, et constata que Rogue et Mimi Geignarde se trouvaient à son chevet : le premier était assis sur une chaise à côté de son lit, tandis que la deuxième flottait un bon mètre au-dessus du sol. Tous deux observaient Regulus avec inquiétude.

– Je déteste sortir de mes toilettes, geignait Mimi. J'ai toujours peur de croiser d'autres élèves que vous...

– Personne ne te l'a demandé, rétorqua Rogue avec son amabilité habituelle.

Mimi ne s'en formalisa pas – elle s'était habituée à ce genre de réponse de la part de Rogue, et savait bien qu'elle devait les encaisser si elle voulait continuer à avoir un peu de compagnie.

– J'ai l'impression qu'il se réveille, murmura Mimi en se penchant sur Regulus. Tu crois qu'il nous entend ?

– Comment veux-tu que je le sache ?

– Tout de même, poursuivit Mimi sans l'écouter. Il a l'air vraiment mal en point... Et il est vraiment tombé de haut... Quand je pense que c'est cet idiot d'Avery qui a envoyé le Cognard ! Il paraît qu'il visait l'autre attrapeur...

– Oui, j'aurais préféré qu'il vise mieux, grinça Rogue avec un rictus de regret.

Regulus parvint à pousser un grognement et à ouvrir les yeux un peu plus franchement.

– Regulus ! s'exclama Mimi Geignarde.

Sa voix stridente lui vrilla les tympans, mais il était préoccupé par autre chose. Il tourna la tête – non sans ressentir une douleur fulgurante dans les cervicales – et constata avec un mélange de dépit et de soulagement que personne d'autre n'était présent. Visiblement, aucun membre de l'équipe de Quidditch n'avait daigné lui rendre visite. Et en même temps, il était peut-être préférable que personne ne sache qui lui tenait réellement compagnie...

– Reggie ? Ça va ?

Regulus cligna des yeux dans la lumière aveuglante de l'infirmerie.

– Madame Pomfresh a dit que tu avais plusieurs os cassés, mais elle est en train de réparer tout ça ! Ne t'en fais pas, ton visage est en train de reprendre une forme normale... Tu pourras bientôt marcher et manger...

Regulus n'avait aucune envie de manger, et encore moins de marcher. En réalité, il ne voulait qu'une seule chose : se rendormir, et anesthésier l'horrible douleur qui le lançait dans la mâchoire et le long de sa colonne vertébrale. Mais avant cela, il devait éteindre le doute qui le tenaillait depuis son horrible rêve...

– Ehrr...

Dans un premier temps, il ne parvint à émettre qu'une espèce de râle. Sa langue avait une texture étrange, qui lui faisait penser à un morceau de tapis.

– J'ai... Euheu... J'ai gagné, pas vrai ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Il eut alors l'impression que ses dents allaient tomber.

– Carrément, dit aussitôt Rogue.

C'est alors seulement que Regulus remarqua que Rogue avait un œil au beurre noir et la lèvre supérieure enflée. Visiblement, il n'attendait rien tant que de raconter la fin du match à son ami.

– Potter était tellement furieux ! Je n'ai pas pu résister, je suis allé le titiller un peu, à la sortie des vestiaires... Bon, ça m'a valu une bonne dérouillée de la part des Gryffondor, dit-il en montrant son visage tuméfié. Mais franchement, ça valait le coup, rien que pour voir de près sa vieille tête toute déconfite...

– Avec la brume, je n'ai rien pu voir depuis le château, minauda Mimi Geignarde. Mais je suis sûre que tu as été formidable !

Regulus fut incapable de répondre autre chose qu'un grognement approbateur. Il leva difficilement son pouce en l'air, et sombra à nouveau dans l'inconscience.

Il traversa à nouveau d'étranges rêves... Il voyait d'autres personnes lui sourire, puis grimacer et s'évaporer... Il entendait le rire moqueur de Sirius dans ses oreilles...

Lorsqu'il se réveilla à nouveau, il crut qu'il rêvait toujours, car son père était à son chevet et le regardait avec gravité.

– Pa... Papa ? murmura-t-il faiblement.

Et en sentant la douleur atroce se répandre dans sa mâchoire, il comprit qu'il ne rêvait plus et s'en inquiéta. Était-il blessé au point que sa vie soit mise en danger ? Car sinon, comment expliquer la présence de son père à son chevet ?

– Regulus, mon fils, répondit Orion avec un entrain et une affection forcés.

Regulus se redressa légèrement, en se massant les tempes et en clignant des yeux pour chasser les taches rouges qui dansaient au milieu de son champ de vision.

– Comment vas-tu ? demanda Orion à voix basse.

– Euh... Ça va...

– C'est bien, c'est bien, dit Orion avec empressement.

Regulus voyait trouble et se sentait nauséeux ; il aurait souhaité que son père le laisse se reposer encore un peu, mais il n'osait pas le lui demander.

– Il y avait là un fantôme et un garçon qui se prétendaient tes amis, grimaça Orion. Je les ai chassés. Je n'ai pas vu tes amis Lazare et Yzalia, en revanche...

Regulus sentit son front se couvrir de sueur. Lazare et Yzalia étaient d'autres élèves de Serpentard issus de nobles familles, fréquentant le club de Slug, dont Regulus essayait désespérément d'obtenir l'admiration – sans succès, car ceux-ci s'évertuaient à l'ignorer. Malgré cela, depuis sa première année, Regulus parlait d'eux à ses parents afin de leur dissimuler la véritable identité de ses amis. Et à vrai dire, comment aurait-il pu faire autrement ?

– Ils ne sont pas venus te voir ? demanda Orion, soupçonneux.

– Si, si... Hier, mentit Regulus.

Il fallait changer de sujet, à tout prix.

– Qui t'a fait venir ? bredouilla-t-il.

– Nous avons reçu un hibou de Slughorn pour nous dire que tu étais tombé, expliqua Orion. Et je voulais simplement m'assurer que tu serais de nouveau sur pied pour les vacances de Noël.

Regulus cessa de se masser les tempes et reprit progressivement ses esprits. Il était déjà étonnant que son père ait pris la peine de faire le déplacement jusqu'à Poudlard, simplement pour s'assurer qu'il allait bien ; et il était encore plus étrange qu'il se préoccupe

du déroulé des vacances de Noël – une fête moldue que la famille Black ne célébrait jamais.

Non, décidément, quelque chose clochait.

– Pourquoi ça ? demanda Regulus d'une voix rauque.

Son père remua sur sa chaise, hésitant à parler ; il regarda autour de lui pour s'assurer que personne ne pouvait les entendre, et se pencha sur le lit de Regulus pour se rapprocher de lui.

– Mon fils... Je ne peux pas tout te raconter aujourd'hui, mais quelque chose de formidable se prépare au-dehors. Tous les Sang-Pur ont allié leurs forces... Un combat historique est sur le point de commencer, et nous devons *absolument* y prendre part.

Il regarda à nouveau autour d'eux, comme si quelqu'un avait pu apparaître à côté de lui pendant qu'il parlait.

– Le monde magique va entrer en guerre, mon fils, dit Orion, surexcité. Une guerre essentielle. Ce que notre famille attend depuis si longtemps est sur le point de se produire : nous allons enfin établir la domination des sorciers sur le monde.

Regulus frissonna. Il l'avait senti, lui aussi : à Poudlard, quelque chose d'immense planait dans l'air. Depuis la nomination au Magenmagot d'Adam Claring, haï par toutes les anciennes familles de sorciers, le clan de *Celui-Dont-On-Ne-Doit-Pas-Prononcer-Le-Nom* était devenu de plus en plus attrayant. Les dessins de Marque des Ténèbres et les inscriptions insultantes à l'égard des Sang-de-Bourbe se multipliaient sur les pupitres des salles de classe, mais aussi sur les murs de l'école ; dans les vestiaires du stade de Quidditch, après les entraînements, les joueurs de Serpentard entonnaient des chants guerriers et galvanisants ; les élèves ne prenaient plus la peine de parler à voix basse pour affirmer que les Moldus et leurs apparentés étaient une menace pour le *peuple supérieur*, et que seuls les Sang-Pur avaient leur place à Poudlard ou dans toute autre institution magique. Le monde sorcier semblait sur le point de basculer ;

c'était une menace pour ceux qui s'y opposeraient, mais aussi une promesse pour ceux qui en tireraient parti.

Regulus, lui, ne savait pas très bien quoi penser de cette nouvelle effervescence. Certes, les conflits qui éclataient entre les élèves l'indisposaient et lui rappelaient ceux qui faisaient vibrer les murs de sa propre maison, et le climat en était beaucoup moins propice à l'apprentissage.

Mais d'un autre côté...

D'un autre côté, il fallait bien avouer que cette atmosphère avait quelque chose d'excitant. Le discours despotique qui montait en puissance entre les murs de Poudlard était exactement celui qu'avaient toujours tenu ses parents et le reste de ses ancêtres, comme un bruit de fond permanent qui n'avait jamais été questionné. C'était bien la preuve que la famille Black gagnait en puissance et en influence... Et d'ailleurs, Regulus le ressentait autour de lui : lorsque ses camarades mentionnaient le *Seigneur des Ténèbres* ou prétendaient qu'on leur avait déjà promis une place parmi les Mangemorts, il arrivait que l'un d'entre eux ait un regard craintif pour Regulus, guettant son approbation.

C'était un sentiment étrange, pour lui qui n'avait jamais eu son mot à dire sur quoi que ce soit. À présent, il se sentait investi d'un rôle, d'une mission capitale : celui de représenter la noble famille Black.

Malgré cela, pour l'instant, Regulus se gardait bien de donner ouvertement son opinion : il ne voulait pour rien au monde s'attirer les foudres de ses professeurs, qui le tenaient tous en très haute estime.

Il était donc intrigué de voir son père parler avec autant de verve. Enfin, il allait recevoir des nouvelles fiables du monde extérieur ; et une question, plus que toutes les autres, lui brûlait les lèvres...

- Tu l'as rencontré ?
- Qui donc ?

– *Lui*, Papa... Le Seigneur des Ténèbres.

Orion regarda autour d'eux pour la troisième fois, et acquiesça avec un sourire complice.

– Comment est-il ?

– Stupéfiant, murmura Orion.

Malgré son mal de crâne, Regulus était désormais complètement éveillé. Le *Seigneur des Ténèbres* était au cœur de rumeurs toujours plus folles à propos de son apparence et des pouvoirs qu'il possédait.

– Bellatrix dit qu'il peut ôter la vie d'un homme sans prononcer la moindre formule, dit Regulus. Qu'il maîtrise la magie noire comme nul autre avant lui... Et que sa puissance dépasse celle de tous les mages noirs qui l'ont précédé...

– Tout cela est vrai, mon fils, dit Orion. Et ses intentions sont en tout point identiques aux nôtres.

Regulus hocha la tête, fasciné. Aidé par son ami Rogue, il avait méticuleusement lu et conservé tous les articles de *La Gazette du Sorcier* qui mentionnaient Voldemort. À leurs yeux, les prouesses de cet homme étaient certes sinistres, mais aussi extraordinaires.

– Certaines rumeurs disent que sa voix fait frissonner la pierre, que ses gestes sont souples comme ceux d'un serpent, que l'on peut voir du feu rougeoyer au fond de ses yeux...

– Cela est vrai aussi, dit Orion. Et si tout se passe comme prévu... Tu pourras très vite le vérifier par toi-même.

– Vraiment ? Quand cela ?

Orion se pencha encore un peu plus vers Regulus et posa sa main sur la sienne. Il semblait ravi de l'effet que produisaient ses paroles sur son fils.

– Dès que possible. Tu pourrais le rencontrer à Noël, si tu es remis sur pied.

Regulus sentit un mélange de crainte et d'excitation se répandre dans ses veines.

– Le rencontrer ? Cela voudrait dire...

– Que tu rejoindrais ses rangs, compléta Orion.

– Moi ?

– Oui, toi.

Regulus écarquilla les yeux.

– Les Mangemorts sont beaucoup plus âgés, fit-il remarquer. Ils sont plus expérimentés...

– L'âge importe peu, assura Orion. Ton nom et ta prestance te suffiront.

– Bellatrix sera là ?

– Bien sûr.

Regulus hocha la tête, sonné. Il n'arrivait pas très bien à réaliser ce qui était en train de se passer. À peine quelques jours plus tôt, l'issue du match de Quidditch et le regard des autres élèves étaient les seules choses qui comptaient à ses yeux ; et voilà que son père lui proposait d'accomplir quelque chose qui dépassait largement tout cela...

– Le professeur Slughorn est passé te voir tout à l'heure, poursuivit Orion en serrant la main de Regulus de plus en plus fort. Il m'a raconté le match de Quidditch : ton audace, ton courage, ton agilité. Il m'a aussi répété que tu étais un des élèves les plus brillants qu'il ait jamais eus...

Orion lui posa une main sur l'épaule, et Regulus retint un gémissement de douleur.

– Regulus, mon fils, je suis si fier de toi, dit-il sur un ton solennel. Contrairement à ton frère, tu es bel et bien le digne héritier de la famille Black. Le Seigneur des Ténèbres ne pourra que t'apprécier : c'est l'occasion pour toi de briller. Tu vas enfin redorer le blason de notre noble lignée, et ainsi, faire honneur à tous tes ancêtres.

En entendant cela, Regulus devint comme hypnotisé. Ce genre de discours ne manquait jamais de l'enthousiasmer. L'occasion de briller... Mais aussi, peut-être, d'impressionner tous les élèves qui le méprisaient jusqu'ici...

– Il en va de l'avenir de notre nom, tu dois en avoir conscience. Alors... Tu es d'accord ? Je peux compter sur toi ?

Regulus hésita un court instant, puis acquiesça aussi vigoureusement que le lui permettaient ses cervicales endolories.

– C'est bien. Maintenant... Je dois te laisser. Nous nous verrons dans quelques semaines, au moment des vacances. D'ici là, ne dis rien à personne, pas même à Bellatrix. Elle pourrait gâcher notre effet de surprise... Et ne dis rien non plus à tes amis. Tout cela doit rester secret, tu comprends ?

À nouveau, Regulus acquiesça.

– Parfait, conclut Orion. Dans ce cas... Repose-toi bien. Tâche de reprendre des forces.

Il se leva et embrassa Regulus sur le front, puis il quitta rapidement la pièce, comme s'il craignait que son fils ne change d'avis. Une fois seul, Regulus laissa son regard flotter vers le plafond de l'infirmierie, sans vraiment le voir. La lumière baissait progressivement, le chant des oiseaux s'estompait : le soir tombait sur Poudlard. Bientôt, les élèves regagneraient leur dortoir, sans se douter que l'un d'entre eux était sur le point de rencontrer le terrifiant mage noir qui était au cœur de toutes leurs conversations.

Regulus caressa pensivement ses cheveux ondulés, grimaça en massant sa nuque endolorie, passa son index sur sa mâchoire encore enflée. Il se sentait nauséeux et sa tête le faisait atrocement souffrir. Tout son corps lui criait de se rallonger et de se rendormir.

Malgré cela, Regulus se força à se redresser. Il se leva et tituba jusqu'à un petit bureau, où il trouva une plume, un encrier et du parchemin. Il revint vers son lit, s'y rallongea, et inspira profondément à plusieurs reprises, car il était sur le point de vomir ; puis il s'adossa à ses oreillers moelleux et étala le parchemin sur ses cuisses.

En regardant à travers les étoiles qui dansaient devant ses yeux, il parvint à écrire quelques mots. Il commença donc à dresser

une liste de tous les sorts qu'il maîtrisait parfaitement, de ceux qu'il devait encore pratiquer et des ouvrages qu'il devrait lire dans les prochains jours.

Il ne lui restait que quelques semaines avant de rencontrer Lord Voldemort. Désormais, chaque seconde comptait.

## UN DÉFI POUR LUCIUS

La première réunion rassemblant les premiers et les nouveaux partisans de Voldemort eut lieu le 20 décembre – la veille de la Fête Nationale des Sorciers.

Cette fête avait lieu le 21 décembre, tous les ans, et avait pour but de festoyer entre sorciers et de célébrer l'existence du monde magique. Toutefois, cette fête annuelle était trop souvent utilisée par certains sorciers pour célébrer leur supériorité sur les Moldus et pour aller les tourmenter, de façon plus ou moins cruelle : c'est pourquoi le Ministère, depuis de longues années, avait pour projet de l'abolir.

Mais Voldemort ne l'entendait pas de cette oreille et comptait bien marquer le coup en signifiant au Ministère que son camp était plus puissant que jamais. Il avait donc décidé de réunir ses partisans la veille de cette fameuse Fête Nationale, et Lucius avait été chargé de les convoquer. Ce dernier avait également pris soin de convier ses amis quelques heures en avance : après avoir copieusement dîné, il se prélassait donc à la grande table de la salle de bal, accompagné d'Evan Rosier, Balderic Parkinson et Damian Nott, et tous les quatre attendaient l'arrivée du reste des convives en devisant gaiement.

Bellatrix, elle, était occupée à s'apprêter le plus soigneusement possible, afin de resplendir aux yeux du Seigneur des Ténèbres. Dans la grande chambre de l'aile Ouest que lui avait attribuée sa petite sœur, elle avait revêtu la seule robe qu'elle possédait, une robe de cuir et de soie noire que lui avait offert la tante Walburga. Ainsi vêtue, elle essayait d'arranger tant bien que mal

son épaisse tignasse brune et bouclée ; ça n'était pas une mince affaire, mais elle était plus déterminée que jamais à s'attirer les faveurs de Voldemort.

Quant à Narcissa, elle avait elle aussi prétexté le besoin de s'apprêter pour rester dans ses appartements. Elle avait pris exemple sur Daisy et avait passé autour de son cou le sifflet aux reflets verts qui lui permettait d'appeler son dragon à n'importe quel moment. Son amie avait raison : dès que ses doigts effleuraient le métal froid du sifflet, son courage se renforçait et elle se sentait de taille à tout affronter.

Il y avait bien longtemps qu'elle avait fini de peigner et de tresser ses longs cheveux blonds ; mais autre chose la retenait dans sa salle de bains. En effet, Abraxas Malefoy avait lui aussi convié quelques invités en avance et discutait avec Orion et Piscus Crabbe dans sa bibliothèque. Narcissa était donc postée devant le grand miroir de sa salle de bains, tout ouïe, curieuse de savoir quelles nouvelles découvertes elle allait faire en espionnant les trois hommes.

Mais depuis l'arrivée de ses deux invités, ils n'avaient échangé que des banalités, ponctuées de silences pesants pendant lesquels ils se contentaient de boire leur verre de vin en inhalant de longues bouffées de Fumesbire.

Et alors que Narcissa s'apprêtait à jeter l'éponge, Vera fit son entrée dans la bibliothèque, son ravluk Albert sur l'épaule.

– Vera, tu es venue, constata Abraxas Malefoy avec étonnement.

– Comme tu peux le voir.

– Pourtant, tu n'avais pas l'air enchantée de la tournure que prenaient les évènements, la dernière fois...

– Il faut bien que quelqu'un de censé soit là pour vous surveiller, dit Vera en regardant vers le portrait de Prisca Malefoy.

Elle était, comme d'habitude, habillée de couleurs vives ; mais pour la première fois, cette gaieté vestimentaire jurait avec la pâleur et l'expression préoccupée de son visage.

– En tout cas, tu as été assez sage pour laisser ton cerbère nain chez toi, remarqua Abraxas.

– Oh, je l'ai laissé jouer dans ton jardin... Il a un petit faible pour tes bosquets de roses...

Abraxas s'en étrangla avec son verre de vin, et son visage prit une inquiétante couleur violette.

– Mes *roses* ? Sotte que tu es ! Elles sont ce que j'ai de plus précieux ! Des imbéciles les ont déjà endommagées à la dernière réunion ! Athénaïs les adorait, j'y tiens comme à la prune de mes yeux ! Sors d'ici, et rappelle ton chien monstrueux !

– C'était une plaisanterie, le rassura Vera sans entrain. Je l'ai attaché à la statue de ton ancêtre. Il ne touchera pas à tes précieuses roses.

Abraxas se dérida légèrement.

– Soit, cela distraira peut-être ce cher Armand, grogna-t-il en se détendant dans son fauteuil.

Vera s'apprêtait à s'asseoir, mais les lumières de la pièce vacillèrent et un sifflement inquiétant provint de la porte que Vera venait de franchir.

– Voldemort vient d'arriver, devina Vera, la mine sombre.

Orion se leva immédiatement.

– Je dois lui parler, dit-il.

– Moi aussi, dit Piscus Crabbe en l'imitant.

Les deux hommes sortirent précipitamment, et Abraxas et Vera échangèrent un regard étonné.

– Que d'empressement, commenta Abraxas.

Il finit son verre de vin d'un trait, et marcha vers la sortie en s'appuyant sur sa canne au pommeau d'argent.

– Tu ne viens pas ?

– Je prends juste un verre de vin... Je vous rejoins, dit Vera.

– Comme tu voudras.

Il se tourna vers la porte, mais interrompit son geste et se retourna vers Vera.

– Sois prudente, dit-il avec froideur. Le Seigneur des Ténèbres se méfie de toi.

– Merci de m'en avertir, répondit Vera d'une voix neutre.

– Je l'ai convaincu de ta bonne foi, car je sais que tu ne t'opposeras jamais au clan de ton fils... Ou à celui de Narcissa. Et puis, j'espère pouvoir tirer profit de quelques-uns de tes d'animaux magiques. Mais à la moindre suspicion...

– J'ai compris, Abraxas.

– Ta maison est sous surveillance, insista le vieil homme. Ainsi que ta cheminée et ton courrier...

– Oui, je l'ai remarqué.

– Bien.

Abraxas ferma la porte derrière lui ; Vera attendit quelques secondes, aux aguets, puis se tourna vers le portrait de Prisca Malefoy.

– Vera, comme je suis heureuse de vous voir, dit celle-ci d'une voix empreinte de tristesse. Je pensais que vous ne viendriez plus jamais, après les derniers évènements... Oui, Abraxas m'a tout raconté. Ces malheureux se sont jetés dans la gueule du loup !

– Je ne pensais pas revenir non plus, admit Vera. Nous avons même parlé de quitter le pays, avec mon mari et ma fille.

– Oh non, Vera, je vous en supplie ! J'ai besoin de vous ! Et Lucius a besoin de votre protection !

– Je ferai de mon mieux, soupira Vera. De toute manière, je ne pouvais pas abandonner Edgar et Cissy.

La voix de Vera s'enroua légèrement, et dans sa salle de bains, la vue de Narcissa se brouilla. Voir Vera ainsi éteinte lui causait bien plus de peine qu'elle ne voulait l'admettre.

– Voilà qui est noble de votre part, Vera, dit Prisca.

Vera haussa les épaules, indifférente.

– Oh, attention ! Une souris grimpe le long de votre jambe !

Vera baissa la tête, et ses lèvres s'étirèrent en un pâle sourire.

– Pas de panique... Ça n'est pas une souris, c'est ma toute dernière découverte, dit-elle.

Elle glissa sa main le long de sa robe orange vif et cueillit la minuscule bestiole qui lui grimpait dessus.

Narcissa approcha sa main du miroir et fit le même geste que si elle voulait attirer le miroir vers elle ; l'image de l'animal de Vera s'agrandit alors, et Narcissa découvrit un mammifère minuscule qui ressemblait à une souris, à la différence que son pelage était plus fourni, duveteux et coloré ; de même, ses oreilles étaient beaucoup plus grandes que celles d'une souris normale et lui donnaient l'air d'un éléphant.

– Voilà une Chuchouris, dit Vera Goyle.

– Une Chuchouris ? Qu'est-ce donc ?

– Leur ouïe est d'une finesse exceptionnelle : elles peuvent entendre une simple discussion à plusieurs dizaines de mètres de distance, ou un moustique qui se poserait sur le mur. Et elles sont particulièrement intelligentes, elles savent repérer ceux qui complotent quelque chose... Ah, justement, regardez, je crois qu'elle essaie de m'avertir...

Vera prit la Chuchouris qui couinait avec impatience sur la table, et la posa sur son épaule libre, tout près de son oreille. Au fur et à mesure qu'elle écoutait la souris lui répéter la conversation qu'elle venait d'entendre, son visage s'assombrissait.

– Vera, parlez-moi, vous me faites peur...

Vera leva la tête, encore plus pâle qu'auparavant.

– Orion mijote quelque chose, dit-elle. Piscus Crabbe aussi... Contre Abraxas, sans doute, ils sont tous les deux fous de jalousie depuis que Lucius s'est attiré la sympathie de Voldemort. Je vais voir de quoi il retourne. À plus tard, Prisca.

Et d'un pas un peu plus décidé, Vera sortit de la bibliothèque. Narcissa se leva d'un bond, effaça d'un geste l'image de la bibliothèque qu'elle avait faite apparaître dans le miroir et sortit de sa chambre. En arrivant sur le pallier, elle entendit très

clairement les voix de Piscus Crabbe, d'Orion et de Voldemort provenir du hall d'entrée, au-dessous d'elle. Elle s'interrompt, et ouvrit grand ses oreilles, la main sur la rampe d'escalier.

– Maître, disait Piscus Crabbe de sa voix grave et menaçante, écoutez-nous...

– Tout le monde nous attend au salon, répondit la voix aiguë et sifflante de Voldemort. Nous aurons tout le loisir de parler plus tard.

– Non, Maître, vous ne comprenez pas...

Narcissa entendit un claquement de langue agacé.

– Ne partez pas... Maître, nous voulions vous avertir...

Il y eut un bruit d'étincelle, et Crabbe poussa un cri de douleur.

– Eh bien parle donc, Crabbe ! ordonna Voldemort, furieux. Mais fais vite, car mon temps est précieux !

– Soit, soit... C'est que... Vous semblez déjà avoir une confiance absolue en Lucius. On dit que vous lui confiez tous vos états d'âme, et qu'en retour, vous écoutez tous ses conseils... Que vous lui donnez des leçons particulières de magie noire...

Piscus Crabbe n'avait pas tort. Voldemort avait passé beaucoup de temps au sein du manoir, au cours du mois dernier ; et il avait notamment beaucoup discuté avec Lucius, dont il appréciait l'intelligence, la fourberie et la connaissance de tous les secrets intimes du Ministère. En échange de ses précieux conseils, Voldemort lui permettait d'approfondir son apprentissage de la magie noire, ce qui avait le don de rendre Bellatrix incroyablement jalouse.

– Vous êtes donc en train de gaspiller mon temps, et tout cela parce que vous êtes envieux de Lucius, résuma Voldemort.

– Ah, c'est que... La famille Malefoy, nous la connaissons bien, Maître, nous la côtoyons depuis toujours... Ils sont rusés, séduisants, oui, mais ce ne sont que des belles paroles... En réalité, ils sont d'une lâcheté sans pareille... Orion et moi

souhaitions seulement vous mettre en garde, afin que vous ne soyez pas déçu.

– Tu deviens vexant, Crabbe. Penses-tu que moi, le Seigneur des Ténèbres, je me laisserais berner par un jeune garçon ? Cela dit, tu as raison, il est temps de le mettre à l'épreuve.

Narcissa tressaillit. Mettre Lucius à l'épreuve ? Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Ah, si seulement Narcissa avait eu la force d'étrangler l'énorme cou de Piscus Crabbe...

Orion s'éclaircit la gorge et prit la parole :

– Maître, j'ai moi-même quelqu'un d'autre à vous recommander.

– Oui, nous voulions vous parler de mes f.... commença Crabbe.

– Non, je ne parlais pas de tes fils, Crabbe.

– *Pardon* ? Orion, nous avons convenu...

– J'ai trouvé quelqu'un qui, je pense, sera tout à fait au goût du Seigneur des Ténèbres... Bien plus que tes deux lourdauds de fils.

– Mais j'en suis ravi, Orion, dit Voldemort d'une voix douce. C'est une excellente nouvelle.

Piscus Crabbe s'empourpra, furieux que son soi-disant allié se retourne contre lui et ajoute un concurrent à la compétition qui existait déjà entre Lucius et ses propres fils.

– Oui, Maître, il vous plaira, j'en suis certain, assura Orion. Il est en tout point comparable à Lucius, croyez-moi... Le courage en plus.

– Et quand aurais-je le plaisir de le rencontrer ?

– Oh, mais... D'un instant à l'autre. Il est en chemin. Je me suis permis...

– Tu as bien fait.

Comme pour confirmer les dires d'Orion, quelqu'un frappa à la porte.

– Ce doit être lui !

Et avec autant d'assurance que s'il se trouvait dans sa propre demeure, Orion pointa sa baguette vers la porte.

– *Ianua aperio* ! Entre, entre, mon fils, nous parlions justement de toi !

Affolée, Narcissa descendit quelques marches d'escaliers, afin de voir l'ensemble du hall d'entrée. Orion, Piscus Crabbe et Voldemort se tenaient au milieu de la pièce et lui montraient leurs dos, tournés vers la porte d'entrée qui venait de s'ouvrir. Et c'est avec un saisissement presque maternel que Narcissa vit apparaître son cousin Regulus, qu'elle n'avait pas vu depuis des mois.

Son visage d'enfant était en train de se métamorphoser à une vitesse stupéfiante : ses joues rebondies avaient disparu, la douceur de ses traits s'était estompée, sa mâchoire était devenue plus anguleuse. Il ressemblait un peu plus à Sirius qu'auparavant, et avait les mêmes yeux gris ; mais il avait le teint plus pâle, le visage plus émacié et ses cheveux, au lieu d'être naturellement bouclés comme ceux de son frère, étaient seulement légèrement ondulés. Il portait toujours le même veston de velours vert aux bordures argentées et d'élégantes bottes de cuir, dans lesquelles il semblait un peu à l'étroit.

Il retint un sursaut quand il aperçut Lord Voldemort à quelques mètres de lui, et sa voix trembla lorsqu'il s'inclina devant lui :

– Le... Le Seigneur des Ténèbres, bredouilla Regulus. Je suis Regulus Arcturus Black... pour vous servir.

Le visage de Voldemort resta neutre pendant qu'il détaillait Regulus de la tête aux pieds.

– Relève-toi, mon garçon... Tu me sembles bien jeune. Quel âge as-tu ?

– Je viens d'avoir quatorze ans, Maître.

– Quatorze ans, répéta Voldemort avec lenteur. Tu es donc encore plus jeune que ma première élève, lorsqu'elle m'a rejoint.

– Si vous parlez bien de ma cousine Bellatrix, c'est elle qui m'a parlé de vous, dit précipitamment Regulus. C'est elle qui m'a convaincu de vous rejoindre. Et... elle m'a aussi donné quelques leçons de magie noire.

Une expression indéchiffrable passa sur le visage de Lord Voldemort.

– Je devrai donc la remercier de t'avoir mené jusqu'à moi, dit-il simplement.

Orion observait l'échange avec un air réjoui, tandis que Piscus Crabbe fulminait.

– Retournons au salon, dit Voldemort en se détournant. Tu pourras rencontrer le reste de mes alliés.

N'y tenant plus, Narcissa dévala le reste des marches de l'escalier.

– Regulus ! appela-t-elle.

Regulus se retourna vers elle, et son visage s'illumina en l'apercevant.

– Cissy !

Narcissa courut à sa rencontre et lui sauta au cou. Regulus semblait incroyablement soulagé de la retrouver, et en le voyant de près, Narcissa remarqua qu'il avait le front moite et les mains tremblantes, et en déduisit qu'il déployait des efforts immenses pour ne pas montrer à quel point il était mort de peur.

– Je suis surprise de te voir ici, dit Narcissa avec un mélange d'affection et de reproche. Tu es si jeune, Reggie !

Regulus haussa les épaules, visiblement embarrassé.

– Regulus, grogna Orion, ça n'est pas le moment...

– En effet, nous aurons tout le loisir de discuter plus tard, dit Voldemort avec froideur.

Le jeune garçon adressa un sourire à Narcissa, et se laissa entraîner vers le salon.

– Allons-y, dit-il à voix basse.

Et ils entrèrent dans la pièce où se trouvaient tous les partisans de Voldemort réunis, attablés à la longue table ouvragée.

Abraxas Malefoy, le premier, posa sur Regulus ses yeux pâles et glacés. Il était installé sur le siège qui se trouvait au centre de la table, dont le dossier était plus large et les accoudoirs plus confortables ; et de la place centrale qu'il occupait, il tenait chacun sous son regard.

Lucius, assis à sa gauche, se tourna également vers les nouveaux arrivants, en même temps qu'Evan Rosier, Balderic Parkinson, Damian Nott et Orpheus Flint, tous rassemblés auprès de lui. Enfin tous les anciens Embrumés, assis de l'autre côté de la table, se tournèrent d'un même geste vers le jeune garçon qui venait de faire irruption dans la pièce aux côtés de Lord Voldemort.

– Mes chers amis, j'ai le plaisir de vous présenter un nouvel élève, dit Voldemort en entrant dans le salon.

– Un morveux, commenta aussitôt quelqu'un, entraînant un concert de gloussements.

Les joues de Regulus rosirent légèrement ; mais heureusement pour lui, quelqu'un vint aussitôt le tirer d'affaire.

– Reggie ! s'exclama une voix féminine.

Bellatrix bondit sur ses pieds. Elle se rua vers lui, et lui sauta au cou avec effusion.

– Toi, ici ! Mais c'est formidable !

Regulus la gratifia d'un beau sourire.

– Bella ! Je suis content de te voir...

Alors que Bellatrix l'embrassait sur la joue en l'étranglant à moitié, les autres hommes présents se montrèrent nettement moins accueillants.

– C'est qui, ce moufflet ?

– Le rejeton d'Orion...

– Encore un petit prince qui n'a rien dans le ventre !

Rodolphus Lestrange, notamment, qui convoitait les faveurs de Bellatrix depuis de longues années, voyait d'un très mauvais œil l'arrivée de ce nouveau venu.

– Bientôt, nous irons cueillir les Mangemorts au berceau, dit-il à voix haute, et l'ensemble de ses voisins hochèrent la tête avec affliction.

En guise de réponse, Regulus s'écarta légèrement de Bellatrix, et adressa un sourire embarrassé à l'ensemble de la tablée.

– Euh... Bonjour à tous, déclara-t-il, encouragé par le regard admiratif de Bellatrix. Je suis, eh bien... Très flatté de faire votre connaissance... On m'a dit que...

– Épargne-nous tes courbettes, petit ! le coupa Yaxley sans ménagement. Nous savons que vous autres Collinards excellez en la matière... Mais qu'en est-il de ton habileté au combat ? As-tu au moins déjà gagné un duel contre un sorcier digne de ce nom ?

Regulus ne sut que répondre. Il y eut un moment de flottement, puis Voldemort reprit la parole avec un sourire sarcastique.

– Je te félicite, Yaxley, tu viens d'introduire l'objet de notre réunion... Laissons Regulus prendre ses marques, et installons-nous, que je puisse vous dire de quoi il retourne.

Narcissa alla s'asseoir à côté de Lucius, qui lui avait gardé une place à côté de lui. Bellatrix prit Regulus par la main et le fit asseoir entre elle et Voldemort, qui présidait la tablée. Pius Crabbe, lui, échangea avec ses deux colosses de fils un regard lourd de sous-entendus ; et Vera Goyle, enfin, s'assit dans un coin de la pièce, les bras croisés, en observant attentivement tous les membres de la sinistre assemblée.

Voldemort leur fit part de ses projets : maintenant qu'ils étaient assez nombreux, il souhaitait célébrer leur nouvelle alliance par un attentat spectaculaire, quelque chose qui marque les esprits : et la Fête Nationale des Sorciers, qui célébrait historiquement la puissance de la magie, était l'occasion idéale pour ce coup d'éclat.

Chacun soumettait sa proposition, en rivalisant de cruauté. Certains souhaitaient s'attaquer directement au Ministère ; d'autres, moins nombreux, émirent l'idée d'assiéger Poudlard,

mais ils furent aussitôt rabroués par ceux qui estimaient cela imprudent en la présence de Dumbledore.

Le débat commençait à s'enliser sérieusement quand Abraxas Malefoy prit la parole :

– Si je peux me permettre, je pense que toutes vos propositions sont vouées à l'échec, dit-il d'une voix tranchante.

Tout le monde se tourna vers lui. De son siège légèrement plus haut que les autres, il dominait toute la table. Ses yeux gris pâle ressemblaient à deux billes de métal glacé, et sa voix était comme un tintement d'acier. Le brouhaha indiscipliné s'évanouit aussitôt, remplacé par un silence pesant.

– Le Ministère sait pertinemment que la Fête Nationale des Sorciers est pour nous une occasion idéale, expliqua Abraxas. Ce serait bien trop prévisible. D'après mes sources au Ministère, tous les lieux symboliques seront sous surveillance renforcée. Partout où nous irons, il sera impossible de les prendre par surprise.

– Justement, c'est parfait ! répliqua Bellatrix. Nous ne demandons qu'à nous mesurer à eux !

– Mais les dégâts infligés seraient moindres, insista Abraxas Malefoy.

– Que nous conseilles-tu, Abraxas ? demanda Voldemort.

– Laissons passer la Fête Nationale des Sorciers. Ne tentons rien à cette occasion, exceptés peut-être quelques actions mineures, distractives...

Voldemort échangea un regard furtif avec Pius Crabbe.

– Dois-je comprendre que tu t'opposes à mon idée d'attaque de grande ampleur ?

Au vu du sourire qui se dessina sur les lèvres d'Abraxas Malefoy, c'était précisément la réaction qu'il attendait de la part de Lord Voldemort.

– Au contraire, Maître... Au contraire. Une fois la Fête Nationale des Sorciers passée, le Ministère se croira sauvé pour l'année ; eux qui essaient de rassurer la population à tout prix, ils ne manqueront pas de crier victoire dans *La Gazette du Sorcier*...

Ce qui sera l'occasion pour nous de les ridiculiser, lorsque nous passerons *vraiment* à l'action.

Voldemort plissa les yeux : il commençait à comprendre.

– Continue, ordonna-t-il.

– Je ne comptais pas abandonner ce projet de coup d'éclat, assura Abraxas Malefoy. Mais je pensais à un autre évènement, qui a lieu dans quatre jours...

– Vous ne parlez quand même pas de *Noël*? bondit Thorfinn Rowle.

– Cette immonde fête moldue, grimaça Dolohov.

Abraxas Malefoy fit lentement pivoter sa tête à droite, puis à gauche, pour montrer son sourire menaçant à l'ensemble de la tablée.

– Je pensais à un Noël bien particulier, dit-il. J'imagine que vous avez tous entendu parler du pensionnat Wimbley ?

À l'évocation du pensionnat, Narcissa tressaillit ; le silence se fit plus dense, et des sourires carnassiers illuminèrent les visages autour d'elle.

– La directrice de cet établissement scandaleux organise une grande fête à l'occasion de la veillée de Noël, annonça Abraxas. Tous les sorciers de bas étage qui sont friands de coopération avec les Moldus seront là, l'humeur sera parfaitement insouciant... La cible parfaite, en somme...

Plusieurs personnes approuvèrent vigoureusement.

– Et qui plus est, je suis certain qu'il y aura une garderie pour notre nouvelle recrue, dit Abraxas en levant son verre en direction de Regulus.

La plaisanterie plut beaucoup ; on rit grassement, on frappa la table du poing, on tapa du pied sur le sol. Regulus s'empourpra, mais Bellatrix lui saisit le poignet et lui fit signe de ne pas réagir.

– Alors, pourquoi ne pas nous joindre à cette charmante petite veillée ?

Tout le monde applaudit – ou presque.

– Je ne suis pas d'accord, dit cependant une autre voix, qui ressemblait à s'y méprendre à celle d'Abraxas.

Tout le monde fut surpris que quelqu'un s'oppose au maître de maison ; et la surprise fut d'autant plus grande qu'il s'agissait de son propre fils.

– Lucius, tais-toi donc, ordonna sèchement Abraxas.

– Le pensionnat Wimbley est, de toute manière, sur le point de fermer, insista Lucius. Une enquête est en cours au Ministère : s'y attaquer serait enfoncer une porte ouverte. Nous y gaspillerions nos forces.

La tablée se renfrogna.

– Ahem... Excusez-moi, dit Yaxley en faisant semblant de lever timidement une main tremblante. Je me suis peut-être trompé de réunion... Je cherchais les *Mangemorts*, mais j'ai bien peur d'être tombé sur de véritables poules mouillées !

Il acheva sa phrase avec férocité. Tous ceux qui se trouvaient autour de lui éclatèrent de rire. Amycus Carrow, son voisin de table, lui donna une tape dans le dos pour le congratuler.

– Notre but ne doit pas être de répandre inutilement la violence, mais de prendre le pouvoir en économisant nos forces, répliqua Lucius.

Mais malgré son aplomb et cette formule séduisante, ses interlocuteurs rirent de plus belle.

– Voilà une belle phrase de lâche, commenta Bellatrix.

– Bien dit, approuva Rodolphus Lestrangle.

– Arrête d'approuver tout ce que je dis, cracha Bellatrix.

– Du calme, mes chers amis, du calme, dit Voldemort en élevant la main.

Aussitôt, tous les rires s'évanouirent.

– Je crois qu'il nous faut consulter une âme innocente pour prendre cette décision, continua Voldemort. Après tout, ne dit-on pas que la vérité sort de la bouche des enfants ?

Cette fois-ci, personne ne rit. Voldemort tourna lentement la tête, et posa ses pupilles incandescentes sur Regulus, qui se trouvait juste à côté de lui.

– Regulus, dit Voldemort de sa voix sifflante, aurais-tu l'amabilité de nous donner ton avis sur le débat actuel ?

Regulus eut l'impression d'être figé sur place. Il n'avait rien écouté du tout, trop occupé à éviter de croiser les regards féroces des hommes patibulaires qui l'entouraient, et à serrer les poings pour empêcher ses mains de trembler.

– Je...

Il aurait voulu que quelque chose arrive, que le mur derrière lui explose, que le lustre tombe du plafond, n'importe quoi pourvu que l'attention de la tablée se détache de lui. Mais les secondes passaient, le silence s'épaississait, et Voldemort continuait de le fixer. Plongé dans ses pupilles incandescentes, Regulus avait l'impression que son propre corps prenait feu. Il n'en avait rien montré, mais il avait été choqué par l'apparence de Voldemort : Bellatrix lui avait parlé d'un professeur fascinant, et quelques rumeurs avaient mentionné ses yeux rouges comme de la braise ; il s'attendait donc à rencontrer un homme, peut-être effrayant, mais tout de même un *homme* ; or cette silhouette au visage reptilien et à la peau luisante comme de la nacre n'avait rien, strictement rien d'humain.

– Regulus, je t'ai posé une question, dit Voldemort.

Bien qu'il fût à un mètre de lui, Regulus avait l'impression que la langue fourchue de Voldemort sifflait à quelques centimètres de ses oreilles. Il sentait même son souffle lui brûler la peau.

Et soudain, alors qu'il s'abandonnait progressivement à la panique, il sentit la main de Bellatrix se poser sur son genou, et cela lui donna la force de se ressaisir.

– Je... Je suis d'accord avec Bellatrix, dit-il, dans un sursaut de lucidité.

Il n'avait aucune idée de ce que cela signifiait. Voldemort continua de le fixer, et Regulus eut l'impression que des

filaments de méduse se glissaient dans son esprit. Il essaya de les repousser, mais ils attaquaient de tous côtés, s'insinuaient dans les innombrables failles de son esprit mal exercé.

Il vit se succéder devant ses yeux, comme des images imposées, les visages de ses deux parents qui lui expliquaient comment se tenir devant le Seigneur des Ténèbres, comment s'attirer ses faveurs...

*Attention à toi, Regulus,* entendit-il très nettement. C'était la voix de Voldemort qui avait parlé. Pourtant, face à Regulus, ses lèvres n'avaient pas remué. *Je sens ta réticence... Je sens qu'une part de toi souhaiterait partir loin d'ici...*

Puis il vit, en pensée, l'image de la main de Bellatrix sur son genou, il la vit allongée sur son lit, au 12 square Grimmaurd, en train de lui raconter ses exploits, les yeux brillants... *Bellatrix est ma plus fidèle associée, et je ne voudrais surtout pas que tu la distraies...*

Regulus sentit des grosses gouttes de sueur perler le long de sa colonne vertébrale. Il mourait d'envie de s'enfuir, mais tous ses muscles étaient tétanisés. *Elle et tes parents seraient tellement déçus, s'ils savaient à quel point tu manques de courage... Toi qui fais tant d'efforts pour les impressionner, pour leur prouver ta valeur...*

D'autres images se succédèrent dans son esprit. Il se vit en train d'attraper le Vif d'Or au-dessus du stade de Quidditch, en train de fabriquer des potions, caché dans les toilettes du troisième étage avec Severus, puis en train de recevoir les congratulations du professeur Slughorn. Il essayait d'interrompre le défilement de ces images, car il savait pertinemment que Voldemort les voyait aussi. *Si tu crois que je suis aussi facile à satisfaire que le professeur Slughorn, tu te trompes lourdement,* dit la voix de Voldemort à l'intérieur de sa tête. *Fais attention, Regulus... Fais attention à toi... Ne t'avise pas de me causer du souci, ou bien tu le regretteras amèrement...*

Sur ces mots, Voldemort se détourna et Regulus respira enfin librement. Il regarda furtivement autour de lui, mais personne n'avait rien remarqué de l'échange qui venait d'avoir lieu. Et, faisant effectivement semblant de rien, Voldemort se mit à converser avec les autres membres de la table.

– L'idée du pensionnat Wimbley me plaît, déclara Voldemort. Comment est-il protégé ?

– Par un mur de Tentagriffes, Maître, dit Abraxas Malefoy. Une plante redoutable, sans tronc ni feuille, simplement des tentacules couverts d'épines acérées et prêts à déchiqueter quiconque s'en approche, en dehors de ceux qui y ont été autorisés par sa directrice... Et pour la fête de Noël, Eleanor Wimbley y ajoutera sans doute un puissant Sortilège de Protection.

– Très bien... Que proposez-vous pour les franchir, dans ce cas ?

– Je crois que j'ai la solution, Maître, lança Piscus Crabbe avant que quiconque ait pu proposer quoique ce soit d'autre.

Tout le monde se tourna vers lui, sauf ceux qui avaient peur de regarder son globe oculaire entièrement noir et ses quatre rangées de dents.

– Mais je ne peux vous l'exposer devant tout le monde... Il faut que cela reste entre vous et moi, Maître... Vous comprendrez lorsque je vous aurai expliqué.

– Soit, accepta Voldemort. Approche, et explique-moi.

Piscus Crabbe se leva et s'approcha de Voldemort de son pas lourd, en faisant traîner derrière lui son long manteau de cuir doublé de fourrure. Le miroir qui surplombait l'immense cheminée de marbre trembla dans son cadre lorsqu'il passa devant.

Il se pencha vers Voldemort, et lui murmura des mots inintelligibles à l'oreille pendant une bonne minute ; et au fur et à mesure qu'il parlait, le visage de Voldemort s'illuminait d'un éclat malveillant.

– Tu es plus intelligent qu'on ne le croirait, Crabbe, le félicita Voldemort lorsqu'il eut terminé. Très bien, je te confie la réalisation de ce plan si ingénieux.

Il balaya l'assistance du regard ; et Narcissa crut le voir s'attarder sur elle, puis sur Vera Goyle, mais se persuada d'avoir rêvé. Il prononça quelques mots à voix basse, pour lui-même :

– Le pensionnat Wimbley, donc... Oui, cela me semble être une bonne idée... Mais alors, il faut choisir quelqu'un pour... Hmm... Et si... Oui, après tout pourquoi pas, je serai fixé...

Autour de lui, personne n'osait parler, car chacun craignait d'être à son tour la cible de son regard flamboyant.

– Lucius !

Trop occupé à fulminer à propos de la raillerie que lui avait lancée Yaxley quelques minutes plus tôt, Lucius sursauta.

– À toi de nous éclairer de ta divine intelligence, continua Voldemort. Qui devrais-je choisir, à ton avis ?

– Je vous demande pardon, Maître ?

– Eh bien, je vois que notre conversation n'est pas digne de ton intérêt... Nous allons attaquer le pensionnat Wimbley dans quatre jours, déclara Voldemort. Il faut donc que quelqu'un soit désigné pour la noble tâche de tuer la directrice, la fameuse Eleanor Wimbley... À ton avis, Lucius, qui devrais-je choisir ?

Lucius se tourna furtivement vers Narcissa, l'air sincèrement embarrassé.

– Ce n'est pas à Narcissa que je pose la question, rappela Voldemort sur un ton faussement aimable.

– Il se dégonfle, coassa Yaxley.

Lucius se redressa donc, et déglutit avec difficulté. À côté de lui, son père restait soigneusement immobile, afin de ne pas être accusé d'avoir influencé sa décision – mais chacun devinait que, par sa simple présence, il pesait de tout son poids sur le verdict qui allait tomber. Hector et Rascus Crabbe, les deux jumeaux, s'agitaient sur leurs sièges pour attirer l'attention de Voldemort

et avoir une chance d'être désignés pour cette mission prestigieuse, dans le cas où Lucius serait écarté.

Lucius prit plusieurs inspirations, puis, une fois qu'il eut rassemblé tout son courage, il se décida à parler.

– Si vous m'accordez cet honneur, Maître, je... Je serais ravi de m'en occuper personnellement, dit-il en essayant de ne pas regarder Narcissa.

Voldemort leva le menton, l'incitant à argumenter sa décision.

– Je connais déjà les lieux, appuya Lucius. Je m'y suis déjà rendu, pour une simple visite d'intimidation. Mrs Wimbley est une puissante sorcière, mais grâce aux précieuses leçons que vous m'avez données, je crois pouvoir l'affronter.

Voldemort le regarda intensément pendant plusieurs secondes, et Regulus devina qu'il le mettait en garde, lui aussi. Lucius tressaillit de façon presque imperceptible, mais soutint son regard.

– C'est parfait, dit finalement Voldemort. Et puisque les Crabbe voulaient tant participer à cette noble tâche, ils se joindront à toi, Lucius, et auront pour mission de te protéger, et de t'aider à atteindre ton but.

Les deux jumeaux échangèrent un regard entendu, et leurs lèvres charnues dessinèrent le même sourire malveillant.

– Puisque tout est convenu, nous nous retrouverons ici, dans quatre jours, quelques heures avant notre exploit... D'ici là, tâchez de prendre des forces, mes amis ! Les heures du pensionnat Wimbley sont comptées...

★★★

Les Mangemorts partirent un par un, excités pour certains, angoissés pour d'autres. Bellatrix se proposa pour raccompagner Regulus au 12, square Grimmaurd, car il était pâle comme un linge et ne semblait pas vraiment réceptif aux arguments que Bellatrix avançait pour le rassurer.

Lorsqu'il ne resta plus que les trois autres habitants du manoir autour de la table, Abraxas Malefoy frappa du poing sur la table et se tourna vers son fils pour laisser éclater sa colère :

– Maintenant que nous sommes seuls, mon fils, explique-toi ! Puis-je savoir quelle mouche t'a piqué, pour me contredire ainsi devant tout le monde ?

La peau ridée de son visage était agitée de spasmes, et ses cheveux blancs comme neige frémissaient de fureur. Au cours des longues années passées à subir ses accès de colère, Lucius avait compris qu'il ne servait à rien de répliquer, et garda patiemment le silence. En revanche, Narcissa n'était pas aussi avertie que lui, et s'interposa immédiatement.

– Ses arguments étaient sages ! s'écria-t-elle. Détruire ce pensionnat ne nous mènera à rien ! À rien du tout ! Et maintenant, par votre faute, la vie de Lucius est en danger !

– SILENCE ! hurla Abraxas. Apprends à rester à ta place, femme ! Et cesse de manipuler mon fils comme tu le fais ! Par ta faute, il s'est ridiculisé devant le Seigneur des Ténèbres !

– Je vous interdis de parler à Narcissa de cette manière, protesta Lucius en se levant.

Abraxas Malefoy se leva à son tour, et toisa les deux époux qui lui faisaient face.

– Vous êtes tellement puérils, tous les deux, cracha-t-il. Vous vous prenez pour des rois, mais vous n'êtes que deux gamins pathétiques qui prétendez jouer à la guerre ! Et toi, Lucius, tu es un faible, un lâche, c'est lamentable ! Crois-moi, de toute ma vie, je n'ai jamais eu aussi honte.

Lucius accusa le coup. Narcissa resserra sa prise autour de son bras, mais il ne sembla pas s'en apercevoir. Abraxas leur tourna le dos, et s'éloigna en s'appuyant sur sa canne et en marmonnant des paroles indistinctes.

– Je ne vous décevrai pas, Père, dit Lucius alors qu'Abraxas s'apprêtait à sortir de la pièce. Je le ferai, je vous le promets.

Abraxas s'arrêta sur le seuil de la porte, sans se retourner.

– C'est dans ton intérêt, car si tu échoues, ça n'est pas la peine de revenir ici, déclara-t-il.

Et il disparut dans le couloir.

Pendant que Lucius et Narcissa se remettaient difficilement de leurs émotions, Abraxas se rendit directement dans sa bibliothèque, afin d'y trouver un peu de calme. Mais à son grand déplaisir, Prisca l'accueillit par une flopée de remontrances :

– Abraxas ! piailla-t-elle de sa voix haut perchée. Vous voici ! Vera vient de me raconter ce qui vient de se passer... Je suis outrée !

– Taisez-vous, Prisca, murmura Abraxas d'une voix très lasse. Par pitié, taisez-vous.

– Vous allez donc sacrifier votre fils pour cette quête insensée ! Avez-vous perdu la tête ?

– Il me remerciera plus tard, Prisca... Oui, s'il réussit, le Seigneur des Ténèbres fera de lui son favori... Et ce, durablement...

– Et s'il échoue ? Imaginez qu'il soit tué !

– Eh bien, c'est qu'il devait en être ainsi ! s'énerva Abraxas. C'est qu'il n'était pas digne de porter mon nom !

– Abraxas ! Non, vous ne pouvez pas dire ça ! Vous ne pouvez pas penser quelque chose d'aussi horrible ! Vous devez ressentir de l'amour pour lui, au fond de vous !

– Je crois bien que non, soupira Abraxas Malefoy. L'idée est difficile à accepter, mais après toutes ces années, il faut faire face à l'évidence : je n'aime ce garçon d'aucune façon.

– Enfin ! s'emporta Prisca. Mais c'est insensé ! Il s'agit de votre fils unique ! Il est tout ce qu'il vous reste d'Athénaïs !

À ces mots, Abraxas Malefoy se redressa avec une vigueur étonnante, et pointa un doigt menaçant vers le portrait de Prisca :

– Arrêtez d'invoquer Athénaïs comme prétexte pour justifier tous vos reproches ! Ma femme bien-aimée est morte pour

mettre au monde ce garçon, qui, quoiqu'il fasse, restera le fruit des pires heures de mon existence ! Et il ne tient rien d'elle, Prisca, rien ! Pas le moindre trait ! Il l'a faite disparaître !

Sa canne frappa le sol avec tant de force qu'une maquette de voilier tomba de l'étagère et se brisa en morceaux sur le sol, sans que Prisca ni Abraxas ne s'en rendent compte.

– Mon dieu, murmura Prisca. Vous êtes en train de le punir pour un crime qu'il n'a pas commis... Abraxas, mon pauvre ami, qu'est-ce que le chagrin a fait de vous ?

– Assez, Prisca, ASSEZ !

D'un geste sec et imprévisible, Abraxas saisit le pommeau de sa canne, et tira fermement dessus pour extraire sa baguette de son étui. Prisca n'eut même pas le temps de protester : il fit un mouvement du poignet et pointa sa baguette sur le portrait.

– *Abolesco* ! cria-t-il.

Et, dans un concert de crépitements, la toile du portrait prit feu, le visage de Prisca fut avalé par l'obscurité, et une cascade de perles et de pierres précieuses tomba du portrait noirci. Presque immédiatement, l'elfe Lidelys ouvrit la porte, inquiète :

– Maître, j'entendais du bruit... Oh ! Maître ! Le portrait de votre ancêtre ! Qu'est-il arrivé ?

– DEHORS ! hurla Abraxas. QU'ON ME LAISSE EN PAIX !

Il fit un geste vers la porte, et elle se ferma d'elle-même avec fracas, manquant d'écraser les doigts de Lidelys.

Abraxas chancela sur ses jambes et dut s'appuyer sur la table pour ne pas tomber. D'une main tremblante, il tira une chaise et s'y laissa choir en gémissant. Il regarda la porte pour s'assurer que personne ne l'avait rouverte, puis tira sur une petite médaille cachée dans son col, la fit rouler entre ses doigts pour mieux observer le visage féminin qui y était gravé.

Un instant, ses traits se crispèrent, comme s'il allait pleurer, et il posa une main sèche et ridée sur ses yeux ; mais il se ressaisit, serra les dents, releva la tête, regarda le trou béant et noirci qui

se tenait à la place du portrait de Prisca Malefoy ; et d'un coup sec, il arracha le médaillon et le jeta dans la cheminée.

\*\*\*

Les jours qui suivirent se passèrent, évidemment, dans une atmosphère plus que tendue. Abraxas Malefoy ne leur adressa plus la parole ; Lucius était silencieux, concentré, ses pensées dirigées tout entières vers l'échéance à venir et vers la terrible mission qu'on lui avait confiée.

Quant à Narcissa, elle restait prostrée, catastrophée par l'imminence de l'attaque, incapable de réfléchir à un moyen d'empêcher le carnage ou de convaincre Lucius de renoncer. Elle essaya plusieurs fois de le raisonner, mais l'angoisse rendait ses propos incohérents et contradictoires. Et de toute manière, l'orgueil de Lucius avait déjà pris le dessus sur la prudence : il ne supporterait pas d'admettre qu'il avait peur. Par ailleurs, même après leur violente dispute, il restait prêt à tout pour satisfaire les désirs de son père.

Le soir du 24 décembre, les deux jumeaux Crabbe vinrent le chercher devant le manoir. Ils étaient tous les deux encagoulés et tout de noir vêtus, mais reconnaissables à leurs carrures hors du commun, à leurs petits yeux noirs et à leurs lèvres charnues.

– C'est l'heure, Malefoy, dit Hector, le plus féroce des deux.

– Veuillez sur lui, les supplia Narcissa. Par pitié, faites qu'il ne lui arrive rien !

– Ne t'en fais pas, on ne le lâchera pas d'une semelle, ricana Rascus Crabbe.

Lucius embrassa Narcissa sans s'attarder, puis revêtit une cagoule noire et prit la tête des Crabbe pour s'enfoncer dans la nuit, sa silhouette élancée encadrée par les deux colosses.

Après le départ de Lucius, Narcissa resta un long moment dans le hall d'entrée, assise sur une chaise, anéantie. Elle n'accordait

aucune attention aux Mangemorts qui affluaient chez elle et repartaient après avoir discuté de leur stratégie d'attaque. Au bout d'un temps indéfini, elle entendit des pas se rapprocher d'elle et une voix agréablement familière la sortit de sa léthargie :

– Cissy ?

Elle mit quelques secondes à réagir, et lorsqu'elle leva les yeux, elle aperçut le visage souriant de Daisy.

– Daisy ? Tu... Tu es revenue ?

Daisy eut un petit rire.

– Ne me regarde pas comme ça, j'ai l'impression d'être un fantôme ! Oui, je suis revenue... Maman m'a raconté ce qui s'était passé il y a quelques jours. On ne pouvait pas te laisser, Cissy !

Il aurait été difficile pour Narcissa d'exprimer à quel point elle lui était reconnaissante, à ce moment précis.

– Vera est là aussi ?

– Elle est en chemin.

Narcissa hocha la tête, hébétée.

– Lucius est là-bas, dit-elle finalement.

C'était la seule phrase que son esprit parvenait à formuler.

– Oui, nous nous sommes tous embarqués dans une sale affaire, dit Daisy. Mais l'attaque ne peut qu'échouer, le pensionnat est bien trop protégé. Tu verras, ils ne tarderont pas à rentrer, tout penauds... Et dans quelques heures, tout sera derrière nous.

– Et Lucius sera peut-être mort, dit Narcissa d'une voix éteinte.

– Mais non... Il saura se défendre, j'en suis sûre. Allez, viens, allons nous installer près du feu.

Elle se leva, et Daisy la complimenta à propos du sifflet vert qui pendait à son cou.

– Tu as bien fait de porter ton sifflet aujourd'hui... Ça te donnera du courage.

– J'appellerai bien Balaur, pour qu'il carbonise tous ces imbéciles, murmura Narcissa.

– Ne dis pas de bêtises, je te rappelle que nos dragons ont la violence en horreur... Ce serait contre leur nature. Pense plutôt aux promenades aériennes que nous irons faire, peut-être même dès demain, si nous en avons le courage ! Allez, viens !

Daisy l'emmena vers le salon. En ouvrant la porte, Narcissa réalisa que certains Mangemorts n'étaient pas encore partis pour le pensionnat Wimbley. Elle aperçut Abraxas Malefoy et Rodolphus Lestrange penchés sur un papier froissé, l'air très content d'eux-mêmes. Piscus Crabbe était à côté d'eux, mi-satisfait, mi-grognon ; et enfin, Bellatrix leur faisait face, révoltée.

– C'est hors de question qu'elle aille là-bas ! s'insurgea violemment Bellatrix au moment où elles entraient. Allons plutôt trouver ces deux bestioles, et soumettons-les au sortilège de l'*Imperium*... Ce sera bien plus simple !

– C'était mon idée initiale, râla Piscus Crabbe.

Ses joues étaient rougies par le vent, ses mains récemment éraflées, et son manteau était trempé : il venait manifestement de passer beaucoup de temps à l'extérieur. Mais il semblait surtout fâché d'avoir dû partager cette mystérieuse idée avec Abraxas et Rodolphus Lestrange.

– J'ai sillonné les falaises toute la nuit, dit-il avec amertume. Mais ces deux monstres sont absolument introuvables !

– Même si tu les avais trouvés, leur esprit est extrêmement résistant au sortilège de l'*Imperium*, ajouta sèchement Abraxas Malefoy. Ils n'obéissent qu'à leur maître, ou leur maîtresse...

Bellatrix se renfrogna, et croisa ses bras sur sa poitrine.

– Quoiqu'il en soit, Rodolphus n'avait pas le droit de fouiller dans ses affaires, grommela-t-elle.

– Je lui en ai donné l'autorisation, répliqua Abraxas Malefoy.

Lorsque Narcissa et Daisy entrèrent dans leur champ de vision, tous les regards se tournèrent vers elles et Narcissa comprit

qu'elle était concernée par les dernières phrases qui venaient d'être prononcées.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. De quoi parlez-vous ?

Personne ne répondit, mais tous ceux qu'elle détestait avaient le sourire aux lèvres, ce qui n'augurait rien de bon.

– Tiens, mais Daisy est là aussi, se réjouit Piscus Crabbe. C'est encore mieux.

– Et pourquoi donc ? Bella, explique-nous !

Bellatrix prit un air coupable et détourna le regard.

– Qu'est-ce que c'est que ce papier ? demanda Narcissa en désignant le parchemin froissé qui attirait tant l'intérêt des trois hommes.

– Venez voir par vous-même, lui proposa Abraxas Malefoy.

En s'approchant, Narcissa sentit le sang quitter son visage. Elle avait reconnu le sceau en forme de hibou : il s'agissait de l'invitation qu'Eleanor Wimbley avait glissée dans sa poche le jour où elle s'était rendue au pensionnat avec Lucius.

Daisy s'empara du parchemin, et après l'avoir lu en diagonale, elle devint aussi pâle que Narcissa.

– Cissy, dit-elle, sous le choc. Tu ne m'avais rien dit ! Je ne savais même pas que tu avais visité cet endroit !

L'existence de ce parchemin était complètement sortie de l'esprit de Narcissa ; mais à force de fouiller les poches des vestiaires, Rodolphus Lestranger et son frère avaient dû finir par la trouver dans la cape qu'elle avait mise ce jour-là...

– Voilà notre billet d'entrée pour le pensionnat Wimbley, commenta Abraxas Malefoy avec un sourire glacé.

– Je ne comptais pas accepter cette invitation ! protesta Narcissa.

– Et pourtant, tu vas y être obligée, ricana Rodolphus Lestranger.

– Comme quoi, il est parfois utile de pactiser avec l'ennemi, renchérit Abraxas Malefoy.

– Je n'irai pas là-bas ! se révolta Narcissa. C'est absolument hors de question !

– Ah bon ? Tu ne voudrais pas recevoir une autre médaille de courage ? s'esclaffa Rodolphus Lestrage en sortant de sa poche une médaille argentée.

– Rendez-moi ça !

Narcissa essaya de s'emparer de la médaille, puis du parchemin, dans le but de le déchirer en morceaux ; mais Rodolphus Lestrage l'esquiva, et Piscus Crabbe roula soigneusement le parchemin et le glissa dans sa poche.

– Bella, aide-moi ! ordonna Narcissa, furieuse.

Bellatrix secoua la tête, les yeux vissés sur le tapis.

– C'est la seule solution, Cissy, capitula-t-elle. Il faut détruire ce pensionnat.

– Je vous préviens, si vous voulez rentrer en même temps que nous, c'est peine perdue, les Tentagriffes vous déchiquèteront en quelques secondes ! Et qu'est-ce que vous voulez que nous fassions, quand nous serons rentrées dans le pensionnat ? Une fois à l'intérieur, nous ne vous serons plus d'aucune utilité ! Pour ma part, je n'ai quasiment pas pratiqué la magie depuis ma sortie de Poudlard, j'ai très certainement perdu la main...

– Oh, loin de nous l'idée de forcer les Tentagriffes, gloussa Abraxas Malefoy. Et en effet, vos talents magiques vous seront parfaitement inutiles. En réalité, vous n'aurez même pas besoin de vos baguettes.

– La seule chose que vous devrez faire, c'est détruire le Sortilège de Protection qui entoure le pensionnat, cracha Rodolphus Lestrage. Nous nous occuperons du reste.

– Ah oui ? Et peut-on savoir comment nous allons nous y prendre ? D'après *La Gazette du Sorcier*, le Sortilège a été mis en place par Dumbledore lui-même ! On ne peut rien imaginer de plus puissant !

Narcissa se tourna vers Daisy et s'aperçut que celle-ci était pâle comme un linge. Et pour cause, elle venait de comprendre quel rôle atroce les trois hommes avaient décidé de leur donner...

– La réponse à vos questions se trouve autour de votre cou, Narcissa, l'informa Abraxas Malefoy. C'est ce cher Piscus qui a eu cette idée brillante.

Piscus Crabbe s'avança vers Narcissa. Ses quatre rangées de dents paraissaient encore plus pointues que d'habitude, et son globe oculaire entièrement noir luisait d'un éclat malfaisant. Tétanisée, Narcissa le vit saisir entre ses énormes doigts le sifflet aux reflets verts qu'elle avait suspendu à son cou et l'agiter devant elle.

– Voilà notre arme secrète, exulta-t-il avec un sourire mauvais. Qui oserait affronter des Tentagriffes doublées d'un Champ de Protection surpuissant, à part deux énormes dragons prêts à tout pour retrouver leurs maîtresses adorées ? Allez, en voiture, toutes les deux !

Il abattit ses deux énormes mains sur les épaules de Daisy et de Narcissa, et malgré leurs protestations virulentes, il les entraîna vers l'extérieur.

## L'INCENDIE

Tous deux debout sur le seuil du pensionnat, Eleanor Wimbley et Albus Dumbledore contemplaient la grande fête qui commençait dans la clairière du pensionnat Wimbley. Il était environ dix-neuf heures, mais il faisait déjà nuit noire. La façade en pierre blanche du pensionnat Wimbley se dressait derrière eux, et au-dessus de l'imposante porte en chêne flottait une immense banderole, pourvue des inscriptions « Fête de Noël du pensionnat Wimbley – 20e anniversaire ».

Dumbledore portait son plus beau manteau rouge brodé d'or et un chapeau assorti. Il avait soigneusement coiffé sa longue barbe argentée qui lui descendait jusqu'à la taille, et les boucles de ses chaussures à bout pointu étaient en forme d'étoiles. Ses joues étaient roses, de la buée s'échappait de ses lèvres à chaque expiration, et derrière ses lunettes en demi-lune, ses yeux bleus étincelaient de malice. À côté de lui, Eleanor Wimbley était tout aussi apprêtée. Elle portait également un long manteau de velours et des chaussures à boucles, mais ceux-ci étaient d'une belle couleur violette. Un grand hibou argenté, symbole du pensionnat, était brodé sur sa poitrine et étincelait dans la nuit froide de décembre. Ses innombrables tresses noires étaient piquées de perles scintillantes et des boucles d'oreilles rondes étaient suspendues à ses oreilles.

– Eleanor, promettez-moi que vous ne m'en voulez pas d'avoir refusé de me déguiser en Père Noël, supplia Dumbledore.

Eleanor Wimbley lui répondit par un sourire amusé.

– Je comprends tout à fait, Albus, ne vous en faites pas. C'était une simple idée qui aurait certainement fait plaisir aux plus jeunes enfants, mais ce n'était pas indispensable.

– Oh, je vous assure, cela ne m'aurait pas déplu... Mais, la plupart de vos pensionnaires sont de futurs élèves de Poudlard, et je crains que cela ne nuise à mon autorité future.

Eleanor rit de mon cœur.

– Cependant, ça n'empêche pas certains enfants de me regarder avec curiosité, ou de me montrer discrètement du doigt, remarqua Dumbledore.

– Vous savez, depuis que je leur ai parlé de la poudre de Cheminette, ils sont encore plus persuadés que le Père Noël existe bel et bien... Alors, quand ils m'ont demandé s'il serait de la partie ce soir, je n'ai pas eu le courage de nier. Ils croient sans doute que vous êtes là *incognito*.

Dumbledore ne put s'empêcher de sourire à son tour.

– Très bien, dit-il. Le seul problème, c'est que je vais être obligé de partir plus tôt en prétendant devoir distribuer des cadeaux à travers le pays...

À leurs pieds, dans la clairière du pensionnat Wimbley, la fête de Noël commençait à peine. Eleanor avait mis plusieurs jours à tout préparer, aidée par son frère Erik, par le gardien, William, et surtout par la vingtaine d'enfants qu'elle hébergeait au pensionnat. Ils avaient tous mis du cœur à l'ouvrage : les plus adroits avaient tressé des aiguilles de pin en couronnes et en étoiles, d'autres avaient fabriqué des petits sachets de thé à la cannelle pour les offrir aux invités, et les plus jeunes avaient saupoudré de la poudre argentée sur les marches qui entouraient le pensionnat. Un immense sapin occupait le centre de la clairière, couvert d'adorables décorations fabriquées par leurs soins : Livia, une des pensionnaires âgée de cinq ans qui ne pouvait pas s'empêcher de faire exploser les objets qu'elle touchait, y avait même suspendu quelques-uns de ses trophées –

des morceaux de métal tordus en spirale, ou bien des boules joliment explosées en forme d'étoile.

Autour de l'immense sapin, ils avaient dressé quelques tentes violettes, qu'un des pensionnaires avait démesurément agrandies sans le faire exprès, et paraissaient, de fait, complètement bancales. Les gros crabes qui avaient l'habitude de tondre la pelouse du pensionnat se cognaient dedans, et exprimaient leur mécontentement en faisant claquer leurs énormes pinces autour des tentes, ce qui donnait l'impression qu'ils faisaient un numéro de claquettes. Dans ces tentes, du vin chaud et du chocolat fumant étaient servis dans des coupes ; William Painswick distribuait des crêpes et des gaufres en essayant d'empêcher les enfants de plonger leurs mains dans le chocolat fondu ; Mrs Painswick, la sœur du gardien, propriétaire de la librairie *Le Chat qui Souris* et, accessoirement, très chère amie d'Eleanor Wimbley, distribuait de superbes livres pour enfants aux petits pensionnaires ; et dans la plus grande, les enfants revêtaient leurs déguisements pour le spectacle de Noël – un spectacle qu'ils avaient répété avec ardeur, dans l'objectif de le montrer à leurs parents ce soir-là. À vrai dire, pour la plupart d'entre eux, la véritable épreuve ne serait pas de jouer ou de chanter, mais plutôt de ne pas créer d'incident pendant la représentation. Eleanor avait délivré à chacun de précieux conseils : Livia avait pour mission de se défouler pendant les cinq minutes qui précédaient son numéro d'acrobate, Jimmy ne devait pas regarder le sol pour éviter de faire pousser l'herbe à une vitesse vertigineuse, et ainsi de suite.

– Quand je pense qu'il y a vingt ans, de mystérieux sauveteurs déposaient Adam sur le seuil de mon pensionnat, murmura Eleanor.

– Oui, je me souviens de cette étrange veillée, répondit Dumbledore. Quel drame, cet incendie... Et en même temps, quel miracle énigmatique qu'Adam en ait réchappé.

– Fumseck l'a sauvé, sourit Eleanor. Au même titre que ceux qui l'ont amené ici. Je ne vous remercierai jamais assez d'être venu avec votre phénix pour soigner ses brûlures. Regardez quel beau jeune homme il est devenu, aujourd'hui...

Tous deux jetèrent un regard discret à Adam Claring, qui se trouvait un peu à l'écart des autres invités. Il était lui aussi habillé de violet et contemplait les murs du pensionnat avec émotion.

– Il pense sans doute à la même chose que nous, commenta Dumbledore. Ses parents doivent lui manquer terriblement.

– Il est toujours un peu mélancolique le soir de Noël, évidemment, admit Eleanor. Les premières années, c'était en grande partie pour lui que je dépensais autant d'énergie à célébrer cette fête. Il était nécessaire de lui changer les idées.

– C'était une nuit tragique. Mais nous l'avons tout de même sauvé, en dépit de la puissance de ces dangereux meurtriers.

– *Tel le phénix, l'espoir renaît de ses cendres*, cita Eleanor. C'était ce que disait ce petit message laissé par ceux qui l'ont extrait de l'incendie... Je me demande si nous connaissons un jour leur identité.

– L'avenir nous le dira peut-être, conclut Dumbledore.

Les invités à la fête de Noël commençaient à peine à arriver. Il s'agissait surtout des familles des pensionnaires – des Moldus pour la plupart – dont certains étaient déjà hébergés au sein de l'établissement depuis le début des vacances ; mais il y avait également beaucoup d'anciens pensionnaires qui venaient saluer Eleanor Wimbley et prenaient beaucoup de plaisir à revenir sur les lieux de leurs plus beaux souvenirs d'enfance ; et enfin des familles dont Eleanor Wimbley n'avait jamais hébergé les enfants, mais qu'elle avait aidées d'une manière ou d'une autre.

Chaque nouvel arrivant ne manquait pas de venir la saluer :

– Ah, Mrs Wimbley ! Mille mercis pour ces Chaussures Gravitationnelles... Notre petite Maddy a arrêté de se promener dans les airs au-dessus de notre jardin ! Et votre Sortilège

d'Oublitout... Oubliettes, pardon, a été remarquablement efficace, les voisins ne se souviennent d'absolument rien !

– Comme Noah a l'air heureux dans votre établissement, Mrs Wimbley ! Lorsqu'il a été refusé de toutes les écoles maternelles des environs, j'ai cru qu'il ne retrouverait jamais le sourire... Regardez-le, c'est un miracle !

– Je vois que vos pensionnaires sont aussi souriants qu'il y a quinze ans, Eleanor ! Que de beaux moments passés ici, et comme c'est bon de vous revoir, après tout ce temps !

Eleanor Wimbley accueillait chaque remerciement avec un grand sourire, et les inscrivait tous dans sa mémoire, afin de reconstituer son réservoir de gratitude – un carburant dont elle avait particulièrement besoin depuis quelque temps. Elle disait toujours qu'elle organisait cette fête pour que tous ceux qu'elle avait aidés puissent se réunir, et puissent également rencontrer Albus Dumbledore, le directeur de l'école où serait admis leur enfant ; c'était vrai, mais c'était aussi pour elle, afin de trouver le courage de continuer à se battre contre tous ceux qui souhaitaient sa perte. Et en contemplant les mines réjouies qui s'alignaient devant elle, Eleanor se sentait plus déterminée que jamais.

Autour d'elle, tout le monde riait, tout le monde s'émerveillait. On aurait pu se croire à une autre époque – une époque gaie et insouciantes où le nom de Voldemort n'avait pas encore imprégné les esprits. Mais malgré tout, certaines choses leur rappelaient que la guerre faisait rage au dehors. En effet, au milieu des invités souriants, de nombreux Aurors et plusieurs membres de la Brigade de Police Magique déambulaient, aux aguets, le plus discrètement possible. Lorsqu'on regardait la grande étoile argentée posée sur la cime du sapin, on ne pouvait pas ignorer le dôme bleu et scintillant qui signalait la présence du puissant Sortilège de Protection qui entourait le pensionnat. De même, plusieurs objets anodins étaient disposés un peu partout dans la clairière, pourvus du même écriteau *Ne pas*

*toucher, sauf en cas d'urgence.* Il s'agissait de Portoloins prévus pour évacuer les enfants et les parents moldus le plus rapidement possible en cas d'attaque.

Albus Dumbledore la tira de ses pensées :

– Il est toujours appréciable de côtoyer quelques Moldus de temps en temps, n'est-ce pas ? fit-il remarquer avec malice. Regardez comme ils s'émerveillent de tout ! Un simple sortilège de Lévitiation les laisse sans voix ! Vraiment, c'est très charmant.

– Je crois qu'Arthur Weasley est d'accord avec vous, sourit Eleanor en désignant un jeune homme aux cheveux d'un roux flamboyant, qui serrait la main de parents moldus avec enthousiasme.

– Tiens, je ne l'avais pas vu ! J'ignorais que ce jeune homme avait eu recours à vos services...

– Ce n'est pas le cas. C'est un des rares sorciers qui est là dans le seul but d'apporter son soutien au pensionnat. Depuis quelques années, il m'envoie régulièrement des lettres pour me proposer son aide... Je peux vous assurer qu'il mérite largement son invitation.

– Oh, pour ça, je veux bien vous croire... Lui et sa femme Molly sont pleinement engagés aux côtés d'Adam Claring dans la lutte pour la protection des Moldus.

En parcourant les invités des yeux, Eleanor vit quatre adolescents âgés de quinze ans en train d'aider quelques enfants à enfiler leurs déguisements.

– Ah, Albus, j'aperçois Remus et ses trois amis... N'avaient-ils pas peur de quitter Poudlard, par les temps qui courent ?

– Peur ? Non, croyez-moi, ils ne craignent pas le danger... Lorsque Alastor les a surpris en train d'écouter aux portes, j'ai eu cette idée de les embaucher pour vous aider à gérer l'excitation des enfants pendant la soirée... Puis j'ai voulu y renoncer en raison du risque d'attaque... Mais finalement, ce sont eux qui ont insisté pour venir ! Ils tenaient absolument à voir votre

pensionnat, et à nous aider à protéger ces enfants en cas de problème.

– Ils savent qu'en cas d'attaque, ils seront évacués, comme tous les autres enfants... N'est-ce pas ?

– Bien sûr. Ils aideront les plus jeunes à se rassembler près des Portoloin, et partirons avec eux.

– Êtes-vous sûrs qu'ils respecteront ces consignes à la lettre ?

– Ils m'en ont fait la promesse, et je leur fais entièrement confiance.

– Très bien, très bien... En tout cas, ils ont l'air de bien s'entendre, remarqua Eleanor en voyant les quatre adolescents rire aux éclats. Remus m'a parlé d'eux plusieurs fois... Redites-moi lequel est Sirius ?

– C'est celui qui a les cheveux bouclés. Le jeune homme qui porte deux enfants sur ses épaules pour impressionner les autres s'appelle James... Et le plus petit s'appelle Peter.

– C'est bien cela. James, Peter... Et Sirius... Le cousin d'Andromeda, dit Eleanor. Tiens, ça me fait penser, je n'ai pas vu Ted arriver...

Au moment où elle prononçait ses mots, trois personnes entrèrent dans la clairière : une jeune femme aux cheveux noirs et bouclés, accompagnée d'un jeune homme blond qui portait dans ses bras une petite fille aux cheveux bleu électrique. Tous les trois s'approchèrent d'Eleanor à grands pas.

– Bonjour, Eleanor, et bonjour, professeur Dumbledore, les salua Andromeda.

Dumbledore lui adressa un petit signe de tête courtois, et Eleanor la serra dans ses bras avec affection.

– Soyez les bienvenus, les salua Eleanor avec tendresse.

– Eleanor ! Joyeux Noël ! Désolé du retard, Nymphadora nous a donné du fil à retordre ! s'exclama Ted Tonks sur un ton jovial en désignant un énorme trou aux bordures brûlées sur son horrible pull de Noël.

– Aucun problème, Ted, assura Eleanor. Je suis enchantée de vous voir tous les trois.

– Et moi donc ! J'attends cet évènement avec la même impatience tous les ans. Comment vas-tu ?

– Un peu anxieuse, je l'avoue, répondit Eleanor Wimbley. Tout le monde a essayé de me faire annuler cette fête, de peur que nous soyons attaqués... Mais pour les vingt ans du pensionnat, je tenais vraiment à marquer le coup. Et puis, en ces temps difficiles, je crois que nous avons tous besoin de nous mettre un peu de baume au cœur.

– Tout à fait d'accord, approuva Ted. Quoiqu'il arrive, nous te faisons entièrement confiance en ce qui concerne la sécurité. Avec le professeur Dumbledore et toi à nos côtés, les enfants ne courent aucun danger, j'en suis persuadé.

Puis il se tourna vers le bâtiment circulaire en pierre blanche, dont la grande porte en chêne était sculptée en bas-relief.

– Je ne peux pas croire que nous avons construit ce pensionnat il y a déjà vingt ans, dit Ted. Je me souviens comme si c'était hier du terrain vague couvert de blocs de pierre blanche qui se tenait ici, lorsque nous sommes arrivés... La première année, nous n'étions que trois pensionnaires, et regardez, les voilà vingt ! C'est incroyable, tout simplement incroyable...

Eleanor regarda son premier pensionnaire avec émotion. Leur rencontre était ce qui avait décidé Eleanor à construire ce pensionnat. Chacun avait bouleversé la vie de l'autre, et de ce fait, tous les deux étaient liés à jamais.

– Hé, doucement, Dora ! s'exclama Ted en sortant de sa rêverie.

Dans ses bras, Nymphadora se tortillait vigoureusement pour s'échapper des bras de son père.

– Papa, je veux aller jouer !

– Oui, Dora chérie, bien sûr... Mais avant, tu dis bonjour à Eleanor !

Nymphadora se résigna à se tenir tranquille quelques secondes. Elle tourna vers Eleanor Wimbley son visage pâle en forme de cœur, et leva sur elle ses yeux sombres et brillants. Immédiatement, ses cheveux changèrent de couleur pour un rose très doux.

– Bonjour 'Leonor ! dit-elle d'une voix fluette.

– Bonjour, Nymphadora, dit Eleanor en se penchant sur elle. Tu as encore grandi depuis la dernière fois !

Nymphadora se tourna à nouveau vers son père.

– Je peux aller jouer ?

Ted rit de bon cœur et la posa à terre.

– Fais attention à toi, Nymphadora... Ne te blesse pas, murmura tout de même Andromeda, qui n'avait pas du tout l'air aussi rassuré que son mari.

Sans l'écouter, la petite fille descendit du perron de pierre blanche où Eleanor et Dumbledore se tenaient depuis le début des festivités, courut vers les autres enfants qui jouaient autour de l'immense sapin de Noël et se mêla à eux sans hésiter.

– Nymphadora a l'air débordante d'énergie, sourit Eleanor.

– Je ne vous le fais pas dire... Avec elle, chaque jour est une nouvelle aventure !

À côté de Ted, Andromeda tendait le cou pour garder Nymphadora dans son champ de vision.

– Ne t'en fais pas, je vais la surveiller, lui dit Ted.

Et il s'éloigna pour se rapprocher du groupe d'enfants. Sur le perron de pierre blanche, Dumbledore avait été accosté par des parents moldus qui souhaitaient avoir des informations sur Poudlard. Eleanor, elle, en profita pour demander à Andromeda comment elle se portait.

– Élever un enfant est plus difficile que je ne le pensais, lui confia Andromeda. Je m'inquiète en permanence... Et puis, mon éducation stricte me poursuit. Parfois, je me surprends à lui répéter ce qu'on m'a appris lorsque j'étais petite... Oh, pas toutes ces horreurs à propos de la pureté du sang, bien sûr, mais le reste,

le fait de devoir être douce, calme, docile... Je m'en veux, et en même temps, je n'arrive pas à m'en défaire.

Eleanor désigna Nymphadora, qui s'était déjà parfaitement intégrée aux pensionnaires, et Ted, qui l'admirait de loin, un grand sourire vissé sur les lèvres.

– Elle semble très débrouillarde, commenta Eleanor. Je n'ai pas l'impression que vous la brimiez pour quoique ce soit. Ne soyez pas trop dure avec vous-même, Andromeda. Regardez comme ils ont l'air heureux, tous les deux... Vous pouvez être fière de ce bonheur-là, car il existe en grande partie grâce à vous.

Andromeda lui adressa un sourire reconnaissant.

– C'est ce que me dit Ted en permanence... Et je suis incroyablement heureuse, moi aussi. Tellement heureuse que j'ai du mal à croire que cette félicité puisse durer.

Eleanor posa sur son épaule une main rassurante.

– Cela, nous ne pouvons pas le prédire. L'instant présent est la seule chose que nous possédons vraiment, alors tâchons d'en profiter, proposa Eleanor.

Andromeda acquiesça en souriant, un peu plus détendue.

– Il n'y a pas que Nymphadora qui me tracasse, ce soir... Si vous voyez ce que je veux dire.

Eleanor devina immédiatement qu'Andromeda parlait de Narcissa, et de l'invitation qu'Eleanor avait glissé dans sa poche quelques mois plus tôt. Évidemment, elles n'avaient reçu aucune réponse de sa part...

– Elle me manque, soupira Andromeda. Et ma mère me manque aussi. Parfois, j'aimerais qu'elles soient là, toutes les deux, pour m'aider, me rassurer... Est-ce que vous l'avez vue ? demanda Andromeda.

– Non, je ne l'ai pas vue.

– Et... Pensez-vous qu'elle viendra ce soir ?

– Je l'espère, Andromeda, je l'espère...

\*\*\*

À ce moment-là, Narcissa ne se trouvait qu'à quelques centaines de mètres, au-delà de la muraille de Tentagriffes. Elle était assise dans une voiture sans conducteur, coincée sur la banquette arrière, écrasée contre la portière par le corps massif de Piscus Crabbe, qui masquait son amie Daisy à sa vue.

Au fur et à mesure que leur voiture s'enfonçait dans la forêt et se rapprochait du pensionnat Wimbley, Narcissa avait l'impression que l'air se raréfiait autour d'elle. Elle maudissait Eleanor Wimbley de lui avoir remis cette invitation ; elle maudissait Vera Goyle de leur avoir offert ces dragons ; elle maudissait Piscus Crabbe, Rodolphus Lestrangle et Abraxas Malefoy d'avoir ainsi comploté contre elle. À plusieurs reprises, au cours du trajet, elle avait songé à jeter son sifflet par la fenêtre, mais l'œil entièrement noir de Piscus Crabbe semblait être fixé sur elle en permanence et l'en dissuadait.

– Ah, nos amis attendent votre signal, dit Piscus Crabbe en désignant la forêt noire et épaisse qui les empêchait de voir à plus de trois mètres.

Et en effet, en regardant attentivement, Narcissa vit plusieurs silhouettes obscures se mouvoir dans les buissons. Elle aperçut même l'éclat argenté d'un masque de Mangemort. Elle essaya de ne pas penser à Lucius, qui devait être, lui aussi, tapi quelque part autour du pensionnat, en train de se préparer à commettre un horrible assassinat.

Et soudain, elles aperçurent, au-dessus de la cime des arbres, le mur de Tentagriffes qui marquait l'entrée du pensionnat Wimbley. Aussitôt, la voiture s'arrêta.

– Je vous abandonne ici, dit brusquement Piscus Crabbe, il doit y avoir des Aurors à l'entrée. Allez-y, et dès que vous serez à l'intérieur, sifflez vos deux bestioles. Si tout se passe comme prévu, elles rappliqueront et feront exploser ce satané Sortilège de Protection... Ensuite, nous n'aurons plus besoin de vous. Les Mangemorts feront le reste.

– Mais, quand nous aurons fait *ça*... Comment allons-nous sortir de là ? demanda Narcissa d'une voix tremblante.

– Ça, ce n'est pas mon problème, répondit Piscus Crabbe en la poussant au-dehors pour sortir.

Il sortit, puis força Narcissa à remonter dans la voiture.

– Allez, en avant ! Et ne vous avisez pas de vous enfuir, je vous garde à l'œil !

La voiture redémarra, et Piscus Crabbe disparut dans l'ombre. Immédiatement, Daisy et Narcissa se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, terrorisées.

– Oh, Cissy !

– Comment va-t-on faire ?

La voiture emporta les deux amies, serrées l'une contre l'autre, jusqu'au mur de Tentagriffes qui entourait la clairière du pensionnat Wimbley. Un homme et une femme se trouvaient juste devant, baguettes brandies ; à l'approche de la voiture, l'homme fit un geste de la main, et les phares cessèrent de les éblouir. Ils marchèrent vers la voiture, et à leur approche, les fenêtres de la voiture s'ouvrirent.

– Sortez du véhicule, ordonna la femme d'une voix tendue. Et présentez votre invitation.

Narcissa et Daisy sortirent docilement, et Narcissa sortit de sa poche le parchemin chiffonné qu'Eleanor Wimbley avait fourré dans sa poche, le jour où elle lui avait rendu visite avec Lucius. Maintenant, elle regrettait amèrement de l'avoir accompagné. Au moment où elle tendait le parchemin à l'Auror, le mur de Tentagriffes qui se trouvait derrière eux s'entrouvrit légèrement, plus étroitement que lors de la première visite de Narcissa. La jeune Auror, une femme aux traits asiatiques, passa le long des vêtements de Daisy un Capteur de Dissimulation, qui ne se déclencha pas. Alors que la jeune femme s'approchait d'elle, Narcissa sentit un picotement dans la nuque qui lui donnait l'impression extrêmement désagréable d'être observée.

Elle se retourna brusquement vers la forêt, derrière elle, mais n'y vit que des feuilles mouvantes et de l'obscurité.

– Qu'y a-t-il ? demanda l'homme en regardant dans la même direction.

Narcissa secoua la tête.

– Non... Je croyais avoir entendu... Non, ce n'est rien.

L'Auror lui sourit avec amabilité.

– Tout le monde est un peu à cran en ce moment... Mais rassurez-vous, vous ne risquez rien. Après tout, si Vous-Savez-  
Qui était vraiment aussi puissant qu'on le dit, il aurait tenté quelque chose pendant la Fête Nationale des Sorciers, non ?  
Moi, je suis persuadé qu'il a renoncé, ou qu'il est mort.

Quelque part derrière elle, dans l'obscurité de la forêt, Narcissa crut entendre un ricanement.

– Fenwick, ne dis pas ça, le rabroua sa jeune collègue. Tu n'en sais rien.

– Tout ce que je sais, c'est que nous sommes le soir du 24 décembre, et qu'au lieu de fêter Noël avec mes enfants, je suis en train d'attraper une pneumonie au milieu de la forêt, grogna le dénommé Fenwick. Et d'ailleurs, je ne vais pas tarder à aller faire une petite pause au chaud, je commence à en avoir assez.

La jeune femme haussa les épaules, visiblement exaspérée.

– Ne faites pas attention, mesdames, dit-elle. Plus que jamais, la prudence est de mise... Je vous laisse rejoindre les autres invités. Amusez-vous bien.

Narcissa et Daisy la remercièrent d'une toute petite voix, et s'approchèrent du mur de Tentagriffes.

– Il ne s'ouvre plus complètement, les informa l'Auror. Vous aurez juste assez d'espace pour vous faufiler. Quant au Sortilège de Protection, comme les Tentagriffes, il détectera votre identité et votre invitation : vous le traverserez sans peine.

Les épines emmêlées devant elles se dénouèrent, et s'écartèrent sur quelques mètres, leur laissant à peine la place pour se faufiler.

– Allez-y, les encouragea l'Auror.

Et elles s'enfoncèrent au milieu des épines grosses comme des lames de couteaux qui leur frôlaient les joues. Daisy ouvrait la marche, et Narcissa lui serrait le poignet aussi fort qu'elle le pouvait ; au fur et à mesure qu'elles avançaient, les épines se refermaient derrière elles, si bien qu'elles avaient l'impression oppressante de se trouver au milieu d'un océan de griffes végétales. Au bout de quelques mètres, elles parvinrent à l'écran bleu et scintillant qui signait la présence du Sortilège de Protection. Daisy tendit la main vers la paroi, un peu craintive, et Narcissa serra son invitation dans son poing ; la main de Daisy traversa la paroi avec un léger frémissement, sans effort. Il en fut de même pour le reste de son corps, puis Narcissa l'imita, et eut l'impression de traverser un nuage de vapeur chaude en passant de l'autre côté du Sortilège de Protection.

– Ça y est, on est entrées, murmura Narcissa. Oh, on n'aurait jamais dû accepter de faire ça... On aurait dû s'échapper de la voiture...

– Avec Piscus Crabbe à nos trousses ? Cissy, on n'avait pas le choix... Mais ne t'en fais pas, on va trouver une solution... Un instant, nous y sommes presque...

Narcissa vit de la lumière filtrer à travers les Tentagriffes, et les deux amies débouchèrent dans la clairière du pensionnat Wimbley, illuminée par la douce lumière bleue diffusée par le dôme du Sortilège de Protection et par les guirlandes lumineuses qui montaient à l'assaut de l'immense sapin de Noël. Personne ne vit Daisy et Narcissa, car elles étaient juste derrière un arbre couleur rouille, et son ombre les cachait à la vue des autres invités. De plus, ces derniers ne regardaient absolument pas dans leur direction, car ils étaient tous captivés par le spectacle que leur donnaient les enfants. Visiblement, Eleanor Wimbley leur avait donné quartier libre pour choisir leurs déguisements, et ils s'en étaient donné à cœur joie. Certains enfants étaient ainsi déguisés en sorciers – en joueurs de Quidditch ou en Aurors – et d'autres en Moldus – en joueuse de foot, en présentateur télé,

en danseur ou en spationaute. D'autres n'étaient pas déguisés du tout. Ils venaient d'achever un numéro de mimes sous un tonnerre d'applaudissements, et entamaient un adorable numéro d'acrobaties.

Une fierté indicible était lisible sur leurs visages, tout comme sur ceux des parents qui les acclamaient. En les observant, Narcissa fut envahie par un mélange de dégoût et d'envie – un mélange très désagréable. Elle tripota nerveusement le sifflet vert autour de son cou, et pensa aux deux dragons qui devaient être en train de se reposer près des falaises irlandaises. Elle se souvint de la puissance des deux créatures, des gerbes de terre que ceux-ci soulevaient au moindre mouvement, des pics écaillés qui hérissaient chacun de leurs membres. Même s'ils ne voudraient aucun mal à ceux qui étaient présents, ils feraient probablement de nombreux blessés, c'était inévitable. Mais surtout, que ce soit par les flammes qu'ils crachaient ou avec leurs griffes tranchantes, ils réduiraient en miettes le Sortilège de Protection. Et tous les Mangemorts étaient de l'autre côté de la haie, prêts à bondir dès que Narcissa leur en donnerait l'occasion. Et dire qu'il leur suffirait de souffler dans le sifflet pour livrer le pensionnat à une armée d'assassins... Avoir ce pouvoir-là lui procurait une sensation étrange. Effrayante, certes, mais également grisante.

– Cissy... Tu as vu qui est là ? dit Daisy d'une voix blanche.

Elle montrait à Narcissa la foule des spectateurs, qui poussaient des exclamations réjouies devant le numéro des enfants. Narcissa aperçut un petit groupe d'adolescents, un peu à l'écart, en train de rire.

– Sirius, dit Narcissa, catastrophée.

Elle s'adossa à l'arbre, le cœur battant à tout rompre.

– Il ne faut pas surtout pas qu'il me voie !

Mais Daisy secoua la tête.

– Je ne parlais pas de Sirius, murmura-t-elle d'une voix de plus en plus étranglée. Regarde, vers la grosse tente violette un peu bancaire...

Narcissa risqua un regard dans la direction que lui indiquait Daisy, et elle crut défaillir.

Andromeda.

Andromeda, sa sœur, sa grande sœur chérie, sa maudite sœur qui l'avait si cruellement abandonnée, était là, à quelques mètres d'elle, rayonnante de beauté et de bonheur, applaudissant à tout rompre les enfants qui se donnaient en spectacle devant elle.

L'homme blond qui se tenait à côté d'elle ne pouvait être que son mari. Narcissa ne l'avait jamais vu, mais chaque sourire qu'ils s'échangeaient était la preuve irréfutable qu'ils s'aimaient d'un amour simple et serein, confiant et inaltérable. Ils s'embrassaient, s'effleuraient, se parlaient avec des gestes doux et tendres.

Mais Narcissa ne prêtait aucune attention à tous ces échanges écœurants. Car en réalité, elle n'avait d'yeux que pour la ravissante petite fille aux cheveux roses qui était perchée sur les épaules de Ted.

Nymphadora.

Ce qui avait été jadis le prénom de la poupée de chiffon qu'Andromeda lui avait offerte était désormais le prénom de son enfant, un enfant qui avait été fait loin d'elle, à son insu. C'était comme si Andromeda avait volée cette petite fille à Narcissa, comme si, par cette naissance, Andromeda avait égoïstement repris tout ce qu'elle avait donné à Narcissa, depuis le début.

Et chaque mouvement que la petite fille amorçait lui enfonçait un coup de poing dans l'estomac. Ce visage en forme de cœur, ces yeux sombres et brillants, ces longs cils adorables, ces cheveux colorés, ces petites mains qui se frappaient avec maladresse pour applaudir, ces cuisses potelées serrées autour du cou de son père. *Il paraît qu'elle est affreuse*, avait dit Bellatrix. Narcissa aurait aimé qu'elle le soit, mais en réalité, elle n'avait jamais vu d'aussi bel enfant.

Ainsi donc, Andromeda, qui avait décidé d'être égoïste, de renier son propre nom, ainsi que tout son passé, avait obtenu avec une rapidité fulgurante tout ce dont Narcissa avait rêvé, et

que le ciel refusait jusqu'ici de lui accorder. Et elle qui avait fait tous les choix raisonnables, qui s'était toujours tenue éloignée des innombrables personnes et activités que leur père leur avait défendues, elle qui n'avait jamais désobéi, n'avait récolté que la tristesse qui montait de son ventre vide et stérile. À quoi bon, alors ? À quoi bon fournir tous ces efforts, à quoi bon sourire poliment et se montrer docile, à quoi bon contenir la colère qui bouillonnait en elle si elle ne récoltait que de la solitude et de la jalousie ?

À ses yeux, elle avait toujours bien agi. Elle n'avait jamais douté de la légitimité de ses actes, elle avait toujours été persuadée d'accomplir son devoir, de faire ce pour quoi elle était née, tout cela lui semblait juste, et jusqu'ici, elle avait gardé l'espoir d'en être un jour récompensée. Mais l'existence de Nymphadora venait de lui démontrer que tous ses efforts étaient vains, que la prétendue justice du monde n'était qu'une vaste supercherie.

À cet instant, derrière le tronc énorme de l'arbre couleur rouille, dans le cœur de Narcissa, quelque chose se brisa, silencieusement et définitivement : la conviction que les bonnes actions étaient récompensées, et les fautes sévèrement punies.

Narcissa serra son sifflet au creux de son poing, trop en colère pour remarquer qu'Andromeda se retournait de temps à autre pour surveiller les nouveaux arrivants, sans imaginer une seule seconde que c'était elle qui était attendue.

Son champ de vision tressauta ; et c'est alors qu'elle remarqua que Daisy lui secouait l'épaule depuis plusieurs secondes.

– Cissy, ne restons pas ici, gémit Daisy.

Narcissa, agrippée à l'écorce striée de l'arbre qui les camouflait à la vue de tous, n'arrivait pas à détacher son regard d'Andromeda et de sa famille, et Daisy dut la forcer à se retourner.

– Hé, regarde-moi... Oh là là, je n'aurais pas dû te dire ça... Cissy, écoute-moi...

Les yeux dans le vague, Narcissa comprit alors pourquoi Bellatrix était si difficile à raisonner lorsqu'elle était en colère. Assourdie par sa propre souffrance, elle était incapable d'entendre les supplications de Daisy. Elle ne ressentait rien, si ce n'était l'envie furieuse de détruire tout le bonheur insupportable qui s'étalait sous ses yeux.

– On le fait, dit-elle.

Puis elle porta la main à son sifflet et l'approcha de ses lèvres.

\*\*\*

Au milieu de la clairière, Eleanor Wimbley avait les yeux rivés sur la scène et sur les enfants qui s'y trouvaient.

Ils arrivaient à la conclusion du spectacle. Pendant près d'une heure, les enfants s'étaient relayés pour mettre en scène une histoire qu'ils avaient écrite eux-mêmes au cours des dernières semaines, aidés par Reginia : celle d'un petit groupe d'enfants à la recherche d'un fabuleux trésor.

Assise dans un coin de la scène, avec la plus grande application, une petite fille lisait son texte d'une voix fluette :

– Au prix d'un long chemin semé d'embûches, nos aventuriers ont enfin trouvé la Grotte au Trésor. Mais là-dedans, il n'y a aucune pièce d'or, aucune pierre précieuse, seulement un vieux bout de parchemin miteux...

Sur la scène, deux petits garçons et deux petites filles regardaient autour d'eux en mimant le désarroi, sans pouvoir masquer leur excitation et leur amusement. Autour d'eux, le décor bancal était constitué de carton et d'aluminium scintillant. L'une des deux petites filles pointa du doigt le morceau de parchemin, posé sur une petite table au centre de la scène. Elle s'en approcha, un sourire malicieux sur les lèvres :

– Quel est ce trésor à la noix ?

Elle tendit la main vers la petite table et déplia le parchemin.

– *Ce que tu possèdes déjà est plus précieux que ce que tu recherches depuis si longtemps*, lut la petite fille d'une voix claire.

Eleanor chercha du regard les parents de la petite fille dans le public, et les aperçut au premier rang, les yeux brillants. Lorsqu'Eleanor leur avait rendu visite pour la première fois, leur fille avait quasiment perdu l'usage de la parole, terrorisée par les phénomènes magiques qui se produisaient autour d'elle chaque fois qu'elle ouvrait la bouche. Après plusieurs années éprouvantes passées au pensionnat, elle parvenait enfin à se maîtriser – et s'en donnait à cœur joie.

– Ça veut dire qu'il n'y a pas de trésor ? demanda le petit garçon qui se trouvait à côté d'elle.

– Mais si, gros bêta ! dit-elle. Regarde-nous !

L'autre petite fille présente sur scène pris le relais :

– Nous sommes quatre, et ensemble nous avons marché sur des jolies routes...

– Nous avons découvert des endroits inconnus, poursuivit l'autre garçon.

– Nous avons chanté ensemble au coin du feu...

– Nous sommes devenus de grands amis...

– ...et avons vécu des aventures extraordinaires !

– Alors, c'était peut-être ça, le trésor que nous recherchions ?

Les quatre enfants se regardèrent avec un sourire béat, et le public applaudit à tout rompre.

– Vous pensez qu'un jour, nous ferons l'objet d'un pest... d'un spectacle ?

Le garçon qui prononçait la réplique finale ne put s'empêcher de rire en la prononçant :

– Oui, hihi, j'en suis certain ! Et j'espère bien qu'il sera joué au pensionnat Wimbley !

Le public applaudit à nouveau, aux anges. Tous les autres enfants, qui avaient été habilement intégrés au spectacle par des

numéros d'acrobaties ou de devinettes, montèrent sur scène pour saluer le public, et les acclamations redoublèrent d'intensité.

Eleanor prit un instant pour observer toutes les mines réjouies qui se pressaient autour d'elle, et accueillit avec bonheur les sourires émus que lui adressaient Ted, Adam et Alastor. Non loin d'elle, son frère Erik regardait la scène à travers son appareil photo, parfaitement calme. Il n'avait fait aucune crise de colère depuis des années.

Eleanor se tourna vers la scène, et, face à la fierté indicible qui se lisait sur le visage des enfants, elle poussa un long soupir de contentement.

Tous les jours, tous les ans, éprouver cela.

\*\*\*

– On le fait, dit Narcissa en approchant le sifflet de ses lèvres. Plus vive que l'éclair, Daisy lui retint le poignet.

– Cissy ! Non !

Narcissa essaya de se dégager, mais Daisy raffermi sa prise.

– Ne fais pas ça !

Narcissa la repoussa violemment, mais Daisy s'agrippait à elle de toutes ses forces.

– Lâche-moi !

Elle donna un coup de pied dans le genou de Daisy, qui faiblit légèrement. Puis elle lui donna une gifle monumentale, et parvint à se dégager. Elle recula rapidement, mais, dans la précipitation, trébucha sur une pierre et, soudain déséquilibrée, elle tomba en arrière. Sa tête heurta une racine de l'arbre couleur de rouille, une douleur soudaine lui barra le front, et sa vue se brouilla. Elle sentit Daisy se jeter sur elle, et s'arc-bouter sur sa main pour lui arracher le sifflet. Comme Narcissa refusait de lâcher prise, Daisy saisit sa baguette et la pointa sur la main de Narcissa. Il y eut une étincelle, et Narcissa ressentit une vive

brûlure dans les doigts ; ceux-ci s'ouvrirent malgré elle, et elle sentit le sifflet lui échapper.

– Un problème, mesdames ?

Affolée, Daisy jeta discrètement le sifflet de Narcissa et le sien au loin, à plusieurs mètres d'elles, et se retourna. Narcissa, elle aussi, un peu sonnée, se redressa en se tenant le front, et en serrant contre elle sa main endolorie.

Eleanor Wimbley se tenait devant elles, l'air sincèrement préoccupé. Avec ses nattes noires tressées d'argent, ses boucles d'oreille brillantes et sa superbe tenue, elle était encore plus envoûtante que le jour où Narcissa l'avait rencontrée.

– Oh, Narcissa, vous voilà... Et vous devez être Daisy, n'est-ce pas ?

Comme Daisy et Narcissa gardaient le silence, Eleanor s'approcha d'elles et aida Daisy à se relever. Celle-ci avait la joue rougie par la gifle qu'elle avait reçue, et sa lèvre inférieure tremblait ; elle grimaça en s'appuyant sur la jambe que Narcissa avait frappée. Lorsque Daisy fut debout, Eleanor s'agenouilla auprès de Narcissa.

– Narcissa, vous vous sentez bien ? demanda Eleanor. Que s'est-il passé ? Vous avez peut-être fait un malaise ?

À nouveau, Daisy et Narcissa restèrent muettes.

– Vous pouvez vous lever ? demanda Eleanor à Narcissa.

Narcissa leva sur elle des yeux hagards ; et cette fois-ci, elle hocha faiblement la tête.

– Aidez-moi donc, ordonna Eleanor à Daisy.

Un peu décontenancée, Daisy se baissa à son tour ; Eleanor passa un bras derrière le dos de Narcissa

– Allez-y, dit-elle d'une voix rassurante, appuyez-vous sur moi. Poussez sur vos jambes...

Encore tremblante d'émotion, Narcissa se laissa faire et se releva, un peu chancelante.

– Et voilà, dit finalement Eleanor Wimbley, lorsque Narcissa fut de retour à la verticale.

Daisy la regardait comme si elle était une bombe sur le point d'exploser, et continuait de lui tenir fermement le bras. Narcissa sentit le parfum poivré d'Eleanor Wimbley lui emplir les narines. Sans savoir pourquoi, elle pensa à sa mère et des larmes lui montèrent aux yeux.

– Allons vers le pensionnat, dit Eleanor en passant un bras autour de ses épaules. Je vais vous donner une boisson chaude et une couverture.

– D... D'accord, balbutia Narcissa.

Elle vit Daisy jeter un coup d'œil derrière son épaule, et devenir encore plus pâle qu'elle ne l'était déjà.

– Oh non, gémit-elle.

Eleanor et Narcissa se retournèrent également.

– Qu'y a-t-il ? demanda Eleanor.

À quelques mètres d'elles, un gros oiseau aux pattes minuscules, coiffé d'une unique plume verte qui formait une houppette, se tenait juste à côté des deux sifflets jetés au loin, et les regardait avec curiosité.

– Qu'y a-t-il, Narcissa ? répéta Eleanor Wimbley.

L'oiseau picora dans le sol, et prit le sifflet violet dans son bec. Un petit enfant apparut à sa suite en trotinant, et ramassa par terre le sifflet vert.

Daisy fit un geste dans leur direction ; Narcissa, elle, était complètement tétanisée.

– Qu'est-ce que...

L'oiseau et l'enfant sifflèrent au même instant ; et tous deux lâchèrent aussitôt leur sifflet, tant le bruit qu'ils venaient de produire était assourdissant. Toujours cachée derrière l'arbre de couleur rouille, Narcissa ne voyait pas le reste des invités, mais au silence pesant qui venait de s'abattre sur la clairière, elle devina que les deux sifflements atroces avaient interrompu les festivités, et que tous les regards étaient tournés vers l'oiseau effrayé et vers l'enfant qui venait de se mettre à pleurer.

Malgré le fait que tous deux aient lâché les sifflets, les deux sifflements stridents ne s'arrêtaient pas. Et ainsi, ils se répercutèrent contre les arbres de la clairière, montèrent dans le ciel et résonnèrent sous la voûte nuageuse, faisant frissonner l'air sur des centaines de kilomètres, jusque sur la côte irlandaise, vers les oreilles aiguës de Balaur et de Ramia.

\*\*\*

Vera Goyle se trouvait justement sur cette côte irlandaise hostile, à la recherche des deux dragons. Dans la nuit noire, au sommet des falaises prises d'assaut par le vent, elle longeait la côte sur sa moto volante, dont les phares peinaient à percer les rideaux de pluie qui tombaient autour d'elle.

– Ramia ! Balaur ! hurlait-elle à pleins poumons depuis plus d'une demi-heure.

Mais pour l'instant, seuls le mugissement du vent et le crépitement de la pluie lui avaient répondu.

Vera n'avait qu'une seule idée en tête : retrouver les deux dragons, et les empêcher par tous les moyens possibles de se rendre au pensionnat Wimbley.

Elle était arrivée au manoir des Malefoy une heure après le départ de Daisy et Narcissa ; là, alors qu'elle n'avait pas encore franchi le seuil de la porte d'entrée, une des Chuchouris qu'elle avait laissées dans le manoir était venue à sa rencontre et lui avait répété à l'oreille l'odieuse machination d'Abraxas Malefoy. Affolée, Vera était partie sans demander son reste, sans que personne ne s'aperçoive de son passage, et s'était immédiatement envolée vers la côte irlandaise, où elle espérait trouver les dragons avant qu'il ne soit trop tard.

Si seulement elle avait décidé d'arriver en même temps que Daisy, pesta-t-elle contre elle-même. Elle, au moins, aurait pu s'opposer à Piscus Crabbe, Abraxas Malefoy et Rodolphus LeStrange...

Une grosse masse écaillée passa devant elle et interrompit le cours de ses pensées. Elle se déporta sur le côté, stabilisa sa moto dans le vent, et malgré l'obscurité, elle parvint à distinguer une silhouette de dragon qui volait à côté d'elle. La silhouette en question produisit un rugissement retentissant et affectueux, et presque aussitôt, Vera sentit la présence d'un deuxième dragon s'approcher d'elle par en-dessous. Elle vola ainsi pendant quelques secondes, pour être bien certaine qu'il s'agissait de Balaur et de Ramia, puis se rabattit près des falaises afin de trouver une grotte où les enfermer.

Près de la roche, elle peinait à différencier les grottes des simples anfractuosités. Des vagues puissantes léchaient la falaise, et les embruns montaient parfois jusqu'à elle, l'aveuglant pendant quelques secondes. Elle se parlait à elle-même pour garder de l'assurance :

– Nom de nom... Vite, il *faut* que je trouve... Non, celle-là est trop étroite... Celle-ci, trop proche de la surface, mes petits risqueraient de se noyer avec la marée...

*Tu pourrais les tuer, ce serait plus rapide*, lui souffla une petite voix dans sa tête. Vera chassa cette idée immédiatement : tuer un de ces dragons, qu'elle avait nourris et élevés, lui était aussi inconcevable que de tuer un de ses enfants, ou bien sa filleule Narcissa – ce qui revenait au même.

Vera trouva enfin la grotte idéale, et fit des grands gestes aux dragons pour les y faire entrer. Docilement, tout en l'interrogeant du regard, les deux Rocheux Irlandais entrèrent dans la grotte, en s'agrippant à la falaise luisante avec leurs griffes.

Voilà qui est fait, pensa Vera ; il n'y avait plus qu'à les enfermer à l'intérieur. Elle recula légèrement, et pointa sa baguette vers le bas de la falaise. Elle se concentra intensément, ce qui était particulièrement difficile en raison de la pluie qui dégouttait de son capuchon, du filet de sueur froide qui coulait dans son dos et de ses mèches de cheveux cuivrés collés sur son front, juste au-dessus de ses yeux.

– *Wingardium Leviosa*, dit-elle en essayant d'empêcher ses dents de s'entrechoquer.

Un bloc de pierre de la taille d'un *Magicobus* s'éleva lentement hors de la mer, ruisselant d'eau sombre et salée, produisant de violents remous autour de lui. Vera le fixait, les yeux brûlants de concentration, tout en essayant d'empêcher ses pensées de dériver vers la première fois où elle avait prononcé ces mots, en cours de sortilèges, à côté de sa tendre amie d'enfance, Druella Rosier.

Comme chaque fois que lui venait à l'esprit le souvenir de ce visage souriant qui avait bercé toute sa jeunesse et qui l'avait accompagnée absolument partout jusqu'à leurs mariages respectifs, sa concentration flancha comme une branche d'arbre trop fine. Le sortilège se rompit et le bloc de pierre retomba dans l'eau en soulevant une colonne d'eau d'une taille impressionnante.

En opposant toutes ses forces à la panique qui l'envahissait, Vera parvint à rassembler à nouveau ses esprits, et tendit son bras vers l'eau menaçante avec encore davantage de détermination :

– *Wingardium Leviosa* ! dit-elle un peu plus fort que la première fois.

Le bloc de pierre roula sur lui-même, comme s'il refusait de renouveler l'effort de s'élever dans les airs ; puis il finit par léviter à nouveau. Vera leva lentement le bras, avec l'impression de devoir soutenir tout le poids du bloc de pierre. Son épaule était douloureusement contracturée, mais Vera ne le réalisait qu'à moitié. Le bloc de pierre se positionna devant l'entrée de la grotte, et se déplaça vers l'intérieur pour trouver un appui stable.

À l'intérieur de la grotte obscure, Vera ne voyait plus que les yeux lumineux des deux dragons qui l'observaient avec curiosité, sans méfiance.

Les dragons étaient sur le point de disparaître derrière le bloc de pierre quand Vera perçut un bruit aigu dans le lointain, parfaitement reconnaissable. L'air vibra, d'abord

imperceptiblement, puis très nettement, et en reconnaissant le son des deux sifflets que Vera avait confié à Daisy et à Narcissa, elle sentit son estomac se contracter avec violence. Catastrophée, elle entendit des raclements de roche qui lui signalaient que ses deux dragons remuaient pour tendre l'oreille à l'intérieur de la grotte. Elle vit leurs yeux verts et violets s'écarquiller, puis elle sentit la force des dragons s'opposer au mouvement qu'elle souhaitait imposer au bloc de pierre.

Un véritable bras de fer commença, où Vera essayait de caler le bloc de pierre pour empêcher les dragons de sortir, et où les dragons s'y opposaient de toutes leurs forces. Vera tint bon, jusqu'à ce qu'une vague plus grosse que les autres s'éclate sur la falaise et l'asperge d'eau gelée ; elle relâcha son attention une fraction de seconde, et les deux dragons en profitèrent pour faire basculer le bloc de pierre, qui tomba au bas de la falaise et se brisa en plusieurs morceaux.

Avec agilité, les dragons s'extirpèrent de la grotte, et la regardèrent avec un air d'incompréhension totale.

– Non, restez ici, supplia Vera en désignant la grotte. Restez ici, s'il vous plaît...

Mais les deux énormes créatures avaient été admirablement dressées pour répondre à l'appel de leurs maîtresses, quoiqu'il arrive. À regret, ils se détournèrent donc de Vera ; ils déployèrent leurs immenses ailes, et d'une impulsion puissante sur leurs pattes arrière, ils se décollèrent de la falaise et remontèrent vers le sommet.

– Oh non, gémit Vera. Non, non...

Puis, pantelante, lessivée, frigorifiée et impuissante, elle dut se contenter de les regarder s'envoler à tire d'aile vers l'horizon, droit vers le pensionnat Wimbley.

★★★

Au pensionnat Wimbley, depuis les deux coups de sifflet, personne n'avait bougé d'un millimètre. Seule Eleanor Wimbley, cachée derrière l'arbre de couleur rouille, se tournait alternativement vers Narcissa et Daisy, l'air de plus en plus inquiet.

– Que se passe-t-il ? Qu'avez-vous fait ? demanda-t-elle pour la cinquième fois, toujours sans obtenir de réponse.

Daisy scrutait le ciel avec inquiétude, tandis que Narcissa avait fermé les yeux, atterrée.

– Répondez, ordonna Eleanor Wimbley d'une voix sourde en secouant le bras de Narcissa. Répondez, enfin !

Et, alors que les deux sifflements stridents venaient de s'évanouir dans la nuit, un autre bruit devint perceptible : un grondement énorme, qui, contrairement aux sifflements, ne s'atténuait pas, mais s'amplifiait de façon menaçante, jusqu'à devenir assourdissant et à forcer certains invités à plaquer leurs mains sur leurs oreilles.

Avant que quiconque n'ait pu prendre la moindre décision, quelque chose percuta le dôme bleu du Sortilège de Protection avec une force inouïe, produisant un crépitement inquiétant. Tout le monde leva les yeux avec des exclamations horrifiées.

– Des dragons ! cria la voix aiguë de quelqu'un qui avait pu distinguer quelques écailles sur les masses obscures qui venaient de se heurter au dôme du Sortilège de Protection.

Le Sortilège avait tenu bon, mais les dragons avaient laissé deux énormes éraflures au sommet du dôme, qui se résorbaient d'elles-mêmes avec une rapidité impressionnante. Erik Wimbley, le frère d'Eleanor, poussa un cri de terreur et s'enfuit en direction du pensionnat, plaquant ses mains sur ses oreilles.

– Que tout le monde garde son calme, dit la voix puissante de Dumbledore. Respectons le protocole ! Les enfants et les Moldus, aux Portoloin, et vite !

Enfin, Narcissa sortit de sa torpeur, et saisit le bras d'Eleanor Wimbley avec force :

– Les enfants, dit-elle, le souffle court. Il faut mettre les enfants à l'abri...

Eleanor Wimbley se tourna vers elle, effarée, comme si elle avait du mal à réaliser que Narcissa l'avait trahie, et que l'acte de réconciliation qu'elle pensait faire en l'invitant allait mener à la destruction de son pensionnat.

– Je n'aurais jamais dû vous faire confiance, n'est-ce pas ?

Son regard était si froid que Narcissa ne put le soutenir. Eleanor Wimbley la laissa plantée là et s'élança vers le pensionnat à la suite de son frère, sans doute pour le mettre en sécurité.

Narcissa resta figée sur place, jusqu'à ce que les dragons percutent une nouvelle fois le dôme de protection, avec encore plus de force que la première fois. Cette fois-ci, quelques volutes bleues se détachèrent des deux impacts, et les deux dragons, au lieu de s'éloigner, plantèrent leurs griffes dans le dôme, et le lacérèrent pour le fragiliser. De temps à autre, ils s'interrompaient dans leur entreprise, et Narcissa pouvait les voir scruter la foule à travers le dôme de protection : ils les cherchaient, Daisy et elle.

Les personnes présentes dans l'enceinte du pensionnat Wimbley s'étaient, elles aussi, mises en mouvement. Sirius et ses amis rassemblèrent les jeunes enfants en un clin d'œil, et entreprirent de les guider vers les Portoloin disposés un peu partout autour du pensionnat. Ted, lui, avait fait descendre Nymphadora de ses épaules, et l'avait mise dans les bras d'Andromeda.

– Mettez-vous à l'abri, dit-il, la voix tendue.

Andromeda était terrorisée, mais elle ne protesta pas. Ils avaient envisagé cette situation, et s'étaient mis d'accord sur le fait que, si le pensionnat venait à être attaqué, Andromeda irait mettre Nymphadora à l'abri tandis que Ted resterait sur place. Dans les bras d'Andromeda, Nymphadora se débattait pour rester avec son père.

– Maman ! Maman, je veux pas partir ! Je veux rester là ! Je veux battre ! Je veux battre !

Ted l'embrassa tendrement sur le front.

– Un jour peut-être, mon ange... Mais pas aujourd'hui. Allez, à tout à l'heure...

Il prononça ces mots comme une promesse, comme si cela pouvait augmenter ses chances de survie. Andromeda et Ted s'embrassèrent tendrement, puis se détachèrent à contrecœur. Andromeda tourna résolument les talons pour suivre les Moldus qui se ruaient sur les Portoloin, en essayant de ne pas penser au fait qu'elle venait peut-être d'embrasser Ted pour la dernière fois.

Agrippés au dôme de protection, les griffes plantées dans l'épaisseur du sortilège qui protestait en grésillant, les dragons commencèrent à cracher du feu sur les failles qu'ils avaient ouverts dans le dôme, et quelques flammèches parvinrent à pénétrer à l'intérieur.

Et puis, ils eurent l'idée fâcheusement intelligente de coopérer. Balaur se détacha du dôme, et s'envola haut dans les airs, au-dessus du pensionnat Wimbley ; Ramia, quant à elle, resta sur place et continua de fragiliser le dôme.

Lorsqu'il estima qu'il se trouvait suffisamment haut, Balaur fonça en piqué vers le dôme, à une vitesse étourdissante. Ramia se dégagea au dernier moment, et Balaur percuta le dôme à l'endroit où Ramia l'avait fissuré ; et dans un éclair bleu et aveuglant, le dôme de protection fut pulvérisé, avec un bruit assourdissant qui couvrit les hurlements de terreur de ceux qui se trouvaient en-dessous.

Balaur manqua de s'écraser sur la foule, mais se redressa juste avant, et alla se poser tout près du pensionnat, en faisant écrouler par mégarde un pan de mur. Ramia, elle, se posa à une extrémité de la clairière, à l'opposé de Daisy et Narcissa.

– Abattez-les ! cria quelqu'un dans la foule.

Les Aurors encerclèrent les dragons, et les sortilèges se mirent à pleuvoir sur les deux créatures. Il était clair que les dragons ne comprenaient absolument pas pourquoi tous ces gens leur

voulaient autant de mal, alors qu'ils venaient tout simplement chercher leurs maîtresses. Dans un premier temps, ils se contentèrent de pousser des petits couinements de protestation, et de courber l'échine. Puis, Ramia reçut un sortilège dans les yeux, et, aveuglée, elle cracha une immense gerbe de flammes sur ceux qui l'attaquaient.

– *Protego* ! hurlèrent en chœur les Aurors qui l'encerclaient.

Les Aurors furent assez rapides pour se protéger des flammes, eux et les quelques sorciers qui étaient restés se battre à leurs côtés. En revanche, les flammes qui étaient passées au-dessus d'eux poursuivirent leur course et embrasèrent une partie de la pelouse, et la tente qui était la plus proche de Ramia. Les Aurors redoublèrent de violence, et Narcissa vit avec horreur des traces de sang noir apparaître sur les corps des dragons, aux endroits où ils étaient frappés par les sortilèges qui pleuvaient sur eux.

– Allons-y, dit-elle brusquement.

Elle n'avait pas vraiment de stratégie, mais elle refusait de rester les bras croisés pendant que les Aurors réduisaient leurs dragons en charpie.

– Cissy ! appela Daisy pour la retenir.

Mais Narcissa s'avança à grandes enjambées à travers la clairière. Elle ne tremblait plus du tout, et la douleur qui la lançait quelques instants plus tôt en travers de la tête semblait s'être subitement évanouie. Elle chercha furtivement Eleanor des yeux, et la vit courir à toutes jambes vers l'arrière du pensionnat, à la poursuite de son frère.

Elle n'avait parcouru que quelques mètres quand le sol trembla à nouveau. Narcissa vit des traînées obscures zébrer le ciel, puis des silhouettes masquées et encapuchonnées apparurent autour d'elle. Les Mangemorts qui savaient voler, ou transplaner, avaient profité de la disparition du dôme de protection pour pénétrer l'enceinte du pensionnat, et prendre les Aurors à revers.

Narcissa entendit un concert de *Stupéfix*, de *Confringo*, de *Reducto*, de *Bombarda* et d'*Avada Kedavra* s'élever autour

d'elle, ainsi que d'autres incantations obscures qu'elle ne connaissait pas. Des étincelles rouges, bleues, vertes jaillissaient de toutes les baguettes, et certaines la frôlaient dangereusement. Alors qu'elle s'emparait de sa baguette pour se protéger, un Mangemort de haute taille la saisit par le bras et la tira vers les bordures de la clairière, derrière les rangs des Mangemorts.

– Va-t'en ! lui cria la voix d'Evan Rosier derrière le masque. On s'occupe du reste !

– Non, protesta Narcissa. Les dragons...

– C'est trop dangereux ! insista Rosier. Narcissa, il faut que tu partes...

Comme pour illustrer ses propos, un *Confringo* lancé par un Mangemort ricocha sur le bouclier d'un Auror, et se retourna contre les attaquants ; le sortilège atteignit trois Mangemorts d'un coup, les propulsant loin dans les ténèbres, et alla s'échouer vers un des arbres couleur rouille qui bordait la clairière – celui derrière lequel Narcissa et Daisy s'étaient cachées, quelques minutes plus tôt. Le tronc de l'arbre s'embrasa, les branches qui le surplombaient prirent feu à leur tour, et certaines s'écroulèrent sur le sol dans une pluie de braises.

– Où est Daisy ? demanda Rosier.

Narcissa se tourna vers l'endroit où elle avait laissé son amie, mais n'y vit qu'un enchevêtrement de branches enflammées. Plus loin, Balaur se débattait contre les Aurors, et crachait du feu tout autour de lui, y compris vers les murs du pensionnat Wimbley, dont la charpente venait de s'embraser.

À quelques mètres de Narcissa, un homme fut stupéfixé, et tomba près de la muraille de Tentagriffes ; aussitôt, un tentacule griffu s'enroula autour de lui, lacéra sa chair avec un bruit horrible, et le traîna jusqu'à l'enchevêtrement de tentacules, où il disparut, avalé par la masse mouvante de harpons végétaux. Pendant plusieurs secondes, Narcissa garda ses yeux fixés sur l'endroit où l'homme avait disparu, comme si elle était persuadée

qu'il allait réapparaître en pleine santé – mais les Tentagriffes l'avaient définitivement avalé.

Puis Narcissa se souvint de ce qu'elle cherchait, et se remit à scruter la clairière avec anxiété. Où pouvait bien être Daisy ? Avait-elle subi le même sort tragique que le malheureux qu'elle venait de voir disparaître ?

– Là-bas, dit Evan Rosier d'une voix rauque, en désignant l'arbre qui brûlait comme une immense torche.

Narcissa plissa les yeux. Et soudain, elle vit une silhouette allongée à terre, immobile, au pied de l'arbre ; et en reconnaissant la cape orange et la chevelure cuivrée de son amie, Narcissa sentit son cœur se cogner violemment contre sa poitrine.

– Daisy !

Elle s'élança aussitôt dans sa direction, suivie de près par Rosier. Elle se trouvait à mi-chemin quand il lui saisit l'épaule et la projeta violemment à terre. Alors qu'elle s'apprêtait à protester, elle s'aperçut qu'un Auror s'était interposé entre eux et Daisy, et cacha soigneusement son visage dans l'herbe, afin de ne pas être reconnue ; et pendant que Rosier combattait l'Auror, Narcissa se mit à ramper dans l'herbe dans la direction de Daisy.

La progression n'était pas aisée, car elle devait s'arrêter souvent pour esquiver les sorts qui fusaient au-dessus de sa tête. Des explosions soulevaient des gerbes de terre autour d'elle, et des éclats de pierre lui frôlèrent le visage à de nombreuses reprises. Néanmoins, elle continua d'avancer ; elle passa à côté d'un cadavre calciné en gémissant de dégoût, puis d'une énorme coquille de crabe vidée de son contenu. Elle se brûla les mains et les bras, à cause des braises qui jonchaient le sol, à tel point que lorsqu'elle arriva près de Daisy, les manches de sa robe étaient entièrement réduites en lambeau.

– Daisy ! appela Narcissa.

Mais son amie resta immobile. Narcissa se redressa, et s'accroupit auprès d'elle, le souffle court. Daisy respirait, mais elle était inconsciente, et un filet de sang coulait le long de sa tempe.

– Daisy ! l'appela encore Narcissa en la prenant dans ses bras.

À nouveau, elle n'obtint pas de réponse. Autour d'elles, des déflagrations projetaient des jets de terre, et des tourbillons de fumée l'empêchaient de distinguer les silhouettes des Aurors de celles des Mangemorts. Daisy va mourir, pensa Narcissa. Daisy va mourir à cause de moi... Dans son esprit confus, ce qui se passait sous ses yeux se mélangeait avec tous les souvenirs qu'elles avaient partagés : les silhouettes hurlantes qui s'entretuaient dans la clairière se mêlaient aux images de toutes les fêtes d'anniversaire qu'elles avaient célébrées ensemble, sur la Colline d'Émeraude... Il lui semblait apercevoir, à travers les branches de l'arbre enflammé qui se trouvait à côté d'elles, le ciel bleu et les haies parfaitement taillées qui avaient bercé son enfance... Quelque chose explosa tout près d'elle, mais peut-être était-ce un feu d'artifice... Nous sommes nées le même jour, et nous allons également mourir le même jour, pensa Narcissa en fermant les yeux, et en serrant Daisy contre elle. Je vais mourir ici, à cause d'Abraxas Malefoy, de Piscus Crabbe, de Rodolphus Lestranger... Je vais mourir, et je ne reverrai plus jamais Lucius... Et nous n'aurons jamais d'enfant...

Prise dans ce torrent de pensées affolées, elle ne vit pas tout de suite que Balaur les avait aperçues. Il avait dû entendre sa voix, au-dessus du tumulte, lorsqu'elle avait crié le nom de Daisy ; et il s'approchait d'elles, en écrasant sur son passage les Aurors qui essayaient de le maîtriser, les immenses tentes violettes et l'estrade qui avait servi au spectacle des petits pensionnaires.

Narcissa ne le vit que lorsqu'elle sentit un souffle chaud balayer la fumée qui lui piquait les yeux ; alors seulement, elle leva la tête, et croisa le regard vert et terrorisé de son dragon.

– Balaur, murmura-t-elle.

Le dragon les entoura de ses immenses ailes, afin de les protéger contre les sortilèges et les explosions qui fusaient en tous sens, et approcha sa tête de Narcissa. Elle tendit le bras et le toucha entre ses deux naseaux, d'où sortaient quelques étincelles. Aussitôt, la peur qui envahissait Narcissa se mêla à celle du dragon, tout aussi intense.

Balaur inclina sa tête et leur présenta son cou pour les inciter à grimper dessus. Dans un regain d'espoir et d'énergie, Narcissa passa ses bras autour de Daisy, et essaya de la soulever du sol.

– Allez, Daisy, partons...

Mais Daisy resta inanimée. Narcissa pointa sa baguette sur elle, et essaya plusieurs sortilèges pour la réveiller, mais aucun de fonctionna.

– Daisy, j'ai besoin de ton aide, gémit Narcissa. Je t'en supplie, réveille-toi...

Un bruit assourdissant et une chute de pierres blanches lui signala qu'une explosion avait ravagé une partie du pensionnat Wimbley. Il fallait partir, et vite...

– *Win...gar... Wingard-dium...*

Sa voix était hachée, et sa main frigorifiée tremblait de façon incontrôlable.

– *...Leviosa...*

Daisy ne remua pas d'un pouce. Narcissa se souvint que le sortilège de Lévitacion ne fonctionnait que sur des objets, ou sur des petits animaux, et changea de stratégie.

– *Alegio*, articula-t-elle avec difficulté.

Daisy ne bougea pas, mais lorsque Narcissa la prit par les épaules pour la soulever, elle était devenue aussi légère qu'un Ballon Flotteur de chez Honeydukes. Narcissa se leva donc, et tenta de monter sur le dos de Balaur tout en portant Daisy et en maintenant son capuchon enfoncé sur sa tête pour dissimuler son visage – ce qui était loin d'être facile. Elle se débarrassa de ses chaussures, s'agrippa au cou de Balaur de sa seule main libre et escalada pieds nus l'encolure écaillée du dragon. Heureusement,

Balaur l'aidait en inclinant son cou de la bonne manière, en la soutenant avec la racine de son aile et en la protégeant des sortilèges qui risquaient de l'atteindre. Mais, comme lorsqu'elle le chevauchait dans les airs, Narcissa ressentait tout ce que le dragon ressentait, y compris les sortilèges qui pleuvaient sur son flanc, et les chaînes lancées par les Aurors qui s'enlaçaient vainement autour de ses ailes dans l'espoir de maîtriser le dragon. Plusieurs fois, surprise par une vive douleur transmise par le dragon, Narcissa glissa en s'éraflant à nouveau les jambes, et manqua de lâcher Daisy.

Alors qu'elle était presque arrivée en haut de l'encolure du dragon, et qu'il s'apprêtait à déployer ses ailes pour s'envoler, Narcissa sentit une douleur fulgurante lui transpercer la cuisse, bien plus importante que les précédentes. Elle baissa les yeux pour savoir ce qui venait de la blesser, s'attendant à voir sa jambe lacérée, mais sa cuisse était parfaitement intacte. En revanche, Balaur poussa un rugissement si puissant que Narcissa lâcha prise ; la douleur cessa immédiatement, et elle retomba lourdement sur le sol avec Daisy. Le souffle coupé par la chute, elle roula sur le côté, et aperçut ce qui faisait si mal à son dragon : un tentacule épineux s'était enroulé autour de sa patte arrière et l'attirait avec force vers la muraille de Tentagriffes.

Balaur se retourna, et cracha des flammes sur le tentacule qui lui enserrait la patte ; celui-ci prit feu, mais ne lâcha pas prise pour autant. Balaur cracha d'autres flammes sur la muraille de Tentagriffes, et celle-ci s'embrasa avec un effroyable couinement. Mais cet embrasement n'eut pas l'effet escompté, car les Tentagriffes devinrent enragées. Narcissa se dressa tant bien que mal sur ses jambes, et essaya vainement de repousser les tentacules qui s'agrippaient à Balaur ; mais à chaque fois qu'un de ses *Reducto* en détruisait un, deux autres surgissaient de la muraille pour harponner son dragon. Et au fur et à mesure que Balaur était attiré vers la muraille, d'autres Tentagriffes s'enroulaient autour de lui, comme des serpents affamés. Un

tentacule s'enroula autour de sa gueule, et l'empêcha de cracher du feu. Balaur résistait de toutes ses forces, et s'arc-boutait sur le sol pour résister aux Tentagriffes qui l'attiraient inexorablement vers la muraille, mais ses efforts étaient vains. Un sang noir et épais coulait des entailles que les épines acérées laissaient sur leur passage, partout sur le corps du dragon ; son souffle devenait rauque, et ses écailles disparaissaient progressivement sous les entrelacs de bras épineux qui le ligotaient de plus en plus étroitement.

Narcissa esquissa un mouvement vers lui, afin de trancher les Tentagriffes, mais en voyant cela, Balaur poussa un couinement de protestation affolée, la suppliant de se tenir à distance ; et Narcissa resta debout, impuissante, ignorant le tumulte du combat qui faisait rage autour d'elle, jusqu'à ce que son dragon disparaisse totalement. Elle vit l'immense œil vert la regarder une dernière fois, et les Tentagriffes l'engloutirent dans les profondeurs de la terre. Une fois que le dragon eut disparu, la muraille d'épines se remit en ordre et s'immobilisa, comme un géant repu.

Alors que Narcissa essayait de retenir ses larmes et de calmer sa respiration affolée, quelque chose d'inattendu se produisit : à l'endroit où Balaur avait disparu, une explosion formidable pulvérisa la muraille de Tentagriffes sur plusieurs mètres. Narcissa fut projetée en arrière, et atterrit à nouveau sur le dos, à côté de Daisy. Les oreilles sifflantes, Narcissa se souvint vaguement avoir lu dans le livre que Vera lui avait offert qu'un cœur de dragon produisait une gigantesque explosion lorsqu'il s'arrêtait de battre – mais elle se doutait bien que les Tentagriffes ne s'intéressaient guère à ce genre d'ouvrage. Étourdie, elle se redressa tant bien que mal, et constata que l'explosion avait ouvert une brèche majeure dans la muraille de Tentagriffes. Lorsqu'elle retrouva la possession de tous ses sens, Narcissa entendit une flopée de hurlements furieux ; et, effarée, elle vit

plusieurs Mangemorts hystériques s'engouffrer dans la brèche pour débouler dans la clairière enfumée du pensionnat Wimbley.

Narcissa reconnut les silhouettes encapuchonnées de Rodolphus et Rabastan Lestrange, qui poussaient des rugissements sauvages et brandissaient des torches enflammées. À côté d'eux, un Mangemort particulièrement stupide du nom de Wilkes pointa sa baguette vers le ciel : une étincelle verte en jaillit, fusa vers les nuages rendus orangés par les flammes qui dévoraient la clairière, et juste avant d'atteindre la voûte nuageuse, se dispersa en plusieurs étincelles qui formèrent progressivement la Marque des Ténèbres.

Wilkes poussa un petit rire aigu, avant d'être frappé par une énorme boule blanche qui le propulsa au loin.

Narcissa fit volte-face : quelques Aurors initialement dispersés avaient reformé leurs rangs, et se tenaient prêts à affronter la vague de Mangemorts qui déferlaient sur eux. Ils étaient rassemblés derrière un jeune homme blond au corps massif, que Narcissa avait déjà vu plusieurs fois en couverture du Magenmagot.

À leurs côtés, Dumbledore défendait à lui seul une part importante de la façade du pensionnat. Il était assailli par une demi-douzaine de Mangemorts féroces, mais la puissance magique qui émanait du vieil homme offrait un spectacle encore plus effrayant que ses adversaires. Sous ses pieds, le sol semblait onduler, repoussant les Mangemorts vers les Tentagriffes qui se jetaient sur eux ; des éclairs aveuglants jaillissaient de sa baguette, frappant ses cibles avec une précision implacable ; et les sortilèges lancés par les Mangemorts ricochaient devant lui sans l'atteindre, comme contre un mur de glace.

Malheureusement, Narcissa n'eut pas le loisir de s'attarder sur ce spectacle : elle et Daisy se trouvaient précisément entre les deux camps, ce qui était loin d'être la position idéale. Les Aurors et les Mangemorts ne tardèrent pas à se bombarder mutuellement de sortilèges tous plus agressifs les uns que les

autres. Prise entre deux feux, le souffle court, Narcissa serra Daisy contre elle et essaya de s'interposer entre son amie et les sorts qui fusaient de toute part. Des projections les frôlaient toutes les deux, et Narcissa devait se plaquer sur le sol pour ne pas être réduite en poussière.

Non loin d'elles se trouvait un des rares arbres encore sur pied, aux branches et aux feuilles semblables à du métal rouillé. Y voyant leur seule chance de survie, Narcissa tira Daisy vers elle, et, rampant à nouveau, se rapprocha de l'arbre en espérant s'abriter derrière le tronc massif.

Alors qu'elle venait de s'érafler le coude sur une racine de l'arbre, au-dessus de sa tête, elle entendit quelqu'un crier :

– *Bombarda !*

Il y eut une détonation, et un éclair rouge frappa de plein fouet l'arbre qui se dressait au-dessus de Narcissa. Elle regarda vers la cime de l'arbre, tétanisée, et pendant quelques secondes, rien ne bougea ; puis le feuillage frissonna, et, avec un grincement sinistre, l'arbre s'inclina vers elles, d'abord doucement, puis de plus en plus vite.

Narcissa poussa un juron qu'elle pensait banni de sa mémoire depuis bien longtemps, et voulut éloigner Daisy de l'arbre ; mais elle comprit rapidement qu'elle n'allait pas assez vite. Et de plus, elles étaient de nouveau exposées aux tirs des Mangemorts... D'ailleurs, certains pointaient déjà leurs baguettes dans leur direction, sans les voir...

Alors que Narcissa se demandait s'il était préférable de mourir écrasée sous un arbre ou pulvérisée par un sortilège d'Explosion, elle entendit un vrombissement, puis une voix agréablement familière :

– Cissy ! Daisy ! *Protego !*

La moto rose de Vera atterrit à côté d'elles avec fracas, et deux étincelles rouges ricochèrent sur la carrosserie. En un éclair, Vera descendit de sa moto et attrapa fermement le bras de Narcissa et celui de Daisy. Narcissa eut l'horrible impression d'être

comprimée dans un tuyau de métal ; puis, sous ses mains, la surface rugueuse de l'herbe givrée fut remplacée par quelque chose de lisse, de doux, et surtout de familier. Vera lui tenait toujours le bras, et Narcissa comprit que sa marraine venait de les faire transplaner. L'atmosphère autour d'elle était à nouveau respirable, agréablement parfumée. Quand les yeux de Narcissa furent habitués à la pénombre, elle réalisa qu'elle se trouvait chez elle, assise sur le perron de marbre qui marquait l'entrée de son manoir, qui ne lui avait jamais paru aussi beau.



## DEUX FRÈRES

Pendant ce temps, James, Sirius, Remus et Peter couraient dans la forêt, à en perdre haleine.

– Vite, vite, les enfants !

Le Portoloin n'était plus très loin. Ceux qui étaient les plus proches du pensionnat avaient été balayés par les énormes dragons, obligeant Sirius et ses amis à utiliser ceux que Dumbledore avait disposés un peu plus loin, en cas de problème avec les premiers. Intérieurement, Sirius adressa tous ses remerciements au directeur de Poudlard. Si celui-ci n'avait pas été aussi prévoyant, l'attaque aurait été un véritable massacre.

Encadrés par deux Aurors, ils avaient dû traverser la muraille de Tentagriffes, puis chercher le Portoloin dans la forêt, en priant pour ne pas tomber sur des Mangemorts en embuscade. Peter était absolument terrorisé et ne lâchait pas d'une semelle l'Auror qui semblait la plus vaillante de leur petite escorte. Remus n'en menait pas large non plus : il était pâle comme un linge et scrutait la forêt qui les entourait avec appréhension. Sirius devina qu'il pensait à la présence de Fenrir Greyback et à l'éventualité où ils croiseraient sa route ; il se rapprocha donc de lui et lui prit doucement le bras.

– Là ! En haut du rocher !

James venait de dénicher la vieille botte censée les amener en sécurité.

– Les enfants, venez vous mettre en cercle autour... Voilà, comme ça... Attention, prenez bien la botte tous en même temps !

Au moment de saisir la bottine, Sirius voulut regarder une dernière fois vers le pensionnat. Depuis le haut de la colline où ils se trouvaient, ils pouvaient voir au-dessus de la muraille de Tentagriffes. Sirius vit le pensionnat, donc un pan entier de mur s'était déjà écroulé. Les Aurors défendaient toujours le bâtiment, mais de temps à autre, un sortilège lancé par les Mangemorts atteignait les murs de pierre blanche, fragilisant chaque fois un peu plus la charpente du pensionnat. Dans la clairière, les Mangemorts avaient pris le dessus sur les Aurors, qui battaient en retraite vers le bâtiment. Le sapin de Noël et les arbres environnants brûlaient comme des torches immenses, les tentes violettes s'étaient écroulées sur elles-mêmes, et certains Mangemorts achevaient de les détruire en les piétinant sauvagement.

Sirius s'attarda un instant sur eux, envahi par une bouffée de haine. Qui étaient donc ces gens, pour agir de cette manière ? Comment pouvait-on être aussi cruel, pour détruire ainsi ce splendide havre de paix destiné à de jeunes enfants ? Fulminant de rage, il scruta à travers les flammes et la fumée noire les silhouettes qu'il apercevait près des tentes. La plupart des Mangemorts étaient grands, costaux... Sauf l'un d'entre eux, un peu à l'écart...

– Sirius ! Tu es prêt ?

– Oui, allons-y... Non !

Sirius se figea. Il venait de reconnaître cette silhouette de petite taille, qui achevait de piétiner la plus grande des tentes violettes.

– Allez-y sans moi, dit-il brusquement.

– Comment ? Sirius !

– J'y retourne, lança-t-il en s'éloignant. Occupez-vous des enfants !

– Sirius ! Arrête !

– Hé, toi ! Reviens ici immédiatement ! cria une des Aurors qui les avaient escortés jusqu'au Portoloin.

Mais Sirius ne les entendit pas. Et tout en courant vers le bas de la colline, puis vers les Tentagriffes, il espérait que sa vue lui avait fait défaut...

Près des restes calcinés des tentes violettes, Regulus contemplait l'incendie, presque aussi atterré que Sirius. Au loin, les Mangemorts s'en donnaient à cœur joie ; il vit même Yaxley lancer un sortilège au-dessus de la tête des Aurors et creuser ainsi un large cratère dans les murs de pierre blanche du pensionnat. Il reconnut également Bellatrix, d'abord à ses longs cheveux noirs et bouclés, mais aussi à la violence avec laquelle elle attaquait les Aurors. À plusieurs reprises, Regulus vit des éclairs verts et bruyants se décharger de sa baguette, frappant à chaque fois leur cible de plein fouet, avant que celle-ci ne s'écroule sur le sol.

À vrai dire, Regulus avait très envie de prendre ses jambes à son cou ; mais que dirait son père, s'il était surpris en train de fuir comme un lâche ?

Et pourtant, quelques heures plus tôt, malgré une appréhension certaine à l'idée de se battre, Regulus était tout de même excité et impatient de participer à cette époustouflante démonstration de puissance. Lui qu'on avait toujours moqué, et souvent regardé de haut, il faisait désormais partie du clan *supérieur*, de ceux qui allaient prendre le contrôle du pays, puis peut-être même du monde... Alors qu'ils attendaient, frigorifiés, tapis dans les fourrés, l'ouverture d'une brèche dans la muraille de Tentagriffes, il avait pensé à toutes les possibilités qui s'ouvraient à lui, maintenant qu'il faisait partie des grands... À l'arrivée des dragons, il s'était dressé sur la pointe des pieds pour observer le spectacle à travers les arbres, et il avait même souri béatement quand les dragons avaient détruit le dôme de protection. C'était un coup d'éclat grandiose, spectaculaire, qui serait à jamais inscrit dans les livres d'Histoire de la Magie... Et

ces cris de terreur, c'était son camp qui les avait causés ! Regulus en avait eu des frissons.

Mais une fois les Tentagriffes franchies, il s'était retrouvé au milieu de la mêlée et avait rapidement déchanté. En réalité, il ne savait plus très bien ce qu'il faisait là. Son père lui avait parlé de présentations, de simples formalités, il n'imaginait pas passer à l'action si vite... Il était resté immobile, au milieu de la brèche créée dans la muraille de Tentagriffes, sans oser s'approcher du cœur de la bataille... Il aurait même probablement fait demi-tour, si MacNair et Travers ne l'avaient pas exhorté à les aider.

Regulus avait bien compris qu'il n'était pas le bienvenu parmi les Mangemorts ; il avait d'ailleurs essuyé plusieurs moqueries, pendant leur attente interminable dans les fourrés. Mais il comptait bien s'y faire une place... Après tout, s'il réussissait à gagner la confiance du Seigneur des Ténèbres, celui-ci pourrait bien lui confier un rôle aussi important que celui de Lucius Malefoy ; et alors, Regulus n'aurait plus à se frotter à ces malfrats.

Tout en réfléchissant à cela, il restait consciencieusement à l'écart du combat ; et dès qu'il sentait le regard d'un Mangemort se poser sur lui, il se mettait à arracher les fleurs, les piquets qu'il trouvait sur son passage, sans conviction, simplement pour faire bonne figure.

Toutes sortes d'objets jonchaient le sol, abandonnés par leurs propriétaires lors de la cohue : des chaussures, des sacs, des morceaux de déguisement... Au fur et à mesure de sa progression, les rêves de grandeur de Regulus lui paraissaient de plus en plus caduques. Il avait froid, il avait faim, la fumée lui brûlait les yeux et les poumons, sa cagoule noire le grattait, il avait peur d'être attaqué par un Auror... Bref, il n'avait qu'une idée en tête : partir d'ici.

Alors qu'il donnait un petit coup de pied dans un morceau de tente brûlée, il entendit des pas précipités se rapprocher de lui. Il eut un mouvement de recul, mais il ne fut pas assez rapide : sans avoir eu le temps d'identifier la nature du danger, un choc

brutal le projeta à terre et il s'écrasa au milieu des débris enflammés, le souffle coupé. Il sentit un énorme poids lui écraser la poitrine ; puis une main lui arracha sa cagoule noire et lui découvrit le visage.

– TOI ! entendit-il hurler au-dessus de lui. Qu'est-ce que tu fabriques, nom de nom ?

Sirius le saisit par le col, le souleva sans ménagement et le plaqua contre un rocher.

– Qu'est-ce que tu fais là, imbécile ? RÉPONDS-MOI !

Regulus mit quelques secondes à balayer l'étourdissement qui l'empêchait de distinguer correctement le visage de son frère. Et même quand sa vision redevint nette, il eut beaucoup de mal à le reconnaître. Regulus n'avait jamais vu Sirius dans un tel état d'agressivité. Toute trace de sa nonchalance habituelle s'était envolée : tout son visage était contracté par la fureur, et ses boucles noires étaient parcourues de frémissements haineux.

– Laisse... moi ! grogna Regulus en essayant de se dégager.

Les mains de Sirius crispées autour de son col l'empêchaient de formuler une réponse plus pertinente. Sirius resserra encore sa prise, à tel point que pendant quelques secondes, Regulus crut que son frère allait l'étrangler. Puis il sentit ses mains se desserrer, Sirius l'arracha du rocher et commença à l'entraîner à l'écart du combat.

– Ça suffit, déclara-t-il. Je te ramène à la maison !

Aussitôt, Regulus essaya de se dérober.

– Non ! Arrête ! Je fais ce que JE veux !

– Ah, mais tais-toi un peu ! Allez, dépêchons-nous... Baisse la tête, avant qu'on nous voie... Vraiment, comment as-tu pu te fourrer là-dedans...

Sirius le traînait par le col, toujours furieux. Regulus résistait de toutes ses forces, mais bien évidemment, Sirius était plus fort que lui. Regulus lui donna des coups dans les côtes, en vain. Fou de rage, il saisit sa baguette et prononça le premier sort qui lui vint à l'esprit :

– *Endoloris !*

Regulus n'avait jamais utilisé ce sortilège, mais il était suffisamment en colère pour obtenir un petit effet ; une minuscule étincelle rouge jaillit du bout de sa baguette et frappa la main de Sirius. Immédiatement, il cria de douleur et de surprise. Regulus sentit la main de Sirius faiblir autour de son cou, et il en profita pour se dégager brutalement. Il se redressa, le dos ankylosé, et pointa sa baguette sur son frère.

Regulus aurait souhaité avoir l'air sûr de lui, mais en réalité, il avait bien piètre allure : son col était complètement déformé, et son bras était tellement secoué de tremblements que sa baguette menaçait de lui échapper.

Face à lui, Sirius frottait sa main endolorie, hébété. Puis il leva les yeux sur Regulus, et parut seulement réaliser pleinement la raison – pourtant évidente – de sa présence dans la clairière du pensionnat Wimbley.

– Tu... Tu es des leurs, dit Sirius. Tu savais ce qui allait se passer... N'est-ce pas ?

Regulus essuya d'un revers de main la terre qu'il avait sur la joue, et releva le menton, essayant de paraître fier de lui.

– Oui, exactement, clama-t-il. Ça te pose un problème ?

Son bras tendu tremblait toujours terriblement.

– Qu'est-ce que ça peut bien te faire, de toute manière ? Tu te soucies de moi, maintenant ? Ce que je fais te semble important, tout à coup ?

Sa voix s'était mise à chevroter, elle aussi. Il sentait quatorze ans de frustration et de jalousie pulser dans ses artères. Il aurait voulu que Sirius le supplie de l'épargner, ou bien qu'il essaie de s'enfuir en courant, ou au moins qu'il ait peur de lui, juste un peu...

Mais rien de tout cela ne se produisit. Sirius restait debout, face à lui, simplement sidéré.

Furieux de cette absence de réaction, Regulus marcha droit sur Sirius dans l'intention de le secouer, ou même de le frapper ;

mais avant même de l'avoir touché, Sirius s'anima brutalement. Il fit un geste du bras, sa baguette fendit l'air, et une étincelle bleue frappa Regulus au visage. Celui-ci eut l'impression d'être percuté par un énorme poing et tomba à genoux. Lorsqu'il se redressa, il avait l'impression que sa mâchoire s'était détachée de son visage ; mais il n'eut pas le temps de s'attarder sur cette inquiétude, car Sirius marchait vers lui, baguette en avant. Par réflexe, Regulus se protégea le visage ; et entre ses doigts, il vit Sirius s'immobiliser au-dessus de lui.

Ils restèrent ainsi, sans bouger, et au fur et à mesure que les secondes s'égrenaient, Regulus se sentait de plus en plus humilié. Puis finalement, Sirius baissa sa baguette, et secoua la tête, absolument consterné.

– Tu es vraiment... Tu me fais pitié, cracha Sirius.

Et il tourna résolument les talons. Regulus le regarda s'éloigner, avec sa grâce habituelle. Il était d'autant plus en colère qu'il savait pertinemment que Sirius disait la vérité.

– Je te rappelle que tu es mon grand frère, renifla Regulus, assez fort pour que Sirius l'entende. Tu es censé me *protéger* ! Pas me maltraiter !

Il ne savait pas pourquoi il avait dit ça. Il avait conscience que cela le rendait encore plus pitoyable qu'il ne l'était déjà, mais les mots s'étaient échappés de sa bouche sans qu'il puisse les retenir.

Au loin, Sirius s'arrêta net. Il hésita, serra les poings, fit encore quelques pas, puis s'arrêta de nouveau. Il frémit de colère, fit volte-face et revint sur ses pas pour se rapprocher de Regulus, en pointant sur lui un index accusateur.

– Te protéger ? Te *protéger* ? Alors ça, c'est la meilleure ! Et toi, est-ce que tu m'as défendu, quand nos chers parents me répétaient du matin au soir que j'étais le raté de la famille ? Non, hein ! Tu te contentais de savourer le spectacle, en silence ! Avec ton petit air satisfait...

Regulus se redressa en grimaçant. Pour une raison étrange, il ressentait le besoin irrépressible de paraître encore plus

détestable, d'énerver Sirius encore davantage, et de le faire sortir de ses gonds.

– Ah, les *parents*, grinça Regulus. Parlons-en... Tu verras ce qu'ils diront, quand ils apprendront que tu défends ces... Ces *Sang-de-Bourbe* !

Sans préambule, Sirius lui administra une énorme gifle.

– TAIS-TOI ! aboya Sirius. Je ne verrai rien du tout ! Je ne reviendrai plus jamais, tu m'entends ? Vous me débectez tous ! Et toi le premier ! Je ne veux plus vous voir, PLUS JAMAIS...

Avec un bruit énorme, un éclair rouge le frappa de côté, et vint lui couper la parole. Sirius fut projeté à plusieurs mètres de là, et tomba sur le dos avec un son mat. Affolé, Regulus tourna la tête et aperçut une silhouette s'approcher à grands pas, à travers les flammes et les volutes de fumée qui tourbillonnaient dans la clairière.

– *Endoloris* ! hurla Bellatrix lorsqu'elle fut assez proche d'eux.

La puissance de ce sort était sans commune mesure avec celui que Regulus avait lancé sur la main de Sirius, quelques minutes plus tôt. Sirius poussa un hurlement et son corps entier se cambra de douleur.

– Arrête, Bella ! cria Regulus.

Mais le rugissement du dragon violet, qui se trouvait à quelques dizaines de mètres d'eux, couvrit ses protestations ; Bellatrix ne l'entendit pas, ou crut qu'il l'encourageait.

– *Endoloris* ! rugit-elle à nouveau.

Elle y puisait une jouissance manifeste. Un sourire carnassier était dessiné sur ses lèvres, ses yeux étaient écarquillés de gourmandise. Regulus la trouvait méconnaissable, et absolument effrayante.

Entre deux salves, Sirius reprit difficilement son souffle, et se redressa, le visage toujours crispé par la douleur.

– Espèce de timbrée, gémit-il à l'intention de Bellatrix. C'est toi qui l'as entraîné là-dedans !

– *ENDOLORIS* !

Bellatrix était déchaînée, et ne semblait pas vouloir s'arrêter, ni ralentir la cadence. Le corps de Sirius, en revanche, semblait peu à peu lâcher prise : au lieu de se contracter complètement au moment où le sort le frappait, il restait inerte, parcouru de spasmes. Horrifié, Regulus se décida à se relever sur ses jambes chancelantes, et à se ruer sur Bellatrix pour la secouer aussi brutalement que possible.

– Bella, ARRÊTE !

Bellatrix sursauta, et s'interrompit en clignant des yeux. Son visage redevint progressivement semblable à celui que Regulus lui connaissait, mais elle semblait engourdie, hébétée, comme si elle venait de se réveiller. Sa respiration était précipitée, rauque, comme si elle avait passé plusieurs minutes en apnée, et sa main était tellement crispée autour de sa baguette que Regulus eut le plus grand mal à la détourner de Sirius.

– Partons, Bella, supplia Regulus en la prenant par les épaules.

Il jeta un regard inquiet à son frère. Sirius se redressa à nouveau, et leurs regards se croisèrent. Alors qu'ils avaient ressenti la même colère quelques instants plus tôt, ils partageaient désormais la même frayeur.

Et soudain, Regulus distingua quelque chose d'étrange derrière Sirius. Une forme s'approchait d'eux, une forme bien différente des silhouettes humaines qui livraient bataille près du pensionnat. Regulus mit quelques instants à mettre le doigt sur le nom de l'espèce en question.

– Un cerf ? dit-il à voix haute.

L'animal bondissait entre les flammes et sautait au-dessus des obstacles avec une agilité remarquable. Il fondit sur eux à une vitesse stupéfiante, et avant que Regulus et Bellatrix aient pu faire le moindre geste, le cerf baissa la tête et les chargea, tous deux dehors. En une fraction de seconde, il leur donna à chacun un violent coup de ramure, et tous les deux tombèrent à la renverse.

Quand Regulus se redressa, le cerf avait disparu. En revanche, quelqu'un d'autre venait d'apparaître, et c'était probablement la personne que Regulus détestait le plus au monde.

James Potter, donc, était penché sur Sirius, qui remuait difficilement.

– Sirius ! Hé, Sirius !

Avec un vague soulagement, Regulus vit Sirius se redresser lentement. Mais ce soulagement s'éteignit immédiatement lorsque Sirius passa un bras autour des épaules de James pour se relever.

– Allez, viens, disait James. C'est bon, c'est terminé, je suis là... On s'en va...

Regulus fut envahi par une nouvelle bouffée de jalousie. Il vit Bellatrix se relever, un peu sonnée. Elle pointa sa baguette sur James, et voulut le désarmer, mais il riposta avec agilité, plusieurs fois d'affilée. Cette fois-ci, Regulus ne fit rien pour empêcher sa cousine de l'attaquer. Il hésita même à imiter Bellatrix, et tendit sa baguette vers James, sans se décider pour autant.

Bellatrix s'apprêtait à passer à la vitesse supérieure quand la dragonne, non loin d'eux, poussa un rugissement un peu plus puissant que les autres. Les flammes qu'elle cracha balayèrent la clairière sur un large périmètre, s'approchant dangereusement de Bellatrix, qui fit un bond en arrière.

James profita de cette diversion pour attaquer à son tour, mais il ne choisit pas la cible attendue.

– Tiens, prends ça ! cria-t-il à l'intention de Regulus.  
*Stupéfix !*

Regulus réagit avec trop de lenteur et le sort le frappa de plein fouet. Il se sentit projeté en arrière, et lorsqu'il voulut tendre un bras derrière lui pour se réceptionner, il se rendit compte que tous ses muscles étaient tétanisés. Il s'écrasa lourdement sur le sol, et malgré le craquement inquiétant qu'avait produit son épaule, il ne parvint même pas à gémir de douleur.

En revanche, il réalisa avec horreur qu'il était tombé juste à côté de la muraille de Tentagriffes. Aussitôt, les tentacules d'épines qui se trouvaient en face de lui se mirent en mouvement, avec des cliquetis et des frémissements menaçants. Il tenta d'appeler Bellatrix à l'aide, mais il ne parvenait ni à ouvrir la bouche, ni à produire le moindre son, seulement à écarquiller les yeux, terrorisé. Un premier tentacule jaillit du buisson, s'abattit sur lui et s'enroula autour de son bras inerte. Regulus sentit les épines tranchantes déchirer ses vêtements et lui lacérer la peau. Un autre tentacule suivit et s'enroula autour de son cou pour l'entraîner vers la muraille d'épines. Une griffe pointue se planta juste sous son oreille, et Regulus sentit des larmes de douleur lui monter aux yeux.

Il n'eut pas le temps d'avoir peur de mourir, car Bellatrix surgit au-dessus de lui, en proie à une nouvelle crise de fureur.

– Arrière ! **ARRIÈRE !** Dégagez de là ! rugissait-elle comme si les plantes pouvaient l'entendre.

Regulus n'avait jamais été aussi heureux de la voir. En quelques coups de baguette, elle trancha net les tentacules qui s'enroulaient autour de Regulus et repoussa ceux qui voulaient les attaquer, sans pouvoir les détruire. Regulus sentit l'étreinte végétale se défaire autour de son bras, il sentit Bellatrix lui saisir le poignet, et ils transplanèrent tous les deux vers un lieu moins hostile.

\*\*\*

Au manoir des Malefoy, l'atmosphère n'était guère moins détendue. Narcissa et Vera étaient les premières à revenir de la bataille. Elles portèrent Daisy à l'intérieur, à travers le splendide hall d'entrée, puis dans le grand salon. Dès leur entrée, tous les regards se tournèrent vers elles. Albert, le petit ravluk vert et ailé de Vera qui venait d'arriver, poussa des exclamations inquiètes et vola jusqu'à elles pour se poser sur l'épaule de sa maîtresse.

Abraxas et Orion étaient attablés autour d'une carafe remplie de vin, sous le grand lustre lumineux.

– Vera ? s'étonna Abraxas Malefoy. Que faisais-tu...

– Edgar m'a prévenue, figure-toi, répliqua-t-elle sèchement.

Il y avait également Carla Goyle, Juliet Selwyn et Magdalena Nott, qui attendaient le retour des combattants en discutant tranquillement près de la cheminée.

– Poussez-vous ! leur ordonna sèchement Vera en se dirigeant vers elles à grands pas, portant Daisy dans ses bras.

Les trois jeunes filles prirent tout leur temps, en regardant avec une petite moue dégoûtée le sang qui coulait de l'oreille de Daisy et l'état lamentable dans lequel se trouvait Narcissa.

– Et sortez de mon salon, ajouta aussitôt Narcissa d'une voix sourde.

Sans écouter les petits couinements outrés des trois jeunes filles qui s'éloignaient, Vera et Narcissa allongèrent Daisy sur le canapé de cuir qui était proche de l'imposante cheminée de marbre. Narcissa scrutait son amie avec appréhension : et si elle ne se réveillait pas ? Et si son ouïe était gravement endommagée ? Narcissa ne se le pardonnerait jamais. Elle arrangea nerveusement les coussins autour de Daisy, afin d'atténuer la culpabilité qui la dévorait.

– Daisy, murmurait Vera à côté d'elle. Daisy, ma petite fille...

Elle passa ses mains sur sa poitrine, sur son cou, sur son front.

– Elle n'a rien, soupira-t-elle finalement. Elle est seulement assommée.

Narcissa eut l'impression de fondre de soulagement. Aussitôt, Vera se tourna vers elle et la saisit par le bras.

– Et *toi* !

Narcissa se crispa, prête à être couverte d'injures ; mais au lieu de ça, Vera la prit dans ses bras et la serra de toutes ses forces.

– Cissy, ma chérie, tu n'as rien ?

Stupéfaite, Narcissa ne répondit pas tout de suite.

– Euh... Pardon ?

– Tu n'es pas blessée ?

– Pas... Pas blessée... Non, je ne suis pas blessée... Quelques éraflures, rien de plus...

– Que s'est-il passé ? On vous a obligées à siffler ? Est-ce que quelqu'un vous a fait du mal ?

Narcissa essaya de rassembler les fragments de souvenirs qui se télescopiaient dans sa tête. Il lui semblait que les coups de sifflets avaient retenti un siècle auparavant – ou en tout cas, Narcissa se sentait vieillie de plusieurs dizaines d'années. Maintenant qu'elle se trouvait en sécurité, les sensations corporelles que la panique avait balayées revinrent au galop, et elle se rendit compte que chaque centimètre carré de son corps tirait la sonnette d'alarme : elle avait une cheville tordue et enflée, les jambes griffées, le dos ankylosé, les bras râpés et brûlés, l'épaule écorchée. En fronçant les sourcils, elle sentit un léger picotement au-dessus de son œil et réalisa que quelque chose de chaud coulait sur sa joue. Elle porta une main à son front et constata que son arcade sourcilière saignait abondamment.

– Nous n'avons pas sifflé, dit-elle avec une petite grimace de douleur. Nous avons caché les sifflets, mais un oiseau étrange et un petit enfant les ont trouvés et ont soufflé dedans.

Elle ne précisa pas qu'elle avait voulu le faire elle-même et que Daisy l'en avait empêchée. Elle sentait que derrière elle, Abraxas et Orion l'écoutaient avec attention, l'air de rien. Carla, Juliet et Magdalena s'étaient également arrêtées dans l'encadrement de la porte, avides de savoir ce qu'il se passait au pensionnat Wimbley. Vera hochait la tête, l'incitant à poursuivre.

– Quand les dragons sont arrivés, les Aurors les ont attaqués, en pensant qu'ils étaient là pour détruire le pensionnat. J'ai voulu les en empêcher, j'ai couru vers Balaur et Ramia... Mais les Mangemorts sont arrivés, et Rosier m'a écartée. J'ai réalisé que Daisy était blessée, alors je... Je suis allée auprès d'elle... Et puis, Balaur nous a vues...

La voix de Narcissa se mit à trembler, et elle s'interrompt.

– Que s'est-il passé ensuite ? l'encouragea doucement Vera.

– Balaur s'est approché pour nous protéger, mais les Tentagriffes l'ont attrapé, bredouilla Narcissa. J'ai essayé de le sauver... Mais il a été englouti...

Vera était devenue blême.

– La muraille de Tentagriffes a explosé... Et ensuite... J'ai cru que nous allions mourir... Mais tu es arrivée. Tu nous as sauvées.

Vera regarda dans le vide pendant quelques secondes, puis se tourna à nouveau vers Narcissa.

– Tu dis que Balaur est... Balaur est mort ? demanda-t-elle d'une voix faible.

Narcissa entendit Carla pousser un petit gloussement satisfait. Elle se mordit la lèvre et acquiesça à contrecœur. Vera se laissa tomber sur un petit fauteuil, abattue, et Albert frotta sa tête verte contre ses cheveux cuivrés avec compassion. C'est seulement à ce moment-là que Narcissa remarqua que Vera était trempée de la tête aux pieds et que sa longue tresse était totalement en désordre.

– J'ai essayé de les empêcher de venir, lui chuchota Vera en surprenant le regard interrogateur de Narcissa. Je suis allée sur la côte, et j'ai essayé de les enfermer dans une grotte... Mais je n'ai pas été assez rapide...

Narcissa s'assit à côté d'elle et lui prit la main. Toutes les deux avaient grandement besoin de réconfort.

– Au moins, tu es saine et sauve, dit Vera. Tu as été très courageuse.

Narcissa ne réagit pas : elle ne voulait tirer aucune gloire, aucune reconnaissance de ce récit tronqué.

Puis Vera sembla être frappée par une révélation soudaine, et se leva d'un coup, faisant tomber Albert de son épaule.

– Je dois y retourner, dit-elle. Il faut sauver Ramia, et Edgar... Et surtout limiter les dégâts sur le pensionnat, avant qu'il ne soit trop tard, acheva-t-elle à voix basse.

Narcissa acquiesça.

– Je reste avec Daisy, dit-elle.

– Je ne devrais pas t'autoriser à partir, Vera, dit Abraxas Malefoy de sa voix glaciale. Te connaissant, tu pourrais bien perturber le cours de la bataille.

– Je sais ce que je risque si j'avais la bêtise de le faire, répliqua Vera. Je vais seulement veiller sur mon fils.

Elle serra brièvement Narcissa dans ses bras, l'embrassa sur le front, puis recula de quelques pas. Albert revint se percher sur son épaule mais Vera le reposa sur un fauteuil.

– Reste ici, je te l'ai déjà dit, dit-elle avec fermeté au ravluk.

Elle ferma les yeux et se concentra pour transplaner. Au dernier moment, Narcissa vit Albert se faufiler sous la robe de sa maîtresse et lui agripper la jambe. Elle n'eut pas le temps de réagir : ils disparurent tous les deux dans *pshiiiiit* très mélodieux.

Dès que la présence intimidante de Vera eut disparu, Carla, Juliet et Magdalena entrèrent à nouveau dans le salon à la file indienne.

– Alors ?

– Le pensionnat est détruit ?

– Je vous ai dit de sortir, répliqua Narcissa sans les regarder, en prenant la main gelée de Daisy.

– Et moi, je les autorise à rester, dit la voix glaciale d'Abraxas Malefoy. Asseyez-vous, mesdames...

Il fixait Narcissa de ses deux yeux pâles, dénués de toute indulgence. Lasse, Narcissa regarda Carla, Juliet et Magdalena s'installer autour de la table avec des petites moues satisfaites. En voyant Orion s'agiter sur son siège, Narcissa devina qu'il hésitait à lui demander si elle avait aperçu Regulus, mais qu'il rechignait à montrer son inquiétude devant Abraxas.

Narcissa ne s'en préoccupa pas davantage, car la main de Daisy venait de remuer dans la sienne.

– Daisy ?

Ses paupières frémirent, et un petit tressaillement naquit au coin de ses lèvres.

– Cissy...

– Je suis là, dit Narcissa en se penchant fébrilement sur elle.

Daisy entrouvrit les yeux.

– Cissy... Tu...

– Tout va bien, assura Narcissa. Tu es en sécurité, maintenant.

– Non, tu... Tu es en train de me broyer la main, murmura-t-elle.

Narcissa suivit son regard et réalisa que sa main était crispée autour de celle de son amie, à tel point que le sang avait cessé d'y circuler.

– Oh ! Excuse-moi, dit précipitamment Narcissa en relâchant sa prise.

Daisy reprit progressivement ses esprits. Elle cligna des yeux et regarda autour d'elle. Narcissa posa ses mains sur ses genoux, et se sentit soudain embarrassée. La dernière fois que Daisy lui avait pris la main, Narcissa était en plein accès de colère, et Daisy voulait lui arracher le sifflet aux écailles vertes pour l'empêcher de faire une énorme bêtise.

– Tu... Tu te souviens de tout ? demanda timidement Narcissa au bout de quelques minutes.

Daisy acquiesça en silence, et Narcissa se tordit les mains avec appréhension. Son amie devait avoir une bien piètre opinion d'elle, maintenant...

– Tu t'es un peu égarée, je crois, murmura Daisy, assez bas pour que personne d'autre ne l'entende. Ça a dû te faire un choc de la revoir...

Narcissa déglutit avec difficulté.

– Excuse-moi de t'avoir giflée, dit-elle d'une voix étranglée, tout aussi bas.

Daisy la rassura d'un regard, et sourit à nouveau :

– J'ai entendu ce que tu as raconté à maman... Merci de m'avoir sauvée.

Narcissa comprit que Daisy ne révélerait rien de ce qui s'était passé, et fut envahie par une bouffée de reconnaissance

inexprimable. Narcissa avait parfaitement conscience que les Goyle avait toujours été trop indulgentes avec elle. Vera ne l'avait jamais grondée ; même lorsque, à six ans, malgré de multiples mises en garde, elle avait ouvert un bocal de Vomiteurs par curiosité, et que les répugnants insectes s'étaient répandus dans toute la maison des Goyle, dégorgeant sur le sol et sur les murs leurs sécrétions nauséabondes. En découvrant le spectacle, Vera s'était mise en colère ; mais en apprenant que c'était Narcissa la responsable, elle avait immédiatement passé l'éponge. Depuis, et jusqu'à ce qu'elle quitte la Colline d'Émeraude, Narcissa se dénonçait toujours à la place de Daisy, car Vera lui pardonnait tout, ce qui évitait à son amie de se faire gronder.

Quant à Daisy, elle semblait toujours prête à lui trouver des excuses. À Poudlard, alors que Narcissa la délaissait pour passer tout son temps avec Lucius, Daisy ne lui avait jamais rien reproché, même si Narcissa voyait bien qu'elle se sentait seule. Et lorsque Lucius était parti à Durmstrang, Daisy avait tout naturellement repris sa place auprès d'elle, comme si de rien n'était.

Narcissa avait eu peur que cette impunité prenne fin lorsqu'elle avait décidé de pactiser avec Voldemort, mais de toute évidence, les Goyle continuaient de lui rester fidèles, en dépit du bon sens.

– C'est ta mère qui nous a sauvées, rectifia Narcissa.

Daisy se redressa légèrement pour la chercher du regard, mais elle pâlit dangereusement et porta une main à son front.

– Elle est retournée là-bas, dit Narcissa en forçant Daisy à se rallonger. Ne t'en fais pas, Albert est avec elle, je suis sûre qu'il ne lui arrivera rien... Repose-toi un peu, je vais te faire du thé.

Daisy hocha la tête avec appréhension, reposa sa tête sur l'oreiller et ferma de nouveau ses grands yeux verts. Narcissa se leva et se dirigea vers la cuisine. Elle pensa furtivement à Lucius, et sentit une bouffée d'angoisse l'envahir...

Mais alors qu'elle s'apprêtait à sortir du salon, elle entendit un *crac* sonore, et la voix stridente de Bellatrix retentit dans tout le manoir :

– Reggie ! Reggie, réponds-moi ! Et vous, là, aidez-nous, bandes d'imbéciles ! VITE ! Regulus va peut-être mourir !

## LA FUREUR DES TROIS CRABBE

Encadré par les deux jumeaux Crabbe, Hector et Rascus, Lucius ne prenait pas encore part au combat. Tous les trois rendus invisibles par un Sortilège de Désillusion, ils flottaient une dizaine de mètres au-dessus du sol, perchés sur leurs balais respectifs. Ils survolaient l'arrière du pensionnat Wimbley, où ils avaient vu Eleanor et son frère disparaître.

En-dessous d'eux, les combattants étaient moins nombreux : seuls quelques Aurors s'étaient postés là pour repousser les éventuels Mangemorts qui auraient réussi à franchir les premières lignes. Certains surveillaient le ciel avec attention, aux aguets ; d'autres dressaient des Sortilèges de Protection supplémentaires autour des murs du pensionnat. Il fallait progresser doucement, car un mouvement trop brusque pouvait générer un miroitement visible par les Aurors et les faire repérer...

Lucius parcourait anxieusement le terrain des yeux. Il sentait de grosses gouttes de sueur froide couler le long de sa colonne vertébrale. Il fallait qu'il trouve Eleanor Wimbley, et qu'il la tue, il n'avait pas le choix. Sinon, il subirait le châtement du Seigneur des Ténèbres... Et pourtant, à cet instant, Lucius redoutait encore davantage d'apercevoir sa cible...

Ses mains moites se crispèrent sur son balai. Il venait de reconnaître la tenue violette, la peau noire et les cheveux crépus d'Eleanor Wimbley. Elle était là, en partie dissimulée par les Tentagriffes, accroupie à côté de son frère recroquevillé sur le sol, qui plaquait ses mains sur ses oreilles en gémissant.

– Je... Je la vois, murmura Lucius à contrecœur. Là, en bas, près des Tentagriffes... Avec son frère.

Les deux jumeaux Crabbe ne réagirent pas avec l'enthousiasme attendu. Depuis leur départ du manoir, Lucius avait la désagréable impression qu'ils échangeaient des regards entendus derrière son dos.

Ils se rapprochèrent discrètement, tous les trois alignés. En tendant l'oreille, ils distinguaient les mots qu'Eleanor prononçait, d'une voix étrangement calme et assurée :

– Erik... Viens par-là, mon ange. Ne t'en fais pas, nous allons nous mettre à l'abri, en bas... Nous allons nous cacher, et tout ira bien.

– Vas-y, Lucius, siffla Hector Crabbe. Fais-le ! Ou bien je m'en charge moi-même !

Lucius ne le voyait pas, mais il sentait sa présence menaçante à côté de lui et pouvait très bien imaginer sa baguette tendue vers leur cible. Crabbe l'aurait tuée sans hésiter, c'était tout à fait certain.

– Je... Oui, bredouilla Lucius en levant sa baguette.

Sa main tremblait terriblement. Il ne parvenait pas à expliquer ni la peur qui lui tenaillait le ventre, ni la réticence qu'il éprouvait à l'idée de commettre ce crime. Il détestait cette femme, du plus profond de son être... Son père avait toujours souhaité sa perte, et tout ce que son père souhaitait, Lucius le souhaitait aussi... Et maintenant, elle était à sa merci, sans défense ; il suffisait de prononcer le sort... Deux petits mots, et tout serait terminé... Il aurait gagné la confiance de Lord Voldemort, et du même coup, la fierté de son père... Il lui suffisait d'ouvrir la bouche, et il obtiendrait ce dont il rêvait depuis toujours ; et pourtant, cette épreuve lui semblait insurmontable...

– Hé !

L'un des Crabbe venait de le bousculer violemment ; il avait bien failli en lâcher sa baguette.

– À quoi vous jouez, nom de nom ?

– Hector ! Reviens ! siffla la voix furieuse de Rascus Crabbe.

En regardant au loin, Lucius comprit ce qui avait provoqué ce brusque changement d'attitude : à une cinquantaine de mètres d'eux, là où la bataille faisait rage, on pouvait apercevoir un jeune homme blond qui se démenait aux côtés d'Alastor Maugrey et d'Adam Claring.

Ted Tonks. Évidemment.

Hector Crabbe n'avait pas oublié l'humiliation que lui avait infligée Andromeda en rompant leurs fiançailles pour s'enfuir avec Ted, se marier avec lui et fonder une famille. Depuis maintenant deux ans, Crabbe recherchait les Tonks sans relâche dans l'espoir d'obtenir vengeance ; et en apercevant Ted, il avait décidé de saisir cette occasion tant attendue.

– Laisse-le aller, dit Lucius en tâtonnant dans le vide pour retenir Rascus par le bras. Nous serons bien assez de deux.

Rascus poussa un grognement. Hector s'était déjà éloigné ; il était toujours invisible, mais en observant attentivement le ciel enfumé, on pouvait voir un miroitement étrange se déplacer en direction de Ted et de ses amis... Un éclair vert surgit du vide et frappa le sol juste à côté de Ted, le faisant tomber à la renverse... Adam Claring et Alastor Maugrey levèrent leurs baguettes et criblèrent le ciel d'étincelles rouges et bleues...

En d'autres circonstances, Lucius aurait été curieux d'observer l'issue de ce combat, mais il parvint à s'en détourner pour se concentrer sur Eleanor Wimbley. En-dessous d'eux, une jeune Auror accourait auprès d'Eleanor et de son frère.

– Vous ne devriez pas rester ici, Mrs Wimbley, dit la jeune Auror à toute vitesse. On pourrait vous attaquer depuis le ciel... Certains assaillants se sont rendus invisibles. Je vais vous aider à emmener votre frère.

– Merci, Meadowes, vous tombez à point nommé, soupira Eleanor Wimbley. Viens, Erik, lève-toi...

Les deux femmes relevèrent laborieusement Erik Wimbley, qui ressemblait à un petit enfant terrorisé enfermé dans un corps d'adulte, et l'emmenèrent à toute vitesse vers le pensionnat. Eleanor ouvrit une petite porte et s'y faufila avec son frère, pendant que l'Auror prénommée Meadows resta monter la garde à l'extérieur.

– C'est malin, grommela Rascus Crabbe. Elle a filé !

– Suivons-les, décréta Lucius.

Ils se rapprochèrent de l'Auror, toujours invisibles. Rascus Crabbe leva sa baguette vers elle ; son geste dut être trop brusque, et la dénommée Meadows dut percevoir un déplacement de fumée dans leur direction, car elle leva vivement sa baguette et un éclair blanc frappa Rascus Crabbe de plein fouet. Celui-ci tomba lourdement de son balai ; un deuxième éclair lui atteignit l'épaule, et le Sortilège de Désillusion cessa de faire effet.

Rascus Crabbe se redressa, encagoulé et menaçant. Il leva sa baguette à son tour, et engagea le duel.

– Mes amis ! cria Meadows en ripostant. Par ici !

Plusieurs Aurors se tournèrent vers eux, et firent pleuvoir les sortilèges sur Rascus Crabbe, qui se défendait tant bien que mal. Lucius, lui, n'avait pas été repéré, et pouvait se déplacer à loisir vers la porte qui donnait sur l'intérieur du pensionnat Wimbley.

Son balai se déporta doucement vers le bâtiment, et il posa un pied à terre. Ça ne pouvait pas être si facile... Et pourtant, la porte était ouverte, la voie était libre... Dans le couloir, les cris de détresse d'Erik Wimbley le guidaient vers sa cible...

Il regarda une dernière fois derrière lui pour constater que tous les Aurors se consacraient à neutraliser Crabbe. Personne ne faisait attention à la porte qui s'entrebâillait discrètement... Lucius fit quelques pas hésitants, puis parcourut les couloirs avec l'impression que les murs blancs du pensionnat Wimbley allaient se jeter sur lui. Malgré le vacarme du combat qui grondait au

dehors, le bruit de ses pas et les battements de son cœur semblaient résonner en lui avec une force inouïe.

Tout en marchant, il s'imaginait ouvrir la porte du bureau, pointer sa baguette sur Eleanor Wimbley... Elle le regarderait, effrayée, et elle comprendrait qu'elle était perdue avant même qu'il prononce la formule...

Le couloir lui sembla soudain familier. Il pivota sur lui-même et constata qu'il était devant la porte du bureau d'Eleanor Wimbley. Lucius reconnaissait le hibou argenté qui brillait dessus, la poignée dissimulée dans la pierre. La dernière fois qu'il l'avait franchie, Eleanor Wimbley se trouvait derrière, en train de glousser à son sujet avec sa propre épouse. Ce jour-là, elle s'était ouvertement moquée de lui, elle l'avait humilié devant Narcissa : elle allait maintenant en payer le prix.

– Pas si vite, Malefoy, dit la voix brutale de Rascus Crabbe dans son dos.

Lucius ne l'avait pas entendu arriver. Il se retourna et constata que Crabbe portait plusieurs blessures sur le visage et sur le corps. Il ouvrit la bouche pour lui ordonner de rester silencieux, mais les yeux de Rascus Crabbe brillaient d'une lueur inquiétante. Il leva sa baguette et une sensation de chaleur indiqua à Lucius qu'il était redevenu visible aux yeux de tous. Avant qu'il n'ait pu faire le moindre geste, un énorme poing s'abattit sur sa tempe et il fut projeté en arrière. Sa tête heurta quelque chose de dur, et il s'écroula sur le sol.

– Dors bien, ricana Rascus Crabbe quelque-part au-dessus de lui.

\*\*\*

Vera, elle, venait de transplaner aux abords du pensionnat Wimbley. Elle comptait s'approcher discrètement, mais était tombée nez-à-nez avec deux jeunes hommes qui en soutenaient

un troisième, et s'était cachée derrière un arbre pour ne pas être vue.

– Oh, Adam, gémissait l'un d'eux. Il n'aurait pas dû s'interposer... Tout est ma faute...

– Ted, réponds-moi ! ordonna un autre, la voix tendue. Que s'est-il passé ?

Vera identifia aussitôt les trois jeunes hommes qui se trouvaient à quelques mètres d'elle : c'étaient Ted Tonks et Alastor Maugrey qui venaient de parler. Quant au jeune homme blessé et inconscient, il s'agissait très probablement d'Adam Claring.

– Tu as vu cet assaillant qui en avait après moi, murmura Ted. Celui qui était invisible...

– Oui, dit Maugrey avec impatience. Mais j'ai été distrait par d'autres Mangemorts.

– Je ne pourrais pas le prouver, mais je suis presque certain qu'il s'agissait d'Hector Crabbe... Je crois l'avoir entendu grogner... J'ai été visé par plusieurs sorts... Et quand tu as tourné la tête, Adam s'est interposé... Il en a reçu deux en pleine poitrine... Il s'est écroulé dans mes bras...

– Et Hector Crabbe ?

– Les autres l'ont chassé, sanglota Ted. Il s'est enfui.

– Ted, écoute-moi, dit fermement Alastor Maugrey. Il faut que vous alliez à Sainte-Mangouste.

– Il faudrait l'emmener en bas, bredouilla Ted. Pour le soigner...

– Non, c'est trop dangereux, décréta Alastor Maugrey. Le pensionnat va s'écrouler d'un instant à l'autre. Fais ce que je te dis, d'accord ?

Ted acquiesça en reniflant.

– Va dans cette direction, et tu trouveras d'autres Aurors, ordonna Alastor Maugrey. Ils t'aideront à l'emmener là-bas. Il s'en sortira, Ted, je te le promets. Souviens-toi, notre Adam a la peau dure.

– Oui, tu as raison... D'accord, je... Je vais essayer.

– Bien. Je retourne au combat.

– Alastor, attends... Tu... Tu as vu Eleanor ?

Il y eut un court silence.

– Non, admit-il. Je ne sais pas où elle est.

– Et le pensionnat...

– Nous allons faire de notre mieux, Ted. Mais je ne sais pas si nous pourrons le sauver. Ces sauvages sont enragés.

On entendit Ted déglutir avec difficulté.

– Je reviendrai immédiatement, dit-il d'une voix plus décidée. Je vais confier Adam aux guérisseurs, et ensuite... Je reviendrai. Je refuse qu'ils détruisent cet endroit.

– Comme tu voudras, conclut Maugrey. Mais quoique tu fasses... Fais attention à toi.

– À plus tard, Alastor. Fais attention à toi aussi.

L'Auror était déjà reparti vers la zone de combat. Vera vit Ted prendre Adam Claring sur son dos et l'éloigner du pensionnat, puis disparaître dans l'obscurité.

Un peu chamboulée, elle sortit de sa cachette et essaya de chasser de son esprit ce qu'elle venait d'entendre pour évaluer correctement l'étendue des dégâts et élaborer une stratégie efficace : il était impératif d'extraire Ramia de là, afin qu'elle survive à cette monstrueuse attaque et qu'elle ne fasse pas davantage de blessés.

– Eh bien, c'est du propre, commenta-t-elle pour elle-même en observant l'ensemble de l'arène qui s'étalait sous ses yeux.

Elle essayait de parler avec légèreté, afin d'atténuer l'horreur de ce qui se passait devant elle. Certes, l'imposant bâtiment en pierre blanche était toujours debout : la charpente tenait bon, malgré les sortilèges d'Explosion que les Mangemorts lançaient impitoyablement contre ses murs.

Cependant, il ne restait que Dumbledore et une dizaine d'Aurors – dont Alastor Maugrey, qui semblait être le plus vaillant d'entre eux – qui se débattaient contre une bonne

vingtaine de Mangemorts aux silhouettes encagoulées. Quelques corps étaient étendus sur la pelouse : Vera les regarda avec inquiétude, et constata avec un grand soulagement qu'aucun corps d'enfant n'était présent. Dumbledore et Eleanor Wimbley avaient sans doute mis au point une stratégie d'évacuation assez efficace pour que tous les petits pensionnaires s'en sortent sains et saufs. Quelques-uns des énormes crabes qui avaient l'habitude de tondre la pelouse du pensionnat Wimbley parcouraient le terrain d'un bout à l'autre, épars. Il manquait une patte à l'un d'entre eux, une pince à un deuxième. Ramia, elle, était prise entre les feux des Aurors qui essayaient de la neutraliser et ceux des Mangemorts qui voulaient la rabattre vers le pensionnat Wimbley, afin de causer le plus de dégâts possibles.

Vera résista à l'envie de se ruer sur eux et essaya de réfléchir calmement. Certains endroits de la clairière étaient déjà entièrement ravagés, et donc abandonnés par les Mangemorts qui se massaient devant les murs du pensionnat. Si Vera parvenait à attirer Ramia vers un de ces endroits, alors elle pourrait s'envoler sans faire trop de dégâts... Mais il faudrait le faire discrètement, sans être vue – ni par les Mangemorts ni par les Aurors...

En regardant vers les endroits déserts de la clairière, Vera aperçut son fils Edgar s'enfuir en courant, et en fut rassurée. Il était influençable, certes, mais il n'était pas fou au point de risquer sa vie pour détruire le pensionnat Wimbley...

L'instant d'après, un couinement attira son attention vers le bas de sa robe, et elle constata, stupéfaite, qu'Albert s'était agrippé à ses collants rayés et multicolores.

– Albert ! gronda-t-elle.

Le ravluk descendit dans l'herbe, et pencha sa tête sur le côté, avec un air coquin qui se voulait attendrissant.

– Je t'avais dit de rester là-bas, pesta Vera.

Albert accentua son expression penaude. Sous ses pattes, l'herbe givrée avait pris une belle couleur émeraude et s'était mise à pousser à toute vitesse.

– Bon, d'accord, capitula Vera. Allez, monte sur mon épaule, et accroche-toi bien !

Ravi, Albert poussa sur ses pattes, battit des ailes et grimpa sur l'épaule de Vera, sa place favorite. Vera lui lança un regard faussement sévère. Elle devait bien l'admettre, la présence de son petit ravluk favori la rassurait grandement.

– En avant, dit-elle entre ses dents.

Elle marcha à grands pas vers les restes d'une estrade, et les escalada pour se placer en hauteur et maximiser ses chances d'être aperçue par la dragonne ; puis elle siffla de toutes ses forces.

La dragonne leva la tête, aux aguets ; mais un Sortilège d'Aveuglement la frappa à la tête, et elle poussa un rugissement de protestation en balayant la clairière de son souffle enflammé.

En désespoir de cause, un Auror lança un Sortilège de Fumigation, et des volutes de fumée blanche se répandirent partout dans la clairière, plongeant tout le monde dans l'opacité.

Vera attendit quelques instants, puis elle leva sa baguette, prête à attirer l'attention de Ramia dès que l'occasion se présenterait de nouveau. Mais alors qu'elle s'apprêtait à en faire jaillir une grosse étincelle violette, une énorme main s'abattit sur son bras. Elle en lâcha sa baguette, qui roula dans les gravats, et se retrouva face à Piscus Crabbe, écumant de rage. De près, elle avait une vue imprenable sur ses quatre rangées de dents, ce qui était loin d'être plaisant.

– Espèce de garce, rugit-il. C'est *moi* qui ai eu l'idée d'amener ces dragons ici ! Et tu ne t'approprieras pas le mérite qui me revient !

Vera était tellement abasourdie qu'elle en resta sans voix.

– C'est MOI qui recevrai les faveurs du Seigneur des Ténèbres ! poursuivit Piscus Crabbe, fou de rage.

– Calme-toi, dit Vera en essayant de dégager son bras de l'énorme poing de Piscus Crabbe. Où sont tes deux fils ?

– TAIS-TOI ! Abraxas m'a déjà volé toutes mes idées, tu ne me prendras pas celle-ci !

De sa main libre, Vera essuya son visage couvert de postillons. Le père des deux jumeaux abattit son autre main sur son épaule, et la força à regarder Ramia, dont on distinguait à peine la silhouette à travers les volutes de fumée blanche et cotonneuse qui tourbillonnaient dans la clairière.

– Insensible à l'Imperium, hein ? On va voir ça... Je me suis entraîné pendant des jours... Je vais la forcer à détruire le pensionnat... *Impero !*

Il pointa sa baguette sur l'ombre de la dragonne.

– Allez, sale bête, regarde par ici...

Du coin de l'œil, Vera vit Albert sautiller parmi les gravats pour retrouver la baguette de sa maîtresse.

– Allez...

Albert poussa une petite exclamation victorieuse en trouvant la baguette de Vera. Aussitôt, il lui lança, et en quelques battements d'aile, sauta sur la tête de Crabbe pour lui cacher les yeux.

– ARGH ! Maudit singe !

Vera pointa sa baguette sur Crabbe, et une explosion bleue le fit rouler en bas des restes de l'estrade. Puis Vera descendit de son promontoire et se mit à courir dans une direction hasardeuse. Elle avait perdu tout sens de l'orientation. L'ombre de Ramia se projetait un peu partout, au gré des flammes et des écrans de fumée. Vera avait l'impression qu'elle se trouvait à la fois devant elle, à sa gauche, à sa droite...

Des vibrations dans son dos lui indiquèrent que Piscus Crabbe s'était lancé à sa poursuite. Vera réfléchit à toute vitesse : si Piscus Crabbe parvenait à soumettre Ramia au sortilège de l'Imperium, tout était perdu... Certes, les dragons étaient réputés pour ne pas être sensible à se sortilège, mais Ramia était jeune... Et le combat

l'avait peut-être affaiblie, rendant son esprit moins résistant... Dans ce cas, il n'y avait qu'une seule solution pour éviter le désastre : neutraliser Piscus Crabbe.

Résolue, Vera raffermi sa prise sur sa baguette et fit volte-face.

– *Stupéfrix !* cria-t-elle.

– *Protego !* riposta Crabbe.

Et il attaqua à son tour :

– *Coudemassue !*

Une longue matraque apparut dans le prolongement de son bras et frappa Vera sur la tempe.

– *Reducto !* cria Vera, sonnée, et la matraque explosa en confettis.

Des étincelles bleues, rouges, jaunes, vertes, violettes, oranges, faisaient des allers-retours entre les deux duellistes. Sous les pieds de Crabbe, un sortilège lancé par Vera avait rendu le sol extrêmement glissant, le faisant tituber ; mais malgré cela, il parvenait à tenir debout et à lancer des sortilèges contre lesquels Vera avait de plus en plus de mal à se défendre. À travers la brume, on entendait d'autres bruits de luttes endiablées : en plus de combattre Piscus Crabbe, Vera devait donc rester vigilante aux sortilèges qui avaient manqué leur cible et pouvait jaillir de la brume à n'importe quel moment.

Au bout d'un moment, Vera réussit à lui lancer un Maléfice Cuisant qui fit gonfler la partie gauche de son visage de façon spectaculaire, et lui arracha un cri de douleur. Albert en profita pour lui sauter dessus et pour lui mordre le doigt, afin de lui faire lâcher sa baguette. Mais Crabbe fit un grand geste du bras, et Albert fut projeté contre un rocher, d'où il roula sur le sol, assommé.

– Albert ! s'écria Vera.

Piscus Crabbe se redressa, le visage enflé, la bave aux lèvres, son œil noir rempli par le reflet des flammes qui dansaient autour de lui. Il pointa sa baguette sur Vera, et elle s'apprêta à lancer le

charme du bouclier, mais Piscus Crabbe dévia légèrement sa baguette et visa quelque chose qui se trouvait derrière elle.

– *Kapturika !*

Vera se retourna juste à temps pour voir le sortilège frapper une petite rampe en métal qui se trouvait derrière elle, à côté d'un escalier de pierre. La rampe s'anima, l'extrémité spiralée se détendit, s'allongea, s'enroula autour de son poignet et se rétracta à nouveau, forçant Vera à s'agenouiller à côté de la rampe.

Elle voulut aussitôt se dégager, mais la rampe de métal était redevenue rigide et lui serrait étroitement le poignet. Elle saisit sa baguette pour s'en défaire, et essaya plusieurs manières d'attaquer le métal, mais sans succès.

– C'est peine perdue, Vera, ricana Piscus Crabbe.

Vera se retourna vers lui. Il y eut une rafale de vent, et la brume se dissipa légèrement. Derrière Crabbe, Vera distingua un mur de pierre blanche, et réalisa qu'ils se trouvaient au pied du pensionnat Wimbley.

– *Tournicoti !* lança alors Piscus Crabbe.

Immédiatement, Vera eut le sentiment que la Terre se mettait à tourner comme une toupie. Sous elle, le sol tanguait tellement qu'elle avait l'impression qu'elle pouvait tomber vers le ciel à tout moment, et s'agrippait de toutes ses forces aux barreaux de métal qui soutenaient la rampe d'escalier qui se trouvait à côté d'elle. Sa baguette lui échappa des mains, et elle appuya son front contre le métal froid de la rampe pour ne pas s'évanouir.

Elle regrettait amèrement de ne pas avoir été plus attentive en cours de Sortilèges et de Défense contre les Forces du Mal. Elle s'était toujours entièrement consacrée aux Soins aux Créatures Magiques, en négligeant le reste ; et elle était sur le point d'en payer le prix.

– Lève la tête, Vera, lui ordonna la voix retentissante de Piscus Crabbe. Je ne voudrais pas que tu rates la suite du spectacle !

À contrecœur, et tout en continuant de se cramponner à la rampe, Vera risqua un regard vers Piscus Crabbe. Celui-ci

pointait sa baguette vers Ramia, qui ne regardait pas dans leur direction.

– Regarde, Vera... Allez, sale bête ! Maintenant, tu vas m'obéir ! *Impero !*

Vera avait du mal à regarder la dragonne violette, d'abord parce que tout ce qui l'entourait semblait danser la ronde autour d'elle et que cela lui donnait la nausée ; mais aussi parce qu'elle était terrifiée en pensant à ce qui allait se passer.

Elle distingua vaguement la silhouette de Ramia changer de comportement. La dragonne commença par s'ébrouer, comme pour se débarrasser d'un insecte parasite qui aurait élu domicile entre ses écailles ; puis elle poussa un rugissement de colère, et se mit à chercher autour d'elle l'origine de ces désagréments.

– Elle ne se laisse pas faire, pesta Crabbe en agitant sa baguette comme pour entourer Ramia de liens invisibles.

Et puis, Ramia les vit. Ses grands yeux violets s'arrêtèrent d'abord sur Vera, qui était misérablement recroquevillée contre la rampe en métal, puis sur Crabbe, qui pointait sa baguette sur elle.

– Ah, voilà, elle a compris à qui elle avait affaire... *Impero !* Allez, incline-toi devant moi !

Ramia tressaillit. Horrifiée, Vera la vit cligner des yeux une fois, deux fois, puis courber légèrement l'échine. Piscus Crabbe poussa un rugissement de triomphe.

– Enfin ! Approche, maintenant, et montre-nous ce dont tu es capable !

La dragonne violette s'approcha d'un pas lourd, faisant trembler le sol et soulevant des gerbes de terre et de gravats, interrompant sans s'en rendre compte quelques duels sur son passage. Elle fixait intensément Piscus Crabbe, comme hypnotisée.

– Je savais bien que j'y arriverais, exulta Piscus.

Vera chercha à toute vitesse un moyen d'empêcher ce qui était en train de se produire. Elle tendit désespérément la main vers

sa baguette, malgré le vertige qui la saisissait, mais celle-ci avait roulé hors de sa portée.

– Tu es complètement fou ! cria-t-elle au-dessus du vacarme.

Mais Piscus Crabbe ne l'entendait pas. Il promenait sa baguette de droite à gauche, et Ramia le suivait docilement des yeux.

– Crabbe ! ARRÊTE !

Piscus Crabbe lui jeta un regard furtif, et aussitôt, Ramia sembla se défaire légèrement de son emprise : elle cligna des yeux et cessa de regarder la baguette de Piscus Crabbe.

– NON ! Elle m'échappe ! rugit-il.

– Ramia ! appela Vera, désespérée. Résiste, je t'en supplie !

Ramia semblait en effet se rebeller. Malgré les hurlements furieux de Crabbe qui lui ordonnaient de détruire le pensionnat, Ramia regardait alternativement Vera et Crabbe sans bouger d'un millimètre.

Après plusieurs tentatives, il se tourna vers Vera, écumant de rage.

– Très bien, tu l'auras voulu, dit Piscus Crabbe. Je comptais te laisser en vie, mais puisque tu persistes à vouloir me dérober la victoire...

Il lui adressa un sourire dément.

– Voyons ce que vaut la loyauté de ton maudit dragon, face à la toute-puissance de l'Imperium, proposa Piscus Crabbe.

Il pointa à nouveau sa baguette vers Ramia, avec une détermination nouvelle.

– Et maintenant, on va dire au revoir à son ancienne maîtresse, dit Piscus Crabbe.

Ramia tourna son énorme tête vers Vera. Ses grands yeux violets étaient remplis de tristesse.

– Voilà, ma belle, tu m'as bien compris, la félicita Piscus Crabbe. Allez, vas-y, montre-lui que c'est à *moi* que tu appartiens, désormais...

Ramia s'approcha de Vera et se pencha vers elle. Vera essaya désespérément de dégager son poignet du lacet métallique et

rigide qui l'entourait, mais elle ne réussit qu'à érafler sa peau sans pouvoir s'échapper.

Elle était prise au piège. Ramia se rapprochait de plus en plus. Piscus Crabbe allait sans doute lui ordonner de la dévorer, ou bien de la carboniser sur place, comme une vulgaire pièce de viande... Quelle mort atroce... Elle qui avait consacré sa vie aux animaux, être tuée par l'un d'entre eux... Que diraient Daisy, et Edgar ? Et Cissy ? Et que deviendraient-ils ? Qui prendrait soin d'eux, une fois que Vera ne serait plus de ce monde ?

Les pensées défilaient à toute vitesse dans son esprit, à tel point que tous les mouvements autour d'elle semblaient ralentis : le bondissement des flammes, les sorciers qui se battaient au loin, les mouvements de Ramia... Même la voix de Piscus Crabbe était lointaine, assourdie.

Le museau fusant de Ramia s'immobilisa à quelques centimètres de Vera, qui n'osait plus bouger d'un millimètre.

– Allez, *brûle*, dit la voix de Piscus Crabbe.

Vera entendit la dragonne prendre une grande inspiration, elle vit sa cage thoracique s'élargir, son énorme gueule s'ouvrir... Autour d'elle, la température monta en flèche... Vera vit le fond de son gosier, et l'énorme brasier dont la chaleur brûlante s'apprêtait à déferler sur elle...

Et pourtant, en un éclair, au moment où Vera s'apprêtait à mourir, la dragonne poussa un rugissement terrible et se tourna vers Piscus Crabbe.

Le jet de flammes frappa le colosse de plein fouet et le transforma immédiatement en une gigantesque torche humaine. Il poussa un hurlement, qui se transforma aussitôt en gargouillement, puis en râle. Sa peau devint noire et une horrible odeur de chair brûlée parvint aux narines de Vera. Il s'écroula sur le sol, mais Ramia ne semblait pas vouloir se détourner de lui, et continuait de projeter son haleine enflammée dans sa direction, avec une puissance disproportionnée, à la hauteur de

la détresse qui animait la dragonne ; et elle ne s'interrompit que lorsque ce qui restait de Crabbe cessa complètement de bouger.

Le souffle court, Vera se redressa légèrement et, de sa main libre, rabattit son capuchon sur son visage pour ne pas être reconnue. Autour d'elles, c'était à peine si on se souciait de leur présence : partout, les Mangemorts étaient largement supérieurs en nombre, même s'ils semblaient incapables de terrasser les derniers défenseurs du pensionnat – dont Dumbledore, Maugrey et Ted Tonks, qui venait de revenir sur le champ de bataille.

– Oh, Ramia...

La dragonne fixait les restes calcinés de Piscus Crabbe, visiblement épuisée. Son souffle était rauque : tuer était contre sa nature. Cela lui avait terriblement coûté.

– Ramia, écoute-moi...

La dragonne se tourna vers Vera. Ses grands yeux violets brillaient de détresse et de culpabilité.

– Viens, approche-toi... Ne t'inquiète pas...

Sans l'écouter vraiment, Ramia s'approcha d'elle. Vera tendit la main pour la caresser, mais Ramia l'esquiva ; et d'un coup de croc, elle cassa en morceaux la rampe de métal qui retenait Vera prisonnière.

Puis la dragonne se redressa pour regarder le champ de bataille. Elle semblait transie d'effroi ; ses yeux violets sautaient d'un camp à l'autre, incapables de comprendre la raison pour laquelle ils s'entretuaient de cette manière. Son souffle rauque s'accéléra ; elle secoua la tête, se redressa, tendit le cou vers le ciel et poussa un rugissement déchirant, sans doute dans le but de faire cesser le combat qui faisait rage.

Quelques regards inquiets ou surpris se tournèrent vers elle, et Vera s'empressa de se cacher derrière l'une de ses ailes. Plusieurs Aurors distraits par la dragonne furent terrassés par des sortilèges provenant du camp adverse ; mais cette courte diversion permit également à Dumbledore de réagir.

D'un grand geste du bras, il fit apparaître un énorme disque lumineux, qui s'arrondit en dôme au-dessus des Mangemorts et se referma sur nombre d'entre eux. Aussitôt, ces derniers tentèrent de le détruire, mais ils semblaient incapables d'en sortir ; les sortilèges qui jaillissaient de leurs baguettes s'échouaient lamentablement contre la paroi lumineuse, qui étouffait jusqu'au son de leurs voix.

– Stupéfixez-les ! ordonna la voix puissante de Dumbledore. Capturez-les !

Il semblait devoir fournir un effort surhumain pour maintenir l'intégrité du dôme. Les Aurors s'empressèrent de réagir et pointèrent leurs baguettes sur les Mangemorts emprisonnés, puis les criblèrent de sorts.

Profitant de cette accalmie, Vera se cramponna à la patte de Ramia pour la secouer, la supplier de s'envoler, mais la dragonne ne parvenait pas à détacher son regard de cette terrible démonstration de violence.

– Ramia ! appela-t-elle désespérément. Va-t'en !

– Nous y sommes presque ! cria Dumbledore pour encourager les Aurors. Tenez bon !

Il ne restait plus que quelques Mangemorts encore valides dans le dôme formé par Dumbledore quand une formidable secousse ébranla la terre. Plusieurs Aurors titubèrent, tombèrent à genoux. Une deuxième secousse fit voler en éclats le dôme argenté qui emprisonnait la plupart des Mangemorts, tandis qu'une puissante rafale de vent fit vaciller les flammes qui dansaient dans la clairière.

– Oh non, gémit Vera.

Progressivement, au milieu des volutes de fumée qui continuaient de tourbillonner, elle distingua une silhouette encapuchonnée, un visage blafard et émacié, le rougeoiement de deux pupilles verticales... Et une voix sifflante s'éleva, venant de partout à la fois...

– Je me doutais que nous finirions par nous affronter, Dumbledore, dit Lord Voldemort.

L'atmosphère se fit soudain plus sombre, plus oppressante. Un mouvement de recul parcourut les rangs des Aurors ; à l'inverse, Dumbledore ne trembla pas.

– Hélas, dit-il simplement.

– Vous n'avez aucune chance, et tu le sais, Dumbledore. De nombreux guerriers sont tombés. À l'heure qu'il est, Eleanor Wimbley doit être morte. Vous êtes donc prêts à périr pour défendre un tas de ruines fumantes ?

– Il ne s'agit pas de ça, dit calmement Dumbledore.

Il n'ajouta rien. Sa voix paisible résonna dans la clairière avec autant de force que celle de Voldemort. Non loin de lui, Maugrey, Ted et quelques Aurors se tenaient prêts à engager le combat.

– Quel entêtement, siffla Voldemort. Et quel gâchis.

Il fit un geste de la main, et les Mangemorts qui avaient été stupéfixés furent libérés de leurs liens invisibles. Ils se relevèrent précipitamment, remettant leurs masques et leurs cagoules en place, essoufflés et honteux. Autour d'eux, les flammes s'intensifièrent, rendant l'atmosphère étouffante.

Voldemort remua sa baguette ; derrière lui, les fragments d'armature métallique qui se trouvaient proches de tentes saccagées s'animèrent et fendirent l'air en direction des Aurors, prêts à les transpercer ; mais d'un geste, Dumbledore les réduisit en poussière avant qu'ils n'atteignent leur cible.

Comme s'il s'attendait à échouer, Voldemort avait déjà lancé un autre sortilège. Un jet de flammes noires jaillit de sa baguette et fonda droit sur Dumbledore, mais s'écrasa sans l'atteindre sur un bouclier invisible qui se trouvait juste devant lui. Les flammes noires se tarirent, puis réapparurent avec une intensité plus grande encore.

– Tu n'es pas de taille à lutter, Dumbledore ! cria Voldemort au-dessus du crépitement assourdissant. Regarde ce que je suis devenu, malgré tous tes efforts pour me détourner du pouvoir !

Dumbledore tenait bon, mais les flammes persistaient, de plus en plus intenses, comme nourries par la colère grandissante de Voldemort. Elles étaient sur le point de fendre le bouclier quand un chant mélodieux envahit la clairière du pensionnat...

Quelques Mangemorts levèrent la tête et aperçurent un grand oiseau au plumage rouge et or déployer ses ailes au-dessus de Dumbledore. Le phénix survola la gerbe de flammes noires pendant quelques instants, puis y plongea délibérément. Là, ses ailes se mirent à brûler dans un sifflement terrible, transformant les flammes noires qui l'atteignaient en flammèches inoffensives ; puis il ouvrit le bec et se consuma dans un jaillissement enflammé qui absorba toute l'énergie obscure contenue par le sortilège de Voldemort. Les flammes noires tombèrent en poussière au moment où Fumseck roulait sur le sol sous la forme d'un petit oisillon dépourvu de plumes.

– NON ! rugit Voldemort.

Pour toute réponse, Dumbledore remua légèrement sa baguette magique et produisit un jet de lumière qui ébouriffa les cheveux de ceux qui se trouvaient près de lui ; une expression incrédule passa sur le visage de Voldemort, puis il disparut dans un tourbillon de tissu noir avant de réapparaître une dizaine de mètres plus loin, hors de la trajectoire du sortilège. Le jet de lumière alla s'échouer sur un arbre à moitié calciné, qui s'illumina avec un bruit à glacer le sang et s'éteignit aussitôt.

– *AVADA KEDAVRA* ! cria Voldemort avec fureur.

Cette fois-ci, il n'avait même pas visé Dumbledore. L'éclair de lumière verte manqua de s'abattre sur une Auror qui se trouvait à côté de Maugrey, mais elle s'écarta avec agilité, et la lumière verte ne fit qu'enflammer l'herbe qui se trouvait sous ses pieds.

– Quel manque d'imagination, raila la jeune femme à l'intention de Voldemort.

– En effet, commenta paisiblement Dumbledore. Je dois avouer que je m'attendais à des sortilèges plus inventifs.

– Je vous aurais prévenus, coupa Voldemort de sa voix glaciale. Il est encore temps de vous incliner.

Dumbledore n'eut pas l'occasion de répondre ; car, hélas, c'est le moment que choisit Ramia pour prendre part au combat.

Bouillonnante, révoltée, elle frappa le sol de ses ailes puissantes pour attirer l'attention des combattants. Cachée derrière elle, Vera la vit prendre une grande inspiration. Sa cage thoracique s'élargit, laissant voir entre ses côtes la lueur violette émise par son cœur ; les pics rocheux qui hérissaient son corps frémirent ; elle ouvrit sa gueule, montrant aux combattants ses multiples rangées de dents ; et tout en rugissant, elle cracha une immense gerbe de flammes en direction de Voldemort.

– Ramia ! glapit Vera.

Plusieurs Mangemorts se jetèrent de côté, de peur d'être brûlés vifs ; le feu roula jusqu'à Voldemort, crépitant, incandescent ; mais, nullement effrayé, celui-ci leva ses mains devant lui et l'arrêta à quelques centimètres de ses longs doigts effilés.

– Ramia, arrête ! supplia Vera, effrayée.

En effet, le feu que crachait la dragonne ne faisait aucun mal à Voldemort ; au contraire, il s'accumulait devant lui, entre ses mains, formant un gigantesque globe enflammé qui éclairait de plus en plus puissamment le rictus cruel qui animait son visage.

Voyant cela, Ramia s'arrêta de cracher du feu – mais il était trop tard. Le globe enflammé ne disparut pas. Au contraire, les flammes qui le constituaient s'intensifièrent, puis s'élevèrent dans les airs, tandis que Voldemort arrondissait doucement son bras vers l'arrière, comme pour lancer quelque chose au-dessus de sa tête...

– À terre ! cria la voix retentissante de Dumbledore.

De sa baguette, il fit tomber à la renverse ceux qui se trouvaient proches de lui. Avec une exclamation victorieuse, Voldemort propulsa la boule de feu sur le pensionnat.

Dumbledore et Maugrey levèrent leur baguette au même instant pour tenter de la faire dévier de sa trajectoire ; mais puisqu'ils se trouvaient face à face, de part et d'autre de la porte du pensionnat, leurs efforts contradictoires s'annulèrent et la sphère atteignit sa cible de plein fouet.

Les flammes ouvrirent les deux battants de l'imposante porte en chêne et s'engouffrèrent à l'intérieur du pensionnat Wimbley, avec un fracas et une violence inouïs. Le brasier féroce roula le long du couloir en spirale qui faisait le tour du pensionnat. Catastrophée, Vera vit les fenêtres s'illuminer une par une, et les rares vitres qui étaient encore intactes volèrent en éclat. Puis l'air enfermé dans le pensionnat se dilata, la charpente déjà fragilisée céda complètement et l'ensemble du bâtiment explosa.

Une onde de choc se répandit dans toute la clairière, jetant tout le monde à terre. Vera vit les pans de murs de pierre blanche fuser dans toutes les directions. Les combattants encore vaillants parvenaient à se protéger des jets meurtriers en criant des *Protego* à tort et à travers, mais les blessés étendus sur le sol n'avaient pas cette chance. Vera elle-même manqua d'être percutée par un énorme bloc de pierre, avant que Ramia n'en dévie la trajectoire d'un coup de patte ; et Albert qui était revenu à lui, les rejoignit de justesse et se blottit contre Vera, absolument terrifié.

La pluie de pierre dura quelques secondes, pendant lesquelles Vera serra Albert contre elle de toutes ses forces. Le sol cessa progressivement de vibrer, les chocs sourds que Vera percevait autour d'elle s'estompèrent ; et enfin, elle ouvrit lentement les yeux, abasourdie.

Le sortilège de Tournis commençait à s'estomper. Vera avait la tête qui tournait, mais elle pouvait regarder autour d'elle sans avoir l'impression de se trouver à l'intérieur d'une toupie. En revanche, elle n'entendait strictement rien, à part un sifflement aigu qui semblait provenir de l'intérieur de son crâne et qui empêchait les autres sons de parvenir jusqu'à elle.

Ramia, qui l'avait entourée de ses ailes pendant toute la durée de l'explosion, s'écarta légèrement et la laissa apprécier l'ampleur du désastre. À la place du bâtiment blanc et lumineux qui se dressait au milieu de la clairière quelques heures plus tôt, une gigantesque colonne de fumée noire montait vers le ciel. Sur le champ de bataille, Voldemort avait disparu. Vera vit un Auror appeler ses alliés à battre en retraite, et les survivants transplanèrent piteusement, emportant les quelques blessés avec eux. Dumbledore marcha vers Fumseck sans qu'aucun Mangemort n'ose l'attaquer, prit délicatement l'oiseau entre ses mains et transplana à son tour. Une fois qu'il eut disparu, les Mangemorts qui restaient en lice levèrent leur poing ou leur baguette vers le ciel, et une nouvelle Marque des Ténèbres éclaira le terrain dévasté d'une sinistre lueur verte.

À côté de Vera, Ramia poussa un gémissement plaintif et désolé. La pauvre dragonne était en piteux état. Des marques de craie blanche s'étaient ajoutées aux stries dégoulinantes de sang noir qui marquaient sa peau écaillée, et une de ses ailes était lamentablement déchirée.

– Ramia, écoute-moi, dit Vera d'une voix tremblante.

La dragonne la regardait avec des yeux coupables et suppliants.

– Je sais que tu n'as pas fait exprès, dit Vera. Tu as essayé de l'arrêter, tu as fait ce que tu pouvais... Mais il est trop puissant, Ramia, bien trop puissant pour toi... Tu m'as sauvé la vie, tu as été forte... Mais maintenant, il faut que tu t'en ailles... Va-t'en, ou bien tu auras des ennuis...

Ramia secoua la tête, butée, et Vera devina ce qui la tracassait. Elle posa sa main sur la grosse pierre violette qui ornait le front de la dragonne, et leurs pensées fusionnèrent aussitôt. Leurs frayeurs et leurs culpabilités se reconnurent, et s'apaisèrent mutuellement. Vera rassembla ses esprits et appela à elle l'image de sa fille Daisy, allongée sur un canapé, en sécurité, avec Narcissa à ses côtés.

– Tu vois, Daisy est saine et sauve, murmura Vera, essoufflée. Et Narcissa aussi. Tu peux partir, maintenant... Alors envol-toi, le plus loin possible... Et surtout, ne reviens pas, ne reviens plus jamais...

Vera sentit sa voix se briser, et Albert se crispa sur son épaule. Ramia hocha tristement la tête et se décida à reculer de quelques mètres. Dès que la main de Vera se détacha du front de la dragonne, elle se sentit atrocement seule et frigorifiée. En voyant Ramia s'envoler laborieusement, puis disparaître derrière les arbres enflammés, Vera dut serrer Albert dans ses bras pour ne pas pleurer.

Elle regarda l'anneau de métal grossier qui entourait son poignet, mais qui ne la retenait plus à rien. Puis elle épousseta son long manteau dont la couleur violette était devenue difficilement perceptible. Elle regarda une dernière fois les restes calcinés de Piscus Crabbe, puis le spectacle désolant des ruines fumantes du pensionnat Wimbley ; elle poussa un long soupir, imitée par Albert, puis transplana et disparut.

La clairière dévastée se vida progressivement de ses derniers occupants. Les Mangemorts retournèrent vers le manoir des Malefoy, afin de célébrer leur écrasante victoire, et rapidement, on n'entendit plus que le crépitement des flammes et le murmure du vent. Une aube farouche éclaircissait timidement le ciel, mais à des kilomètres à la ronde, aucun oiseau ne chantait.

Au bout d'un long moment, deux voix d'hommes vinrent troubler ce silence pesant.

– TED ! Il est encore trop tôt, nous reviendrons plus tard !  
REVIENS ! Il y a peut-être encore des Mangemorts !

– Eh bien, je les étriperais !

Ted Tonks marchait à vive allure vers les décombres du pensionnat, enjambant avec agilité les morceaux de tentes et les débris qui jonchaient le sol. Après avoir confié Adam aux guérisseurs de l'Hôpital Sainte-Mangouste, il était aussitôt revenu sur les lieux du combat et s'était battu avec bravoure,

jusqu'au bout ; une large déchirure dans son pull de Noël laissait voir une plaie sanguinolente sur son épaule, et sa jambe gauche était un peu raide à cause d'un sortilège de Stupéfixion qui l'avait effleuré.

L'homme qui lui courrait après avait une carrure nettement plus impressionnante que la sienne. Ses traits étaient grossiers, son pas était lourd, et il portait l'insigne des Aurors épinglé sur sa poitrine. On devinait qu'il s'était battu en voyant sa main serrée autour de sa baguette, et ses cheveux en bataille, mais à l'inverse de Ted, il ne portait pas la moindre égratignure. Alastor Maugrey avait fait mordre la poussière à de nombreux Mangemorts, et même à six contre un, aucun sortilège n'était parvenu jusqu'à lui.

– Pense à ta famille, Ted ! cria-t-il à son ami. Andromeda doit être folle d'inquiétude !

– Je le sais bien, Alastor ! Mais Eleanor est peut-être là-dessous ! Elle est peut-être encore vivante, nous pouvons peut-être encore la sauver... ELEANOR ! appela-t-il.

Maugrey renonça à empêcher Ted de fouiller les décombres fumants du pensionnat, et se contenta de le rejoindre pour garder un œil vigilant sur les environs.

Tout en toussant à cause de la fumée, Ted fouillait frénétiquement les gravats, éparpillait les restes de mur et de mobilier, écartait les énormes blocs de pierre en s'abîmant les mains.

– Eleanor ! ELEANOR ! appelait-il à tort et à travers, d'une voix de moins en moins forte et de plus en plus désespérée.

Il reconnaissait les endroits qu'il fouillait aux morceaux d'objets qu'il trouvait sur son passage : des gants brodés et des chaussures spéciales autour de l'atelier de Romeald, des oreillers éventrés au niveau des dortoirs, des couverts tordus vers le réfectoire, des fragments de ciel étoilé et de frises chronologiques animées près des salles de classe... À chaque pas, il craignait de découvrir le corps d'Eleanor, ou bien celui d'un enfant.

Alors qu'il avait déjà ratissé une partie des ruines du pensionnat, la voix de Maugrey s'éleva dans son dos.

– Ted...

Ted ne l'entendit pas et continua ses fouilles.

– Ted ! l'appela à nouveau Maugrey, d'une voix plus autoritaire.

Ted, enfin, consentit à s'interrompre et se tourna vers lui. Maugrey était immobile, le visage grave, et désignait quelque chose qui se trouvait sur le sol. Quelque chose... ou quelqu'un.

– Non, souffla Ted.

Maugrey hocha la tête avec gravité et baissa les yeux. Ted eut soudain l'impression que son cœur allait éclater en morceaux – car l'expression chagrinée de son ami ne pouvait vouloir dire qu'une seule chose. Il courut vers Maugrey et le rejoignit en quelques enjambées. Là, les quelques forces qui lui restaient le quittèrent subitement, et il tomba à genoux. Maugrey posa une main ferme sur son épaule, mais Ted ne la sentit même pas, tant ce qu'il voyait était insoutenable.

Un peu plus loin, sans être vu, Lucius Malefoy émergeait des décombres, sonné. Il tremblait de tous ses membres, ses vêtements étaient en lambeaux et il avait le visage en sang. En entendant les cris déchirants de Ted, Lucius serra sa main autour de sa baguette, et en sentant deux cylindres de bois lisse au creux de sa paume, il se rappela qu'il tenait non seulement la sienne, mais également celle d'Eleanor Wimbley, qu'il avait arraché à sa propriétaire quelques instants plus tôt.



## LE PRÉTENDANT

Au manoir des Malefoy, la voix stridente de Bellatrix continuait de retentir dans le salon :

– Aidez-moi, bande d'imbéciles ! Regulus est *blessé* !

Bellatrix semblait totalement paniquée : si elle ne manquait jamais d'imagination pour faire souffrir ses ennemis, en revanche, devoir *prendre soin* de quelqu'un la prenait totalement au dépourvu.

Regulus, étendu sur le tapis, arrivait à peine à ouvrir les yeux. Entre ses paupières entrouvertes, il voyait les lumières dansantes provenant du lustre suspendu au-dessus de sa tête, et quelques ombres penchées sur lui.

– Allez, remuez-vous ! Je vous dis qu'il risque de mourir ! cria la voix de Bellatrix.

Mourir ne lui paraissait pas une issue si abominable, si cela pouvait mettre fin à la douleur lancinante qui montait le long de l'épaule droite – celle qui avait émis un horrible craquement lorsqu'il avait atterri près des Tentagriffes – et celle, encore plus insupportable, qui lui lacérait le bras gauche. Malgré le fait que Bellatrix l'ait débarrassé des Tentagriffes, Regulus avait l'impression que le tentacule épineux était toujours enroulé autour de son bras, et rentrait de plus en plus profondément dans sa chair. Il aurait préféré que son bras soit arraché, plutôt que d'avoir à ressentir cette douleur qui ne faisait que s'amplifier.

Autour de lui, il entendait de nombreuses voix, et des pas qui s'approchaient avec curiosité.

– Ce sont les Tentagriffes qui lui ont fait ça ? demanda une voix féminine et hautaine.

– Oui, gémit Bellatrix.

– Ne t'en fais pas, nous allons le soigner, dit une voix plus douce. Emmenons-le dans la salle de bains.

Regulus reconnut la voix de Narcissa. Il sentit qu'on lui touchait le bras, sans doute pour le porter ; mais la douleur s'intensifia brutalement, et il poussa un long gémissement.

– Oh...

– Les épines de Tentagriffes sont pleines de venin, dit une voix faible et lointaine. Le pauvre, il doit souffrir le martyre... C'est une des pires douleurs qui soient.

Regulus reconnut la voix de Daisy, la meilleure amie de Narcissa. À en juger par sa voix tremblante, elle non plus n'était pas très en forme.

– Daisy, repose-toi, lui ordonna doucement Narcissa.

– Et il n'y a pas d'antidote ? demanda fébrilement Bellatrix.

– L'essence de Murlap peut soulager, dit Daisy.

– L'essence de Murlap ! Nous en avons sûrement ici...

– Malheureusement non, dit une voix glaciale.

Regulus entrouvrit les yeux, et aperçut le scintillement du pommeau argenté de la canne d'Abraxas Malefoy. Ce dernier l'observait avec mépris, comme si Regulus n'était qu'un vulgaire tas de détritrus. Et aussitôt, Regulus fut persuadé qu'il mentait.

– Non ? s'indigna Narcissa. Allons, vous préparez des potions à longueur de journée, avec des ingrédients aussi compliqués les uns que les autres... Vous avez forcément de l'essence de Murlap quelque part !

– C'est malheureux, mais il ne m'en reste plus une seule goutte, poursuivit la voix glaciale d'Abraxas Malefoy en détachant soigneusement chaque mot du précédent. En revanche, il serait temps de retirer ce jeune homme du tapis. C'est une pièce qui me vient de mes ancêtres, et je ne voudrais pas qu'une tache de sang...

– Eh bien, donnez-nous un coup de main, au lieu de nous regarder bêtement ! le houspilla Bellatrix.

– Que s'est-il passé ? demanda alors une voix que Regulus connaissait parfaitement.

Au-dessus de lui, le visage de son père était agité de tics nerveux, comme lorsqu'il avait peur ou était en colère. Regulus avait du mal à déterminer s'il était inquiet, ou s'il était furieux que Regulus n'ait pas brillé au combat.

– Ce qu'il s'est passé ? explosa Bellatrix. *Ce qu'il s'est passé ?* Je vais vous le dire, moi ! C'est Sirius qui l'a mis dans cet état-là, voilà ce qu'il s'est passé ! Tout ça parce que vous avez été incapable de l'éduquer correctement...

– C'était surtout inconscient d'envoyer Regulus là-bas, corrigea Narcissa. Il n'a que quatorze ans, où aviez-vous la tête ? Ce n'est qu'un enfant !

– Je vous interdis de me parler sur ce ton, toutes les deux, répliqua Orion avec agressivité. Dois-je vous rappeler que je vous ai hébergées, pendant presque dix ans...

Regulus avait toutes ces disputes en horreur. Sa maison était déjà saturée de tensions, en permanence, alors s'il y avait bien une chose qu'il souhaitait éviter, c'était de nouvelles prises de bec.

Alors qu'il rassemblait ses forces pour dire quelque chose et interrompre les injures qui s'échangeaient lieu au-dessus de lui, le sol vibra de coups sourds, et un pas pesant s'approcha d'eux.

– Rodolphus ? dit la voix furieuse de Bellatrix. La bataille est terminée ?

– Non, mais je t'ai vue tomber, dit une voix bourrue. Je voulais être sûr que tout allait bien.

– Comme c'est touchant, railla Bellatrix. Eh bien oui, je vais très bien ! Tu peux faire demi-tour, et retourner d'où tu viens !

Il y eut un silence, et Regulus sentit la pointe d'une chaussure lui toucher les côtes.

– Je vois que ton petit protégé s'est fait avoir, ricana la voix bourrue de Rodolphus Lestrage.

– NE LE TOUCHE PAS ! rugit Bellatrix.

– Oui, ne le touchez pas ! renchérit Orion, de sa voix nasillarde et désagréable.

Entre ses paupières à demi closes, Regulus aperçut plusieurs baguettes se tendre vers Rodolphus Lestrage.

– Eh, c'est bon... J'ai entendu que vous vouliez le porter jusqu'à la salle de bains, non ? Je peux m'en occuper, c'est une vraie brindille...

– Pas besoin de toi, répliqua Bellatrix. Tu ferais mieux de retourner au combat !

– Tu veux de l'aide, oui ou non ?

– Allez, Bella, laisse-le faire, dit la voix de Narcissa. Nous serons plus tranquilles dans la salle de bains.

Il sentit quelqu'un lui attraper l'autre bras, mais au moment où son épaule se soulevait du sol, il eut l'impression que des milliers d'aiguilles chauffées à blanc lui transperçaient la peau, et il gémit à nouveau de douleur.

– Arrête, Rodolphus, arrête ! supplia Bellatrix.

Et Regulus s'affaissa à nouveau sur le tapis, le visage crispé.

– Endormons-le quelques minutes, ce sera plus simple, proposa Narcissa. Abraxas, vous avez au moins une Potion de Sommeil ?

Abraxas hésita à répondre, et dut juger qu'un deuxième mensonge serait de trop, car Regulus entendit ses pas s'éloigner lentement.

Pendant plusieurs minutes, personne ne parla ; puis Abraxas Malefoy revint.

– C'est tout ce que vous avez ? demanda Bellatrix, circonspecte.

– Il faudra s'en contenter, répondit sèchement Abraxas Malefoy.

Narcissa aida Regulus à se redresser légèrement, et porta la fiole à ses lèvres. En effet, elle était minuscule, et Regulus était assez doué en Potions pour estimer que l'effet ne durerait que quelques minutes. Il renifla la fiole pour s'assurer qu'il s'agissait bien d'une potion de Sommeil, puis la but avidement. Avec un immense soulagement, il sentit la torpeur l'envahir ; la douleur s'évanouit et il sombra dans l'inconscience.

Rodolphus se pencha, et souleva Regulus comme s'il s'agissait d'un vulgaire sac de provisions.

– Doucement ! s'écria Bellatrix en soutenant la tête de Regulus qui dodelinait dangereusement.

Elle s'apprêtait à quitter le salon à leurs côtés, mais Abraxas lui saisit le bras d'une poigne de fer.

– Pas si vite, jeune fille, dit Abraxas en désignant le tapis où on pouvait voir de larges traînées rouge sombre. Je vous prie de réparer les dégâts que vous venez d'infliger à mon précieux tapis...

– Oh, vous et votre maudit tapis ! explosa Bellatrix. Je ne sais pas ce qui me retient...

– Bella, nettoignons ça, et n'en parlons plus, décréta Narcissa.

Regulus reprit conscience dans la salle de bains. Pendant une fraction de seconde, il se demanda quel était le liquide froid qui coulait dans ses cheveux, dans sa nuque et sur son visage, avant de réaliser qu'on lui versait de l'eau froide sur la tête.

– Ah, te voilà réveillé, dit une voix bourrue.

Regulus toussa, car quelques gouttes d'eau étaient passées dans ses voies respiratoires, et sentit deux énormes mains empoigner sa veste et le plaquer au mur. Il était assis sur le carrelage d'une immense salle de bains, et Rodolphus Lestrage se tenait face à lui avec un sourire mauvais. Il émanait de lui une odeur de sueur rance et de mauvais alcool qui donnait la nausée ; ses cheveux noirs étaient gras, sa barbe hirsute, et son manteau était fait d'un

étrange assemblage de pièces de fourrure, de morceaux d'écailles et de bouts de tissu.

Regulus tourna la tête, parcourut du regard les quatre lavabos en émail d'un blanc immaculé, les robinets savamment sculptés en forme de têtes de serpent, les serviettes moelleuses, la baignoire en marbre, les galets et les orchidées installées sur les étagères, les patères en serre d'hippogriffe... Mais à son grand désespoir, il ne vit que le luxe étourdissant du mobilier qui l'entourait : en dehors de Rodolphe Lestranger, la pièce était déserte.

– Alors, comment t'y es-tu pris ? demanda Rodolphe avec agressivité.

Regulus le regarda sans comprendre, et essaya de se dégager, mais sans succès. Son bras droit, qui avait émis un horrible craquement lorsqu'il avait atterri près des Tentagriffes, ne répondait plus, et son épaule était déformée de façon inquiétante. Quant à son bras gauche, qui avait été lacéré par les Tentagriffes, il lui faisait atrocement mal.

– Je te lâche si tu me dis ce que tu lui as fait, dit Rodolphe Lestranger en resserrant sa prise.

– De q... De qui parles-tu ? haleta Regulus, qui avait du mal à reprendre son souffle.

– De Bellatrix, grinça Rodolphe en resserrant sa prise.

En comprenant ce que Rodolphe Lestranger sous-entendait, Regulus fut tellement abasourdi qu'il mit un certain temps à répondre.

– Bella ? Mais tu n'y es pas du tout, protesta Regulus d'une voix étranglée.

– Ne me prends pas pour un imbécile, rugit Rodolphe Lestranger. Elle parle sans cesse de toi ! Regulus par-ci, Regulus par-là... Et j'ai bien vu comment elle te regardait... Il n'y a que toi qu'elle regarde de cette manière... Alors, quel est ton petit secret ? Un envoûtement ? Un philtre d'amour ? Je ne peux pas croire que tu aies réussi à la séduire sans faire appel à la magie...

– La *séduire* ? Mais... C'est ma cousine ! Nous avons grandi ensemble !

– Le fait d'être cousins ne vous arrête pas, dans la *noble famille Black*, cracha Rodolphus Lestrangle avec mépris. Tes parents sont cousins, non ?

– Tu es complètement fou ! s'indigna Regulus. J'ai quatorze ans, et elle vingt-quatre !

Rodolphus le lâcha, et Regulus put enfin respirer librement.

– Écoute-moi bien, petit morveux, dit Rodolphus Lestrangle en pointant sa baguette sur son visage. Est-ce que tu sais seulement depuis quand je suis amoureux de Bellatrix ? Non ? Eh bien, je suis tombé amoureux d'elle dès que je l'ai *vue* ! J'avais douze ans, elle en avait onze ! Tu étais probablement encore au berceau, à cette époque... Alors ne t'avise pas de t'en approcher, c'est compris ? Je n'ai pas attendu toutes ces années pour que tu me la piques !

Regulus essuya l'eau qui ruisselait sur son visage, et regarda avec dégoût les mains velues et le corps trapu de Rodolphus Lestrangle. Il était très familier avec ce genre de déclaration, puisque son propre père avait longtemps tenu exactement le même discours à propos de Druella Black, née Rosier, que Cygnus Black lui aurait « dérobée » dans de mystérieuses circonstances. Aux yeux de Regulus, ces obsessions orgueilleuses n'étaient que la transformation désastreuse d'un amour déçu, et n'avaient absolument rien d'attrayant, ni d'héroïque, comme certains semblaient le croire.

– Tu parles d'elle comme si elle pouvait *t'appartenir*, dit Regulus. On voit bien que tu ne la connais pas...

Rodolphus Lestrangle saisit Regulus à la gorge, mais quelqu'un frappa à la porte, et tous les deux se retournèrent d'un même geste.

– Rodolphus ? Regulus, vous êtes là ? dit la voix de Narcissa.

La poignée de la porte s'actionna vigoureusement, plusieurs fois d'affilée, et on frappa à nouveau à la porte, avec beaucoup plus de force.

– OUVREZ ! cria Bellatrix. Rodolphus ! Ouvre la porte, ou je t'étripe !

Regulus eut un sourire de triomphe. D'ici quelques instants, ses cousines entreraient dans la pièce, et il serait sauvé.

– Tu sais quoi ? Bella te déteste, déclara-t-il avec hardiesse. Elle préfèrerait lécher un paillason plutôt que de t'approcher ! Alors si tu l'aimes vraiment, tu ferais mieux de la laisser tranquille !

Il fut étonné par sa propre audace. Rodolphus Lestrangle devint rouge écarlate, et une énorme veine se mit à palpiter sur son front.

– Tu ne vas pas t'en tirer comme ça, dit-il entre ses dents.

Sans prévenir, il donna un violent coup de poing dans l'épaule droite de Regulus – celle qui avait émis un craquement inquiétant lorsqu'il était tombé sur le sol. Regulus sentit une douleur indescriptible parcourir son bras, et poussa un cri. Rodolphus Lestrangle frappa à nouveau de toutes ses forces à l'endroit où son os semblait déplacé, et Regulus crut qu'il allait s'évanouir de douleur.

– *Alohomora !* cria Bellatrix derrière la porte.

Bellatrix et Narcissa firent irruption dans la pièce. Bellatrix tendit sa baguette vers Rodolphus, une vive lumière bleue envahit la salle de bains, et Rodolphus tomba lourdement sur le côté, libérant Regulus de son poids étouffant.

– Je remettais juste son épaule en place, grogna Rodolphus en redressant son buste trapu.

– Bien sûr, ironisa Bellatrix.

Elle se pencha vers Regulus, qui ne la voyait même pas, la main crispée sur son épaule, aveuglé par les étoiles rouges qui dansaient devant ses yeux. Bellatrix pointa sa baguette sur son épaule et prononça quelques formules. Regulus sentit une

chaleur intense remplacer la douleur, son os fit un ressaut, se remit en place, et la douleur s'évanouit. Regulus en aurait pleuré de reconnaissance.

Et soudain, il sentit son estomac se contracter violemment. Il eut un haut-le-corps ; Rodolphus Lestrage se recula précipitamment, mais Regulus se tourna vers lui et lui vomit sur les genoux.

– Argh !

– Regulus ! s'affolèrent Bellatrix et Narcissa.

Il venait de vomir un torrent de sang et d'épines.

– Va-t'en, Rodolphus ! cria Bellatrix en le bousculant.

Rodolphus Lestrage s'apprêtait à protester, mais Narcissa pointa sa baguette sur lui.

– Dehors, répéta-t-elle avec une immense froideur.

Elles chassèrent donc impitoyablement Rodolphus Lestrage, couvert d'un liquide nauséabond, installèrent Regulus au-dessus de la cuvette des toilettes et s'agenouillèrent à côté de lui. Bellatrix lui tint les cheveux pendant qu'il vomissait à nouveau, et Narcissa lui caressait le dos.

– Ce doit être un autre effet du venin de Tentagriffes, devina Bellatrix, anxieuse.

– Espérons que ça ne dure pas trop longtemps...

– Eh bien ! Ici non plus, ça n'est pas la grande forme...

Narcissa et Bellatrix se retournèrent, et Regulus vomit un nouveau jet de sang et d'épines.

– Vera ! s'exclama Narcissa en se levant d'un bond.

Vera et Daisy Goyle se tenaient dans l'encadrement de la porte. Daisy avait repris des couleurs ; Vera, en revanche, était dans un piteux état. Elle devait s'appuyer sur sa fille pour marcher, car elle tanguait dangereusement, comme si elle était complètement ivre ; elle avait du sang séché sur le front, son manteau était couvert de cendres et de terre, ses collants rayés étaient filés de haut en bas ; l'extrémité de sa longue tresse était roussie, tout comme le pelage vert d'Albert.

– Que s'est-il passé ? demanda Narcissa.

Le regard de Vera s'assombrit encore davantage, et Daisy baissa les yeux.

– Ramia... ?

– Ramia est vivante, dit Vera. Je lui ai ordonné de s'enfuir. En revanche...

Vera et Daisy échangèrent un regard.

– Oui... ?

– Le pensionnat a été détruit, acheva Vera. Il n'en reste rien.

– C'est une bonne nouvelle, déclara Bellatrix avec hargne, tout en caressant les joues de Regulus avec de petits gestes nerveux.

Vera ne releva pas. Narcissa, elle, avait tout autre chose en tête.

– Et Lucius ? Où est-il ?

– Je ne l'ai pas vu, dit sombrement Vera. J'espère simplement qu'il n'était pas dans le pensionnat au moment de l'explosion.

Narcissa se tordit les mains, en proie à une nouvelle bouffée d'angoisse.

– Ne t'en fais pas, dit Daisy en lui prenant les mains, je suis sûre qu'il va bien...

Un nouveau bruit de vomissement coupa court à leur conversation, et toutes les trois se tournèrent vers Regulus.

– Que lui est-il arrivé ? demanda Vera.

– Les Tentagriffes, répondit Bellatrix.

– Diable ! s'exclama Vera en examinant les plaies béantes qui couvraient le bras gauche de Regulus. Pauvre bonhomme ! Vous n'avez pas d'essence de Murlap, dans cette maison ?

– Abraxas dit que non, dit Narcissa sur un ton lourd de sous-entendus.

– Bien sûr, soupira Vera en levant les yeux au ciel. Attendez une minute, je vais faire un petit aller-retour à la maison... Je vous ramène de quoi le revigorer.

Vera transplana, et revint quelques minutes plus tard, tenant fermement une bouteille remplie d'un liquide ambré. Elle

tanguait toujours dangereusement et manqua de renverser la bouteille sur le sol.

– Doucement, doucement, dit Narcissa en l'aidant à se stabiliser.

– Merci... Il faut vite l'appliquer sur les blessures, afin de limiter le risque de cicatrices, dit Vera en s'asseyant sur un petit tabouret en osier.

Daisy, Narcissa et Bellatrix s'empressèrent de s'exécuter, et enduisirent Regulus d'essence de Murlap. Regulus ressentit aussitôt un immense soulagement, et en regardant son avant-bras couvert de liquide jaune, il constata que le saignement s'était tari.

– Tu ne t'es pas raté, mon pauvre enfant, dit Vera en sortant une petite fiole orange de sa poche. Tiens, bois ça, c'est un Philtre Antidégueuli... Très utile pour les lendemains de fête...

– Maman ! gronda Daisy.

Regulus but presque entièrement la fiole que lui tendait Vera, et la nausée s'envola aussitôt. Il en laissa quelques gorgées pour Bellatrix, qui, en venant à son secours, avait eu l'épaule légèrement éraflée par une Tentagriffe ; elle était d'une pâleur inquiétante, et se rapprochait discrètement de la cuvette des toilettes.

– Allez, bois ça, lui dit Regulus en voyant qu'elle était réticente à avouer sa faiblesse.

À contrecœur, Bellatrix prit la fiole orange et en renifla le contenu.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle avec méfiance.

– Si je te le disais, tu n'en voudrais pas, sourit Vera. Mais je t'assure que c'est d'une efficacité redoutable... Il serait malvenu d'avoir des régurgitations devant Voldemort, n'est-ce pas ?

Bellatrix eut un haut-le-cœur, et consentit à boire le reste de la fiole, puis à mettre un peu d'essence de Murlap sur son épaule.

– À propos de Voldemort...

– Ne prononcez pas son nom, protesta Bellatrix. Vous êtes censées en avoir peur !

– Eh bien, c'est loupé, rétorqua Vera. Tu disais, Daisy chérie ?  
– Est-ce qu'il était là ? Je veux dire, sur le champ de bataille ?  
– Non, répondit Narcissa. Il devait nous observer de loin.  
– Il est arrivé à la fin, corrigea Vera. C'est lui qui a détruit le pensionnat.

– Taisez-vous, j'entends quelqu'un, dit Daisy en se tournant vers la porte ouverte sur le couloir.

En effet, des bruits de pas leur signalèrent que quelqu'un s'approchait. Narcissa tendit le cou, dans l'espoir de voir Lucius apparaître, mais ça n'était qu'Edgar Goyle, essoufflé et couvert de terre.

– Le Seigneur des Ténèbres vous attend, dit simplement celui-ci, en évitant le regard de Vera. Il veut un rapport complet sur la bataille.

– Nous arrivons, s'empressa de dire Bellatrix en se relevant d'un bond.

Elle aida Regulus à se relever, lui mit une épaisse couverture sur les épaules et l'aida à marcher vers le salon. Narcissa voulut leur emboîter le pas, mais Vera la retint.

– Cissy, il faut que tu le saches, lui glissa-t-elle à toute vitesse. Ramia a craché du feu sur Voldemort, pendant la bataille. Il pense peut-être que c'est moi qui lui ai ordonné de le faire. Je ne sais pas comment il va réagir, mais surtout, si ça tourne mal... N'intervenez pas. Je saurai me débrouiller.

Et sans laisser à Narcissa et Daisy le temps de protester, elle les entraîna toutes les deux vers le grand salon, qui ressemblait désormais lui aussi à un champ de bataille.

Les Mangemorts étaient rassemblés en petits groupes autour des blessés. Les Tentagriffes leur avaient infligé des dégâts : Narcissa releva plusieurs flaques de sang et d'épines sur le sol, que Prunnas et Lidelys s'acharnaient à nettoyer sous le regard furieux d'Abraxas Malefoy. Plusieurs Mangemorts avaient des plaies béantes sur le corps et se vidaient de leur contenu gastrique au-dessus de récipients en argent.

Les Aurors avaient tout aussi ardemment défendu le pensionnat. Plusieurs Mangemorts étaient raides, ce qui indiquait qu'ils avaient été stupéfixés récemment ; et même les plus robustes d'entre eux portaient de nombreuses égratignures sur le visage. Antonin Dolohov, par exemple, semblait avoir le visage encore plus tordu que d'habitude, et sa mâchoire faisait un bruit inquiétant lorsqu'il parlait. Dans un coin, Narcissa reconnut Travers, dont une jambe était devenue arquée et griffue. MacNair, qui avait des connaissances étendues en matière d'animaux dangereux, essayait d'y remédier, mais sans grand succès.

Quant à Corban Yaxley, la moitié de son visage était complètement écorchée, ce qui ne l'empêchait pas d'échanger à voix basse avec d'autres Mangemorts en regardant Narcissa avec un sourire entendu. Narcissa crut entendre le prénom de Lucius, et déglutit avec difficulté.

À l'autre bout de la pièce, Carla s'efforçait de reconforter Ursula Crabbe, qui poussait des cris de colère et de désespoir.

– Son cher mari Piscus a été carbonisé sur place par Ramia, souffla Vera à l'oreille de Narcissa.

Narcissa se tourna vers elle, horrifiée.

– Nous nous sommes battus, précisa Vera. Il est devenu enragé... Il a voulu me tuer. Ramia m'a sauvé la vie.

Dans d'autres circonstances, Narcissa se serait peut-être réjouie de la mort de Piscus Crabbe, qu'elle détestait de tout son être ; mais elle était tellement angoissée à l'idée que Lucius ait pu subir le même sort qu'elle ne songea même pas à sourire.

– Oh, Abraxas, gémit Ursula Crabbe alors que ce dernier passait près d'elle. Comment faites-vous pour être aussi calme ? Vous n'avez pas peur que Lucius ne revienne pas ?

Abraxas haussa les épaules, et regarda sa montre de gousset.

– J'ai surtout peur qu'il revienne bredouille, dit-il sur un ton menaçant.

Narcissa serra les poings, et sentit Daisy lui attraper la main en signe de soutien.

Assis en bout de table, près de la cheminée de marbre, Voldemort contemplait le spectacle avec satisfaction. Son capuchon noir était rabattu sur son visage, mais ses pupilles rougeoyaient dans l'ombre, et sa bouche sans lèvres était étirée par un demi-sourire.

– Bien, je crois que nous sommes au complet...

– Lucius n'est pas là, fit remarquer Narcissa d'une voix tremblante.

Voldemort se tourna lentement vers elle. Il semblait bouger sans effort, sans qu'aucun de ses muscles ne se contracte, comme un spectre.

– Nous sommes donc *presque* au complet, dit-il d'une voix douceuse. Ne t'en fais pas, Narcissa, j'attends Lucius avec autant d'impatience que toi... Mais nous pouvons toujours commencer sans lui. Asseyons-nous, mes amis...

Il étendit les bras pour désigner les sièges autour de la table. Les Mangemorts prirent place ; Bellatrix entraîna Regulus à côté d'elle, malgré les regards moqueurs que les autres jetaient à son teint verdâtre, au sang séché qui se trouvait sur son visage, à sa chemise imbibée de liquide jaune et à l'épaisse couverture posée sur ses épaules.

– Un coup de mou, mon p'tit ? l'interpella Rabastan Lestrange, le frère de Rodolphus. Ta nourrice a été méchante ?

Plusieurs Mangemorts s'esclaffèrent. Rodolphus Lestrange, en revanche, ne riait pas du tout, et observait Bellatrix et Regulus avec une hargne non dissimulée.

Ursula Crabbe, Juliet Selwyn, Carla Goyle et Magdalena Nott laissèrent leurs places aux guerriers, et s'installèrent sur des petits sièges proches de la fenêtre. Vera et Daisy s'assirent sur le canapé qui était proche la cheminée, et Narcissa alla s'asseoir à côté de la place vide de Lucius, afin que personne ne se l'approprie.

– Bien, très bien, dit Voldemort. Alors, mes amis... Racontez-moi.

– Nous sommes victorieux, annonça brutalement Yaxley. Le pensionnat est entièrement détruit... Grâce à vous, Maître.

– Oui, c'est bien ce que j'ai vu, dit Voldemort, sans manifester la moindre joie. Mais qu'en est-il des pensionnaires ?

Les quelques sourires qui avaient accompagné la déclaration de Yaxley s'évanouirent aussitôt. Les Mangemorts échangèrent des regards interrogateurs, à la recherche d'une main levée qui annoncerait une bonne nouvelle au Seigneur des Ténèbres. En voyant que personne ne se manifestait, quelques Mangemorts remuèrent sur leurs sièges, embarrassés.

– Eh bien ? insista Voldemort. Personne ?

Un silence pesant lui répondit.

– Vous me dites qu'avec cinquante hommes et deux dragons, vous n'avez pas réussi à attraper le moindre petit Sang-de-Bourbe ? siffla Voldemort. Et vous appelez ça une *victoire* ?

Yaxley détourna le regard.

– J'espère que vous avez d'autres bonnes nouvelles à m'annoncer, dit Voldemort d'une voix cruelle. Ou bien... Certains d'entre vous devront servir d'exemple pour subir ma colère.

À en juger par le frémissement de ses narines verticales, ceux qui seraient désignés risquaient de ne pas en sortir indemnes. Narcissa était fascinée par la terreur qu'il semblait infliger à ceux qui le servaient depuis longtemps. Les recrues plus récentes, en revanche, ne semblaient pas aussi averties. Evan Rosier, par exemple, était négligemment affalé sur son siège, et retirait soigneusement le sang séché qu'il avait sous les ongles. Balderic Parkinson et Andy Selwyn, quant à eux, comparaient leurs égratignures en fanfaronnant.

Narcissa n'était pas la seule à l'avoir remarqué. Inquiète, elle vit Voldemort lancer un regard cuisant à ceux dont il n'avait pas l'attention pleine et entière.

– Rosier ! Selwyn ! Parkinson ! Nott ! siffla Voldemort.

Les intéressés sursautèrent, et se dressèrent sur leur siège, droits comme des piquets. Voldemort les regarda un à un, et ses pupilles rougeoyèrent plus intensément. Il caressa sa baguette, hésitant ; et Narcissa vit de la sueur perler sur le front d'Andy Selwyn.

– À l'avenir, soyez plus attentifs, dit-il enfin.

Et les quatre jeunes hommes se détendirent légèrement, en s'épongeant le front.

– Où en étions-nous ? demanda Voldemort.

– Nous avons tué de nombreux Aurors, et des membres de la Police Magique, dit Yaxley afin d'argumenter l'optimisme de sa déclaration initiale.

– Mais encore ? Je veux des noms, dit Voldemort.

Il n'avait pas haussé le ton, mais sa voix s'était faite plus autoritaire.

– Fanny Dearborn, dit Antonin Dolohov en levant la main.

– Tu l'as tuée, tu en es sûr ?

– Absolument sûr, affirma Dolohov sans la moindre émotion dans la voix.

– Elias Bones, dit Evan Rosier à son tour.

– Camilla Bicwick, dit Fenrir Greyback en caressant rêveusement son menton couvert de sang séché.

– Gracchus Cospes, dit Alecto Carrow en repoussant une mèche de cheveux gras qui tombait devant ses yeux.

Les Mangemorts égrenèrent ainsi une quinzaine de noms.

– Bien, c'est très bien, dit doucement Voldemort lorsqu'ils eurent terminé. Et de notre côté... Quelles sont les pertes ?

– Thorfinn Rowle a été capturé, gémit Gibbon.

– Arcadius Flint a été tué, dit Balderic Parkinson sur un ton tragique.

– Arcadius ? Et... Qu'est devenu son frère, Orpheus ?

– Seulement blessé... Il est rentré chez lui, avec son épouse.

– Pauvre Arcadius, gémit Magdalena Nott à côté de la fenêtre.

À ces mots, Voldemort se tourna brutalement vers elle, et un nouveau silence pesant s'établit.

– Apprenez qu'il n'y a pas de mort plus glorieuse que celle de mourir pour la cause que nous défendons, dit lentement Voldemort. Vous devriez être heureux pour lui, et lui envier son sort.

Magdalena acquiesça, apeurée ; mais de toute évidence, elle était loin de partager l'avis de Voldemort.

– J'ai réussi à atteindre Rowle avec un Sortilège de Confusion, au moment où il a été capturé, se vanta Corban Yaxley. Ainsi, quand les Aurors voudront l'interroger... Il ne se souviendra de rien. Et le corps d'Arcadius Flint a été réduit en poussière : personne ne pourra l'identifier.

Tout le monde se tourna vers Voldemort pour observer sa réaction, mais celui-ci ne les écoutait plus. Il regardait par-dessus leurs têtes, vers la porte du salon. Les Mangemorts firent volte-face : la poignée tourna avec une lenteur extrême, les deux battants s'ouvrirent et Lucius apparut, couvert de sang et de poussière blanche.



## LE FAVORI

– Lucius ! Tu es vivant ! exulta Narcissa en se levant d'un bond.

– S'il revient bredouille, ça ne va pas durer, ricana Yaxley, qui souriait malgré les écorchures qui recouvraient tout le côté de son visage.

Lucius tituba vers eux, et Narcissa se précipita pour le soutenir.

– Tu es vivant, répéta Narcissa en l'aidant à se tenir debout. Tu n'es pas blessé ?

– Non, non, dit Lucius d'une voix faible, en s'appuyant sur elle. Peut-être quelques côtes cassées... Rien de plus.

Narcissa se serra contre lui, tremblante de soulagement. Lucius avait le nez en sang et semblait complètement sonné, mais il était globalement indemne. Son regard était vague, mais lorsqu'il se posa sur Narcissa, il revint brutalement à la réalité.

– Narcissa... Que t'est-il arrivé ? Pourquoi es-tu couverte de terre ? Et... tu saignes !

Préoccupée par l'état de santé de Daisy, puis par celui de Regulus, Narcissa n'avait même pas pris la peine de se rincer le visage. En le voyant si surpris, elle réalisa que Lucius n'était même pas au courant de ses déboires : en allant combattre, il était persuadé qu'elle resterait au manoir, bien à l'abri, et n'avait aucune idée de ce que son père avait manigancé avec Piscus Crabbe et Rodolphus Lestrage.

– Ce n'est rien, dit Narcissa en cachant d'une main son arcade sourcilière ensanglantée.

– Ne me dis pas que tu es allée là-bas ? Mais... Pourquoi ? demanda Lucius avec colère.

– On l'y a obligée, déclara Vera d'une voix forte, debout près de la cheminée.

– Je te demande pardon ? Toi, on t'a envoyée là-bas ? Mais *qui* ? Dis-moi, que je l'étripe ?

– C'est moi, déclara fièrement Abraxas Malefoy depuis la table.

Lucius reçut un nouveau choc. Il se tourna vers son père, à la fois furieux et désarçonné, ne sachant quelle attitude adopter. Mais avant qu'il ait pu ouvrir la bouche, la voix aiguë et sifflante de Voldemort résonna au-dessus d'eux, semblant venir de tous les côtés à la fois :

– Lucius, approche donc, dit-il.

Lucius reprit rapidement ses esprits et s'approcha de la table des Mangemorts, Narcissa toujours accrochée à son bras. Comme tous ceux qui étaient présents dans la pièce, elle essayait de sonder son regard, afin de deviner s'il avait rempli sa mission avec succès – mais elle n'y parvint pas.

– Où sont mes fils ? gémit soudain Ursula Crabbe dans le fond de la pièce.

C'est le moment que choisit Hector Crabbe pour entrer dans le salon. Il était à peu près dans le même état que Lucius – couvert de sang et complètement hagard.

– Hector, mon fils ! s'écria Ursula en lui sautant au cou. Où est ton frère ?

– Je n'en sais rien, grommela-t-il.

Lucius et lui échangèrent un regard, et s'accordèrent silencieusement pour taire son abandon de poste.

– Rascus m'a aidé à vaincre Eleanor Wimbley, annonça Lucius. Il a été tué au cours du combat.

Ursula Crabbe poussa un hurlement désespéré, et tomba à genoux sur le sol. Il fallut quelques minutes pour la relever, et pour l'emmener dans une autre pièce ; et toute l'attention se reporta à nouveau sur Lucius.

– Alors, Lucius... As-tu de bonnes nouvelles à nous apporter ? demanda Voldemort une fois que le silence fut revenu.

– Eh bien... Oui... Excellentes.

Il s'essuya rapidement le visage à l'aide de sa manche, afin de paraître présentable. Maintenant que Voldemort le regardait, il semblait manquer d'assurance. Autour de la table, Yaxley et Dolohov échangèrent un sourire optimiste.

– Ta baguette, Lucius, dit Voldemort, totalement inexpressif.

Lucius sortit lentement sa baguette. Voldemort fit un signe à Bellatrix, qui la prit précipitamment et la posa sur la table, ravie.

– *Prior incanto*, dit-elle en pointant sa baguette sur celle de Lucius, afin de savoir quel était le sort qu'il avait prononcé en dernier.

Aussitôt, une autre baguette s'échappa de la poche de Lucius et atterrit dans la main de Bellatrix.

– Comme c'est touchant, railla-t-elle en regardant Lucius. Tu as donc tué Eleanor Wimbley en lui piquant sa baguette ?

Lucius eut un demi-sourire.

– Recommence, dit-il. Avec la baguette de cette chère Mrs Wimbley, cette fois-ci.

Bellatrix hésita, et Yaxley en profita pour la devancer, nerveux :

– *Prior incanto* ! cria-t-il en visant la baguette en bois brun.

Un nuage vert s'échappa de l'extrémité distale, et forma une tête de mort brumeuse au-dessus de la table. Le dernier sort jeté par la baguette d'Eleanor Wimbley était donc bien le sortilège de mort, *Avada Kedavra*.

– Rien ne prouve que c'est elle que tu as tué, remarqua Bellatrix.

– Cette baguette est la sienne, répliqua Lucius. Je l'ai tuée avec.

– Dommage que Mr Ollivanders ne soit pas là pour nous le confirmer, dit Yaxley. Cette baguette pourrait être celle de n'importe qui.

Lucius le regarda avec défi, puis renifla avec mépris. Il plongea à nouveau sa main dans son manteau et jeta sur la table, à la vue de tous, un petit poignard enveloppé dans un mouchoir blanc, abondamment imbibé de sang. Il s'approcha de Bellatrix, lui reprit brusquement sa baguette, et la pointa sur le mouchoir.

Un éclair blanc frappa le mouchoir, puis Lucius le déplia, et tout le monde put voir le visage d'Eleanor Wimbley, frappé de son propre sang sur le tissu.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? chuchota Regulus à l'oreille de Bellatrix.

– Ça veut dire que c'est le sang d'Eleanor Wimbley, grimaça Bellatrix. Alors, il l'a peut-être vraiment fait...

– Eleanor Wimbley ne nous importunera plus, déclara Lucius.

Il y eut un murmure parmi les Mangemorts, et tous se tournèrent vers Voldemort pour guetter sa réaction.

– Jolie mise en scène, Lucius, je te l'accorde, dit Voldemort.

Il le fixait toujours de son regard brûlant, et ne semblait pas entièrement convaincu. Lucius, lui, essayait de paraître sûr de lui, mais ses mains tremblaient de façon incontrôlable et il évitait toujours soigneusement le regard de Voldemort.

– Lucius, regarde-moi, et dis-moi la vérité, dit calmement Voldemort.

Lucius gardait ses yeux obstinément fixés sur le mouchoir blanc imbibé de sang, comme s'il s'attendait à ce que la réponse que Voldemort souhaitait entendre y apparaisse.

– Ne t'avise pas de mentir, Lucius, je le sentirai... Cette femme est bien morte ? Et c'est bien *toi* qui l'as tuée ?

Au moment où Voldemort prononçait ces mots, Lucius ouvrit la bouche, et son visage s'éclaira, comme s'il venait d'être frappé par une évidence mystérieuse. Il eut un petit rire, puis leva les yeux vers Voldemort.

– Oh, oui, répondit Lucius. Oui, elle est bien morte.

Il jeta un rapide coup d'œil à son père, qui le scrutait de son regard gelé, puis se redressa complètement et ajouta :

– Et oui, c'est bien moi qui l'ai tuée.

Voldemort s'approcha de Lucius, avec des pas silencieux comme si ses pieds volaient au-dessus du sol, et le prit calmement par l'épaule. Leurs visages n'étaient plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre.

– Tu l'as tuée ? De tes propres mains, Lucius, tu en es sûr ?

À nouveau, Lucius regarda son père, puis reporta son attention sur Voldemort.

– De mes propres mains, oui, c'est exactement ça.

– Il ment, grommela Corban Yaxley.

– Impossible, soupira Bellatrix, dépitée. Personne ne peut mentir au Seigneur des Ténèbres.

Voldemort plissa les yeux, et observa attentivement Lucius. Tout le monde devina qu'il cherchait à s'insérer dans ses pensées, et à y déceler la moindre trace de mensonge.

Au bout de quelques secondes, Voldemort commença à ricaner, doucement d'abord, puis avec beaucoup de force, et son rire fit tinter les cristaux du lustre qui se trouvait au-dessus de leurs têtes.

– Lucius, exulta-t-il. Dans mes bras !

Face à Narcissa, tous les visages se décomposèrent.

– Oui, tu l'as fait, tu l'as vraiment tuée, poursuivit Voldemort, qui semblait au comble du bonheur. Tes pensées sont encore confuses, et je ne peux pas y voir d'image claire, mais... Une chose est sûre, je n'y vois aucune trace de mensonge... Un peu de culpabilité, bien sûr... Ce doit être ton premier meurtre, mais tu verras, tu t'y feras, j'en suis certain... Ah, Lucius, je savais bien que tu m'obéirais ! Quand je pense que Crabbe m'avait mis en garde à ton égard ! Mais je ne m'étais pas trompé sur ton compte, tu m'es bel et bien fidèle...

Lucius, qui avait retrouvé toute son assurance, s'inclina avec déférence :

– Je ferai tout ce qui plaira au Seigneur des Ténèbres.

– Oh, redresse-toi donc, dit Voldemort.

Il se tourna vers le reste de la tablée. Evan Rosier, Igor Karkaroff, Balderic Parkinson, Andy Selwyn et Damian Nott exultaient, et adressaient à Lucius des regards admiratifs. Les autres Mangemorts, en revanche, étaient manifestement dépités. Bellatrix regardait Lucius de haut en bas avec scepticisme, Antonin Dolohov tapotait nerveusement sur la table et Yaxley avait relevé le col de son manteau pour cacher son expression furieuse.

– Une idée m'est venue pendant que j'observais la bataille, annonça Voldemort. Je vous ai vus combattre avec vaillance, tous autant que vous êtes ; et j'ai beaucoup apprécié l'apparition de la Marque des Ténèbres, c'est une excellente signature... Cependant, il nous manquait quelque chose...

Il laissa sa phrase en suspens, appréciant la quantité de regards suspendus à ses lèvres.

– Certains d'entre vous ont peut-être déjà deviné de quoi il s'agissait ?

Les Mangemorts échangèrent des regards perplexes.

– Des armes ? osa Andy Selwyn.

– Bonne idée, Selwyn, répondit sèchement Voldemort. Si tu connais une arme plus effrayante que les dragons que nous avons utilisés cette nuit, je serais ravi d'entendre tes propositions.

Andy Selwyn se renfrogna, vexé. À son tour, Bellatrix s'éclaircit la voix, et Voldemort se tourna vers elle, tout ouïe.

– Nous parlions l'autre jour d'un signe distinctif, dit-elle en s'inclinant progressivement vers Voldemort. Une marque, pour nous reconnaître... Et un moyen de ralliement...

Voldemort adressa un signe de tête approbateur à Bellatrix.

– Ma chère Bellatrix, toujours si prévenante... Toujours si attentive, dit Voldemort d'une voix caressante.

À côté de Regulus, Bellatrix frémit de reconnaissance, et se pencha encore davantage vers Voldemort, les lèvres entrouvertes.

– En effet, c'était bien à ça que je pensais, dit Voldemort. Et j'ai déjà une petite idée en tête...

Il se détourna lentement de Bellatrix, qui se pencha encore un peu en avant, comme pour essayer de retenir son attention – mais sans succès. Voldemort balaya l'ensemble de la table du regard, puis se tourna vers Lucius, qui se trouvait juste à côté de lui.

– Lucius... Ce soir, tu mérites d'être le premier. Tends ton bras, mon ami.

– Mon... mon bras ?

– Oui, ton bras gauche. Vite ! ordonna Voldemort en lui tendant sa main à la peau nacrée.

Mais Lucius n'obéit pas immédiatement. Il semblait évaluer Voldemort à toute vitesse, et, à la surprise générale, une lueur de défi s'alluma dans son regard.

– J'ai dit, *vite*, répéta Voldemort.

La mâchoire de Lucius se contracta légèrement, puis sa voix s'éleva, assurée et autoritaire.

– Je ne le ferai qu'à une condition, dit-il.

Un murmure indigné parcourut l'assistance, et on entendit Abraxas Malefoy s'étrangler de fureur. Pour qui se prenait-il, pour refuser l'honneur que lui donnait le Seigneur des Ténèbres ? Et pourtant, Voldemort ne semblait pas vouloir se mettre en colère. Il parut simplement intrigué, et Lucius en profita pour poursuivre sur sa lancée.

– Je veux la garantie que Narcissa restera en-dehors de tout cela, dit Lucius. Il est hors de question qu'elle soit à nouveau mise en danger.

Narcissa, toujours accrochée à son bras, se tourna vivement vers lui, surprise. C'était une requête osée, quand on savait quel niveau de sacrifice Voldemort exigeait de ses partisans. Mais après tout, il semblait hésitant, prêt à accorder n'importe quelle faveur à Lucius... Narcissa réfléchit à toute vitesse, et décida de sauter sur cette précieuse occasion :

– De même pour Daisy et pour Vera, ajouta-t-elle précipitamment. Qu'on les laisse en paix.

Sur le canapé, Daisy et Vera se serraient l'une contre l'autre, visiblement affligées d'apprendre qu'Eleanor Wimbley avait perdu la vie. Voldemort se tourna lentement vers elles, l'air suspicieux.

– Vera, dit-il d'une voix douce et tendre. Il me semble t'avoir aperçue tout à l'heure, sur le champ de bataille... Était-ce bien toi qui gesticulait à côté de ce dragon, juste avant qu'il n'essaie de me transformer en charbon ardent ?

– C'était moi, Maître.

Narcissa s'agrippa au bras de Lucius, prête à intervenir ; mais Vera ne semblait pas effrayée.

– Si vous m'aviez consultée avant de vous servir de mes dragons, je vous aurais tous avertis de leur imprévisibilité et de leur aversion absolue pour la violence, expliqua-t-elle avec aplomb. Tout à l'heure, j'essayais simplement d'empêcher Ramia de vous nuire, Maître. Après les sortilèges monstrueux que vous avez utilisés, je me doutais qu'elle essaierait de vous neutraliser. Si vous aviez été plus proche, vous m'auriez entendue supplier Ramia de s'arrêter.

– Elle dit vrai, intervint Evan Rosier. Je n'étais pas très loin. Je l'ai entendue.

Voldemort plissa les yeux, toujours soupçonneux.

– Et qu'en est-il de Piscus Crabbe ? Dolohov m'a rapporté que vous vous êtes féroce ment battus, avant qu'il ne soit réduit en cendres.

– Crabbe a essayé de soumettre Ramia à l'Imperium, répondit aussitôt Vera. C'était de la folie : les dragons sont indomptables. J'ai voulu l'en empêcher, je l'ai mis en garde, je lui ai crié que Ramia allait se rebeller... Et ce que j'avais prédit s'est réalisé. C'est aussi simple que ça.

Voldemort hocha lentement la tête et regarda autour de lui pour sonder l'assemblée du regard. Les Mangemorts étaient

partagés : les Embrumés restaient hostiles et méfiants, tandis que les Collinards, qui appréciaient depuis leur plus tendre enfance la famille Goyle et leur merveilleux jardin, penchaient plutôt du côté de l'indulgence.

– Soit, dit-il finalement. Après ce qu'il s'est passé ce soir, je crois que Mrs Goyle et sa fille méritent de se reposer. Et il me semble préférable qu'à l'avenir, elles restent à leur domicile... Sous bonne garde, dit-il en faisant un signe appuyé à Carla.

Le visage sournois de cette dernière s'éclaira aussitôt.

– Nous vous avons à l'œil, mesdames, siffla Voldemort. Sachez qu'à l'avenir, le moindre comportement suspect aurait des conséquences regrettables.

Vera hocha à peine la tête, soutenant le regard de Voldemort. Quant à Daisy, elle resta de marbre.

– Et en ce qui concerne Narcissa...

Voldemort reporta son attention sur les deux époux. Son regard les parcourut de haut en bas, s'arrêta sur leurs deux mains étroitement enlacées, et il se concentra intensément pour prendre sa décision ; puis son visage se détendit et il leur adressa un sourire aimable.

– Après ce qu'il s'est passé ce soir, je crois que Narcissa largement payé ses tributs, déclara-t-il. J'accepte ta demande, Lucius : ton épouse ne sera plus jamais inquiétée.

Malgré cela, Lucius semblait toujours réticent.

– J'en fais la promesse, insista Voldemort.

Narcissa lâcha prudemment le bras de Lucius, et enfin, il se décida à relever sa manche, avant de tendre son bras devant lui avec appréhension. Voldemort lui saisit fermement le poignet, avide ; et avec une délectation manifeste, il posa la pointe de sa baguette sur sa peau parfaitement lisse. Ses yeux rouges s'écarquillèrent, ses pupilles semblables à des fentes s'élargirent.

Narcissa scruta l'avant-bras de Lucius avec inquiétude, et tressaillit en même temps que lui lorsqu'une tache obscure apparut sur son avant-bras. Lucius se crispa et serra les dents de

toutes ses forces pour s'empêcher de gémir de douleur. La tache s'étendit, et prit la forme d'une affreuse tête de mort, dont la bouche béante laissait échapper un serpent qui s'enroulait autour d'elle comme un rire maléfique. Lorsque la langue fourchue du serpent apparut, Lucius voulut se retirer, mais Voldemort maintint sa prise autour de son poignet jusqu'à ce que les contours du motif soient parfaitement nets.

Quand ce fut terminé, il montra le bras de Lucius aux autres Mangemorts, qui avaient observé le spectacle avec un silence fasciné.

– La Marque des Ténèbres, dit Voldemort sur un ton solennel. Et maintenant, venez... Chacun votre tour.

Pendant que les autres Mangemorts présentaient leurs avant-bras à Voldemort, Narcissa voulut toucher le dessin, mais Lucius se dégagea vivement : sa peau devenait rouge autour de la Marque des Ténèbres, comme marquée à vif, et lui-même n'osait pas l'effleurer, ni rabaisser sa manche. Il se contentait d'observer le dessin, hypnotisé, comme s'il doutait de la réalité de celui-ci.

Ils restèrent silencieux jusqu'à ce qu'Abraxas Malefoy s'approche d'eux. Lucius se redressa, et essaya de sonder ses intentions, mais son visage restait de marbre.

– Montre-moi, ordonna-t-il en tendant sa main sèche et ridée.

Lucius s'exécuta, avec encore plus d'appréhension que lorsqu'il s'était agi de Lord Voldemort. Son père lui saisit le bras, et observa longuement la Marque des Ténèbres. Il était impossible de savoir s'il ressentait de l'admiration ou du dégoût : son expression était tout simplement indéchiffrable.

– C'est bien, dit-il au bout d'un long moment.

Et il s'éloigna, quitta la pièce et ferma la porte derrière lui.

Au fur et à mesure que les Mangemorts recevaient la Marque des Ténèbres, Regulus sentait l'étau se refermer autour de lui. D'un instant à l'autre, Voldemort allait se tourner vers lui et lui

demander de tendre l'avant-bras gauche, pour y apposer cette Marque... Regulus n'avait aucune envie d'être ainsi marqué au fer rouge, et de porter sur sa peau le souvenir cuisant de cette horrible nuit. En réalité, la seule chose qui l'empêchait de s'éclipser discrètement était la présence de son père à côté de lui. Celui-ci lui tenait fermement l'épaule, et observait la progression de Voldemort, l'air de plus en plus surexcité au fur et à mesure que celui-ci s'approchait d'eux.

– C'est le moment de faire bonne impression, mon fils, disait Orion.

– Papa, je... Je pourrais être renvoyé de Poudlard, protesta faiblement Regulus.

– Nous trouverons un moyen de la cacher, répondit Orion avec désinvolture. Tu vas être le plus jeune d'entre tous, mon fils, tu vas entrer dans l'histoire... Allez, prépare-toi, il s'approche de nous...

Regulus se tourna vers Bellatrix, qui était assise à sa droite. Il aurait aimé que sa cousine lui vienne en aide, mais celle-ci semblait préoccupée par autre chose.

– Bella ? l'appela Regulus.

Elle ne répondit pas, et Regulus dut lui toucher le bras pour obtenir une réaction.

– Je devais être la première, dit-elle d'un air absent.

Regulus ne comprit pas tout de suite ce qu'elle voulait dire.

– La première à quoi ?

– À recevoir la Marque, bien sûr ! dit-elle avec colère. J'étais la première à le rejoindre, Reggie, tu te rends compte ? Et cette Marque, c'est moi qui l'ai imaginée... J'ai passé des nuits entières à trouver le symbole parfait... Et voilà comment il me remercie !

Bellatrix prit sa tête entre ses mains.

– Parfois, on dirait qu'il le fait *exprès*, simplement pour me tourmenter...

Aussitôt, elle sursauta, comme si elle avait reçu une décharge électrique ; et, sans que Regulus n'ait le temps de réagir, elle s'administra une gifle retentissante.

– Bella ! s'exclama Regulus, choqué.

– Je ne devrais pas penser ça, gémit Bellatrix, catastrophée.

Elle voulut recommencer, mais Regulus lui retint le poignet.

– Arrête !

– Tu ne te rends pas compte ! s'exclama Bellatrix. Je me suis défiée de lui ! Je l'ai soupçonné de me *tourmenter* ! Tout ça parce qu'il s'intéresse à d'autres que moi... Mais je lui fais entièrement confiance, Regulus, je t'assure... Cet intérêt qu'il a pour Lucius n'est que passager... Il finira par me revenir, j'en suis certaine... Il finira par réaliser que je suis la seule à lui être *vraiment* dévouée...

Regulus l'écouta parler, pétrifié. Il s'apprêtait à l'interrompre et à la supplier de partir loin d'ici, mais progressivement, Bellatrix sembla revenir à la réalité. Le gris de ses yeux se fit moins sombre, sa peau moins pâle. Elle reprit son souffle, se tamponna le coin des yeux, et adressa un sourire affectueux à Regulus.

– Au moins, je suis contente que tu sois là, dit-elle en lui caressant la joue. Nous allons recevoir la Marque ensemble... Oh, Reggie, c'est formidable !

Regulus lui répondit par un faible sourire, et n'eut pas le courage de lui dire qu'il comptait sur elle pour l'aider à se défilier.

– Et... Alors, cette Marque... Tu... Tu crois que ça fait mal ? demanda-t-il.

Il jeta des regards inquiets à ceux qui avaient déjà reçu leur récompense : tous évitaient soigneusement de toucher leur avant-bras, et le teint de certains était devenu dangereusement pâle.

– Peut-être, murmura rêveusement Bellatrix. Mais tu verras, tu seras tellement heureux que tu ne sentiras rien...

Au même instant, Voldemort s'approcha d'eux. Bellatrix se leva d'un bond, et lui tendit fièrement son avant-bras, que Voldemort saisit délicatement, le sourire aux lèvres.

– Tout ce chemin parcouru, ma chère Bellatrix, murmura Voldemort. Crois-moi, j'ai attendu ce moment avec autant d'impatience que toi.

Bellatrix jeta un regard à Regulus qui signifiait : *Tu vois ?* Et pendant que la Marque prenait forme sur l'avant-bras de sa cousine, Regulus déglutit avec difficulté. Il regarda son propre avant-bras gauche, qui était couvert de plaies infligées par les Tentagriffes. L'essence de Murlap avait fait cesser l'écoulement du sang, mais sa chair à vif semblait attendre la première occasion pour se remettre à saigner. Le simple fait d'imaginer la baguette de Voldemort se poser sur l'une d'entre elle lui donnait la nausée... Que fallait-il faire ? Se laisser emporter par l'euphorie générale, sans faire de vagues ? Ou bien refuser, et risque de contrarier son père, Voldemort, et surtout, surtout, sa cousine Bellatrix ?

Il se surprit à se demander ce que ferait Sirius à sa place. Oh, bien sûr, Sirius n'hésiterait pas à tout envoyer valser... Après tout, contrarier son entourage ne l'avait jamais dérangé, c'était même un de ses passe-temps favori... Et faire ce qu'on attendait de lui était sa hantise la plus absolue...

– Regulus !

Il remarqua soudain que tous les regards s'étaient posés sur lui. Il se retourna d'un bloc, et se retrouva face à Voldemort, qui le fixait de ses yeux brûlants.

– À ton tour, Regulus, dit la voix faussement affable de Voldemort.

– Lève-toi, lui ordonna Orion en lui prenant le bras.

Une simple pression sur son bras le fit sursauter de douleur. En regardant sa chemise déjà colorée de jaune par l'essence de Murlap, il constata que certaines plaies s'étaient déjà rouvertes.

Décidément, il était bien loin de la grandeur qu'il pensait atteindre en rejoignant Voldemort...

Ce qui le décida fut l'espoir de devenir puissant, lui aussi, comme tous les Mangemorts qui l'entouraient, comme sa cousine Bellatrix, qui faisait mordre la poussière à tous ceux qui se trouvaient sur son chemin. Il pensa au sourire goguenard de James Potter, perché sur son balai, et à la satisfaction qu'il avait éprouvée quand il avait attrapé le Vif d'Or à sa place, lors du dernier match de Quidditch. Regulus se persuada donc qu'un jour viendrait où il serait craint, par James et par tous ceux qui l'avaient un jour regardé de haut.

Tous ces rêves de revanche lui firent avancer son bras, et relever sa manche sans qu'il ne s'en rende vraiment compte. Il entendit à peine Vera Goyle protester dans son dos, et ne revint à la réalité que lorsque Voldemort posa la pointe de sa baguette sur sa peau écorchée.

Pendant une fraction de seconde, il ne se passa rien, et Voldemort fronça les sourcils. Puis l'encre noire se répandit à toute vitesse le long de ses blessures, jusqu'à son épaule, et Regulus eut l'impression que Voldemort versait de la chaux brûlante dans ses veines. Une douleur fulgurante le parcourut du poignet jusqu'à la base du cou ; tout aussi brutalement, un voile obscur tomba devant ses yeux, et il s'écroula.

\*\*\*

Lorsque Regulus reprit conscience, il ne ressentait plus aucune douleur. Au contraire, il se sentait divinement bien. Il réalisa progressivement qu'il se trouvait chez lui, dans sa chambre, dans la chaleur familière de ses épaisses couvertures, et en éprouva un immense soulagement.

Quelques bribes de disputes parvenaient jusqu'à lui. Il distingua aisément la voix de ses deux parents :

– Cette guerre est historique, Walburga ! disait la voix nasillarde d'Orion. Les véritables sorciers que nous sommes sont en train de reprendre le dessus sur la vermine qui nous menace... Ceux qui se battront entreront dans l'histoire ! Et notre fils *doit* en faire partie !

– C'est bien dommage que tu ne puisses pas te battre *toi-même*, répondit la voix glaciale de Walburga Black. À l'avenir, nous veillerons à ce que notre fils prenne part au combat de façon plus... cérébrale. Et qu'il ne se mêle pas aux mécréants que Bellatrix aime tant fréquenter.

Sa voix était chargée de mépris. Les yeux toujours fermés, Regulus voulut se réveiller complètement pour défendre sa cousine, mais il découvrit qu'elle se trouvait également dans la pièce.

– Reggie a été très courageux, rétorqua donc Bellatrix. Tout ça est la faute de Sirius ! Et de la vôtre, car vous ne m'avez pas laissé le former comme il le fallait ! Vous auriez dû me prévenir que vous souhaitiez le présenter au Seigneur des Ténèbres, je lui aurais appris à se battre convenablement !

– Attention à toi, jeune fille, siffla Walburga. Il est absolument hors de question que tu entraînes mon fils dans l'Allée des Embrumes, comme tu lui as proposé plusieurs fois ! Je refuse qu'il côtoie des voyous et des brigands !

– Mmh...

Regulus venait d'essayer de dire quelque chose.

– Taisez-vous ! glapit Bellatrix. Il se réveille !

En-dessous de lui, Regulus sentit son matelas remuer. Une main lui caressa le front ; il entrouvrit les yeux, et aperçut une masse familière de cheveux bouclés.

– Reggie, tu nous as fait peur, dit Bellatrix avec un mélange de soulagement et de reproche.

Regulus cligna des yeux. Il ne voyait pas encore tout à fait nettement, mais il pouvait distinguer les colonnes de son lit à baldaquin, les murs de sa chambre drapés de vert et d'argent...

Son père était debout derrière Bellatrix, et Regulus aperçut du coin de l'œil la silhouette longiligne de sa mère dans l'encadrement de la porte.

– Kreattur, va donc lui chercher un peu d'eau, dit la voix glaciale de cette dernière.

Un être de petite taille remua aux pieds de Walburga et sortit de la pièce en marmonnant des paroles indistinctes. Encore engourdi, Regulus tenta de remettre en ordre ses souvenirs les plus récents. La première image qui lui vint à l'esprit fut celle de Sirius et de son regard enragé, dans la clairière du pensionnat Wimbley... Ensuite, les bras velus de Rodolphus Lestrange qui le plaquaient contre le mur... Et enfin, les pupilles incandescentes de Voldemort, et le bout de sa baguette qui touchait son bras...

Regulus se redressa un peu et constata que son bras gauche restait étendu le long de son corps, engourdi, inerte. Il était enveloppé de bandages imprégnés de pommade violette, de la paume de sa main jusqu'en haut de son cou.

– Je... Je ne peux plus bouger mon bras, gémit Regulus.

– Du calme, ça ne va pas durer, le rassura Bellatrix. C'est Vera qui a fait ça pour que tu n'aies plus mal.

De son autre main, Regulus essaya de soulever les bandes de gaze pour y jeter un œil, mais Bellatrix lui donna une tape sur la main pour l'en empêcher.

– Ne regarde pas. Ça fait peur à voir.

– Vraiment ?

– Le venin de Tentagriffes et le sortilège de la Marque n'ont pas fait bon ménage, l'informa Bellatrix, contrite. Tout ton bras est entièrement zébré de noir, et Vera dit que tu vas probablement avoir de grosses cicatrices. Elle va devoir revenir ici tous les jours, pour refaire les pansements et essayer de limiter les dégâts...

Au vu de la mine renfrognée de sa mère, Regulus devina que la perspective de recevoir la visite quotidienne de Vera Goyle ne plaisait pas à tout le monde.

– Que s'est-il passé... après ? demanda-t-il.

Sa bouche était pâteuse, et il avait le plus grand mal à articuler correctement. Face à lui, Bellatrix se tordait les mains, embarrassée, et son père dardait sur lui un regard amer et déçu.

– Les autres se sont moqués de nous, murmura Bellatrix. Et le Seigneur des Ténèbres... Il a trouvé que tu manquais de bravoure...

Elle ne parvenait pas à cacher son dépit.

– Tu ne le reverras pas de sitôt, grommela Orion avec amertume. Il a décrété que tu étais trop jeune pour le servir... Qu'il faudrait attendre que tu aies seize ans.

– Seize ans ?

– J'ai essayé de le faire changer d'avis, gémit Bellatrix. Mais il n'a rien voulu entendre.

Regulus fit un calcul rapide. Seize ans, c'était l'âge qu'avait Sirius depuis quelques semaines... Et lui, Regulus, en aurait bientôt quinze...

– C'est dans un an... et quelques, murmura-t-il. D'ici là, j'aurai le temps de progresser...

Il sentait que c'était ce qu'il fallait dire pour alléger la lourde déception qui planait dans l'air. Après ses innombrables succès à Poudlard, en tant qu'élève et en tant qu'attrapeur, ses parents avaient sans doute pensé qu'il en serait de même pour Voldemort... Mais cette fois-ci, la plus importante de toutes, il avait lamentablement échoué.

– Espérons que la guerre ne soit pas finie d'ici-là, décréta sèchement Orion en quittant la pièce.

Sa mère quitta la pièce à son tour, sans dire un mot. Regulus déglutit avec difficulté ; il se sentait honteux et furieux contre lui-même. Certes, la dispute qu'il avait eue avec Sirius y était pour quelque chose, mais le regard penaud de Bellatrix était encore plus difficile à supporter. À cause de lui, sa cousine et toute sa famille avaient été la cible des railleries et des quolibets, et cette idée lui était insupportable.

– Maître Regulus.... Kreattur vous a apporté un peu d'eau.

Regulus tourna la tête et aperçut la silhouette courbée de son elfe de maison, vêtu de son habituel chiffon sale. Il tenait à bout de bras un petit plateau d'argent, sur lequel était posés une carafe et un verre en cristal remplis d'eau.

– Merci, Kreattur, murmura Regulus en prenant le verre en cristal. Tu peux poser le plateau sur ma table de chevet... Merci.

Kreattur posa le plateau et s'attarda un instant pour regarder son maître avec émotion.

– Kreattur était très inquiet pour toi, dit Bellatrix, assise sur le rebord du lit.

L'elfe tressaillit, surpris d'être ainsi remarqué ; puis il s'inclina à nouveau, à tel point que son nez en forme de groin effleura le tapis précieux qui se trouvait sur le sol.

– Kreattur a eu peur pour son maître Regulus, dit l'elfe de sa voix grinçante. Oh, la maîtresse a raison, le sang de la famille Black est bien trop pur pour être versé au combat... Mais M. Regulus trouvera un autre moyen de servir la noble cause des Sang-Pur, Kreattur n'en doute pas. Le Seigneur des Ténèbres sera fier de lui, et cela rattrapera les erreurs commises par son frère, qui ne pense qu'à nous causer du tort.

Il se redressa légèrement et sortit de la pièce à reculons, laissant Bellatrix souriante et Regulus pensif.

– Ne t'inquiète pas, Reggie, dit Bellatrix à côté de lui. Une fois que ton bras sera de nouveau fonctionnel, je te donnerai quelques cours particuliers. Lorsque tu te joindras de nouveau à nous, tu seras plus puissant que tous ces imbéciles réunis.

Regulus hocha la tête. Cette perspective lui redonnait un peu de vigueur. Bellatrix avait raison, il ne s'était pas assez préparé. Il n'était pas encore à la hauteur du statut de Mangemort, mais cela allait changer. Voldemort lui donnait une seconde chance, et il ne la gâcherait pas comme il venait de le faire si lamentablement. Il allait travailler dur pour faire oublier cette humiliation, et Bellatrix allait l'y aider.

La prochaine fois, ce serait différent.  
La prochaine fois, il serait prêt.

\*\*\*

Au-dessus du domaine des Malefoy, le soleil avait déjà bien entamé sa course à travers le ciel, et éclairait d'une lumière douce l'immense chambre de Lucius et de Narcissa. Sur les murs, des feuilles de vignes peintes en trompe-l'œil se balançaient doucement au gré d'une brise imaginaire. Contrairement au 12, square Grimmaurd, on n'entendait aucun cri, seulement quelques chants d'oiseaux et le clapotis lointain du lac qui se trouvait dans le domaine. Tout était, en apparence, semblable au jour précédent.

Et pourtant, sur l'écritoire en bois verni incrusté d'ivoire, quelques indices trahissaient les terribles événements de la nuit, et indiquaient que le jour qui se levait était en tout point différent de ceux qui l'avaient précédé.

Au milieu de l'écritoire, tout d'abord, se trouvait un morceau de parchemin froissé, couvert d'une écriture précipitée. Il s'agissait d'une lettre que l'aigle Cléopâtre avait interceptée non loin du pensionnat :

*Madame la Ministre,*

*C'est avec une grande tristesse que je vous informe qu'Eleanor Wimbley a été assassinée.*

*Ted Tonks et moi-même sommes retournés en éclaireurs sur les lieux du pensionnat, et avons retrouvé son corps ainsi que celui de son frère, là où se trouvait son bureau. Nous les avons extrait des décombres et les avons confié aux Longdubat. Je me suis permis d'emmener Ted Tonks à Sainte-Mangouste, car il était totalement sous le choc. Son épouse et sa fille sont saines et sauvées, et averties de la situation. Adam Claring a été grièvement blessé, mais d'après les Médicomages, il devrait s'en tirer.*

*À votre service,  
Alastor Maugrey*

Sous le parchemin se trouvait un Bulletin Spécial de *La Gazette du Sorcier*, ouvert en grand. Les titres des articles qui étaient lisibles étaient tous plus désespérants les uns que les autres. *Eleanor Wimbley sauvagement assassinée*, titrait le premier ; *Le pensionnat entièrement détruit* ; *Bartemius Croupton dénonce l'incompétence d'Eugenia Jenkins et réclame sa démission...* Des photos des victimes défilaient dans un coin du journal ; l'une d'elle, un peu plus grande que les autres, montrait un petit garçon souriant. L'article central s'étalait sur plusieurs colonnes :

*Cette nuit de Noël restera, assurément et malheureusement, gravée à tout jamais dans nos mémoires. Hier, donc, Eleanor Wimbley célébrait le vingtième anniversaire de son établissement, refuge historique pour les jeunes sorciers aux pouvoirs trop envahissants. Hélas, vers vingt heures, deux énormes dragons ont attaqué le pensionnat et ont détruit le Sortilège de Protection qui l'entourait. Dans la pagaille et en l'absence de connaisseur présent sur place, l'espèce des créatures n'a pas pu être identifiée, mais elles ont permis à une cinquantaine d'attaquants cagoulés de faire irruption dans la clairière. Fort heureusement, les Moldus et les enfants présents sur les lieux ont été très rapidement évacués, du moins en grande majorité. Une bataille inégale s'est alors engagée entre les Aurors et des Mangemorts, qui étaient trois fois supérieurs en nombre. Pendant toute la nuit, les Aurors ont courageusement défendu le pensionnat ; mais malheureusement, c'est l'arrivée de Voldemort qui a fini par avoir raison de leur ténacité. Aidé par l'un des monstrueux dragons, le mage noir a projeté une gigantesque boule de feu sur le bâtiment et l'a réduit en poussière, obligeant les Aurors à abandonner définitivement les lieux ; puis l'apparition de la Marque des Ténèbres dans le ciel*

*nous a confirmé l'identité des coupables. Un seul Mangemort, du nom de Thorfinn Rowle, a pu être capturé, mais celui-ci semble avoir été victime d'un puissant Sortilège de Confusion, et n'est donc pas en mesure de révéler les noms de ses complices. De notre côté, nous avons bien plus de victimes à déplorer, et notamment la directrice du célèbre pensionnat, dont le corps a été retrouvé dans les ruines, près de celui de son frère, Erik Wimbley. L'inquiétude se cristallise également autour d'un petit pensionnaire âgé de cinq ans, du nom de Nino (photographie ci-jointe), qui demeure introuvable. Certains témoins affirment l'avoir vu courir vers le pensionnat au moment de l'attaque, mais pour l'instant, aucun corps n'a été trouvé aux côtés de celui des deux Wimbley, ni ailleurs dans les décombres. Excepté Nino, les seules victimes sont des Aurors et des membres de la Brigade de la Police Magique, dont nous avons tenu la liste non exhaustive en page 4. Un hommage sera rendu demain au Ministère pour ces courageux combattants et la rédaction de La Gazette du Sorcier se permet d'adresser toutes ses condoléances à leurs familles.*

*À l'heure qu'il est, plusieurs questions restent donc encore sans réponse : tout d'abord, le petit Nino est-il encore en vie ? Quelle est la réelle identité de ces Mangemorts ? Possèdent-ils d'autres dragons ? Pouvons-nous encore espérer retrouver ces criminels, afin de leur administrer une sentence à la hauteur de leur ignominie ?*

À quelques mètres de là, dans l'immense lit à baldaquin, Lucius dormait paisiblement. Son visage était parfaitement détendu, sa bouche légèrement entrouverte, et sous les draps blancs, sa poitrine se soulevait à un rythme lent et régulier.

Et, debout au milieu de sa chambre, les bras ballants, flottant dans une longue chemise de lin blanc, Narcissa regardait Lucius dormir, incapable de comprendre comment il pouvait être si serein.

Afin d'obtenir un peu de répit, elle essayait de se persuader que les évènements récents n'étaient que d'innocents cauchemars ; et en regardant le visage apaisé de Lucius, elle y parvenait presque, mais son regard déviait invariablement vers le motif sinistre qui était désormais tatoué sur son avant-bras gauche. Juste en-dessous de sa main lascivement posée sur les draps, tout près de son visage, la Marque des Ténèbres se découpait sur sa peau lisse avec une extrême netteté.

Debout au milieu de la chambre, Narcissa frissonna. Autour d'elle, tout était donc parfaitement calme, ce qui contrastait douloureusement avec la tempête qui agitait son esprit. Elle ne pouvait même pas dire à quoi elle pensait, tant les images affreuses qui lui venaient à l'esprit s'y succédaient rapidement. Trop de choses s'étaient passées, trop de personnes et de créatures avaient souffert à cause d'elle.

Elle déglutit avec difficulté. Depuis combien de temps se tenait-elle ici, figée au milieu de sa chambre, paralysée par une émotion qu'elle ne parvenait même pas à décrire ? Au prix d'un effort immense, elle essaya de remettre ses souvenirs dans l'ordre. La Marque des Ténèbres... Elle était en train de regarder l'avant-bras de Lucius quand Regulus s'était évanoui... Et à partir de là, tout était confus... Le bras de Regulus s'était couvert de monstrueux sillons noirs... Bellatrix, Vera et Daisy avaient emporté Regulus pour s'occuper de lui... Et ensuite... Tout le monde se moquait de Regulus... Voldemort avait décrété que les nouveaux Mangemorts devraient avoir au moins seize ans avant de se présenter devant lui...

Puis il avait demandé à Lucius de raconter comment il avait réussi à tuer Eleanor Wimbley, et Lucius avait raconté... Il n'avait pas beaucoup donné de détails, mais son récit concordait bien avec ce qu'avait constaté Alastor Maugrey dans sa lettre...

Lucius, justement, marmonna dans son sommeil.

– Hmm... C'est vrai, dit-il.

Narcissa se pencha sur lui, tout ouïe. Si seulement il pouvait avouer qu'il avait menti... Si seulement il n'était pas devenu un assassin...

– C'est... Grmbl... C'est moi qui l'ai tuée, dit-il en mâchonnant dans le vide. C'est moi. Oui, oui, c'est moi.

Il déglutit dans son sommeil, puis se tut. Narcissa frissonna à nouveau, plus longuement. Elle était à bout de forces, mais même après un long bain et un pansage minutieux de ses plaies, elle n'arrivait pas à se résoudre à se glisser dans son lit.

Elle ne voulait pas admettre que la nuit était terminée. Pour le moment, elle flottait dans un brouillard irréel, qui lui permettait de croire que rien n'était vraiment arrivé ; en revanche, elle savait pertinemment que, lorsqu'elle se réveillerait quelques heures plus tard, elle aurait retrouvé la lucidité nécessaire pour réaliser que Balaur était mort, que la plupart des personnes chères à ses yeux avaient failli l'être, et qu'elle devrait désormais partager le lit d'un assassin. Et elle savait également que lorsqu'elle chercherait quelqu'un sur qui elle pourrait déverser sa colère, lorsqu'elle tirerait sur les fils qui la mèneraient au coupable de toutes ces catastrophes, elle ne trouverait personne d'autre qu'elle-même.

Narcissa pensa à quelque chose qui était susceptible de la soulager. Elle pivota doucement, en prenant bien garde à ne pas faire de bruit ; puis elle fit glisser ses pieds nus sur le parquet soigneusement vernis, afin de repérer la latte mobile sous laquelle était cachée son journal.

Elle se baissa, souleva la latte de parquet, et prit dans ses mains tremblantes le journal à la couverture rose, puis alla le poser sur l'écrivoire en bois vernis incrusté d'ivoire. Elle repoussa le billet d'Alastor Maugrey et le Bulletin Spécial de *La Gazette du Sorcier*, puis y ouvrit son journal là où elle l'avait refermé quelques semaines plus tôt. Les derniers mots qu'elle avait écrit dans son journal concernaient ses doutes quant au choix de rejoindre Lord Voldemort.

*Mais finalement, je crois que j'ai bien agi,* avait-elle conclu.

Narcissa eut un petit rire silencieux en voyant ses mots. Elle pouvait désormais se répondre à elle-même : *ma pauvre idiote, tu t'es trompée sur toute la ligne.*

Elle avança sa main tremblante vers l'encrier. Lorsque sa main fut éclairée par sa baguette, elle la regarda, surprise ; sans savoir expliquer pourquoi, il lui semblait que cette main était celle d'une étrangère. Elle regarda sa paume blanche et lisse pendant plusieurs minutes, interdite. Puis elle se décida à saisir la plume qui trempait dans l'encrier, et à l'amener au-dessus de son journal.

Narcissa posa pensivement sa plume sur le papier parcheminé. Elle s'était forcément trompée quelque part, mais où ? Elle était incapable de le dire. Et si elle n'arrivait pas mettre le doigt sur ce qui était allé de travers, cela signifiait qu'elle était aussi mauvaise que tous les choix qu'elle avait faits...

Lorsqu'elle baissa les yeux, elle avait appuyé si fort que la plume avait transpercé le papier, au centre d'une grosse tache d'encre qui s'était répandue autour de la plume.

Elle la retira en sursautant, et contempla à nouveau la page envahie d'encre qui s'étalait sous ses yeux. Que pouvait-elle écrire ? Qu'elle sentait son cœur noircir comme cette feuille de papier, sans qu'elle n'ait ni la force ni même l'envie de l'en empêcher ?

Elle leva à nouveau les yeux, perplexe, et contempla le mur lambrissé qui lui faisait face. Quand elle baissa les yeux, elle avait écrit quelques mots sans même s'en rendre compte, d'une écriture désordonnée :

*Je me déteste*

Et, devant l'écrasante vérité de ce constat, la plume lui échappa des mains, et tomba sur sa chemise de lin blanc en y laissant une fine traînée d'encre noire.





Dans son manoir en ruines, en haut de sa tourelle baignée de courants d'air, Drago contemple avec amertume les documents que sa mère a si précieusement conservés. Le journal est toujours intact, et la tâche d'encre est toujours nette. Coincés entre les pages, le mot d'Alastor Maugrey et les articles de *La Gazette du Sorcier* sont là, eux aussi. Le papier est si fragile et si vieilli qu'il paraît sur le point de se volatiliser.

Drago pousse un long soupir. Son père lui a tellement rabâché le récit de cette nuit que, même des années après, il pourrait le réciter par cœur. Il se souvient de la manière dont son père se targuait d'avoir bravé tous les dangers, d'avoir affronté cette femme et de l'avoir vaincue, afin de s'attirer les faveurs de Lord Voldemort... Il se souvient de l'ardeur avec laquelle lui-même a voulu l'imiter, lorsqu'on lui a donné la mission périlleuse de tuer Dumbledore...

Ah, s'il avait su ce qu'il s'était *réellement* passé, derrière les murs de pierre blanche du pensionnat, entre son père, Eleanor Wimbley et Rascus Crabbe, sans doute aurait-il mis un peu moins de cœur à l'ouvrage !

Drago se redresse, s'accoude à son bureau encombré de vieux journaux et de parchemins noircis par son écriture penchée, et contemple, lui aussi, le mur qui lui fait face. Il regarde sans le voir un grand portrait, recouvert par un drap épais pour faire taire l'ancêtre qui s'y trouvait autrefois. Il s'étire et bâille longuement, sans se soucier d'être entendu.

La nuit est tombée depuis longtemps, et Drago a sommeil. Et pourtant, tout comme sa mère, il ne parvient pas à se résoudre à aller se coucher. Il sait bien que s'il retourne s'allonger sur son matelas humide, l'image du pensionnat Wimbley en flammes restera imprimée sur ses paupières closes et le maintiendra éveillé jusqu'au petit matin.

Machinalement, il se lève, prend une chandelle et sort de la pièce. Sans faire attention au délabrement avancé de tout ce qui l'entoure, aux carreaux cassés et aux taches de moisissure qui s'élargissent sur les murs, Drago descend l'escalier de la tourelle Est et parcourt quelques couloirs plongés dans l'obscurité. Autour de lui, le manoir entier semble pétrifié, endormi pour l'éternité.

Enfin, il atteint l'aile Nord et pénètre dans les anciens quartiers de son grand-père paternel, Abraxas Malefoy. Il passe devant une pièce immense, autrefois consacrée à la confection de potions : malgré la pénombre, on distingue les ombres menaçantes d'alambics rouillés et de chaudrons vides. Sur les étagères, d'innombrables fioles s'alignent sur des petits socles poussiéreux, remplis de liquides sombres et épais, où flottent parfois des branches épineuses ou des griffes acérées. Sur le sol, des flacons sont brisés en morceaux : leur contenu a brûlé le tapis et marqué le sol de pierre, laissant là le souvenir de la dernière personne qui est entrée dans cette pièce sinistre.

Drago ne compte pas s'attarder ici : il poursuit son chemin et entre dans la pièce où se trouve la Pensine de son grand-père. Ici, dans la petite pièce nue, les fioles sont tout aussi nombreuses, mais leur contenu argenté, ni liquide ni gazeux, est bien plus agréable à regarder.

Sur une étagère un peu à part, les souvenirs de Remus Lupin diffusent une douce lueur. Drago s'en approche, comme aimanté : ces souvenirs-là l'aideront peut-être à se changer les idées. Il examine les flacons avec d'innombrables précautions et trouve celui qu'il cherchait, daté de quelques jours après la destruction

du pensionnat Wimbley. À nouveau, l'étiquette humide est difficile à déchiffrer. Drago ne parvient à distinguer que les trois premiers mots : *La Carte du...* Le quatrième mot commence par la lettre M ; le reste est brouillé, illisible.

Furtivement, Drago repense à celui qui a été son professeur de Défense contre les Forces du Mal au cours de sa troisième année d'études à Poudlard. Un homme discret et humble, sans aucune rancœur mal placée, malgré toutes les épreuves qu'il avait traversées. Si Drago avait su qu'il se plongerait dans ces souvenirs avec autant de reconnaissance, il se serait probablement moins moqué de son air perpétuellement épuisé et de ses vêtements toujours miteux...

Vraiment, c'était à en mourir de honte.

Avant de verser le souvenir dans la Pensine, il s'interrompt, songeur. Une partie de ses pensées continue de tournoyer autour du pensionnat Wimbley et de ses ruines fumantes. Afin d'apaiser le sentiment de culpabilité qui s'agrippe à lui, il se rappelle que l'histoire du pensionnat ne s'est pas terminée cette nuit-là, comme tous le croyaient alors. Il repense à tout ce qu'il a découvert récemment, et à la discussion surprenante qu'il a eue avec l'un des membres de la famille Goyle, quelques mois auparavant ; et finalement, il sourit en songeant que, même disparue, Eleanor Wimbley est bien loin d'avoir dit son dernier mot...



## LES MARAUDEURS

Depuis l'endroit où il prenait son petit-déjeuner, Remus regarda James entrer dans la Grande Salle avec un mélange de soulagement et d'agacement. Visiblement, les récents évènements n'avaient pas été suffisants pour bousculer ses habitudes : malgré les circonstances tragiques, son ami avait tout de même pris la peine d'ébouriffer soigneusement ses cheveux noirs, afin de se donner l'air encore plus séduisant qu'il ne l'était déjà. Il marchait d'un pas délibérément nonchalant, et son écharpe rouge et or était enroulée autour de son cou avec une négligence parfaitement maîtrisée.

Cette démarche coquette était tout à fait habituelle, bien sûr, mais elle n'en discordait pas moins avec l'atmosphère chagrinée qui régnait à Poudlard. À vrai dire, on y avait rarement vu un Noël aussi sinistre ; même les décorations suspendues à l'immense sapin de Noël semblaient avoir envie de disparaître.

Mais trois jours après le drame du pensionnat Wimbley, James n'y prêta strictement aucune attention. Il repéra immédiatement la table où Sirius, Remus et Peter étaient assis, et marcha droit vers eux.

Tous les trois affichaient une tête d'enterrement. Remus paraissait encore plus pâle et fatigué que d'ordinaire, et Peter regardait autour de lui comme si des Mangemorts étaient susceptibles de faire irruption dans la Grande Salle à tout moment. Cependant, Sirius était sans aucun doute le plus abattu de tous : ses beaux cheveux bruns et bouclés pendaient devant ses yeux sans qu'il prenne la peine de les balayer avec

nonchalance, et il contemplait le toast beurré que Remus avait posé dans son assiette comme s'il s'agissait d'un morceau de cadavre. Il ne semblait même plus d'humeur à semer le trouble, ce qui était un signe de gravité majeur.

James interrogea Remus du regard, et d'un geste discret, celui-ci désigna Dumbledore, qui était en train de sortir de la Grande Salle et affichait un air préoccupé. En effet, Sirius avait été libéré de l'infirmerie à peine quelques heures plus tôt, et à cette occasion, Dumbledore l'avait accablé de remontrances pour avoir eu l'inconscience de revenir sur ses pas vers la bataille qui faisait rage, abandonnant ainsi ses amis et les quelques enfants qui avaient reçu la consigne de rester avec eux. Sirius avait écouté Dumbledore, les yeux dans le vague, les poings serrés, la mâchoire crispée, en donnant de temps en temps de petits signes d'assentiment, mais refusant catégoriquement d'expliquer son geste ou de raconter ce qu'il avait vu sur le champ de bataille.

– Hé, les amis ! lança James d'une voix tonitruante, afin de détendre l'atmosphère.

Remus et Peter le regardèrent, dépités ; et Sirius leva les yeux sans bouger d'un pouce, afin de l'observer à travers les mèches de cheveux bouclés qui tombaient sur son front.

Devant cette absence de réaction, James consentit à tempérer son enthousiasme, et s'assit à côté de Peter, en face de Remus.

– Je viens de recevoir un hibou de mes parents, dit James, un peu plus bas. Ils nous proposent de passer le reste des vacances à la maison. Je pense que ça nous changerait les idées. Ça vous dirait ?

– Euh... Ce n'est pas dangereux ? s'inquiéta aussitôt Peter, cherchant du regard le soutien de Remus.

James se tourna vers lui, furieux.

– Tu vois bien que tous les endroits sont dangereux, maintenant.

– Pas Poudlard, répliqua craintivement Peter.

– Eh bien, reste ici si ça te chante, répondit sèchement James. Lunard ? Patmol ?

Remus réfléchit un instant. Il regarda soigneusement autour d'eux, et se pencha en avant pour donner sa réponse à voix basse.

– La pleine lune était la semaine dernière, dit-il. Je veux bien venir.

Peter, Remus et James se tournèrent vers Sirius, qui se contenta de hocher imperceptiblement la tête en signe d'assentiment.

Après le petit-déjeuner, Remus, Peter et James firent leurs valises en un clin d'œil, puis collaborèrent pour faire celle de Sirius, qui resta assis sur son lit, le regard fixe, immobile comme une statue de cire. Ils se rendirent ensuite dans le bureau du Professeur McGonagall, qui accepta de les faire transplaner depuis Pré-au-Lard en fin d'après-midi, afin qu'ils voyagent en toute sécurité. Remus eut tout juste le temps d'acheter des chocolats de Noël chez Honeydukes avant qu'ils ne se retrouvent tous les quatre devant le portail des Potter.

La maison de James se trouvait au sommet d'une petite colline, et était « ni trop grande, ni trop petite, juste comme il faut », comme le disait si bien Euphemia Potter, la mère de James. C'était une maison de pierre confortable, sans prétention, avec une grande cheminée et des fenêtres encadrées de rideaux rouge et or. Quand James, Sirius, Remus et Peter franchirent le portail, ils virent les silhouettes des parents de James s'activer dans le salon. La maison était encore plus gaie qu'à l'ordinaire en raison des décorations lumineuses qui recouvraient chaque centimètre carré du jardin. Contrairement à celles qui se trouvaient à Poudlard, ces décorations ne paraissaient pas inappropriées : chez les Potter, l'humeur était toujours au beau fixe, quoiqu'il arrive.

Malgré tout, la vision de cette maison si chaleureuse ne fut pas suffisante pour redonner le sourire à Sirius. Il traversa le jardin sans un mot, à la suite de ses amis, et eut un pincement au cœur

quand Euphemia et Fleamont Potter ouvrirent la porte d'entrée, s'exclamant d'une même voix :

– Les garçons ! Vous voilà !

Tous les quatre entrèrent, les joues rosies par le froid. Un grand feu réconfortant brûlait dans la cheminée de pierre, et éclairait d'une lueur dansante les vieux fauteuils et les innombrables photos de James accrochées sur chaque surface disponible. Dans le four, une énorme pièce de volaille émettait un grésillement prometteur et répandait une odeur alléchante dans toute la maison.

– Alors, le transplanage n'a pas été trop désagréable ? demanda Euphemia en aidant Remus à retirer son manteau. Allez, enlevez tout ça, et venez vous installer au coin du feu, vous devez être frigorifiés...

– Et prenez une tasse de chocolat chaud ! Je l'ai fait à l'instant, vous m'en direz des nouvelles, dit Fleamont Potter en soulevant le couvercle d'un chaudron en cuivre, dévoilant un liquide fumant et appétissant.

La ressemblance entre James et son père était presque insolente, à tel point qu'on pouvait légitimement se demander s'il ne s'agissait pas de la même personne qui aurait utilisé un Retourneur de Temps. Les seules différences notables entre le père et son fils étaient les cheveux gris qui parsemaient la tignasse noire de Fleamont, ses traits plus marqués et la grosse moustache que celui-ci entretenait au-dessus de sa lèvre supérieure.

Euphemia, elle, avait des yeux bruns, des joues rondes et un visage très doux qui donnait envie de se réfugier dans ses bras.

– Pour vous remercier de votre invitation, dit Remus en tendant la boîte dorée à Euphemia Potter.

– Oh ! Merci, Remus, c'est adorable, se réjouit Euphemia en posant la boîte de chocolats sur le comptoir de la cuisine, derrière elle.

James eut un ricanement moqueur, se faufila jusqu'au comptoir, déchira d'un coup sec l'emballage du paquet d'étoiles en chocolat et en engloutit une pleine poignée.

– James ! le gronda Euphemia.

– Merchi, Rémuche, ch'est adorable, lui lança James, la bouche engluée par le chocolat fondu.

Il se tourna vers Sirius, pour voir si sa plaisanterie lui avait arraché un sourire, mais celui-ci avait disparu dans le petit escalier qui menait à la chambre de James. Il fit donc un signe discret à Remus et Peter, et s'éclipsa discrètement.

Quand il entra dans sa chambre, dont les murs étaient couverts de posters à l'effigie de Gryffondor, Sirius était assis sur l'un des deux lits jumeaux qui se trouvaient dans la chambre, les genoux repliés contre sa poitrine, buté. James se laissa tomber de tout son poids à côté de lui, et s'appuya sur son coude pour le regarder.

– Eh ben, cache ta joie, dit James. C'est à cause de ton petit frère que tu fais une tête d'enterrement depuis trois jours ?

Sirius haussa les épaules.

– En partie, oui...

Sirius desserra légèrement l'étreinte de ses bras autour de ses jambes, et ses épaules s'affaissèrent. Depuis l'incendie du Pensionnat Wimbley, une seule image régnait nuit et jour dans son esprit : celle de son petit frère encagoulé, piétinant impitoyablement les restes calcinés du jardin du pensionnat aux côtés d'hommes que Sirius avait toujours rêvé de vaincre... Cette voix si semblable à la sienne qui lui crachait des horreurs à la figure, cette main livide qui le menaçait de sa baguette, ce visage si familier et pourtant tellement hostile, incompréhensible, étranger...

– Ça me donne le cafard, murmura-t-il. Je savais qu'il adhérerait aux idées stupides de mes parents, mais de là à penser qu'il avait *rejoint* les rangs des Mangemorts... Je ne le croyais pas aussi naïf.

– Oh, allez, c'est un idiot, dit James, agacé. Ça n'est pas pour rien qu'il traîne tout le temps avec Servilus ! Ce sont deux tordus, voilà tout ! N'y penses plus, proposa-t-il.

– Comme si c'était facile ! Tu te rends compte que j'ai grandi avec une... Une raclure comme lui ! Nos chambres étaient voisines, James, nous avons dormi l'un à côté de l'autre pendant toutes ces années... Si j'avais su...

Sirius était en colère, à présent.

– Et Bellatrix, alors ! Tu aurais vu son regard, elle est devenue complètement cinglée... Je suis sûre que c'est elle qui lui a retourné le cerveau ! Quand je pense qu'elle dort dans sa chambre que Regulus, dans son lit ! Non, franchement... Il doit penser que la magie noire l'aidera à ne plus se comporter comme une poule mouillée... Et mes parents qui lui ont demandé ça... Cet idiot a toujours fait tout ce qu'ils voulaient, comme un bon toutou, sans jamais se poser de question...

James lui posa une main sur l'épaule, et le secoua un peu, mais Sirius se dégagea, renfrogné.

– Et dire que je t'ai demandé de ne pas trop l'embêter, soupira Sirius.

– Et quand je pense que j'ai obéi, pendant toutes ces années, renchérit James avec une pointe de regret dans la voix.

Sirius serra les poings, furieux. James avait raison, il n'aurait jamais dû lui demander ça... Il aurait dû le laisser tourmenter son frère, aussi cruellement qu'ils avaient tourmenté Severus. Après ce qu'il avait fait, Regulus ne méritait certainement pas d'avoir été gracié de la sorte.

– Tu sais...

Sirius s'extirpa de ses sombres pensées et se tourna vers James. Son ami semblait impatient de lui parler de quelque chose, tout en se demandant comment aborder le sujet.

– Tu... Tu pourrais dire adieu à cette famille-là, dit James. Je te l'ai déjà proposé en plaisantant, mais c'était sérieux. Si tu venais vivre ici, tu serais accueilli à bras ouverts.

Sirius secoua la tête, renversant ses cheveux bouclés vers l'arrière, et poussa un long soupir.

– Franchement, James... Ça n'est pas si simple.

– Allez, *Patmol*...

Gentiment, James le bouscula du coude.

– Regarde ce lit, dit-il en désignant le deuxième lit jumeau.

Sirius tourna la tête. Il avait toujours connu ce lit, la douceur de ses draps un peu défraîchis, son énorme oreiller de plumes couverts de motifs colorés, son parfum légèrement humide. Il était déjà là lors de sa première venue, et c'était dans ce lit qu'il avait toujours dormi, lorsqu'il venait chez les Potter.

– Ma mère l'a fait déplacer dans ma chambre juste avant que tu viennes ici pour la première fois, dit James. Elle savait que tu étais mon meilleur ami, et elle voulait que tu te sentes bien ici... Que tu te sentes *chez toi*, en fait.

Sirius sentit sa gorge se serrer. Pourquoi sa mère ne pouvait-elle pas être comme celle de James ? Pourquoi fallait-il que tout soit si compliqué dans sa famille, alors que tout pouvait être si simple ?

– Si tu venais vivre ici, ma mère serait sans doute encore plus heureuse que moi, poursuivit James. Quand je rentre ici sans toi, elle me gronde d'abord pour mes retenues, et ensuite pour ne pas t'avoir invité.

– Ta mère ne te gronde jamais, James, répondit Sirius, de nouveau acerbe. En fait, je ne crois pas que tu saches vraiment ce que signifie le mot *gronder*.

James prit un air embêté, et Sirius regretta aussitôt ses paroles.

– Excuse-moi, marmonna-t-il. C'est juste que... Parfois, quand je vois tes parents, ta maison, tout ça... Je réalise tout ce que je n'ai pas eu, avec ma famille de crétins.

– Sirius, tu *fais* partie de ma famille, insista James. Sérieusement, mes parents t'adorent ! Tu l'as bien vu, ils nous traitent exactement de la même manière ! Je suis sûr que si tu

me remplaçais à une fête de famille, ils ne verraient même pas la différence... Ou feraient semblant de ne pas la voir.

Pour la première fois depuis le début de la journée Sirius sourit timidement, et les deux amis restèrent silencieux quelques instants.

– Tu as croisé Lily, avant les vacances ? demanda Sirius, qui avait besoin de parler de quelque chose de plus léger.

Le visage de James s'éclaira d'un large sourire.

– Aaah, je n'osais pas t'en parler ! Oui, je l'ai vue au moment où elle partait, et... Elle ne m'a *même pas* traité de gros imbécile prétentieux et arrogant !

– Alors on progresse, sourit Sirius.

– Évidemment qu'on progresse ! Ça ne pouvait que se passer ainsi, voyons... Tu vois, mon charme est tout simplement irrésistible.

– Je te rappelle qu'il y a moins d'un mois, elle disait à Mary Macdonald qu'elle aurait préféré être envoyée dans une autre maison, juste pour te croiser moins souvent...

– Oui, mais elle a arrêté de me lancer un de ses regards assassins à chaque fois qu'elle me croise, dit James en levant l'index.

– C'est vrai... Tant mieux, c'était vraiment effrayant.

James fronça ses sourcils bien dessinés pour imiter l'air furieux de Lily quand elle le réprimandait pour sa vantardise.

– Grrrr, dit-il en approchant son visage de celui de Sirius.

– Haha ! Arrête ça, je vais faire des cauchemars...

La porte s'ouvrit à cet instant. Remus et Peter entrèrent, d'abord timidement, puis, en voyant que les deux amis étaient hilares, Remus alla s'asseoir à côté de Sirius, et Peter s'installa prudemment sur le lit voisin.

– Ravi de voir que tu as retrouvé le sourire, dit Remus.

– Ça n'est pas grâce à vous, bande de fayots, dit James en lançant un petit coussin sur Peter.

– Il fallait bien donner quelques détails à tes parents sur la soirée de Noël, James, répondit Remus.

À l'évocation des terribles événements qui avaient eu lieu à peine trois jours plus tôt, les sourires de Sirius et James s'évanouirent et un silence pesant s'établit entre les quatre amis.

– Qu'est-ce que tu leur as dit ? demanda James, dont la voix avait soudainement perdu toute trace d'euphorie.

– J'ai essayé de minimiser les risques qu'on a pris, dit Remus en haussant les épaules. Je leur ai dit qu'on n'avait pas vu grand-chose, car on avait été évacués dès les premiers signes d'alerte.

Ils se turent tous les quatre. Dans leurs regards vagues, on pouvait presque voir danser les flammes dévastatrices qui avaient ravagé le pensionnat Wimbley. Sirius devint livide et ramena ses genoux contre sa poitrine, sous le regard inquiet de ses trois camarades.

– Sirius...

– Ce ne sera plus jamais comme avant, dit-il d'une voix sourde. Ni chez moi, ni chez vous, ni chez personne d'autre. C'est... C'est la guerre, maintenant.

Remus hocha la tête avec gravité.

– Le plus frustrant, dans tout ça, c'est qu'on ne peut même pas se battre, soupira James.

– Pas encore... Mais dès qu'on sortira de Poudlard, on se battra avec les autres, promit Sirius, résolu.

– On pourrait devenir des Aurors...

– Pour ça, il faut avoir d'excellents résultats, remarqua Remus. James et Sirius se tournèrent vers lui, interloqués.

– Mais nous *avons* d'excellents résultats, dit Sirius.

– Oui, c'en est presque insolent, renchérit James.

– Il faut aussi avoir une conduite irréprochable...

– Petit détail insignifiant, le coupa James en remuant son index de droite à gauche.

Et soudain, il se figea, comme s'il venait de penser à quelque chose d'extraordinaire.

– Qu'y a-t-il ? demanda Remus.

Dans un premier temps, il ne dit rien ; son visage s'éclaira d'un sourire radieux, et il se leva d'un bond sur le lit, soudain surexcité.

– Oh, là là, murmura Remus.

– Mes amis, j'ai une nouvelle ab-so-lu-ment-fan-tas-tique à vous annoncer, dit James en écartant les bras.

– Je crains le pire, soupira Remus en réprimant un sourire.

Sirius s'était redressé et l'écoutait avec le plus grand intérêt. Peter le regardait avec une admiration proche de l'adoration. Remus, lui, savait pertinemment que James n'atteignait ce niveau d'enthousiasme que lorsqu'il s'apprêtait à transgresser effrontément le règlement de Poudlard.

– Nous sommes sur le point de devenir les *rois* de l'école, dit James, en articulant soigneusement chaque mot pour alimenter le suspense qui régnait autour de ce qu'il était sur le point de révéler.

Il observa chacun de ses amis avec attention, se délectant de leur attente.

– Bon, allez ! Dis-nous ! s'impacenta Sirius en frappant dans ses mains, surexcité lui aussi.

James attendit encore quelques instants, et son sourire rayonnant s'élargit encore davantage.

– Vous n'êtes pas prêts pour entendre ce qui va suivre, dit James en levant l'index.

Et soudain, le visage de Sirius s'éclaira du même sourire radieux.

– Tu l'as terminée, devina-t-il. Tu l'as terminée ! Tu as réussi !

Aussitôt, James laissa pleinement éclater sa joie.

– OUI ! Exactement ! Je l'ai finie, Patmol ! J'ai enfin trouvé le sortilège *parfait* ! Et maintenant, nous pouvons l'utiliser sans risquer de nous la faire confisquer !

James tomba à genoux sur le lit et sauta au cou de Sirius. Tous les deux se cognèrent contre le mur avec un bruit sourd, mais ils s'en fichaient éperdument.

– Ne me dites pas que vous parlez de ce à quoi je pense, dit Remus avec stupéfaction.

Sirius et James se redressèrent aussitôt. Sirius secoua la tête avec nonchalance pour balayer ses cheveux bouclés de son champ de vision, et James rajusta ses lunettes sur son nez en se frottant le sommet de la tête – là où il s'était cogné.

– Oh que si, se réjouit James.

– Nous parlons *précisément* de ça, en fait, dit Sirius.

Avec cérémonie, James porta sa main vers l'intérieur de sa veste et en sortit un morceau de parchemin soigneusement plié.

– La voilà, dit-il.

Remus n'en revenait pas.

– Je ne pensais pas que tu parviendrais à la camoufler aussi vite...

– Eh bien, tu m'as dramatiquement sous-estimé, claironna James.

James et Sirius déplièrent partiellement le parchemin, qui était totalement vierge, le posèrent sur les genoux de Remus, et firent signe à Peter de s'approcher. James sortit sa baguette et Sirius l'imita.

– Tu as fait comme on a dit ?

– Bien sûr, dit James.

Sirius se mordit la lèvre avec gourmandise, et tous les deux pointèrent leur baguette sur le centre du parchemin vierge.

– *Je jure solennellement que mes intentions sont mauvaises*, dirent-ils en chœur, tous les deux rayonnants de bonheur.

Remus les regarda avec de gros yeux.

– On a vraiment voté pour cette phrase ?

– Mais oui, mais oui...

Sur le parchemin, des lettres écrites à l'encre verte apparurent progressivement. Tous les quatre observèrent avidement le

processus, jusqu'à ce que tous les mots soient parfaitement dessinés.

– Vas-y, lis-le, dit Sirius à Remus.

Tout en essayant de contrôler sa propre excitation, Remus leva le parchemin devant ses yeux.

– *Messieurs Lunard, Queudver...*

– Vous m'avez mis dessus, constata Peter avec une infinie reconnaissance.

– Bien sûr, dit Sirius en haussant les épaules. Que ferait-on sans notre petit rat préféré ?

– *...Patmol et Cornedrue, spécialistes en assistance aux Maniganceurs de Mauvais Coups, sont fiers de vous présenter...*

Remus leva les yeux vers Sirius et James, qui l'écoutaient avec des yeux brillants.

– *...La Carte du Maraudeur*, achevèrent-ils tous les quatre d'une même voix.

– N'est-ce pas fantastique ?

Ils se penchèrent à nouveau sur le parchemin. Des petits traits d'encre se répandirent sur le reste de la Carte et se joignirent, se croisèrent et s'étendirent aux quatre coins du parchemin pour former un plan détaillé du château de Poudlard. Puis des petites traces de pas se mirent à se mouvoir sous leurs yeux, chacune accompagnée d'une banderole portant le nom et le prénom de l'individu en question, permettant ainsi de connaître la position et l'identité de chaque personne, esprit ou animal qui se déplaçait dans le château.

– Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, murmura Sirius avec émotion.

– Regardez, on voit les professeurs réunis dans le bureau de Dumbledore... Il y a aussi Alastor Maugrey et Adam Claring...

– Ils doivent être en train de parler du pensionnat Wimbley, dit sombrement Remus.

– Oh, je vois Peeves, près des cachots ! remarqua Peter. Finalement, vous avez réussi à tracer les fantômes aussi ?

– Oui, et d'ailleurs, c'était grâce à toi, Peter... Ton idée de détecter toute forme de pensée, plutôt que les déplacements de matière, était tout simplement brillante !

Les oreilles de Peter semblèrent s'agrandir tant il les tendait vers James et Sirius dans l'espoir d'entendre d'autres compliments. Mais ils n'ajoutèrent rien, et les quatre amis contemplèrent à nouveau avec ravissement l'aboutissement de leur étroite collaboration.

– Quand je pense que nous avons commencé à la dessiner il y a à peine quelques mois...

– C'est grâce à toi, Remus, dit Sirius. C'est parce que tu es préfet que nous avons pu avoir accès aux plans détaillés de l'école... Et c'est pendant nos escapades nocturnes que nous les avons complétés.

Remus repensa furtivement aux dernières nuits de pleine lune qu'ils avaient passé ensemble. Il avait fortement redouté la première, avec la crainte atroce de dégoûter ses amis, ou pire, de s'en prendre à eux sans en avoir conscience. Mais tous les quatre avaient été agréablement surpris : entouré d'animaux, le loup que devenait Remus s'était adouci. Il n'avait pas hurlé, il ne s'était pas mordu. C'était un véritable miracle.

La fois suivante, ils étaient sortis en douce de la Cabane. Sous son apparence canine, Sirius avait fait diversion pour qu'ils puissent échapper à la surveillance de l'Auror posté là pour assurer la protection de Remus ; puis, sous leurs formes animales respectives, ils avaient arpenté les environs, tout en s'assurant que Remus ne leur faussait pas compagnie.

– Il manque encore quelques rues et quelques détails, dit James en désignant le plan de Pré-au-Lard. Nous y retournerons la prochaine fois.

– Ce sortilège, *Monticulus*...

– *Homonculus*, corrigèrent Sirius et Remus en chœur.

– Est-ce qu'il est... Est-ce qu'il est vraiment fiable ? poursuivit Peter.

Sirius poussa un soupir exaspéré.

– Bon sang, Peter... Nous l'avons étudié ensemble ! C'est un charme difficile, mais maintenant que nous l'avons parfaitement exécuté, il permet de suivre avec précision les déplacements de chaque personne présente dans ce périmètre...

– Souviens-toi des différentes étapes pour ensorceler la carte, Peter, dit gentiment Remus. Tu n'as pas remarqué certaines similitudes avec la fabrication du Veritaserum ? Tout comme cette potion, il n'y a aucun moyen de contourner ce sortilège.

Peter hocha la tête, toujours un peu perplexe.

– Alors... Si quelqu'un utilise du Polynectar... Se transforme en Animagus, ou porte une cape d'invisibilité... On le verra quand même ?

– Personne n'a la moindre chance de nous échapper, assura Sirius.

– Cette carte est infaillible, renchérit James, le menton levé. Voldemort lui-même...

– James, *non* ! protesta Peter d'une voix aiguë en se bouchant les oreilles.

– ...serait incapable de la tromper, même dans l'éventualité où il connaîtrait son existence.

Sirius, James et Remus échangèrent un regard triomphant, et Peter se déboucha lentement les oreilles.

– Imaginez tout ce qu'on va pouvoir faire, maintenant, dit rêveusement James. Sortir du dortoir toutes les nuits... Savoir quand le bureau du concierge est vide pour récupérer nos affaires... Éviter Servilus dans les couloirs...

– Ou bien partir à sa recherche, ricana Sirius.

– J'ai tellement hâte de l'utiliser ! s'exclama James, de plus en plus excité. Il va falloir profiter des vacances pour planifier nos prochaines farces...

Remus essaya de les regarder avec sévérité – mais c'était peine perdue.

– En tant que préfet de Gryffondor, je devrais être catastrophé par cette nouvelle création, dit-il.

– Mais tu ne l'es pas, devina Sirius.

– Non, tu es absolument *enchanté*, dit James. Et tu es littéralement transporté de fierté devant tant d'ingéniosité et de savoir-faire.

– Et de modestie...

– Cela va de soi, approuva James.

– Vous êtes impossibles, soupira Remus en réprimant un sourire.

Il regarda de nouveau la carte. Ses amis avaient raison. Du haut de leurs quinze ans, et sans aucune aide, ils venaient de fabriquer un objet magique d'une valeur inestimable.

– Vous êtes sans doute les élèves les plus doués de cette école, dit-il.

Sirius éclata de rire.

– Doués ? dit James. Le mot est faible.

– Et pour faire disparaître les lettres, maintenant ?

James et Sirius échangèrent un regard complice et pointèrent leur baguette sur le parchemin, précipitamment imités par Peter.

– *Méfait accompli* ! scandèrent-ils.

Aussitôt, l'encre s'estompa progressivement, et le parchemin reprit son aspect vierge et usé. Remus l'inspecta sous tous les angles, et dut admettre que la Carte était parfaitement dissimulée.

– J'ai commencé par un Charme de Camouflage, mais je me suis rappelé que c'était détectable par les Capteurs de Dissimulation... Alors, j'ai utilisé de l'encre invisible, mais un peu modifiée par mes soins...

Avec un sourire malicieux, il pointa à nouveau sa baguette sur la Carte du Maraudeur.

– Regardez... *Aparecio*, dit-il.

Cette fois-ci, le plan de Poudlard n'apparut pas, mais l'écriture ronde et verte dessina une nouvelle phrase de présentation.

– *Messieurs Lunard, Queudver, Patmol et Cornedrue...* lut à nouveau Remus.

– *...présentent leurs salutations au vénérable James Potter, et le remercient de leur faire l'immense honneur...* poursuivit Peter.

– *...de poser son regard divin sur notre humble parchemin,* acheva Sirius dans un éclat de rire.

James bomba le torse, extrêmement fier de lui.

– Vas-y, Remus, essaie, dit-il en faisant un clin d'œil à Sirius.

Remus obtempéra, un peu méfiant, et pointa sa baguette sur le parchemin.

– *Aparecio,* dit-il.

L'encre se déplaça sur le parchemin pour former une nouvelle phrase, que les autres lurent avec avidité.

– *Messieurs Lunard, Queudver, Patmol et Cornedrue...*

Remus s'interrompt, et leva vers James un regard exaspéré.

– *...saluent Remus Lupin, le préfet le moins autoritaire que Poudlard ait jamais connu,* acheva à nouveau Sirius.

Et il explosa de rire, rapidement imité par Peter et James.

– D'accord, c'est de bonne guerre, concéda Remus, rapidement gagné par l'hilarité de ses camarades. Mais en même temps, ça vous arrange bien...

– Quand je pense que les professeurs espéraient que tu arriverais à nous raisonner, simplement parce que tu portes un joli petit insigne brillant, soupira Sirius en essuyant des larmes de rire aux coins de ses yeux.

– De toute évidence, ils se sont lamentablement trompés, approuva Remus. Votre mépris des règles est tout simplement incurable.

Alors que James et Sirius s'apprêtaient à fanfaronner de nouveau, Fleamont et Euphemia Potter les appelèrent à table, et les quatre garçons, absolument affamés, se ruèrent dans l'escalier en se battant pour passer le premier. Ils rejoignirent les parents de James dans la salle à manger, où six couverts étaient mis.

Fleamont Potter était en train de servir de généreux morceaux de volaille dans les assiettes, tout en les ensevelissant sous des louches entières de sauce aux morilles.

– Joyeux Noël, les garçons ! dit Euphemia en s'asseyant en bout de table, à côté de Fleamont.

– *Encore* de la dinde farcie ? gémit James. Tous les ans, c'est la même chose ! Vous ne pouvez pas varier un peu ?

– Si tu as d'autres idées, sens-toi libre de nous éblouir les papilles l'année prochaine, mon chéri, dit Fleamont en découpant amoureusement la dinde qu'il avait dans son assiette.

Tous les six mangèrent avec enthousiasme, oubliant, pour quelques instants, les terribles événements qui venaient d'avoir lieu.

– Papa, qu'est-ce que c'est que ce truc ridicule que tu as dans la bouche ? demanda James lorsque lui et son père eurent englouti la totalité de leur assiette en un temps record.

Fleamont Potter sortit de sa bouche et regarda avec attention l'objet courbé et vernis qu'il venait d'en sortir.

– Ça s'appelle une *pipe*, dit Fleamont. Ça me donne un petit style, non ? Les Moldus mettent des herbes enflammées dedans, mais je trouve ça trop dangereux.

– Ça fait ringard, grimaça James.

– James, s'indigna Euphemia, on ne parle pas comme ça à son père, voyons !

– Laisse, ma chérie, dit Fleamont en continuant de mâchouiller sereinement sa pipe. Il pensera à moi, quand ses propres enfants le traiteront de ringard, lui aussi !

– Ça n'arrivera pas, assura James. Tu vas voir, je serai le père le plus cool de la terre. Tout le monde sera jaloux de mes enfants.

– Je demande à voir, sourit Fleamont. Tu sais, on est toujours le ringard de quelqu'un.

– Pas moi, insista James. J'ai l'élégance dans la peau. C'est comme ça, ne m'en voulez pas, je ne peux rien y faire. Même si j'essayais d'être médiocre, je n'y arriverais pas.

Tout le monde éclata de rire. En regardant James lécher son assiette en riant sans essayer de remontrances, Sirius pensa furtivement que s'il avait osé montrer ne serait-ce qu'un dixième de cette impertinence chez lui, il aurait été envoyé au lit sans dîner, avec en prime un énième discours à propos du fait qu'il était le *raté de la famille*.

– Avant d'être un bon parent, il faut déjà trouver quelqu'un de bien pour l'être avec toi, rappela Euphemia en passant une main affectueuse dans les cheveux noirs et ébouriffés de Fleamont.

– J'ai déjà trouvé, affirma James.

– Mais c'est mal engagé, tempéra Remus.

– Non, c'est faux, répliqua James. Elle n'arrête pas de raconter partout que je suis un crétin arrogant. Ce qui signifie...

– Que tu es un crétin arrogant, sourit Remus.

– Mais non, enfin, tu n'y es pas du tout ! Ce qui signifie qu'elle est absolument dingue de moi.

Fleamont et Euphemia secouèrent la tête avec un accablement amusé.

– Bon, d'accord, je galère, admit James. Enfin, pour l'instant ! rectifia-t-il aussitôt.

– Et si tu cessais de faire le pitre de temps en temps ? Peut-être que ça l'agace, si tu n'es jamais vraiment toi-même.

– J'y réfléchirai, Maman, c'est promis... Bon, on passe au plat ?

– James, enfin, *c'était* le plat !

Après avoir englouti de délicieuses mousses au chocolat – James en dévora trois en quelques minutes – ils s'éternisèrent tous les six auprès de la cheminée, enroulés dans des couvertures moelleuses, et se laissèrent lentement envahir par la torpeur en buvant des tasses d'infusion de fleur d'oranger. Puis quand Remus se mit à somnoler, James et Sirius lui proposèrent d'aller se coucher, ce que Remus accepta volontiers.

– James, tu habites au paradis, marmonna Remus en s'étendant à côté de Peter sur le grand matelas posé entre les deux lits jumeaux.

James et Sirius s'allongèrent dans leurs lits respectifs, surplombant Remus et Peter de toute la hauteur de leurs sommiers. Il y eut quelques minutes de silence, pendant lesquelles les respirations de James, de Sirius et de Remus devinrent de plus en plus lentes. Mais rapidement, la voix de Peter interrompit leur cheminement vers le sommeil :

– Euh... James... Dis-moi... Tu es vraiment *sûr* que ta maison est bien protégée ?

– Silence, Peter, soupira Sirius avec lassitude.

James poussa un grognement approbateur et ensommeillé.

– Les Mangemorts nous ont peut-être vus, au pensionnat Wimbley, gémit Peter. Peut-être qu'ils sont à notre recherche, en ce moment même...

On entendit un bruissement des draps du côté du lit de James, signifiant qu'il se redressait sur son matelas.

– Patmol, est-ce que tu peux me rendre un petit service ? marmonna-t-il à mi-voix.

– Avec plaisir, dit aussitôt Sirius, qui savait déjà de quoi il retournait.

– Comment ça ?

– Merci mille fois, dit James.

On entendit à nouveau un froissement de draps, mais du côté de Sirius ; puis un sifflement rapide, un son mat, et la voix étouffée de Peter.

– Hé ! protesta-t-il en repoussant l'oreiller de plumes que Sirius venait de lui écraser sur la figure.

– Ça t'apprendra à être un trouillard, rit Sirius.

Et, emporté par son propre enthousiasme, il frappa à nouveau.

– Arrête un peu, le supplia Remus, à moitié endormi.

James, gagné à son tour par l'excitation, donna une petite tape sur la tête de Remus.

– Bande de ramol... Aïe !

Il venait de recevoir l'oreiller de Remus sur l'épaule.

– Toi, tu ne perds rien pour attendre, dit James en se redressant dans la pénombre.

Sirius et James étaient absolument ravis de la tournure que prenait la soirée. Tous deux saisirent leurs oreillers à pleines mains, et s'engagèrent dans la lutte. Les oreillers volèrent pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que celui de James se déchire et répande une marée de plumes à travers la chambre.

– Oh non ! gémit Remus en commençant à ramasser des poignées de plumes.

– On fera ça demain, décida James en éparpillant les plumes que Remus avait dans la main. Allez, au lit !

– C'est ma place, remarqua Remus en le voyant s'écrouler sur le matelas.

– On dort avec vous, répliqua James sans bouger d'un pouce. Sinon, vous nous manquerez trop.

– Bien sûr, sourit Remus en se frayant un passage entre les épaules musclées de James et le ventre rond de Peter.

Sirius s'allongea en travers des matelas qui se trouvaient sur le sol, la tête sur James et les pieds sur Peter.

– Cornedrue, tu es sûr que tu es sous ta forme humaine ? grogna Remus. Tu prends au moins autant de place qu'un cerf adulte...

– Absolument sûr... Regarde, en voici la preuve, rit James en lui pinçant le nez.

– Hé !

– Chhht, Remus, dit Sirius en pouffant de rire. Tu ne vois pas que nous sommes en train de dormir ?

Remus poussa un soupir, à la fois résigné et amusé.

– Décidément, vous voulez ma mort, tous les deux...

Le silence se fit progressivement, parfois troublé par un petit gloussement lorsque l'un d'entre eux se remémorait un des fous rires de la soirée, ou par un éternuement lorsqu'une plume venait

leur chatouiller le nez. Et un par un, James, Peter, Remus et Sirius s'endormirent.

Le lendemain, lorsqu'Euphemia Potter vint ouvrir les sortir du lit pour le petit-déjeuner, elle les trouva tous les quatre enchevêtrés et couverts de plumes. James ronflait, la bouche grande ouverte, et Remus était contorsionné sous Sirius, entre James et Peter, mais dormait malgré tout.

– Oh, les garçons ! s'exclama Euphemia, à moitié attendrie et à moitié exaspérée, en allant ouvrir les volets.

James répondit par un grognement, enfonça son visage dans ce qui lui restait d'oreiller, et se rendormit profondément. Sirius, lui, était tout à fait réveillé, et ce depuis plusieurs heures. Il fixait le plafond ; ses angoisses lui avaient laissé un peu de répit pendant la soirée de la veille, mais elles étaient revenues à la charge au milieu de la nuit, et depuis l'aube, il s'évertuait – sans succès – à chasser de son esprit l'image de son petit frère encagoulé en train de piétiner les débris de tentes au pensionnat Wimbley.

Après le passage d'Euphemia Potter, il attendit un peu, puis, voyant que ses amis ne bougeaient pas d'un pouce, il se décida à descendre dans le salon.

Quand il fut en bas des escaliers, il vit Euphemia et Fleamont Potter, tous les deux accoudés au comptoir de la cuisine. Devant eux, une radio énonçait les nouvelles du jour :

– Commençons notre Bulletin Matinal avec une bonne nouvelle : le petit Nino, qui était porté disparu depuis l'attaque du pensionnat Wimbley, a été retrouvé sain et sauf. Il a sonné hier soir à la porte de sa maison, légèrement chamboulé mais en pleine santé. Nous ne savons pas comment il s'est retrouvé là, ni comment il s'est sauvé du pensionnat Wimbley, ni où était-il caché pendant ces quelques jours, car le petit Nino lui-même n'a aucun souvenir de ce qu'il s'est passé. La supposition la plus probable est qu'il ait pu transplaner quelque part grâce à ses pouvoirs, extrêmement puissants pour un enfant de cet âge...

– Je suis soulagé, soupira Fleamont. Cette attaque était bien assez horrible pour qu'on y ajoute le décès d'un enfant. Les parents doivent être fous de soulagement.

– En plus, ce sont des Moldus, renchérit Euphemia. Ils n'ont probablement pas compris grand-chose à ce qu'il s'est passé. Heureusement que leur enfant a réapparu.

– Tu as raison. Oh, à ce propos... Je pensais à ces pauvres enfants qui étaient hébergés au pensionnat. Que vont-ils devenir, maintenant qu'il est détruit ?

– Eh bien, j'imagine qu'ils vont réintégrer leurs familles, avec tous les désagréments que cela implique... Les employés du pensionnat qui ont survécu vont faire de leur mieux pour continuer à les aider, mais je doute que ça soit aussi efficace. Ils vont peut-être essayer de reconstruire une structure semblable, mais pour l'instant, ce n'est pas vraiment la priorité du Ministère...

– C'est terrible, dit gravement Fleamont. Tous ces enfants en détresse... Et l'enquête qui piétine ! Tu sais, j'étais au Ministère hier matin, pour proposer notre aide... Ils étaient tous en train de s'entredéchirer. Ce pauvre Adam Claring était là, il était absolument dévasté. Je crois qu'il s'est échappé de Sainte-Mangouste malgré ses blessures, Maugrey était furieux contre lui. Et c'est vrai qu'il était méconnaissable, amaigri, ravagé par le chagrin...

– Ce pensionnat était sa maison, et Eleanor l'a élevé comme une mère, soupira Euphemia. Pour la deuxième fois de sa vie, il a tout perdu. C'est tellement injuste.

– Malgré sa faiblesse, il était très remonté contre Croupton. Il l'accusait de ne pas tout mettre en œuvre pour retrouver les coupables... Mais il faut dire que la tâche n'est pas aisée. Aucun agresseur n'a été reconnu, ils étaient tous encagoulés ou encapuchonnés. Aucun indice n'a été retrouvé sur le terrain, et les deux dragons ont disparu.

– Mais il a tout de même interrogé des suspects, n'est-ce pas ? Tous ceux qui avaient déjà envoyé des lettres de menace à Eleanor Wimbley, ou qui s'étaient prononcé pour la fermeture du pensionnat...

– Oh oui, bien sûr. Il s'agissait principalement de Collinards, et ils ont tous donné la même version des faits : eux aussi célébraient Noël chez les Selwyn quand ils ont été attaqués de la même manière par des individus encagoulés, qui ont fait apparaître la Marque des Ténèbres au-dessus de la Colline ! Ce qui expliquerait leurs blessures et le décès d'Arcadius Flint...

– Quel culot, s'indigna Euphemia. Ce sont des mensonges, n'est-ce pas ?

– Sans doute. J'ai du mal à croire que les partisans de Voldemort aient choisi la Colline d'Émeraude pour cible... Et puis, ces Collinards auraient très bien pu endommager volontairement la maison des Selwyn pour faire croire à leur innocence... Ah, si seulement l'homme qui a été capturé n'avait pas perdu l'intégralité de sa mémoire, il aurait peut-être pu nous donner quelques indices ! Sans compter que les réserves de Veritaserum du Ministère ont mystérieusement disparu...

– Et les deux dragons ? On dit que Narcissa Malefoy et Daisy Goyle en possédaient deux semblables. Elles pourraient être impliquées, elles aussi...

– Elles ont été interrogées également, et ont rapporté avoir perdu toute trace de leurs dragons il y a plusieurs mois. Il paraît que l'interrogatoire de Narcissa a duré des heures, malgré les protestations de Lucius... Mais les inspecteurs n'ont rien pu en tirer. D'après eux, elle était véritablement en état de choc. Va savoir pourquoi...

Tous les deux échangèrent un regard accablé.

– Et, au Ministère... Est-ce que Dumbledore était là ?

– Oui, bien sûr. Comme tout le Magenmagot.

– Est-ce qu'il a dit quelque chose ?

– Il a essayé de se faire entendre, mais personne ne s'écoutait. Et puis... Ça a dégénéré quand Croupton a accusé Dumbledore d'être incompetent face à la montée des idées extrêmes au sein des élèves de Poudlard... Tu aurais vu Dumbledore ! Son regard est devenu glacé. Il a rétorqué à Croupton que son fils y était sans doute pour quelque chose...

– Dumbledore a dit ça ? À *Croupton* ? Devant tout le Magenmagot ? Alors qu'il ne supporte pas la moindre critique !

– Oui. Et à partir de là, comme tu peux l'imaginer, le débat est devenu complètement stérile. Malheureusement, je ne crois pas que Croupton ait pris au sérieux la mise en garde de Dumbledore concernant son fils... Vraiment, ce spectacle était décourageant.

De nouveau, ils retombèrent dans le silence. Devant eux, la radio continuait de grésiller :

– Et maintenant, parlons de l'annonce qui vient d'être faite : après avoir été désavouée par la majorité du Magenmagot, Eugenia Jenkins a présenté sa démission...

– Pauvre Jenkins, commenta Euphemia. Elle était de bonne volonté, mais elle était si mal entourée... Tous ses conseillers ont totalement sous-estimé l'ampleur de la menace.

– Le Magenmagot vient d'élire son nouveau Ministre : il s'agit d'Harold Minchum ! Dans son premier discours, notre nouveau Ministre a déclaré que la communauté magique entrait bel et bien en guerre, et que l'heure était à la mobilisation. Il a annoncé les premières mesures qu'il allait mettre en place : proposer à tous les sorciers qui le souhaitent de s'engager aux côtés des Aurors, accélérer la formation de ces derniers...

– Je n'arrive pas à y croire, souffla Fleamont. Et notre James qui va grandir dans ce monde... Qu'allons-nous faire ?

– Nous allons nous battre, dit Euphemia, résolue. Nous allons faire tout ce qui est possible pour protéger notre pays.

Entre leurs silhouettes, Sirius pouvait voir leurs mains étroitement entrelacées sur le comptoir. Il se demanda s'il avait

déjà vu ses propres parents se toucher, s'effleurer, ou même se parler sans s'insulter copieusement, mais il dut admettre qu'il n'en avait pas le moindre souvenir.

– Tu as raison, dit Fleamont. Dès que possible, nous irons directement demander conseil à Dumbledore : il saura ce qu'il faut faire.

Au bout d'un moment, Sirius toussota timidement pour signaler sa présence, et les deux parents Potter se retournèrent d'un même mouvement.

– Sirius, mon garçon ! s'exclama Fleamont sur un ton jovial qui avait perdu toute trace d'inquiétude. As-tu bien dormi ?

Sirius regarda autour de lui, soudain désarçonné. Il venait d'être frappé par une évidence terrible : ici, chez James, où il n'avait pourtant passé que quelques vacances éparses, il se sentait infiniment plus *chez lui* que dans sa propre maison, où il avait passé onze années de sa vie.

L'espace d'un instant, Sirius s'imagina retourner au 12, square Grimmaurd, et réalisa que ce serait tout bonnement impossible. Il ne pourrait plus jamais croiser le regard de ses parents, ni celui de son petit frère. Sa vie venait de prendre un tournant décisif. Tous ses repères venaient de s'écrouler, et même s'il avait toujours eu ces mêmes repères en horreur, l'incertitude de l'avenir le terrorisait. Où pourrait-il bien aller, une fois qu'il aurait coupé les ponts avec tous ceux qui partageaient son nom de famille ? Bien sûr, les Potter l'accueilleraient à bras ouverts. Mais s'ils changeaient d'avis, s'ils se lassaient de lui ? S'il se disputait avec James ? Ils n'avaient aucune obligation de l'héberger, après tout. Et il serait sans argent, sans ressources...

Fleamont et Euphemia semblèrent remarquer son désarroi, car ils se levèrent tous les deux d'un même mouvement.

– Désolé... Je...

La suite resta bloquée dans sa gorge.

– Oh, Sirius, dit Euphemia en s'approchant de lui. Viens là, dit-elle en le prenant doucement dans ses bras.

Sirius fut bouleversé par cette marque d'affection. Il ne put retenir ses larmes plus longtemps : malgré lui, ses yeux débordèrent, et deux traînées brûlantes lui sillonnèrent les joues.

– Je ne veux pas rentrer chez moi, Mrs Potter, hoqueta Sirius en secouant la tête. Je ne veux pas... Je ne peux pas.

Euphemia s'écarta de lui, et Fleamont lui posa une main affectueuse sur l'épaule.

– Sirius, tu as tout notre soutien...

– Et toute notre admiration, ajouta Euphemia.

Euphemia et Fleamont Potter avaient l'habitude touchante de compléter les phrases de l'autre.

– Tu as grandi dans une famille autoritaire, aux valeurs plus que discutables...

– Et tu as eu le courage, la force d'esprit...

– De remettre en question ce qu'on t'apprenait, et de le contester, pour défendre le bien...

– La paix, et la tolérance...

– Tu auras toujours ce mérite-là, assura Fleamont.

– Toujours, approuva Euphemia. Tu peux en être fier.

– Et regarde ce que tu es devenu, en dépit de toutes les brimades que tu as subies ! dit Fleamont en lui donnant une petite tape sur l'épaule.

– Un jeune garçon formidable...

– Brillant...

– Généreux...

– Drôle...

– Et fidèle, conclut Euphemia. Tes amis en ont parfaitement conscience. *James* en a parfaitement conscience.

– Malgré ses airs fanfarons, il t'admire énormément, renchérit Fleamont.

– Tout comme nous, répéta Euphemia.

Ils serrèrent à nouveau Sirius dans leurs bras, qui se calma peu à peu.

– Merci, dit-il en reniflant, et en s'essuyant les joues.

Il se sentait tout drôle, à la fois très triste et très heureux.

– C'est nous qui te remercions, dit Fleamont.

– James n'a jamais été aussi épanoui depuis votre première rentrée à Poudlard, dit Euphemia.

Fleamont s'écarta légèrement et lui tendit un mouchoir.

– Voilà pour toi, dit-il en souriant.

Sirius se moucha bruyamment, et émit un bruit étrange, entre le rire et les sanglots.

– En tout cas, sache que notre proposition tient toujours, dit Fleamont.

– Tu es le bienvenu ici, Sirius...

– Aussi longtemps qu'il le faudra.

– Tu es comme un fils pour nous, tu le sais déjà.

La pièce devint plus claire, sans que Sirius ne sache s'il s'agissait d'un rayon de soleil ou d'un effet de son imagination.

– Alors, si tu souhaites passer l'été ici...

– Pour cette année, et pour toutes celles à venir...

– Notre porte te sera toujours ouverte.

– Nous te réservons le petit lit, dans la chambre de James...

– Ou bien, nous mettrons une tente dans le jardin.

– Va pour la tente, rit Sirius. Parce qu'entre nous, l'odeur des pieds de James...

– Ah, oui ! Bien sûr ! Une horreur ! rit Euphemia en levant les yeux au ciel.

Elle-même avait du mal à contenir son émotion.

– On parle de moi ? demanda une voix pâteuse.

James venait de sortir de la chambre, ses lunettes posées de travers sur son nez. Ses cheveux ébouriffés et ses vêtements étaient couverts de plumes qui tourbillonnaient vers le sol à chacun de ses pas.

– James, nous avons une bonne nouvelle à t'annoncer, dit Euphemia, tout sourire.

– Laquelle ?

– Sirius passera l'été avec nous, dit Fleamont.

James s'arrêta, soudain totalement réveillé.

– Sans blague ?

– Sans blague, confirma Sirius.

– Tu ne veux plus retourner au square Grimmaurd ?

Sirius secoua la tête.

– Plus jamais.

James éclata d'un rire joyeux, sauta au cou de Sirius et le serra dans ses bras de toutes ses forces, surexcité.

– Prépare-toi à vivre le meilleur été de ta vie ! lui dit-il.

Puis il se tourna vers ses parents, toujours un bras autour du cou de Sirius.

– Et vous, le pire !

Euphemia et Fleamont rirent de bon cœur, et James se pencha discrètement vers l'oreille de Sirius.

– Je te préviens, quand Lily acceptera enfin mes avances, je te mettrai dans la cave, lui glissa-t-il, hilare.

– On a le temps, alors, répliqua Sirius.

Il sentait son cœur s'alléger de minute en minute, et se demandait maintenant pourquoi il n'avait pas pris cette décision plus tôt.

– Que se passe-t-il ? demanda la voix de Remus, qui venait d'apparaître.

Il était décoiffé lui aussi, et tenait dans la main une taie d'oreiller remplie de plumes qu'il venait de ramasser sur le sol de la chambre.

– Sirius a accepté, claironna James.

Remus, qui savait pertinemment de quoi il s'agissait, sourit largement et s'approcha pour congratuler Sirius.

– Je crois que c'est une bonne chose, dit-il simplement.

Peter apparut à la suite de Remus, remettant en place ses cheveux châtons ébouriffés. Tous les six se contemplèrent pendant plusieurs minutes, sans savoir que dire ; et finalement, ce fut Euphemia qui rompit le silence, en désignant la fenêtre.

– Oh ! Regardez, les garçons... Il neige !

Et en effet, de gros flocons blancs tourbillonnaient à l'extérieur et commençaient à saupoudrer le jardin. James, Sirius, Remus et Peter échangèrent des regards émerveillés ; mais plus encore que les quatre garçons, ce fut Fleamont qui montra le plus d'enthousiasme. Il courut jusqu'au porte-manteaux, revêtit une lourde veste écarlate, et courut en chaussons vers la porte d'entrée.

– Allez, les garçons ! leur lança-t-il en ouvrant la porte. Tout le monde dehors ! Il est encore temps de fêter Noël !



## VERRE BRISÉ

Après ce Noël tumultueux, les quatre Maraudeurs poursuivirent leur cinquième année à Poudlard, dans une ambiance étonnamment sereine. Le drame du pensionnat Wimbley avait quelque peu refroidi les ardeurs de ceux qui partageaient les idées de Voldemort – ou du moins, les avait momentanément dissuadés de s'en vanter. De plus, les professeurs avaient redoublé d'efforts pour maintenir le calme dans l'école, et pour abriter leurs élèves des préoccupations extérieures, afin que leur apprentissage se fasse dans les meilleures conditions. Grâce à eux, le jour de l'épreuve de BUSE de Défense contre les Forces du Mal, tous les cinquième année se concentrèrent sans peine sur l'épreuve, et une fois celle-ci terminée, la plupart des élèves sortirent du château pour rejoindre leurs camarades qui profitaient du soleil éclatant. Ils en profitèrent pour comparer leurs réponses à propos des signes permettant d'identifier un loup-garou, ou, pour les plus studieux d'entre eux, pour réviser l'épreuve du lendemain.

Les couloirs du château de Poudlard étaient donc déserts, parfaitement calmes, et ils le restèrent tout au long de la soirée. Alors que les élèves s'éternisaient sur la pelouse baignée par les rayons du soleil qui déclinait, au deuxième étage du château, Mimi Geignarde s'amusait à inonder les toilettes des filles, ravie des reflets dorés que cela produisait sur le sol.

Et soudain, elle poussa un cri aigu : quelqu'un venait d'entrer.

Le souffle court, Severus Rogue fit irruption dans les toilettes. Il était encore plus pâle que d'habitude, et avait également une

attitude des plus étranges : il tirait fermement sa robe de sorcier vers le bas, comme pour empêcher une main invisible de la soulever, et des bulles de savon sortaient de sa bouche, le faisant tousser et cracher.

– Ah, Severus, c'est toi, couina Mimi Geignarde. Dis donc, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Mais Rogue ne l'entendit pas. Il n'avait même pas remarqué sa présence, et à vrai dire, il n'avait pas tout à fait conscience de se trouver dans les toilettes du deuxième étage.

– Eh bien, tu ne me dis même pas bonjour ? Ça n'est pas très aimable... Moi qui n'ai dit à personne que tu venais ici tous les jours pour fabriquer des potions interdites...

En effet, dans un coin sombre des toilettes, quelques chaudrons de tailles diverses s'alignaient, remplis de potions ou de décoctions qui mijotaient, décantaient, bouillaient. Autour des chaudrons, on pouvait voir quelques cadavres de rat, des morceaux d'insectes et des livres couverts de runes et de dessins effrayants. C'était là que Rogue se réfugiait, après les cours, pour faire la seule chose dans laquelle il excellait : la confection de potions, toujours plus complexes et exigeantes. Concentré sur le découpage et le dosage des ingrédients, il ne voyait pas le temps passer. C'était le seul moment de la journée où il arrivait à se persuader qu'il n'était pas insignifiant, qu'il était même plus doué que tous les autres, même si personne ne voulait le remarquer...

Et depuis quelques mois, il s'y rendait particulièrement souvent. Sa cinquième année avait été bien plus pénible que les précédentes, et pour une raison simple : depuis Noël, Regulus n'était pas revenu à l'école. Le jour de la rentrée, début janvier, Rogue l'avait attendu, sur le quai du Poudlard Express, puis à la table des Serpentard, puis dans la salle commune, et enfin dans leurs dortoirs ; mais le lit de Regulus était resté vide. Le lendemain, Rogue avait reçu un hibou de son ami, accompagné d'une lettre expéditive :

*Sev,  
J'ai été blessé pendant les vacances, et je ne peux pas retourner  
à l'école.  
Je t'expliquerai à mon retour.  
À bientôt,  
Reggie*

Rogue espérait qu'il serait de retour rapidement, mais il avait progressivement perdu l'espoir de voir son ami revenir avant la fin de l'année. Plus seul que jamais, il avait été toute l'année à la merci des railleries et des humiliations que lui faisaient subir James et Sirius. Sans compter que l'équipe de Quidditch de Serpentard avait perdu son attrapeur, et avait donc subi les défaites les plus écrasantes de l'histoire de Poudlard, au profit de James Potter, qui, depuis que son équipe avait gagné la coupe du tournoi annuel, se promenait dans le château en jouant avec le Vif d'Or qu'il avait chipé pendant la finale, avec plus de prétention que jamais.

Rogue passait donc ses journées à ruminer, à espionner amèrement James et Sirius pour se distraire, à préparer des potions toujours plus dangereuses ou à inventer des formules magiques malveillantes, tout en s'enfonçant lentement dans l'ennui et la solitude rancunière. Et cette belle journée de juin était, sans conteste, la pire qu'il ait jamais eue à traverser, bien qu'il ait répondu avec succès à toutes les questions de l'épreuve de BUSE de Défense contre les Forces du Mal.

Il se pencha au-dessus de l'évier et se nettoya abondamment la bouche et le visage, en espérant que cela atténuerait l'impression d'être resté suspendu par les chevilles à deux mètres du sol, au-dessus d'une foule d'élèves hilares, avec ses jambes maigres et son caleçon grisâtre exposés à la vue de tous... La scène avait eu lieu quelques minutes plus tôt, et leurs rires continuaient de résonner

intensément à ses oreilles, à tel point que les élèves semblaient être restés groupés autour de lui.

– Espèces de... misérables... souillures... Je vous... étriperais...  
JE VOUS ÉTRIPERAI ! cria-t-il.

Le carrelage des toilettes lui renvoya l'écho de sa propre voix.

– Oh, là là, ça n'est pas très poli, couina Mimi Geignarde.

Rogue la remarqua enfin. Il se retourna vers elle, le visage ruisselant d'eau savonneuse.

– Laisse-moi tranquille, siffla-t-il avec animosité.

– Moi, te laisser tranquille ? s'indigna Mimi. Alors que c'est *toi* qui viens trouver refuge dans *mes* toilettes ?

Rogue ne prêta aucune attention à ses jérémiades. Il oublia immédiatement sa présence, jusqu'à ce qu'elle décide de prononcer le nom de Regulus :

– J'ai vraiment hâte que Regulus revienne, dit-elle de sa voix chantante, tout en s'approchant de Rogue. Tu es vraiment de mauvaise compagnie quand il n'est pas là...

– Regulus se fiche de nous ! éructa Rogue. Sinon...

Il s'interrompit pour cracher de la mousse dans l'évier.

– Sinon, il serait déjà de retour à l'école ! Je parie tout ce que tu veux que sa famille essaie de le faire entrer chez les Mangemorts... À mon avis, il ne daignera même plus nous adresser la parole à la prochaine rentrée !

Mimi écarquilla les yeux derrière ses épaisses lunettes.

– Tu dis n'importe quoi ! s'insurgea-t-elle. Les Mangemorts sont des assassins ! Regulus n'a rien à voir avec eux !

Rogue cracha à nouveau des bulles de savon dans l'évier. Si seulement il avait pu faire taire Mimi... Si seulement il avait pu faire taire James et Sirius, quelques minutes plus tôt...

– Je suis sûre que tu dis ça parce que tu es *jaloux*, minauda Mimi.

Le visage de Rogue prit alors une teinte cramoisie. Il ouvrit la bouche, mais ne trouva aucun mot qui soit à la hauteur de sa

colère : il choisit donc de prendre le pain de savon posé sur le rebord de l'évier et de le lancer en direction de Mimi.

– Oh ! s'exclama-t-elle, outrée.

– VA-T'EN ! rugit-il à nouveau. JE NE VEUX PLUS TE VOIR !

Sans attendre qu'elle ait disparu, Rogue s'arc-bouta à nouveau sur l'évier. Il ressentait une haine si violente qu'elle lui faisait physiquement mal. James, Sirius... Leurs rires moqueurs, leur nonchalance insupportable, et tous ces élèves qui les vénéraient comme des petits suiveurs stupides...

Mais le pire, dans tout ça... Le pire, c'était ce que Lily avait dit... Elle avait d'abord pris sa défense, comme d'habitude, mais sur le coup de la colère et de la honte, Rogue l'avait repoussée, et l'insulte lui avait échappé... Il l'avait traitée de Sang-de-Bourbe... Le regard de Lily, à ce moment-là, était devenu tellement glacial qu'il n'avait pu le soutenir. *Si j'étais toi, je laverais mon caleçon, Servilus*, avait-elle alors lancé. *Servilus*. Elle avait employé cet horrible surnom inventé par James et Sirius, ce qui signifiait que désormais, elle était de leur côté. Rogue ne pouvait rien imaginer de pire.

Cette insulte avait brisé quelque chose de façon définitive, Rogue en avait bien conscience, et cette pensée lui faisait si mal qu'il avait envie de disparaître. Lorsqu'il leva les yeux, le reflet de ses cheveux noirs et de son nez crochu dans le miroir crasseux ne lui inspira que du dégoût. *Son nez touchait le parchemin*, claironnait dans sa tête la voix hilare de Sirius au milieu des rires moqueurs, *il va y avoir de grosses taches de gras sur toute sa copie...*

Furieux, il frappa violemment du poing contre le miroir, qui éclata en morceaux. Rogue ressentit une douleur vive et constata avec un rugissement furieux qu'il s'était coupé le côté de la main.

– ARGH ! hurla-t-il. Je vous déteste tous ! TOUS !

Tout son corps tremblait. Alors qu'il contemplait sa main couverte de sang, il perçut un léger mouvement du coin de l'œil. En alerte, il fit volte-face, et se retrouva face à un énorme rat d'égout, gris et répugnant, qui l'observait avec curiosité. D'un geste vif, Rogue sortit sa baguette et la pointa sur le rat, dont les longues moustaches frémirent légèrement.

– *SECTUMSEMPRA* ! cria Rogue avec une jouissance cruelle.

Un éclair rouge jaillit de sa baguette et frappa le rongeur de plein fouet. Avec un plaisir sadique, Rogue vit le rat basculer sur le dos et observa avec attention son corps se couvrir d'entailles. Le rat se vida de son sang avec une rapidité stupéfiante ; il se tortilla quelques minutes sur le carrelage, puis s'immobilisa au milieu d'une flaque écarlate. Severus eut un ricanement mauvais, mais il s'étrangla avec les quelques bulles de savon que James avait fait apparaître dans sa bouche alors qu'il l'insultait copieusement. Tout en toussant, il s'adossa au mur, glissa le long de la pierre froide et humide, et s'assit sur le carrelage inondé, pris d'une violente quinte de toux. Les crachats s'atténuèrent progressivement, se transformèrent en sanglots ; et Severus Rogue fondit en larmes, furieux contre lui-même et contre le monde entier.

\*\*\*

Regulus, quant à lui, avait connu quelques mois de répit un peu moins désagréables que ce qu'avait subi son ami Severus. Après Noël, en effet, il était évident que ses blessures nécessitaient des soins quotidiens, et il était tout aussi évident qu'il ne pouvait pas raconter à Madame Pomfresh comment étaient apparus les affreux sillons noirs et boursoufflés en forme de tête de mort qui recouvraient l'entièreté de son bras gauche. Vera Goyle avait alors proposé son aide pour s'occuper de ses blessures, ce que Walburga avait accepté à regret ; elle se rendait

donc chaque jour au square Grimmaurd pour surveiller l'état du bras de Regulus, appliquer de la pommade et refaire les pansements.

– Et voilà, dit Vera en décollant les derniers centimètres du bandage qu'elle avait confectionné la veille.

Dans sa chambre, au dernier étage du 12, square Grimmaurd, Regulus se regarda dans le miroir qui se trouvait en face de lui. Il était assis sur le bord de son lit, torse nu. Même s'il s'y était progressivement habitué, son corps lui offrait un spectacle effrayant : sa main, son bras et son épaule, jusqu'à la racine de son oreille, étaient recouverts de sillons noirs flétris et repoussants, à tel point que son bras semblait être celui d'une autre créature. Sur son avant-bras, on pouvait deviner l'ombre de la Marque des Ténèbres, floue, déformée, rayée de cicatrices, encore plus monstrueuse que sur les bras des Mangemorts.

En voyant cela, il était difficile de croire que Vera avait fait de son mieux pour limiter les dégâts. Mais les blessures que Regulus avait subies s'étaient révélées bien plus graves que prévu : le mélange du venin de Tentagriffes avec l'encre que Voldemort avait appliqué sur son bras avait produit un mélange explosif, qui avait continué de vouloir s'étendre, et de s'attaquer à sa peau et à ses muscles très longtemps après leur injection, à tel point que Regulus avait bien failli perdre l'usage de son bras.

C'était donc grâce aux soins quotidiens de Vera Goyle que les blessures ne s'étaient pas étendues. Désormais, Regulus pouvait remuer le bras sans gémir de douleur, et même s'il tremblait un peu lorsqu'il serrait le poing, il pouvait manipuler des objets sans difficulté.

Face à son miroir, Regulus pivota pour s'observer légèrement de profil et fit une petite grimace. Il fallait bien admettre que le reste de son corps n'offrait pas un spectacle beaucoup plus réjouissant. Même si son visage avait mûri, ses bras étaient trop frêles, sa peau trop pâle, ses épaules sans forme.

– Te voilà bien sombre, remarqua Vera.

– Ce n'est rien, soupira-t-il.

Ses yeux retombèrent sur les cicatrices qu'il avait sur le bras.

– Mrs Goyle...

– Oui, Regulus ?

– Vous pensez que je ferai un bon Mangemort ?

Vera leva les yeux vers lui, l'air accablé.

– Tu sais pertinemment ce que j'en pense, Regulus.

– Vous pensez que j'en suis incapable...

– Bien sûr que non. Tu es un des jeunes sorciers les plus doués de ta génération, et selon moi, tu aurais bien mieux à faire. Dès que tu auras fini tes études, tout le monde se battra pour te recruter. Les équipes de Quidditch, Poudlard... Peut-être même les Aurors, qui sait ?

– Très drôle. Mon père m'arracherait la tête si j'osais prononcer ce mot-là devant lui.

– Tu dis ça comme si c'était normal, soupira Vera.

– Je le comprends un peu. Les Aurors sont de puissants sorciers, c'est vrai, mais ils ne font pas le poids face aux Mangemorts... Vous l'avez bien vu, au pensionnat Wimbley : ils se sont fait lamentablement écraser.

– Pas tous.

– Peu importe, coupa Regulus. Les Aurors sont du côté des Moldus. Ils trahissent le peuple des sorciers.

Vera haussa les sourcils, interloquée par cette hargne grandissante.

– Regulus, dit-elle avec amertume. Cela m'inquiète de voir que tu répètes ces idioties avec autant de conviction.

– Oh, je sais ce que vous en pensez, répondit aussitôt Regulus. Mes parents disent que vous aimez bien les Moldus. Ils disent aussi que vous êtes trop naïve.

– Bien sûr, dit Vera en levant les yeux au ciel.

Pendant qu'elle appliquait une dernière couche de pommade sur l'épaule de Regulus, son regard retomba sur les nombreux livres entreposés sur le bureau du jeune garçon. De toute

évidence, ils provenaient de la bibliothèque de son père : ils étaient couverts d'enluminures anciennes et d'illustrations qui rendaient gloire à la puissance du peuple sorcier. Et de la même manière, leurs titres ne laissaient aucun doute quant à leur contenu. Le plus visible affichait, écrites en grandes lettres inquiétantes : *Avilissement et médiocrité : les véritables dangers de la domination moldue*. Tout en haut de la pile, le prochain que Regulus avait l'intention de lire s'intitulait sobrement *Créatures inférieures : Pourquoi se révolter contre le fléau qui nous menace*.

– Tu as beaucoup lu, ces derniers temps, dit Vera sans prendre la peine de masquer son dépit.

– Il faut bien que je m'occupe, répondit Regulus, toujours sur la défensive. Bellatrix me rend visite de temps en temps, mais le reste de mes journées, je m'ennuie comme un rat mort.

– Et tu penses *vraiment* que ces livres-là vont t'apprendre la vérité ?

Regulus se tourna vers elle, surpris par la colère qu'il y avait dans sa voix. Habituellement, Vera ne se risquait jamais à hausser la voix, sans doute de peur d'être entendue par Walburga et chassée de la maison.

– Pfff... Oh, parlons d'autre chose, s'il vous plaît, décida Regulus en secouant la tête. Je ne veux pas me disputer avec vous le jour de votre dernière visite.

– C'est pourtant toi qui as abordé la question, fit remarquer Vera.

– C'est vrai. Je n'ai pas réfléchi. Excusez-moi, Mrs Goyle. Je sais bien que ça vous énerve.

Il regarda à nouveau son corps frêle dans le miroir et pinça son biceps du bout des doigts, visiblement contrarié.

– Je devrais peut-être m'entraîner davantage, murmura-t-il pour lui-même.

Vera échangea un regard attristé avec son petit ravluk Albert qui haussa les épaules, résigné.

– Comme tu voudras, capitula-t-elle. Tiens, montre-moi plutôt ta main.

Elle s'assit à côté de lui sur le rebord du lit et le visage de Regulus s'éclaira de nouveau.

– Grâce à vous, c'est de mieux en mieux. Regardez...

Il ouvrit sa main noircie devant lui, les doigts un peu repliés, et toucha ses doigts un par un avec le bout de son pouce. Puis il tendit sa main devant lui, les doigts collés, et les écarta un par un.

– Très bien, dit Vera. C'est parfait. Tu ne trembles presque plus. Essaie un peu comme ça...

Elle lui montra d'autres mouvements, que Regulus imita sans trop de difficultés. Au fur et à mesure que les secondes passaient, son visage se radoucissait.

– Au fait, comment va Daisy ? s'enquit Regulus tout en continuant de remuer les doigts. Son prototype de balai volant avance ?

Vera sourit enfin sincèrement.

– Oh, oui. Elle dit qu'elle ne progresse pas, mais je vois bien que ses modèles miniatures sont de plus en plus performants. Elle fera des merveilles, j'en suis sûre.

En face d'eux, Albert avait sauté sur le bureau. Avec un couinement malicieux, il lança une boulette de parchemin froissé sur Regulus, qui l'attrapa avec agilité.

– Les réflexes sont bons aussi, rit Vera pendant qu'Albert applaudissait avec enthousiasme.

Regulus rit de bon cœur, mais fut aussitôt saisi par une vague de tristesse. Il regarda le parchemin froissé qu'il tenait entre ses doigts, puis le pelage vert et le regard malicieux d'Albert, et enfin le sourire affectueux de Vera Goyle.

– Alors, c'est la fin, soupira-t-il en regardant son bras blessé. Vous ne reviendrez plus.

– Non... hélas. Tu vas garder des cicatrices, mais mes pommades et mes bandages n'y peuvent plus rien.

Cela faisait plusieurs jours que Regulus redoutait ce moment. Vera avait tout fait pour le retarder autant que possible, mais Walburga avait récemment décrété que Regulus n'avait plus besoin de soins.

– *Ordonnate*, soupira Vera à regret.

D'un coup de baguette magique, ses pots et ses fioles retrouvèrent leurs bouchons et leurs couvercles respectifs, et se rangèrent sagement dans sa sacoche compartimentée. Près du miroir, un pot rempli d'onguent violet échappa des mains d'Albert, qui était en train de s'en étaler avec coquetterie sur le visage, et il poussa un petit glapissement de protestation.

– Même vos onguents puants vont me manquer, Mrs Goyle, lui confia Regulus.

Le passage quotidien de Vera et de son ravluk Albert était la seule chose qui égayait ses mornes journées, rythmées par ailleurs par les disputes incessantes de ses parents et les averses qui tombaient inlassablement sur Londres. Pour ne rien arranger, Sirius n'avait toujours pas montré le bout de son nez ; il faisait habituellement escale chez les Potter en rentrant de Poudlard, mais n'y restait jamais plus de quelques jours. Cette fois-ci, son séjour s'éternisait ; Walburga avait essayé de le contacter, mais sans succès, ce qui n'arrangeait rien aux tensions qui étranglaient la maison étroite du 12, square Grimmaurd.

– Combien de fois devrais-je te demander de m'appeler Vera ?

– Au moins une fois de plus, Mrs Goyle, sourit Regulus.

Il avait bien essayé d'obéir, mais ses bonnes manières lui collaient à la peau.

– Ces visites vont me manquer aussi, assura Vera. Si tu savais à quel point la vie est pénible dans notre maison, depuis que Carla a reçu l'ordre de surveiller tous nos faits et gestes... Heureusement que ta mère la terrifie : c'est la seule raison pour laquelle elle me laisse te rendre visite sans le rapporter immédiatement à Voldemort.

– Quand je serai enfin un Mangemort, je pourrai lui demander de vous laisser tranquille, affirma Regulus.

Vera secoua tristement la tête.

– Je doute que cela fonctionne... Mais rassure-toi, je ne t'abandonne pas, poursuivit Vera. Regarde, je t'ai apporté un petit cadeau... Quatre petits cadeaux, en fait.

Regulus la regarda fouiller dans son sac, et pensa avec un pincement au cœur que ses vêtements extravagants allaient lui manquer, tout comme sa spontanéité et son enthousiasme.

– Ah, le voilà, dit Vera en lui tendant un paquet rectangulaire. Mon premier cadeau... Le plus important de tous.

Regulus prit le paquet, enrobé dans un tissu parfumé et multicolore.

– C'est un livre ? demanda-t-il en sentant la tranche sous ses doigts.

– Oui. Mais tu l'ouvriras quand je serai partie, ou bien nous allons encore nous disputer. Tiens, regarde plutôt ceci...

Vera sortit de sa sacoche trois pull-overs à col roulé, gris, vert foncé et noir. Ils étaient en laine, très fins, et semblaient parfaitement à la bonne taille pour Regulus.

– Pour cacher tes cicatrices, précisa Vera en désignant le col roulé.

– Quel animal étrange avez-vous tondu, cette fois-ci ? demanda Regulus en touchant la laine douce et réconfortante.

– C'est un cadeau de mes parents, qui élèvent des chèvres tout à fait fascinantes dans une plaine de Mongolie... Tu verras, ils sont très confortables.

Regulus posa le livre encore emballé sur son lit, et enfila le pull-over qui lui paraissait le plus beau – le vert. Il se recoiffa rapidement, et se contempla à nouveau dans le miroir en pivotant sur lui-même. Le résultat était très plaisant : le pull-over était parfaitement ajusté, et ainsi vêtu, Regulus paraissait moins maigre, mais aussi plus âgé, plus mûr.

– Eh bien... Tu vas faire fureur à Poudlard, à la rentrée, le taquina Vera.

– Ils sont magnifiques, dit Regulus avec beaucoup de reconnaissance.

Albert, sa petite frimousse couverte de pommade violette, déplia ses ailes et alla se poser sur l'épaule de Regulus. Il s'admira lui aussi dans le miroir, en imitant ses poses un peu raides ; Regulus eut un petit rire, et le reposa sur le lit pour l'empêcher de tacher son nouveau vêtement.

– J'espère qu'ils ne viennent pas d'une affreuse boutique moldue, dit une voix glaciale près de la porte.

Depuis quelques secondes, Walburga les observait depuis le seuil de la chambre, et ses yeux lançaient des éclairs de colère et de jalousie. Ni Vera ni Regulus ne furent surpris de la voir faire ainsi irruption dans la chambre : elle était furieuse que Vera passe autant de temps chez elle, et *a fortiori* dans la chambre de son fils. Dès que Regulus et Vera commençaient à échanger des paroles un peu trop amicales, elle les interrompait sans crier gare, comme si elle les écoutait en permanence.

– Qu'est-ce que ça changerait ? Le tissu est le même.

Walburga fronça le nez avec mépris.

– Si tu crois que je vais laisser mon fils porter un vêtement tricoté par d'infâmes Moldus...

– Ça va, ça va ! C'est un vêtement sorcier, dit Vera avec lassitude, tout en levant les mains en signe d'apaisement.

Walburga plissa les yeux et parcourut des yeux l'ensemble de la chambre, à la recherche d'un détail qu'elle pourrait critiquer, d'un élément sur lequel elle pouvait déverser sa rancœur. Son regard exercé s'arrêta sur Albert, couvert de pigments violets, qui venait de laisser deux empreintes pâteuses sur l'édredon vert émeraude.

– Vera, la présence de cette ignoble bestiole est-elle essentielle aux soins que tu apportes à mon fils ? À ce que je sache, ça n'est

pas lui qui applique les antidotes... Du moins je l'espère, grimaçait-elle.

– Albert est mon assistant le plus efficace, affirma Vera. Il me donne tout ce dont j'ai besoin quand j'ai les mains prises.

– Dans ce cas, aurait-il l'amabilité d'ôter ses pattes répugnantes des édredons que Kreattur s'évertue à maintenir propres ?

Vera sembla hésiter entre la confrontation et la résignation. D'un regard, Regulus la supplia de choisir la deuxième alternative.

– Allons-y, Albert, déclara-t-elle finalement. Partons.

– Oui, cela vaudrait mieux, répondit Walburga.

Vera ferma sa sacoche compartimentée remplie de fioles, et la hissa sur son épaule avec un concert de tintements sonores.

– Je vous raccompagne, proposa Regulus, désireux de retarder l'instant de leur séparation.

– Avec plaisir...

Et ils descendirent les quatre étages en silence, Walburga sur leurs talons.

Au rez-de-chaussée, un bruit répétitif attira leur attention en direction de la fenêtre : un gros hibou au plumage brun frappait du bec contre le carreau.

– J'y vais, dit machinalement Regulus.

Il quitta le vestibule pour s'approcher de la fenêtre, qui émit un grincement sinistre lorsqu'il l'ouvrit. Le hibou qui apportait la lettre semblait effrayé à l'idée de rentrer dans la maison des Black, et se contenta de déposer précipitamment la lettre dans la main de Regulus, avant de repartir aussi sec, sans réclamer la moindre pincée de Miamhibou.

Dans le vestibule, Walburga faisait mine d'observer la scène avec attention, afin d'éviter de parler à Vera.

– Tu as vraiment un fils adorable, murmura Vera pour détendre l'atmosphère.

Walburga la toisa froidement, et haussa ses sourcils parfaitement dessinés.

– Avec un fils comme le tien, je suppose qu’il n’est pas difficile de t’émerveiller, répondit-elle avec détachement.

Vera sentit son cœur battre un peu plus vite, mais le retour de Regulus l’empêcha de répliquer quelque chose.

– C’est pour toi, Maman, dit Regulus en lui présentant l’enveloppe.

Walburga posa son regard méprisant sur l’enveloppe, et soudain, ses traits se détendirent, ses joues retrouvèrent quelques couleurs et Vera crut même apercevoir la naissance d’un sourire.

– C’est Alphard ! s’exclama Walburga avec une voix de petite fille. Je reconnais son écriture !

– Alphard ? Oncle Alphard ? On ne l’a pas vu depuis des années, remarqua Regulus. Il faudrait l’inviter, tu ne crois pas ?

Walburga ne répondit pas, et leur tourna le dos pour lire la lettre de son petit frère.

– Comment va-t-il ? demanda Vera.

– Cela ne te regarde pas, répondit froidement Walburga en déchirant l’enveloppe d’un coup sec.

Vera haussa les épaules, et revêtit sa grande cape de laine bleue en regardant Walburga du coin de l’œil. Cette femme austère l’avait toujours intriguée. À Poudlard, c’était une forte tête qui impressionnait la plupart des élèves, et qui n’hésitait pas à sortir les griffes pour défendre son petit frère, dont certains raillaient parfois l’élocution hésitante, le physique rondouillet et la maladresse excessive. Ah, ceux qui s’en prenaient au petit Alphard Black ne tardaient jamais à voir s’abattre sur eux la fureur de Walburga, et regrettaient rapidement de s’en être moqués... Elle était incroyablement brillante, presque autant que son grand frère Cygnus – certains supposaient même qu’elle l’était plus que lui, mais que leurs parents lui avaient demandé de ne pas le surpasser.

Elle avait été jolie, dans sa jeunesse, avec ses yeux gris, ses cheveux noirs et bouclés, son port de tête altier. Elle avait eu un certain nombre d’admirateurs, même si, à l’époque, la majorité

des garçons de Poudlard n'avaient d'yeux que pour la chevelure blonde et les ravissants yeux bleus de Druella Rosier...

Tout en nouant le cordon de sa cape autour de son cou, Vera détailla la robe de dentelle noire de Walburga, ses longs bras osseux, ses gestes secs pour retirer la lettre de son enveloppe, son chignon serré posé sur le sommet de sa tête, sa taille de guêpe ; et avec un pincement au cœur, Vera ne put s'empêcher de penser qu'elle aurait pu être différente, si elle s'était rebellée contre ses parents qui l'avaient mariée de force à cet imbécile d'Orion, si elle n'avait pas décidé de se vouer corps et âme à la *noble famille Black*...

Et soudain, alors que Walburga lisait les premières lignes de la lettre, son visage pâlit encore davantage et ses mains se mirent à trembler.

– Maman ? appela Regulus. Tout va bien ?

Walburga ne répondit pas. Ses yeux sautaient d'une ligne à l'autre à une vitesse stupéfiante, et s'exorbitaient au fur et à mesure de sa lecture. Ses mains tremblaient tellement que la lettre de son frère était sur le point de se déchirer...

*Ma chère sœur,*

*Je crois savoir que tu es à la recherche de ton fils Sirius ; et c'est à moi que revient la douloureuse tâche de t'annoncer qu'il ne te reviendra pas.*

*Il m'a rendu visite il y a quelques jours, et m'a averti qu'il ne comptait pas vous revoir. Il n'a pas voulu expliquer la raison de ce départ, mais il semblait extrêmement contrarié. Je crois deviner que votre attitude envers les Moldus y est pour quelque chose ; et tu sais déjà à quel point je désapprouve ce comportement, qui ne ressemble en rien à la sœur courageuse et protectrice que j'ai connue.*

*Avant que tu ne déchires cette lettre, sache que j'ai tout fait pour le convaincre de revenir sur sa décision, de t'en parler, ou du moins de te l'annoncer lui-même. Mais il est aussi têtu que*

*toi, et je n'ai rien pu en tirer. Malgré tout, je lui ai donné un peu d'argent pour qu'il ne se retrouve pas sans ressources, et je compte bien, à l'avenir, subvenir à ses besoins.*

*Je sais d'avance que tu m'en voudras. Peut-être même qu'après cela, tu ne m'adresseras plus jamais la parole. Et cela m'attriste d'autant plus que c'est une décision insensée.*

*Je t'embrasse, ma chère sœur, et je te remercie encore une fois pour tout ce que tu as fait pour moi. Quelle que soit ta décision, saches que si un jour tu as besoin d'aide, je serai là.*

*Avec toute mon affection,  
Alphard.*

Au début, Walburga ne fit que remuer ses lèvres silencieusement ; puis elle murmura des paroles indistinctes, dans lesquelles Regulus crut entendre des insultes.

– Maman ?

Walburga sursauta : elle semblait avoir oublié leur présence depuis plusieurs minutes. Elle s'adossa au mur, tremblante, et froissa la lettre dans son poing, toujours muette, avec un regard d'animal piégé.

– Qu'est-ce qu'il y a ? insista Regulus. Qu'est-ce qu'il dit ?

La sonnette de la porte d'entrée retentit, empêchant Walburga de répondre. Elle se tourna vers la porte, en alerte, la lettre serrée dans son poing ; et sans crier gare, elle jeta la lettre, qui tomba sur le sol avec un bruit léger, et se rua sur la poignée pour ouvrir la première.

La porte s'ouvrit sur un petit homme rondouillet, coiffé d'un chapeau pointu, qui affichait un sourire jovial et portait sur son épaule un chevalet et un sac de petites fioles remplies de peinture.

– Bonjour bonjour ! dit le peintre avec entrain.

Regulus ramassa la lettre de son oncle Alphard et la défroissa soigneusement. Dès qu'il eut lu les premières lignes, il devint

aussi blême que sa mère, et s'approcha de Vera en s'appuyant sur le mur.

– C'est Sirius, lui souffla-t-il, l'air affolé. Il... Il ne veut plus jamais revenir ici.

Vera pâlit à son tour, et ils se tournèrent tous les deux vers la porte d'entrée. Le peintre souriait toujours ; Walburga leur tournait le dos, mais ils pouvaient voir ses épaules minces se soulever et s'abaisser à toute vitesse.

– Ah, Mrs Black, vous tombez bien, dit le peintre avec enthousiasme. C'est vous que je venais voir ! Mais si, rappelez-vous, vous m'aviez commandé un portrait, il y a quelques semaines, pour le mettre dans votre entrée... Je viens pour esquisser les premiers traits ! Êtes-vous disponible pour une petite séance de pose ?

– Oh, là là, gémit Vera.

Le peintre entra en sifflotant, et Albert se cacha derrière la nuque de Vera pour ne pas assister au massacre. Dans les portraits du hall d'entrée, personne n'osait prononcer le moindre mot.

– Une séance de pose, répéta Walburga.

Le peintre émit un petit gloussement et accrocha une immense toile sur le mur de l'entrée, à l'endroit destiné à accueillir le portrait de Walburga.

– Exactement ! C'est charmant, n'est-ce pas ? Alors, où pouvons-nous nous installer ? Dans votre salon, peut-être ?

Walburga cligna des yeux. Sa main se crispa autour de la poignée d'argent, sculptée en forme de tête de serpent, et elle claqua la porte avec brusquerie.

**VLAN !**

Le peintre sursauta. Son sourire se figea, mais pour réapparaître aussitôt.

– Doucement, chère madame, vous...

– **SILENCE !**

Dans l'entrée, la lumière blafarde diffusée par les lampes à gaz vacilla un peu.

– Espèce de misérable ! cria Walburga. Comment *osez-vous* vous présenter devant moi aujourd'hui ? On vient de m'apprendre que mon fils, mon fils aîné, à qui je me suis évertuée à donner une bonne éducation... Oui, *lui*, vient de me trahir ! De me renier ! Au profit d'affreux traîtres à leur sang, de gobe-fange de la pire espèce...

Tout en vociférant, Walburga s'approchait du peintre, et se dressait de toute sa hauteur au-dessus-de lui.

– Et par-dessus le marché, aidé par mon propre frère, mon petit frère que j'ai protégé, défendu, gardé sous mon aile depuis qu'il est né ! Voilà comment il me témoigne sa reconnaissance ! Et vous, abominable avorton, freluquet putréfié, pouilleux déguenillé, avez l'audace de vous présenter devant ma porte...

– Mais, Mrs Black, c'est vous-même qui...

– TAISEZ-VOUS ! PLUS UN MOT !

– Allez, Wal... Il ne pouvait pas savoir...

Vera essaya de la retenir en lui prenant le bras, mais Walburga la repoussa brutalement, et sa colère se fit encore plus violente. D'un geste vif, elle saisit la sacoche du peintre, remplie de petits pots de peinture, lui arracha des mains, la fit voler au-dessus de sa tête et la fracassa sur la toile vide accrochée au mur. On entendit un tintamarre de verre brisé, et la toile se couvrit d'éclaboussures colorées.

– Non ! gémit le peintre.

– Tenez ! cria Walburga. Regardez ce que j'en fais, de votre maudite peinture !

La sacoche tomba sur le sol avec un bruit misérable, et des gouttes de peinture dégoulinèrent le long de la toile. Le peintre se précipita sur sa sacoche, afin de récupérer les dernières fioles de peinture qui n'avaient pas été brisées. Il en extirpa un petit pot rose, plus épais que les autres.

– Oh ! Que Merlin soit loué, mon rose de Crimée est intact...

La réaction de Walburga fut immédiate. D'un coup de baguette, elle pulvérisa le pot de peinture rose, éclaboussa sa robe

et le visage du peintre, qui en fut tellement sidéré qu'il ne réagit pas, et resta, pantois, à regarder les éclats de verre qui se trouvaient au creux de sa main.

– Vous êtes tous pareils, rugit Walburga. Des lèche-bouse ! Des vautre-en-bourbe !

– Wal ! protesta Vera.

– ARRÊTE AVEC CE SURNOM IDIOT ! hurla Walburga. ET DÉBARASSEZ TOUS LE PLANCHER ! JE NE VEUX PLUS VOUS VOIR !

Elle bouscula le peintre, qui tomba dans une flaque de peinture, et marcha droit vers l'escalier qui menait aux étages supérieurs. On l'entendit monter les marches quatre à quatre, une porte claqua violemment, puis le calme revint.

Le peintre, hébété et couvert de peinture, regardait ses mains avec obstination, comme s'il s'attendait à ce que ses précieux pots de peinture y réapparaissent.

– Mon rose... Mon rose de Crimée... Comment vais-je peindre des visages, maintenant ? Et ces peintures magiques, spéciales pour les portraits animés... Si vous saviez combien elles m'ont coûté... Mes économies, en mille morceaux...

Vera, sans écouter les jérémiades du peintre, se planta face à la toile éclaboussée de peinture, les mains sur les hanches. Les couleurs avaient dégouliné le long de la toile, s'étaient mêlées entre elles pour produire des dizaines de nuances différentes, et quelques morceaux de verre étaient restés collés à la toile, formant un étrange assemblage de reflets et de lumières multicolores.

– En tout cas, on ne peut pas lui retirer un certain sens artistique, commenta Vera.

Elle recula d'un pas pour mieux examiner la toile.

– Puis-je vous l'acheter ?

Le peintre cessa de regarder ses mains et se redressa, effaré.

– Me... Me l'acheter ?

– Eh bien oui, vous l’acheter, répéta Vera. Je trouve les portraits passablement ennuyeux, et vous autres peintres sorciers manquez dramatiquement d’imagination. En revanche, cette toile me paraît tout à fait intéressante, figurez-vous. Je la trouve... moderne.

Comme le peintre ne répondait pas, Vera sortit quelques gallions de sa poche et lui fourra dans la main.

– Voilà de quoi racheter des pigments... Et n’hésitez pas à passer par chez moi, mes petits animaux vous fourniront des couleurs tout à fait intéressantes. Mes Dopsidons, par exemple, ont une toison turquoise au niveau du postérieur qui ferait pâlir d’envie vos fabricants de couleurs magiques... Ma maison est facile à trouver, c’est celle qui domine la Colline d’Émeraude : mes voisins vous indiqueront le chemin ! Allez, mon bon ami, rentrez chez vous, prenez un petit remontant, et tout ira mieux !

Tout en parlant, elle le mena jusqu’à la porte, le fit sortir, et referma la porte derrière lui. Alors seulement, Regulus réalisa qu’il avait cessé de respirer depuis beaucoup trop longtemps. Il aspira de longues goulées d’air tiède, et essuya la sueur qui perlait sur son front. Il avait beaucoup de mal à réaliser ce qui se passait. *Sirius ne reviendrait pas.* Il se répéta la phrase plusieurs fois, sans parvenir à mesurer tout ce que cela impliquait.

Près de la porte, Vera se tourna vers lui, soudain très lasse.

– Mrs Goyle... commença Regulus.

La dernière fois que Regulus avait vu son frère, c’était dans la clairière enflammée du pensionnat Wimbley. Les souvenirs du combat affluaient dans son esprit, désordonnés, saccadés, mais terriblement intenses. Les braises brûlantes qui volaient dans le vent, l’expression furieuse et blessée de Sirius, le goût de sang dans sa bouche quand il l’avait frappé au visage, et toutes les horreurs qu’ils s’étaient dites...

– Je crois que c’est ma faute, bredouilla Regulus. Au pensionnat Wimbley... Je ne vous l’ai pas dit, mais Sirius était

là... Nous nous sommes battus... Et il m'a dit... Il m'a crié qu'il ne voulait plus me voir, qu'il ne voulait plus revenir ici...

En entendant cela, Vera eut l'air encore plus accablé. Elle s'approcha de lui et posa une main réconfortante sur son bras.

– Tu n'as que quinze ans, Regulus, rappela-t-elle d'une voix douce. Tu ne peux pas – tu ne *dois* pas – porter toutes ces responsabilités sur tes épaules.

En disant cela, elle désigna d'un geste l'ensemble de la maison.

– Tes parents ont placé trop de choses entre tes mains, bien trop de choses. Tu n'aurais jamais dû te retrouver là-bas. Et je suis certaine que tu n'en avais pas la moindre envie.

Regulus haussa les épaules, gêné. Pendant la bataille, bien sûr, il avait été terrifié. Mais juste avant, il mourait d'envie de briller, de gagner un duel contre un Auror... Et quand les dragons avaient brisé le dôme, il avait été réellement émerveillé, et non catastrophé...

– Tu sais... Je crois que ça te ferait du bien, à toi aussi, de prendre un peu l'air. Je veux dire, de t'éloigner un peu d'ici. Tu ne crois pas ?

Regulus ne comprit pas tout de suite ce que Vera lui proposait.

– Cela fait longtemps que je pense à te le proposer, mais je n'en ai jamais trouvé l'occasion. Je ne veux pas que tu te sentes obligé... Mais nous serions ravis de t'accueillir quelque temps chez nous, si tu le souhaites. Bon, notre maison est un peu désordonnée, et nous prenons nos repas à des horaires assez inhabituels... Mais tu pourrais te reposer, te promener dans le jardin...

Regulus écarquilla les yeux. C'était une proposition involontairement cruelle, car terriblement tentante, mais absolument inenvisageable. Bien sûr, Regulus aurait tout donné pour passer quelques jours en compagnie des Goyle, sans entendre ses parents s'échanger des injures, sans manquer de se couper le pied sur des débris d'assiettes en entrant dans la cuisine, loin de cette moiteur étouffante... Mais imaginer la réaction de

sa mère à cette proposition lui faisait dresser ses cheveux sur la tête.

– Ta mère comprendra, Regulus, insista Vera, comme si elle avait lu dans ses pensées. Elle sait que tu as besoin de repos, après tout ce que tu as traversé. Et je crois que tu as besoin de prendre un peu de recul sur ce qu'il s'est passé... Et surtout, sur ce que tu envisages pour ton avenir.

Posé sur l'épaule de Vera, Albert inclina la tête et regarda Regulus avec une expression attendrissante, très convaincante.

– Même Albert est d'accord avec moi, dit Vera en grattouillant affectueusement le petit ravluk sur le sommet de sa tête. Et pourtant, il n'aime pas beaucoup les invités.

Alors que Regulus était sur le point de céder, il entendit un crépitement à l'étage, puis un deuxième. En comprenant ce qu'il se passait, Regulus devint encore plus pâle qu'il ne l'était déjà.

– Oh non... La tapisserie, gémit-il.

Et il se précipita vers l'escalier pour monter à l'étage. Au bout de quelques marches, il s'interrompit et se retourna vers Vera.

– Je suis désolé, Mrs Goyle, dit-il avec sincérité. Mais... Vous le voyez bien, c'est déjà assez compliqué comme ça. Alors... S'il vous plaît... Il vaudrait mieux que vous partiez.

Et il disparut dans les escaliers, laissant Vera seule dans le vestibule.

Les épaules de cette dernière s'affaissèrent, et elle poussa un long soupir. Autour d'elle, les portraits, jusqu'ici pétrifiés par la fureur de Walburga, s'étaient remis en mouvement et chuchotaient entre eux en la regardant de travers.

– Qui est cette femme ?

– Je ne sais pas, mais elle ne doit pas être très fréquentable...

– Oui, c'est évident ! Vous avez vu ses collants rouges ? C'est d'une indécence...

– Une fille de mauvaise vie, c'est certain !

– Et elle a essayé de dépraver notre arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils !

– Heureusement qu'il l'a chassée, nous ne la reverrons pas de sitôt !

Albert leur jeta un regard furieux, et poussa des grognements menaçants dans leur direction, mais sans efficacité.

– Allons-y, Albert, soupira Vera.

Elle décrocha la toile colorée du mur, empoigna fermement le cadre doré et transplana vers la Colline d'Émeraude, laissant le vestibule gris et morne du 12, square Grimmaurd se remplir d'exclamations indignées.

Au premier étage, en entrant dans le salon, Regulus faillit percuter sa mère, qui sortait en trombe.

– Maman ! s'écria Regulus en essayant de l'arrêter.

Mais Walburga ne sembla même pas le remarquer et continua de monter les escaliers d'un pas vif, vers le dernier étage, où Regulus la vit disparaître dans un tourbillon de dentelle noire.

Dans le salon, la tapisserie avait été brûlée à deux endroits : au niveau du nom de Sirius, juste à côté de celui de Regulus ; et au niveau de celui d'Alphard, à côté de celui de Walburga. Leurs noms avaient disparu, mangés par deux cratères de fils calcinés.

Et face au spectacle, assis sur un fauteuil moelleux, plongé dans *La Gazette du Sorcier*, Cygnus Black lisait tranquillement. Il n'avait absolument rien remarqué.

– Oncle Cygnus ! s'indigna Regulus.

Celui-ci ne leva même pas la tête. Il continuait à lire avidement les articles sur les mises en gardes vis-à-vis des Mangemorts, tout en murmurant pour lui-même :

– Ils vont me rappeler, c'est certain... Le Magenmagot ne s'en sort pas... Ils vont me réclamer à nouveau, c'est inévitable, il leur faut quelqu'un de compétent...

– Oncle Cygnus ! répéta Regulus, excédé.

Cygnus Black leva la tête, et regarda Regulus par-dessus ses lunettes, l'air sincèrement surpris.

– Ah ! Regulus, tu m'as fait peur... Eh bien qu'y a-t-il ? Quelque chose ne va pas ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette...

Cygnus Black ne semblait jamais se soucier de ce qu'il se passait dans la maison. Le matin, il se préparait soigneusement, toujours tiré à quatre épingles, comme lorsqu'il travaillait encore au Magenmagot ; seulement, il ne quittait jamais la maison, et passait ses journées assis sur le fauteuil du salon, à lire *La Gazette du Sorcier* comme si sa vie en dépendait.

Regulus regarda la tapisserie encore fumante. Était-ce seulement possible qu'il n'ait pas remarqué le passage de sa sœur en furie, à quelques mètres de lui ?

– Laissez tomber, répondit Regulus avec lassitude.

Il fit demi-tour et Cygnus Black se replongea dans son journal sans jeter un regard à la tapisserie. Regulus monta les escaliers en colimaçon jusqu'au dernier étage. Là, se trouvaient trois immenses chambres : la sienne, celle qui avait été celle de Sirius, et enfin la chambre de ses parents, d'où provenait un grand bruit de remue-ménage. Regulus s'approcha discrètement de la porte entrebâillée, et vit sa mère arracher nerveusement du mur toutes les photos de Sirius. Avec des gestes secs et pleins de détresse, elle décrochait, déchirait, retirait des cadres, effaçait toute trace du visage insolent de Sirius. Elle accumulait les photos dans ses mains, en les serrant contre elle ; puis, quand elle eut terminé, elle s'assit sur son lit, livide, et contempla les traces claires qu'avaient laissées les photos accrochées au mur. Elle resta plusieurs minutes ainsi, puis, d'un geste précipité, presque affolé, elle glissa toutes les photos sous son matelas.

Regulus serra les dents, et se détourna. Bien sûr, il devait s'y attendre...

Cela faisait longtemps que Regulus avait compris. Il était encore petit lorsqu'il avait lu dans le comportement de sa mère tout autre chose que de la haine et de la jalousie. Il y avait plutôt lu un désir, un rêve désespéré : celui d'être libre, enfin. Un rêve qui restait tenace, malgré les dizaines d'années au cours

desquelles Walburga avait tenté de le faire disparaître en demeurant dans le même lieu pour y dormir, y manger, pour y marteler des phrases afin de mieux se persuader elle-même et répéter les mêmes gestes méthodiques, tout le jour durant. Elle avait dressé, entre elle et ses propres désirs, un mur insurmontable de gestes secs et de méchanceté intangible, et seul Regulus parvenait, parfois, à voir furtivement au travers, et à comprendre la signification de ces regards nerveux qui glissaient vers les vêtements colorés de Vera Goyle, de ces remarques sifflantes dont elle accablait Sirius, et de ces spasmes de dégoût lorsque son mari se tenait à côté d'elle.

– La maîtresse est de nouveau furieuse, croassa une voix derrière Regulus. Ah, comme Kreattur est malheureux...

Regulus se retourna vivement, de peur d'être surpris en train d'observer sa mère ; mais Kreattur n'était pas visible. En se penchant discrètement par-dessus la rampe d'escalier, Regulus aperçut la silhouette courbée de son elfe de maison en train d'astiquer les têtes réduites de ses ancêtres clouées dans la cage d'escalier. Il parlait tout bas, s'adressant à lui-même, comme il en avait l'habitude lorsque quelque chose le tracassait.

– Kreattur aimerait faire quelque chose pour sa maîtresse, mais avec ce garnement qui ne pense qu'à lui faire du mal... Maintenant, il est parti pour de bon, il ne reste plus que M. Regulus...

Regulus sentit son cœur se serrer.

– Oh oui, heureusement que M. Regulus est là, continuait de croasser l'elfe à voix basse. Si noble, si sage... Kreattur sait que le maître se prépare à devenir un Mangemort... Ses parents vont être si fiers de lui, et cela les fera bien vite oublier l'ingratitude de ce sacripant... Seize ans, oui, c'est ce qu'a dit le Seigneur des Ténèbres... Comme M. Regulus doit être impatient de pouvoir se consacrer à cette honorable mission...

Regulus déglutit avec difficulté et se détourna de la cage d'escalier. Avec l'impression que ses membres pesaient plusieurs

tonnes, il traversa à nouveau le palier, le plus silencieusement possible, et franchit la porte de sa chambre, sur laquelle figurait un écriteau frappé d'une écriture maladroite :

***DÉFENSE D'ENTRER***  
***SANS L'AUTORISATION EXPRESSE***  
***DE REGULUS ARCTURUS BLACK***

Quand il entra, la chambre de Regulus lui parut plus vide que jamais. Il s'en rendait compte maintenant, il avait construit sa vie entière en contrepied de celle de Sirius, et maintenant que celui-ci avait disparu, il avait l'impression d'être la moitié d'une échelle qu'on aurait sciée en deux : privé de tout équilibre et de toute utilité, comme cet écriteau qui, en l'absence de son rival de toujours, n'avait plus de raison d'être.

Il ouvrit un tiroir de son bureau et en extirpa la seule photo qu'il possédait de son frère. On les y voyait tous les deux, côte à côte, lors d'une de ces séances photos obligatoires que Sirius détestait tant. Sirius devait y avoir sept ans, et Regulus, six ; Sirius était déjà beau, et Regulus grimaçait parce que son frère était en train de lui écraser le pied.

Regulus se pencha doucement vers la photo, comme s'il pouvait s'adresser directement à Sirius.

– Vraiment tu es... Espèce d'imbécile, murmura Regulus avec colère. Tu crois que je suis le préféré, hein ? Tu en es tellement persuadé... Tu ne te doutes pas que tu es le seul sujet de conversation de cette maison...

Il se sentit soudain terriblement oppressé par les tapisseries de sa chambre. Il se leva, se jeta sur son lit, ferma d'un coup sec les rideaux de velours vert de son lit à baldaquin afin de ne plus rien voir d'autre, et s'allongea sur le dos.

À côté de lui, il trouva le livre que Vera Goyle lui avait offert et le débarrassa d'un coup sec de son emballage parfumé. Le livre n'avait rien à voir avec les ouvrages obscurs que Regulus avait

empilé sur son bureau : c'était un livre à la couverture étrangement souple, dépourvu de runes ou de tout autre dessin inquiétant.

– *Éloge de l'humilité*, lut Regulus, intrigué.

Il ouvrit le livre, pensant y trouver du réconfort ; mais dès les premières pages, il comprit qu'il s'agissait d'un de ces maudits ouvrages qui prônaient l'égalité et le mélange des sorciers et des Moldus.

Regulus secoua la tête, referma le livre d'un coup sec et reprit la photo de Sirius et lui. Dans la semi-obscurité, on ne distinguait que deux visages d'enfants, presque identiques.

– Tu sais ce qui me rend le plus dingue ? murmura Regulus, s'adressant à la photo de Sirius. C'est le fait que, malgré tout ce que tu nous as fait, et malgré tous ces mots ignobles que tu nous as dits, Maman arrive encore à t'aimer. Elle ne se l'avouera jamais, bien sûr... Mais de voir qu'elle se rend malade pour toi, qui depuis le début, ne rêve que de nous quitter... Oh, je ne sais pas pourquoi je m'étonne, ça a toujours été comme ça ! Tu sais, Sirius, elle a toujours voulu être libre, comme toi ; c'est pour ça qu'elle te grondait autant !

Et, pris d'un soudain accès de colère, il froissa la photo dans son poing et l'envoya valser dans l'obscurité.

## L'ACCUSATION D'ORION

Ce soir-là, en apprenant que son fils aîné l'avait renié, Orion était aussitôt allé déverser sa colère au manoir des Malefoy. Dans la bibliothèque d'Abraxas, il se tenait près de la cheminée, le regard plongé dans les flammes, et faisait tourner nerveusement un verre de vin entre ses mains, sans le boire.

Derrière lui, Abraxas sirotait en silence son propre verre, à côté de Vera, qui, ressentant le besoin de se changer les idées après sa journée mouvementée au square Grimmaurd, était venue lui rendre visite en compagnie de son cerbère nain. Celui-ci était nettement plus sage que lors de sa première venue, et ses trois têtes ronronnaient tranquillement aux pieds de sa maîtresse.

Depuis le début de la soirée, les trois convives n'avaient pas quasiment pas échangé un mot. Orion fulminait ; Vera pensait à Regulus et à tout ce qu'elle aurait dû lui dire, quelques heures plus tôt ; quant à Abraxas, le contenu de ses pensées restait indéchiffrable.

– Orion, viens donc t'asseoir avec nous, soupira finalement Vera en gratouillant une des têtes de son cerbère endormi.

Il répondit par un grognement.

– Ha ! Elle a bon dos, celle-là, marmonna Orion, comme s'il s'adressait aux flammes.

– Que dis-tu ?

Il se retourna et jaugea Vera et Abraxas de ses yeux rougis. Depuis son arrivée, il avait sur le visage la même expression furieuse.

– J'étais justement en train de penser... Tu vois, Vera, rien de tout ça ne serait arrivé si j'avais épousé Druella il y a trente-cinq ans, comme cela était prévu, dit-il sur un ton accusateur.

Vera s'arrêta de caresser Attila, et se redressa, un peu pincée.

– Oh, je t'en prie, Orion... Quand arrêteras-tu de rallier tous tes malheurs à ce mariage manqué ? Il est grand temps de tourner la page.

– Tourner la page ! On voit bien que ça n'est pas toi qui a été spoliée dans cette affaire...

Quelques étages plus haut, dans sa salle de bains, Narcissa les écoutait tous les trois avec attention à travers son grand miroir au cadre doré. Elle était très pâle, et encore plus mince qu'auparavant. Ses pieds nus touchaient le sol de marbre rose, et elle flottait dans sa robe de nuit en lin blanc, ses mains crispées sur l'émail de l'évier qui se trouvait devant elle.

Depuis le massacre du pensionnat Wimbley, Narcissa n'avait presque pas quitté son lit. Il lui semblait que toutes ses forces l'avaient abandonnée, que son bonheur déjà si fragile avait éclaté en morceaux de façon irréversible. Elle n'avait plus goût à rien, et toutes les tentatives désespérées de Lucius et de Daisy pour lui redonner le sourire s'étaient soldées par de lamentables échecs. Le monde qui l'entourait lui semblait désormais tellement obscur qu'elle avait perdu l'envie d'y évoluer, et la culpabilité qui l'accablait à propos du rôle que Lucius et elle avaient joué dans la destruction du pensionnat et le meurtre d'Eleanor Wimbley lui donnait la certitude qu'elle ne méritait pas d'être heureuse.

Et pourtant, ce soir-là, en entendant des éclats de voix monter du rez-de-chaussée, Narcissa s'était levée comme une automate et s'était approchée de son miroir pour espionner la bibliothèque d'Abraxas Malefoy et pour y écouter la conversation qui avait lieu, avec le pressentiment qu'elle était de la plus haute importance...

En entendant Orion parler de sa mère, Narcissa faillit tomber de son siège. Certes, elle avait toujours su qu'Orion avait eu un

faible pour sa mère, par le passé, et qu'il aurait souhaité l'épouser ; c'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles Orion jalousait tant le père de Narcissa.

Mais jamais, jamais elle n'avait soupçonné qu'il ait pu un jour être question qu'ils se marient... Et d'ailleurs, cette idée lui donnait la nausée. Sa mère si douce, si admirable, avec Orion, cet homme vulgaire, avide, petit et boiteux ? Un *mariage manqué*, vraiment ? Mais jusqu'où ce projet de mariage était-il allé ? Et par quel miracle avait-il échoué ?

– Vera a raison, dit Abraxas à travers le miroir. Ton problème n'est pas l'épouse qu'on t'a attribuée, mais le choix que tu as fait en ayant deux fils... Pourquoi ne pas t'être arrêté au premier ? Tu aurais pu t'y consacrer pleinement, lui donner plus d'attention, et sans courir le risque qu'il veuille à tout prix se distinguer de son frère...

– Je ne suis pas là pour recevoir des leçons de ta part, Abraxas, répliqua sèchement Orion, toujours tourné vers la cheminée.

D'un geste, Vera signifia à Abraxas qu'il valait mieux arrêter de le provoquer, mais Abraxas semblait en tirer un malin plaisir.

– Non, non, justement, c'est l'occasion rêvée de m'expliquer... Voyez-vous, je n'ai jamais compris cette manie de la famille Black. Pourquoi, à chaque génération, choisir d'engendrer ces tripotées d'enfants ? Tu aurais dû prendre exemple sur nous, Orion : un seul fils, l'éducation est plus facile et plus sûre...

– Abraxas, cela suffit, décréta Vera.

Mais Abraxas se contenta de lui répondre par un petit gloussement. Il s'en donnait à cœur joie, se délectant du spectacle : près de la cheminée, Orion regardait les flammes de plus en plus intensément, comme s'il voulait qu'elles le dévorent, et faisait tourner de plus en plus vite son verre entre ses mains.

– À mon avis, poursuivit Abraxas, nous avons là la preuve – s'il en fallait une – de l'infériorité de la famille Black par rapport à la famille Malefoy. C'est vrai, celle-ci a toujours voulu nous submerger par le nombre ; mais s'ils avaient confiance en leurs

descendants, ils se contenteraient d'un seul enfant, peut-être deux si le premier est une fille... Et ils se dispenseraient de marteler cette devise idiote, *Toujours purs*, comme s'ils avaient besoin de le rappeler sans cesse pour maintenir la crédibilité de leur descendance !

Abraxas but une gorgée de vin et haussa un peu la voix.

– Cela me fait toujours rire, quand je les entends se targuer d'être *la plus ancienne maison* de Sang-Pur... Heureusement, la plupart des sorciers ne sont pas dupes, et savent pertinemment quelle est la véritable famille souveraine, celle qui gouverne toutes les autres : nous, les Malefoy !

Orion fut saisi d'un petit soubresaut, et on entendit très distinctement un bruit de verre brisé.

– Orion ! s'écria Vera.

Lorsque celui-ci se détourna de la cheminée, Narcissa vit que son verre de vin avait éclaté entre ses mains, et que ses paumes étaient couvertes de coupures. Son visage était rouge écarlate et des gouttes de sueur perlaient sur ses tempes.

– Bande d'idiots ! les réprimanda vertement Vera. Vous ne trouvez rien de mieux à faire que de vous chamailler pour ces bêtises ? Non mais franchement, vous vous entendez ? Vous pensez *vraiment* que c'est pour se distinguer de son frère que Sirius est parti ? Que si Regulus n'avait pas été là, il en aurait été autrement ? Mais enfin, vous n'y êtes pas du tout, mes pauvres amis ! Vous êtes totalement pathétiques, tous autant que vous êtes ! Et c'est pour cette raison que Sirius vous a tourné le dos, il ne faut pas chercher plus loin !

Le visage d'Orion était agité de tics nerveux, et il épongeait le sang qui coulait de ses mains grâce à un mouchoir brodé. En face de lui, Abraxas était parfaitement immobile, et tous les deux se toisaient mutuellement, sans écouter Vera.

– Quel imbécile, murmurait Orion de façon parfaitement distincte. Mais quel imbécile... Ah, il se croit mieux que tout le monde... Ah, il croit que son fils est mieux que le mien... Oh,

je ne sais pas ce qui me retient... Et puis après tout, qu'est-ce que je risque... Tant pis...

– Je m'en vais, le coupa Vera en secouant la tête. Vraiment, vous êtes insupportables !

– Oh non, Vera, reste encore un peu, je t'en prie, dit Orion avec un sourire qui n'augurait rien de bon. Je voudrais... Je voudrais... Tiens, je voudrais que vous me donniez quelques nouvelles de ma nièce.

Vera et Abraxas froncèrent les sourcils au même instant.

– Narcissa, précisa Orion d'un ton léger.

Comme si de rien n'était, il s'approcha en boitillant de la table ronde qui se trouvait au milieu de la pièce, et s'installa tranquillement en face d'Abraxas Malefoy.

– Alors, comment va-t-elle ?

– Pas très bien, répondit sèchement Vera. La destruction du pensionnat Wimbley l'a beaucoup choquée.

– Vraiment ? Comme c'est regrettable... Vous lui transmettez tout mon soutien, bien entendu.

Narcissa se sentait de plus en plus mal à l'aise. Orion se fichait totalement de ce qu'elle ressentait, il l'avait toujours détestée, comme il détestait ses sœurs et son père. Il affichait un air faussement compatissant, et semblait trépigner d'impatience, avec cette expression jubilatoire si familière sur le visage – celle qu'il arborait quand il s'apprêtait à causer du tort à quelqu'un.

– Tu es fier de ce mariage, n'est-ce pas, Abraxas ? demanda-t-il. Très fier, même ?

Abraxas haussa les épaules.

– Je n'apprécie pas Narcissa en tant que personne, dit-il. Mais dans notre position de supériorité, il faut se contenter du moins pire.

– Du moins pire ? Oh, je te trouve un peu dur. Narcissa, voyons, la fine fleur de la famille Black... Épouser une fille de Cygnus, ça n'était pas donné à tout le monde, il faut croire. Finalement, ton fils a réussi là où bien des prétendants

respectables ont échoué... Comme tu dois être fier de lui, dit Orion, faussement attendri.

Il eut un petit rictus qui ressemblait à un sourire, mais Abraxas resta de marbre.

– Et comme tu dois être impatient d'avoir des petits-enfants... Un Malefoy et une Black, on ne peut imaginer un assortiment plus pur que celui-ci, n'est-ce pas ?

La voix d'Orion se faisait moqueuse, mais personne, autour de lui, ne comprenait encore pourquoi.

– Oui, sans doute, répondit Abraxas, agacé.

– Et Lucius a l'air de beaucoup l'aimer... Vraiment, c'est admirable, admirable... Oh, cela ne m'étonne pas, tout le monde a toujours adoré Narcissa. Tout le monde ! Vera, tu la considères toi-même comme une de tes propres enfants... Notre regrettée Druella la chérissait comme elle n'a jamais chéri ses deux aînées... Cette adorable petite tête blonde était la seule chose qui rassemblait ses deux sœurs, pourtant si différentes...

Au fur et à mesure qu'Orion crachait ces mots, Narcissa avait l'impression qu'un énorme poing se refermait sur elle.

– C'est drôle, quand j'y pense... *Narcissa Malefoy*, dit-il avec ironie. Demandez à n'importe qui de nommer une sorcière de sang pur, et invariablement, ce sera la première qu'ils vous citeront ! Narcissa Malefoy ! Narcissa Malefoy ! La plus belle ! La plus délicate, la plus exquise ! Des cheveux d'or, des mains de reine ! Celle qui a tout réussi, mieux que tout le monde ! Ah non, vraiment, c'est trop drôle...

– Il délire, affirma Vera en secouant la tête.

– J'étais le seul à la voir telle qu'elle était, gloussa Orion. Oui, le seul ! Le seul à avoir deviné ce que ses parents ont toujours voulu cacher... Quoique, tu savais sans doute, Vera, n'est-ce pas ?

– Tu ferais mieux de rentrer chez toi, Orion, dit Vera sur un ton hostile. Vraiment, tu perds la tête.

À ces mots, Orion éclata d'un rire hystérique.

– Aha ! Je perds la tête ! Mais il y a de quoi perdre la tête, ma chère ! Narcissa, que tout le monde admire, que tout le monde adule, alors qu'en réalité, le simple fait qu'elle *existe* est le pire outrage qu'on ait jamais fait à la famille Black !

– De quoi parles-tu, à la fin ? s'impacienta Abraxas Malefoy.

Orion sourit, ravi d'avoir enfin attiré son attention. Il attendit un peu, puis poursuivit, perfide :

– Cela m'a toujours étonné...

Il but une gorgée de vin, déglutit bruyamment, et essuya sa bouche d'un revers de manche.

– Tu ne t'es jamais demandé pourquoi elle ne ressemblait pas aux autres membres de sa famille ?

Quatre étages plus haut, Narcissa eut l'impression que son sang s'immobilisait dans ses veines.

– Elle ressemble beaucoup à sa mère, répondit nonchalamment Abraxas Malefoy en se resservant un verre de vin.

– À sa ravissante mère, oui, indéniablement... À ses sœurs, dans une moindre mesure... Mais à son père ? Pas vraiment, n'est-ce pas ?

Abraxas Malefoy leva enfin les yeux de son verre.

– Qu'est-ce que tu insinues là ?

– Orion, mais tais-toi donc ! ordonna Vera. Tu te couvres de ridicule !

– Elle ressemble à sa mère, tu dis... Oui, cette chère Druella, ma douce, ma bien-aimée, qui m'a été dérobée par cet horrible Cygnus...

– Oh, arrête un peu ! s'écria Vera. Tu n'aimais pas Lulu, Orion, tu voulais seulement la posséder, et de la façon la plus ignoble qui soit ! Je me félicite tous les jours d'avoir empêché votre union ! Au moins, Cygnus ne lui faisait pas boire de philtre d'amour, *lui* !

À nouveau, Narcissa écarquilla les yeux. Décidément, elle allait de surprise en surprise... Non seulement sa mère avait failli

épouser Orion – elle grimaça de dégoût à cette pensée – mais celui-ci lui avait déjà administré un philtre d'amour... Il était donc encore plus odieux et plus répugnant qu'elle ne l'imaginait, et si Vera avait bel et bien empêché ce mariage, alors Narcissa lui devait une fière chandelle.

Orion parut piqué au vif, et se renfrogna un peu.

– Justement, parlons-en un peu, de Druella, dit Orion en essayant d'éluder la remarque de Vera. Peut-être vous souvenez-vous de son amour de jeunesse...

À côté de lui, Vera serra les poings.

– Comment s'appelait-il ? poursuivit Orion, qui semblait s'amuser follement. Thomas, oui, c'est bien ça, Thomas Everly... Vous n'êtes pas sans savoir que c'était un Sang-de-Bourbe de la pire espèce... Un proche ami de ces satanés *Claring*... Et à quoi ressemblait-il ? Il était blond, c'est bien cela, Vera ? Et il avait des yeux bleus, bien sûr, comment oublier ce regard limpide et ces longs cils dorés ? Exactement comme *Narcissa*, en fait, cracha Orion.

Alors seulement, Narcissa comprit pleinement ce qu'Orion sous-entendait, et elle eut l'impression que son cœur allait s'arrêter de battre.

En face d'Orion, Abraxas eut un grand rire moqueur. Manifestement, il ne prenait absolument pas au sérieux les élucubrations d'Orion.

– Enfin, mon pauvre ami, tu t'égares, dit Abraxas. Je me souviens très bien de cette histoire, puisque Athénaïs et moi étions tous les deux Préfets-en-Chef lorsque Druella est apparue au côté de ce *Thomas Everly* au bal de Noël. Tu en as fait un véritable scandale, Orion, et tu t'y es d'ailleurs ridiculisé... Presque autant que ce pauvre Everly, d'ailleurs, qui pensait naïvement pouvoir se pavaner tranquillement avec Druella Rosier à son bras ! C'est dire...

Loin de se vexer, Orion sourit encore un peu plus largement.

– Oui, ce cher Thomas... Ils s'aimaient tellement, tous les deux...

– Ça n'est pas ce qu'on m'a dit, répondit froidement Abraxas. Je sais qu'ils se sont fréquentés, mais Druella l'aurait rapidement méprisé. En même temps, il fallait s'y attendre... Un Sang-de-Bourbe, alors qu'elle avait des dizaines de prétendants ?

– Exactement ! s'écria Vera en posant avec brusquerie son verre sur la table. Druella a vite renoncé à cette relation, Orion ! Et depuis, elle n'a plus jamais revu Thomas ! Elle a été irréprochable, j'y engage ma parole !

– Oh, oui, c'est la version que tout le monde connaît, ricana Orion. Mais moi, je SAIS qu'ils ont continué de se fréquenter ! Je les ai vus !

– Tu parles sans doute de ce match de Quidditch où tu as fait une chute de quarante mètres au beau milieu du terrain ? Je me souviens que tu prétendais les avoir vus s'embrasser, derrière les gradins... Mais mon pauvre Orion, tu étais complètement sous le choc, tu as dû rêver...

– JE N'AI PAS RÊVÉ ! Et je les voyais se promener ensemble, dans les couloirs, à Poudlard !

– Tu étais paranoïaque, soupira Vera. Tu étais le seul à faire ces affirmations, comme par hasard... Et Lulu n'était pas avec Thomas, elle était tout le temps avec moi !

Orion jaugea ses deux interlocuteurs avec animosité.

– Croyez ce que vous voulez, cracha-t-il. Moi, je suis persuadé que leur relation s'est prolongée, dans le secret... Et peut-être que Druella n'était pas aussi sage qu'il n'y paraît, et que les liens sacrés du mariage n'avaient pas beaucoup d'importance à ses yeux... Alors, imaginez seulement que cette chère Narcissa n'ait pas un sang aussi pur qu'elle ne le prétende ?

Abraxas secoua la tête, abasourdi.

– Honnêtement, Orion, c'est là tout ce que tu as trouvé pour me calomnier ? Cette petite erreur de jeunesse de Druella Rosier, qui n'a duré que quelques jours ? Je ne crois pas une

seconde à ces fabulations de prétendant éconduit et jaloux. Druella Black était une épouse modèle, pas une fornicatrice de Sang-de-Bourbe...

À côté de lui, Vera était tout simplement écœurée.

– Comment oses-tu faire ça, Orion ? s'insurgea-t-elle. Comment oses-tu accuser Druella de la sorte, alors que tu n'as strictement aucune preuve de ce que tu avances ?

– C'est vrai, c'est vrai, malheureusement, je n'ai aucune preuve, seulement ma plus intime des convictions... C'est d'ailleurs pour cela que je me contrains à garder ces suppositions pour moi, depuis tout ce temps... Sans compter que ma tendre épouse pourrait bien me tuer dans mon sommeil pour sauver l'honneur de son cher frère, si j'avais le malheur de lui faire part de mes soupçons... Non, pas une preuve, comme c'est malheureux... Mais en effet, Everly est lui-même mort quelques mois avant la naissance de Narcissa, dans le tragique incendie qui a emporté les Claring, dit Orion avec un sourire qui n'avait rien de tragique. Et aujourd'hui, Druella est morte aussi, sans doute écrasée par le poids du secret...

– Tu es ignoble ! rugit Vera. Quand je pense que tu prétends l'aimer !

– Oh, mais après tout, qui jetterait la pierre à cette pauvre femme ? la culpa Orion. Tout le monde se souvient de la jeune Druella Rosier, si belle, si... si blonde... Comme elle a dû être malheureuse, une fois enchaînée à cet imbécile de Cygnus, qui ne voyait pas qu'il était l'homme le plus chanceux de la terre... Et je ne serais pas surpris d'apprendre que Druella ait pu céder à la tentation d'une petite aventure... Peut-être rien de sérieux, peut-être une fois seulement, pour raviver quelques souvenirs heureux... Pour se prouver qu'elle pouvait encore plaire même si son mari ne la regardait plus... Pour se sentir vivante, rien qu'une nuit...

À ces mots, Vera se leva de son siège, hors d'elle.

– Orion, je t'interdis...

Abraxas saisit fermement le bras de Vera, et l'empêcha de sauter à la gorge d'Orion. Il ne semblait pas vouloir le défendre, mais plutôt s'occuper lui-même de le réduire en miettes : il fixait Orion de son regard pâle et glacé, et sa main était tellement serrée autour du pommeau de sa canne que ses phalanges bleuisaient dangereusement.

– Non, franchement, Abraxas ! exulta Orion. Même ce cher Cygnus a l'air de douter de sa propre paternité. Souvenez-vous de son expression contrite, au mariage de Lucius et de Narcissa... Pas vraiment l'attitude d'un père comblé qui marie sa fille à l'héritier des Malefoy, n'est-ce pas ? Alors, peut-être ressentait-il de la culpabilité à berner Abraxas, son ami de toujours ? Peut-être craignait-il que quelqu'un ne découvre le pot aux roses ?

– Assez, Orion !

– Quand je pense qu'une immonde bâtarde, une sale petite Sang-Mêlé a grandi dans ma maison, a mangé à la même table que mes propres fils et a fait chavirer le cœur du tien ! Tiens, cela ferait un bel article dans la *Gazette du Sorcier*, vous ne croyez pas ? Je vois déjà le titre : « Les deux plus anciennes familles de sorciers réunies dans le scandale » ...

– ASSEZ !

Abraxas Malefoy avait hurlé si fort que le cerbère de Vera s'était aussitôt réveillé et caché sous la table. Il s'était levé de toute sa hauteur, et un halo de fureur glacée semblait émaner de lui.

– La jalousie finira par t'étouffer, mon pauvre Orion ! Qu'y puis-je, si mon fils réussit mieux que les tiens ?

Orion leva les mains, l'air innocent.

– Je voulais simplement te mettre en garde, mon ami, et te faire part de mes soupçons.

– Eh bien dorénavant, GARDE TES SOUPÇONS POUR TOI ! rugit Abraxas. Surtout s'ils sont inventés de toute pièce pour nous ridiculiser, mon fils et moi !

Narcissa n'entendit que confusément la suite de la conversation – si on pouvait appeler *conversation* la suite d'injures qu'Orion

et Abraxas commencèrent à vociférer à partir de ce moment-là. Les mots glissèrent autour d'elle sans qu'elle soit capable d'en intercepter le sens.

Elle était absolument sidérée par l'acharnement dont Orion faisait preuve. Après avoir quitté le 12, square Grimmaurd, elle pensait s'être débarrassée de lui, de Walburga et de toutes leurs remarques sournoises. Et voilà que leur rancœur venait la poursuivre jusqu'ici ! Après avoir discrédité son père, il fallait maintenant qu'Orion s'en prenne à elle ? Et tout ça parce que Druella avait refusé de se marier avec lui, au profit de Cygnus, et qu'elle, leur fille, avait une vie qu'on pouvait qualifier de réussie ?

Devant elle, l'image de la querelle qui avait eu lieu entre Orion et Abraxas dans le salon du manoir s'évanouit progressivement, et Narcissa se retrouva face à son propre reflet. Elle contempla ses cheveux blonds comme les blés, et ses yeux bleus comme l'océan dont elle était si fière. Ils lui venaient de sa mère, bien sûr ; elle était son portrait craché. Elle ne ressemblait pas beaucoup à son père, certes, mais elle ne ressemblait pas davantage à un autre homme. Les traits de sa mère prenaient toute la place sur son visage, et la ressemblance s'accroissait encore au fil des années.

Et son père l'aimait, Narcissa en était certaine, même si c'était à sa manière, avec retenue et maladresse... Le jour où elle s'était mariée avec Lucius, bien sûr, il n'avait manifesté aucune forme de joie ; mais n'était-ce pas compréhensible, lui qui avait perdu son épouse et ses titres moins d'un an plus tôt ? Peut-être que ce beau mariage lui avait rappelé le sien, ce qui expliquait son air grave et nostalgique... D'ailleurs, n'avait-il pas explosé pour prendre sa défense, au moment du banquet ? N'avait-il pas, alors qu'il avait perdu le contrôle de lui-même, ordonné à Carla Avery et Juliet Selwyn de *présenter leurs excuses à sa fille*, prouvant ainsi qu'il la considérait bel et bien comme telle ?

Non, décidément, il n'y avait qu'une seule explication possible : Vera l'avait dit elle-même, Orion avait voulu posséder sa mère, et de la pire façon qui soit... Et puisqu'elle lui avait échappé, il voulait salir sa mémoire et détruire tous ceux qui l'avaient entourée, même si elle n'était plus là pour le constater. Et pour cela, il était prêt à tout, même à raconter des mensonges aussi odieux que ceux que Narcissa venait d'entendre.

– Narcissa ? Tu es là ?

Narcissa fit brusquement volte-face, comme si celui qui venait de prononcer son prénom avait pu lire dans ses pensées en la prenant par surprise. Elle aperçut à travers la porte de la salle de bains la silhouette élancée de Lucius, qui venait d'entrer dans la chambre. Elle jeta un coup d'œil furtif à l'horloge dorée qui était accrochée au mur, au-dessus du miroir, et réalisa que deux heures s'étaient écoulées depuis qu'Orion avait quitté le manoir. L'immense salle de bain était plongée dans l'obscurité, ses pieds et ses mains étaient gelés, et elle grelottait de froid dans sa longue robe de lin blanc.

– Je... Oui, je suis là, dit-elle d'une voix tremblante.

Lucius apparut dans l'encadrement de la porte, apprêté avec soin.

– Tu es dans le noir ?

Il leva sa baguette vers les lampes ouvragées qui étaient suspendues aux murs de la pièce, et celles-ci se mirent à diffuser une douce lumière dorée. Narcissa devait faire peur à voir, car l'expression inquiète de Lucius s'accrut.

– Narcissa... Tout va bien ? demanda-t-il.

Elle resta muette : elle avait l'impression de suffoquer. Elle avait conscience qu'elle regardait Lucius avec des yeux écarquillés, sans dire un mot, et que cela devait être effrayant ; mais elle était incapable de bouger ou de prononcer la moindre syllabe.

Lucius s'approcha prudemment et s'assit auprès d'elle. Il posa délicatement ses mains sur ses épaules, et sursauta.

– Enfin, mais tu es gelée, dit-il. Il faut te couvrir...

Il attrapa une serviette chaude qui était suspendue non loin de lui et la posa sur les épaules de Narcissa ; puis il entreprit de lui réchauffer les mains en les frictionnant dans les siennes.

– Que t'arrive-t-il ? Tu es encore plus pâle que d'habitude.

Ses mains étaient douces, et il embrassait celles de Narcissa avec tendresse. À son contact, Narcissa s'éveilla lentement.

– Ne t'en fais pas, murmura-t-elle au bout d'un moment. Simplement...

Ses pensées étaient terriblement confuses. Elle frissonna, prit une longue inspiration et reprit tant bien que mal le contrôle d'elle-même.

– J'ai entendu Orion et ton père se disputer, tout à l'heure... Je suis allée sur le palier, je les ai un peu écoutés, depuis les escaliers, et...

Elle s'interrompt. Elle n'avait aucune envie de répéter ce qu'Orion avait dit, car elle avait la sensation que cela donnerait du crédit à ses allégations sans queue ni tête.

– Oui ?

– Orion a insulté ma mère, résuma-t-elle finalement. De la pire des façons.

Lucius haussa un sourcil avec un mélange d'indignation et de mépris.

– Décidément, cet infirme est encore plus indécent que je ne le pensais. Quoiqu'il en soit, mon père avait l'air absolument furieux contre lui, quand je suis rentré... Ne t'en fais pas, il ne tardera pas à le neutraliser. Nous en serons bientôt débarrassés.

Cette perspective redonna un semblant de sourire à Narcissa. Si seulement elle pouvait ne plus jamais entendre la voix nasillarde et désagréable d'Orion...

Alors que Lucius lui frictionnait les mains, le métal froid d'un de ses boutons de manchette argentés lui effleura la peau, et

Narcissa se demanda où était Lucius, pendant qu'elle écoutait Orion, Vera et Abraxas depuis sa salle de bains. Dans un passé qui lui semblait très lointain, il lui avait dit où il allait, mais Narcissa n'avait pas écouté.

– Où étais-tu ? demanda-t-elle.

Lucius lui adressa un sourire conciliant.

– Dans l'Allée des Embrumes... Je suis allée faire quelques achats chez Barjow et Burke, et j'avais rendez-vous au *Serpent qui Fume* avec Augustus Rookwood, celui qui est Langue-de-Plomb au Département des Mystères. Il nous fournit énormément d'informations sur les affaires internes, c'est un vrai régal. Et il y avait aussi mon ami Karkaroff... Souviens-toi, je l'avais rencontré à Durmstrang... Il est très intéressé par ce qu'il se passe ici, et souhaite devenir un Mangemort à son tour. Il n'a pas l'air très téméraire, mais je pense qu'il pourra nous être utile, notamment quand le Seigneur des Ténèbres voudra étendre son emprise au-delà des frontières du pays...

Narcissa hocha pensivement la tête. Aucune autre offensive de l'ampleur de l'attaque du pensionnat Wimbley n'avait été menée pour le moment. Les Mangemorts se contentaient de frapper de temps en temps des infrastructures moldues, de manière aléatoire, simplement pour rappeler leur présence menaçante. Les rangs des partisans de Lord Voldemort grossissaient de jour en jour, enflés par des fanatiques qui souhaitaient la victoire du Seigneur des Ténèbres, mais aussi par des gens ordinaires qui survivaient à leur manière au nouvel ordre des choses.

Lucius, lui, s'occupait de déstabiliser le Ministère en agissant dans l'ombre : il mobilisait les relations qu'il avait dans chaque Département, ou bien profitait de son omniprésence au Ministère pour soumettre des employés au sortilège de l'*Imperium*, leur soutirant ainsi des informations capitales sur les stratégies de défense du gouvernement.

Le Ministère de la Magie ne savait plus à qui se fier, ni où donner de la tête, d'autant que Harold Minchum était sans cesse

houspillé par le Premier Ministre moldu, qui souhaitait connaître la raison de tous les accidents mystérieux et cataclysmiques qui éclataient aux quatre coins du pays.

Clouée au lit depuis plusieurs mois, errant à la manière d'un fantôme, Narcissa n'avait absolument pas prêté attention à tout cela. Lucius lui dispensait parfois quelques informations, mais elle les entendait comme si elle se trouvait derrière une vitre épaisse, sans avoir l'envie ni l'énergie de s'y intéresser. Depuis qu'il portait la Marque des Ténèbres sur son bras, elle s'était sentie éloignée de lui, de plus en plus indifférente à sa présence.

Pourtant, ce soir-là, en regardant Lucius lui frictionner les mains, Narcissa eut l'impression de le voir *vraiment*, pour la première fois depuis des mois. Pendant qu'Orion parlait, elle avait eu l'impression qu'il lui arrachait tout, y compris Lucius ; la perspective de le perdre l'avait effleurée, et il lui avait alors semblé que tout son monde s'écroulait. Plus que jamais, Narcissa avait désespérément besoin de réconfort, de se sentir protégée, réchauffée, rassurée. Et à nouveau, alors que cela ne s'était pas produit depuis des mois, Narcissa se surprit à apprécier le contact de la peau de Lucius sur la sienne. Elle se blottit contre lui, et enfouit son visage dans son cou.

– Tu m'as manqué, murmura-t-elle.

Lucius l'entoura de ses bras et ils s'embrassèrent pour la première fois depuis plusieurs semaines.

– Prenons un bain, réclama Narcissa et l'étreignant à son tour. Je suis gelée...

Après quelques caresses, Lucius ouvrit d'un coup de baguette les quatre robinets de l'imposante baignoire octogonale en marbre rose, taillée dans le même roc que le sol de la salle de bains. Lucius et Narcissa s'y prélassèrent longuement, savourant leurs retrouvailles. Quand, bien plus tard, Narcissa s'étendit sur les édredons moelleux à côté de Lucius, elle se sentit agréablement ravivée, et s'endormit paisiblement au creux de ses

bras, plongeant dans un sommeil peuplé de songes réconfortants...

Dans son rêve, Narcissa se trouvait dans le Poudlard Express, à côté de Lucius. Par la fenêtre, le paysage ensoleillé filait à vive allure. Tous les deux riaient, Lucius exhibait sur sa poitrine l'insigne du Préfet-en-Chef et passait un bras autour de ses épaules en lui effleurant la joue. Tout était paisible, léger, agréable... Et pourtant, au bout d'un moment, sans savoir pourquoi, Narcissa eut envie d'explorer le reste du train. Elle voulait se dégourdir les jambes, voir ce qu'il y avait dans les autres compartiments... Et, malgré les protestations de Lucius, elle s'arracha de lui et se leva.

– Je reviens, s'entendit-elle prononcer.

– D'accord, je t'attends ici, répondit Lucius en posant ses bottes de cuir sur la banquette rouge et moelleuse qui se trouvait en face de lui.

Narcissa sortit du compartiment et ferma doucement la porte derrière elle. Dans le wagon des préfets, il n'y avait quasiment aucun bruit, seulement les craquements et les gémissements lointains de la machinerie du Poudlard Express. Elle avança dans le couloir et constata que tous les autres compartiments étaient vides. Et pourtant, il lui semblait entendre des voix lointaines, confondues, incertaines...

– Bonjour, Narcissa, ricana quelqu'un.

Elle sursauta. À sa gauche, installé dans un compartiment qu'elle avait cru vide, l'oncle Orion lui souriait de toutes ses dents jaunies, en levant vers elle un verre en cristal rempli de vin rouge. Le cœur battant à tout rompre, Narcissa se rua vers l'extrémité du couloir, ouvrit la porte qui menait vers le wagon suivant et la ferma bien vite derrière elle.

Mais lorsqu'elle recula d'un pas pour s'en écarter, celle-ci ne ressemblait en rien à la jolie porte tapissée de velours rouge qu'elle avait ouverte pour échapper au sourire avide d'Orion. La

porte était en bois sombre, austère, imposante, et la poignée d'argent était sculptée en forme de tête de serpent.

En se retournant, Narcissa constata qu'elle n'était plus dans le Poudlard Express ; et en reconnaissant le palier du 12, square Grimmaurd, elle fut saisie de panique.

À quelques mètres d'elle, devant la porte de la chambre-placard que Narcissa avait partagée avec ses sœurs pendant des années, sa tante Walburga et sa mère se faisaient face. Ce n'est qu'en apercevant, à l'intérieur de la chambre, les frimousses médusées de ses sœurs et de Sirius, puis la sienne, que Narcissa comprit qu'il s'agissait d'un de ses lointains souvenirs.

Walburga, hors d'elle, les narines frémissantes, montrait un dessin enfantin à Druella :

– Je reconnais cet endroit... Tu as osé... les emmener là-bas ?

La voix de Walburga était assourdie, et les silhouettes qui se dressaient devant Narcissa ondulaient comme si elles se trouvaient derrière un rideau d'eau. Malgré cela, Narcissa reconnut le souvenir dont il s'agissait : la scène avait eu lieu quelques jours après le week-end où sa mère les avait emmenés dans les Cornouailles, au bord de la mer, dans cette jolie maison blanche remplie de coquillages... Walburga les avait sévèrement réprimandées, et avait refusé de l'emmener au Chemin de Traverse, c'était tout ce dont Narcissa se souvenait... Et pourtant, jaillissant de la bouche de Walburga, elle distinguait des bribes de phrases qu'elle avait occultées de sa mémoire, et qui lui revenaient en pleine figure...

– Tu es une honte pour notre famille, Druella, crachait Walburga de sa voix assourdie. Si tes filles savaient... Dire que tu les as fait dormir dans cet endroit souillé...

– Walburga, calme-toi, tempéra Druella.

Elle marcha vers Walburga, mais une de ses chevilles lui faisait mal, et elle s'arrêta, grimaçant de douleur. Par réflexe, Narcissa voulut se précipiter pour la soutenir, mais tout son corps était

tétanisé. Des bribes de phrases assassines continuaient de jaillir de la bouche de Walburga :

– Regarde-toi, poursuivit Walburga, avec cette maladie que tu traînes comme une fatalité... Si tu veux mon avis, rien n'arrive par hasard... Cela doit avoir un lien avec toutes tes immondes fautes... Si mes parents savaient, lorsque tu as épousé Cygnus... Et tout ça parce que tu étais belle... Tu finiras seule, reniée de tous... Comme tu aurais dû l'être depuis bien longtemps...

Ne pouvant en supporter davantage, Narcissa plaqua ses mains sur ses oreilles, et ferma les yeux de toutes ses forces... Jusqu'à ce qu'elle sente une main douce lui caresser la joue. Lorsqu'elle ouvrit de nouveau les yeux, sa mère se trouvait face à elle, et Narcissa se sentit submergée par l'émotion. De ce souvenir-là, elle avait tout conservé, jusque dans les moindres détails : la douceur de la peau de sa mère, ses yeux bleus limpides, son sourire rempli de fierté...

– C'est à toi, plus particulièrement, que je tenais à offrir cette petite escapade, dit-elle avec une tendresse infinie.

Cette fois-ci, sa voix était parfaitement distincte. Narcissa regarda ses mains, et constata que c'étaient celles d'une enfant ; elle toucha ses cheveux, et reconnut les deux petites tresses symétriques qu'elle portait, le jour où leur mère les avait arrachées au 12, square Grimmaurd pour les emporter vers la Chaumière aux Coquillages, au bord de la mer. Et soudain, sa mère l'attira contre elle, et son parfum délicat lui remplit les narines.

– Ma petite Cissy, tu es mon trésor le plus précieux, l'entendit-elle murmurer à son oreille, tout en la couvrant de baisers. N'oublie jamais cela...

Elle se sentit soulevée du sol, et se laissa faire. Quand elle rouvrit les yeux, elle se trouvait allongée sur le tapis clair et duveteux de la Chaumière aux Coquillages.

Sirius et Regulus dormaient tête-bêche sur un canapé blanc, à ses pieds ; et de part et d'autre de Narcissa, ses deux sœurs riaient,

tout en observant leur mère, qui était assoupie sur un autre canapé.

– Qui habitait ici, d'après vous ? s'entendit-elle demander d'une voix fluette.

– Personne, répondit Andromeda. Je pense que c'est un abri... Une cachette, pour ceux qui en ont besoin...

– Et à ton avis, de quoi rêve-t-elle ?

Andromeda hésita, rêveuse, les yeux fixés sur leur mère qui souriait paisiblement dans son sommeil.

– Peut-être de quelqu'un qu'elle a beaucoup aimé...

Et au coin du feu, leur mère remua délicatement, avec un sourire comblé, comme si quelqu'un venait de l'embrasser dans le cou...

Avec l'impression d'étouffer, Narcissa se leva précipitamment, et sortit en trombe de la petite maison, qu'elle avait autrefois comparée à la demeure d'un ange. À l'extérieur, il faisait grand jour ; dans cet autre souvenir, sa mère était là, debout, sa robe bleue et ses cheveux blonds fouettés par le vent, et elle regardait le rivage avec émotion, comme si elle suivait quelqu'un du regard...

– J'ai vécu des moments incroyables, ici, disait-elle, la voix enrouée. Mais c'est une histoire triste, et...

– Maman ! l'appela Narcissa.

Druella se retourna en souriant, mais soudain, son visage se crispa, déformé par la peur.

– Cissy ! Attention, derrière toi !

Narcissa fit volte-face et le décor se métamorphosa. En une fraction de seconde, le ciel s'obscurcit ; sous ses pieds nus, le sable doux et chaud devint noir, froid et dur ; devant elle, le manoir des Malefoy sortit de terre, l'écrasant de toute sa hauteur. Elle fit un pas sur le perron de marbre, vers l'imposante porte d'entrée, afin de retrouver Lucius ; mais les deux battants s'ouvrirent avant qu'elle ne les ait atteints. La silhouette d'Abraxas Malefoy, démesurément grande, lui barrait le passage, et son visage pâle et

ridé était animé par la fureur. Avec un geste menaçant, il pointa sa baguette sur elle et hurla :

– *Sang-Mêlé !*

Il y eut un éclair aveuglant et Narcissa se réveilla en sursaut, haletante et trempée de sueur. Elle mit plusieurs minutes à reprendre ses esprits, et dut tâtonner autour d'elle pour s'assurer qu'elle était bel et bien de retour dans la réalité. Elle secoua la tête pour chasser l'angoisse qui la tenaillait et tenta de respirer plus lentement.

Les accusations d'Orion bourdonnaient dans ses oreilles : *Une immonde bâtarde, une sale petite Sang-Mêlé...* Elle se boucha les oreilles et se frotta les tempes afin de ne plus les entendre. Ces accusations ne pouvaient être que le fruit de la jalousie. Même en admettant que sa mère ait fréquenté ce *Thomas Everly...* En admettant qu'ils se soient vus en secret, en admettant que c'était à lui qu'elle pensait, lorsqu'elle avait regardé le bord de l'eau, puis le soir, allongée sur le canapé... En admettant tout ça... Cette histoire s'était terminée lorsque ses parents s'étaient mariés, c'était certain... Vera elle-même l'avait dit, Druella avait fini par entendre raison... Narcissa ne pouvait pas être la fille de cet homme-là, d'un *Sang-de-Bourbe*, c'était tout bonnement impossible... Sa mère avait toujours été une épouse irréprochable, elle ne pouvait pas avoir fait quelque chose d'aussi transgressif... Et son père – puisque Cygnus Black était son père, Narcissa ne supportait pas d'en douter – son père n'aurait jamais laissé faire une telle chose...

À côté d'elle, Lucius n'avait pas bougé d'un pouce. Quand Narcissa se rallongea, il déglutit vaguement et remua un peu.

– Grmbl... Tout va... bien ? demanda-t-il dans un demi-sommeil, les yeux clos.

Narcissa contempla pendant quelques instants son visage serein. Elle hésitait à le réveiller pour de bon, pour lui raconter tout ce qu'elle avait entendu, et tous ces souvenirs qui avaient si brutalement refait surface. Mais pour la première fois, Narcissa

se sentait incapable de lui confier ce qu'elle avait sur le cœur. Non, décidément, elle ne pouvait pas lui parler des doutes atroces qui venaient de surgir de sa mémoire : il lui suffisait d'imaginer ne serait-ce qu'un infime commencement de soupçon ternir l'admiration que Lucius éprouvait à son égard pour savoir qu'elle serait incapable de le supporter.

Elle se pencha donc vers lui et l'embrassa tendrement sur le front.

– Oui, tout va très bien, dit-elle, encore essoufflée. Rendors-toi.

Lucius émit un ronronnement satisfait, raffermi son étreinte autour d'elle et se rendormit complètement. Légèrement soulagée, Narcissa se blottit encore plus étroitement contre lui et se rendormit à son tour, bien décidée à enfouir tous ces souvenirs et ces craintes dans les abysses de l'oubli.

Drago a le cœur serré en refermant le journal de sa mère. Sous ses doigts, la couverture rose est de plus en plus fragile. Il le repose sur le petit bureau qui se trouve devant lui et pousse un long soupir, écrasé par l'ampleur de ce qui a commencé cette nuit-là, de cette chute interminable dans le mensonge.

Au cours de sa vie, sa mère a manqué de nombreuses occasions d'exprimer son opinion, de confier ses doutes ; par faiblesse, par manque de courage, par peur d'être jugée, parce qu'on lui a inculqué depuis son plus jeune âge que quoiqu'il arrive, elle n'aurait pas voix au chapitre.

Parfois, Drago lui en veut. Si elle avait su dire certaines choses un peu plus tôt, cela aurait sans doute pu épargner quelques souffrances à leur famille... Et il n'aurait pas baigné, dès son plus jeune âge, dans le secret et le mensonge...

Puis il pense à sa propre lâcheté, aux innombrables secrets que lui-même a tu pendant des années. En y réfléchissant, il est bien mal placé pour lui reprocher quoique ce soit...

Un coup de vent particulièrement violent lui fait tourner la tête vers la petite fenêtre qui donne sur l'avant du manoir, en partie obstruée par la neige qui s'accumule sur le châssis. Le blizzard est si dense qu'on ne voit plus le portail en fer forgé, ni le jardin envahi par les ronces, ni même la tourelle voisine.

Frigorifié, Drago frotte ses mains l'une contre l'autre, puis approche ses doigts engourdis de la chandelle vacillante qui se trouve devant lui. L'hiver est loin d'être terminé. Il sera long et

éprouvant, avant que l'espoir du printemps ne vienne raviver les arbres et réchauffer les cœurs...

## TABLE DES MATIÈRES

1 - Le Pensionnat Wimbley .....	1
2 - Les trois pensionnaires.....	37
3 - Chez les Goyle.....	59
4 - L'ancêtre de tous les Malefoy.....	73
5 - Les quatre truands .....	95
6 - Le fils prodige .....	123
7 - Au Serpent qui Fume.....	157
8 - Amato Animo Animato Animagus .....	183
9 - Le fardeau de Remus .....	201
10 - Une nouvelle alliance.....	219
11 - Le match.....	249
12 - Un défi pour Lucius.....	271
13 - L'incendie .....	299
14 - Deux frères .....	339
15 - La fureur des trois Crabbe .....	357
16 - Le prétendant.....	383
17 - Le favori .....	401
18 - Les Maraudeurs .....	431
19 - Verre brisé .....	461
20 - L'accusation d'Orion .....	489



## À SUIVRE...

Et voilà. Ça va ? Vous êtes encore là ? Il s'en est passé des choses dans ces vingt chapitres... Et c'est loin d'être terminé. Pas le temps de souffler : comme vous le savez peut-être déjà, le tome 3 est en cours d'écriture. Et comme le dit si bien Drago, il sera sans aucun doute *long et éprouvant*... Car oui, vous vous en doutez, nos héros ne sont pas au bout de leurs peines avant que le Survivant ne leur sauve la mise !

Ce troisième tome sera le dernier de la trilogie « préquelle » et s'achèvera donc sur la disparition mystérieuse de Lord Voldemort et sur le retour à la paix, au prix du sacrifice de James et Lily. Une *Happy End*... Ou presque.

Après ça, trois autres tomes sont prévus. On s'attaquera au point de vue de Drago et de sa famille pendant la Deuxième Guerre ; mais ça, c'est une autre paire de manches...

En tout cas, si vous souhaitez guetter la suite de cette histoire, n'hésitez pas à vous abonner à mon profil sur les différents sites de fanfiction (Wattpad, Fanfictions.fr, FFnet, Hpfanfiction), par ici :



Mon pseudo : mathvou1 (Mathilde Fanfiction sur Facebook, et mathilde.fanfiction sur Instagram). Et n'hésitez surtout pas à me laisser un petit commentaire ou un petit message quelque part à propos de ce deuxième tome, ça me fait toujours très plaisir !

Par ailleurs, si vous avez apprécié ce voyage vers les origines de la saga et que vous souhaitez en faire profiter d'autres personnes, vous pouvez :

1) les envoyer sur la page dédiée qu'Alixé a gentiment créée pour moi, et qui regroupe tous les formats PDF, ePUB et Kindle :



2) s'ils préfèrent lire sur papier, leur commander autant d'exemplaires que vous le souhaitez sur la librairie en ligne **lulu.com**, toujours à prix coûtant bien entendu ! C'est par ici pour les deux premiers tomes :



Enfin, je profite de cette petite conclusion pour remercier ceux qui me soutiennent nuit et jour dans ce projet faramineux : mon fiancé, bien sûr, qui est pour moi une source inépuisable de confiance et d'inspiration ; ma famille, également ; et puis tous mes amis dont l'enthousiasme me fait toujours chaud au cœur.

Par ailleurs, pour la publication sous forme de livre, j'ai été aidée et conseillée par mon amie Alixé, l'autrice de la saga *Harry Potter 7 3/4*, une postlogie dont je vous recommande vivement la lecture. Elle a été d'une patience extraordinaire pour m'aider à mettre en forme le texte et pour m'expliquer la marche à suivre pour l'impression ; et encore aujourd'hui, elle continue de me conseiller et de me soutenir dans toutes les étapes de ce projet.

Quant à mes couvertures, je les dois à mon sympathique et talentueux ami Benjamin Issenmann.

Et surtout, **merci à vous** d'avoir donné sa chance à cette histoire d'un genre un peu particulier, votre présence me rend très (très) impatiente de vous faire découvrir la suite !

À très bientôt ♥